Nouveau théâtre choisi

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/bwb_O6-CBS-316

Nouveau théâtre choisi

EUGÈNE LABICHE

Nouveau théâtre choisi

PRÉFACE ET NOTES
PAR GILBERT SIGAUX.

DENOËL

PQ 2301
.A1
1960

Préface

Notre choix tient compte des publications récentes faites par d'autres éditeurs : nous avons écarté les pièces données par nos confrères. D'autre part, nous publions pour la première fois en volume Les chemins de fer, *pièce imprimée sous forme de brochure l'année de sa création (1867) et réimprimée en 1888 chez E. Dentu.*

Eugène-Marin Labiche naquit à Paris, pendant les Cent Jours, le 6 mai 1815 (et non le 5, comme on l'imprime couramment). Son père Jacques-Philippe-Marin Labiche (1786-1864) était industriel à Nogent-le-Roi et descendait d'une famille du pays chartrain.

Quand Labiche sut lire, on l'inscrivit au Lycée Bourbon — aujourd'hui Lycée Condorcet — où il resta jusqu'à l'âge de seize ans. Il eut comme condisciple Ernest Legouvé, de huit ans son aîné, qui resta un de ses meilleurs amis et fut, en 1876, son collaborateur pour son avant-dernière pièce *La Cigale chez les Fourmis* [1]. Legouvé était un élève « brillant », Labiche un fantaisiste. Il dut, il l'a dit lui-même, son succès au baccalauréat à sa mémoire qui lui permit d'apprendre par cœur un manuel. Du Lycée Condorcet — dont après son mariage il devint le voisin, s'étant installé 67, rue Caumartin — Labiche a néanmoins gardé un bon souvenir puisque, cinquante ans après l'avoir quitté, il

1. Ernest Legouvé : 1807-1903. Poète, romancier, mais surtout auteur dramatique. En collaboration avec Scribe, Legouvé a écrit *Adrienne Lecouvreur* (1849), *Les Contes de la Reine de Navarre* (1850), *Bataille de Dames* (1851), *Les Doigts de Fée* (1858), — pièces qui furent jouées à la Comédie Française, la première et la troisième étant restées au répertoire (*Bataille de Dames* a été reprise à la Comédie Française en 1959-1960). Legouvé a publié ses mémoires : *Soixante ans de souvenirs* (1885-1887) document des plus intéressants sur la vie littéraire et théâtrale à Paris entre 1825 et 1885.

écrivait : « On pourrait l'appeler le conservatoire de la gaieté. Car tout est gai dans cette maison. Les murs sont blancs, le concierge ouvre la porte en souriant, le surveillant des études nous accueille avec une courtoisie charmante, nos professeurs sont tous gens du monde et du meilleur esprit... »

Labiche fut certainement un observateur précoce de la conduite et des travers d'autrui. Mais, si l'on en croit ses rares confidences, il ignora toujours l'amertume qui, chez les grands écrivains comiques, accompagne si souvent la lucidité.

On l'imagine assez bien disant à ceux qui l'entourent : « Vous êtes ainsi? Je ne me charge pas de vous changer, mais de vous peindre. » Très vite, si l'on en croit ses comédies — que devrait-on croire d'autre? — il a su rire de tout, mais d'un rire qui est *tenu*, et ne va jamais jusqu'à la dérision : mettant en scène les tics, les ridicules, voire les tares d'une société, Labiche ne cesse pourtant pas de lui appartenir. Certains, à juste raison peut-être de leur point de vue, en feront un accusateur. Lui n'a pas voulu prendre le risque de juger ou de condamner : il s'est contenté de peindre.

Il commence tôt son métier d'écrivain : à vingt ans, sa licence en droit passée, il collabore à de petits journaux, qui se nomment l'*Essor* (organe dans lequel il publia en 1836 sa première nouvelle : *Les plus belles sont les plus fausses*), le *Chérubin*, la *Gazette des Théâtres*, *La Revue de France*. C'est alors un bel homme, ou un beau jeune homme — taille 1 m 80 — bon vivant, appréciant en toute simplicité et santé les plaisirs de la vie.

Nous savons que, en 1834, il fit avec trois amis [1] un périple en Suisse, en Italie et en Sicile. Nadar a rapporté un témoignage de ce périple, en recopiant quelques-unes des impressions quotidiennes de Labiche. Ainsi voit-on naître, ou plutôt — car sans doute... il était déjà né — s'exprimer un homme de théâtre. Labiche observe les hommes, et il les cerne d'un trait. Nadar cite ceci, qui se passe à Naples : « J'avais déjà plus d'une fois pu constater qu'il est bon de compter deux fois son argent avec les changeurs du pays. Ce matin, j'ai été convertir en monnaie au cours, les cinq cents francs que mon père m'a envoyés. Le banquier qui demeure dans une petite maison, au

1. Alphonse Leveau (qui fut son collaborateur sous le nom d'Alphonse Jolly), Delestre-Poirson (1790-1859), vaudevilliste et directeur du Gymnase de 1830 à 1844) et un certain Édouard qui était probablement Édouard Martin (1828-1866), son futur collaborateur.

premier étage, a été fort aimable et m'a donné d'excellents conseils pour ce pays, vu mon âge. J'ai pris congé de lui en le remerciant, et, tout en descendant l'escalier, j'ai compté mon argent : il m'avait gardé cinquante francs de plus que le change convenu. Je remonte immédiatement et frappe à la porte, qui s'ouvre — Monsieur, vous m'avez donné cinquante francs de moins. — Tiens, dit l'homme, plus gracieux et plus charmant que jamais, vous vous en êtes aperçu? »

De retour à Paris, Labiche s'installe dans la peau d'un boulevardier sans théories littéraires ou politiques, pour qui la vie est facile, gaie, heureuse [1]. Comme chaque écrivain-né, il enregistre, sans peut-être en avoir une claire conscience, les observations qui plus tard nourriront ses pièces.

En 1837, ayant écrit avec Auguste Lefranc et Marc-Michel un drame : l'*Avocat Loubet*, il le porte au Théâtre du Panthéon, où il est refusé par une direction, accepté par la suivante, et joué finalement en 1838. En cette même année 1838 il écrit un roman, *La Clef des Champs* (publié en 1839 et très vite retiré de la circulation sur sa demande ; il en est question dans *les Billets de la fin du mois*), et, toujours en collaboration avec Marc-Michel et Lefranc, une pièce destinée aux débuts du comédien Grassot, au Palais-Royal : *M. de Coyllin, ou l'homme infiniment poli*. La pièce n'eut qu'un demi-succès, mais elle révéla Grassot (1800-1860), acteur au jeu outré, plein de trouvailles et dont la voix cassée devait faire rire les spectateurs pendant de nombreuses saisons.

Grassot n'a laissé qu'une petite trace dans les dictionnaires — mais il faut sans doute le mettre au rang de ceux qui révélèrent à Labiche certaines lois du théâtre comique. Un auteur ne comprend vraiment comment se prépare, naît et triomphe un effet (qui n'est pas forcément, comme on le dit parfois, le signe d'une concession à la mécanique théâtrale, mais aussi la

1. Lire, dans *Mystères galants des théâtres de Paris* (dont certains textes sont de Baudelaire), le chapitre *Les billets de la fin du mois*. L'anecdote, comme le montre Jacques Crépet dans son édition de 1939 des *Mystères* (Gallimard), concerne une liaison de jeunesse de Labiche.

Il épousa le 25 avril 1842 M^lle^ Adèle Hubert (1823-1914), dont il eut un fils, André-Marin Labiche (1856-1897). Ce dernier fut Maître des Requêtes au Conseil d'État et eut de son premier mariage (1882) avec M^lle^ Madeleine Flandin (morte en 1885) deux fils : Eugène-Louis-Marin né en 1883, qui deviendra avocat, et Pierre (1884-1950) ; de son second mariage avec M^lle^ Guiard (1870-1930), nièce d'Émile Augier, un fils : Jacques (1890-1910) et une fille : Suzanne, née en 1894, qui deviendra M^me^ Gracy par son mariage avec un diplomate.

preuve qu'une situation vraie, un mot juste ont passé la rampe) que s'il en a vu sur scène l'exécution. Il y a une technique ou un sens du théâtre, du mouvement théâtral, de la dimension spécifiquement théâtrale qui ne s'acquièrent que par l'expérience. Et la meilleure expérience d'un auteur dramatique c'est d'abord d'être représenté. Labiche, parce qu'il a tôt vécu près de la scène, a tôt connu des secrets qui ne s'enseignent pas ailleurs qu'au théâtre même : sa sûreté dans la conduite des intrigues, son efficacité viennent de là.

Et aussi, bien entendu, de ce qui accompagne cette vie de familier des théâtres : collaborations, « retapages » de pièces, confection de comédies-féeries, de petits actes, de scènes de revue. Il travaille sur mesure, pour un Grassot, un Ravel, un Sainville. Entre vingt et trente ans, il n'est pas trop engagé dans ces expériences ; il fait ses classes, sans se presser. Apprentissage sans angoisse, comme de quelqu'un qui serait assuré que, de toute façon, il réussira.

Et à vingt-neuf ans il réussit. Mais il réussit pour nous, avec le décalage du temps. Car si *Le Major Cravachon* et *Deux Papas très bien* nous paraissent de bonnes pièces, elles n'eurent en 1844 au Palais-Royal qu'un succès moyen. Il faudra, après l'échec de *Frisette* (1846) que vienne *Un Jeune Homme pressé* pour marquer, le 4 mars 1848, l'aurore de la réussite. Peu après, en juin 1848, Labiche fait jouer, toujours au Palais-Royal, un acte : *Le Club Champenois*, critique assez vive (ou plutôt caricature) des petits personnages de la IIe République. Œuvre significative, naissance d'une satire qui définit la position de Labiche : bourgeois qui peint impitoyablement son semblable, ne lui épargne rien, ne le condamne pourtant pas, signe le portrait avec un sourire et passe.

Ainsi, entre 1848 et 1850, s'épanouit un auteur dramatique complet qui a toutes ses armes, et commence à savoir s'en servir. *Embrassons-nous Folleville* et *Un garçon de chez Véry* sont de 1850. On les joue encore, après un siècle.

1850. Labiche a trente-cinq ans et le Paris du théâtre — directeurs, auteurs et comédiens — sait ce dont il est capable. On lui propose de plus en plus d'associations et on lui commande des pièces. Mais 1851 est la première grande année du règne de Labiche avec *Un Chapeau de paille d'Italie* — plus de trois cents représentations. On peut dire qu'à partir de cette date il put faire jouer ce qui lui plaisait, sachant accorder le penchant pour « les amusements » d'une société qu'il connaissait bien et son propre goût du portrait.

1851 marque donc, pour Labiche, l'initiation au vrai succès :

celui que définissent les spectateurs, par leur nombre. Il est lancé. En 1852, il fait représenter onze pièces dont *Edgard et sa bonne*, *Maman Sabouleux*, *Le Misanthrope et l'Auvergnat*, *Mon Isménie*, *Un monsieur qui prend la mouche*, et *Les suites d'un premier lit*. Huit de ces pièces sont jouées au Palais-Royal, une au Vaudeville, deux aux Variétés : il « tient » le boulevard.

Est-ce parce qu'il le sait qu'il écrit en 1853 *La Chasse aux Corbeaux*? C'est une satire des hommes d'affaires, financiers et spéculateurs de toute sorte que le changement de régime a mis en place. La pièce est un four. Parce que Labiche met en scène des personnages dont les originaux sont dans la salle — ou des personnages auxquels beaucoup de spectateurs sont liés? C'est très probable, sinon certain.

Au cours de cette année 1853 Labiche achète en Sologne, à Souvigny, près de La Motte-Beuvron (Loir-et-Cher), une propriété de neuf cents hectares, qu'il s'occupera jusqu'à la fin de sa vie de mettre en valeur et qui appartient toujours à sa famille.

Cela fait — ou plutôt commencé — et les paysans ayant été observés du même œil clair que les « fricoteurs » parisiens (ils ne figurent pourtant dans ses pièces qu'à titre épisodique) Labiche retrouve la capitale. En 1854, il fait représenter notamment *Les Marquises de la Fourchette* et *Otez votre fille s'il vous plaît* et renoue avec le succès. Ses pièces continuent à faire tomber les napoléons dans sa caisse ; il a de bons amis, va au théâtre en auteur et en spectateur et s'occupe de sa famille. C'est un Labiche proche de certains de ses personnages que nous pourrions peindre ici à travers les témoignages de quelques-uns de ses contemporains : un Labiche vivant dans une société bourgeoise — commandée par les principes et le respect de l'argent — et qui, sans doute, est fort heureux d'y vivre parce qu'il la peint « tout bonnement » quand il est rentré chez lui.

Il a le théâtre dans le sang. C'est un « homme à rire », un vaudevilliste, un farceur.

Farceur : bon créateur de farces, dont certaines — comme *L'Affaire de la rue de Lourcine* (1857) — ne sont pas loin de Molière. Entre 1855 — *La Perle de la Canebière* — et 1860 — *Le voyage de M. Perrichon* — il fait jouer trente-quatre pièces dont beaucoup connaissent le succès. Il s'est débridé, libéré, et *Le voyage de M. Perrichon* nous apparaît maintenant comme une récompense : Labiche atteint à la grande comédie.

Il y a là — en 1860 — un tournant dans sa carrière. A quarante-cinq ans, après avoir régné de façon intermittente, il est installé pour de bon sur son trône.

En 1861 il reçoit la Légion d'Honneur. Entre 1860 et 1864 il donne vingt-quatre pièces. En 1864, la Comédie-Française affiche *Moi*, une œuvre généralement considérée comme à moitié manquée et qui vaut mieux que sa réputation. Mais 1864 est surtout l'année de *La Cagnotte* qui remporte un triomphe, auprès de la critique et du public. L'année aussi du *Point de Mire* et d'*Un mari qui lance sa femme*. En 1865, c'est le *Petit voyage*, en 1866 *Un pied dans le crime*, en 1867 *La Grammaire* et *La main leste*, en 1868 *Le choix d'un gendre* — pour ne citer que les œuvres les plus connues.

Le Plus Heureux des Trois, en janvier 1870, répondait à une sorte d'invitation de Sarcey — qui fut un des témoins de Labiche, sur lequel il écrivit de 1860 à 1899 une bonne quarantaine d'articles qui feraient aujourd'hui un volume savoureux, avec ses injustices, ses variations, mais surtout, en fin de compte, ses formules exactes... Sarcey avait dit que, de l'adultère, « un vaudevilliste, s'il était vraiment gai, pourrait nous amuser en portant à la scène ces situations que la réalité nous fait si redoutables ». Labiche répondit : « Vous désirez la pièce ; je tâcherai de vous la faire. » Il la fit, avec Gondinet comme collaborateur, et c'est une de ses meilleures, parce qu'elle est susceptible d'être interprétée en noir et en rose. « Il est atroce d'être trompé » est une version. « Il est ridicule d'attacher tant d'importance à *ça* » en est une autre. Labiche qui sait la vie autant qu'un médecin de son âge pouvait la savoir — disons aussi crûment et cruellement — part d'une connaissance amère, pour rebondir vers la comédie.

Il est naturel : ce mot qui convient à La Fontaine et à Molière lui convient. L'homme vu par Labiche n'est pas un modèle — et Labiche ne l'a pas voulu tel ; mais il est vrai, d'une vérité ancienne et durable. Et cette vérité a fait durer Labiche : confectionneur de vaudevilles bien agencés, il a eu des successeurs, des égaux ; et témoin de son temps, on le lirait (on le lit) mais on ne le jouerait pas aujourd'hui pour autant. Il tient la scène par la qualité de son observation que servent continuellement un métier brillant et une imagination qui sait aller jusqu'à l'extravagance.

Septembre 1870 vit Labiche rejoindre la Sologne, pour remplir ses devoirs de maire de son village — ce qu'il fit bravement, voire avec panache, en défendant ses administrés. Mais il ne prit — est-il utile de le dire? — aucune part à la création de la III^e^ République. Son courage civique est prouvé, ses « options » politiques certaines. L'ennemi parti, il se remit à faire son métier.

En 1871 il fit jouer *Le livre bleu* et l'*Ennemie.* En 1872 : *Il est de la police* et *Doit-on le dire?* En 1873 un de ses chefs-d'œuvre : *29 degrés à l'ombre.* En 1874 *Garanti dix ans, Brûlons Voltaire, Madame est trop belle, La Pièce de Chambertin.* En 1875 : *Les Trente Millions de Gladiator* et *Un mouton à l'entresol* ; en 1876, *Le Prix Martin* en collaboration avec Émile Augier — Flaubert dit, le soir de la première : « C'est du Molière » — et le 23 mai, à la Comédie-Française, *La Cigale chez les fourmis*, son avant-dernière pièce, nous l'avons dit déjà, en collaboration avec Ernest Legouvé. En 1877, le 5 janvier, c'est sa dernière « création » : *La Clef.*

En 1878, événement important : il fait paraître — sur les instances d'Émile Augier, qui les préfaça — les premiers volumes de son *Théâtre complet* chez Calmann-Lévy. Événement important parce qu'il révèle ce qu'annonce Augier : Labiche est fait pour être lu tout autant que pour être joué. Citons Augier : « Le théâtre de Labiche gagne cent pour cent à la lecture ; le côté burlesque rentre dans l'ombre et le côté comique sort en pleine lumière ; ce n'est plus le rire nerveux et grimaçant d'une bouche chatouillée par une barbe de plume : c'est le rire large et épanoui où la raison fait la basse. »

La publication du *Théâtre complet* marque donc dans la vie littéraire de Labiche une nouvelle étape : on l'apprécie, on le connaît tel qu'il est : la consécration du livre le met à part, à cette date, et le distingue des auteurs avec lesquels depuis vingt-cinq ans il partage les succès parisiens. Les entrées au répertoire du Théâtre Français (depuis 1864, avec *Moi*), les articles de Sarcey [1], un mouvement d'ensemble de la critique et des gens de théâtre enfin font que, par exemple, *Le Voyage de M. Perrichon* « est en train de passer chef-d'œuvre ». Et ce mot de *passer* — qui est de Sarcey — est juste. Labiche imprimé et reconnu comme moraliste, considéré comme peintre d'une société, rien n'empêche plus qu'on mesure exactement sa valeur.

L'a-t-on fait? Les historiens du théâtre, jusqu'à ces vingt dernières années du moins, le traitèrent un peu dédaigneusement. Mais les comédiens et le public, qui l'ont joué et applaudi de façon continue, ont finalement imposé son inscription parmi les clas-

1. On trouve dans *Quarante ans de théâtre* (tome IV) des feuilletons consacrés à cinq pièces de Labiche : *Un Chapeau de Paille d'Italie, Le Voyage de M. Perrichon, La Poudre aux yeux, Célimare le Bien-aimé* et *Le Plus Heureux des Trois.* Ils ne donnent qu'une idée sommaire des commentaires de Labiche par Sarcey qui s'étendent, nous l'avons noté, sur près de quarante ans, et qui, mis en ordre, constitueraient un volume fort intéressant pour les admirateurs de Labiche.

siques de la scène. Mais cette justice s'est exercée par la représentation d'un nombre limité de pièces. Il n'est pas impossible que l'avenir parte à la découverte et remette en lumière des œuvres ignorées, puisant pour cela dans les quelque cent vingt comédies non recueillies dans le *Théâtre complet.*

Revenons à la biographie. Pendant que la gloire de Labiche, ou sa renommée, changeait de ton, dans les années 1878-1880, il s'occupait de sa propriété de Souvigny et n'écrivait plus. Mais on le pressa de se présenter à l'Académie (*on*, c'est surtout Augier) — où il fut élu le 26 février 1880 au fauteuil laissé vacant par la mort de Samuel Silvestre de Sacy (1801-1879). Journaliste célèbre des *Débats*, conservateur à la Mazarine, sénateur de l'Empire, éditeur de la correspondance de M^me^ de Sévigné, S. de Sacy était un érudit de goût classique, assez sévère. Mais Labiche avait en commun avec lui le goût de l'ordre en politique, l'optimisme et la foi chrétienne (« Le Bon Dieu, c'est mon homme! » disait-il devant Pailleron qui l'a rapporté) — et il fit, le 25 novembre 1880, un éloge plein de sensibilité de l'auteur des *Variétés littéraires, morales et historiques* [1].

Puis il reprit le chemin de Souvigny, où Augier nous l'a montré « grand paysan qui arpentait les routes, jetant partout l'œil du maître, le bâton ferré à la main et les jambes dans des guêtres de cuir ». Il avait planté des pins, semé du blé, installé un élevage de bœufs et de moutons. En 1882 il écrit à Legouvé [2], en août : « Je resterai assez tard en Sologne, il faut que je recommence mes bois gelés pour les petits enfants d'André, mais j'ai bien du mal à réussir. Je plante des glands, les sangliers me les mangent, je pique des bouleaux et des pins sylvestres, les lapins me les coupent... » Ces soucis ont remplacé chez lui ceux de la scène. Mais, même quand il est « aux prises avec une moisson difficile » il continue à suivre la vie théâtrale — comme on le voit dans les lettres à Maurice Desvallières publiées par Paul Blanchart — et les reprises de ses pièces.

A partir de 1884 il est souffrant. En 1885 meurt sa belle-fille, la jeune femme de son fils André et c'est pour lui un coup très rude, dont sa correspondance garde des traces.

1. C'est Henri Meilhac qui, en 1888, succédera à Labiche à l'Académie.

2. *Revue d'Histoire du Théâtre* 1959, IV : *Dix-neuf lettres inédites d'Eugène Labiche* présentées par Paul Blanchart.

Il mourut le 22 janvier 1888 — et non le 23, comme on l'imprime souvent. Il fut enterré le 25 au cimetière de Montmartre.

Chaque année depuis, on le sait, l'a vu revivre sur la scène. Et on a beaucoup écrit sur lui, quelquefois avec pénétration. Philippe Soupault notamment a mis en pleine lumière le peintre et le témoin dans lequel il voit « l'observateur le plus pertinent de (son) époque, celui qui a su la comprendre et la décrire avec une minutie et une énergie remarquables. » Sarcey ne voyait pas aussi loin dans cette direction. Il avait pourtant déjà mis à sa place le moraliste.

Quel est le vrai Labiche? A la fois un extraordinaire auteur dramatique, un grand « amuseur » et un peintre au regard lucide. On ne peut le laisser sans injustice à sa propre modestie, et aux notices rapides de la plupart des manuels de littérature. Il a voulu faire rire, et il a voulu s'arrêter au rire, sans condamner la société, le milieu dont il était sorti. Mais son œuvre, qui sent l'argent, la vanité, la dureté hypocrite, la bêtise prétentieuse, l'avarice de l'âme enfin, cette œuvre qu'il a pourtant faite dans la joie, est un document, un témoignage dont le fond est grave : Labiche est gai volontairement, et cruel peut-être involontairement.

Il a peint le même monde — et en partie du moins les mêmes hommes — que des écrivains réputés réalistes comme Augier et Dumas fils — voire George Sand — (pour nous en tenir au théâtre). Mais il fait apparaître l'*autre côté* des choses. Sa comédie parodie-t-elle consciemment la tragédie bourgeoise de son temps? A nos yeux, en tous les cas, elle prend souvent l'aspect d'une parodie, drame et mélodrame étant comme retournés pour dénoncer l'enflure inséparable des grands sentiments. Il y a, chez ses bourgeois, autant de drames en puissance que chez les personnages de Dumas fils. Mais l'adultère — pour prendre un thème naturellement commun aux deux auteurs — est chez Labiche dépouillé de son aspect tragique. *Le Plus heureux des trois* répond ironiquement au *Tue-la!* de la brochure de *l'Homme-femme*, conseil expéditif mis en œuvre et en action dans *La Femme de Claude*. Le scepticisme, l'humour, la distance prise ou les yeux fermés, ou l'égoïsme et la peur de troubler les bases matérielles du confort : tout cela explique que le fameux honneur masculin ne pousse pas les héros de Labiche à s'entretuer. Labiche est plus « gaulois » que « parisien », pour reprendre le parallèle de Léopold Lacour dans *Gaulois et Parisiens*. Mais ce Gaulois qui pratique l'élision du tragique, escamote les catastrophes et les cris, le sang,

les larmes, ne doit pas, répétons-le, être considéré seulement comme un vaudevilliste : le vaudeville n'est pour lui qu'un moyen. Sa peinture des caractères est âpre dans l'ironie, sérieuse dans la plus folle invention.

Toutes ses pièces, à cet égard, ne se valent certes pas : *Le voyage de M. Perrichon* est d'une autre classe que *Le choix d'un gendre.* Labiche n'a pas tout écrit de la même encre, il s'en faut de beaucoup — et il est excessif de voir à chaque page de son œuvre un sous-entendu d'historien des mœurs. Mais le meilleur Labiche est celui qui rejoint, par des chemins qui lui sont propres, la lucidité des grands moralistes. Celle-ci plus que l'époque, ses modes et ses impératifs — qui font partie du matériel dramatique — s'applique à connaître l'animal humain. C'est cette lucidité qui, autant que sa verve, son adresse, son merveilleux humour (mais pourquoi séparer ce qui est uni?) assure à Labiche sa survie.

Gilbert Sigaux.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Émile Augier : Préface aux *Œuvres complètes* (1878).

Émile Zola : Eugène Labiche (dans : *Nos Auteurs dramatiques*, 1881).

Léopold Lacour : Gaulois et Parisiens (1888).

Z. Gordon : Labiche et son œuvre (Toulouse, 1932).

G.-P. Labiche : Eugène Labiche, sa vie, son œuvre (1938).

Philippe Soupault : Labiche, sa vie, son œuvre (1945).

Jacques Nantet : Labiche et la société bourgeoise (*Critique*, février 1959).

Paul Blanchart : Dix-neuf lettres inédites d'Eugène Labiche. (*Revue d'Histoire du Théâtre*, 1959-IV).

Notes complémentaires

I

CHRONOLOGIE DU THÉATRE D'EUGÈNE LABICHE

En publiant *Dix-neuf lettres inédites d'Eugène Labiche* (Revue d'Histoire du Théâtre, 1959, N° IV) M. Paul Blanchart révélait l'existence d'un album réunissant, outre les lettres en question, un certain nombre de documents — dont de nombreuses coupures de presse — concernant l'œuvre de Labiche. Cet album a été composé par l'auteur dramatique Maurice Desvallières (1857-1926), petit-fils, par sa mère, d'Ernest Legouvé, qui fut, on le sait, un des meilleurs amis de notre auteur.

A la fin de cet album figure une liste alphabétique des pièces de Labiche, qui comprend 173 titres, sans indication de la date de création ni des noms des collaborateurs. Mais le fichier de la bibliothèque de la Société des Auteurs, que nous avons pu consulter grâce à l'obligeance de M. Paul Blanchart, permet de dater la plupart des pièces qui ne figurent pas parmi les 57 œuvres rassemblées dans le *Théâtre complet* en dix volumes, publié du vivant de Labiche.

Quatre pièces — citées par Desvallières — ne figurent pas au fichier de la Société des Auteurs, ni dans une liste manuscrite, de la main même d'Eugène Labiche, que possède son petit-fils, M. Eugène Labiche, qui a bien voulu la consulter pour nous [1]. Il s'agit de :

Le capitaine d'Arcourt.
Un coup de rasoir.
La cuvette d'eau.
Si nos femmes savaient.

Ces pièces n'ont pas été imprimées. Et il n'est pas certain qu'elles soient de Labiche, puisqu'elles n'apparaissent pas dans sa liste.

D'autre part, deux pièces ont été « imprimées dans le *Théâtre à la campagne* » (indication d'Eugène Labiche). Ce sont : *La lettre chargée* et

1. D'autre part, le fichier de la bibliothèque de la S. D. A. est parfois en contradiction, pour la chronologie, avec la liste établie par Labiche. C'est naturellement cette dernière liste qui pour nous a fait foi en cas de contradiction. M. Eugène Labiche nous a fourni, avec une bonne grâce dont nous le remercions, maints renseignements.

l'*Amour de l'Art*. Mais nous ignorons si elles ont été jouées, et où, ainsi que le nombre d'actes dont elles se composent et le nom des collaborateurs éventuels de l'auteur.

Enfin, deux pièces non imprimées doivent être citées pour épuiser la liste des œuvres de Labiche : *Les Anglais à Paris*, un acte écrit avec A. Guénée (régisseur du Palais-Royal) et joué dans un spectacle-concert boulevard Bonne-Nouvelle à une date inconnue — et *Un rasoir anglais*, scène comique à deux personnages dont Labiche note lui-même, sans indiquer de date, qu'elle a été jouée par Levassor à son bénéfice au théâtre du Palais-Royal.

Dans notre liste, nous avons imprimé en caractères gras les œuvres de Labiche — au nombre de 57 — qui figurent dans le *Théâtre Complet*. Les 111 autres pièces ont été, après création, publiées en brochures séparées chez différents éditeurs — sauf celles que nous avons fait suivre de la mention N. I. : *non imprimée*.

1838

2 juillet — *M. de Coyllin ou l'homme infiniment poli*, un acte. Avec Auguste Lefranc et Marc-Michel. Palais-Royal [1].

28 août — *L'avocat Loubet*, drame en trois actes. Avec Auguste Lefranc et Marc-Michel. Théâtre du Panthéon.

1839

4 avril — *La Forge des Châtaigniers*, drame en trois actes. Avec Auguste Lefranc et Marc-Michel. Théâtre Saint-Marcel. N. I.

juin — *La peine du Talion*, drame-vaudeville en trois actes. Avec Auguste Lefranc et Marc-Michel. Théâtre du Luxembourg [2]. N. I.

20 août — *L'article 960*, un acte. Avec Amelot et sous la signature d'Amelot et Paul Dandré (ce nom fut pendant quelque temps le pseudonyme collectif de Labiche, Auguste Lefranc et Marc-Michel).

1840

21 juillet — *Le fin mot*, un acte. Avec Alphonse Leveau [3] et sous le pseudonyme de Paul Dandré. Variétés.

1. Le titre primitif était M. de Coislin. *Le nom dut être modifié sur la demande de la censure, car une famille bretonne fort connue le portait depuis longtemps.*

2. Repris au Théâtre Beaumarchais le 5 novembre 1848.

3. Qui prendra plus tard le pseudonyme d'Alphonse Jolly pour signer avec Labiche.

17 août — *Becquet père et fils*, deux actes. Avec Marc-Michel et Paul Laurencin. Gymnase.

25 décembre — *Le Lierre et l'Ormeau*, un acte. Avec Auguste Lefranc et A. Monnier. Palais-Royal.

1842

26 février — *Les Circonstances atténuantes*, un acte avec Auguste Lefranc et Mélesville. Palais-Royal.

1843

12 mai — *L'homme de paille*, un acte. Avec Auguste Lefranc. Palais-Royal.

1844

15 février — **Le Major Cravachon,** un acte. Avec Auguste Lefranc et Paul Jessé. Palais-Royal.

6 novembre — **Deux papas très bien ou la grammaire de chicard,** un acte. Avec Auguste Lefranc et Balathieu. Palais-Royal.

1845

28 mars — *Le Roi des Frontins*, deux actes. Avec Auguste Lefranc. Palais-Royal.

23 juillet — *L'École Buissonnière*, deux actes. Avec Auguste Lefranc et Eugène Nyon. Palais-Royal.

21 novembre — *L'Enfant de la maison*, un acte. Avec Charles Varin et Eugène Nyon. Gymnase [1].

1846

9 avril — *Mademoiselle ma femme*, un acte. Avec Auguste Lefranc. Palais Royal.

22 avril — *Rocambole le bateleur*, vaudeville populaire en deux actes. Avec Auguste Lefranc. Folies Dramatiques.

28 avril — **Frisette,** un acte. Avec Auguste Lefranc. Palais-Royal.

17 juin — *L'Inventeur de la poudre*, un acte. Avec Auguste Lefranc et Eugène Nyon. Palais-Royal.

1847

24 avril — *L'avocat pédicure*, un acte. Avec Albitte et Auguste Lefranc. Palais-Royal.

1. Dans cette pièce le célèbre Geoffroy (1813-1883) qui sera une des vedettes du Palais-Royal à partir de 1863, interprétait pour la première fois un rôle dans une pièce de Labiche. Il en créera vingt-deux.

18 mai — *La chasse aux jobards*, un acte. Avec Auguste Lefranc et Balathieu. Folies Dramatiques.

15 août — *L'homme sanguin*, un acte. Avec Auguste Lefranc. Gymnase.

29 décembre — *L'art de ne pas donner d'étrennes*, un acte. Avec Auguste Lefranc et Prébois. Gymnase.

1848

4 mars — **Un jeune homme pressé,** un acte. Palais-Royal.

8 juin — **Le club champenois,** un acte. Avec Auguste Lefranc. Palais-Royal.

29 juillet — *Oscar XXVIII*, deux actes. Avec Jules Barbier et Adrien Decourcelle. Variétés.

1er août — *Le Baromètre*, deux actes. Avec Marc-Michel et Auguste Lefranc. Vaudeville. N. I.

4 août — *La chaîne anglaise*, trois actes. Avec Saint-Yves. Palais-Royal.

12 août — *A moitié chemin*, un acte. Avec Auguste Lefranc et Marc-Michel. Théâtre Beaumarchais. N. I.

13 août — *Histoire de rire*, un acte. Avec Saint-Yves. Gymnase.

16 septembre — *Agénor le dangereux*, un acte. Avec Adrien Decourcelle. Palais-Royal.

12 décembre — *La Tragédie chez M. Grassot*, avec Auguste Lefranc. Palais-Royal. N. I.

16 décembre — *A bas la famille ou les Banquets*, un acte. Avec Auguste Lefranc. Gymnase.

1849

25 janvier — *Mme Veuve Larifla*, un acte. Avec Adolphe Choler. Variétés.

2 février — *Les manchettes d'un vilain*, deux actes. Avec Auguste Lefranc et Saint-Yves. Palais-Royal.

6 février — *Un monsieur qui pose*, un acte. Avec Auguste Lefranc et Emmanuel Gonzalès. Folies Dramatiques. N. I.

15 février — *Une dent sous Louis XV*, monologue. Avec Auguste Lefranc. Palais-Royal.

17 février — *Mon ours*, un acte. Avec Adolphe Choler. Variétés. N. I.

8 mars — *Trompe la balle*, un acte. Avec Auguste Lefranc. Palais-Royal.

20 juin — *L'exposition des produits de la République*, trois actes. Avec Clairville et Dumanoir. Palais-Royal.

24 septembre — *Rue de l'homme armé nº 8 bis*, cinq actes, puis quatre après la première[1]. Avec Eugène Nyon. Variétés.

1er décembre — *Pour qui voterai-je?* scène comique. Avec Adolphe Choler. Variétés. N. I.

1850

Date exacte non retrouvée — *Un bal en robe de chambre*, un acte. Avec Marc-Michel. Palais-Royal.

6 mars — **Embrassons-nous Folleville,** un acte. Avec Auguste Lefranc. Palais-Royal.

26 avril — *Traversin et couverture*, quatre actes. Avec Charles Varin. Palais-Royal[2].

10 mai — **Un garçon de chez Véry,** un acte. En collaboration avec Charles Desnoyer qui n'a pas signé. Palais-Royal.

18 juillet — *Le Sopha*, trois actes. Avec Mélesville et Desnoyer. Palais-Royal.

6 septembre — **La fille bien gardée,** un acte. Avec Marc-Michel. Palais-Royal.

9 novembre — *Les petits moyens*, un acte. Avec Adrien Decourcelle et Gustave Lemoine. Gymnase.

24 novembre — *Les prétendus de Gimblette*, un acte. Avec Marc-Michel et Matharel de Vienne. Sur l'affiche : Paul Dandré et Senneif. Gaîté.

1851

4 janvier — *La clarinette qui passe*, un acte. Avec Marc-Michel. Variétés.

8 février — *La femme qui perd ses jarretières*, un acte. Avec Marc-Michel. Palais-Royal.

2 mars — *On demande des culottières*, un acte. Avec Marc-Michel. Palais-Royal.

6 avril — *Mam'zelle fait ses dents*, un acte. Avec Marc-Michel. Palais-Royal. N. I.

8 août — *En manches de chemise*, un acte. Avec Auguste Lefranc et Eugène Nyon. Palais-Royal.

14 août — **Un chapeau de paille d'Italie,** cinq actes. Avec Marc-Michel. Palais-Royal.

1. Cette pièce souleva une violente opposition, dès la première. On crut voir, dans certaines plaisanteries, une attaque contre les républicains et les ouvriers. Le quatrième acte fut supprimé par les auteurs et n'a jamais été imprimé.

2. Parodie du Toussaint-Louverture *de Lamartine créé par Frédérick Lemaître à la Porte Saint-Martin le 6 avril 1850.*

1852

13 mars — **Maman Sabouleux,** un acte. Avec Marc-Michel. Palais-Royal.

25 mars — **Un monsieur qui prend la mouche,** un acte. Avec Marc-Michel. Variétés.

1er mai — *Soufflez-moi dans l'œil,* un acte. Avec Marc-Michel. Palais-Royal.

8 mai — **Les suites d'un premier lit,** un acte. Avec Marc-Michel. Vaudeville.

10 août — **Le Misanthrope et l'Auvergnat,** un acte. Avec Lubize et Paul Siraudin. Palais-Royal.

22 septembre — *Deux gouttes d'eau,* un acte. Avec Anicet-Bourgeois et Hippolyte Lucas (qui ne signa pas). Variétés.

30 septembre — *Piccolet,* un acte. Avec Auguste Lefranc et Montjoie. Palais-Royal.

16 octobre — **Edgard et sa bonne,** un acte. Avec Marc-Michel. Palais-Royal.

16 décembre — *Le Chevalier des Dames,* un acte. Avec Marc-Michel. Palais-Royal.

17 décembre — **Mon Isménie,** un acte. Avec Marc-Michel. Palais-Royal.

31 décembre — *Une charge de cavalerie,* un acte. Avec Alfred Delacour et Eugène Moreau. Palais-Royal.

1853

19 janvier — *Un ami acharné,* un acte. Avec Alphonse Jolly. Variétés.

11 février — *On dira des bêtises,* un acte. Avec Alfred Delacour et Raymond Deslandes. Variétés.

19 mars — *Un notaire à marier,* trois actes. Avec Marc-Michel et Arthur de Beauplan. Variétés.

2 mai — *Un ut de poitrine,* un acte. Avec Auguste Lefranc. Palais-Royal.

25 juin — **La chasse aux corbeaux,** cinq actes. Avec Marc-Michel. Palais-Royal.

31 juillet — *Un feu de cheminée,* un acte. Avec Arthur de Beauplan. Palais-Royal.

1854

24 février — *Deux profonds scélérats,* un acte. Avec Charles Varin. Palais-Royal.

8 avril — *Un mari qui prend du ventre*, un acte. Avec Marc-Michel. Variétés.

7 juin — *Espagnolas et Boyardinos*, deux actes. Avec Marc-Michel. Palais-Royal.

31 août — **Les marquises de La Fourchette,** un acte. Avec Adolphe Choler. Vaudeville.

24 novembre — *Otez votre fille, s'il vous plaît*, deux actes. Avec Marc-Michel. Palais-Royal.

1855

10 février — **La perle de la Canebière,** un acte. Avec Marc-Michel. Palais-Royal.

2 mars — *Monsieur votre fille*, un acte. Avec Marc-Michel. Vaudeville.

7 août — *Les précieux*, un acte. Avec Marc-Michel et Auguste Lefranc. Palais-Royal.

1856

19 janvier — *Les cheveux de ma femme*, un acte. Avec Léon Battu. Variétés.

2 février — *En pension chez son groom*, un acte. Avec Marc-Michel. Palais-Royal.

26 février — *Monsieur de Saint-Cadenas*, un acte. Avec Marc-Michel. Palais-Royal.

16 avril — *La fiancée du bon coin*, un acte. Avec Marc-Michel. Palais-Royal.

9 mai — **Si jamais je te pince!** trois actes. Avec Marc-Michel. Palais-Royal.

14 novembre — *Mesdames de Montenfriche*, trois actes. Avec Marc-Michel. Palais-Royal.

29 novembre — **Un monsieur qui a brûlé une dame,** un acte. Avec Anicet-Bourgeois. Palais-Royal.

1857

25 janvier — *Le bras d'Ernest*, un acte. Avec Hippolyte Leroux. Palais-Royal.

26 mars — **L'affaire de la rue de Lourcine,** un acte. Avec A. Monnier et Édouard Martin. Palais-Royal.

11 avril — *La dame aux jambes d'azur*, pochade en un acte. Avec Marc-Michel. Palais-Royal.

10 juin — **Les noces de Bouchencœur,** trois actes. Avec A. Monnier et Édouard Martin. Palais-Royal.

5 octobre — *Le secrétaire de Madame*, un acte. Avec Marc-Michel. Palais-Royal.

11 décembre — *Un gendre en surveillance*, un acte. Avec Marc-Michel. Gymnase.

1858

14 février — *Je croque ma tante*, un acte. Avec Marc-Michel. Palais-Royal.

1er avril — **Le clou aux maris,** un acte. Avec Eugène Moreau. Palais-Royal.

1er mai — **L'avare en gants jaunes,** trois actes. Avec Anicet-Bourgeois. Palais-Royal.

12 mai — **Deux merles blancs,** trois actes. Avec Delacour. Variétés.

30 juin — *Madame est aux eaux*, un acte. Avec Vilmar de Marville. Palais-Royal.

3 novembre — *Le grain de café*, un acte. Avec Marc-Michel. Palais-Royal. N. I.[1].

7 décembre — *Le Calife de la rue Saint-Bon*, un acte. Avec Marc-Michel. Palais-Royal.

24 décembre — *En avant les chinois !* revue en un acte. Avec Lambert-Thiboust et Alfred Delacour. Palais-Royal.

1859

9 janvier — *L'avocat d'un grec*, un acte. Avec Auguste Lefranc. Palais-Royal.

16 mars — *L'amour, un fort volume, prix 3 fr. 50*, un acte. Avec Édouard Martin. Palais-Royal.

30 avril — *L'école des Arthur*, deux actes. Avec Anicet-Bourgeois. Variétés.

8 juin — *L'omelette à la Follembuche*, opérette-bouffe en un acte. Avec Marc-Michel. Musique de Léo Delibes. Bouffes-Parisiens.

15 juin — **Le Baron de Fourchevif,** un acte. Avec Alphonse Jolly. Gymnase.

28 novembre — **Les petites mains,** trois actes. Avec Édouard Martin. Vaudeville.

29 novembre — *Voyage autour de ma marmite*, un acte. Avec Alfred Delacour. Palais-Royal.

9 décembre — *Le Rouge-Gorge*, un acte. Avec Adolphe Choler. Vaudeville.

1. N'eut qu'une seule représentation, s'intitulait primitivement: A qui l'enfant?

1860

16 janvier — **J'invite le colonel !** un acte. Avec Marc-Michel. Palais-Royal.

10 mars — **La sensitive,** trois actes. Avec Alfred Delacour. Palais-Royal.

16 mars — **Les deux timides,** un acte. Avec Marc-Michel. Gymnase.

10 septembre — **Le voyage de Monsieur Perrichon,** quatre actes. Avec Édouard Martin. Gymnase.

29 septembre — **Un gros mot,** un acte. Avec Dumoustier. Palais-Royal.

id. — *La famille de l'horloger,* un acte. Avec Raymond Deslandes. Palais-Royal.

1861

13 février — **J'ai compromis ma femme,** un acte. Avec Alfred Delacour. Gymnase.

16 mars — **Les vivacités du capitaine Tic,** trois actes. Avec Édouard Martin. Vaudeville.

3 avril — *L'amour en sabots,* un acte. Avec Alfred Delacour. Variétés.

6 mai — *Les mystères de la rue Rousselet,* un acte. Avec Marc-Michel. Vaudeville.

19 octobre — **La poudre aux yeux,** deux actes. Avec Édouard Martin. Gymnase.

1862

7 mars — **La station Champbaudet,** trois actes. Avec Marc-Michel. Palais-Royal.

1er avril — **Les petits oiseaux,** trois actes. Avec Alfred Delacour. Vaudeville.

15 mai — **Le premier pas,** un acte. Avec Alfred Delacour. Gymnase.

30 décembre — **Les 37 sous de M. Montaudoin,** un acte. Avec Édouard Martin. Palais-Royal.

1863

6 février — *La dame au petit chien,* un acte. Avec Dumoustier. Palais-Royal.

21 février — *Permettez Madame,* un acte. Avec Alfred Delacour.

27 février — **Célimare le Bien-Aimé,** trois actes. Avec Alfred Delacour. Palais-Royal.

23 décembre — **La commode de Victorine,** un acte. Avec Édouard Martin. Palais-Royal.

1864

22 février — **La Cagnotte,** cinq actes. Avec Alfred Delacour. Palais-Royal.

21 mars — **Moi,** trois actes. Avec Édouard Martin. Comédie-Française.

23 avril — **Un mari qui lance sa femme,** trois actes. Avec Raymond Deslandes. Gymnase.

4 décembre — **Le point de mire,** quatre actes. Avec Alfred Delacour. Compiègne, théâtre de la Cour Impériale.

12 décembre — **Le point de mire,** Gymnase.

1865

8 mai — *Premier prix de piano,* un acte. Avec Alfred Delacour. Palais-Royal.

31 octobre — *L'homme qui manque le coche,* trois actes. Avec Alfred Delacour. Variétés.

1er décembre — *La bergère de la rue Monthabor,* quatre actes. Avec Alfred Delacour. Palais-Royal.

9 décembre — *Le voyage en Chine,* opéra-comique en trois actes. Avec Alfred Delacour. Musique de François Bazin. Opéra-Comique.

1866

21 août — **Un pied dans le crime,** trois actes. Avec A. Choler. Palais-Royal.

1867

25 février — *Le fils du Brigadier,* opéra-comique en trois actes. Avec Alfred Delacour, musique de Victor Massé. Opéra-Comique.

28 juillet — **La grammaire,** un acte. Avec Alphonse Jolly. Palais-Royal.

6 septembre — **La main leste,** un acte. Avec Édouard Martin. Bouffes-Parisiens.

25 novembre — *Les chemins de fer,* cinq actes. Avec Alfred Delacour et Adolphe Choler. Palais-Royal.

1868

6 février — *Le papa du prix d'honneur,* quatre actes. Avec Théodore Barrière. Palais-Royal.

27 novembre — *Le Corricolo,* opéra-comique en trois actes. Avec Alfred Delacour. Musique de Ferdinand Poise. Opéra-Comique.

Le Roi d'Amatibou, fantaisie en quatre actes. Avec E. Cottinet. Palais-Royal. N. I.

1er décembre — **Le petit voyage,** pochade en un acte. Vaudeville.

1869

20 mars — *Le dossier de Rosafol*, un acte. Avec Alfred Delacour. Palais-Royal.

22 avril — **Le choix d'un gendre,** un acte. Avec Alfred Delacour. Vaudeville [1].

1870

11 janvier — **Le plus heureux des trois,** trois actes. Avec Edmond Gondinet. Palais-Royal.

24 février — **Le cachemire X. B. T.,** un acte. Avec Eugène Nus. Vaudeville.

1871

15 juillet — *Le livre bleu*, un acte. Avec Ernest Blum. Palais-Royal.

17 octobre — *L'ennemie*, trois actes. Avec Alfred Delacour. Vaudeville.

1872

7 mai — *Il est de la police*, un acte. Avec Louis Leroy. Palais-Royal.

15 novembre — *La mémoire d'Hortense*, un acte. Avec Alfred Delacour. Variétés.

20 décembre — **Doit-on le dire?** trois actes. Avec Alfred Duru. Palais-Royal.

1873

9 avril — **29 degrés à l'ombre,** un acte. Palais-Royal.

1874

12 février — *Garanti dix ans*, un acte. Avec Philippe Gille. Variétés.

7 mars — *Brûlons Voltaire*, un acte. Avec Louis Leroy. Gymnase.

1. Le choix d'un gendre *faisait partie du spectacle d'inauguration de la salle du* Vaudeville. *De 1840 à 1869 le théâtre portant ce nom avait été situé place de la Bourse et en 1869 chassé par le percement de la rue du Deux-Décembre (aujourd'hui rue du Quatre-Septembre). Le* Vaudeville, *installé à l'angle du boulevard des Capucines et de la rue de la Chaussée d'Antin, vécut de 1869 à 1925, date à laquelle il a été remplacé par le cinéma* Paramount.

30 mars — *Madame est trop belle*, trois actes. Avec Alfred Duru. Gymnase.

1er avril — *La pièce de Chambertin*, un acte. Avec Jules Dufrenois. Palais-Royal.

15 septembre — *Les samedis de madame*, trois actes. Avec Alfred Duru. Palais-Royal.

1875

22 janvier — **Les trente millions de Gladiator,** quatre actes. Avec Philippe Gille. Variétés.

30 avril — *Un mouton à l'entresol*, un acte. Avec Albéric Second. Palais-Royal.

27 août — *La guigne*, trois actes. Avec Leterrier et Van Loo. Variétés. N. I.

1876

5 février — **Le prix Martin,** trois actes. Avec Émile Augier. Palais-Royal.

30 mars — *Le roi dort*, féerie-vaudeville en trois actes et huit tableaux. Avec Alfred Delacour. Variétés. N. I.

23 mai — **La cigale chez les fourmis,** un acte. Avec Ernest Legouvé et Édouard Martin. Comédie-Française.

1877

5 janvier — *La clé*, quatre actes. Avec Alfred Duru. Palais-Royal.

PIÈCES NON DATÉES

La lettre chargée. } Théâtre à la campagne.
L'Amour de l'Art. }

Les Anglais à Paris, un acte. Avec A. Guénée N. I.

Un rasoir anglais, scène comique. N. I.

II

LES COLLABORATEURS DE LABICHE

Labiche a écrit la plupart de ses pièces avec des collaborateurs dont le rôle exact dans la conception et l'écriture des pièces n'est pas facile à déterminer, vu l'absence de documents, le nombre des auteurs — quarante-trois — et le nombre très variable de pièces que chacun signa avec Labiche. D'autre part, certains auteurs, dont nous savons (par la liste de la main d'Eugène Labiche citée plus haut) qu'ils collaborèrent à telle ou telle pièce, ne sont parfois pas cités dans les *Œuvres complètes*. C'est par exemple le cas de Balathieu, qui collabora à *Deux papas très bien*.

Émile Augier, dans la préface du *Théâtre complet*, écrit, évoquant sa collaboration au *Prix Martin* (1876) : « Nous avons fait ensemble un scénario très développé, pour lequel je lui servais plutôt à l'exciter par la contradiction qu'à lui donner des idées, car elles lui venaient si vite, que je n'avais pas le temps d'en avoir moi-même ; après quoi, il m'a demandé la permission, que je lui ai généreusement octroyée, d'écrire la pièce tout seul, à la charge par moi de revoir son travail et de l'arranger à ma guise : j'ai refait quelques bouts de scène, pratiqué quelques coupures, et voilà. Je n'oserais pas affirmer que le rôle de ses autres collaborateurs ait été aussi modeste que le mien ; mais il est probable que le procédé a été analogue. »

Quant à Labiche lui-même, il plaça ces quelques lignes en tête du *Théâtre Complet* : « Je n'ai pas l'intention d'écrire une préface. Cependant, il m'est impossible de commencer cette publication sans remercier ceux de mes confrères qui ont bien voulu m'accorder le concours de leur esprit, de leur gaîté, de leur bon sens et de leur science du théâtre. Je prie donc mes collaborateurs, qui sont tous restés mes amis, de recevoir ici l'expression de ma sincère gratitude et de me conserver une place dans leur affection. »

On ne va pas très loin avec ces éléments. Mais il semble pourtant qu'on puisse assez légitimement conclure, avec Philippe Soupault : « Les collaborateurs de Labiche furent surtout des critiques,... ils étaient chargés de présenter des objections, de jouer le rôle de premier lecteur, d'être le public. Labiche essayait des idées, jugeait de leur effet en observant les réactions des amis initiés et connaissant les us et cou-

tumes de la scène parisienne ainsi que l'évolution du goût du public. Certains apportèrent, sans doute, des idées qui plurent à Labiche. D'autres se contentèrent, d'après ce que nous savons de la façon d'écrire de Labiche, de corriger certaines scènes, d'atténuer certaines répliques, de proposer des modifications. Le créateur était Labiche. Et le rôle de son collaborateur, nous remarquons bien qu'il n'avait qu'une portée assez médiocre. Parmi les meilleures pièces de Labiche, nous pouvons détacher l'une d'elles, qu'il écrivit seul à la fin de sa carrière, *29 degrés à l'ombre*. C'est probablement la plus réussie, techniquement et littérairement parlant, du comique le plus fin et exprimant la plus humaine vérité. Il semble d'ailleurs que nul ne songeait à contester la part importante de Labiche. »

Il faut rappeler, parce que cela fait partie de la petite histoire littéraire, qu'Henry Becque, dans un article de 1898[1], attribue aux collaborateurs de Labiche toutes les qualités (bonnes ou mauvaises) de son théâtre. Il cite en particulier le cas de son oncle Lubize (collaborateur de Labiche, avec Siraudin, pour le *Misanthrope et l'Auvergnat*) qui aurait été le véritable auteur de la pièce. La démonstration n'est pas convaincante, et, en ce qui concerne les autres pièces de Labiche, n'apporte aucun élément sérieux. Impossible de dire, malgré la conviction de Becque, que Labiche a existé par la grâce d'auteurs dramatiques qui — Augier, Legouvé et Gondinet mis à part — comptent surtout parmi les fabricants (souvent fort adroits, mais presque toujours interchangeables) de la scène française dans la deuxième moitié du XIX^e^ siècle.

G. S.

1. *La Volonté*, 22 octobre. *Les collaborateurs de Labiche*. Recueilli dans le tome VI des *Œuvres Complètes*.

Deux papas très bien

ou

La grammaire de chicard

Comédie-Vaudeville en un acte

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 6 novembre 1844.

Collaborateur M. Lefranc.

Auguste Lefranc. 1814-1878. Avocat, journaliste et auteur dramatique. Il a collaboré avec Labiche pour trente-six pièces, depuis *M. de Coyllin* (1838) jusqu'à *L'avocat d'un Grec* (1859).

Personnages	*Acteurs qui ont créé les rôles.*
POUPARDIN, négociant, père de Camille.	*MM. Leménil.*
TOURTEROT, propriétaire, père de César.	*Grassot.*
CÉSAR, médecin.	*Germain.*
GÉLINOTTE, avoué.	*Lacourrière*
MÉDARD, domestique de Tourterot.	*Dubleix.*
CAMILLE, fille de Poupardin.	*M^lle Juliette.*

La scène se passe à Châtellerault.

Le théâtre représente un salon avec trois grandes portes ouvertes au fond sur un jardin. Portes à droite et à gauche. Chaises, fauteuils, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

MÉDARD, seul ; puis, TOURTEROT.

TOURTEROT, *en dehors, à droite, parlant à Médard.* Enfin un déjeuner chicocandard !

MÉDARD, *près de la porte, à droite, répondant.* Chicocandard... c'est clair... je comprends parfaitement... (*Descendant la scène.*) Eh bien, non !... à présent que je suis seul... je peux m'avouer ça à moi-même... je n'y comprends rien du tout !... mon nouveau maître a un si drôle de jargon !... Il paraît que c'est depuis son voyage à Paris... Ah ! il a de drôles de mots tout de même : chicard... chicandard... chicocandard !... un vrai tintamarre !... quoi... Si bien que je suis

toujours à me demander ce qu'il a dit, trois quarts d'heure après qu'il a parlé... C'est ma faute, bien sûr, c'est ma faute...

TOURTEROT, *entrant par la droite, un écriteau à la main.* Là!... voilà mon écriteau terminé... Médard!...

MÉDARD. Monsieur!

TOURTEROT. Tu vas m'accrocher ça au-dessous du balcon.

MÉDARD. Oui, monsieur.

TOURTEROT, *montrant l'écriteau.* Qu'est-ce que tu dis de ça, toi? *A brocanter, joli petit bazar entre cour et jardin.*

MÉDARD. Vous avez un bazar à...?

TOURTEROT. Mon bazar ou ma souricière, comme tu voudras.

MÉDARD, *bêtement.* Ah!

TOURTEROT, *l'imitant.* Ah!... Il ne comprend pas!... quel serin que ce Médard! Mais je te pardonne... tu n'es pas forcé de connaître les progrès de la langue ; tu es de Châtellerault... il faut te parler le patois de Châtellerault... Toi, tu mettrais tout bêtement : *A vendre, jolie petite maison, entre cour et jardin.*

MÉDARD. Vous vendez votre maison?

TOURTEROT. Oui, je... certainement. (*A part.*) C'est une couleur, mais qu'il l'ignore.

MÉDARD. Eh bien, franchement, je n'aurais jamais compris...

TOURTEROT. Vous êtes si melons à Châtellerault!

MÉDARD. Possible ; mais, quand on s'adresse aux melons... qu'on veut être compris des melons, m'est avis qu'il faut leur parler le langage... melon...

TOURTEROT. Cet esclave pourrait dire vrai... Alors, va prendre l'ancien écriteau qui est dans le grenier... Mais que va dire mon fils à son arrivée, en retrouvant sa paternité si rococote!

MÉDARD. Votre fils?

TOURTEROT. Oui, mon fils, mon moucheron, qui arrive aujourd'hui de Paris, le foyer du beau langage... Il m'appellera perruque... Ah! dame! c'est qu'il en pince crânement, lui!... Si tu l'entendais! quelle platine!

MÉDARD. A Paris, tout le monde parle donc comme ça?

TOURTEROT. Tout le monde?... Ah! non ; les gens de la haute seulement, ceux qui donnent le ton... Il y a dix-huit mois, quand j'ai été passer une quinzaine avec mon jeune homme, alors simple carabin, je sentais mon Châtellerault d'une lieue, j'étais ce que l'on appelle un vrai cruchon ; mais peu à peu je m'y suis mis, je me suis fait présenter dans les meilleures sociétés... Il y avait surtout un ami de César, un nommé le père Lahire... Ah! les belles fêtes de nuit qu'il nous a données, celui-là, dans son parc, boulevard Mont-Parnasse!... c'était princier... illuminations *à giorno*, orchestre Musard, montagnes russes et gardes municipaux... toutes les douceurs de la vie!... Ah! je peux dire que j'ai goûté des plaisirs bien purs dans cette chaumière!... J'y ai vu la jeunesse dorée, tout ce qu'il y a de plus flambart dans la capitale, et il m'en est resté un certain ver-

nis... Ah! si César n'avait pas cessé tout à coup de m'écrire, je dialoguerais aujourd'hui d'une façon un peu mouchique!

MÉDARD. Comment! est-ce que, dans ses lettres, monsieur votre fils...

TOURTEROT. Il écrit comme il parle... Quel style! comme c'est fignolé!... Tu n'es pas sans avoir entendu parler de madame Sévigné... Eh bien, franchement, ça la dégotte... Mais je ne sais pas pourquoi, depuis qu'il a été reçu docteur, depuis six mois environ... n-i, ni, fini, bonsoir à vos poules, plus de correspondance... Et moi qui avais besoin d'être entretenu dans la chose... je me rouille... je me dégomme... je rentre dans mon vieux cabriolet.

(*Il tire une tabatière à portrait de sa poche et prend une prise.*)

MÉDARD, *regardant la tabatière.* Ah! la belle femme!

TOURTEROT, *flatté.* Tu trouves? Eh! eh! eh!... c'est mon épouse, la défunte à papa... (*Il se désigne du geste.*) Un assez beau facies, hein?... ça flatte un veuf... Allons, va mettre l'écriteau, va!

MÉDARD. J'y cours, bourgeois, j'y cours!

(*Il remonte.*)

TOURTEROT. Comment, j'y cours?... Arrive donc ici, toi, phénomène... Dans le beau monde, on ne dit pas « Je cours!... » on dit : « Je me la casse... » ou bien : « Je me la brise. »

MÉDARD. Ça suffit, bourgeois... je me la brise.

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE II

TOURTEROT, *seul, regardant sa tabatière.* Jobard! lui aussi, il croit que c'est ma femme... Allons donc! elle était grêlée... Mais, un jour, en passant devant le Mont-de-Piété, rue des Blancs-Manteaux... on vendait ceci... ça tient vingt-cinq grammes et ça flatte un veuf... adjugé à papa. (*Il prend une prise.*) Là!... maintenant, M. Poupardin et sa fille peuvent abouler quand bon leur semblera... Il est cocasse, ce père Poupardin : pourquoi ne pas dire tout bonnement à sa fille : « Voilà... tu es d'âge à prendre un mari... j'y ai songé... j'ai trouvé ton blot... appuie-toi sur mon aile, et en route pour Châtellerault, nous allons piger le futur... » Eh bien, non... il lui faut des tournures... il a voulu l'amener ici sous prétexte d'acheter un bien-fonds... il veut qu'elle rencontre mon rejeton par hasard... qu'il lui fasse l'œil sans en avoir l'air, et que leur bonheur se bibelotte ainsi en douceur et comme sans préméditation... C'est une idée qu'il a, je la respecte... Quant à moi, j'ai tout uniment écrit à César : « Allons, ho! du lest!... au reçu de la présente, file ton nœud vers le toit paternel ; j'ai levé pour toi une jeune poulette que je brûle de te conjoindre : c'est la fille d'un homme très bien, membre de l'académie d'Étampes, et qui a publié d'immenses travaux sur l'i grec et le point d'exclamation... Quant à la dot, cinquante mille balles, ça doit t'aller, viens-y! » Et je l'attends, c'est bien plus nature.

SCÈNE III

MÉDARD, TOURTEROT, puis POUPARDIN.

MÉDARD, *rentrant par la gauche.* Monsieur, l'écriteau est perché.

TOURTEROT. Et le déjeuner?

MÉDARD. Sur le gril.

TOURTEROT, *à lui-même.* Et mon fils qui n'arrive pas!... Où peut-il être?...

MÉDARD, *croyant qu'il n'a pas compris, en remontant.* Sur le gril, monsieur.

TOURTEROT. Quel haricot que ce Médard!

POUPARDIN, *sur le seuil, au fond.* « Maison à vendre... » Je touche, ce me semble, au but de mes pérégrinations. (*A Médard.*) M. Tourterot, rentier?

MÉDARD, *lui montrant Tourterot.* C'est ça, monsieur.

POUPARDIN. Je viens pour... l'immeuble.

(*Médard sort par la gauche.*)

TOURTEROT, *s'approchant vivement et gaiement de Poupardin.* Monsieur Poupardin, connu!... (*Ils se serrent la main.*) Et votre fille... votre accessoire[1]?

POUPARDIN, *mystérieusement.* Il était bon que je la laissasse un moment dans la carriole... ayant une ouverture à vous faire seul à seul.

TOURTEROT. Ah!... allez.

POUPARDIN. Personne ne peut nous ouïr?

TOURTEROT. Personne.

POUPARDIN, *mystérieusement.* J'éprouve le besoin de me mettre à nu devant vous.

TOURTEROT, *étonné.* Ah!... allez.

POUPARDIN. Monsieur, pères tous deux, nous nous distinguâmes, nous nous écrivîmes, nous nous convînmes, et bientôt nous caressâmes un projet d'alliance entre votre fils et ma...

TOURTEROT. Et votre unique.

POUPARDIN. Précisément; mais, avant de perpétrer ledit projet... je dois vous dire que ma fille n'est pas mon seul enfant... Il peut m'en surgir un nouveau d'un moment à l'autre.

TOURTEROT. Qu'importe? Dans notre famille, nous ne tenons pas à la monnaie; vous couperez le gâteau en deux, voilà tout... Et où est-il, ce jeune biberon?

POUPARDIN. Plaît-il?

TOURTEROT. L'autre, le numéro 2.

POUPARDIN. L'autre? je l'ignore... (*Avec fatuité.*) Cela tient à des circonstances...

TOURTEROT. Ah! gaillard!

POUPARDIN. J'étais garçon, alors, monsieur, et voyageur de commerce. Or, vous savez que, dans cette arme... Mais je ne sais si je dois...

TOURTEROT. Allez donc!... je ne suis pas chipie, faites votre jeu.

Air : *Songez donc que vous êtes vieux.*

Pour bien élever son enfant
Faut avoir connu la bamboche;

1. A tous les mots *excentriques* de Tourterot, Poupardin doit marquer, avant toute réponse, un étonnement comique.

On est toujours plus indulgent
Lorsque l'on n'est pas sans re-
[proche.
Du cœur on pardonn' les écarts
Quand pour l'amour on fut pré-
[coce...,
Et, pour bien marier ses moutards,
Il faut qu'un père ait fait la noce.

POUPARDIN. Au fait, vous pourrez peut-être m'aider à saisir certain fil... Il y a de cela vingt-six ans, un soir, à Châtellerault...

TOURTEROT. A Châtellerault? ici? Ah! mais ça me pique... je commence à être piqué...

POUPARDIN. Dans l'intention évidente d'échapper aux douceurs de ce chef-lieu, plus célèbre par sa coutellerie que par son architecture, j'allais prendre la diligence. A cet effet, enveloppé d'un carrick, et ma valise sous le bras, je longeais un sentier obscur que je n'hésiterai pas à qualifier de ruelle...

TOURTEROT. C'était la grande rue.

POUPARDIN. Lorsqu'une petite porte s'ouvre à ma proximité... une voix flûtée en sort et articule : « C'est toi, Arthur? » Je me nomme Edgard!... Mais, comme le timbre était flatteur, je réponds : « C'est moi, Arthur! » Qu'eussiez-vous fait à ma place?

TOURTEROT. J'aurais coupé dans le même pont... d'autant plus qu'Arthur, c'est le petit nom à papa.

(*Il se désigne.*)

POUPARDIN. Ah!... Je franchis le seuil, le cœur plein d'émotion et ma valise sous le bras... (*Avec gaillardise.*) Que vous dirai-je?...

TOURTEROT, *gaiement.* Rien de plus... Compris!

POUPARDIN. Quelques instants après, une lumière voisine vint, hélas! trahir mon incognito... A la première lueur de ce gaz inattendu, la belle inconnue poussa un cri... Ah!... Arthur, c'était un autre voyageur qu'elle attendait.

TOURTEROT. C'est pénible!

POUPARDIN. Je fis de vains efforts pour la calmer... elle se révolta, s'emporta, se gendarma, et...

TOURTEROT. Et elle vous flanqua à la porte...

POUPARDIN. Juste!... J'en fus navré... d'autant plus qu'en débouchant chez MM. Lafitte et Caillard, je m'aperçus que j'avais omis ma valise.

TOURTEROT. Fichtre!... Elle contenait des valeurs?

POUPARDIN. Trois pantalons de nankin et une redingote de bouracan... Déjà j'en avais fait le sacrifice, lorsqu'un an après... elle vint me rejoindre à Étampes...

TOURTEROT. Votre inconnue?

POUPARDIN. Non... ma valise.

TOURTEROT. Avec son contenu?

POUPARDIN. Amplifié d'un billet ainsi conçu : « Ne cherchez jamais à me connaître... Une démarche indiscrète pourrait compromettre l'avenir de notre fils. » De notre fils! Signé...

TOURTEROT. Signé?

POUPARDIN. Trois étoiles.

TOURTEROT. Nous n'avons personne de ce nom-là!

POUPARDIN. Je me conformai scrupuleusement à ce vœu. J'avais ma valise et... Mais, en revoyant Châtellerault, je n'ai pu me défendre d'un certain tiraillement... Est-ce l'espérance qui m'agite?...

TOURTEROT, *avec doute.* Oh!

POUPARDIN. Est-ce le cahot de la voiture?...

TOURTEROT, *affirmant.* Ah!

POUPARDIN. Je l'ignore... Mais je vous devais cet épanchement. Maintenant, parlons d'autres choses... Voyons... ce mariage...

TOURTEROT. Il vous bottera... D'abord, voyez-vous, pour ce qui est du César...

MÉDARD, *introduisant Camille par le fond.* Voici, mademoiselle.
(*Il sort.*)

POUPARDIN. Chut!... ma fille!

SCÈNE IV

CAMILLE, POUPARDIN, TOURTEROT.

CAMILLE. Je vous dérange?

POUPARDIN. Mais non! viens donc! (*La prenant par la main.*) Permettez que je vous présente ma fille.

TOURTEROT, *saluant.* Mademoiselle... (*Bas, à Poupardin.*) Chique!... très chique!

POUPARDIN, *étonné.* Hein?...

TOURTEROT. Je dis : chique, très chique.

POUPARDIN. Elle désirait que je la promenasse... j'ai pensé qu'il était bon que je m'exécutasse et que je l'emmenasse...

TOURTEROT, *à part.* C'est un subjonctif à jet continu que ce beau-père.

POUPARDIN. Afin qu'ensemble nous vissions, nous décidassions et nous terminassions...

TOURTEROT. L'acquisition... (*A part.*) Il parle comme Napoléon... Landais.

POUPARDIN. Mais avant tout...

TOURTEROT. Avant tout, nous casserons bien une petite croûte.

POUPARDIN. Soit, j'obtempère à ce vœu.

TOURTEROT, *appelant.* Médard! (*Médard paraît.*) Allons, Médard, en avant la gobichonnade!

MÉDARD, *à la droite de Tourterot.* On y est, bourgeois.
(*Fausse sortie.*)

TOURTEROT. Et puis tu passeras chez maître Paillotet, le notaire. Tu lui diras qu'il vienne tout de suite.

MÉDARD, *revenant à la gauche de Tourterot.* Oui! dar... dar... quoi!... dar... dar...
(*Il sort par le fond.*)

TOURTEROT. C'est ça : dar... dar... Eh bien, mais il va ce petit... il va très bien.

SCÈNE V

CAMILLE, POUPARDIN, TOURTEROT.

TOURTEROT, *prenant Poupardin à part.* Dites donc, elle nous gêne pour causer, votre demoiselle ; est-ce qu'elle ne va pas se pousser un peu d'air?

POUPARDIN. Hein?

TOURTEROT. Elle nous embarrasse, ôtez-la. (*Faisant le geste de déplacer quelque chose.*) Otez-la.

POUPARDIN. Ah! très bien!... un tour de jardin, très bien!...

TOURTEROT. Ça peut se dire aussi comme ça.

POUPARDIN. C'est rationnel...

TOURTEROT. Et champêtre.

POUPARDIN, *à sa fille.* Dis donc, Camille... dans l'hypothèse où la sérénité de la température t'inviterait à...

CAMILLE, *avec une ingénuité maligne.* A m'aller promener... Mais, papa, j'aime mieux rester, si cela vous est égal...

POUPARDIN, *avec embarras.* Comment donc!...

CAMILLE, *remontant.* Parlez de vos affaires... je n'écoute pas.

POUPARDIN, *bas, à Tourterot.* Aurait-elle levé notre lièvre?

TOURTEROT. J'en ai le trac.

POUPARDIN. Dépistons-la. (*Haut.*) Et la contenance de cet immeuble est de...?

TOURTEROT. Vingt-deux ares trente-trois centiares... ce qui nous donne...

CAMILLE, *revenant entre eux.* Bien du mal pour me cacher une chose que je sais parfaitement.

POUPARDIN. Et quoi donc, s'il vous plaît, ma fille?

CAMILLE. Ne faites donc pas le discret : ma tante m'a tout dit avant de partir... Je sais qu'il s'agit d'un mari.

TOURTEROT. C'est nous qui posions... Elle est bonne, je la trouve bonne, la petite.

POUPARDIN. Comment! ta tante...? Ah! c'est mal, je vitupère son indiscrétion... Enfin, monsieur, nous pouvons nous ouvrir, maintenant qu'elle sait tout.

TOURTEROT. Ouvrons-nous, ça me chausse.

POUPARDIN, *à part.* Cet homme a une façon d'exprimer sa pensée qui confond mon intellect.

TOURTEROT, *à Camille.* Primo, d'abord, et d'un, j'ai l'honneur de vous présenter votre futur beau-père, un petit gris qui n'est pas encore trop déchiré, comme vous pouvez voir.

CAMILLE. Ah! c'est monsieur votre fils...

TOURTEROT. Lui-même... un amour d'homme... Vous m'en direz des nouvelles.

CAMILLE. Ah!... c'est un joli cavalier?... Et... est-il bien pâle?...

TOURTEROT. Je ne pourrais pas vous dire... parce que, comme il a une barbe qui lui prend depuis là... jusque-là... mais il doit être pâle... en dessous.

POUPARDIN. Et sa clientèle?... j'aimerais assez que vous touchassiez cette corde.

TOURTEROT. Sa clientèle?... Ah! dame!... dans le commencement, il y a eu du tirage... mais, maintenant, ça boulotte, surtout depuis qu'il a mis une queue à son nom... depuis qu'il se fait appeler le docteur Césarius... vous comprenez, César, Césarius... Il s'est fait Polonais, parce qu'à Paris, en médecine, si on n'est pas un peu Polonais... Il est si ficelle, mon jeune homme... (*A Camille.*) Vous verrez comme il est ficelle.

CAMILLE, *étonnée.* Ficelle!

POUPARDIN. Ficelle!

CAMILLE. Et, à Paris... un docteur... ça se met bien, n'est-ce pas... ça suit la mode?...

TOURTEROT. Ah! pour ce qui est de la tenue... tout ce qu'il y a de plus verdâtre : pantalon écossais, burnous algérien, béret montagnard, la blague en sautoir et la bouffarde aux gencives. Quelle sensation il a faite à Châtellerault la dernière fois qu'il est venu me voir!... on louait des fenêtres pour le voir passer. Mais aussi quelle bouffarde!

POUPARDIN. Bouffarde! Qu'entendez-vous par ce substantif?

TOURTEROT. Sa bouffarde?... c'est Dagobert, sa pipe favorite, ainsi nommée parce qu'elle est culottée.

POUPARDIN. A l'envers?

TOURTEROT, *riant.* Farceur!... Ah! c'est qu'il est très voluptueux sur les pipes... Faut voir chez lui, il en a mis partout, jusque dans la bouche de ses têtes de mort.

CAMILLE. Il a des têtes de mort?

TOURTEROT. Dans tous les coins... C'est gentil, ça meuble.

CAMILLE. Ah! l'horreur!

TOURTEROT. Non... je vous assure que ça fait très bien, surtout à côté d'un petit écorché.

CAMILLE. Ah! mon Dieu!... un écorché aussi?

TOURTEROT. En cire... Ah! le bel écorché!... C'est parlant ; et puis c'est commode... On entre, on ne sait où placer son chapeau... (*Il fait le geste.*) Flac!

CAMILLE. C'est épouvantable... un écorché!... Ah! papa, je n'épouserai jamais un écorché!

POUPARDIN. Mais comprends donc, puisqu'il est médecin, tout cela est pour lui d'utilité professionnelle.

TOURTEROT. C'est avec ça qu'il a appris à disséquer.

CAMILLE. Il dissèque?

TOURTEROT. Comme un ange!... et il vous coupe une jambe que c'est un plaisir ; psit! c'est fait!... On ne s'en aperçoit que lorsqu'on veut marcher... dit-on.

CAMILLE, *à part.* Quel horrible portrait!

TOURTEROT, *à part.* J'espère que je le fais mousser.

CAMILLE, *à Poupardin.* Allons-nous-en, papa, je ne pourrai jamais consentir...

POUPARDIN. Permets, ma fille... les bienséances, les convenances... (*A Tourterot.*) Monsieur, j'apprécie comme je le dois l'honneur...

TOURTEROT. Ne parlons pas de ça... J'ai fait prévenir Me Pailletot le notaire, et...

POUPARDIN. Mais, avant d'aller plus loin, il serait opportun, je crois, que nous appréciassions...

TOURTEROT. Le futur?... Je la partage, monsieur, j'y abonde... Mais comment donc!... il va venir, vous pourrez l'allumer sous toutes ses faces... Oh! mais je suis bien tranquille... il vous empaumera...

POUPARDIN. Vous dites, monsieur?

TOURTEROT. Vous serez paumé, je ne vous dis que ça, vous serez paumaqué.

POUPARDIN. Paumaqué!

SCÈNE VI

CAMILLE, POUPARDIN, TOURTEROT, MÉDARD.

MÉDARD, *entrant par la gauche.* Monsieur, le déjeuner est servi.

TOURTEROT. Ah! ce n'est pas dommage... Et le notaire?

MÉDARD. Il va venir... il est en train de passer son habit noir.

TOURTEROT. Très bien!

POUPARDIN, *à part.* Ah! ce pauvre notaire qui va se déranger.

TOURTEROT. En attendant, allons toujours tortiller.

POUPARDIN. Qu'est-ce que vous voulez tortiller, monsieur?

TOURTEROT. Des aliments... des comestibles...

POUPARDIN. Ah! vous voulez dire satisfaire les organes nutritifs?... Viens, Camille...

CAMILLE. Mais, papa...

POUPARDIN, *bas.* Bah! cela n'engage à rien. (*Haut.*) Ma fille et moi sommes prêts à faire honneur à votre collation.

ENSEMBLE

AIR : *Dansons, et même aux cloisons*
(*Trois péchés du Diable.*)

TOURTEROT

Chaud, chaud,
Pendant qu'il est chaud,
Il faut
Prendre un déjeuner d'assaut!
Un sot
Pourrait seul rester manchot
Tantôt
En face de mon fricot!

POUPARDIN et CAMILLE

Chaud, chaud,
Pendant qu'il est chaud,
Il faut
Prendre un déjeuner d'assaut!
Bientôt
Nous allons dire au galop
Un mot
A ce qu'il nomme un fricot!

TOURTEROT, *seul.*

Boire sans vergogne
Un Bourgogne
Qui cogne
C'est pectoral
et ça garnit l'bocal.

ENSEMBLE

REPRISE

Chaud, chaud,
Etc.
(*Ils sortent par la gauche.*)

SCÈNE VII

MÉDARD, seul ; puis POUPARDIN.

MÉDARD. Tiens, ils vont déjeuner!... Il suffit donc de se présenter comme acquéreur pour être invité à...? C'est bon à savoir ; quand je serai sans place, j'irai marchander des propriétés.

POUPARDIN, *à part, en entrant.* Décidément je me fais un vrai scrupule de déplacer inutilement cet officier ministériel. (*A Médard.*) Jeune homme, vous venez de chez maître Paillotet?

MÉDARD. Le notaire... oui, monsieur... un fameux notaire, allez! il ne fonctionne jamais qu'en habit noir.

POUPARDIN. Eh bien, auriez-vous l'extrême obligeance de vous y transporter incontinent?

MÉDARD, *faisant mine de sortir.* J'y cours!

POUPARDIN. Pour lui dire?...

MÉDARD, *même jeu.* Qu'il se dépêche.

POUPARDIN. Au contraire, pour le prier d'ajourner indéfiniment sa visite.

MÉDARD. Tiens! (*Haut.*) Ça suffit, monsieur, je me la casse.

POUPARDIN. Là! comme ça, je déjeunerai sans perplexité ; ce pauvre notaire!
(*Il sort.*)

MÉDARD. Il paraît que la sourcière ne leur sourit pas... et pourtant, ils déjeunent : ce sont des pique-assiettes.

SCÈNE VIII

GÉLINOTTE, MÉDARD.

GÉLINOTTE, *entrant, un paquet de lettres à la main.* Je les ai vus entrer ici... j'en suis sûr!

MÉDARD, *à part.* Le nouvel avoué de Châtellerault! Viendrait-il aussi pour la maison?

GÉLINOTTE, *à part.* Un domestique... tâchons de savoir... (*Haut.*) Dites-moi, jeune indigène ; ils sont ici, n'est-ce pas?

MÉDARD. Ici, qui?

GÉLINOTTE. Un monsieur d'un âge... chauve... et une jeune personne d'une tournure...

MÉDARD. Oui, monsieur, oui... ils déjeunent.

GÉLINOTTE. Ah! ils déjeunent?

MÉDARD. Oui ; et je dois vous prévenir que leur intention est aussi d'acquérir.

GÉLINOTTE, *à part.* D'acquérir... qu'est-ce qu'il chante là? (*Haut.*) Pourriez-vous me fournir quelques renseignements?

MÉDARD. Volontiers... je crois que ça fera votre affaire... position magnifique... et assurée.

GÉLINOTTE. C'est une bonne chose, parce que les assurances... et puis, je la crois gaie.

MÉDARD. Très gaie... Ah! dame, vous savez... il y a des jours de souffrance!

GÉLINOTTE. Qu'est-ce qui n'a pas ses jours de souffrance!

MÉDARD. Pourvu que ça soit bien bâti et que ça ne fume pas...

GÉLINOTTE. Parbleu!

MÉDARD. Ah! dame, c'est qu'à Châtellerault elles fument toutes.

GÉLINOTTE. Comment! les demoiselles...?

MÉDARD. Eh non! les maisons.

GÉLINOTTE. Je vous parle demoiselles, et vous me répondez...

MÉDARD. Mais non! c'est moi qui vous parle maison et vous qui... Ne venez-vous pas pour acheter la propriété ci-incluse?

GÉLINOTTE. La propriété?... (*A part.*) Elle est à vendre!... au fait, ça me fournit une entrée, et je verrai par moi-même... (*Haut.*) Eh bien, oui, puisqu'on ne peut rien vous cacher, je viens pour acquérir.

MÉDARD. Alors, vous allez déjeuner.

GÉLINOTTE. Moi, Gélinotte?

MÉDARD. Vous, Gélinotte ; vous venez pour voir la propriété, vous venez pour l'acheter... pour lors,

allez vous mettre à table... c'est l'usage du pays.

GÉLINOTTE, *gaiement.* Du moment que ça fait partie du cahier des charges.

MÉDARD. Allons, dépêchez-vous... Tenez, par là... Moi, j'ai une commission à faire, et, comme ça presse... bon appétit! je me la brise!...

(*Il sort.*)

SCÈNE IX

GÉLINOTTE, *seul.* C'est elle, plus de doute!... elle que j'ai rencontrée à Étampes, il y a quelques mois... elle que je retrouve à Châtellerault, avec son cœur, avec sa dot... tous deux, je l'espère, exempts d'hypothèques... En voilà un hasard!... J'étais là tranquillement sur la place, à causer avec le facteur, qui me remettait un paquet de lettres venant de Paris... tout un arrérage de correspondance que je me suis fait transmettre ici, depuis que j'y ai planté mes lares... et que je lirai en temps utile... Tout à coup, deux êtres d'âge et de sexe différents frappent mes regards... l'un vieux et laid... c'était le père... l'autre blanche et rose, c'était la fille... Je quitte le facteur, je cours... je les vois entrer ici, je me glisse comme un serpent... et je tiens leur trace... Mais quelle chance! la retrouver juste au moment où j'aurais tant besoin de quarante-neuf mille sept cents francs pour compléter le prix de ma charge... une charge de cinquante mille francs!... que je ne puis pas payer en reconnaissances du Mont-de-Piété, et je n'ai pas d'autre papier-monnaie... Il est vrai que le père m'a déjà refusé une fois sa main... mais, alors, j'étais sans charge... et, maintenant... je dois quarante-neuf mille sept cents francs... c'est une position, ça... Oh! il faut absolument...

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Je lui ferai sommation
De prêter l'oreille à mon dire,
D'admettre, par provision,
L'amour que sa beauté m'inspire ;
Elle invoque l'ajournement ;
Mais je plaide avec tant d'instance,
Qu'enfin j'obtiens mon placement
Avant la fin de l'audience.

(*Il remonte.*)

SCÈNE X

CAMILLE, POUPARDIN, GÉLINOTTE.

POUPARDIN, *entrant par la gauche, suivi de sa fille.* Je n'y peux plus tenir!... ce vieillard a une trivialité d'élocution qui me coupe l'appétit et m'intercepte l'œsophage.

GÉLINOTTE, *à part.* C'est elle!

POUPARDIN, *à Camille.* Et je doute que son fils te conduise jamais à l'autel.

CAMILLE. Et moi, je n'en doute pas, mon papa ; j'aimerais mieux n'importe qui!

GÉLINOTTE, *saluant.* Monsieur, mademoiselle...

CAMILLE. Monsieur Gélinotte!

POUPARDIN. Que nous possédâmes à Étampes pendant le laps d'un mois.

GÉLINOTTE. Lui-même.

POUPARDIN. Comment cela va-t-il?

GÉLINOTTE. Mais pas mal, pas

mal, surtout depuis que je suis avoué à Châtellerault.

POUPARDIN. Ah!... je vous offre mes congratulations... Vous voilà sur un bon pied.

GÉLINOTTE. Vous trouvez?... Eh bien, monsieur, maintenant, pourquoi refuseriez-vous, pour votre fille, un mari qui serait sur ce pied-là?

CAMILLE. Comment! monsieur, vous pensez encore...

GÉLINOTTE. A vous? oui, toujours!... Est-ce qu'on peut oublier cet assemblage fantastique de toutes les grâces?

POUPARDIN. Au fait, je me rappelle maintenant, à votre passage à Étampes, vous nourrissiez déjà l'espoir...

GÉLINOTTE. Et je le nourris toujours, monsieur; je le nourris plus que jamais, aujourd'hui. (*Avec amabilité.*) Sans savoir, hélas! si j'en serai plus gras!

POUPARDIN, *à part.* La parole de ce garçon est fleurie... Il me plaît, parce qu'il est fleuri... (*Haut.*) Permettez, jeune homme, votre apostrophe, quoique brusque, n'est pas froissante, et j'avoue tout d'abord que, si ma fille répondait...

GÉLINOTTE. Oh! monsieur!... je me leurre, peut-être... je me berce sans doute... mais il m'a semblé que, pendant mon court séjour à Étampes, mademoiselle m'avait écouté avec une oreille...

POUPARDIN, *à sa fille, sérieusement.* Tu avais écouté monsieur avec une oreille?...

CAMILLE, *indifféremment.* Oh! mon Dieu!...

GÉLINOTTE. Je croyais pourtant que vous m'aviez vu d'un œil...

POUPARDIN, *à sa fille.* De quel œil avais-tu vu monsieur?

CAMILLE. Ma foi, papa, M. Gélinotte ne me déplaisait pas plus qu'un autre.

GÉLINOTTE. Doux aveu!

CAMILLE. Et pourvu que monsieur n'ait chez lui aucune tête de mort....

GÉLINOTTE. Des têtes de mort, chez moi?... je n'ai que la mienne.

POUPARDIN. Parbleu! un avoué!

CAMILLE. Pourvu que monsieur n'écorche personne!

GÉLINOTTE. Moi!

POUPARDIN, *gaiement.* Dame, un avoué! ah! ah!

GÉLINOTTE, *riant.* Ah! ah! ah!... c'est très drôle! (*A part.*) C'est bête!

CAMILLE. Je comprends qu'à la rigueur...

POUPARDIN, *à sa fille.* Tu vas trop loin! (*A Gélinotte.*) Monsieur, j'apprécie, comme je le dois, l'honneur... mais je n'engage pas ma parole... Seulement, s'il arrivait que vos affaires vous appelassent à Étampes, je pourrais consentir à ce que vous nous y reconduisissiez... nous repartons aujourd'hui... Venez, cela vous est loisible.

GÉLINOTTE. Vraiment? ah! monsieur, je prends acte de vos paroles et je cours de ce pas retenir trois places de coupé.

POUPARDIN. J'y condescends!

SCÈNE XI

CAMILLE, POUPARDIN, TOURTEROT, GÉLINOTTE, puis CÉSAR.

TOURTEROT, *entrant par la gauche. Tremolo à l'orchestre.* Le voilà!... le voilà!... je viens de l'apercevoir de ma fenêtre!

POUPARDIN. Qui ça?

TOURTEROT. Mon fils! mon présomptif!

GÉLINOTTE. Son présomptif!

CAMILLE, *effrayée.* Ah! papa, sauvons-nous!

CÉSAR, *entrant, élégamment vêtu et se jetant dans les bras de son père.* Mon père!

ENSEMBLE

AIR :

CÉSAR

Sans vous, là-bas ma vie
Était remplie (*Bis.*)
D'ennui mortel!
J'ai pris la fuite,
Et je m'abrite
Sous le toit paternel!

TOURTEROT et GÉLINOTTE

Sans nous, là-bas sa vie
Était remplie (*Bis.*)
D'ennui mortel!
Mais par la fuite,
César s'abrite
Sous le toit paternel!

POUPARDIN et CAMILLE

Blâmant déjà sa vie,
Je l'ai flétrie... (*Bis.*)
Arrêt cruel!
Car, son mérite
Dément bien vite
Le portrait paternel!

POUPARDIN. Comment! c'est là monsieur votre fils?

TOURTEROT. Oui, sans doute... (*A César.*) M. Poupardin et sa fille.

CÉSAR, *saluant.* Monsieur... mademoiselle...

TOURTEROT, *bas, à César.* Allons, ho! du combustible!

CÉSAR. Excusez-moi de me présenter dans un pareil négligé... mais, vous le savez, les voyageurs ont des privilèges...

CAMILLE, *à part.* Il est beaucoup mieux que son signalement.

CÉSAR. Et si quelque chose peut me consoler de m'offrir ainsi à vous avec tout le sans-gêne du débotté, c'est que les rigueurs de l'étiquette auraient retardé le bonheur que j'éprouve à me trouver au milieu de vous.

TOURTEROT, *à part.* Est-il devenu fadard!

POUPARDIN, *à sa fille.* Mais il a l'air très convenable, ce jeune homme.

TOURTEROT, *à César.* Sais-tu que nous t'attendons depuis ce matin... tu nous as fait droguer.

CÉSAR, *bas.* Mon père!

GÉLINOTTE. Ces médecins, ils arrivent toujours trop tard!

CÉSAR. Gélinotte... (*A part.*) Diable! (*Haut.*) Toi, ici?...

GÉLINOTTE. Bonjour, César! (*Ils se donnent la main.*)

TOURTEROT. Qu'est-ce que c'est que celui-là?

CÉSAR. Un de mes amis, que je ne m'attendais pas à retrouver ici... Depuis quand as-tu quitté Paris?

GÉLINOTTE. Depuis un an.

CÉSAR. Ah!... (*A part.*) Voilà qui me rassure sur sa discrétion.

GÉLINOTTE. Dis donc, je suis avoué ici.

TOURTEROT, *à part.* Ça, un avoué?... oh! ce coquillage!

CÉSAR. Mon compliment sincère.

TOURTEROT, *bas, à César.* Dis donc, la petite te guigne... Allume! allume!

CÉSAR, *à Tourterot.* Chut! (*Gélinotte remonte.*)

TOURTEROT, *bas, à César.* Quelle carnation! ah! méchant! (*A Poupardin.*) Il n'est pas encore bien à son gobelet, mais laissez-lui prendre son pivot... vous verrez comme il se met! Je vous laisse ensemble, vous allez le creuser, creusez-le... (*A César.*) Hardi là!... du pavillon, du pavillon à mort!

GÉLINOTTE, *à Poupardin.* Je vais retenir les trois places de coupé, et je reviens!... (*A Camille.*) A bientôt, mademoiselle.

TOURTEROT, *à César.* Décidément, il me gêne des entournures, ton avoué!

ENSEMBLE

TOURTEROT, *à Poupardin.*

AIR : *Je vous fais mon compliment* (*Paris voleur.*)

Il vous plaît assurément,
Avec lui, causez un moment,
Vous vous convaincrez aisément
Qu'il doit faire un mari charmant.

POUPARDIN et CAMILLE, *à part.*

Il peut plaire, assurément;
Mais je doute qu'en un moment
Il me prouve facilement
Qu'il doit être un mari charmant!

CÉSAR, *à part.*

Elle est charmante, vraiment;
Mais je doute qu'en un moment
Je lui prouve facilement
Que je suis un futur charmant!

GÉLINOTTE, *à part.*

Je lui plais, assurément,
Il m'aura suffi d'un moment
Pour lui prouver facilement
Que je suis un futur charmant!

(*Tourterot sort par la droite, et Gélinotte par la gauche.*)

SCÈNE XII

CAMILLE, CÉSAR, POUPARDIN.

CÉSAR. Pauvre père! voyez pourtant, monsieur, où peut conduire la contagion du mauvais exemple et les égarements de l'amour paternel... M. Tourterot était, il y a deux ans à peine, l'homme le plus naïf dans ses habitudes, le plus classique dans son langage... son fils, au contraire, était un étudiant aux manières débraillées, aux allures sans gêne... Un beau jour, l'un a déteint sur l'autre... Oui, monsieur, je dois l'avouer... mon père est aujourd'hui une sorte de miroir qui reflète à ma honte, tout le décousu de ma vie passée... Pardonnez-lui, je suis le seul coupable... (*Souriant.*) Et c'est moi qui l'ai perdu!

POUPARDIN. C'est vous qui le métamorphosâtes?

CÉSAR. Oui, monsieur... Et, franchement, avant mon arrivée, ne vous étiez-vous pas fait une tout autre idée de ma personne?

POUPARDIN. Il est vrai que monsieur votre père nous avait fait de vous un portrait...

CÉSAR. Ressemblant... il l'a été... Je fus absolument tout ce qu'il vous a dit que j'étais... mais je me suis transformé... Ai-je gagné au change?... il ne m'appartient pas d'en juger...

CAMILLE, *vivement.* Oh! certainement, vous avez gagné, beaucoup gagné.

CÉSAR. Ce témoignage me suffit, et, dût-il être ma seule récompense...

POUPARDIN. Et y a-t-il longtemps que vous dépouillâtes votre ancienne existence?

CÉSAR. Du jour où, après mon temps d'école, abordant une profession sérieuse, je résolus d'adopter des habitudes et des goûts sérieux; du jour où, voulant entrer dans le monde pour m'y créer une position, je songeai à en épouser le ton, les manières et le costume; du jour enfin où, voulant plaire à une jeune personne de bonne famille, d'éducation distinguée, je compris qu'il me fallait rompre irrévocablement avec un passé qui ne m'avait offert que des distractions creuses et des plaisirs sans bonheur...

POUPARDIN. Et un style sans orthographe... mais aujourd'hui...

CÉSAR. Aujourd'hui, l'habitué du quartier latin a fait place à l'austère docteur... celui-ci est ardent à l'étude, comme l'autre était ardent à la dissipation; celui-ci n'a plus qu'un désir, c'est de se placer honorablement dans les rangs de la science et dans l'estime des honnêtes gens.

POUPARDIN, *allant à sa fille.* De l'éloquence, du jugement, une noble ambition et de la grammaire!

CAMILLE. Et de la tournure... (*A part.*) Quel dommage qu'il soit médecin!

CÉSAR. Et, maintenant que je vous vois, mademoiselle, que je comprends tout ce que vous méritez... j'ai bien peur de ne pas être encore digne de vous!

CAMILLE. Oh! monsieur... (*Vivement et allant à lui.*) Vous ne pourriez pas vous faire avoué?

CÉSAR. Avoué!

POUPARDIN. Oh!... puisque monsieur a étudié la médecine, il ne peut pas...

CÉSAR. A moins de retourner à l'école... de reprendre mes anciennes habitudes...

CAMILLE. Oh! non, non, monsieur... vous en savez assez... C'est que, médecin, c'est bien vilain!

CÉSAR. Et pourquoi donc?

CAMILLE. Vivre continuellement au milieu des crânes, des squelettes et des messieurs écorchés!

CÉSAR. Rassurez-vous, ce sont là des objets d'étude qui ne sortent pas du cabinet.

POUPARDIN. C'est de l'ostéologie.

CAMILLE. Oui, mais, soigner des malades, des mourants, des morts...

CÉSAR, *souriant.* Des morts, le moins possible.

POUPARDIN. C'est de la pathologie...

CÉSAR. Et ne pensez-vous pas qu'il y ait quelque mérite à don-

ner ses soins, ses veilles et parfois même sa vie...

CAMILLE. Ah!

CÉSAR. Pour sauver son semblable?

POUPARDIN. C'est de la philanthropie! (*Avec émotion.*) J'apprécie comme je le dois, l'honneur que vous me faites de briguer la main...

SCÈNE XIII

MÉDARD, POUPARDIN, CAMILLE, CÉSAR.

MÉDARD, *essoufflé.* Ah!... monsieur, j'ai vu maître Paillotet le notaire... il ne viendra pas.

POUPARDIN. Ah! mon Dieu! moi qui ai contremandé...

MÉDARD. Il venait de passer son habit noir; je lui ai dit la chose... alors, il a remis sa redingote.

POUPARDIN, *à César.* Je ne sais comment vous avouer... Ce fonctionnaire allait venir pour le contrat... et, ma foi... d'après les renseignements qu'on m'avait donnés sur votre personne, dame!... moi... je... Et... il a remis sa redingote?...

CAMILLE. Que faire?

CÉSAR. Eh bien, mais c'est facile... il n'a qu'à remettre son habit.

CAMILLE. Ah! oui... c'est ça!... un habit, c'est si vite mis!

POUPARDIN. Au fait! (*A Médard.*) Va vite lui dire de remettre son habit!

MÉDARD, *courant.* Ah ben! ah ben! ah ben!...
(*Il sort.*)

SCÈNE XIV

CAMILLE, CÉSAR, POUPARDIN, TOURTEROT, puis GÉLINOTTE.

POUPARDIN, *qui a fait quelques pas pour accompagner Médard.* Mon cher gendre, croyez que je me félicite sincèrement...

TOURTEROT, *entrant par la droite.* Ah! ah! encore ensemble! (*A Poupardin.*) Eh bien, mais ça biche! Il paraît que ça biche!

POUPARDIN. Il m'a plu, je lui ai plu... et, dès qu'un beau-père et un gendre se plurent...

TOURTEROT. Bravo! bravissimo!... Eh bien, vrai, là... ce n'est pas parce que c'est mon fils, mais vous aurez là un gendre soignemuche!

GÉLINOTTE, *qui est entré et a entendu ces derniers mots.* Qu'entends-je!... comment, un gendre?... et les trois places de coupé que j'apporte?

POUPARDIN, *à Gélinotte.* Monsieur, je me dois à moi-même de vous témoigner tous mes regrets, mais c'est ma fille...
(*Il montre Camille.*)

GÉLINOTTE, *à Camille.* Comment! mademoiselle?...

CAMILLE. Certainement, monsieur, je suis désolée... (*A César.*) Mais c'est monsieur...

GÉLINOTTE, *à César.* Comment! toi, mon ami?...

CÉSAR. Tu avais donc des prétentions sur mademoiselle?... Ma foi, mon cher, j'ignorais... ça m'afflige, mais... (*Montrant Tourterot.*) C'est mon père...

GÉLINOTTE, *à Tourterot.* Comment! monsieur?...

TOURTEROT, *s'approchant de Gélinotte.* De quoi?... vous voulez aussi?... du flan!

GÉLINOTTE. Mais permettez, monsieur!...

TOURTEROT, *criant. La Marseillaise!...* (*Gélinotte remonte.*) Il me bassine cet avoué! (*A César.*) Il me bassine!

CÉSAR. Mon père, ça ne se dit plus!

TOURTEROT. Non? Eh bien, il me traquemarde!... (*A Gélinotte.*) Vous me traquemardez... voilà!

CÉSAR. Impossible de l'arrêter!

GÉLINOTTE, *élevant la voix.* Mais mes trois places de coupé?... j'en serai donc pour mes frais?... Un avoué!... ça ne se peut pas!... J'en appelle! j'irai en cassation!

TOURTEROT. Ne moussez donc pas comme ça, mon brave homme... faut se faire une raison... (*Montrant Poupardin.*) Monsieur est comme moi, il abomine les avoués... (*Gélinotte remonte.*) Pour lors, il préfère marier sa fille à un médecin, à mon jeune homme... au docteur Césarius!

GÉLINOTTE, *à part.* Césarius!... où diable ai-je vu ce nom-là?

TOURTEROT, *à Gélinotte.* Faut en prendre son parti, mon cher, vous êtes fumé!

GÉLINOTTE, *avec explosion.* Oh! mais c'est ça!... j'y suis!... ces lettres que je viens de recevoir... (*Tirant une lettre et regardant la signature.*) « Césarius! » eh! justement!... (*A Poupardin.*) Le Dr Césarius ne peut pas épouser votre fille!

CAMILLE. Pourquoi donc ça?

TOURTEROT. Ah! monsieur l'épanoui... et pourquoi donc ça?

GÉLINOTTE. Pourquoi? Parce qu'il est marié!

TOURTEROT. As-tu fini, portier!

GÉLINOTTE, *donnant la lettre à Tourterot.* Lisez ça!

TOURTEROT, *lisant.* « M. le docteur Césarius a l'honneur de vous faire part de son mariage avec mademoiselle de Follembuche!... » Hein! eh bien j'en apprends de belles!

GÉLINOTTE. C'est écrit.

(*César remonte en riant.*)

CAMILLE. Ah! papa, c'est affreux!

POUPARDIN. C'est de la bigamie!

GÉLINOTTE. C'est de la polygamie!

TOURTEROT, *exaspéré.* C'est de la polissonnerie!

CÉSAR, *riant et venant au milieu.* Ah! ah! ah!...

TOURTEROT. Il rit, le sans cœur! (*Sévèrement à César.*) Est-ce que vous prétendez continuer longtemps cette balançoire?...

POUPARDIN. Voyons, monsieur, qu'avez-vous à dire?

CÉSAR. Mais c'est une chose toute simple!

CAMILLE et GÉLINOTTE. Toute simple!

TOURTEROT. Il est à mettre sous verre!

CÉSAR. Et mon seul tort, c'est qu'en vous racontant, ce matin, l'histoire de mon passé... j'en ai

oublié un chapitre... permettez-moi de le rétablir.

TOURTEROT, *avec humeur.* A toi la pose, pousse ton dé.

CÉSAR. Je venais de passer ma thèse ; j'étais reçu docteur... il s'agissait de s'établir, de se former une clientèle... Un de mes amis était dans la même position que moi... et, malgré trois mois d'efforts, de travail, d'activité, nous ne possédions pas un seul malade à nous deux.

TOURTEROT. Vous étiez des docteurs panés... quoi!

CÉSAR. Cela se comprend!... des jeunes gens, des garçons, ça n'inspire de confiance ni aux femmes, ni aux époux ; mais, voilà qu'un beau jour, mon confrère se marie, il fait part de sa nouvelle position à tout Paris, et les clients commencent à venir : ce résultat m'ouvrit les yeux, et, ma foi, j'épousai...

TOUS, *indignés.* Ah!...

CÉSAR. C'est-à-dire j'inventai mademoiselle de Follembuche... et le docteur Césarius, sans compromettre le célibataire César, eut soin de mettre tout le public dans la confidence de son bonheur... imaginaire.

GÉLINOTTE, *à part.* Ah! c'est une bonne banque, ça!

TOURTEROT, *riant.* C'est absurde!

POUPARDIN. C'est de la diplomatie!

CAMILLE. A la bonne heure, voilà un mariage qui n'empêche pas...

CÉSAR. De se marier.

TOURTEROT. Ah! vieux bilboquet, va!

POUPARDIN, *à sa fille.* Ce jeune homme a la triture des affaires!

CAMILLE, *à Poupardin.* Vous verrez, papa, il fera son chemin.

POUPARDIN, *allant à Gélinotte.* Monsieur, j'apprécie comme je le dois l'honneur que... mais...

TOURTEROT, *à Gélinotte.* Mais on vous chante *la Colonne!...* (*A Poupardin.*) Chantez-lui donc *la Colonne*, et prenons une prise...

(*Il tire sa tabatière de sa poche.*)

POUPARDIN. Oui, prenons une... (*Apercevant la miniature de la tabatière.*) Ah! mon Dieu! que vois-je!... ce portrait!... (*A part.*) C'est mon inconnue de Châtellerault!... ma voix flûtée... « C'est toi, Arthur?... »

TOURTEROT, *avec fatuité.* La légitime à papa... ma défunte!

POUPARDIN. Votre défunte !... comment! c'est là votre femme?

TOURTEROT, *de même.* Chouette, hein? Voilà comme nous les épousions il y a vingt-six ans.

CÉSAR, *bas, à Tourterot.* Mon père!...

TOURTEROT, *bas, à César.* Chut, ça flatte un veuf.

POUPARDIN, *à lui-même.* Vingt-six ans! quel soupçon!... (*Regardant César.*) Oui, ce nez, ces yeux... (*Allant à César.*) Jeune homme, votre âge?

CÉSAR. Comment?

TOURTEROT. Un fier âge, allez, pour le conjungo... vingt-cinq ans aux chasselas.

POUPARDIN. Juste! Ah! j'éprouve un je ne sais quoi!...

(*Il défaille.*)

TOURTEROT, *le soutenant.* Qu'est-ce qui lui prend ?

POUPARDIN, *à César, avec effusion.* Ah! mon ami, s'il était possible que vous connussiez, que vous apprissiez...

CÉSAR. Quoi ?

TOURTEROT. Quoi ?

POUPARDIN, *regardant Tourterot avec compassion.* Rien... rien... (*A part.*) Je ne puis pourtant pas lui dire, à ce malheureux... (*Haut.*) Mais la joie... l'émotion...

CÉSAR. Que signifie ?

POUPARDIN, *à César.* Mon ami!... (*A Tourterot.*) Arthur! ne m'en veuillez pas!... les circonstances, la fatalité!... (*Il saute au cou de César et l'embrasse à plusieurs reprises.*) Camille ne peut être votre femme!

GÉLINOTTE. Ah! je savais bien, moi!

TOURTEROT. Et pourquoi ça ?... pourquoi donc ça ?

GÉLINOTTE, *à part.* Il est bon, le père... puisqu'il est marié!

CÉSAR, *à Poupardin.* Mais, songez-y, monsieur, après votre promesse de tout à l'heure, me défendre d'aimer...

POUPARDIN. Ma fille!... Au contraire, aimez-la, jeune homme, aimez-la toujours!...

GÉLINOTTE. Qu'est-ce qu'il dit donc ?

POUPARDIN. Mais, quant à l'épouser, jamais!

TOURTEROT. C'est trop fort!

POUPARDIN, *allant à Gélinotte.* Voici mon gendre... mon gendre définitif!

TOURTEROT. Hein ? (*A part.*) Ah çà! mais c'est un vieux cheval de bois, il tourne toujours.

CÉSAR, *le calmant.* Mon père!

TOURTEROT, *exaspéré.* Laisse-moi donc... depuis ce matin qu'il nous mécanise!... En voilà un oiseau!...

POUPARDIN, *à Tourterot.* Monsieur, j'apprécie, comme je le dois, l'honneur que... mais...

GÉLINOTTE, *à Tourterot.* Mais on vous chante, comme à moi, tout à l'heure... (*A Poupardin.*) Chantez-lui donc *la Colonne*...

POUPARDIN. Et prenons une prise.

(*Il va pour ouvrir la tabatière de Tourterot, qui est restée entre ses mains.*)

GÉLINOTTE. Oui, prenons une... (*Apercevant le portrait et saisissant la boîte.*) Ah! mon Dieu!... je ne me trompe pas!... cette figure!...

TOURTEROT. La défunte à papa, quoi!

GÉLINOTTE. Ça ? mais non! (*Bien accentué.*) C'est maman!

TOUS. Votre mère!...

GÉLINOTTE. J'ai la reconnaissance!

(*Il se fouille.*)

TOURTEROT et POUPARDIN. Hein!

GÉLINOTTE. Madame Gélinotte!... autrefois maîtresse de poste à Châtellerault!

TOURTEROT, *à part.* Je suis mordu!

POUPARDIN, *à Tourterot.* Mais alors cette défunte n'était donc pas votre femme ?

TOURTEROT. Eh ben, quoi! une défunte d'occasion, là!... que j'ai épousée dans une vente pour sept francs... A qui que ça donne des engelures?

POUPARDIN, *regardant Gélinotte.* Mais alors... oui, ce nez... ces yeux... Jeune homme, votre âge?

TOURTEROT. Bon! il va recommencer!

GÉLINOTTE. Moi?... j'aurai vingt-cinq ans, comme César, aux vendanges!

POUPARDIN. Juste!... Ah! j'éprouve un je ne sais quoi! (*Il défaille.*)

TOURTEROT, *le soutenant.* Ah! mais ça devient fatigant.

POUPARDIN. La joie! l'émotion!

TOUS. Mais qu'y a-t-il?

POUPARDIN, *sautant au cou de Gélinotte, et après l'avoir embrassé à plusieurs reprises.* Camille ne peut être votre femme!

GÉLINOTTE. Qu'est-ce que vous dites donc?

TOURTEROT. Décidément, c'est un tic!

POUPARDIN, *bas, à Gélinotte.* Mais soyez tranquille, j'aurai l'œil sur vous!

GÉLINOTTE. Eh! quand vous aurez votre œil sur moi, ça me fera une belle jambe!

POUPARDIN, *de même.* Votre charge n'est pas soldée, on y pourvoira.

GÉLINOTTE. Bah!

POUPARDIN. Chut! (*Allant à César.*) Voici mon gendre, mon gendre définitif!

TOURTEROT. Eh bien, à la bonne heure! ça devait finir comme ça!.... à force de tourner, on revient... le jeu de l'écureuil.

POUPARDIN. Quel bonheur! retrouver après vingt-six ans... (*Bas, à Tourterot.*) Comment le trouvez-vous?

TOURTEROT. Qui ça?

POUPARDIN, *bas.* Vous savez bien cette aventure à Châtellerault? (*Montrant Gélinotte.*) C'est lui!

TOURTEROT. Ah bah! c'est là le tubercule?

CÉSAR, CAMILLE et GÉLINOTTE. Mais, enfin, expliquez-nous donc...

TOURTEROT. Voilà ce que c'est...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MÉDARD.

MÉDARD, *annonçant.* Maître Paillotet...

TOUS. Ah! enfin!

TOURTEROT. Alors, la main aux dames... la mariée en tête, en avant les quilles! Il ne faut jamais laisser refroidir... un notaire!

ENSEMBLE.

AIR : de la *Lucie.*

Plus de tristesse,
Plus de chagrin,
Bonheur certain.
Plus de tristesse,
De chagrin.
Buvons jusqu'à demain.

NOTA. — L'acteur chargé du rôle de TOURTEROT doit le jouer avec le plus de naïveté et de bonhomie possibles. Il doit éviter avec soin la couleur triviale, l'intonation populaire. Ce rôle demande aussi à être bien habillé ; enfin, toute charge dans le débit, le geste ou le costume doit essentiellement nuire à l'effet, en faussant le personnage.

Un garçon de chez Véry

Comédie en un acte, mêlée de couplets

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Montansier (Palais-Royal), le 10 mai 1850.

Pendant la Deuxième République, on débaptisa certains théâtres. Celui du Palais-Royal redevint le théâtre de la Montansier — on sait qu'il avait porté le nom de la célèbre comédienne, notamment entre 1790 et 1793 — et la Comédie-Française devint le Théâtre de la République.

Personnages	*Acteurs qui ont créé les rôles.*
ANTONY, garçon de chez Véry.	*MM. Levassor.*
ANATOLE GALIMARD, rentier.	*Amant.*
ALEXANDRE, officier de spahis.	*Valaire.*
MADAME GALIMARD.	*Mlle Juliette Pelletier.*

La scène se passe chez Galimard.

Le théâtre représente une salle à manger. Porte au fond. Deux portes latérales au premier plan. Sur le deuxième plan, à la droite du public, une porte conduisant à la cuisine. Deux petits meubles au fond, un de chaque côté de la porte. Une table à droite, premier plan. Un petit guéridon à gauche, premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME GALIMARD, *seule, à la cantonade.* C'est bien!... je vous ai payé vos huit jours... ne revenez jamais!... Hein?... vous n'êtes qu'une sotte, une péronnelle!

SCÈNE II

MONSIEUR et MADAME GALIMARD.

GALIMARD *entre en appelant.* Jeannette! Jeannette!

MADAME GALIMARD. Je viens de la mettre à la porte, votre Jeannette!

GALIMARD. Comment! une si bonne fille! la renvoyer... un jour où j'attends du bois!

MADAME GALIMARD. Je l'avais prise pour tout faire, et mademoiselle refuse de vernir le ceinturon de notre cousin Alexandre, sous prétexte qu'il est militaire.

GALIMARD. Le ceinturon! le ceinturon! que diable! ce n'est pas l'affaire d'une bonne... c'est l'affaire d'un tambour... Jeannette n'est pas un tambour...

MADAME GALIMARD. Aussi je compte prendre un domestique mâle.

GALIMARD. Ah! bah!

MADAME GALIMARD. Je l'attends aujourd'hui... ma tante doit me l'envoyer.

GALIMARD. Allons, bon! une figure nouvelle! un jour où j'attends du bois!

MADAME GALIMARD. Justement! un homme est plus fort... il pourra vous aider.

GALIMARD. C'est égal!... elle m'allait, moi, cette Jeannette! j'étais habitué à lui dire : « Jeannette, ma camomille!... Jeannette, ma bourrache!... Jeannette!... » tandis que je vais avoir là un grand gaillard, avec de la barbe... comme moi... qui sera électeur... comme moi... et qui ne votera pas comme moi!... et tout ça pour le ceinturon du cousin Alexandre, que le diable emporte!

MADAME GALIMARD. Monsieur Galimard, parlez avec plus de respect d'un jeune officier de l'armée d'Afrique qui est mon parent.

GALIMARD. Je n'attaque pas l'armée d'Afrique ; mais c'est très désagréable pour un mari de rencontrer dans tous les coins de sa maison un spahi... et qui te regarde avec des yeux... de spahi!

MADAME GALIMARD. Que voulez-vous dire?

GALIMARD. Je n'attaque pas l'armée d'Afrique ; mais je trouve que le semestre du cousin se prolonge bien longtemps... voilà huit mois qu'il dure, le semestre du cousin!

MADAME GALIMARD. Il a obtenu une prolongation.

GALIMARD. Ça ne serait rien encore, s'il se contentait de prendre ses repas, son absinthe, son café, son petit verre, et cætera, et cætera... Mais il est toujours là, entre nous deux... comme un mur mitoyen.

MADAME GALIMARD. Eh bien?

GALIMARD. Eh bien, c'est ennuyeux de ne pouvoir être seuls... qu'à trois!... (*Amoureusement.*) Si, au moins, quand la blanche Phœbé...

MADAME GALIMARD. Qu'est-ce que c'est que ça?

GALIMARD. La lune! (*Continuant...*) descend sur l'horizon, vous vous montriez moins cruelle.

MADAME GALIMARD. Ah! nous y voilà!

GALIMARD, *tendrement.* Caroline! vous dormez d'un côté, et moi de l'autre!... deux chambres...

MADAME GALIMARD. C'est de bon ton, c'est l'usage chez les gens comme il faut. Vous avez reconnu vous-même que cet arrangement était nécessaire... à cause de votre rhume... Impossible de fermer l'œil... vous toussez!...

GALIMARD, *vivement.* Oui, mais je suis guéri...! je ne tousse plus!... (*Tendrement.*) Caroline! je ne tousse plus... au contraire... maintenant, je soupire... si tu savais comme je soupire!

MADAME GALIMARD. Vous n'êtes pas honteux... à votre âge!

GALIMARD. L'âge n'y fait rien! Regarde Ninon de l'Enclos!

MADAME GALIMARD. Monsieur Galimard, vous n'êtes qu'un mauvais sujet!

GALIMARD, *la regardant.* Qu'elle est belle, ma femme!... Ah! je suis bien fâché de m'être enrhumé cet hiver!

MADAME GALIMARD. Eh bien, qu'attendez-vous là?

GALIMARD. Rien! J'étais venu chercher de l'eau pour ma barbe ; mais, puisque Jeannette n'y est plus...

MADAME GALIMARD, *lui prenant la bouillotte des mains.* Donnez, je vais vous en faire chauffer.

(*Elle remonte vers la cuisine.*)

GALIMARD. Caroline?

MADAME GALIMARD. Quoi?

GALIMARD. Rends-moi le petit passe-partout qui ouvre...

MADAME GALIMARD. Laissez-moi! vous êtes fou.

ENSEMBLE

AIR de *la Polka d'Auvergne.*
(Lait d'ânesse.)

MADAME GALIMARD.

Votre santé m'inquiète,
Ma prudence y pourvoira ;
Et je vous mets à la diète
Pour guérir ce rhume-là.

GALIMARD

Sur ma santé je regrette
Qu'on veille comme cela ;
C'est une trop longue diète
Pour guérir ce rhume-là.

(*Madame Galimard entre dans la cuisine, au deuxième plan, à droite*).

SCÈNE III

GALIMARD, *seul.* Toujours faire maigre... c'est une position anormale... car enfin... même dans le carême... il y a la mi-carême!... et il me semble que, comme mari, je pourrais... eh bien, non!... je n'ai pas le droit d'exiger... après ce que j'ai fait... Moi qui, le jour de mon mariage, aurais pu disputer à ma femme le bouquet virginal!... j'ai osé faire un voyage à Paphos!... Tiens, Galimard, tu me fais horreur!... — C'était le jour des Rois... il y a six mois... j'avais beaucoup toussé dans la nuit ; mon médecin me dit : « Papa Galimard, voilà un mauvais rhume, il faut porter de la flanelle!... » (Vous allez voir comme tout s'enchaîne!) Je lui réponds : « Docteur, je suis un homme, je porterai de la flanelle!... » Là-dessus, je prends ma canne, et je cours chez mon ami Guénuchot qui m'avait invité à déjeuner... On sert des truffes... (Vous allez voir comme tout s'enchaîne!) Nous rions, nous buvons... Au dessert, Guénuchot veut me parler de l'avenir de la France...

je le lâche! A peine dans la rue, je m'aperçois que ma tête... c'était le vin blanc... J'entreprends le boulevard... Arrivé au passage de l'Opéra, j'aperçois une boutique qui avait l'air d'en vendre... de la flanelle! je lui dis : « Monsieur!... — et on me répond : « Le magasin est au premier. » — Une fois là... c'est horrible!... je me trouve seul, sans armes, en face d'une affreuse jeune fille de dix-huit ans!... une peau éblouissante! des yeux noirs et des sourcils à vous manger l'âme!... Je ne sais ce qui se passe en moi... le vertige... les truffes... le vin de Guénuchot... je me sens un frisson... je veux me reculer... horreur! Je venais de perpétrer un baiser sur le front d'albâtre de Malvina... de cette Pompadour en flanelle!... De fil en aiguille, je l'invite à dîner chez Véry!... cabinet nº 6... Les bougies s'allument, le champagne ruisselle, ma tête s'égare, et alors... (*Au public.*) Dame!... mettez-vous à ma place!... A minuit le garçon m'apporte la carte... Cette liquidation me rappelle à tous mes devoirs... je me lève...! Je paye!... et je me sauve... en oubliant ma tabatière décorée de la Charte et du portrait du général Foy... un honnête homme... qui n'a pas trahi ses serments, lui!... J'ai dit à ma femme que je l'avais oubliée chez un ami... une craque!... le crime vous fait marcher de craque en craque!... Hélas! depuis ce dîner funèbre, je traîne une conscience chargée de remords, je ne mange plus, je ne bois plus, je ne respire plus... la nuit, je me réveille en sursaut... et qu'est-ce je vois?... accroupi sur mon chevet, le garçon de chez Véry, qui me présente un buisson d'écrevisses, en me criant : « Baoun! baoun!... » Ah! maudit soit le jour où j'ai eu besoin d'un gilet de flanelle!

SCÈNE IV

GALIMARD, ALEXANDRE.

Alexandre tient un bouquet qu'il cache derrière son dos en apercevant Galimard.

ALEXANDRE, *à part.* Oh! le mari...

GALIMARD, *à part.* Le spahi! il doit être l'heure de déjeuner.

ALEXANDRE. Bonjour, cousin.

GALIMARD, *avec mauvaise humeur.* Bonjour, bonjour!... Pas mal... merci!... J'attends de l'eau chaude.

ALEXANDRE. Ah çà! est-ce que nous n'allons pas déjeuner?

GALIMARD, *à part.* Là!... qu'est-ce que je disais? (*Haut.*) Un moment! nous n'avons pas de cuisinière...

ALEXANDRE. C'est que je viens de fumer un cigare qui m'a ouvert l'appétit.

GALIMARD. Ah! vous fumez, vous? (*A part.*) On me l'a défendu, à moi!

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME GALIMARD.

MADAME GALIMARD, *une petite bouillotte à la main.* Tenez, voici votre eau.

GALIMARD, *la prenant.* Merci, ma bonne!

ALEXANDRE, *offrant son bouquet à Mme Galimard et l'embrassant.* Ma cousine, voulez-vous me permettre de vous souhaiter?...

GALIMARD, *cherchant à l'écarter.* Eh bien, qu'est-ce que c'est?

ALEXANDRE. C'est la fête de ma cousine.

GALIMARD. La fête?... vous l'avez déjà souhaitée hier.

ALEXANDRE. Hier, c'était la veille.

MADAME GALIMARD. *à son mari.* Oui, mon ami, ça se souhaite aussi la veille.

GALIMARD. Pourquoi pas toute l'année?

MADAME GALIMARD. Votre eau va refroidir... allez vous faire la barbe.

GALIMARD. Mais...

ALEXANDRE. Allez vous faire la barbe.

GALIMARD, *à Alexandre, d'un ton menaçant.* Monsieur... (*Avec douceur.*) Je vais me faire la barbe!

(*Galimard sort par la gauche.*)

SCÈNE VI

MADAME GALIMARD, ALEXANDRE.

MADAME GALIMARD, *examinant son bouquet.* Ah! les beaux camélias!... Alexandre, ce n'est pas bien : vous avez fait des folies.

ALEXANDRE. Vous êtes si bonne pour moi!

MADAME GALIMARD, *mystérieusement.* De mon côté, je me suis occupée de vous...

ALEXANDRE. Comment?

MADAME GALIMARD, *tirant de sa poche un porte-cigares.* Tenez!... vilain fumeur!

ALEXANDRE. Que vois-je? un porte-cigares... brodé à mon chiffre!

MADAME GALIMARD. Chut! Si mon mari savait... moi qui lui ai défendu de fumer!

ALEXANDRE, *ouvrant le porte-cigares.* Des panatellas!... (*Solennellement.*) Caroline, je les fumerai sur la terre étrangère.

MADAME GALIMARD. Ah! mon Dieu! est-ce que vous partez bientôt?

ALEXANDRE. Hélas! dans quelques jours.

MADAME GALIMARD, *émue.* Ah!

ALEXANDRE. Si vous le vouliez un peu, Caroline, mon cœur pourrait emporter d'autres souvenirs!

MADAME GALIMARD. Que voulez-vous dire?

ALEXANDRE. Auriez-vous déjà oublié le jour des Rois... chez Véry... cabinet nº 7?...

MADAME GALIMARD, *vivement.* Silence!... et mon mari?...

ALEXANDRE. Bah! il se fait la barbe! Quelle délicieuse soirée!... Assis tous deux sur un moelleux divan...

MADAME GALIMARD, *pudiquement.* Assez!

ALEXANDRE. Déjà nos mains s'entrelaçaient... nous touchions à ce doux communisme...

MADAME GALIMARD, *s'offensant.* Alexandre!...

ALEXANDRE. Tout à coup vous vous levez en poussant un cri...

MADAME GALIMARD. Une voix qui venait de se faire entendre dans le cabinet voisin...

ALEXANDRE. Mais non... c'était ce garçon qui nous servait en criant : « Baoun!... »

MADAME GALIMARD. Oh! non! non!... cette voix m'a terrifiée! Quelle était-elle? je ne sais pas... mais, j'en suis sûre... elle ne m'était pas inconnue...

ALEXANDRE. Alors, impossible de vous retenir... vous prîtes votre châle, votre chapeau... et depuis, tout fut inutile : prières, amour, supplications...

MADAME GALIMARD. Alexandre!

ALEXANDRE. AIR *de Calpigi.*

Aussi je ne vous tiens pas quitte!...

MADAME GALIMARD. Mais...

ALEXANDRE

A dîner je vous invite!

MADAME GALIMARD

Monsieur, c'est déjà trop, je crois,
D'avoir une première fois
Accepté... pour le jour des Rois.

ALEXANDRE

Ce premier dîner, ma cousine,
Ne doit pas compter, j'imagine,
Puisqu'on a levé le couvert
Quand nous arrivions au dessert...
Nous avons manqué le dessert!

SCÈNE VII

LES MÊMES, ANTONY, *paraissant à la porte du fond, son paquet sous le bras.*

ANTONY. Peut-on entrer?

MADAME GALIMARD. Qu'est-ce que c'est?

ANTONY. Est-ce bien ici madame... Attendez, j'ai l'adresse... (*Il tire une adresse de sa poche.* — *Lisant.*) « Madame Galimard, rue des Moulins, 12 *bis*... »

MADAME GALIMARD. J'ai vu cette figure-là!

ALEXANDRE. Moi aussi!

ANTONY, *lisant.*

« En son absence, s'adresser à M. Galimard, son époux, même rue, même numéro! » (*Parlé.*) C'est tout. Ah! non, il y a encore quelque chose... (*Lisant.*) « Sonner très fort. » (*Parlé.*) J'ai trouvé la porte ouverte... c'est tout!... Non, il y a encore quelque chose! (*Lisant*). « Dans le cas où on n'ouvrirait pas, c'est que tout le monde serait sorti... » (*Repliant le papier.*) Voilà... Madame Galimard... connaissez-vous ça?...

MADAME GALIMARD. C'est moi!

ANTONY, *à part.* La bourgeoise! (*Otant vivement son chapeau.*) De la courtoisie!

MADAME GALIMARD. Que demandez-vous?

ANTONY. Madame votre tante, après m'avoir examiné, m'a dit que je pouvais me présenter comme domestique mâle...

MADAME GALIMARD. Ah! je vous attendais...

ANTONY. Pour ce qui est de la probité et de la propreté, on peut s'adresser à M. Véry.

ALEXANDRE ET MADAME GALIMARD. Hein?

ANTONY. Je desservais le 6 et le 7!...

MADAME GALIMARD, *à part.* Ah! mon Dieu!

ALEXANDRE, *à part.* C'est lui!

(*Alexandre et madame Galimard tournent vivement le dos à Antony et se cachent la figure avec leur mouchoir*).

ANTONY, *à madame Galimard.* Pour ce qui est de cuisiner... je cuisine... Pour ce qui est de frotter... je frotte... et la pâtisserie aussi!... (*A part.*) Tiens! elle a mal aux dents, la bourgeoise! (*Avec sentiment.*) Pauvre femme! (*Se retournant vers Alexandre.* Pour ce qui est de cuisiner... je cuisine... Pour ce qui de frotter... et la pâtisserie... (*A part.*) Lui aussi!... il paraît que la maison est humide! (*Haut à Alexandre.*) Monsieur, je peux vous indiquer un remède... c'est très simple... Vous prenez une taupe...

ALEXANDRE, *gagnant la porte du fond en se cachant le visage.* Merci! merci! merci!

(*Il sort.*)

ANTONY, *se retournant à la place où était madame Galimard.* Vous prenez une taupe...

MADAME GALIMARD, *à la porte de droite, prête à entrer, et se cachant la figure.* C'est bien! je vais vous envoyer mon mari... Mettez le couvert... les assiettes sont dans l'armoire...

ANTONY. Et la cuisine?

MADAME GALIMARD. Par là!

ANTONY. Très bien!

MADAME GALIMARD, *à part.* Je vais dire à Galimard de le mettre à la porte... et tout de suite.

ANTONY, *à part.* Je suis agréé!

(*Madame Galimard sort vivement par la gauche.*)

SCÈNE VIII

ANTONY, *seul, déposant son paquet sur un meuble.* C'est une affaire arrangée... Du moment que je plais à la femme, le mari... le mari... c'est de la gnognotte! (*Pendant ce qui suit, il ouvre son paquet, y prend une veste qu'il passe.*) Je crois que je serai très bien ici... la maison paraît calée... En entrant, j'ai vu quatorze paires de bottes sur une planche... Règle générale : toutes les fois qu'on voit quatorze paires de bottes sur une planche, on peut dire : « Voilà une maison calée !... » Moi, j'aime les gens riches!... d'abord, parce qu'ils sont riches... ensuite... parce qu'ils ont de l'argent!... Allons, c'est décidé... je me fixe ici, j'y fais mon trou... Ah! la bourgeoise m'a dit de mettre le couvert... Où sont les assiettes? ah! dans l'armoire... (*Il prend une assiette, et tout en l'essuyant.*) Qu'est-ce que je demande, moi? qu'on me nourrisse bien... qu'on me paye bien... qu'on me laisse prendre du ventre tranquillement... voilà pour le temporel... Quant au spirituel, je suis exempt de passions... je n'aime ni le jeu, ni le vin, ni... ah! il y a les femmes!... hé! hé!... Eh bien, non! je n'ai jamais été bien... cavalcadour sur cet article-là!... Et pourtant, chez M. Véry, j'étais aux premières loges pour me brûler le sang!... Quand on a servi le 6 et le 7... bigre de bigre! il y faisait chaud, dans le 6 et le 7!... Après ça, moi, je ne regardais personne...

je m'occupais de ma petite affaire... mes assiettes, mes couteaux, mes fourchettes... c'est au point que j'aurais pu servir ma propre femme sans la reconnaître... si toutefois j'avais eu une femme propre... qui me soit propre!... Mais, pour le quart d'heure, ce n'est pas là ce que je cherche... (*Mélancoliquement.*) Oh! non, ma vie a un autre but!... je cherche mon père... Pauvre Antony !

AIR de la Romance de *Joseph.*

Si dans ce monde j'ai ma place,
Je ne sais par qui ni comment...
J'y vins comme à travers l'espa-
[ce
Vient la flèche du Mohican.
J'ai beau chercher, je perds
[courage,
Mon auteur me reste caché!..
Et j'ignore, hélas! quel sau-
[vage
Dans le monde m'a décoché.

Enfin, je suis ce qu'on appelle un... jeu de l'amour et du hasard!... A force de démarches, je me suis procuré deux renseignements précieux... Il y a vingt-six ans, à l'époque de ma naissance, mon père s'appelait Anatole, et sa taille était d'un mètre soixante-dix... Aussi, dès qu'un Anatole paraît... (*Il tire de sa poche un mètre en ruban de fil rouge, semblable à ceux dont se servent les tailleurs.*) Crac! je le mesure!... Hier, j'en ai auné un sur le boulevard... Le misérable!... il s'en est fallu de cinq centimètres qu'il ne fût mon père. Malédiction! (*Il fait un geste et laisse tomber son assiette qui se casse.*) Ah sapristi! qu'est-ce qu'on va dire? (*Il ramasse les morceaux et les met dans sa poche.*) Comme ça, ça ne se verra pas... morceaux cachés... sont à moitié raccommodés! Chez M. Véry, on me faisait payer la casse... Au bout de six mois de service... nous avons fait nos comptes... je lui redevais quatre-vingts francs... c'est l'exploitation de l'homme par la porcelaine! Alors, je lui ai dit : « Monsieur, je vois bien que je n'ai pas les moyens d'être votre domestique, je suis bien votre serviteur. » (*Achevant de mettre le couvert.*) Là!... mon couvert est mis... (*Se tâtant l'estomac.*) Il doit être l'heure du déjeuner... Nous disons que la cuisine est par là... (*Il entre dans la cuisine, à droite ; on entend un bruit de vaisselle cassée — Au-dehors.*) Ah! sapristi! qu'est-ce qu'on va dire?

SCÈNE IX

GALIMARD, puis ANTONY.

GALIMARD, *rentrant par la gauche.* C'est bien ! j'en fais mon affaire ; je vais lui donner son compte, au domestique mâle... et ce ne sera pas long ! (*Avec satisfaction.*) Enfin, ma femme reconnaît mon autorité... je me suis montré... j'ai dit : « Je le veux ! » et nous allons reprendre Jeannette ! Ah çà ! où est-il, cet animal-là, que je le flanque à la porte... (*Appelant.*) Garçon ! garçon !

ANTONY, *qui entre vivement, un plat d'écrevisses à la main.* Baoun!

GALIMARD, *se retournant, jette un cri et tombe sur un fauteuil, à gauche. A part.* Ah ! mon Dieu ! cette voix !... ces écrevisses !... le garçon de chez Véry !

(*Il tire vivement son mouchoir et s'en couvre le visage.*)

ANTONY, *se retournant.* Le bourgeois ! (*Voyant Galimard se tenir*

la mâchoire.) Lui aussi !... Il paraît que c'est une famille qui est en train de faire ses dents.

GALIMARD, *à part.* Je suis perdu ! cet homme chez moi !... Et ma femme !... quelle position !... un jour où j'attends du bois !

ANTONY, *à part.* C'est le moment de lui présenter mes hommages.

GALIMARD, *à part.* Si je pouvais le renvoyer sans qu'il me reconnût.

ANTONY, *saluant.* Monsieur Galimard...

GALIMARD, *à part.* Mon nom !... je suis reconnu.

(*Il ôte son mouchoir.*)

ANTONY, *souriant d'un air aimable.* Je vous prie d'agréer l'assurance...

GALIMARD, *à part.* A-t-il l'air sûr de son fait !

ANTONY, *le poursuivant.* De la parfaite considération...

GALIMARD, *à part.* Il rit sardoniquement, le gueux !

ANTONY. Avec laquelle j'ai l'honneur...

GALIMARD, *à part.* C'est égal, j'aurai du courage !

ANTONY. D'être votre très humble...

GALIMARD, *à part.* Je nierai effrontément... il n'a pas de preuves...

ANTONY. Très respectueux et très obéissant...

GALIMARD, *à part.* Et je le flanquerai...

ANTONY. Serviteur.

GALIMARD, *à part.* A la porte.

ANTONY, *à part.* Il a des fourmis dans les jambes !... c'est le mal de dents ! (*Avec douleur.*) Pauvre homme !

GALIMARD, *allant résolument vers lui.* Mon ami, je suis désolé, mais nous ne pouvons pas nous entendre ensemble.

ANTONY. Comment ça ?

GALIMARD. Tu comprends... à mon âge... on a besoin d'être dorloté...

ANTONY. Pour ce qui est de dorloter... je dorlote.

GALIMARD. Je le pense bien... mais rien ne vaut les soins d'une femme... En conséquence, tu vas me faire le plaisir de...

ANTONY. Comment ! vous me renvoyez ?

GALIMARD. Non ! oh ! non... mais je te donne ton compte. (*A part.*) Puisqu'il n'a pas de preuves...

ANTONY, *piqué.* C'est bien, bourgeois... vous êtes le maître... mais je vous avoue que je ne m'attendais pas à ça... je me croyais à peu près sûr de mon affaire...

GALIMARD, *à part.* Voyez-vous, le gueux !

ANTONY, *jouant avec une tabatière.* Prendre des domestiques à l'heure !... ce n'est pas bien... et, si on était méchant...

GALIMARD, *apercevant la tabatière aux mains d'Antony, et à part.* Ciel !... ma tabatière !... le général Foy !... il a des preuves !

ANTONY. Vous me permettrez bien de faire mes adieux à madame ?... Je vais lui parler, et, quand elle saura...

(*Il remonte.*)

GALIMARD, *à part.* Ma femme !... il va tout lui dire ! je suis dans ses griffes ! (*Haut, ramenant Antony.*) Non ! c'est inutile ! reste !... tu me conviens, tu me conviens beaucoup... je t'arrête !

ANTONY, *étonné.* Hein ?

GALIMARD. Tu sais bien que je ne peux pas faire autrement.

ANTONY. Ah ! à la bonne heure !... Eh bien, franchement, vous ne trouveriez pas mieux... quand on a desservi le 6 et le 7...

GALIMARD, *effrayé.* Mais tais-toi donc !... il n'est pas nécessaire de rappeler... surtout devant ma femme !

ANTONY. C'est juste, je comprends vos scrupules. (*A part.*) C'est un homme chaste. (*Haut.*) Je m'abstiendrai de toute gaudriole.

GALIMARD, *à part.* Que dire à ma femme, à présent ? et comment acheter son silence, à lui ?...

ANTONY. Ah ! monsieur... je voulais vous demander... paye-t-on la casse dans cette maison ?

GALIMARD. Oui...

ANTONY, *avec chagrin.* Ah !...

GALIMARD. C'est-à-dire non... comme tu voudras...

ANTONY. Comme je voudrai... alors, on ne la paye pas... et je m'empresse de vous prévenir.

(*Il tire de sa poche les morceaux d'assiettes, et les met les uns après les autres dans les mains de Galimard.*)

GALIMARD. Comment !... mes assiettes ?...

ANTONY. Oh !... ça fait de l'effet comme ça... mais il n'y en a que deux... jusqu'à présent !

GALIMARD, *à part.* Ça promet... (*Haut.*) Casse !... brise !... ne te gêne pas ! (*A part.*) Gredin, va !...

ANTONY, *à part.* Quelle différence avec M. Véry !... je l'aime, ce vieillard... (*Haut.*) Quand monsieur voudra déjeuner ?...

GALIMARD. Moi ? je suis bien en train de déjeuner... je n'ai pas faim...

ANTONY. Et madame ?...

GALIMARD. Elle a le temps !...

ANTONY, Ah ! je vais vous dire : si je m'inquiète de votre appétit et de celui de la bourgeoise, c'est que je songe au mien, bourgeois.

GALIMARD. Au tien ?

ANTONY. Oui, j'ai l'estomac d'un creux !... Et, comme il ne serait peut-être pas convenable que je déjeune avant vous...

(*Il a repris sa tabatière et joue encore avec elle sans s'en apercevoir.*)

GALIMARD, *à part.* Hein ! il veut déjeuner avant moi.

ANTONY. Du moins, ça ne se faisait pas comme ça chez M. Véry.

GALIMARD. Silence !...

ANTONY. Quand je desservais le 6 et le...

GALIMARD. Encore ! te tairas-tu ?... Tiens ! assieds-toi là et mange !

ANTONY. Plaît-il ?

GALIMARD, *le jetant brusquement sur une chaise.* Avale et tais-toi !

ANTONY, *à part.* Il paraît qu'on mange à la table des maîtres... je m'habillerai pour dîner.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR de *Romagnési.*
(*Malheurs d'un amant heureux.*)

ANTONY, *seul.*

C'est vraiment charmant !
Me servir lui-même !
Complaisance extrême !
Est-il bon enfant !
Je suis, c'est unique !
A mon tour servi
Comme une pratique
De monsieur Véry !...

GALIMARD, *parlé.* Mais, tais-toi donc !... et avale !

(*Pendant le chœur, Galimard sert Antony la serviette sous le bras, comme un domestique.*)

ENSEMBLE

GALIMARD

Ah ! c'est effrayant !
Dans mon trouble extrême...
Quoi ! je sers moi-même
Un tel garnement !
Puisqu'il peut connaître
Mon fatal secret,
Le voilà mon maître,
Je suis son valet.

ANTONY

C'est vraiment charmant !
Me servir lui-même !
Complaisance extrême !
Est-il bon enfant !
Voilà bien le maître
Qui me convenait !
Aussi, je veux être
Toujours son valet !

SCÈNE X

LES MÊMES, MADAME GALIMARD.

MADAME GALIMARD, *entrant par la gauche sans voir Antony.* Eh bien, est-il parti ?

GALIMARD, *effrayé.* Ma femme !

ANTONY, *tendant son verre.* Patron... donnez-moi à boire.

MADAME GALIMARD, *poussant un cri.* Ah !...

ANTONY, *se servant, et criant aussi.* Ah !...

MADAME GALIMARD, *à part.* Il m'a reconnue !... et devant mon mari !

GALIMARD, *à part.* Que lui dire ?... (*S'efforçant de rire.*) Tu vois, Caroline, c'est... ce pauvre garçon qui déjeune... il mourait de faim... et il déjeune.

ANTONY. Oui... je déjeune... je mourais de faim, et... je déjeune.

MADAME GALIMARD. Eh bien, mais il n'y a pas de mal à ça. (*A Antony.*) Continuez, mon ami.

GALIMARD, *à part, avec étonnement.* Hein ?

ANTONY, *de même.* Son ami !

MADAME GALIMARD. Mais il n'a rien à manger, ce garçon... Voyez donc, Galimard, dans le buffet, des biscuits, des confitures...

GALIMARD, *courant au buffet.* Voilà ! voilà !

MADAME GALIMARD, *bas et vivement à Antony.* Silence ! devant mon mari !

ANTONY. Hein ?

GALIMARD. Voici. (*Bas.*) Motus devant ma femme !

ANTONY. Quoi ?

MADAME GALIMARD, *apportant une bouteille.* Il reste du madère !

GALIMARD, *à part.* Du madère ! Faut-il qu'elle aime les domestiques mâles !

ANTONY, *avec grâce.* Je vous demanderai une petite cuiller.

MADAME GALIMARD. Vite, une cuiller !

GALIMARD, *courant.* Vite, une cuiller !

MADAME GALIMARD, *courant à gauche.* Où avez-vous mis les petites cuillers ?...

GALIMARD, *courant à droite.* Qu'avez-vous fait des petites cuillers ?...

MADAME GALIMARD, *courant à droite.* Vous brouillez tout ici !...

GALIMARD, *courant à gauche.* Et vous !... Ah ! c'est à n'y pas tenir !

(*Ils se heurtent l'un l'autre, toujours affairés ; Galimard sort par la droite, et sa femme par la gauche.*)

SCÈNE XI

ANTONY, puis ALEXANDRE.

ANTONY. On est vraiment très bien ici... le service y est doux... et le madère... sec ! Seulement, il y a une chose que je ne comprends pas... La femme me dit : « Silence !... » Et le mari : « Motus !... motus !... » Ça ne m'étonne pas... c'est du latin !...

ALEXANDRE, *entrant vivement par le fond, sans voir Antony, et une clef à la main.* Enlevé ! Je suis donc enfin parvenu à le dérober, ce charmant petit passe-partout ! (*Apercevant Antony.*) Ah ! c'est toi, je te cherchais !

ANTONY. Moi ?

ALEXANDRE. Je viens t'offrir deux choses : de l'or, ou des coups de cravache !...

ANTONY. Je demande à réfléchir.

ALEXANDRE. Des coups de cravache si tu parles... de l'or si tu veux me servir.

ANTONY. Vous servir... c'est impossible ! Je suis engagé avec madame Galimard, et pour rien au monde... (*Se ravisant.*) Qu'est-ce que vous donnez ?

ALEXANDRE. Imbécile !... tu ne m'entends pas !... Toi mon domestique ?...

ANTONY. Pourquoi pas ? en payant très cher.

ALEXANDRE.

AIR *de l'Anonyme.*

Qui, moi ? j'irais te prendre à mon [service.
J'ai su toujours me passer de va- [lets.
Mais tu peux bien me rendre un [bon office,
Et d'un ami servir les intérêts.

ANTONY

Mon officier, j'ai de l'intelligence !...
J'entends fort bien, même en par- [lant fort mal ;
Mais, pour servir les intérêts, je [pense
Il faut avoir reçu le capital...
Voyons un peu quel est le capital.

(*Il tend la main.*)

ALEXANDRE. Tiens, tu n'es pas si bête que je croyais...

ANTONY. C'est le madère !

ALEXANDRE. Je vais te donner tes instructions, je me suis procuré le passe-partout.

ANTONY. Ah !

ALEXANDRE. Le voici.

ANTONY. Ah !... (*Alexandre, en tirant le passe-partout de sa poche,*

a laissé tomber le porte-cigares.) Vous perdez quelque chose.

(*Il le ramasse.*)

ALEXANDRE. Mon porte-cigares... (*Il le reprend et l'embrasse.*) Elle l'a brodé pour moi... à mon chiffre... un A... ange !

ANTONY. Vous vous appelez Ange ?

ALEXANDRE. Mais non... A dix heures, quand tout le monde sera couché, tu laisseras la porte du carré entrouverte.

ANTONY. Pour quoi faire ?

ALEXANDRE. Pour achever ce que j'ai commencé...

ANTONY. Quand ?

ALEXANDRE. Le jour des Rois.

ANTONY. Ah ! où ?

ALEXANDRE. Tu le sais bien !

ANTONY. Je le sais bien ?

ALEXANDRE. Silence ! on vient... plus tard, nous reprendrons cette conversation !

ANTONY. Je le veux bien !

ALEXANDRE. Et jusque-là... tais-toi ! tu comprends l'importance...

(*Il sort par le fond.*)

ANTONY. Je comprends... c'est-à-dire je ne comprends rien du tout. (*Madame Galimard rentre par la droite.*) Ah ! la bourgeoise !

SCÈNE XII

ANTONY, MADAME GALIMARD.

MADAME GALIMARD, *très embarrassée.* Les moments sont précieux... j'ai à vous parler.

ANTONY. C'est pour quelque chose de pressé ?

MADAME GALIMARD. Vous savez tout... Que pourrais-je vous apprendre ? D'ailleurs, mon trouble, mon émotion quand vous êtes entré...

ANTONY, *à part.* Comment ! j'ai troublé la bourgeoise ? Ah ça ! mais... est-ce que... ?

MADAME GALIMARD, *à part.* Oh ! mon Dieu !... quelle humiliation !... un domestique !

ANTONY, *à part.* Elle est jolie femme !... et, sans sortir de la maison...

MADAME GALIMARD. Je sais que les apparences sont contre moi... mais au moins n'allez pas me juger sur un moment d'oubli dont je n'ai pas à rougir, croyez-le bien.

ANTONY, *remerciant.* Ah ! madame !...

MADAME GALIMARD. Qui sait ? c'est peut-être la Providence qui vous a jeté sur mon chemin pour me rendre le calme, le repos, le bonheur...

ANTONY, *remerciant.* Le bonheur !... ah ! madame !... (*A part.*) Je suis exactement dans la position de Ruy Blas, faisant l'œil à la reine d'Espagne... Je suis fâché d'être en cuisinier !

(*Il jette au loin son tablier.*)

MADAME GALIMARD. Surtout le silence le plus absolu... devant mon mari !

ANTONY. Tiens, parbleu ! je ne suis pas assez bête pour aller... (*A part.*) On ne conte jamais ces choses-là au roi d'Espagne.

MADAME GALIMARD. Ainsi je puis compter sur vous ?

ANTONY, *à part.* Il faut pourtant que je lui dise quelque chose d'aimable... (*Haut.*) Comme Napoléon sur sa vieille garde !... et, en échange...

MADAME GALIMARD. Je vous donnerai...

ANTONY, *avançant la joue.* Quoi ?

MADAME GALIMARD. Les clefs de la cave...

ANTONY, *amoureusement.* Et encore ?

MADAME GALIMARD. Je vous mettrai à même le sucre, les liqueurs...

ANTONY, *amoureusement.* Et encore ?

MADAME GALIMARD. Dame ! je ne sais plus, moi !

ANTONY, *avec passion.* Oh ! cherchez ! oh ! cherchez !

MADAME GALIMARD, *à part.* Subir de pareilles exigences ! (*Haut.*) Enfin tout ce qui est ici sera à vous.

ANTONY, *lui prenant vivement la main.* Tout !... oh ! merci !

(*Il se dispose à lui embrasser la main.*)

MADAME GALIMARD, *sans prendre garde à son mouvement.* Chut ! M. Galimard !

ANTONY. Le roi d'Espagne ! mazette !

(*Il abandonne brusquement sa main, et saute sur une poignée de fourchettes qu'il se met à essuyer avec acharnement, en fredonnant un pont-neuf. Madame Galimard s'échappe par la droite.*)

SCÈNE XIII

ANTONY, GALIMARD.

GALIMARD, *reparaissant à gauche, sans voir Antony.* Décidément, j'aime mieux le renvoyer... Je ne peux pas vivre comme ça !

ANTONY, *à part.* Pauvre homme !... quand je pense que je suis à la veille de lui... conditionner ça !...

GALIMARD, *à part.* En lui offrant un billet de cinq... l'affaire doit s'arranger ! (*Apercevant Antony.*) Ah ! ah ! te voilà !

ANTONY. Comme vous voyez !

GALIMARD. Tu n'as pas vu ma femme ?

ANTONY, *résolument.* Non !

GALIMARD. Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

ANTONY. Elle m'a dit de mettre le gigot en mayonnaise, et le poulet aux haricots...

GALIMARD. Voilà tout ?

ANTONY. Exactement ! (*A part.*) Tromper un vieillard ! oh ! (*Changement de ton.*) Après ça, il est bien cassé !

GALIMARD. Avec toi, je n'irai pas par quatre chemins ! Voyons, veux-tu cent francs ?

ANTONY. Pour quoi faire ?

GALIMARD. Pour t'en aller... Tiens... j'irai jusqu'à deux cents...

ANTONY. C'est-à-dire que vous me chassez ?

GALIMARD. Te chasser ? tu sais bien que je n'en ai pas le droit.

ANTONY. Ah!... Alors, je reste.

GALIMARD. Ne sommes-nous pas unis par des liens trop étroits?

ANTONY. Nous deux! (*A part.*) Sa femme... je ne dis pas.

GALIMARD. Voilà les suites d'une faute... la seule dans une vie pure!

ANTONY, *à part.* Ah çà! qu'est-ce qu'il chante?

GALIMARD. Faute déjà ancienne.

ANTONY. J'y suis... une vieille faute!

GALIMARD. Que je cherchais à oublier... mais que ta présence est venue réveiller.

ANTONY, *à part, avec émotion.* Ah! mon Dieu! quel soupçon... je ne sais ce que j'éprouve!

GALIMARD. Que te dirai-je? le vin de Guénuchot...

ANTONY. Qui ça... Guénuchot?

GALIMARD. Mon ami intime... Et puis... les gilets de flanelle... et puis elle avait des yeux si noirs!

ANTONY. Noirs? c'est bien ça!... attendez-donc! attendez-donc!

(*Il tire son mètre de sa poche.*)

GALIMARD. Sa voix était si câline, quand elle me disait: « Anatole! »

ANTONY. Anatole?... Permettez...

(*Il court vivement à lui et le mesure.*)

GALIMARD. Qu'est-ce que tu fais?

ANTONY. Juste! un mètre soixante-dix!... ah!

(*Il lui saute au cou et l'embrasse avec transport.*)

GALIMARD. Mais finis donc! mais tu m'étrangles, imbécile!

ANTONY, *avec exaltation.* Ah! que cela fait de bien! ah! que cela fait de bien! (*A part.*) C'est drôle! je ne croyais pas avoir cette bosse aussi développée. (*Serrant les mains de Galimard avec tendresse.*) Ah! bon vieillard! bon vieillard!

GALIMARD, *à part.* Qu'est-ce qui lui prend?

ANTONY. Dites donc, je trouve que vous me ressemblez!

GALIMARD. Moi?... allons donc!

ANTONY, *avec attendrissement.* Enfin, je vous retrouve! (*Lui prenant les mains.*) Ah! bon vieillard! bon vieillard!

GALIMARD, *à part.* Quel drôle de cuisinier! (*Haut, le repoussant.*) Mais ne me tapote donc pas comme ça!

ANTONY. Pardonnez-moi, mais la joie... le bonheur... il y a si longtemps que je vous cherche... Mais maintenant je ne vous quitte plus, je m'attache à vos pas... je me cramponne à votre existence!

GALIMARD. Tiens, j'irai jusqu'à cinq cents francs!

ANTONY. Non! je ne demande rien... je ne veux rien... que vous voir, vous aimer... vous serrer... vous enlacer!... Ah! bon vieillard! bon vieillard!

(*Il l'embrasse.*)

GALIMARD, *le repoussant.* Mais j'ai une chemise blanche, tu me chiffonnes... (*A part.*) Quel drôle de cuisinier!

ANTONY, *avec mélancolie.* Et puis nous parlerons d'elle, la malheureuse!

GALIMARD, *à part.* Malvina!

ANTONY. Nous en parlerons quelquefois... souvent... toujours!

GALIMARD. Mais je n'y tiens pas... Et ma femme?

ANTONY. Comment?

GALIMARD. D'abord, si madame Galimard venait à savoir... j'en mourrais... net!

ANTONY, *avec horreur.* Ah! assez! je comprends, la société vous impose des devoirs... énormes!

GALIMARD. Énormes! c'est ça!

ANTONY. Il suffit! je saurai comprimer des élans! qui... je tâcherai de museler mes sentiments... Enfin, je me tairai!

GALIMARD. Voilà, je ne t'en demande pas davantage.

ANTONY. Mais vous permettrez quelquefois à ma main de rencontrer votre main dans l'ombre...

GALIMARD. Bah! à quoi ça sert!

ANTONY. A quoi? (*A part.*) O Saturne! Dieu du temps! comme tu racornis le cœur des hommes!

UNE VOIX, *sous la fenêtre.* Monsieur Galimard! c'est votre bois!

GALIMARD, *remontant vivement la scène.* Ah! sapristi! mon bois!

ANTONY. Eh quoi! vous partez? vous me quittez comme un étranger?... sans me serrer la main?...

GALIMARD, *lui prenant la main.* Voyons, dépêchons-nous! j'ai là du bois. (*A part.*) Il est insupportable!

ANTONY, *courant après Galimard.* Un instant, vous ne sortirez pas comme ça!

GALIMARD. Comment?

ANTONY. Le temps est pluvieux... vous n'êtes pas couvert!

GALIMARD. Bah! bah!

ANTONY. Ah! c'est que vos jours ne vous appartiennent plus, maintenant! (*Lui donnant un vieux carrick qu'il prend dans son paquet.*) Tenez, enveloppez-vous, bon vieillard! là! comme ça! (*Il l'arrange.*) Croisez sur la poitrine!... tous les boutons! tous les boutons!

GALIMARD, *à part.* S'il veut se taire et ne pas m'embrasser, ça ne sera pas un mauvais domestique!

ANTONY, *lui mettant un mouchoir sur la figure.* Ah! un cache-nez... Au moins, comme ça, vous aurez chaud... Portez-vous des bas de laine?

GALIMARD. Non, ça me picote!

ANTONY. Ta ta ta! « ça me picote!... » ça m'est égal... ça vous picotera, mais je veux que vous en portiez... des bas de laine, avec des galoches!

GALIMARD. Cependant...

ANTONY, *gentiment.* Ah! je le veux! je le veux!...

(*Il lui donne des petites tapes sur la joue.*)

GALIMARD. Eh bien, j'en porterai, despote! (*A part.*) Mais qu'est-ce que ça lui fait?

ANTONY. Maintenant, allez! et pas d'imprudence! (*L'embrassant.*) Ah! bon vieillard! bon vieillard!

GALIMARD, *se débarrassant de lui, à part.* Quelle sensibilité!... il doit être de l'Association fraternelle des cuisiniers!

(*Sortie de Galimard par le fond. Antony le reconduit, et lui envoie des baisers quand il a disparu.*)

SCÈNE XIV

ANTONY, puis MADAME GALIMARD.

ANTONY. Enfin, je l'ai trouvé!... je le tiens, celui que je cherche depuis si longtemps!... le Mohican qui m'a décoché!... Ah! j'ai oublié de lui donner de mes cheveux!... (*Il s'en coupe, avec un couteau, une mèche qu'il plie dans un papier.*) Quelle journée!... d'un côté, un père... de l'autre, une femme charmante qui... (*Tout à coup.*) Ah! mon Dieu!... la femme de mon père!... ma mère!... c'est-à-dire ma marâtre!... Phèdre et Hippolyte!... j'allais commettre une tragédie en vers... envers mon père!...

MADAME GALIMARD, *dans la coulisse.* Monsieur Galimard! monsieur Galimard!

ANTONY, *avec terreur.* C'est elle! la femme de Thésée... j'ai le frisson! (*A madame Galimard, qui entre.*) N'approchez pas, madame! c'est impossible!... ne comptez plus sur moi!

MADAME GALIMARD. Qu'avez-vous donc?

ANTONY. Si vous saviez!...

MADAME GALIMARD. Quoi?

ANTONY. Rien! je ne peux pas le dire!

MADAME GALIMARD, *marchant vers lui.* Ah çà! êtes-vous fou?

ANTONY, *se retranchant derrière une chaise.* Ne m'approchez pas!... jamais! jamais... Horreur!...

MADAME GALIMARD. Ah! vous m'ennuyez, à la fin!... et c'est aussi payer trop cher une imprudence! Parce que je suis allée dîner chez Véry, sans faire de mal... avec mon cousin Alexandre...

ANTONY. Vous?...(*A part.*) Phèdre avec un spahi!

MADAME GALIMARD. Puisque c'est vous qui nous serviez!

ANTONY. Moi?

MADAME GALIMARD. Ah çà! vous ne savez donc rien?

ANTONY. Rien du tout!

MADAME GALIMARD, *éclatant.* Comment!... il serait possible?... tu ne sais rien?... Mais alors, je te chasse!

(*Elle va chercher le paquet d'Antony, au fond.*)

ANTONY. Pourquoi ça?

MADAME GALIMARD. Qu'est-ce que tu fais ici?... Et moi qui tremblais...

ANTONY. Cependant...

MADAME GALIMARD. Vite! ton paquet... Ah! tu ne sais rien!

ANTONY. Mais...

MADAME GALIMARD, *lui remettant le paquet, qu'elle a renoué.* Tiens, va-t'en! je ne veux plus te voir. (*Elle pousse Antony, qui est tout étourdi, jusqu'à la porte du fond. Antony disparaît. Seule.*) Enfin, m'en voilà débarrassée et pour toujours...

(*Antony reparaît son chapeau sur la tête et son paquet sous le bras.*)

ANTONY. Peut-on entrer?

MADAME GALIMARD. Encore toi?

ANTONY. Oui, j'ai fait une réflexion... sur le carré!... Je me suis

dit : « La bourgeoise m'a chassé parce que je ne savais rien!... »

MADAME GALIMARD. Eh bien?

ANTONY. Eh bien, je sais tout maintenant!

MADAME GALIMARD. Comment?

ANTONY. Puisque vous me l'avez dit!

MADAME GALIMARD, *à part.* Ah! mon Dieu! c'est vrai!

ANTONY, *posant son paquet.* Baoun!

MADAME GALIMARD. Parle!... que veux-tu?

ANTONY, *d'un ton sentencieux.* Je comprends mes devoirs, je saurai les remplir... je saurai protéger papa... Galimard!

MADAME GALIMARD. Que prétendez-vous?

ANTONY. M'attacher à vos pas... me placer entre vous et votre complice!...

(*Il marche sur madame Galimard, qui recule.*)

MADAME GALIMARD, *se retranchant derrière les chaises et la table.* Mais, monsieur...

ANTONY, *de même.* Si vous sortez, je sortirai... si vous rentrez je rentrerai... si vous prenez l'omnibus, je le prendrai... si vous entrez au bain, j'y... Non! ça n'est pas permis... je vous attendrai à la porte!... Voilà, madame, voilà ce que je prétends faire...

MADAME GALIMARD. Mais c'est affreux! c'est épouvantable!

ANTONY. Oh! vous avez beau faire!... à partir d'aujourd'hui, je déclare la guerre à l'armée d'Afrique, à cet Alexandre, qui... Je serai son Abd-el-Kader!

SCÈNE XV

LES MÊMES, ALEXANDRE.

ALEXANDRE, *qui a entendu les derniers mots d'Antony.* Qu'est-ce que cela signifie?

MADAME GALIMARD. Cela signifie que monsieur s'est arrogé le droit de nous épier, de nous surveiller, comme un...

ANTONY. Très bien! très parfaitement bien!

ALEXANDRE, *à part.* C'est ce que nous allons voir! (*Haut*) Je t'ai offert de l'or ou des coups de cravache...

ANTONY. Oui, mais j'ai demandé à réfléchir, et, réflexion faite, je choisis les coups de cravache...

ALEXANDRE, *faisant un mouvement pour remonter.* Oui?... très bien!... je vais chercher la chose!

ANTONY. Non, vous n'irez pas!

ALEXANDRE. Pourquoi?

ANTONY. Parce que... quand on me frappe, je suis comme les cloches, je bavarde... Baoun!... et comme j'ai desservi le 6 et le 7...

ALEXANDRE, *le menaçant.* Misérable!

MADAME GALIMARD. Alexandre!

ANTONY, *à madame Galimard.* N'ayez donc pas peur!

ALEXANDRE. Au fait... je suis bien bon de m'emporter... je n'ai rien à craindre, quand même tu voudrais parler... Qu'est-ce que tu pourrais dire?

ANTONY. Ce que je pourrais dire! (*D'une voix sombre.*) Et si

vous aviez oublié sur la table, entre la poire et le fromage, une pièce à conviction?

ALEXANDRE, *tâtant ses poches.* Est-il possible?

MADAME GALIMARD, *même jeu.* Que dit-il?

ANTONY, *à part.* Je vais les foudroyer!... (*Il place la tabatière de Galimard sous le nez d'Alexandre.*) Tremblez!

ALEXANDRE, *tranquillement.* Qu'est-ce que c'est que ça? je n'en use pas!

ANTONY. Ah! (*Se retournant vers madame Galimard et lui présentant tragiquement la tabatière.*) Tremblez!...

MADAME GALIMARD, *arrachant la boîte des mains d'Antony.* Ciel! la tabatière de mon mari!

SCÈNE XVI

LES MÊMES, GALIMARD.

GALIMARD, *entrant, au fond.* Hein?

ANTONY. Comment! (*A part.*) Sapristi! qu'est-ce que j'ai fait?

GALIMARD, *à part.* Il m'a trahi!... Gredin, va!

MADAME GALIMARD, *examinant la tabatière.* Oui... c'est bien cela... je la reconnais... et il l'a oubliée chez Véry!... Ah! monsieur Galimard, nous allons avoir une explication.

ALEXANDRE, *à part.* Ça se gâte... bravo!

(*Il remonte.*)

ANTONY, *à part.* Papa était dans le 6!

MADAME GALIMARD, *à son mari.* Ah! vous voilà, monsieur?

GALIMARD, *au comble de l'embarras.* Oui, ma bonne... c'est moi... je viens de faire rentrer mon bois...

MADAME GALIMARD. Il ne s'agit pas de cela.

GALIMARD. Tu seras contente... c'est de l'orme... ça tient la chaleur...

MADAME GALIMARD, *lui présentant la boîte.* Connaissez-vous ceci?

GALIMARD. Je crois que oui... le général Foy... la Charte!...

ANTONY, *à part.* Il l'a un peu violée, la Charte!... Gaillard!

MADAME GALIMARD, *se contenant à peine.* La voilà donc retrouvée, cette boîte... oubliée chez un ami!

GALIMARD, *barbotant.* Oui... oui... il paraît...

ANTONY, *à part.* Pauvre père! il me fait l'effet d'une mouche tombée dans du miel.

MADAME GALIMARD, *à son mari.* Et chez quel ami, s'il vous plaît?

GALIMARD. Dame!... chez... chez... (*A part.*) Je ne sais que lui dire!...

ANTONY, *à part.* Ah!... (*Bas, soufflant Galimard.*) Guénuchot!

GALIMARD, *vivement.* Chez Guénuchot! (*Bas, à Antony.*) Merci!... gredin!

ANTONY, *soufflant.* Qui est allé dîner... chez Véry...

GALIMARD, *répétant.* Qui est allé dîner... chez Véry... le jour des Rois... avec une petite... avec Malvina!

MADAME GALIMARD. Qu'est-ce que c'est que ça?

GALIMARD. Une affreuse jeune fille de dix-huit ans... qui est dans la flanelle... Il aura oublié ma tabatière... et... voilà!

ANTONY. Et voilà!... tout s'explique!

GALIMARD. Tout s'explique!... (*A part.*) Je m'en suis bien tiré! (*A Antony.*) Merci, gredin!

MADAME GALIMARD, *à part.* M. Guénuchot!... cette voix... que j'ai entendue.

ALEXANDRE, *à Galimard.* Ah çà, cousin, tout est éclairci, n'est-ce pas?... Nous dînons en famille?

ANTONY, *à part.* C'est ce que nous allons voir!

GALIMARD. Comment?...

ANTONY, *à Alexandre.* C'est impossible! Vous oubliez donc que vous partez ce soir pour l'Afrique?

ALEXANDRE, MADAME GALIMARD, GALIMARD. Hein?...

ALEXANDRE. Mais non... mais pas du tout!

ANTONY, *lui jetant le mot dans l'oreille.* Baoun!

(*Il remonte.*)

ALEXANDRE, *vivement.* Oui, en effet... je pars... un ordre du ministre... (*Bas et vivement à madame Galimard.*) Il faut que je vous parle!...

ANTONY, *se plaçant entre eux.* Vous dites?

ALEXANDRE. Rien!... je vais fumer un cigare!

(*Il remonte en tirant de sa poche le porte-cigares brodé par madame Galimard.*)

GALIMARD, Ah! vous êtes bien heureux de fumer!... moi, ma femme me le défend...

ANTONY. Allons donc! elle vient de vous broder un charmant porte-cigares!

ALEXANDRE, *à part.* Le mien!

ANTONY, *à madame Galimard.* Faites donc voir!

GALIMARD. Est-il possible?

MADAME GALIMARD. C'est une erreur... ce garçon rêve... et je n'ai jamais...

ANTONY, *qui s'est approché d'Alexandre, lui jetant le mot dans l'oreille.* Baoun!

(*Alexandre passe vivement le porte-cigares à madame Galimard.*)

MADAME GALIMARD, *à son mari.* Le voici!

GALIMARD. Et brodé à mon chiffre encore!

ALEXANDRE, *à madame Galimard, lui montrant le passe-partout.* Ce soir, à dix heures, avant mon départ!...

GALIMARD, *à sa femme.* Ah çà! c'est donc un raccommodement?

MADAME GALIMARD. Mais nous ne sommes pas brouillés que je sache!

GALIMARD, *avec tendresse.* Eh bien, alors... Caroline! je ne tousse plus... rends-moi le petit passe-partout qui ouvre...

ANTONY, *à part.* Ah! bigre! je l'oubliais!

MADAME GALIMARD. Non! j'ignore ce qu'il est devenu...

(*Elle se rapproche vivement d'Alexandre et lui arrache le passe-partout.*)

ANTONY, *bas, à Galimard.* Vous ne savez pas lui demander ça... dites-lui seulement : « Baoun! »

GALIMARD. Comment?

ANTONY. Allez! et très fort!

GALIMARD. Caroline!

MADAME GALIMARD. Encore?

GALIMARD. Je t'en prie... je t'en supplie! (*A part.*) Elle ne m'écoute pas!

ANTONY, *bas.* Allez donc!

GALIMARD. Si tu pouvais lire dans mon cœur tout ce que... (*Voyant que sa femme détourne la tête, il perd patience et crie tout à coup.*) Baoun!

MADAME GALIMARD *remet le passe-partout à son mari en baissant les yeux.* Le voici!

ANTONY, *à part.* En voilà une razzia?

GALIMARD, *tenant le passe-partout, et au comble de l'étonnement.* Ah! c'est prodigieux! (*A Antony, en fouillant à sa poche comme pour lui donner de l'argent.*) Qu'est-ce que je te dois pour ça?

ANTONY. Je vais vous le dire... (*Il le conduit mystérieusement à l'autre extrémité de la scène, et, après s'être assuré que les autres personnages ne le regardent pas, lui remettant avec mystère un petit paquet enveloppé de papier.*) Chut! cachez ceci.

GALIMARD. Qu'est-ce que c'est?

ANTONY. Ce sont de mes cheveux.

(*Il prend un couteau sur la table et coupe par surprise une mèche à Galimard.*)

GALIMARD, *étonné.* Hein?

ANTONY, *au comble de l'attendrissement, se jette dans ses bras et le dévore de baisers.* Ah! bon vieillard! bon vieillard!

GALIMARD, *se dégageant.* Quel drôle de cuisinier!

CHŒUR

AIR final de *la Perle des servantes*

ENSEMBLE

ALEXANDRE et MADAME GALIMARD

Ah! quelle misère!
Cet affreux serviteur
Veut, sa vie entière,
Le presser sur son cœur!

GALIMARD

Quoi! ma vie entière,
Le presser sur mon cœur
Ah! quelle misère!
Quel fichu serviteur!

ANTONY

Un dieu tutélaire
M'a fait son serviteur ;
J'veux, ma vie entière,
Le presser sur mon cœur!

ANTONY, au public

AIR de *l'Écu de six francs*

Chez monsieur Véry, je l'confesse,
Je vivais un peu ric-à-ric ;
Mais l' public me donnait la pièce...
A mon tour, et voilà le hic,
Je donne la pièce au public.
De plus j'en réponds, quelle audace!
Ah! messieurs, que personne ici
N'aille imiter monsieur Véry...
Et me faire payer la casse.
N'imitez pas monsieur Véry,
Ne m' faites pas payer la casse.

REPRISE DU CHŒUR

La chasse aux corbeaux

Comédie-Vaudeville en cinq actes

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 25 juin 1853.

Collaborateur M. Marc-Michel.

Marc-Antoine-Amédée Michel, dit Marc-Michel. 1812-1868. Il collabora avec de nombreux auteurs dramatiques : Brisebarre, Dumanoir, Varin, Choler, Jaime — et signa quarante-huit pièces avec Labiche.

Personnages	*Acteurs qui ont créé les rôles.*
DE CRIQUEVILLE.	*MM. Ravel.*
MONTDOUILLARD.	*Grassot.*
ANTOINE.	*Hyacinthe.*
DE FLAVIGNY.	*Derval.*
DE SAINT-PUTOIS.	*Amant.*
LE GÉNÉRAL RENAUDIER.	*Lhéritier.*
PAGEVIN, tailleur.	*Pellerin.*
BARTAVELLE.	*Lacourière.*
UN ANGLAIS.	*Michel.*
ARTHUR.	*Lucien.*
KERKADEC.	*Augustin.*
MADAME DARBEL.	*Mmes Morel.*
CATICHE.	*Azimont.*
ÉMERANCE.	*Chauvière.*
UNE MARCHANDE DE GÂTEAUX.	*Thaïs.*
UN GARÇON DE CAFÉ.	*MM. Ferdinand.*
UN BOURGEOIS.	*Remy.*
INVITÉ.	

ACTE PREMIER

Un quai avec un parapet au fond. On aperçoit des maisons dans le lointain. A droite et à gauche, une maison avec porte donnant sur la rue. Sur la maison de droite une enseigne de marchand de vin. Il fait petit jour.

SCÈNE I. ANTOINE, *seul.*

Antoine est installé devant la boutique du marchand de vin, avec sa boîte de décrotteur devant lui ; il est assis sur une chaise au dossier de laquelle est cloué un écriteau portant ces mots : ANTOINE, CIRE LES HOMMES, TOND LES CHIENS ET ACHÈTE LES BOUTEILLES CASSÉES. — AFFRANCHIR!...

ANTOINE, *soufflant dans ses doigts.* Pristi! pristi!... ça pince ce matin!... dix degrés au-dessous de zéro chez l'*ingénieux* Chevalier!... le cheval d'Henri IV a le

nez rouge! quel bête de froid! ma ruine, quoi! ma ruine! ni chiens ni chats à tondre... on craindrait de leur-z-y procurer la grippe! et ce pavé... regardez-moi ce pavé!... pas une miette de crotte! qué sale temps! (*Il se remet à souffler dans ses doigts.*) Pristi! pristi!... que ça pince!

SCÈNE II. ANTOINE, CRIQUEVILLE.

Criqueville arrive de la gauche, il est drapé dans un manteau et s'avance jusqu'à la rampe d'un air sombre.

CRIQUEVILLE. C'est moi!... je suis venu pour me fiche à l'eau!... ça n'est pas drôle, mais c'est comme ça! Cet endroit me paraît propice... j'y venais pêcher à la ligne de mon vivant... Allons!

ANTOINE. Cirer... monsieur?

CRIQUEVILLE. Que le diable l'emporte, celui-là!... il va me gêner... il est capable de me repêcher pour avoir la prime... Bah! c'est sitôt fait! (*Il ôte son manteau et paraît en pantalon blanc et veste de nankin. A Antoine.*) Mon ami, voulez-vous me faire le plaisir de me garder mon manteau... jusqu'à ce que je revienne?

ANTOINE, *regardant le costume de Criqueville avec étonnement.* Tiens!... monsieur a trop chaud?

CRIQUEVILLE. Oui... (*A part.*) C'est tout ce qui me reste de ma garde-robe.

ANTOINE, *à part.* C'est un Russe!

CRIQUEVILLE. Allons, voilà le moment! (*Il fait quelques pas vers le parapet et s'arrête.*) Eh bien, c'est particulier... est-ce que j'aurais la venette? (*Résolument.*) Allons donc! (*Il court vivement vers le parapet et s'arrête.*) Ah! sapristi! la Seine est prise!... voilà un guignon! (*Redescendant.*) Je ferais peut-être bien d'attendre le dégel? non... j'ai un moyen... (*Allant à Antoine.*) L'ami!... hé! décrotteur!

ANTOINE. Cirer... monsieur?

CRIQUEVILLE. Non... dis-moi... sais-tu casser la glace?

ANTOINE, *étonné.* S'il vous plaît?

SCÈNE III. CRIQUEVILLE, ANTOINE, CATICHE.

Catiche entre par la gauche précédée d'un commissionnaire qui porte sa malle. Le jour se fait peu à peu.

CATICHE, *au commissionnaire.* Holà! oh! l'homme!... un instant!

CRIQUEVILLE. Allons, bon! on vient nous déranger!

CATICHE, *à Criqueville.* Monsieur, pourreriez-vous me lire c't' adresse-là, s'il vous plaît?

CRIQUEVILLE. Est-ce que j'ai le temps! (*A part.*) C'est vrai, on ne peut pas se noyer tranquillement! (*Haut.*) Voyons... donnez! (*Lisant.*) « M. Albert de Criqueville... » Tiens! c'est pour moi!

CATICHE. Ah! ben... en v'là une chance! (*A Criqueville.*) Pour lors, c'est moi! Catiche!

CRIQUEVILLE. Catiche! qu'est-ce que c'est que ça?

CATICHE. La fille au père Greluche!

CRIQUEVILLE. Greluche? de Vauchelles... en Picardie?

CATICHE. Mais oui! j' sommes du même endroit! je suis vot'e payse!... Voulez-vous me permettre?

(*Elle l'embrasse.*)

CRIQUEVILLE. Volontiers. (*A part.*) Elle me retarde.

ANTOINE, *à part.* C'est une belle coupe de fille! je suis fâché de ne pas être un peu Picard!

CRIQUEVILLE. Et qu'est-ce que tu viens faire à Paris?

CATICHE. Je viens pour être cuisinière... c'est M. l'adjoint qui m'a donné une lettre pour entrer chez vous.

CRIQUEVILLE. Ah!... c'est une fameuse idée qu'il a eue là, ton adjoint!... Au moins, sais-tu faire la cuisine?

CATICHE. Je fais un peu l'omelette...

CRIQUEVILLE. Et après?

CATICHE. V'là tout!

CRIQUEVILLE. Comme c'est heureux qu'il y ait des poules!

CATICHE. Alors, vous me prenez?

CRIQUEVILLE. Non, je pars... je vais faire un voyage d'agrément!

CATICHE. C'est embêtant tout de même! je me serais plu chez vous... vous avez l'air gai!

CRIQUEVILLE. Très gai! (*A part.*) Elle me retarde! (*Haut.*) Allons, bonjour! bonjour!

ANTOINE, *à part.* Si j'avais le moyen, je la prendrais, moi!

CATICHE. Je vas continuer mon chemin... j'ai d'autres adresses... mais j'aurais mieux aimé vous... parce qu'un pays...

CRIQUEVILLE. Oui... bon voyage!

CATICHE. Monsieur, voulez-vous me permettre?

(*Elle l'embrasse.*)

CRIQUEVILLE, *à part.* Le baiser de l'étrier!

ANTOINE, *à part.* Cristi! je bisque de ne pas être Picard!

CATICHE, *au commissionnaire.* Allons, hue!... en route!

(*Elle disparaît à droite.*)

SCÈNE IV. CRIQUEVILLE, ANTOINE.

ANTOINE, *debout.* Ah! monsieur, voilà une belle coupe de fille!

CRIQUEVILLE. Il ne s'agit pas de ça!... sais-tu casser la glace?

ANTOINE. Qué glace?

CRIQUEVILLE. La glace de la rivière!

ANTOINE. Tiens! pardi! en tapant dessus.

CRIQUEVILLE. Précisément! eh bien, fais-moi le plaisir de descendre sur la berge,... ici, au-dessous... et de me pratiquer dans la Seine une ouverture de quatre à cinq pieds de diamètre... tu sais ce que c'est que le diamètre?

ANTOINE. Tiens! pardi! c'est comme qui dirait... le diamètre!

CRIQUEVILLE. Juste! va, je te donnerai vingt sous pour ta peine.

ANTOINE, *à part.* Qué drôle de commission! casser la glace! (*Haut.*) C'est-y que vous voulez faire baigner un chien?

CRIQUEVILLE. Oui, dépêche-toi!

ANTOINE. Tout de suite! Ah! s'il vous plaît, monsieur, ayez l'œil sur ma boîte. (*A part, sortant.*) Mais ousqu'il est donc, son chien?

CRIQUEVILLE, *seul.* Allons! dans un petit quart d'heure... (*Regardant le ciel.*) Sapristi! vont-ils avoir une belle journée aujourd'hui! (*Tout à coup.*) Tiens! c'est Longchamp! (*Regardant sa veste de nankin.*) A vrai dire, je n'ai pas la prétention de faire adopter mon costume! C'est égal... se noyer un vendredi... ça porte malheur!... Voyons donc... si je me payais un jour de plus... un instant! je ne sais pas si mes moyens me le permettent. (*Il tire de l'argent de sa poche.*) Vingt-quatre sous! c'est sec! et j'en dois vingt à ce savoyard... Dire qu'il y a un an j'avais quarante mille francs à moi! j'aurais pu me faire quincaillier tout comme un autre... mais, étant bachelier ès lettres... je me suis cru poète!... Me croyant poète, j'ai commis des vers... et généralement, quand on commet des vers, on désire les lire à quelqu'un... Peu de poètes ont le courage du vers solitaire! J'avais beau dire à mes amis : « Venez donc! je vous lirai quelque chose de tapé! » les gueux ne venaient pas! Alors, je me suis mis à donner des soupers... à truffer mes élégies!... j'eus du monde! beaucoup de monde! on me fêta, on me flatta, on me couronna... il y eut même un de ces messieurs qui eut la bonté de trouver que j'avais le profil de Pindare... je lui ai prêté trois cents francs, à celui-là!... et voilà comment je me trouve au bord de l'eau avec vingt-quatre sous dans ma poche... et un violent amour dans le cœur... (*Au public*). Car je ne vous ai pas dit... je vais vous le dire! elle s'appelle Clotilde Renaudier... Figurez-vous l'assemblage de toutes les grâces... (*Fouillant à sa poche.*) Attendez! j'ai là cinq cents petits vers qui la dépeignent de pied en cap. (*Tirant un papier.*) C'est très court! (*Lisant.*) « Trois remontages... cinquante-neuf francs. » (*Parlé.*) Tiens! c'est la note de mon bottier... acquittée! (*Se fouillant*). Où puis-je les avoir fourrés?

SCÈNE V. CRIQUEVILLE, RENAUDIER, puis ANTOINE.

Renaudier entrant par le fond à droite.

RENAUDIER. Où diable y a-t-il une place de fiacres par ici? (*Apercevant Criqueville près de la boîte d'Antoine.*) Ah! un commissionnaire! Hé! l'homme!

CRIQUEVILLE, *se retournant.* Monsieur?

RENAUDIER. Monsieur de Criqueville!

CRIQUEVILLE, *à part.* Le général Renaudier! le père de Clotilde!

RENAUDIER. Que diable faites-vous là?

CRIQUEVILLE. Vous le voyez... je me promène...

RENAUDIER. En costume de planteur?

CRIQUEVILLE. C'est aujourd'hui Longchamp.

RENAUDIER, *à part.* Quel drôle d'original! (*Haut.*) Ah çà! mon cher, je suis bien aise de vous

rencontrer... Vous m'avez écrit il y a trois jours pour me demander la main de ma fille?...

CRIQUEVILLE. C'est vrai, général.

RENAUDIER. Ma première idée fut d'aller vous couper les oreilles.

CRIQUEVILLE. Comment?

RENAUDIER. Et puis j'ai réfléchi que ça pouvait être un poisson d'avril...

CRIQUEVILLE. Pourquoi un poisson d'avril?... nous sommes en mars.

RENAUDIER. Dame!... vous n'avez pas de position!

CRIQUEVILLE. Bachelier ès lettres!

RENAUDIER. Connais pas! ce n'est pas que vous me déplaisiez personnellement... au contraire, vous m'allez.

CRIQUEVILLE, *remerciant.* Ah! général!

RENAUDIER. Vous m'allez, parce que votre père a servi dans le 7e hussards.

CRIQUEVILLE. Vous êtes bien bon!

RENAUDIER. Moi, je sabrais dans le 8e.

CRIQUEVILLE. Et j'ai eu un oncle qui massacrait dans le 9e.

RENAUDIER. Certainement... ce sont des titres!... mais je donne cent mille francs de dot à ma fille... où sont les vôtres?

CRIQUEVILLE. J'avoue que, pour compléter cette somme, il me manque...

RENAUDIER. Combien?

CRIQUEVILLE. Un léger appoint.

RENAUDIER. Complétez-vous, mon cher, complétez-vous!

CRIQUEVILLE. Tout de suite!... je vais m'en occuper!... je suis sorti pour ça!

RENAUDIER. Je ne vous cache pas que j'ai hâte de marier Clotilde... après l'aventure qui nous est arrivée hier soir...

CRIQUEVILLE. Quelle aventure?

RENAUDIER. Le général Doblin, mon collègue, donnait un bal travesti... je m'étais mis en Espagnol...

CRIQUEVILLE. Ah! ça devait bien vous aller...

RENAUDIER. Non! ça me serrait... j'ai mal soupé... En sortant, je laisse ma fille une seconde sous le vestibule pour faire avancer une voiture... je n'avais pas fait dix pas... j'entends un cri... je me retourne... que vois-je? un masque... une espèce de moine qui cherchait à embrasser Clotilde!

CRIQUEVILLE. Pristi!

RENAUDIER. Crebleu! je saute dessus!... et dame!... je me mets à calotter...

CRIQUEVILLE. Je m'en rapporte à vous...

RENAUDIER. Malheureusement, j'avais mon manteau... ça me gênait... le gueux s'esquive...

CRIQUEVILLE. Et vous n'avez pas reconnu?

RENAUDIER. Non... mais je crois que c'est un parfumeur... son mouchoir est resté dans mes mains... et il répand une odeur...

que je reconnaîtrais dans cent ans! (*Le lui faisant sentir.*) Tenez, flairez-moi ça!

CRIQUEVILLE. Attendez donc, c'est de l'essence de bergamote!

RENAUDIER, *remettant le mouchoir dans sa poche.* Bergamote?... bon! ça rime avec botte!... je ne vous dis que ça!... si jamais je le trouve...

ANTOINE, *entrant, à Criqueville.* Monsieur, votre trou est prêt!

RENAUDIER, *se retournant.* Quoi?

CRIQUEVILLE. Rien!... une commission!

RENAUDIER. Adieu... ainsi, c'est convenu... ayez cent mille francs... et une place! ma fille est à vous.

CRIQUEVILLE. Ah! il faut aussi une place?

RENAUDIER. Oui... et une bonne!

CRIQUEVILLE. Au fait... il n'en coûte pas plus!

RENAUDIER. Mais dépêchez-vous... car je me suis formellement promis de la marier avant le jour de sa majorité...

CRIQUEVILLE. Et ce jour?

RENAUDIER. Sonne dans deux mois.

CRIQUEVILLE. Deux mois! (*Lui tendant la main. Découragé.*) Adieu, général!...

RENAUDIER. Adieu, mon garçon; ne restez pas là, en plein air... vous allez vous enrhumer!

CRIQUEVILLE. Merci!... vous êtes bien bon.

RENAUDIER, *sortant, à lui-même.* Ah! c'est de la bergamote!... crelotte!

(*Il sort en grommelant, par la gauche.*)

SCÈNE VI. CRIQUEVILLE, ANTOINE, puis PAGEVIN.

CRIQUEVILLE. Deux mois!... peut-on donner une plus vigoureuse poussée à un homme penché sur un parapet!

ANTOINE, *à part.* Mais ousqu'il est donc, son chien?

CRIQUEVILLE. Décidément je crois que je n'irai pas à Longchamp... C'est singulier... je suis parti de chez moi parfaitement résolu... et maintenant... j'ai beau faire... je n'y vais pas gaiement!

ANTOINE. Monsieur, votre trou est prêt.

CRIQUEVILLE. C'est bien!... je sais! (*A part.*) Est-il pressé, cet animal-là!... mon âme de poète ne recule pas, oh! Dieu!... elle ne demande qu'à s'élancer... mais c'est l'enveloppe... le corps! je le compare à un portier qui ne veut pas tirer le cordon!... (*Trouvant un cigare dans sa poche.*) Tiens!... un havane très sec!... oublié dans ma veste de campagne... ce serait dommage de le mouiller... si je le fumais!... (*A Antoine.*) Donnez-moi du feu!

ANTOINE, *allumant une allumette.* Voilà, monsieur... Dites donc, si vous ne vous dépêchez pas... ça va reprendre...

CRIQUEVILLE. Quoi?

ANTOINE. La glace.

CRIQUEVILLE. Un instant... que diable! (*A part.*) Il est agaçant!...

il me semble que je puis bien m'accorder le sursis d'un cigare.

(*Il se promène.*)

ANTOINE, *à part.* Il attend son chien.

CRIQUEVILLE. C'est drôle!... ce n'est pas un havane... c'est ma vie que je fume en ce moment!... A la dernière bouffée... (*Faisant le geste de piquer une tête.*) Crac! c'est convenu! c'est juré!

ANTOINE, *venant à lui.* Monsieur!

CRIQUEVILLE. Eh bien?

ANTOINE. Si vous ne fumez plus, donnez-moi votre bout?

CRIQUEVILLE, *bondissant.* Hein? par exemple!... veux-tu me laisser tranquille, toi! (*A part.*) Il est féroce, cet homme-là!... (*Haut.*) Tiens! voilà tes vingt sous!

ANTOINE. Merci, monsieur.

CRIQUEVILLE, Il m'en reste quatre... (*A Antoine.*) Tu n'as pas *la Patrie?*

ANTOINE. S'il vous plaît?

CRIQUEVILLE, *gaiement.* Tiens! si je me faisais cirer?... il faut entrer proprement dans l'éternité! (*Posant son pied sur la boîte.*) Cire-moi!

ANTOINE, *étonné.* Ah bah!... mais vous n'êtes pas crotté!

CRIQUEVILLE. Puisque je te paye... Tiens, voilà quatre sous...

(*Il lui remet ses quatre sous.*)

ANTOINE, *cirant.* A la bonne heure! vous faites travailler l'ouvrier! si tout le monde était comme vous, le commerce marcherait!

CRIQUEVILLE. Est-ce que tu n'es pas content?

ANTOINE. Ah! ouiche! content!

CRIQUEVILLE, *à part.* Encore un qui maudit la destinée! (*Le quittant.*) Une idée! si je lui proposais de m'accompagner? à deux, c'est plus gai... je le ferais passer devant! (*Haut.*) Antoine!

ANTOINE. Monsieur?

CRIQUEVILLE. Voyons, franchement... est-ce que tu te plais beaucoup sur cette terre de douleurs?

ANTOINE. Monsieur, ça dépend des jours... Quand il y a de la boue, je n'ai pas à me plaindre.

CRIQUEVILLE. Mais, quand tu auras passé dix ans de ta vie à décrotter tes contemporains, où cela te mènera-t-il?

ANTOINE. Tiens! je me marierai.

CRIQUEVILLE, *retirant son pied.* Imbécile! ta femme te trompera!

ANTOINE, *se levant.* Pourquoi ça?

CRIQUEVILLE. Tes enfants ne seront pas à toi...

ANTOINE. Ah! par exemple!

CRIQUEVILLE. Et, plus tard, tu seras couvert d'infirmités... très laides. (*Boitant.*) Tu marcheras comme ça!

ANTOINE. Mais, monsieur!

CRIQUEVILLE. Crois-moi, va, prends mon bras et partons!

(*Il lui prend le bras.*)

ANTOINE. Ousque nous allons?

CRIQUEVILLE. Savoir ce qu'il y a au fond du trou que tu as creusé!

ANTOINE, *se dégageant vivement.* Dans la rivière? ah! mais non! voulez-vous me lâcher!

CRIQUEVILLE. Tu as peur?

ANTOINE. Je le crois fichtre bien que j'ai peur! (*A part.*) Il me propose ça tranquillement, comme s'il s'agissait d'aller manger une friture!

CRIQUEVILLE, *à Antoine.* Approche!

ANTOINE, *se reculant.* Non!

CRIQUEVILLE. Ne crains rien... c'est pour te faire mon héritier.

ANTOINE, *se rapprochant avec crainte.* Bien vrai?

CRIQUEVILLE, *fouillant à sa poche.* Voici d'abord ma garde-robe... un faux col... tu le feras blanchir.

ANTOINE, *l'examinant.* Il est encore très propre!

CRIQUEVILLE. Deux paires de gants blancs...

ANTOINE. Ah! je les aimerais mieux noirs...

CRIQUEVILLE. Bah! tu les cireras... (*Tirant un volume de sa poche.*) Ma bibliothèque! Sais-tu lire?

ANTOINE. Je crois bien! à livre ouvert! tenez! (*Il ouvre le livre et lit.*) « Maître corbeau, sur un arbre perché... »

CRIQUEVILLE. Assez... je la connais!

ANTOINE. Permettez... je ne la connais pas moi! (*Lisant.*)

« Tenait en son bec un fromage. »

CRIQUEVILLE. Tu m'ennuies!

ANTOINE, *lisant.*

« — Hé! bonjour! monsieur du [corbeau!

(*Criqueville fredonne un air de chasse entre ses dents.*)

» Que vous êtes joli! que vous me [semblez beau! »

CRIQUEVILLE, *à part.* Je suis fâché de lui avoir légué ma bibliothèque.

ANTOINE, *lisant.*

« A ces mots, le corbeau ne se [sent pas de joie ;

(*Criqueville cesse de fredonner.*)

» Il ouvre un large bec, laisse tom- [ber sa proie. »

CRIQUEVILLE, *attentif.* Hein!...

ANTOINE, *lisant.*

« Le renard s'en saisit... »

CRIQUEVILLE. Continue...

ANTOINE.

« Et dit : « Mon bon monsieur, » Apprenez... que tout flatteur Vit aux dépens de celui qui l'écou- [te...

» Cette leçon... »

CRIQUEVILLE, *se promenant avec agitation.* Assez!... Mais cette fable... c'est un monde! une révélation! Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute. Quel horizon! oui... c'est cela! prendre les hommes par la flatterie... caresser leur amour-propre... se pâmer devant leur laideur!... et l'on vit! l'on parvient! on arrive à tout! voilà le ressort! (*Changeant de ton.*) Oui, mais c'est plat! c'est bas!... Après tout, je ne fais que rendre au monde ce qu'il m'a fait... Les flatteurs!... m'ont-ils assez rongé, grugé jusqu'à mon dernier sou! et j'hésiterais? j'irais me jeter à l'eau... sans lutter... comme un collégien?

ANTOINE. Monsieur, le trou va reprendre.

CRIQUEVILLE. Ah! qu'il reprenne!

(*Il éteint son cigare.*)

ANTOINE. Vous éteignez votre cigare?

(*Il étend la main pour le prendre.*)

CRIQUEVILLE. Oui, morbleu! mais je le garde! (*A part.*) Quitte à le rallumer si la fable a menti!

ANTOINE, *à part, avec mépris.* Ça! c'est un petit commis à six cents francs!

CRIQUEVILLE, *à lui-même.* Qu'est-ce que je risque? la rivière ne s'envolera pas... et si je réussis... j'épouse Clotilde... Morbleu! je veux en faire l'expérience... Voilà un homme! perdu sur un quai, en veste de nankin, au cœur de l'hiver... sans un sou, sans crédit, sans asile... qui entre dans le monde avec un seul mot : « Flatte! flatte! flatte!... » C'est une mise de fonds comme une autre... je veux voir où ça le conduira! Ah! monsieur du corbeau n'a qu'à bien se tenir... voici le renard! (*Appelant.*) Antoine!

ANTOINE. Monsieur?

CRIQUEVILLE. J'ai besoin d'un groom... je te prends à mon service.

ANTOINE. Moi... groom?

CRIQUEVILLE. Je ferai ta fortune!

ANTOINE. Ma fortune? j'accepte! (*A part.*) C'est un banquier!

(*On entend jouer du piano dans la maison de gauche.*)

CRIQUEVILLE, *à lui-même.* Aïe!... cristi! quelle horrible musique! (*Se reprenant.*) Eh bien, c'est comme ça que je débute!... (*Se plaçant sous la fenêtre de gauche et applaudissant.*) Bravo! bravo! bravo! (*A part. Écoutant la musique qui continue.*) C'est encore plus faux... tant mieux!... ça m'exerce... (*A Antoine.*) Fais comme moi! (*Applaudissant plus fort.*) Bravissimo! bravissimo!

ANTOINE, *de même.* Bravissimo! bravissimo!

PAGEVIN, *paraissant à la fenêtre et à part.* Qu'est-ce qu'il me veut cet imbécile-là? (*Haut, à Criqueville, qui le salue, et affectant un ton gracieux.*) Montez donc, monsieur, montez donc!

CRIQUEVILLE, *à part.* Tiens! ça prend!... (*A Pagevin.*) Avec plaisir, monsieur. (*A Antoine.*) Tu me rejoindras là-haut... (*Le piano reprend dans l'intérieur, Criqueville entre en applaudissant.*) Bravo! c'est charmant! c'est charmant!

ANTOINE, *seul.* Mon opinion est qu'il va se faire fiche une raclée! (*Prenant sa boîte et sa chaise.*) Je vais vendre mon établissement chez le marchand de vin.

ACTE DEUXIÈME

Un salon chez Pagevin. Porte au fond. Portes latérales. Une croisée à gauche, deuxième plan; un poêle au premier plan. Un piano à droite, premier plan. Un portrait de femme accroché au fond.

SCÈNE I. PAGEVIN, ÉMERANCE, puis CRIQUEVILLE.

PAGEVIN, *à la croisée et à lui-même.* Le diable m'emporte, je crois qu'il monte... en voilà un toupet!... (*En scène.*) Où est ma canne?

(*Il la prend.*)

ÉMERANCE, *devant son piano.* Papa!... vous allez vous faire une querelle!

PAGEVIN. Je n'aime pas les mauvais plaisants... Continue à pianoter!

ÉMERANCE. Mais, papa...

PAGEVIN. Je t'enjoins de continuer à pianoter!

(*Émerance se remet à jouer.*)

CRIQUEVILLE, *paraissant au fond et applaudissant.* Ah! bravo!... bravo!... bravissimo!...

PAGEVIN, *à Criqueville.* Ah çà! monsieur, nous prenez-vous pour des imbéciles?

CRIQUEVILLE, *à part.* Tiens! il se fâche!

PAGEVIN, *brandissant sa canne.* Savez-vous que je ne suis pas d'humeur...?

CRIQUEVILLE. Ah! que vous avez là un joli jonc! (*Le lui prenant.*) Voulez-vous permettre?

PAGEVIN. Mais, monsieur!...

CRIQUEVILLE. C'est un jonc femelle... ça vaut deux cent cinquante francs... sans la pomme!

(*Il va la poser au fond.*)

PAGEVIN, *à part.* Tant que ça! (*Haut.*) Voyons, monsieur... que demandez-vous?

CRIQUEVILLE. Vous m'avez prié de monter, me voilà!... mais je ne regretterai pas les vingt-trois marches de votre entresol, si mademoiselle veut nous faire la grâce de nous jouer encore un de ces délicieux morceaux...

ÉMERANCE. Avec plaisir, monsieur.

PAGEVIN. Ma fille n'apprend pas le piano pour amuser les passants!

CRIQUEVILLE. Ah! mademoiselle est votre fille?... beau talent, monsieur, talent splendide!

PAGEVIN. Mais non, monsieur, elle n'a pas de talent!

ÉMERANCE. Oh!... papa!...

CRIQUEVILLE. Pardon!

PAGEVIN. Mais non!

CRIQUEVILLE. Mais si!

PAGEVIN. Puisque le propriétaire nous flanque à la porte parce qu'elle lui écorche les oreilles!

CRIQUEVILLE, *à part.* Pas de chance!...

PAGEVIN, *à part.* Il m'ennuie avec ses compliments!... mais nous allons voir! (*Haut.*) Émerance, fermez votre piano.

CRIQUEVILLE. Émerance!... Ah! le joli nom!...

PAGEVIN, *à part.* Oui, attends, je vais t'en donner. (*A sa fille.*) Rentrez.

ÉMERANCE. Tout de suite, papa.

(*Elle sort à droite.*)

CRIQUEVILLE, *à part.* Ça débute mal!... tiens! un poêle! c'est toujours ça de gagné pour un homme en nankin!

(*Il se chauffe.*)

SCÈNE II. CRIQUEVILLE, PAGEVIN.

PAGEVIN, *à part, apercevant Criqueville près du poêle. Il a repris sa canne.* Comment! il se chauffe?...

CRIQUEVILLE, *ouvrant la porte du poêle, à part.* Pristi! des andouillettes... Si je pouvais déjeuner ici!...

PAGEVIN, *brandissant sa canne.* Monsieur, j'entends parfois la plaisanterie...

CRIQUEVILLE, *à part.* Encore la canne! (*Haut, la lui prenant des mains.*) Mais, mon Dieu, que vous avez donc là un joli jonc!...

PAGEVIN, *avec colère.* Monsieur!

CRIQUEVILLE, *mettant la main dans sa poche comme pour y chercher de l'argent.* Consentiriez-vous à vous en défaire?

PAGEVIN, *radouci.* Dame!... si j'en trouvais un bon prix? (*A part.*) Est-ce qu'il va m'en donner deux cent cinquante francs?

CRIQUEVILLE, *retirant sa main vide.* Ça suffit... j'ai un de mes amis qui est très amateur... je vous l'amènerai... mais il ne faut rien frapper avec... c'est très fragile!

(*Il reporte la canne au fond.*)

PAGEVIN. Mais, monsieur!

CRIQUEVILLE, *apercevant le portrait de femme appendu au mur.* Mazette!... Voilà une belle toile!... C'est un Murillo?

PAGEVIN, *impatienté.* Non, monsieur, c'est un Galuchet!

CRIQUEVILLE. Ah! c'est un Galuchet... Beau talent! talent splendide!

PAGEVIN. Lui? un barbouilleur qui me devait vingt-cinq francs... et qui m'a croûtonné ça en payement... C'est le portrait de mon épouse!

CRIQUEVILLE. Votre épouse? (*A part.*) Je le tiens! Il va m'inviter! (*Haut.*) Ah! quelle figure suave! le type des vertus domestiques!...

PAGEVIN. Hélas! monsieur... je l'ai perdue!...

CRIQUEVILLE, *tirant son mouchoir et prêt à pleurer.* Perdue!... si jeune et si belle! ah!...

PAGEVIN. Mais non!... je l'ai perdue aux Champs-Élysées... dans la foule...

CRIQUEVILLE, *à part.* Pas de chance!

PAGEVIN. Je soupçonne un clerc de notaire!

CRIQUEVILLE, *remettant vivement son mouchoir dans sa poche.* J'allais le dire!... (*Au portrait, avec mépris.*) Ah! que voilà bien la figure d'une femme qui a dû se perdre aux Champs-Élysées... dans la foule, avec un clerc de notaire.

PAGEVIN. Figurez-vous, monsieur, c'était devant une boutique de macarons... (*A lui-même.*) Allons! voilà que je lui conte mes affaires!...

SCÈNE III. CRIQUEVILLE, PAGEVIN, CATICHE, puis ANTOINE.

CATICHE, *paraissant au fond et parlant à la cantonade.* Holà! ho! un instant, vous!... on vous appellera!

PAGEVIN. Qu'est-ce que c'est?

CRIQUEVILLE, *à part.* Tiens! ma payse!... on va s'embrasser!

CATICHE. M. Pagevin, s'il vous plaît?

PAGEVIN. C'est moi! après?

CATICHE, *lui remettant un papier.* C'est une lettre de notre adjoint pour entrer cuisinière chez vous.

PAGEVIN. Justement, j'en cherche une... (*Montrant le poêle.*) Je suis obligé de faire cuire moi-même... (*Ouvrant la lettre.*) Voyons.

CATICHE, *apercevant Criqueville.* Tiens! mon pays! (*Voulant l'embrasser.*) Monsieur, voulez-vous permettre...?

CRIQUEVILLE. Plus tard... au jour de l'an.

CATICHE. Dites donc, j'ai déjà fait deux maisons... depuis que je vous ai vu... Ils veulent tous des cuisinières qui sachent faire la cuisine!

CRIQUEVILLE. C'est absurde!... Eh bien, dis que tu la sais... tu l'apprendras après.

CATICHE. Vous croyez?

PAGEVIN, *achevant de lire la lettre.* Les renseignements sont bons... (*A Catiche.*) Que savez-vous faire?

CATICHE, *hésitant.* Dame!... (*Sur un signe de Criqueville.*) tout!... et la pâtisserie aussi!

PAGEVIN. Très bien! je vous arrête!

CATICHE, *à part.* Tiens! ça y est!

CRIQUEVILLE, *à part.* En voilà un qui mangera de l'omelette!

CATICHE, *criant au fond à la cantonade.* Hue!... là-bas!... arrivez!

PAGEVIN. Est-ce qu'elle amène un âne?

ANTOINE, *entrant avec la malle de Catiche sur le dos.* Voilà, mam'selle! (*A part.*) J'ai monté derrière elle; elle a un cou-de-pied digne de l'Olympe!

PAGEVIN, *à Catiche.* Venez... je vais vous indiquer la cuisine. Savez-vous faire des œufs à la neige?

CATICHE. Tout!... et la pâtisserie aussi!

PAGEVIN, *s'approchant de Criqueville.* Monsieur... voici l'heure de mon déjeuner...

CRIQUEVILLE, *saluant.* Ah! monsieur... vous êtes bien bon!...

PAGEVIN. Je ne vous retiens pas.

CRIQUEVILLE, *désappointé.* Vous êtes trop bon!

PAGEVIN, *à Catiche.* Suivez-moi!...

(*Catiche, Antoine et Pagevin entrent à droite.*)

SCÈNE IV. CRIQUEVILLE, puis ANTOINE.

CRIQUEVILLE, *seul.* Ça ne prend pas!... Est-ce que mon système serait mauvais?... Allons donc! ça n'est pas possible!... Je suis tombé sur un vieux corbeau... juif et coriace!... Quittons cette maison!... cherchons des animaux plus tendres!...

(*Il remonte.*)

ANTOINE, *rentrant, à lui-même.* Ah ben!... il ne paye pas la course!... un maître tailleur!...

CRIQUEVILLE, *redescendant.* Hein?... c'est un tailleur?

ANTOINE. Dans le grand...

CRIQUEVILLE, *à part.* Comme ça se trouve! moi qui ai besoin d'un habit!... Je reste!

ANTOINE. A propos, monsieur... j'ai vendu mon établissement!

CRIQUEVILLE. Combien?

ANTOINE. Trois francs soixante-quinze centimes.

CRIQUEVILLE, *à part.* Une paire de gants... c'est toujours ça. (*Haut.*) Tu les as?

ANTOINE. Oh! non, monsieur, j'ai traité avec un Bordelais.

CRIQUEVILLE. Aïe!

ANTOINE. Un bien aimable homme! Quand il a su que j'étais de Limoges, il s'est mis à me débiter sur les Limousins des choses si flatteuses... mais si flatteuses!... alors, je lui ai fait crédit.

CRIQUEVILLE, *à part.* Sapristi! mais le système est bon!

ANTOINE. Et puis je lui ai payé à boire... nos vingt-quatre sous y ont passé!

CRIQUEVILLE. Cornichon!

ANTOINE. De c't' affaire-là, j'ai plus un liard... mais avec une bonne place... A propos, nous avons oublié une petite chose...

CRIQUEVILLE. Quoi?

ANTOINE. Mes gages.

CRIQUEVILLE. Est-ce que tu serais intéressé, par hasard?

ANTOINE. Non, mais...

CRIQUEVILLE. Toi! un enfant de Limoges!... la contrée la plus généreuse, la plus... large de la France centrale!

ANTOINE, *flatté, et à part.* Tiens!.. juste comme le Bordelais!

CRIQUEVILLE. Celle qui produit les plus beaux hommes... les plus beaux chevaux.

ANTOINE, *flatté.* C'est vrai!

CRIQUEVILLE, *à part.* J'essaye mon encensoir! (*Haut.*) Car, enfin, quand on rencontre un fort cheval... qu'est-ce qu'on dit?... on dit...

ANTOINE. « Voilà un Limousin! » (*A part.*) Il a raison!... je suis dans mon tort! (*Haut.*) Monsieur, vous me donnerez ce que vous voudrez!

CRIQUEVILLE, *à part.* Allons donc! je savais bien qu'il était bon!

ANTOINE, *aspirant du côté du poêle.* Pristi!... la bonne odeur que

ça sent!... Monsieur, à quelle heure déjeunez-vous?

CRIQUEVILLE. Et toi?

ANTOINE. Moi?... à toutes!

CRIQUEVILLE. Alors, nous ne sommes pas en retard.

ANTOINE, *qui a ouvert le poêle.* Tiens! il est habité!... des andouillettes qui rissolent!... faut les retourner!

(*Il les retourne.*)

SCÈNE V. ANTOINE, CRIQUEVILLE, PAGEVIN, puis ÉMERANCE.

PAGEVIN, *à la cantonade.* C'est bien! en voilà assez!

ANTOINE. Quoi donc?

PAGEVIN. A-t-on jamais vu!... cette cuisinière qui veut m'embrasser, parce que je suis de Soissons!

CRIQUEVILLE, *avec empressement.* Vous êtes de Soissons?... mon compliment, monsieur!

PAGEVIN, *à part.* Il est encore ici, celui-là!

CRIQUEVILLE. Le Soissonnais!... la contrée la plus généreuse, la plus large de la France centrale!

PAGEVIN, *lui tournant le dos.* Eh! monsieur...

CRIQUEVILLE, *à part.* Diable! est-ce que ça ne réussirait que sur les commissionnaires?

PAGEVIN, *bas, à Antoine.* Garçon! prends-moi cet homme, porte-le dans la rue... je te donne dix sous!...

ANTOINE. Impossible!... je suis son groom!

PAGEVIN, *à part.* Un groom? (*Regardant Criqueville avec méfiance.*) Il est bien légèrement vêtu! (*Haut.*) Monsieur ne me paraît pas frileux?

CRIQUEVILLE. J'arrive du Brésil!

PAGEVIN. Tiens! je fais des affaires avec ce pays-là... Connaissez-vous le général...?

CRIQUEVILLE. Beaucoup...

PAGEVIN. Santa-Guarda?...

CRIQUEVILLE. C'est mon ami. Comme j'ai l'intention de passer l'hiver à Paris... je désirerais un habillement complet pour moi... et une livrée pour ceci.

(*Il lui indique Antoine.*)

ANTOINE, *à part.* Est-il possible!... ceci serait en livrée!

PAGEVIN, *à part.* Je te vois venir!

CRIQUEVILLE. Auriez-vous l'obligeance de me donner...?

PAGEVIN. Quoi?

CRIQUEVILLE. L'adresse de M. Dusautoy?

PAGEVIN. Comment?

CRIQUEVILLE. On dit que c'est le premier tailleur de Paris.

PAGEVIN, *piqué.* Le premier!... le premier!... il y en a qui le valent!

CRIQUEVILLE, *à part.* Je le tiens! (*Haut.*) Allons donc! qui ça?

PAGEVIN. Mais dame!... quand ça ne serait que moi!

CRIQUEVILLE. Comment! vous êtes...?

PAGEVIN. Tailleur, oui, monsieur!

ANTOINE, *à part.* Il est bête! je viens de lui dire...

PAGEVIN. Et, sans me vanter, la maison Pagevin est connue...

CRIQUEVILLE. Connue!... connue!... Entre nous, vous passez pour faire un peu de camelote!

PAGEVIN. De la camelote, moi?

ANTOINE. Oh!

PAGEVIN. Monsieur, mes ateliers sont là... Donnez-vous la peine d'y jeter un coup d'œil...

CRIQUEVILLE. Non, monsieur, c'est inutile!

PAGEVIN. Ah! monsieur... vous venez de prononcer un mot qui me donne le droit d'exiger...

CRIQUEVILLE. C'est pour vous être agréable... mais je vous préviens que je suis extrêmement difficile...

PAGEVIN. Tant mieux!... entrez, monsieur, et vous choisirez.

ANTOINE. C'est ça!... choisissons! choisissons!...

CRIQUEVILLE, *passant devant Pagevin.* C'est absolument pour vous être agréable!...

ANTOINE, *même jeu.* C'est absolument pour vous être agréable!...

(*Ils entrent à gauche.*)

PAGEVIN, *à part.* J'ai peut-être eu tort de lui offrir... mais je ne lui livrerai qu'au comptant!

ÉMERANCE, *entrant vivement, et à son père qui se dispose à sortir.* Papa!

PAGEVIN. Quoi?

ÉMERANCE. C'est la nouvelle bonne... elle met des fines herbes dans les œufs à la neige!

PAGEVIN. Qu'est-ce que ça me fait?... je suis en affaires.

(*Il entre à gauche.*)

SCÈNE VI. ÉMERANCE, MONTDOUILLARD, puis CATICHE.

MONTDOUILLARD, *paraissant au fond.* Comment!... personne?...

ÉMERANCE, *à elle-même.* A-t-on jamais vu! des fines herbes dans les œufs à la neige!

MONTDOUILLARD, *apercevant Émerance.* Oh!

(*Il s'approche d'elle sur la pointe du pied et lui prend la taille.*)

ÉMERANCE, *poussant un cri.* Ah!

MONTDOUILLARD. Chut!... c'est moi!

ÉMERANCE. Monsieur Montdouillard!

MONTDOUILLARD. Appelle-moi Sulpice!... je veux que tes lèvres de rose balbutient mon petit nom!

ÉMERANCE. Finissez! ou je le dirai à papa!

MONTDOUILLARD. Méchante!... Tiens! voilà un sac de marrons glacés...

ÉMERANCE, *le prenant.* Ah! c'est bien aimable!...

MONTDOUILLARD. Méfie-toi, il y a un billet au fond!

ÉMERANCE. Encore! c'est le neuvième.

MONTDOUILLARD. Oui, c'est mon genre... quand je donne un sac de marrons glacés, il y a toujours un billet au fond... (*Avec exaltation.*) Un morceau de lave sucré dans de la glace! (*La lutinant.*) Ah! petit lutin!

ÉMERANCE, *se défendant.* Mais, monsieur Montdouillard...

MONTDOUILLARD. Appelle-moi Sulpice!... ou j'expire à tes pieds!

ÉMERANCE. Ah! laissez-moi donc! vous voulez vous moquer de moi.

MONTDOUILLARD. Ne blasphème pas, folle enfant!... Sais-tu pourquoi je viens régulièrement tous les deux jours me faire prendre la mesure d'un gilet de quarante-cinq francs... mal cousu?

ÉMERANCE. Non...

MONTDOUILLARD. Mais c'est pour te voir! te respirer!

ÉMERANCE. Vous m'aimez donc?

MONTDOUILLARD. Amour et gilets! voilà ma devise!

ÉMERANCE. Pourquoi ne parlez-vous pas à mon père?

MONTDOUILLARD. Moi?... pour quoi faire?

ÉMERANCE. Pour nous marier!

MONTDOUILLARD, *froidement.* Mademoiselle, je ne m'explique pas votre insistance... elle manque de retenue!...

ÉMERANCE. Mais cependant...

MONTDOUILLARD. Pas un mot de plus! Il me semblait vous avoir dit que j'attendais mes papiers...

ÉMERANCE. Voilà six mois que vous les attendez!

MONTDOUILLARD. La mairie de mon endroit a été brûlée... on fait des fouilles!

CATICHE, *entrant.* Mamselle!

ÉMERANCE. Quoi? que voulez-vous?

CATICHE. Ousqu'est la poêle?

MONTDOUILLARD, *à part.* Une nouvelle bonne!

ÉMERANCE. Quelle poêle?

CATICHE, *faisant le mouvement de retourner une omelette.* Eh bien, pour faire sauter les œufs à la neige!

ÉMERANCE. Suivez-moi. (*A part.*) Quelle drôle de cuisinière!

(*Elle sort à droite.*)

MONTDOUILLARD, *pinçant la taille de Catiche.* Eh! eh!... bonjour l'Alsacienne!

CATICHE. Touchez pas!

MONTDOUILLARD, *bas.* Aimes-tu les marrons glacés?

CATICHE. J'aime pas les asticoteurs!

(*Elle lui donne un coup de poing et sort par la droite.*)

MONTDOUILLARD. Aïe!

SCÈNE VII. MONTDOUILLARD, puis PAGEVIN, puis CRIQUEVILLE.

MONTDOUILLARD. La maîtresse est charmante!... la bonne aussi!... Toutes les femmes sont charmantes!... J'adore en bloc ce gracieux produit de la création... et il me le rend bien!... La femme est ma seule occupation... jusqu'à deux heures; car, dès que la Bourse est ouverte, mon cœur se ferme... je tire le verrou!... j'appartiens à la haute coulisse... De deux à quatre, je fais des reports, et après... dame! après... je fais des scélératesses! Il faut bien jouir de son reste... Il est question de me marier... Quelle joie pour les maris quand ils sauront que Montdouillard désarme. (*Apercevant Pagevin qui entre.*) Ah! eh bien, Pagevin?

PAGEVIN, *saluant.* Monsieur!...

MONTDOUILLARD. Où en est mon dix-neuvième gilet ?

PAGEVIN. On coud les boutons.

MONTDOUILLARD. Dépêchons-nous !

CRIQUEVILLE, *entrant tout habillé de neuf, et à la cantonade.* Vous entendez ?... pour le chapeau, un galon d'or fin, de huit centimètres !... (*Apercevant Montdouillard, et le saluant.*) Monsieur...

MONTDOUILLARD, *saluant.* Monsieur...

PAGEVIN, *à Criqueville.* Veuillez attendre un moment... je suis à vous ! (*A part.*) Je vais lui faire sa facture.

MONTDOUILLARD, *à Pagevin.* N'oubliez pas mon gilet !

PAGEVIN. Tout de suite ! (*Il rentre en criant.*) Le dix-neuvième gilet de M. Montdouillard !

SCÈNE VIII. CRIQUEVILLE, MONTDOUILLARD.

CRIQUEVILLE, *à part, regardant Montdouillard.* Dix-neuf gilets !... c'est un collectionneur !

MONTDOUILLARD, *à part, remontant.* Où diable est passée cette petite Émerance ?

CRIQUEVILLE, *sur le devant, montrant son habit.* Enfin, je l'ai !... je suis dedans. (*Tirant son carnet.*) Et je l'inscris, comme dette d'honneur, à la première page de mon carnet... avec cette maxime : « Flattons, mais ne filoutons pas ! »

(*Il écrit.*)

MONTDOUILLARD, *le lorgnant.* Tiens ! ce monsieur a le dessin de mon septième gilet !... J'ai aveuglé trois femmes avec...

(*Il remonte.*)

CRIQUEVILLE, *humant l'air.* C'est étonnant comme ces andouillettes parfument la brise !... Si je les retournais ! (*Il va au poêle et l'ouvre.*) Pristi ! que j'ai faim !

MONTDOUILLARD, *impatienté.* Mais ce tailleur n'en finit pas !... Et moi qui déjeune à midi, au *Café de Paris !*

CRIQUEVILLE, *à part.* Au *Café de Paris !* (*Refermant le poêle.*) Ça vaut mieux que les andouillettes ! (*Saluant familièrement Montdouillard.*) Monsieur...

MONTDOUILLARD, *de même.* Monsieur...

CRIQUEVILLE, *à part.* Il s'agit de faire jouer ma petite serinette... (*Haut, à Montdouillard, qui a ouvert son habit et découvert son gilet.*) Dieu ! le joli gilet !... Ah ! le beau gilet !...

MONTDOUILLARD. Franchement, comment le trouvez-vous ?

CRIQUEVILLE. Superbe ! délicieux ! abracadabrant !

MONTDOUILLARD. Et de bon goût !

CRIQUEVILLE. C'est par là qu'il brille.

MONTDOUILLARD. Tel que vous me voyez, je suis le premier gilet de la Bourse.

CRIQUEVILLE, *à part.* J'ai trouvé sa corde... ça va marcher !

MONTDOUILLARD. J'en ai dix-neuf... neufs ! (*Riant.*) Tiens ! c'est un calembour !

CRIQUEVILLE. Charmant ! charmant !... Moi, monsieur, j'ai tou-

jours pensé que cette partie de notre habillement était la véritable pierre de touche de l'élégance et de la distinction!

MONTDOUILLARD. Moi aussi! (*A part.*) Il est très spirituel!

CRIQUEVILLE. Je vais plus loin!... j'ose avancer avec Buffon...

MONTDOUILLARD. Buffon? ah oui!... un auteur!

CRIQUEVILLE. Qui a écrit sur les bêtes... oui, monsieur... Eh bien, j'ose avancer avec lui que le gilet, c'est l'homme!

MONTDOUILLARD. Bah! comment ça?

CRIQUEVILLE, *à part.* Ça va lui coûter un déjeuner. (*Haut.*) Tenez... je n'ai pas l'honneur de vous connaître, n'est-ce pas?... eh bien, voulez-vous parier qu'à la simple inspection de votre délicieux gilet, je devine vos qualités et vos défauts?

MONTDOUILLARD. Parbleu! ça serait fort!... Que parions-nous?

CRIQUEVILLE. Ce que vous voudrez... Un déjeuner... au *Café de Paris?*

MONTDOUILLARD. C'est tenu.

CRIQUEVILLE. Commençons par les qualités... Ah! ne me cachez pas votre gilet!... c'est mon livre.

MONTDOUILLARD. Je l'étale... Allez!

CRIQUEVILLE, *lorgnant le gilet.* J'y lis d'abord... que vous êtes un homme charmant.

MONTDOUILLARD. Ça... ce n'est pas malin!

CRIQUEVILLE, *continuant.* D'un esprit des plus distingués, d'un commerce agréable...

MONTDOUILLARD, *flatté et étonné.* Ah! mais... c'est curieux ça!

CRIQUEVILLE. Possédant au plus haut degré le tact des affaires... le génie de la spéculation!

MONTDOUILLARD, *de même.* Ah! mais... c'est très curieux, ça!

CRIQUEVILLE. Si je me trompe, reprenez-moi.

MONTDOUILLARD. Non, vous ne vous trompez pas!... allez toujours!

CRIQUEVILLE. Grand, généreux, brave, loyal...

MONTDOUILLARD, *à part.* C'est inouï! il n'oublie rien!

CRIQUEVILLE. Mais... horriblement dangereux auprès des femmes...

MONTDOUILLARD, *modestement.* Oui, je suis un peu gueu-gueux!

CRIQUEVILLE. Enfin, monsieur, cet admirable gilet me révèle chez vous un mérite bien rare... celui qui fait l'homme supérieur, l'homme vraiment accompli...

MONTDOUILLARD. Lequel?

CRIQUEVILLE. Vous n'aimez pas les compliments... vous détestez la flatterie...

MONTDOUILLARD. C'est vrai! (*A part.*) Ma parole, c'est écrasant!

CRIQUEVILLE. Eh bien, monsieur, vous voyez...

MONTDOUILLARD. Oui! très bien pour les qualités... mais les défauts! mes défauts?

CRIQUEVILLE, *à part.* J'ai une faim de crocodile! (*Haut.*) Permettez... (*Après avoir lorgné le gilet.*) Pas un seul!

MONTDOUILLARD, *vivement.* Vous avez gagné! (*A part.*) C'est prodi-

gieux! il est très spirituel! (*Haut.*) Parbleu! monsieur, vous m'allez... je veux que nous soyons amis! Ce cher!... Tiens! comment vous appelez-vous?

CRIQUEVILLE. De Criqueville.

MONTDOUILLARD. Moi, Montdouillard.

CRIQUEVILLE. J'aime mieux Montdouillard.

MONTDOUILLARD. Moi aussi!... Puisque j'ai perdu... allons déjeuner!

CRIQUEVILLE. Oh! un autre jour!... rien ne presse...

MONTDOUILLARD. Du tout!... aujourd'hui... j'y tiens! (*A part.*) C'est un de mes amis qui paie!

CRIQUEVILLE. A vos ordres... partez devant... je vous suis... j'attends mon domestique.

MONTDOUILLARD. C'est ça!... je vais faire ouvrir les huîtres... et vous annoncer à mes amis!... Dites donc, vous nous referez la lecture de mon gilet?

CRIQUEVILLE. Oh! c'est que...

MONTDOUILLARD. Si! si! devant le monde... ça me fera plaisir... Adieu! (*A part, en sortant.*) Il est charmant! charmant! charmant!

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IX. CRIQUEVILLE, puis ANTOINE, puis PAGEVIN, puis ÉMERANCE.

CRIQUEVILLE, *seul.* Eh bien!... ça ne me procure aucune satisfaction... avec celui-là c'est trop facile... je le passerai à mon domestique!... justement le voici. (*Antoine entre majestueusement; il est en grande livrée et tient sur son bras le pardessus de son maître. Considérant Antoine qui se tient raide et immobile.*) Pristi!... j'ai un beau nègre... Qu'est-ce que tu tiens là?

ANTOINE, *avec solennité.* J'ai l'honneur de porter le pardessus de monsieur!

CRIQUEVILLE. Dieu! quel air majestueux! Voyons, es-tu content de ta livrée?

ANTOINE. Oh! oui!... mais les grandeurs ne m'éblouiront pas!... quoique domestique, je me souviendrai toujours que je suis sorti du peuple!

CRIQUEVILLE, *au public.* Hein? comme un petit bout de galon peut griser un homme! (*Haut.*) Nous partons!

ANTOINE. Je suis aux ordres de monsieur.

(*Ils remontent.*)

PAGEVIN, *entrant par le fond.* Eh bien!... où allez-vous donc? vous oubliez la petite note...

(*Il présente un papier à Criqueville.*)

CRIQUEVILLE. Quoi?

PAGEVIN. La petite facture, six cent soixante-trois francs.

CRIQUEVILLE. C'est bien... je vérifierai...

PAGEVIN. Pardon... je ne vends qu'au comptant!...

CRIQUEVILLE, *à part.* Sapristi! est-ce qu'il faudrait reprendre ma veste de nankin? (*A Pagevin.*) Vous n'auriez pas la monnaie d'un billet de mille francs?

PAGEVIN. Si, monsieur...

CRIQUEVILLE. Très bien!... je vais le chercher!

(*Fausse sortie.*)

PAGEVIN, *l'arrêtant.* Mais puisque je vous dis que je l'ai!

ANTOINE, *à Criqueville.* Puisqu'il l'a!

PAGEVIN. Veuillez me remettre votre billet, et...

CRIQUEVILLE, *cherchant dans toutes ses poches.* Oui... certainement... (*A part.*) Quel diable d'air faut-il lui chanter à celui-là?

PAGEVIN. Eh bien?

CRIQUEVILLE. Oui... (*A Pagevin très ahuri.*) Dieu! le joli gilet!... Ah! le beau gilet! (*A part.*) Non!... c'est l'air de l'autre!

PAGEVIN. Vous dites?

CRIQUEVILLE. Je regarde mon groom!... quelle admirable livrée!

PAGEVIN, *offrant toujours sa facture.* Si vous vouliez...

CRIQUEVILLE, *à Antoine.* Tournetoi! Quelle coupe! quelle élégance!... C'est-à-dire que Dusautoy ne vous va pas à la cheville!... On devrait signer ces choses-là... comme un tableau!... Pagevin *fecit!*

PAGEVIN. Vous êtes bien bon... c'est six cent soixante-trois francs.

CRIQUEVILLE, *à part.* Allons, il n'aime pas cet air-là!

PAGEVIN. Elle est acquittée!

CRIQUEVILLE. Tout à l'heure!... Ah çà! mais je remarque une chose... rien à la boutonnière!

PAGEVIN. Moi?... Oh! monsieur!... dans mon humble profession.

CRIQUEVILLE. Vous ne l'avez peut-être jamais demandée?

PAGEVIN. Pardon... cinq fois.

CRIQUEVILLE, *à part, avec joie.* Tiens! j'ai touché la note! (*Haut.*) Et que vous a-t-on répondu?

(*Antoine passe à gauche.*)

PAGEVIN. Mais dame!... on ne m'a rien répondu...

CRIQUEVILLE. Ah! ça n'est pas poli!

PAGEVIN. Il y a si loin de Paris au Brésil...

CRIQUEVILLE. Comment!... c'est au Brésil?

PAGEVIN. Par l'entremise du général...

CRIQUEVILLE. Santa-Guarda.

PAGEVIN. Votre ami!

CRIQUEVILLE. Intime!... intime!

PAGEVIN. Comme je lui ai fait trois uniformes... j'avais cru pouvoir espérer...

CRIQUEVILLE, *très mystérieusement.* Chut!

PAGEVIN. Quoi?

CRIQUEVILLE, *à Antoine.* Éloignez-vous, Antonio!

ANTOINE, *à part, surpris.* Antonio!

(*Il retourne à droite.*)

CRIQUEVILLE, *conduisant Pagevin à l'autre extrémité de la scène et très mystérieusement.* Votre affaire marche à pas de géant!

PAGEVIN. Ah bah!... vous savez quelque chose?

(*Il remet la facture dans sa poche.*)

CRIQUEVILLE, *à part.* Il dépose les armes!... bravo!

PAGEVIN, *revenant.* Parlez!

CRIQUEVILLE. Chut!... (*A Antoine.*) Éloignez-vous, Antonio!

ANTOINE, *à part, s'éloignant.* Pourquoi m'appelle-t-il Antonio?

CRIQUEVILLE, *à Pagevin.* J'ai fortement plaidé votre cause auprès du général... Santa... machin!

PAGEVIN. Ah! monsieur!... que de remerciements!

CRIQUEVILLE. Ah! dame.!.. ça n'a pas été comme sur des roulettes!... « Un tailleur, disait-on, c'est un état un peu... cocasse! »

PAGEVIN. Comment!

CRIQUEVILLE, *avec chaleur.* Qu'appelez-vous cocasse?... me suis-je écrié ; est-il une profession plus noble, plus grande, plus utile à la société? Répondez, général... Santa... chose!... Supprimez les tailleurs... que devient la morale?

PAGEVIN. C'est vrai!

ANTOINE, *ouvrant le poêle, à part.* Tiens! elles sont cuites!

(*Il prend une andouillette et la mange.*)

CRIQUEVILLE. « Sans eux, que devient la civilisation? elle tombe à l'état... sauvage!... ou tout au moins au costume hideux de garçon boulanger!... Supprimez les tailleurs!... et tout le Brésil est en mitron! »

PAGEVIN, *transporté.* Bien dit! bravo! bravo!

CRIQUEVILLE, *à part, regardant Antoine.* Et l'autre qui mange là-bas... « Tout flatteur vit aux dépens... » c'est la fable en action!

PAGEVIN. Comme ça, vous croyez que j'obtiendrai...?

CRIQUEVILLE. Chut!... c'est fait!

PAGEVIN, *avec joie.* Je suis nommé?

CRIQUEVILLE. Vous recevrez ça aujourd'hui ou demain... ou après-demain... ou un autre jour...

PAGEVIN. Oh! si je pouvais l'avoir pour dimanche!... est-ce un peu grand?

CRIQUEVILLE. Énorme!

PAGEVIN. De quelle couleur?

CRIQUEVILLE, *à part.* Il m'ennuie! j'ai très faim! (*Haut.*) Jaune, vert, bleu et groseille... sur lilas!

PAGEVIN, *enthousiasmé.* Cinq couleurs!... les cinq couleurs sont revenues!... je voulais encore vous demander...

CRIQUEVILLE. Pardon... je suis attendu à déjeuner au *Café de Paris*... Mon chapeau?

PAGEVIN. Le voici.

ANTOINE, *à part.* Au *Café de Paris!*... si j'avais su!...

(*Il rejette l'andouillette dans le plat.*)

PAGEVIN. Croyez, monsieur, que ma reconnaissance éternelle...

CRIQUEVILLE, *lui frappant doucement la joue.* Eh! eh! ce bon Pagevin!... Adieu!

ANTOINE, *de même.* Eh! eh! ce bon Pagevin!... Adieu!

PAGEVIN, *les accompagnant.* Allez doucement!... l'escalier est ciré!... prenez la rampe!... (*Seul, redescendant.*) Quel charmant jeune homme! Enfin, me voilà nommé!... je suis chevalier de l'ordre... Tiens! de quel ordre?... (*Se rappelant.*) Ah sapristi! nous avons oublié la facture! (*Courant à la porte du fond et appelant.*) Monsieur... c'est six cent soixante-trois...

ACTE TROISIÈME

Le boulevard devant le Café de Paris. *Chaises, tables. Au fond les fenêtres du café. Au milieu, au fond, le perron qui conduit dans le café.*

SCÈNE PREMIÈRE. PROMENEURS, CONSOMMATEURS, UN ANGLAIS, ANTOINE, puis CRIQUEVILLE, à la fenêtre du café.

Au lever du rideau, quelques promeneurs passent et disparaissent. Un Anglais est assis à une table, à droite, devant le café. Antoine se tient debout au pied du perron, le pardessus de son maître sur le bras.

CHŒUR, dans l'intérieur.

AIR de *Galathée.*

Convive agréable
Et vins délicats,
Voilà, de la table,
Les plus doux appas!

ANTOINE *montrant le café.* Il déjeune! il déjeune là-dedans avec un tas de petits bourgeois très bien gantés ; moi, on m'a invité à rester à la porte... ça me creuse!...

VOIX DE CRIQUEVILLE, *dans le café.* Ah! le joli gilet!... Dieu! le beau gilet!...

VOIX DE MONTDOUILLARD. Charmant! charmant!

L'ANGLAIS, *appelant.* Garçon!

LE GARÇON. Monsieur?

L'ANGLAIS. Je avais demandé à vous un verre d'absinthe *souisse.*

LE GARÇON, *le servant.* Vous êtes servi, monsieur!

ANTOINE, *à part.* C'est un Anglais qui cherche à s'ouvrir l'appétit... Le mien est ouvert à deux battants!

CHŒUR. — REPRISE.

Convive agréable...
etc.

(*On entend chanter dans le café.*)

Font-y une noce là-dedans! Pristi! je regrette les andouillettes du tailleur!

(*L'Anglais sort par la droite. On entend des éclats de rire dans le café, la fenêtre s'ouvre.*)

CRIQUEVILLE, *paraît à la fenêtre de gauche, un verre de champagne à la main.* Mazette! on déjeune bien au *Café de Paris!*

ANTOINE. Monsieur... passez-m'en.

CRIQUEVILLE. De quoi?

ANTOINE. Du fricot!

CRIQUEVILLE. Est-ce que tu crois que j'ai mis de la mayonnaise dans ma poche? (*Lui passant son verre.*) Tiens, bois un coup!

ANTOINE, *après avoir bu.* C'est bon!... mais ça ne nourrit pas... c'est pas assez épais.

(*Il rend le verre.*)

CRIQUEVILLE. Ça marche! je suis déjà invité pour toute la semaine.

ANTOINE. Et moi?

CRIQUEVILLE. Tu m'accompagneras comme aujourd'hui.

ANTOINE. Pas plus?

VOIX DE L'INTÉRIEUR. Criqueville! Criqueville!

CRIQUEVILLE. Tu vois!... ils ne peuvent pas se passer de moi... Voilà! voilà!

(*Il ferme la fenêtre et disparaît.*)

SCÈNE II. ANTOINE, puis CATICHE.

ANTOINE, *seul.* Pristi! si la place n'était pas si bonne! (*Apercevant Catiche, qui entre par la gauche avec un panier sous le bras.*) Tiens, la Picarde!

CATICHE. Bonjour, monsieur Antoine... Je viens du marché.

ANTOINE, *flairant le panier.* Mâtin! ça sent le nanan... (*Haut.*) Qu'est-ce que vous avez donc là-dedans?

CATICHE. C'est un canard!

ANTOINE, *vivement.* Cuit?

CATICHE. Non, cru.

ANTOINE, *refermant le couvercle.* N'y touchons pas!... Il paraît qu'il se nourrit bien votre tailleur?...

CATICHE. Ah bien, oui! je ne suis plus chez lui.

ANTOINE. Déjà!

CATICHE. Nous n'avons pas pu nous entendre; il n'aime pas l'omelette!

ANTOINE. Oh Dieu! dire qu'il y a au dix-neuvième siècle des tailleurs qui n'aiment pas l'omelette!

CATICHE. Je suis restée chez lui deux heures, mais il m'a payé mes huit jours!

ANTOINE. Parbleu! c'est bien le moins!

CATICHE. Heureusement que je me suis replacée dans la même maison, au-dessus!... En v'là encore des gens qui vous ont une drôle de cuisine! Savez-vous ce qu'ils m'ont commandé pour leur dîner?

ANTOINE. Non! mais j'en mangerais bien!

CATICHE. Un canard aux olives... et une crème au chocolat!...

ANTOINE. C'est des étrangers!

CATICHE. Je ne sais pas ce que je vais leur faire... J'ai toujours acheté des œufs!

ANTOINE, *à part.* Voilà un canard qui commence par des olives et qui pourrait bien finir par une omelette!

CATICHE. Adieu, je me sauve!

ANTOINE. Bonne chance! Quelle belle coupe de fille! (*Catiche sort par la droite.*) Qué jolie Picarde!

SCÈNE III. ANTOINE, puis L'ANGLAIS, LE GARÇON, puis CRIQUEVILLE, puis UNE MARCHANDE DE GÂTEAUX.

L'ANGLAIS, *entrant et s'asseyan à une table à gauche.* Garçonne!

LE GARÇON. Monsieur!

L'ANGLAIS. Je demandais encore un verre d'absinthe *souisse.*

ANTOINE, *à part, regardant l'Anglais.* La vue de cet homme me

creuse de plus en plus!... Oh! une idée... (*Appelant le garçon qui sert l'Anglais.*) Garçon!

LE GARÇON, *à Antoine.* De l'absinthe, monsieur?... tout de suite!

ANTOINE. Mais non!... imbécile... Voulez-vous dire à M. Crique-ville qu'un monsieur bien mis désire lui parler.

LE GARÇON. J'y cours...
(*Il rentre dans le café.*)

ANTOINE, *seul.* Je vas lui demander cent sous et je me ferai servir un bifteck.

CRIQUEVILLE *paraissant sur le perron.* Qui est-ce qui me demande?

ANTOINE, *mystérieusement.* Chut! approchez!

CRIQUEVILLE, *descendant.* Eh bien?

ANTOINE. C'est moi!

CRIQUEVILLE. Que le diable t'emporte! Que veux-tu?

ANTOINE. Je voudrais avoir cent sous pour déjeuner?
(*Il tend la main.*)

CRIQUEVILLE. Cent sous?... Il est facétieux... est-ce que je les ai?

ANTOINE. Alors, donnez-moi la clef... je vas aller les chercher.
(*Il tend la main.*)

CRIQUEVILLE. Quelle clef?

ANTOINE. De votre domicile... A propos, où demeurons-nous?

CRIQUEVILLE. Tiens! c'est vrai! Nous ne demeurons pas!

ANTOINE, *à part.* Sapristi! pas d'argent et pas de domicile!... Ah! si la place n'était pas si bonne! (*Haut.*) Mais je ne peux pourtant pas vivre comme ça!

AIR : de *Madame Favart.*

N'avoir, monsieur, pour toute [subsistance,
Qu'un pardessus qu'on porte sur [le bras...

CRIQUEVILLE

C'est très joli!

ANTOINE

Mais pas comme pitance!
Mon estomac rêve d'autres repas!

CRIQUEVILLE

Veux-tu, gratis, un festin confor-[table?

ANTOINE

Mon sort, pour lors, serait un des [plus beaux!

CRIQUEVILLE

Eh bien, mon cher, souviens-toi de [la fable :
Fais le renard... et trouve des cor-[beaux.
Rappelle-toi le renard de la fable...
Imite-le, fais chanter les corbeaux!

ANTOINE. Sur le boulevard des Italiens?

CRIQUEVILLE. Il y en a partout! (*Apercevant une marchande de gâteaux qui entre par la droite et traverse.*) Tiens! voilà une marchande de gâteaux!

(*La marchande de gâteaux en offre à l'Anglais.*)

ANTOINE. Vous croyez?

CRIQUEVILLE. Parbleu!

ANTOINE. Je vas essayer! (*Il lui prend la taille.*) Eh! bonjour, ma petite mère!

LA MARCHANDE, *le repoussant.* Dites donc, vous!

ANTOINE. Ah! que vous êtes donc fraîche et jolie à ce matin!

LA MARCHANDE. Achetez-moi quelque chose.

ANTOINE. Acheter? merci! je sors de table! (*La suivant.*) Mais que vous êtes donc fraîche et jolie à ce matin!

(*Il disparaît avec elle.*)

CRIQUEVILLE, *le suivant du regard dans la coulisse.* Eh bien, mais il ira ce garçon, il ira!

SCÈNE IV. CRIQUEVILLE, RENAUDIER LE GARÇON, L'ANGLAIS.

RENAUDIER, *descendant le perron et s'adressant au garçon.* Adrien, rendez-moi...

CRIQUEVILLE, *se retournant.* Renaudier! mon beau-père!

RENAUDIER. Criqueville!... avez-vous la monnaie d'un billet de cent francs?

CRIQUEVILLE, *fouillant à sa poche.* Non... non... je ne crois pas! (*A part.*) Il s'adresse bien!

RENAUDIER, *descendant.* Alors prêtez-moi vingt francs!

CRIQUEVILLE, *à part.* Pristi!

RENAUDIER, *changeant d'idée.* Au fait... c'est inutile! (*Au garçon.*) Nous réglerons demain.

(*Le garçon rentre.*)

CRIQUEVILLE, *fouillant à sa poche avec empressement.* Nous disons vingt francs... vous ne voulez pas davantage?...

RENAUDIER. Merci... je n'en ai plus besoin.

CRIQUEVILLE. Général, tout... tout ce que j'ai est à vous!

RENAUDIER. Je le sais... J'allais vous écrire.

CRIQUEVILLE. A moi?

RENAUDIER. Etes-vous en mesure? avez-vous complété votre appoint?

CRIQUEVILLE. Pas encore.

RENAUDIER. Et votre place?

CRIQUEVILLE. Je m'en occupe...

RENAUDIER. Dépêchez-vous, morbleu!

L'ANGLAIS, *appelant.* Garçonne!

(*Le garçon s'approche. Il lui parle à voix basse.*)

RENAUDIER. Je vous préviens qu'on doit me présenter ce soir un futur pour ma fille...

CRIQUEVILLE. Comment! ce soir?... mais vous m'aviez donné deux mois.

RENAUDIER. Deux mois... si je ne trouvais pas avant... Mais, si je trouve... je n'ai pas envie de vous attendre sous l'orme!

CRIQUEVILLE. Cependant, général...

LE GARÇON, *qui a quitté l'Anglais et s'approchant de Renaudier.* Monsieur...

RENAUDIER. Quoi? que veux-tu?

LE GARÇON. C'est que... je ne sais comment vous dire ça... c'est cet Anglais... qui est là-bas... (*L'Anglais se lève et salue Renaudier, qui lui rend son salut.*) Il m'a chargé de vous demander si vous vouliez manger contre lui...

RENAUDIER. Manger contre lui?...

LE GARÇON. C'est un pari... un défi... il est venu de Londres exprès... le vaincu payera le dîner!

CRIQUEVILLE. Le duel à l'indigestion!

RENAUDIER, *avec colère.* Va te coucher toi et ton Anglais!... A-t-on jamais vu un jocko pareil! — Adieu, Criqueville!

CRIQUEVILLE. Mais, général...

RENAUDIER. Dépêchez-vous, mon cher, dépêchez-vous!

(*Il sort par la gauche, Criqueville l'accompagne et disparaît.*)

L'ANGLAIS, *se levant.* Oh!shocking... cet mossieu, il voulait pas manger contre moa... c'était le poltronnerie...

(*Il disparaît à droite.*)

SCÈNE V. CRIQUEVILLE, puis MONTDOUILLARD, ARTHUR, BARTAVELLE, JEUNES GENS.

CRIQUEVILLE, *rentrant seul.* Eh bien, me voilà gentil! on présente ce soir un futur à ma prétendue... c'est ma faute aussi ; je déjeune, j'avale du champagne et je ne fais pas mes affaires!... c'est que cent mille francs et une place, ça ne s'offre pas comme une prise de tabac dans un omnibus! c'est très difficile à demander!

(*Montdouillard descend le perron du café, suivi de Bartavelle, d'Arthur et des invités. Montdouillard a un nouveau gilet.*)

CHŒUR.

AIR d'*Hervé.*

Quel aimable convive,
Joyeux et charmant causeur,
Il séduit, il captive
L'esprit, l'oreille et le cœur!

(*Pendant le chœur chacun accable Criqueville de poignées de mains.*)

BARTAVELLE. Ce cher ami!

ARTHUR. Ce bon Criqueville!

MONTDOUILLARD, *avec expansion.* Albert... voulez-vous un cigare...

CRIQUEVILLE. Volontiers, Montdouillard.

MONTDOUILLARD. Appelez-moi Sulpice!

(*Il remonte.*)

ARTHUR, *bas, à Criqueville.* Jetez donc ça... Montdouillard est un cuistre... il ne fume que des deux sous... Tenez, en voici un... pur havane.

(*Il lui présente son porte-cigares.*)

CRIQUEVILLE, *acceptant.* Merci... demain, je vous ferai goûter des miens.

(*Arthur remonte.*)

BARTAVELLE, *bas, à Criqueville.* Ne fumez pas ça... c'est un havane fabriqué à Bruges. (*Offrant son porte-cigares.*) Voilà le vrai havane!

CRIQUEVILLE. Trop aimable... (*Offrant un cigare.*) A mon tour, permettez-moi de vous en offrir un... c'est du sucre! (*A part.*) Celui de Montdouillard... le deux-sous-tados!

BARTAVELLE, *l'examinant.* Comme il est noir!

CRIQUEVILLE. Il est fait par les nègres! (*A Bartavelle qui se dispose à l'allumer.*) Non!... ce soir avant de vous coucher! (*A part.*) Certainement, ils sont très gentils avec leurs cigares... mais tout cela ne constitue pas une dot!

MONTDOUILLARD. Garçon!... Servez-nous vite le café... il faut que j'aille à la Bourse!

ARTHUR. Bah! la Bourse! tu iras demain.

MONTDOUILLARD. Impossible! je suis occupé de ma grande affaire...

ARTHUR. Quelle affaire?

MONTDOUILLARD. Mon emprunt valaque... c'est dans quatre jours qu'on le soumissionne... nous n'avons pas de concurrents... il y a là un coup de fortune!...

CRIQUEVILLE, *à part.* Un coup de fortune! si je pouvais me fourrer là-dedans!

LE GARÇON. Le café est servi.

TOUS, *remontant vers la table au fond.* Bravo! bravo!

CRIQUEVILLE, *arrêtant Montdouillard.* Vous me disiez donc que l'emprunt valaque...?

MONTDOUILLARD. Une opération superbe! les éventualités font déjà cent francs de prime... et j'en ai réservé cinq mille pour papa!

CRIQUEVILLE. Ah! vous en avez réservé... (*Le cajolant.*) Ce bon petit Saint-Sulpice! (*Caressant son gilet.*) Mon Dieu! la jolie étoffe! quelle jolie étoffe!

MONTDOUILLARD, *à part, se pavanant.* Il est très spirituel... mais le café refroidit.

(*Il veut remonter.*)

CRIQUEVILLE, *le retenant.* Dites donc, Sulpice... est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de s'en procurer un peu de vos éventualités?

MONTDOUILLARD. Pour vous, cher enfant... il y en a toujours!

CRIQUEVILLE, *avec effusion.* Ah! brave ami...

MONTDOUILLARD. Allons donc... entre nous.

(*Il remonte prendre son café.*)

CRIQUEVILLE, *à part.* J'en demanderai mille... ça fera mon compte. (*Apercevant Bartavelle qui fume à droite, près du perron.*) Bartavelle! est-ce que vous êtes malade?

BARTAVELLE. Non... je suis ennuyé.

CRIQUEVILLE. Est-il possible! un homme qui a de si beaux chevaux. (*A part.*) Il faut flatter ses chevaux à celui-là!

BARTAVELLE, *douloureusement.* Criqueville... j'ai une jument qui ne se nourrit pas... vous savez, Mauviette...

CRIQUEVILLE, *affectant la plus vive douceur.* Ah! mon Dieu! mon Dieu!... Mauviette qui ne se nourrit pas!

BARTAVELLE. Et puis je crois que Pichenette...

CRIQUEVILLE. Encore une?

BARTAVELLE. Non... Une danseuse! je crois qu'elle me trompe!

CRIQUEVILLE. Oh! ça...

BARTAVELLE. Ce n'est pas pour la chose... mais c'est humiliant... J'ai trouvé ce matin chez elle un billet au fond d'un sac de marrons glacés...

MONTDOUILLARD, *à part.* Le mien!

CRIQUEVILLE. Et vous supposez que le confiseur...

(*Ils se lèvent et descendent la scène. Criqueville avec son petit verre.*)

BARTAVELLE. Non! pas le confiseur... je soupçonne cinq de mes amis... mais j'ai un moyen de découvrir...

CRIQUEVILLE. Voyons, ne pensez pas à cela! pensez à vos chevaux! car en avez-vous!

MONTDOUILLARD. Sans compter ce magnifique attelage qui l'attend là... devant Tortoni...

BARTAVELLE, *avec mépris.* Ça?... allons donc! des chevaux de notaire!

CRIQUEVILLE. Comment?

BARTAVELLE. Ça vous mène... ça vous ramène... et ça ne casse jamais rien!

(*Il va prendre un verre.*)

TOUS. Ah! charmant!...

(*Criqueville descend la scène.*)

BARTAVELLE. Je vais m'absenter pour quelques jours, je cherche un ami pour les promener.

CRIQUEVILLE. Tiens!

BARTAVELLE. Criqueville! je ne vous les propose pas...

CRIQUEVILLE. Pourquoi?

BARTAVELLE. Vous avez les vôtres...

CRIQUEVILLE. C'est-à-dire... (*A part.*) Une voiture... moi qui n'ai pas de domicile!... je coucherais dedans!

BARTAVELLE, *qui a reporté sur la table son petit verre.* Je ne pars que dans une heure... si nous allions voir vos écuries!

(*Il lui prend le bras.*)

CRIQUEVILLE. Non!... pas aujourd'hui... j'ai les maçons!... et puis, vous allez bien rire... dans ce moment, je suis à pied...

TOUS, *se levant.* Ah! ah! ah!...

CRIQUEVILLE. J'ai tout vendu!

BARTAVELLE. Ah bah!... c'est à merveille! vous allez prendre ma voiture.

CRIQUEVILLE. C'est que je ne sais...

BARTAVELLE. Allons donc! des façons!... je me brouille!...

CRIQUEVILLE. Diable d'homme!... allons, j'accepte!

BARTAVELLE. A la bonne heure! Je vais dire à mon cocher de se tenir à votre disposition.

CRIQUEVILLE, *à part.* Me voilà logé.

MONTDOUILLARD. Deux heures! nom d'un petit Mouzaïa!

ARTHUR. Qu'est-ce que c'est que ça?

MONTDOUILLARD. C'est un juron industriel... que j'ai inventé un jour où j'ai perdu cinq mille francs sur les mines... Adieu, mes bibi!... A propos, j'ai rendez-vous ici à quatre heures avec Flavigny... Si vous le voyez, priez-le de m'attendre...

ARTHUR. Ça se trouve bien... j'ai quelque chose à lui demander.. une place pour un de mes amis...

CRIQUEVILLE. Hein? Qu'est-ce que c'est que ce Flavigny qui donne des places?

BARTAVELLE. Un administrateur de chemin de fer...

MONTDOUILLARD. Et il n'est pas fort! j'ai lu son dernier rapport aux actionnaires... Quel orgue de Barbarie, mon ami!

CRIQUEVILLE. Et il donne des places?

MONTDOUILLARD. Lui, il en a plein ses poches!

CRIQUEVILLE, *à part.* En voilà un que je fouillerai!

MONTDOUILLARD. A tantôt!

CHŒUR.

AIR : Chœur final du vaudeville *Quand on attend sa bourse.*

A regret on vous laisse :
Adieu donc!... Votre main ;
Mais donnez-nous promesse
De nous revoir demain.

CRIQUEVILLE.

A regret je vous laisse,
Chers amis, votre main...
Vous avez ma promesse
De vous revoir demain.

(*Tous sortent, excepté Criqueville.*)

SCÈNE VI.

CRIQUEVILLE, puis ANTOINE.

CRIQUEVILLE, *seul.* J'ai un équipage et une dot!... c'est-à-dire je l'aurai demain... C'est égal... l'homme est une bien drôle de mécanique! dire qu'il suffit d'un petit morceau de sucre... Est-ce que je suis comme ça, moi? allons donc!

ANTOINE, *entrant.* Ouf! je n'en puis plus!

CRIQUEVILLE. Antoine!... Eh bien, et ta marchande de gâteaux?

ANTOINE. C'est une usurière... je l'ai flattée jusqu'à la barrière du Roule... Voilà tout ce que j'ai pu accrocher... un plaisir!...

(*Il en fait une boulette et l'avale.*)

CRIQUEVILLE. Diable... mais c'est un succès!

ANTOINE. Bien léger!... Tiens! vous fumez! monsieur, donnez-moi votre bout.

CRIQUEVILLE. Eh! tu m'ennuies!

ANTOINE, *à part.* Nous allons voir! je parie qu'y me le donne!

CRIQUEVILLE. Dis donc... en ton absence, je me suis donné une voiture...

ANTOINE. Ah bah!

CRIQUEVILLE. Regarde... là... devant Tortoni.

ANTOINE. Ça ne m'étonne pas... Monsieur a tant d'esprit!

CRIQUEVILLE, *flatté.* Vraiment? tu trouves?

ANTOINE, *à part.* Je parie qu'y me le donne!... (*Haut.*) Ah! monsieur, je ne sais pas où vous allez prendre tout ce que vous dites...

CRIQUEVILLE. Continue...

ANTOINE. Mais, dès que vous parlez, je reste de là... comme un imbécile... la bouche ouverte...

CRIQUEVILLE, *à part, flatté.* J'aime son langage rustique.

ANTOINE. Et vous êtes fin... fin comme *l'encre*... et beau de corps!... Ah! quel corps beau!

CRIQUEVILLE, *à part, épanoui.* C'est un bien brave garçon! (*Haut.*) Tiens, voilà un cigare.

ANTOINE, *le prenant.* Oh! merci, monsieur! (*Au public.*) Ça y est... Il est aussi bête que les autres! (*A Criqueville.*) Je vas voir notre équipage.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII. CRIQUEVILLE, FLAVIGNY, LE GARÇON.

CRIQUEVILLE, *regardant sortir Antoine.* C'est la nature!... ça ne sait pas flatter!

FLAVIGNY, *entrant et s'adressant au garçon.* Adrien!... savez-vous si Montdouillard est ici?

LE GARÇON. Il est reparti, monsieur de Flavigny.

CRIQUEVILLE. Hein?... Flavigny!

FLAVIGNY, *regardant sa montre.* Je suis en avance... je vais l'attendre. (*Il s'assied à une table.*) Servez-moi un verre de porto!

LE GARÇON. Tout de suite!

(*Il entre dans le café.*)

CRIQUEVILLE, *à part.* Flavigny! ma place! ouvrons la tranchée! (*Il s'approche de Flavigny en le saluant. Flavigny ne répond pas à ses saluts.*) Il a peut-être la vue basse!

(*Il s'assoit à une table voisine.*)

FLAVIGNY. Adrien!... une allumette!

CRIQUEVILLE, *voyant Flavigny tirer un cigare, lui offre le sien.* Monsieur veut-il du feu?

FLAVIGNY, *froidement.* Merci!

(*Le garçon lui présente l'allumette.*)

CRIQUEVILLE, *à part.* Il est froid!... (*Haut, après un silence.*) Jolie journée! (*Flavigny, importuné, prend un journal et lui tourne le dos. A part.*) Je ne le crois pas d'un caractère liant.

FLAVIGNY, *appelant.* Adrien!... à quelle heure doit revenir Montdouillard?

CRIQUEVILLE, *avec empressement.* A quatre heures, monsieur, à quatre heures!

FLAVIGNY, *froidement.* Merci, monsieur.

CRIQUEVILLE, *après un silence.* Quel charmant homme que ce Montdouillard! de l'esprit! des manières! de la distinction!...

FLAVIGNY. Vous n'êtes pas difficile.

(*Il reprend son journal.*)

CRIQUEVILLE, *à part.* Il paraît qu'avec celui-là, il faut abîmer le prochain... On en trouve comme ça! (*Haut.*) Il m'a toujours fait l'effet d'un perruquier qui venait de gagner le gros lot!

FLAVIGNY. De qui parlez-vous?

CRIQUEVILLE. De Montdouillard!

FLAVIGNY, *souriant.* Ah! (*Il pose son journal.*) Mais vous disiez tout à l'heure...

CRIQUEVILLE. Oh! devant le garçon... je ne voulais pas le priver de son seul admirateur.

FLAVIGNY, *riant.* En effet, il a beaucoup de succès auprès de ces messieurs...

CRIQUEVILLE. Que voulez-vous!... un homme qui change cinq fois de gilet par jour... ça éblouit!

FLAVIGNY, *rapprochant sa chaise.* Ah! c'est bien cela!

CRIQUEVILLE, *à part.* Il est chatouillé... (*Haut.*) C'est comme ce petit Bartavelle... le connaissez-vous?

FLAVIGNY. Oui... mais ça ne fait rien...

CRIQUEVILLE, *à part.* Parbleu!... au contraire... (*Haut.*) Un homme qui n'a d'esprit qu'à cheval... et qui a toujours l'air d'être à pied!

FLAVIGNY, *rapprochant sa chaise.* Il est charmant! (*Haut.*) Monsieur, peut-on vous offrir un verre de porto?

CRIQUEVILLE. Merci! (*A part.*) J'ai trouvé le ressort.

FLAVIGNY. Je vois que vous êtes l'ami de tous ces messieurs.

CRIQUEVILLE. L'ami? ah! c'est une épigramme! Je les rencontre dans le monde!... mais, entre nous, j'estime peu ces batteurs de boulevard!

FLAVIGNY. Cela fait votre éloge!

CRIQUEVILLE. Je ne voudrais compter mes amis que parmi ces hommes sérieux, ces esprits lucides et pratiques... qui honorent la science et l'industrie...

FLAVIGNY. Très bien dit!

CRIQUEVILLE. Tenez, j'ai lu dernièrement un écrit d'un de ces hommes... vraiment utiles! et je suis resté frappé d'admiration devant l'immensité de cette haute intelligence!...

FLAVIGNY, *redevenant froid et reprenant son journal.* Ah! vous êtes bien heureux!

CRIQUEVILLE, *à part.* Il croit que je parle d'un de ses amis!...

FLAVIGNY, *ironiquement.* Et peut-on savoir le nom de cette merveille?

CRIQUEVILLE. L'écrit était signé d'un nommé... Flavigny.

FLAVIGNY. Tiens! (*Il pose son journal.*) Vous avez lu ça?

CRIQUEVILLE, *avec feu.* Si je l'ai lu! je l'ai lu et relu!

FLAVIGNY, *flatté.* Ah!

CRIQUEVILLE, *à part.* Bois du lait, va! bois du lait!

FLAVIGNY. Et ce Flavigny est de vos intimes?

CRIQUEVILLE. Si l'intimité... c'est l'admiration... oui, monsieur... Quant à sa personne, je me la figure... ce doit être un noble vieillard!

FLAVIGNY. Hein?

CRIQUEVILLE. Au regard vif encore... aux cheveux blanchis par l'étude!...

FLAVIGNY. Permettez!...

CRIQUEVILLE, *avec enthousiasme.* Ce n'était qu'un simple rapport, monsieur... un rapport aux actionnaires... ordinairement tout ce qu'il y a de plus bête au monde!

FLAVIGNY, *riant.* Le rapport, ou les actionnaires?

CRIQUEVILLE. Les deux! (*S'animant.*) Mais, sous la plume magique de ce vieillard, l'horizon s'est élargi!... quelle sève! quelle vigueur! quelle netteté!

FLAVIGNY, *se laissant aller.* La fin, surtout!

CRIQUEVILLE. Tout, monsieur... pas plus la fin que le commencement! tout est beau! jusqu'aux chiffres! les chiffres... ces chardons du discours! il sait les transformer en autant de fleurs suaves et harmonieuses...

FLAVIGNY, *à part.* Il s'exprime très bien!

CRIQUEVILLE, *à part.* Toi, demain, tu m'offriras une place! (*Haut.*) Voyez-vous, monsieur!... je ne mourrai pas content avant d'avoir serré la main de ce savant vénérable!...

FLAVIGNY. Oh! vénérable!...

CRIQUEVILLE. Vous dites?

FLAVIGNY. Vénérable est de trop...

CRIQUEVILLE, *se levant avec menace.* Prétendriez-vous l'insulter?

FLAVIGNY, *se levant aussi.* Non ; mais...

CRIQUEVILLE, *avec véhémence.* Je ne le souffrirais pas!... je ne le souffrirais pas!

FLAVIGNY. Calmez-vous! Je puis vous procurer le plaisir de serrer la main à M. de Flavigny!

CRIQUEVILLE, *vivement.* Où? quand? partons!

FLAVIGNY. Inutile! (*Lui tendant la main.*) Touchez là.

CRIQUEVILLE. Quoi! monsieur... vous seriez?... si jeune encore!... et si...

FLAVIGNY. Assez... je croirais maintenant que vous voulez me flatter...

CRIQUEVILLE. Moi!... flatter?... vous ne me connaissez pas...

FLAVIGNY. Puis-je savoir le nom de mon nouvel ami?

CRIQUEVILLE. Albert de Criqueville.

FLAVIGNY. Je ne l'oublierai pas... Venez me voir... nous reprendrons cette conversation... j'ai beaucoup, mais beaucoup de plaisir à vous entendre...

CRIQUEVILLE, *à part.* Gourmand!

FLAVIGNY. Mais pardon... j'entre au café... une lettre à écrire... (*Au garçon.*) Adrien!... dès que Montdouillard sera venu, vous m'avertirez...

LE GARÇON. Oui, monsieur...

FLAVIGNY, *à Criqueville, en riant.* Ce pauvre Montdouillard! vous ne devineriez jamais pourquoi je l'attends...

CRIQUEVILLE. Pour causer gilets...

FLAVIGNY. Non... il veut se marier.

CRIQUEVILLE. Ah! le malheureux!...

FLAVIGNY. J'ai promis de le présenter à cinq heures... je m'en lave les mains... je le déposerai chez le beau-père, comme une carte de visite...

CRIQUEVILLE. Cornée...

FLAVIGNY. Ah! charmant!... d'autant mieux que la future est jolie... C'est la fille du général Renaudier...

CRIQUEVILLE, *bondissant.* Hein?

FLAVIGNY, *montant le perron.* Cornée est charmant!... au revoir!

(*Il entre dans le café.*)

SCÈNE VIII. CRIQUEVILLE, puis PAGEVIN, puis ANTOINE.

CRIQUEVILLE, *seul.* Clotilde... ma prétendue, Montdouillard veut l'épouser... et l'entrevue est pour cinq heures... il faut l'empêcher à tout prix!...

(*Il remonte et se heurte contre Pagevin, qui entre avec un paquet sous le bras.*)

PAGEVIN. Aïe!

CRIQUEVILLE. Butor!

PAGEVIN, *le reconnaissant.* Tiens! c'est vous?

CRIQUEVILLE, *à part.* Pagevin! que le diable l'emporte!... (*Haut.*) Ce cher ami...

PAGEVIN. Dites donc... ça n'est pas encore arrivé...

CRIQUEVILLE. Quoi?

PAGEVIN. Du Brésil...

CRIQUEVILLE. Les vents sont contraires...

PAGEVIN. Et puis je voulais vous demander... de quel ordre?

CRIQUEVILLE, *à part.* Oh! qu'il m'ennuie! (*Haut.*) L'ordre du Merle-Blanc!!

PAGEVIN. Tiens, je croyais qu'il n'y en avait pas?

CRIQUEVILLE. Si... au Brésil... mais c'est un ordre extrêmement rare! Vous êtes pressé... bonjour!

PAGEVIN. A propos... nous avons oublié ce matin la petite facture...

(*Il la tire de sa poche.*)

CRIQUEVILLE. Que vois-je? vous faites vos courses à pied!

PAGEVIN. J'attends l'omnibus. (*Présentant sa facture.*) C'est six cent soixante-trois francs...

CRIQUEVILLE. Mon tailleur... en omnibus?... je ne le souffrirai pas... où allez-vous?

PAGEVIN. A la Bastille... C'est six cent...

CRIQUEVILLE, *appelant.* Antonio!... (*A Pagevin.*) Vous allez prendre ma voiture...

PAGEVIN, *à part.* Il a voiture...

ANTOINE, *entrant.* Monsieur?

CRIQUEVILLE. Conduisez cet excellent M. Pagevin jusqu'à mon coupé... vous reviendrez.

PAGEVIN. J'aurais pourtant bien voulu régler...

CRIQUEVILLE. Allez, allez, pas de remerciements... Ce bon monsieur Pagevin...

ANTOINE. Donnez-moi votre paquet... Ce bon monsieur Pagevin!

(*Antoine entraîne Pagevin par la droite.*)

SCÈNE IX. CRIQUEVILLE, PUIS MONTDOUILLARD, PUIS FLAVIGNY.

CRIQUEVILLE. Emballé... et d'un!...

MONTDOUILLARD, *entrant vivement par la gauche.* Je suis en retard... Flavigny est-il arrivé?

CRIQUEVILLE. Il sort d'ici...

MONTDOUILLARD. Nom d'un petit Mouzaïa...

CRIQUEVILLE. Tenez, cette voiture qui part du côté de la Bastille...

(*Il indique la voiture qui emporte Pagevin.*)

MONTDOUILLARD. Ah! sapristi!... (*Appelant.*) Flavigny!... Flavigny!... il n'entend pas... je vais prendre un régie. (*Il sort en appelant.*) Cocher!... cocher!...

(*Criqueville se joint à lui pour appeler.*)

CRIQUEVILLE. Et de deux!

FLAVIGNY, *sortant du café.* Ah çà! ce diable de Montdouillard...

CRIQUEVILLE, *vivement.* Il vient de partir...

FLAVIGNY. Comment?

CRIQUEVILLE, *indiquant la gauche.* Ce fiacre qui se dirige vers la Madeleine...

FLAVIGNY. L'imbécile!... il y a un malentendu... il faut que je le rejoigne... Vite! une voiture! (*Il sort par la gauche en appelant.*) Cocher!... cocher! ...

(*Criqueville appelle aussi.*)

SCÈNE X. CRIQUEVILLE, ANTOINE, LE GARÇON, L'ANGLAIS, qui rentre et se place à la table de gauche ; UN COMMISSIONNAIRE, UN BOURGEOIS.

CRIQUEVILLE. Et de trois!... ils ne se mordront pas... voilà une entrevue qui se tourne le dos.

ANTOINE, *entrant.* Monsieur... le tailleur vous remercie bien... (*A part.*) Ma foi! je me suis commandé un second pantalon... Pristi! que j'ai faim!

LE GARÇON, *qui vient de causer avec l'Anglais, à Criqueville.* Monsieur... c'est encore cet Anglais...

CRIQUEVILLE. Quoi?

LE GARÇON. Il demande si vous voulez manger contre lui.

CRIQUEVILLE. Ah! mais il n'a qu'une note... donne-lui un sou! (*Apercevant Antoine et rappelant le garçon.*) Non!... ne lui dis rien! (*Bas, à Antoine.*) Antoine! te sens-tu capable d'un grand appétit?

(*L'Anglais monte lentement l'escalier.*)

ANTOINE. Ah! monsieur, je mangerais un bœuf!

CRIQUEVILLE. Ça suffit... Endosse mon pardessus... Là!... cache ton chapeau...

ANTOINE, *à part.* Qu'est-ce qu'il va faire?

CRIQUEVILLE, *à l'Anglais, qui s'est rapproché.* Milord... permettez-moi de vous présenter un jeune banquier... (*Bas, à Antoine.*) Cache ton chapeau! (*Haut.*) Qui brûle de se mesurer avec vous...

L'ANGLAIS, *redescendant à Antoine.* Haô! vous vôlez manger contre moa, vô?

ANTOINE. Dans ce moment, monsieur, je mangerais contre mon père...

CRIQUEVILLE. Le premier rassasié payera la carte... tu entends!

ANTOINE, *frappant son gousset.* Je suis doublement tranquille!

L'ANGLAIS, *à Antoine.* Je avais déjà fait crever deux amis à moâ... (*Lui indiquant l'entrée du café.*) A votre tour!

ANTOINE. Après vous!

L'ANGLAIS, *au haut du perron.* Garçone! rosbeef pour houit!

(*Antoine et l'Anglais entrent dans le café.*)

CRIQUEVILLE, *seul.* Qu'on dise que je ne nourris pas mes gens!... Allons! voilà une bonne journée... aujourd'hui, j'ai semé... à demain la récolte... Qu'est-ce que je vais faire en attendant mon groom?... j'ai envie de prendre une glace! (*Tâtant ses poches.*) Diable! vide complet! (*Avisant un bourgeois assis à une table à droite.*) Que je suis bête!... et ce monsieur... il n'a pas été mis là pour des prunes... (*Appelant.*) Garçon... une vanille...

ANTOINE, *ouvrant la fenêtre du café, il a la bouche pleine.* Garçon!.. bœuf aux choux... pour huit!

CRIQUEVILLE. Comme il soutient le pavillon français! (*Allant s'asseoir à la table du bourgeois.*) Monsieur, après vous, *le Constitutionnel?*

LE BOURGEOIS. Oui, monsieur!

(*Il veut ôter son chapeau qui est sur la table.*)

CRIQUEVILLE. Laissez! laissez! il ne me gêne pas!

LE BOURGEOIS. Oh! monsieur...

CRIQUEVILLE. Non, monsieur.

(*Le garçon apporte la glace.*)

ACTE QUATRIÈME

Une pièce servant de bureau. A droite, une table à écrire. Cartons, papiers. Près de la table, une chaise avec un coussin mobile. Porte principale au fond. Portes latérales ; sur l'une : CABINET DU DIRECTEUR ; *sur l'autre :* ADMINISTRATION.

SCÈNE I. KERKADEC, FLAVIGNY, puis MONTDOUILLARD.

KERKADEC, *tenant des papiers à la main et parlant à la cantonade.* Bien! monsieur de Saint-Putois... soyez tranquille... ça sera moulé. (*Revenant à sa table.*) En voilà un directeur de chemin de fer qui m'embête à grande vitesse!

FLAVIGNY, *entrant par la porte de l'administration.* Mon ami, voyez si M. de Saint-Putois peut me recevoir.

KERKADEC. Tout de suite, monsieur.

(*Il donne une lettre à Flavigny et entre à gauche.*)

FLAVIGNY, *seul, décachetant la lettre.* Ah! une lettre!... Encore une demande pour cette place d'inspecteur de première classe... elle n'est vacante que depuis hier... il y a déjà quatorze concurrents... mais je ne puis en disposer sans l'adhésion de mon collègue Saint-Putois... et réciproquement... c'est un duumvirat!

MONTDOUILLARD, *entrant par le fond. Nouveau gilet. A la cantonade.* Dites à la voiture de m'attendre.

FLAVIGNY. Montdouillard!

MONTDOUILLARD. Vous voilà donc enfin!

FLAVIGNY. Eh bien, vous êtes gentil!... et notre rendez-vous d'hier?

MONTDOUILLARD. Ne m'en parlez pas ; j'ai poursuivi une bête de voiture jusqu'à la Bastille.

FLAVIGNY. Et moi, jusqu'à la barrière de l'Étoile...

MONTDOUILLARD. Et qu'est-ce que j'ai trouvé dedans?... mon tailleur!

FLAVIGNY. Et moi, un sapeur du 29e de ligne avec une Alsacienne.

MONTDOUILLARD. Nom d'un petit Mouzaïa!... et mon entrevue manquée!

FLAVIGNY. J'ai vu le général ce matin... On se trouvera à trois heures chez madame Darbel... Prétextez une vsite.

MONTDOUILLARD, *étalant son gilet.* Bien!... justement, je suis habillé!

FLAVIGNY. Comment! est-ce que vous allez vous présenter avec ce gilet-là?

MONTDOUILLARD. Vous ne le trouvez pas joli?

FLAVIGNY. Vous avez l'air de promener une planche de tulipes.

MONTDOUILLARD, *piqué.* Une planche de tulipes!... Tout le monde n'est pas de votre avis. (*A part.*) Je suis fâché que Criqueville ne soit pas là.

FLAVIGNY. Vous venez voir Saint-Putois?

MONTDOUILLARD. Oui... j'ai à lui parler de mon emprunt valaque.

KERKADEC, *entrant.* Ces messieurs peuvent entrer.

FLAVIGNY. Allons! mais, croyez-moi, changez de gilet.

MONTDOUILLARD, *à part.* Est-ce qu'il serait jaloux?

(*Montdouillard et Flavigny sortent.*)

SCÈNE II. KERKADEC, CRIQUEVILLE, ANTOINE, puis CATICHE.

CRIQUEVILLE, *entrant et parlant à Antoine dans la coulisse.* Allons, arrive donc!

ANTOINE *paraît, portant toujours le pardessus de son maître; il est très pâle.* Voilà, monsieur!

CRIQUEVILLE, *à Kerkadec.* M. de Flavigny est-il dans ses bureaux?

KERKADEC. Il vient d'entrer chez M. le directeur avec M. Montdouillard.

CRIQUEVILLE. Tous les deux sont ici? bravo! (*A part.*) Ma dot et ma place!

KERKADEC. Si vous voulez prendre la peine d'attendre...

CRIQUEVILLE. Certainement.

(*Kerkadec sort.*)

ANTOINE, *à part.* Ah! je ne suis pas à mon aise!... Gredin d'Anglais!

(*Il s'assied sur une chaise.*)

CRIQUEVILLE, *à Antoine.* Eh bien, qu'est-ce que tu fais là?

ANTOINE. Monsieur, je suis mélancolique... j'ai des tristesses d'estomac!

CRIQUEVILLE. Tu as encore faim?

ANTOINE, *se levant d'un bond.* Oh non! je n'aurai plus jamais faim!

CRIQUEVILLE. Il paraît que tu as joliment fonctionné hier?

ANTOINE. Il fallait vaincre, monsieur, il fallait vaincre!

CRIQUEVILLE. Ou périr!

ANTOINE. Ou payer!... ah! monsieur! quel Anglais!... Si vous l'aviez vu manœuvrer à travers les biftecks, les gigots, les rosbifs!... haoup!... haoup!

CRIQUEVILLE. AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Cette lutte gastronomique
Devait être un coup d'œil charmant!

ANTOINE

N' m'en parlez pas! cet Anglais diabolique
Était affreux! fantastique! effrayant!
J'en tremble encor, monsieur, en en parlant.

Dix plats, vingt plats ne parais-
[saient qu'à peine
Pour s'engloutir dans ses flancs
[dévorants!...
Et j' me croyais, cauch'mar des
moins riants,
Tête-à-tête avec la baleine,
Au milieu d'un banc de harengs,
Quand ell' déjeun' dans un banc
[de harengs!
Ça entrait! ça entrait!

CRIQUEVILLE. Eh bien!... et toi?

ANTOINE. Moi, je tenais bon... d'abord! mais, au bout d'une heure, je commençais à me sentir gonfler dans votre pardessus... on vous l'a fait un peu étroit... pour moi!... l'English me guignait de l'œil... je ne bougeais pas!... enfin, on apporte le café!... Je me dis : « C'est fini!... » ah bien, oui!... le gredin commande un vaste plat de haricots... au lard!... je bondis!... un bouton part... ma livrée paraît!

CRIQUEVILLE. Maladroit!

ANTOINE. Au contraire!... ça m'a sauvé!... Milord se voyant à table avec un domestique, perd tout à coup l'appétit, se lève, me lance un *shocking*... paye et disparaît... mais trop tard!...

CRIQUEVILLE. Bah! tu étais vainqueur!

ANTOINE. Mais blessé!... (*Tristement.*) Ah! je me frictionnerais bien avec une tasse de thé!

CRIQUEVILLE. Voyons! du courage!... nous touchons au but. (*Avec exaltation.*) Antoine, c'est aujourd'hui Marengo!

ANTOINE, *grommelant.* Oui, Marengo! mais, avec tout ça, nous n'avons pas encore vu la couleur d'une pièce de cent sous!

CRIQUEVILLE. Patience! car la fable a raison... Tout flatteur vit aux dépens...

ANTOINE. Il vit, c'est possible!... mais il ne s'enrichit pas!... il ne s'enrichit pas!... voilà le *hic*!... nous n'avons pas même de domicile!

CRIQUEVILLE. Eh bien, et la voiture de mon ami Bartavelle? on y est fort bien!

ANTOINE. Dedans! c'est possible ; mais pas sur le siège!... et puis, un appartement sur roulettes!

CRIQUEVILLE. Plains-toi donc! je te loge dans les plus beaux quartiers... boulevard des Italiens!...

ANTOINE. On y fait un bruit!

CRIQUEVILLE. Si tu préfères le Marais... parle!... il n'y a qu'un coup de fouet à donner!

ANTOINE. Vous riez!... mais vous verrez qu'un de ces matins nous nous réveillerons en fourrière... pour n'avoir pas allumé les lanternes!

CRIQUEVILLE. Sois tranquille!... Dans une heure, notre vagabondage aura cessé ; j'aurai une place, une dot et un logement.

ANTOINE, *joyeux.* Ah bah! et une théière aussi, monsieur?

CATICHE, *entrant avec une tasse sur une assiette.* Ousqu'est le cabinet de monsieur à présent?

CRIQUEVILLE. Ma payse!... Te voilà ici, toi?

CATICHE. Oui, monsieur, les autres m'ont fichu à la porte... y me commandent des crèmes aux olives et des canards au chocolat ; et y n'en veulent plus!

ANTOINE. Pauvre fille!

CATICHE. Mais ils m'ont payé mes huit jours... ça fait deux fois qu'on me les paye depuis hier!

CRIQUEVILLE. Seize jours en vingt-quatre heures!... Elle va bien.

ANTOINE. Elle a trouvé une bonne ficelle, la Picarde!

CATICHE. Je cherche le cabinet de mon maître pour lui porter son thé.

ANTOINE. Du thé!!!

(*Il prend la tasse et boit.*)

CATICHE. Eh bien, qu'est-ce que vous faites donc?

ANTOINE, *après avoir bu.* Ah! ça va mieux!

CATICHE. Faut que j'aille en chercher d'autre.

ANTOINE. Tu en as d'autre?

CATICHE. Dans la cuisine.

ANTOINE. Je ne te quitte pas!... viens, je te raconterai mes malheurs! Gredin d'Anglais!

(*Ils entrent dans la cuisine.*)

SCÈNE III. CRIQUEVILLE, MONTDOUILLARD.

MONTDOUILLARD, *sortant du cabinet et parlant à la cantonade.* C'est bien, cher ami, c'est convenu!

CRIQUEVILLE, *à part.* Montdouillard!... voici le moment de passer à la caisse.

MONTDOUILLARD. Tiens! Criqueville!... je suis bien aise de vous voir... (*A part.*) Je ne suis pas fâché de savoir ce qu'il pense de mon gilet.

(*Il ouvre son habit.*)

CRIQUEVILLE. Quelle figure radieuse!

MONTDOUILLARD. Oui, je quitte Saint-Putois ; il a presque consenti à se laisser nommer président du conseil d'administration de mon emprunt valaque... C'est un nom dans la finance! nous sommes capables de monter encore de quinze francs.

CRIQUEVILLE. Et cent... ça fait cent quinze!

MONTDOUILLARD. Exactement! (*A part.*) C'est drôle, il ne me dit rien de mon gilet!

(*Il ouvre davantage son habit.*)

CRIQUEVILLE. Mon cher ami... j'ai une petite demande à nos adresser... vous avez eu l'obligeance, hier, de m'offrir quelques-unes de vos éventualités valaques!...

MONTDOUILLARD. Je ne m'en dédis pas.

CRIQUEVILLE. Si ce n'est pas indiscret, j'en prendrai mille.

MONTDOUILLARD. Très bien! (*Tirant son carnet.*) Je vais vous faire votre bordereau... Nous disons : mille à cent quinze francs...

CRIQUEVILLE. Plaît-il?

MONTDOUILLARD. Mettons-les à cent francs... ça fait cent mille francs que vous me devrez.

CRIQUEVILLE. Comment, cent mille francs?

MONTDOUILLARD. Pour la prime... la prime!...

CRIQUEVILLE. Pardon! je croyais que vous me les aviez offertes au pair?

MONTDOUILLARD. Au pair! moi? mais je ne vends au pair... que

les actions qui sont au-dessous du pair... Il est bon, le petit!

CRIQUEVILLE, *à part.* Que je suis bête! j'ai oublié... (*S'extasiant sur le gilet de Montdouillard.*) Ah! oh! c'est un nouveau? il est encore plus joli que celui d'hier!...

MONTDOUILLARD. Là... franchement?

CRIQUEVILLE. Délicieux!

MONTDOUILLARD. Ça ne ressemble pas un peu...?

CRIQUEVILLE. A quoi?

MONTDOUILLARD. A une planche de tulipes?

CRIQUEVILLE. Par exemple! quelle calomnie!... (*A part.*) Pour les tulipes!

MONTDOUILLARD, *à part, flatté.* Bon petit garçon! (*Fouillant à sa poche et en tirant un billet.*) Tenez, si vous voulez aller à l'hippodrome... on m'a donné deux places.

CRIQUEVILLE. Merci... (*Lui prenant le bras.*) Voyons, Sulpice, vous ne me refuserez pas ces mille actions au pair?

MONTDOUILLARD, *se dégageant.* Jamais de la vie!

CRIQUEVILLE. Pour un ami!

MONTDOUILLARD. Des amis de cent mille francs! merci! (*Offrant son billet.*) Si vous voulez aller à l'hippodrome...

CRIQUEVILLE. Eh! l'hippodrome...

MONTDOUILLARD. Bonjour! j'ai rendez-vous à trois heures... (*A part.*) Mon entrevue...

CRIQUEVILLE. Il s'en va! (*Courant après lui.*) Montdouillard!

MONTDOUILLARD. Je suis pressé!... (*A part, en sortant.*) Mille valaques au pair!... Il est bon, le petit!

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IV. CRIQUEVILLE, puis FLAVIGNY.

CRIQUEVILLE, *seul.* Refusé!... Sapristi!... (*Se promenant.*) Voyons donc! voyons donc!... Est-ce que le bon Lafontaine aurait radoté à la face du grand siècle?... Non! je m'y suis mal pris!... Je n'ai joué qu'un petit air... j'aurais dû chanter un grand morceau!... pour cent mille francs... il faut un grand morceau!... Flavigny... nous allons voir!

FLAVIGNY, *entrant.* Je ne me trompe pas... monsieur de Criqueville!

CRIQUEVILLE. Vous avez daigné m'inviter à venir vous troubler dans vos graves travaux, et, vous le voyez... j'abuse déjà de l'invitation.

FLAVIGNY. Abuser?... je vous en défie!

CRIQUEVILLE. Peut-être... car je viens vous demander un service.

FLAVIGNY. Il est rendu!

CRIQUEVILLE, *lui serrant la main.* Ah! monsieur de Flavigny! (*A part.*) A la bonne heure... avec les gens comme il faut, c'est tout plaisir!...

FLAVIGNY. Je vous écoute.

CRIQUEVILLE. Je tremble que vous ne trouviez ma requête un peu... indiscrète! (*A part.*) Il va me répondre que non.

FLAVIGNY. Indiscrète?... de votre part, c'est impossible!

CRIQUEVILLE. Ah! monsieur de Flavigny!... (*A part.*) Là!... qu'est-ce que je disais!

FLAVIGNY. Je n'ai pas oublié notre conversation d'hier... vous y avez développé des vues si justes, des appréciations si vraies...

CRIQUEVILLE, *à part.* Je crois bien!... j'ai abîmé tout le monde, excepté lui.

FLAVIGNY. Parlez!... ce sera pour moi un rare bonheur de pouvoir obliger un aussi galant homme.

CRIQUEVILLE. J'arrive au fait... Mon cher monsieur de Flavigny, j'ai résolu d'occuper mes loisirs, de les consacrer à un travail sérieux, productif...

FLAVIGNY. Vous?

CRIQUEVILLE. Je ne rougis pas d'ajouter que ma fortune... assez bornée... m'en fait une nécessité.

FLAVIGNY, *à part.* Tiens! je le croyais riche! (*Il place sur sa tête son chapeau que jusqu'alors il tenait à la main.*) Vous permettez, je prends froid.

CRIQUEVILLE. Par exemple!... je viens donc, sans préambule, vous demander une place dans votre administration... car je n'en accepterais pas ailleurs... c'est sous un maître tel que vous que je veux...

FLAVIGNY. Et avez-vous fixé votre choix?

CRIQUEVILLE. J'ai appris qu'une place d'inspecteur de première classe était vacante...

FLAVIGNY, *réprimant un premier mouvement de surprise.* Ah!... vous savez que c'est une place de dix mille francs?

CRIQUEVILLE, *vivement.* Dix mille francs!... je l'ignorais. (*Gaiement.*) Mais ce chiffre n'atténue en rien mon vif désir de l'obtenir.

FLAVIGNY. Vraiment! (*A part.*) Il ne doute de rien, ce petit monsieur! (*Haut.*) Je serais très heureux... certainement... de pouvoir vous dire, à l'instant même : Entrez en fonctions... mais cette nomination ne dépend pas de moi seul... il faut deux signatures, la mienne et celle de M. de Saint-Putois...

CRIQUEVILLE, *vivement.* Donnez-moi toujours la vôtre, elle doit être prépondérante...

FLAVIGNY. Non.

CRIQUEVILLE. Modestie! est-ce qu'on peut refuser quelque chose à l'auteur du fameux rapport du 2 janvier...

FLAVIGNY. Permettez!...

CRIQUEVILLE. Cette œuvre si lucide! si remarquable! si éloquente!... si... tenez, voilà une plume et de l'encre...

FLAVIGNY. Vous le voulez?... avec plaisir!...

(*Il va au bureau de l'employé et écrit un mot qu'il cachète.*)

CRIQUEVILLE, *à part.* Je l'ai étourdi! je lui ai mis la tête sous l'aile!

FLAVIGNY, *à part.* Il ne comprend rien, ce garçon-là!... (*Lui remettant le billet.*) Voici...

CRIQUEVILLE. Monsieur de Flavigny!... si jamais je puis vous rendre un service... disposez de moi.

FLAVIGNY. Merci! merci! (*A part.*) En voilà un que je ferai consigner.

(*Il entre à droite.*)

SCÈNE V. CRIQUEVILLE
KERKADEC, puis SAINT-PUTOIS.

CRIQUEVILLE. Allons! j'ai la première moitié de ma place, il s'agit de conquérir la seconde. (*A Kerkadec, qui entre.*) Mon garçon, annoncez-moi chez M. le directeur.

KERKADEC. Impossible ! il ne veut recevoir personne.

CRIQUEVILLE. Comment?

KERKADEC. C'est l'ordre.

CRIQUEVILLE, *à part.* Ah diable! échouer contre une porte fermée!... ce serait trop bête. (*Haut.*) J'ai rendez-vous... il m'attend.

KERKADEC. Ah! c'est différent... c'est que, voyez-vous, quand on le dérange... il est grincheux... comme tous les bossus, au reste.

(*Il entre chez Saint-Putois.*)

CRIQUEVILLE, *seul.* Il est bossu!... il est bossu!... si j'avais pu prévoir ça!... (*Apercevant le coussin sur la chaise de l'employé.*) Oh! quel trait de génie! (*Il le prend et se le fourre dans le dos.*) *Similia similibus!...* La flatterie homéopathique.

SAINT-PUTOIS, *entrant et grognant.* C'est insupportable! on ne peut pas être un moment tranquille!

CRIQUEVILLE. Pardon, monsieur!...

SAINT-PUTOIS, *brusquement.* Voyons, monsieur, que voulez-vous? (*Apercevant la bosse de Criqueville.*) Ah!... tiens, tiens! (*Très doucement.*) Eh bien, parlez donc, mon ami... ne craignez rien...

CRIQUEVILLE, *à part.* Son ami!... ça opère!... (*Haut.*) Je vois que je suis venu dans un moment inopportun... je vais me retirer...

SAINT-PUTOIS. Du tout!... Restez donc!... (*A part.*) Elle est beaucoup plus forte que la mienne.

CRIQUEVILLE. Vous allez me trouver bien audacieux, moi, un étranger, un inconnu...

SAINT-PUTOIS, *qui n'a cessé de regarder le dos de Criqueville.* Pardon!... est-ce de naissance ou d'accident?

CRIQUEVILLE. Vous voulez parler de...?

SAINT-PUTOIS. Oui.

CRIQUEVILLE. C'est de naissance.

SAINT-PUTOIS. Moi aussi.

CRIQUEVILLE. Quoi?

SAINT-PUTOIS. Vous n'avez pas remarqué?... j'ai une épaule un peu plus... forte que l'autre.

CRIQUEVILLE. Ah bah!... vous? (*Après avoir regardé.*) Laquelle?

SAINT-PUTOIS. Comment!... (*A part.*) Le fait est qu'à côté de lui, ça ne paraît pas... Il a l'air d'un très brave garçon!... (*Haut.*) Voyons, contez-moi votre affaire... Tenez, asseyez-vous.

(*Ils s'asseyent en face l'un de l'autre. Profil au public.*)

CRIQUEVILLE, *à part.* Nous devons être bons à prendre au daguerréotype.

SAINT-PUTOIS. Allez, je vous écoute...

CRIQUEVILLE. Monsieur de Saint-Putois... j'ai vingt-six ans... quelques études... de la bonne volonté...

SAINT-PUTOIS. Oui. (*A part.*) J'ai un plaisir extrême à le regarder... ça m'efface!

CRIQUEVILLE. Ma première idée fut de me lancer dans la carrière militaire.

SAINT-PUTOIS. Ah!

CRIQUEVILLE. Mais le conseil de révision...

SAINT-PUTOIS. Je comprends!... Vous n'auriez jamais pu porter le sac.

CRIQUEVILLE. Alors je dus songer à me créer une autre position...

SAINT-PUTOIS, *à part, le regardant.* Mais est-il réussi, ce gaillard-là!... est-il réussi!

CRIQUEVILLE. Dois-je vous le dire?... mon rêve... mon espoir serait d'entrer dans l'administration que vous dirigez avec une supériorité...

SAINT-PUTOIS. Je puis me flatter d'en être une des principales colonnes.

CRIQUEVILLE, *à part.* Une colonne torse!

SAINT-PUTOIS. C'est à merveille! j'ai justement besoin d'un surnuméraire...

CRIQUEVILLE. Pardon... quelques personnes m'ont fait espérer que je pourrais porter mes vues plus haut.

SAINT-PUTOIS. Ah! vous avez de l'ambition! c'est très bien! et si quelque emploi devient disponible...

CRIQUEVILLE. Il y en a un.

SAINT-PUTOIS. Lequel?

CRIQUEVILLE. La place d'inspecteur de première classe.

SAINT-PUTOIS, *se levant.* Diable! comme vous y allez!

CRIQUEVILLE, *se levant.* Soutenu par vos conseils, j'espère...

SAINT-PUTOIS. Certainement... quant à moi, je n'y vois pas d'obstacle... je vous préfère même à tous les autres.

KERKADEC, *qui est entré, cherchant son coussin.* Tiens!

CRIQUEVILLE, *inquiet, à part.* Saprelotte!

KERKADEC, *cherchant son coussin.* Où donc est-il passé?

SAINT-PUTOIS, *à part.* Au moins il ne fera pas la cour à ma femme, celui-là!

CRIQUEVILLE, *inquiet, à part.* Et l'autre qui cherche son coussin!

SAINT-PUTOIS. Mais vous savez... je ne puis disposer seul de cet emploi ; il faut l'adhésion de mon collègue, M. de Flavigny...

CRIQUEVILLE. N'est-ce que cela?... (*Offrant vivement sa lettre.*) Voici son apostille.

SAINT-PUTOIS. Déjà? Eh bien, tant mieux! Voyons!... (*A part, décachetant la lettre.*) Ces bossus sont malins!

KERKADEC, *cherchant partout.* Sapristi!... on me l'a volé!

CRIQUEVILLE, *s'éloignant de Kerkadec.*) Que le diable t'emporte, toi!

SAINT-PUTOIS, *à part, après avoir lu la lettre.* Ah! le pauvre garçon! c'est dommage.

(*Il froisse le papier et le jette à terre.*)

CRIQUEVILLE, *à Saint-Putois.* Eh bien, monsieur?

SAINT-PUTOIS. Eh bien, monsieur, c'est impossible!

CRIQUEVILLE. Comment?

SAINT-PUTOIS. Il y a des obstacles! des montagnes! (*Se dirigeant vers son cabinet.*) Désolé, mon cher! désolé!

(*Il rentre dans son cabinet.*)

CRIQUEVILLE. Mais, monsieur... (*Abasourdi. Redescendant.*) Pourquoi ça?

SCÈNE VI. CRIQUEVILLE, KERKADEC, puis FLAVIGNY, puis MONTDOUILLARD, puis ANTOINE.

KERKADEC, *apercevant la bosse de Criqueville.* Ah! cette bosse que vous n'aviez pas en entrant!

CRIQUEVILLE. Te tairas-tu!

KERKADEC. C'est vous!... vous qui l'avez dans le dos.

CRIQUEVILLE. Tiens!... le voilà, ton coussin ; il n'est bon à rien!... (*Il le lui rend. A part.*) Éconduit! après la recommandation de Flavigny! (*Il ramasse la lettre.*) Le voilà!... il sera furieux! ce pauvre ami...! (*Lisant.*) « N'accordez pas... hein?... « N'accordez pas... » ça y est!... oh! les amis!... Et pourtant, lui ai-je cassé l'encensoir sur le nez à celui-là!

FLAVIGNY, *à droite, cantonade.* Joseph, fermez mon bureau.

CRIQUEVILLE, *allant à lui.* Ah! monsieur, je vous cherchais!

FLAVIGNY. Pourquoi?

CRIQUEVILLE. Pour ne pas vous remercier.

(*Il lui montre la lettre.*)

FLAVIGNY, *avec calme.* Ah! vous avez lu? Que voulez-vous, mon cher! la place est promise à une personne que j'ai le plus grand intérêt à ménager.

CRIQUEVILLE. Moi qui me croyais votre ami!

FLAVIGNY. Certainement, je vous aime beaucoup! je vous trouve charmant, complaisant, complimenteur même!... mais, dans ce monde, il ne suffit pas de dire : « Ah! le joli gilet! ah! le beau cheval! ah! le magnifique rapport!... » pour obtenir des places de dix mille francs!... non, ce serait trop facile!...

CRIQUEVILLE. Permettez, monsieur...

FLAVIGNY. Dans le siècle où nous vivons, il y a une chose qui ne se laisse pas séduire aisément... c'est l'argent!... la pièce de cent sous!... elle n'a pas d'oreilles, pas d'amour-propre... on ne la flatte pas, elle... on la place!... Quant à ces charmantes adulations qui nous font plaisir, j'en conviens... nous avons pour les payer ce que nous appelons la petite monnaie...

CRIQUEVILLE. La petite monnaie?

FLAVIGNY. Oui, les cigares, les dîners, les billets de spectacle...

CRIQUEVILLE, *à part.* L'hippodrome!

FLAVIGNY. Quant à la grosse monnaie, c'est une autre affaire!... nous la gardons.

CRIQUEVILLE. Pour qui?

FLAVIGNY. Mais... pour ceux qui peuvent servir nos intérêts ou pour ceux qui peuvent y nuire... ceux que nous craignons!

CRIQUEVILLE. Ah!... Merci de la leçon, monsieur, j'en profiterai. (*A lui-même, avec découragement.*) Allons, je me suis trompé de route!... je n'ai plus qu'à reprendre mon bout de cigare!... c'est triste!... un cigare qu'on rallume... ce n'est jamais bon!

MONTDOUILLARD, *entrant radieux, à Flavigny.* Ah! mon ami, embrassez-moi!

FLAVIGNY. Qu'y a-t-il?

MONTDOUILLARD. Je quitte le général... mon entrevue...

CRIQUEVILLE. Hein?

MONTDOUILLARD. La demoiselle est charmante! et demain, au bal de M^me^ Darbel, je commence ma cour.

CRIQUEVILLE, *à part.* Demain!... Clotilde serait la femme de ce paquet de gilets! Oh! non, je lutterai! je combattrai!... mais comment?

ANTOINE, *entrant.* Monsieur, la voiture est en bas.

MONTDOUILLARD. Dînez-vous avec nous?

CRIQUEVILLE, *sèchement.* Merci!

MONTDOUILLARD. Comme vous voudrez... (*Prenant le bras de Flavigny et l'emmenant.*) N'a-t-il pas eu l'aplomb de me demander mille valaques au pair!

FLAVIGNY. Et à moi, une place de dix mille francs!

MONTDOUILLARD. Ah! il est bon, le petit!...

(*Ils sortent en riant.*)

CRIQUEVILLE, *à lui-même, pensif.* La grosse monnaie on la garde, pour ceux qui se font craindre...

ANTOINE, *à Criqueville.* Monsieur, qui allons-nous flatter maintenant?

CRIQUEVILLE, *avec éclat.* Personne!... nous ne flattons plus... nous mordons!...

ANTOINE. Ah! je n'ai pas d'appétit!

CRIQUEVILLE. Moi, j'en ai pour deux... suis-moi!

(*Ils remontent.*)

ACTE CINQUIÈME

Un salon disposé pour un bal, chez M^me^ Darbel. Un guéridon à gauche, avec ce qu'il faut pour écrire. Trois portes au fond. Portes latérales.

SCÈNE I. MADAME DARBEL, FLAVIGNY, BARTAVELLE, ARTHUR, INVITÉS DES DEUX SEXES, puis RENAUDIER.

Au lever du rideau, les invités et tous les autres personnages arrivent, M^me^ Darbel va au-devant d'eux et les salue.

CHŒUR.

AIR : *Polka hussarde* (Hervé).

Le bal joyeux nous appelle,
Empressons-nous d'obéir,
Ne nous montrons pas rebelle
Au doux attrait du plaisir.

MADAME DARBEL. Ah! messieurs!... venir si tard à mon bal... je ne pardonne point cela.

FLAVIGNY. Souffrez, madame, qu'on plaide les circonstances atténuantes.

BARTAVELLE. La mienne est dans les cinquante lieues que je viens de faire pour assister à votre charmante soirée.

FLAVIGNY. La mienne dans ce bouquet qui n'arrivait pas... et que je tenais à vous offrir.

ARTHUR. La mienne, madame...

MADAME DARBEL, *prenant le bouquet.* J'accepte les fleurs... mais non les excuses, et j'impose une amende aux coupables... en leur annonçant, pour minuit, une quête au profit des pauvres.

FLAVIGNY. Prenez garde! vous encouragerez la paresse!

ARTHUR. Ah! très joli!... j'allais le dire.

FLAVIGNY, *à Arthur.* Monsieur?...

ARTHUR. J'allais le dire!...

(*M^me^ Darbel cause bas avec les invités.*)

MADAME DARBEL, *apercevant Renaudier qui vient des salons.* Ah! le général!

RENAUDIER, *saluant.* Madame...

MADAME DARBEL. Et notre chère Clotilde... ne l'avez-vous pas amenée?

RENAUDIER. Elle est dans le petit salon avec sa tante.

MADAME DARBEL. Mais nous n'avons pas encore vu le jeune fiancé.

RENAUDIER. Le sieur Montdouillard...

FLAVIGNY. Il essaie sans doute ses gilets.

ARTHUR. Ah! très joli! j'allais le dire.

FLAVIGNY. Monsieur?

ARTHUR. J'allais le dire.

FLAVIGNY, *à part.* Il est insupportable, ce monsieur.

(*Musique sans les salons.*)

MADAME DARBEL. L'orchestre!... messieurs, je vous recommande ces dames.

BARTAVELLE, *à part.* Il faut absolument que je retrouve Criqueville... j'ai besoin de ma voiture.

REPRISE DU CHŒUR.

Même air.

Le bal joyeux nous appelle,
Etc.

(*Renaudier, Arthur, Bartavelle et tous les invités passent dans les salons.*)

SCÈNE II. FLAVIGNY, MADAME DARBEL, puis MONTDOUILLARD.

MADAME DARBEL, *à Flavigny qui demeure.* Eh bien, monsieur de Flavigny... qu'attendez-vous?

FLAVIGNY. Mais... le prix de mon bouquet.

MADAME DARBEL, *lui donnant sa main qu'il baise.* Monsieur, ce n'est pas bien, vous spéculez sur les fleurs.

MONTDOUILLARD, *en dehors.* Nom d'un petit Mouzaïa!...

MADAME DARBEL, *retirant vivement sa main.* Silence! on vient!...

(*Montdouillard paraît. Toilette magnifique, gilet ébouriffant.*)

MONTDOUILLARD. Cette fête est charmante!

FLAVIGNY. Eh! c'est le berger Némorin!

MADAME DARBEL. Beau comme un soleil!

MONTDOUILLARD, *saluant.* Madame... franchement, comment me trouvez-vous?

FLAVIGNY. Horriblement beau!

MONTDOUILLARD. Oui... j'aime ce qui est simple.

MADAME DARBEL. On le voit!... Ah! mon Dieu! mais vous portez des odeurs?

MONTDOUILLARD, *avec contentement.* Tant soit peu!... tant soit peu!...

FLAVIGNY, *à part.* C'est à ouvrir les fenêtres... et à le prier de passer!...

MONTDOUILLARD. C'est une eau que je fais composer exprès pour moi... l'eau Montdouillard?... Allez chez Lubin, mon parfumeur... il ne vous en donnera pas.

FLAVIGNY, *à part.* Je l'espère bien.

MONTDOUILLARD. J'aime à m'en arroser quand je vais dans le monde... c'est bien porté... et ça enivre les femmes!

MADAME DARBEL. *Les* femmes?

FLAVIGNY. Voilà un pluriel qui paraîtrait fort singulier à votre prétendue.

MONTDOUILLARD, *vivement.* Est-ce qu'elle est arrivée?

MADAME DARBEL, *avec reproche.* Avant vous, monsieur!

MONTDOUILLARD. C'est la faute de mon coiffeur... Je cours implorer mon pardon.

(*Il sort précipitamment par la gauche.*)

SCÈNE III. FLAVIGNY, MADAME DARBEL, puis CRIQUEVILLE.

MADAME DARBEL. Ce pauvre M. Montdouillard!... son bonheur lui donne presque de l'esprit!

FLAVIGNY. Que ne m'est-il permis d'en avoir aux mêmes conditions!

(*Criqueville entre et reste au fond, à droite.*)

MADAME DARBEL. Patience!... personne ne doit connaître encore nos projets de mariage.

CRIQUEVILLE, *à part.* Leurs projets de mariage?... tiens!

MADAME DARBEL. Et c'est pourquoi je vous abandonne... au malheur et à la solitude.

FLAVIGNY. Oh!... déjà!...

MADAME DARBEL, *prenant un journal sur le guéridon.* Ah! tenez! ceci pourtant pourra vous égayer.

FLAVIGNY. Un journal?

MADAME DARBEL. Contenant un article affreux contre vous... on attaque vos capacités administratives.

FLAVIGNY. Comment?

MADAME DARBEL. Plaignez-vous donc, ingrat... vous avez des envieux!

(*Elle entre au bal.*)

SCÈNE IV. FLAVIGNY, CRIQUEVILLE.

FLAVIGNY, *ouvrant le journal.* Voyons cet article... (*Cherchant la signature.*) Signé Z... Je ne connais pas... ça doit cacher un de mes amis... (*Haut.*) « Nous venons de lire jusqu'au bout le soporifique rapport, présenté à ses actionnaires par M. de Flavigny... » — Ça commence bien! — « Style pauvre et obscur, vues étroites et banales... assurance et médiocrité, telle est cette pièce curieuse! monument mémorable de la haute incapacité de certains administrateurs qui n'ont que l'utile talent de savoir imposer leur nullité sonore aux *gogos* de nos jours! » — (*Pliant le journal.*) Très gracieux... juste le contre-pied des compliments dont m'écrasait hier mon bon ami de Criqueville!... Je serais bien charmé de connaître le nom de ce monsieur Z...

CRIQUEVILLE, *qui s'est approché doucement.* C'est moi!

FLAVIGNY, *étonné.* Comment?

CRIQUEVILLE. Oui, je suis un peu journaliste.

FLAVIGNY. Journaliste?... oh non!... (*Très doucement.*) Coupe-jarret!...

CRIQUEVILLE. Monsieur de Flavigny!...

FLAVIGNY, *avec calme et noblesse.* Monsieur de Criqueville... il y a deux manières de mordre... celle du lion et celle du serpent... Je crois que M. Z... n'a pas choisi la bonne... Dites-lui de ma part qu'il a pris un mauvais moyen pour obtenir sa place... Je lis souvent avec bonheur et reconnaissance les critiques loyales et désintéressées... mais, quand elles sont dictées par la haine ou l'intérêt... j'ai pour habitude de n'en faire aucun cas.

(*Il jette le journal dans le chapeau de Criqueville, s'incline froidement et sort à gauche.*)

SCÈNE V. CRIQUEVILLE, puis MONTDOUILLARD, puis RENAUDIER, puis ANTOINE.

CRIQUEVILLE, *froissant le journal.* Eh bien, tant mieux! il a raison! c'est mal, ce que j'ai fait!... c'est grossier! je ne mérite pas de réussir.

MONTDOUILLARD, *traversant rapidement au fond, de gauche à droite, et donnant la main à une dame.* Oui, belle dame!... allez chez Lubin, on ne vous en donnera pas!

CRIQUEVILLE. Ah! je m'en veux!

(*Il jette le journal dans le feu.*)

RENAUDIER, *lorsque Montdouillard a disparu, traversant également de gauche à droite, flairant et s'arrêtant à la porte du milieu.* Oh! ça sent la bergamote! mon moine est ici!

(*Il poursuit sa route.*)

CRIQUEVILLE. Oh! je m'en veux... je chercherais querelle à quelqu'un!

MONTDOUILLARD, *au-dehors.* Oh! la première... je vous en prie!

CRIQUEVILLE, *à part.* Montdouillard... ah! je vais me soulager.

MONTDOUILLARD, *entrant par la droite.* Ah! ma foi, ma future est charmante! délicieuse! enivrante! (*Apercevant Criqueville.*) Hé! bonjour, petit! (*Se plaçant devant lui et étalant son gilet.*) Eh bien, qu'est-ce que vous dites de mon vingt-troisième?...

CRIQUEVILLE, *savourant ses mots.* Horrible! hideux! ridicule!...

MONTDOUILLARD, *stupéfait.* Ridicule!...

CRIQUEVILLE. Vous avez l'air d'un vieux fauteuil Louis XV... fané!

MONTDOUILLARD. Fané!

CRIQUEVILLE, *à part.* Ah!... ça fait du bien de dire un peu ce qu'on pense!

MONTDOUILLARD. Ah! je comprends!

CRIQUEVILLE. Non! ça n'est pas possible!

MONTDOUILLARD. Je vous dis que je comprends... c'est parce que je vous ai refusé des actions de mon emprunt valaque.

CRIQUEVILLE. Ah! votre emprunt!... vous ne le tenez pas encore.

MONTDOUILLARD. Non, mais dans trois jours... Nous n'avons pas de concurrents.

CRIQUEVILLE. Qui sait?...

MONTDOUILLARD, *très inquiet.* Hein?... qu'est-ce que vous dites?

CRIQUEVILLE. D'ici là... une autre compagnie peut se former.

MONTDOUILLARD. Petit... vous savez quelque chose!

CRIQUEVILLE. Peut-être.

MONTDOUILLARD, *à part, très ému.* Sapristi! une affaire magnifique... (*Haut.*) Voyons, Criqueville... parlez... Albert! mon Albert!...

CRIQUEVILLE. Non, Sulpice...

MONTDOUILLARD. Nous déjeunerons demain ensemble.

CRIQUEVILLE, *froidement.* Merci! je ne déjeune plus!

(*On entend l'orchestre.*)

MONTDOUILLARD, *vivement.* Allons, l'orchestre!... nom d'un petit

Mouzaïa!... et moi qui ai invité ma prétendue. (*A Criqueville.*) Je vais revenir! je vais revenir!...

CRIQUEVILLE. Je n'y tiens pas!

MONTDOUILLARD, *à part.* Une autre compagnie!... quelle tuile!...

(*Il sort très agité par le fond, à gauche.*)

RENAUDIER, *venant des salons par la porte de droite, et aspirant l'air.* Toujours la bergamote!... il est ici!... ah! par là!

(*Il disparaît par la porte où Montdouillard est sorti.*)

CRIQUEVILLE, *seul.* Qu'est-ce qu'il renifle donc le beau-père?... mais ça ne va pas du tout... pas de dot, pas de place!... Je mords... mais je mords dans le vide!

SCÈNE VI. CRIQUEVILLE, ANTOINE, puis FLAVIGNY.

Antoine entre par le fond avec un plateau de rafraîchissements.)

CRIQUEVILLE, *l'apercevant.* Antoine!... qu'est-ce que tu fais ici, toi?

ANTOINE. Parlons bas, monsieur, parlons bas ; où est madame Darbel?

CRIQUEVILLE. Qu'est-ce que tu lui veux?

ANTOINE. Chut! je suis chargé d'une mission secrète.

CRIQUEVILLE. Toi?

ANTOINE. Vous savez bien, la Picarde?... le bossu lui a payé ses huit jours...

CRIQUEVILLE. Qu'est-ce que ça me fait?...

ANTOINE. Elle cuisine, provisoirement, chez la danseuse de votre ami Bartavelle...

CRIQUEVILLE. Mauviette?

ANTOINE. Non, Pichenette... ah! voilà une demoiselle pas regardante ; elle m'a promis vingt francs, rien que pour porter ce petit paquet de lettres à M^me^ Darbel.

CRIQUEVILLE, *à part.* Tiens!...

ANTOINE. Ça n'est pas lourd... mais, quand une femme veut se revenger...

CRIQUEVILLE. Se venger... et de qui?... Donne.

(*Il lui arrache le paquet de lettres.*)

ANTOINE, *voyant Criqueville déplier une lettre.* Ah! oui!... lisez-m'en un peu!

CRIQUEVILLE, *à part.* Cette signature?... je ne me trompe pas!

(*Il met les lettres dans sa poche.*)

ANTOINE. Comment, monsieur, vous les gardez?

CRIQUEVILLE. Je me charge de les remettre... va-t'en!

ANTOINE. Et mes vingt francs?

CRIQUEVILLE. Je double tes gages!

ANTOINE. Lesquels?

CRIQUEVILLE. Assez! laisse-moi!

ANTOINE. A quelle heure monsieur rentrera-t-il ce soir?

CRIQUEVILLE. Je n'en sais rien!... tu m'ennuies!

ANTOINE. L'appartement stationnera au coin de la rue Joubert... monsieur trouvera son bougeoir dans la lanterne.

CRIQUEVILLE. C'est bien! c'est bien!

(*Antoine sort par la droite.*)

FLAVIGNY, *dans le second salon, aux invités.* Eh bien, messieurs... et le souper qui nous attend.

CRIQUEVILLE, *à part.* Le voici! (*Haut, s'approchant.*) Un mot, monsieur de Flavigny!...

SCÈNE VII. CRIQUEVILLE, FLAVIGNY.

FLAVIGNY. A moi, monsieur?

CRIQUEVILLE. Monsieur, quand un galant homme a des torts, le meilleur moyen de les effacer... c'est de les reconnaître... je reconnais les miens... Quant à ce... méchant article... je vous prie de l'oublier... il est au feu!

FLAVIGNY. Vous avez quelque chose à me demander?

CRIQUEVILLE. C'est vrai.

FLAVIGNY. Une place?

CRIQUEVILLE. Plus tard... mais d'abord un conseil.

FLAVIGNY. Malgré ma haute incapacité?

CRIQUEVILLE. Oh!... c'est brûlé!

FLAVIGNY. Voyons!

CRIQUEVILLE. Il vient de me tomber sous la main... une correspondance assez compromettante... écrite à une danseuse...

FLAVIGNY. Ah!

CRIQUEVILLE. Une danseuse intitulée Mauviette... non, Pichenette!... vous la connaissez, je crois?...

FLAVIGNY. Après, monsieur?...

CRIQUEVILLE. Ces lettres sont signées...

FLAVIGNY. De quel nom?

CRIQUEVILLE. Oh! ne compromettons pas la personne... appelons-la X... tout à l'heure vous m'appeliez Z... appelons ce monsieur X... c'est très commode, l'alphabet. (*Tirant lentement les lettres de sa poche.*) Voici la collection.

FLAVIGNY, *à part.* Mes lettres!

CRIQUEVILLE. Permettez-moi de vous en donner lecture... « Cher petit ange... »

FLAVIGNY. C'est inutile!... est-ce que je ne suis pas libre?... est-ce que X... n'est pas libre d'écrire à qui il veut?... Il est garçon!

CRIQUEVILLE. Oui, mais il va se marier...

FLAVIGNY, *alarmé.* Comment! vous savez...?

CRIQUEVILLE. Oui... je sais comme ça... bien des petites choses...

FLAVIGNY. Et... que comptez-vous faire?

CRIQUEVILLE. Dame!... conseillez-moi... supposez que j'aime... non! restons dans l'alphabet!... supposez que Z... aime avec idolâtrie la femme que X... veut épouser.

FLAVIGNY. Vous? ce n'est pas possible!

CRIQUEVILLE. Ah! permettez!... ceci n'est pas poli pour M^me^ Darbel!... X... est donc mon rival... j'ai une arme contre lui, dois-je m'en servir?

FLAVIGNY, *très agité.* Monsieur, une pareille conduite!

CRIQUEVILLE. Serait de bonne guerre... entre rivaux, on se permet de ces petits coups de jarnac... voyez toutes les comédies!... D'ail-

leurs, je compte prévenir X... cette fois, je ne veux pas mordre comme un serpent, mais comme un lion... en face!

FLAVIGNY, *à part.* Oh! je ne céderai pas, morbleu! je ne céderai pas!

CRIQUEVILLE. Votre opinion?

FLAVIGNY. Soit!... je vais vous la donner sincèrement... brutalement, même!

CRIQUEVILLE. Vous me ferez plaisir...

FLAVIGNY. Vous vous êtes dit : « M. de Flavigny me refuse une place... que je ne mérite pas... J'ai entre les mains des lettres qui peuvent renverser tous ses rêves de bonheur... Je lui mettrai ces lettres sous la gorge, et je lui demanderai la bourse ou la vie! »

CRIQUEVILLE, *froidement et avec beaucoup de dignité.* Vous êtes dans l'erreur, monsieur... Je ne demande rien à M. de Flavigny... j'ai eu le malheur de l'offenser... je possède une correspondance dangereuse pour lui... je puis m'en servir et je la brûle.

(*Il allume le paquet de lettres à un flambeau.*)

FLAVIGNY, *étonné et ému.* Comment, monsieur?... C'est bien, ce que vous avez fait là!

CRIQUEVILLE, *ému.* N'est-ce pas?

FLAVIGNY. C'est très bien!

(*Il court au guéridon et écrit.*)

SCÈNE VIII. LES MÊMES, MONTDOUILLARD, INVITÉS, au fond dans le second salon.

MONTDOUILLARD, *apercevant Flavigny qui écrit, et très inquiet.* Que diable fait-il signer à Flavigny?... Il s'agit de l'emprunt valaque!

FLAVIGNY, *remettant un papier à Criqueville.* Monsieur de Criqueville, voici mon adhésion.

MONTDOUILLARD, *à part.* Son adhésion?

FLAVIGNY. Quant à Saint-Putois, j'en réponds!

MONTDOUILLARD, *à part.* Saint-Putois aussi? il me chipe tous mes souscripteurs?

FLAVIGNY, *à Criqueville.* Nous sommes quittes.

CRIQUEVILLE. Pas encore!

FLAVIGNY. Comment?

CRIQUEVILLE. Votre main?...

FLAVIGNY, *lui serrant la main.* Ah! de grand cœur!... de grand cœur!

CRIQUEVILLE, *à part.* Celui-là... je n'ai plus rien à lui demander, j'en ferai mon ami...

SCÈNE IX. CRIQUEVILLE, MONTDOUILLARD.

MONTDOUILLARD, *vivement.* Criqueville, je ne suis pas une buse!... jouons cartes sur table! vous montez une compagnie pour me faire concurrence...

CRIQUEVILLE, *très étonné.* Moi?... Ah bah!

MONTDOUILLARD. Le nierez-vous?

CRIQUEVILLE, *vivement.* Non!

MONTDOUILLARD. Chut!

(*Il remonte s'assurer qu'on ne peut entendre.*)

CRIQUEVILLE. C'est juste.

(*Il imite le jeu de scène de Montdouillard.*)

MONTDOUILLARD, *redescendant.* Criqueville, je viens vous proposer une fusion entre nos deux compagnies.

CRIQUEVILLE. J'y pensais! fusionnons-nous... tout de suite.

MONTDOUILLARD. Faites vos conditions.

CRIQUEVILLE. Montdouillard, il y a de par le monde un imbécile qui veut épouser celle que j'aime...

MONTDOUILLARD. Oui... vous me conterez ça demain.

CRIQUEVILLE. Pour supplanter cet animal, j'aurais besoin d'une petite dot très grassouillette!

MONTDOUILLARD. Ah! je comprends! Criqueville, en affaires, je suis très rond! je me suis réservé cinq mille actions... je vous en offre deux cents.

CRIQUEVILLE. Allons donc! vingt mille francs, c'est une dot de cordonnier!

MONTDOUILLARD. Quatre cents!

CRIQUEVILLE. De bottier!

MONTDOUILLARD. Sapristi...

CRIQUEVILLE. J'en veux mille... au pair... expliquons-nous bien.

MONTDOUILLARD. Jamais!

CRIQUEVILLE. Alors, je ne me fusionne pas... bonjour!

(*Il remonte.*)

MONTDOUILLARD. Criqueville!

CRIQUEVILLE. Est-ce convenu?

MONTDOUILLARD, *lui tendant la main.* Vous les aurez demain matin... mais nous sommes fusionnés?

CRIQUEVILLE. Jusqu'à la mort!

RENAUDIER, *entrant et aspirant l'air.* J'ai encore perdu la piste!

CRIQUEVILLE, *à part.* J'ai ma dot!

MONTDOUILLARD, *à part.* Quel petit bêta! j'avais l'ordre d'aller jusqu'à deux mille.

SCÈNE X. CRIQUEVILLE, MONTDOUILLARD, RENAUDIER.

CRIQUEVILLE, *allant vivement au général.* Ah! général, j'ai accompli mes travaux d'Hercule... Je suis en mesure et je vous demande la main de mademoiselle votre fille.

MONTDOUILLARD. Sacrebleu!... ma femme!...

RENAUDIER, *entre eux deux, à Criqueville.* Désolé mon cher, il est trop tard!...

CRIQUEVILLE. Trop tard?...

RENAUDIER. J'ai promis à... (*S'interrompant tout à coup et se tournant vers Montdouillard.*) Ah! sapristi! ah! sapristi! (*Il arrache le mouchoir que Montdouillard tient à la main et le flaire.*) C'est bien ça!

MONTDOUILLARD. Oui, c'est de la bergamote!

RENAUDIER. Juste... Ça rime avec botte!

(*Il se recule et lui lance un coup de pied.*)

MONTDOUILLARD, *poussant un cri.* Aïe!...

SCÈNE XI. CRIQUEVILLE, MONTDOUILLARD, RENAUDIER, MADAME DARBEL, FLAVIGNY, ARTHUR, puis ANTOINE.

TOUS. Qu'y a-t-il?

RENAUDIER, *avec colère.* Il y a

que je vous fais part du mariage de ma fille avec M. de Criqueville.

CRIQUEVILLE. Enfin!

TOUS, *étonnés*. Comment?

MONTDOUILLARD. Mais, monsieur...

RENAUDIER. Monsieur... j'ai porté la main sur vous, je suis à vos ordres!

MONTDOUILLARD, *avec une grande dignité*. Le pied, monsieur!... Si c'était la main, je vous prie de croire que ça ne se passerait pas comme ça!

ANTOINE, *arrivant tout effaré près de Criqueville, qu'on est en train de complimenter*. Monsieur!... on a emporté notre maison!

CRIQUEVILLE, *bas*. Prends un fiacre à l'heure.

ANTOINE. Et de l'argent?

CRIQUEVILLE. Nous le garderons jusqu'à demain... A l'ouverture de la Bourse... je réalise!

MONTDOUILLARD, *à part, regardant Criqueville*. C'est un homme qui va se lancer, il faut que je m'en fasse un ami. (*A Criqueville.*) Dieu! le joli gilet... ah! le beau gilet.

CRIQUEVILLE, *à part, riant*. Ah! ah! je la connais, celle-là! (*A Montdouillard.*) Merci!... je vous donnerai demain un billet d'hippodrome!... (*A Flavigny.*) Petite monnaie!

MONTDOUILLARD. Un billet d'hippodrome!...

CRIQUEVILLE, *à Flavigny*. Eh bien : mon cher, vous aviez raison, dans ce monde, il n'y a qu'un moyen d'arriver... c'est de se faire craindre!

FLAVIGNY. J'en connais un meilleur.

CRIQUEVILLE. Que faut-il donc?

FLAVIGNY. Un peu de cœur, et beaucoup de travail.

CRIQUEVILLE, *à part*. Décidément, j'en ferai mon ami.

CHŒUR.

AIR de Mangeant.

Oui, si, dans ce monde,
L'on veut réussir,
Il faut, à la ronde,
Flatter à plaisir!

CRIQUEVILLE, *au public*.

AIR de Mangeant.

Maître public, dans ses stalles perché,
Tenait en ses mains un suffrage ;
Maître l'acteur, par la gloire allé-
[ché,
Lui tint à peu près ce langage :
Eh! bonsoir, public gracieux!
De ce suffrage précieux
Faites trois parts : chacun la sienne.
Donnez une part aux acteurs,
Une très petite aux auteurs,
Et la meilleure à Lafontaine,
Et la plus belle à Lafontaine.

CHŒUR. REPRISE.

Oui, si dans ce monde,
Etc.

Si jamais je te pince...!

Comédie en trois actes, mêlée de chant

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 9 mai 1856.

Collaborateur M. Marc-Michel.

Personnages	*Acteurs qui ont créé les rôles.*
PROSPER FARIBOL, musicien.	*MM. Ravel.*
LÉOPARDIN flûte.	*Hyacinthe.*
PAPAVERT, ancien officier de santé.	*Amant.*
PAUL DE SAINT-GLUTEN.	*Leriche.*
LUCIEN, garçon de café.	*Octave.*
ALEXANDRA, femme de Faribol.	*Mmes Aline Duval.*
CORINNE, femme de Papavert.	*Chauvière.*
FRANÇOISE, bonne d'Alexandra.	*Désirée.*
PREMIER CLERC DE NOTAIRE.	*MM. Duchène.*
DEUXIÈME CLERC.	*Lacroix.*
TROISIÈME CLERC.	*Lucien.*
QUATRIÈME CLERC.	*Lemonnier.*
UN HABITUÉ DU CAFÉ.	*Paul.*
INVITÉS DES DEUX SEXES.	

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER

Une place. Un café avec une tente et des tables à gauche. Une maison à droite, portant le numéro 7 et dont la porte est surmontée d'une enseigne de dentiste. Au fond, perspective d'une rue s'éloignant vers la droite. Une borne au fond, vers la gauche. Rues praticables, à gauche, après le café, et à droite, avant et après la maison.

SCÈNE I. PAPAVERT, LUCIEN, puis LÉOPARDIN.

LUCIEN, *au fond, parlant à la cantonade.* Oui, mam'zelle Pichenette!... soyez tranquille, je lui remettrai votre clef... et je lui dirai de vous attendre. (*Redescendant la scène.*) Elle est gentille, cette jeunesse... C'est une élève du Conservatoire... classe de piano... mais elle se dérange... elle a

des rendez-vous avec un petit musicien... Oh! les musiciens! c'est tous farceurs!... (*Apercevant Papavert qui est assis à une table et cherche des papiers dans un portefeuille.*) Voilà! voilà!

PAPAVERT, *étonné.* Quoi?

LUCIEN, *frottant la table avec sa serviette.* Grog? absinthe? vermouth?

PAPAVERT. Tu m'ennuies!... je ne prends jamais rien!...

LUCIEN. En voilà une pratique!...

(*Il rentre dans le café.*)

PAPAVERT, *seul, se levant.* Je suis bien en train de prendre du vermouth!... un homme qui donne un bal ce soir!... Quel ennui! j'en perds la tête!... C'est ma femme, Mme Papavert, qui l'a voulu... elle dit que pour marier notre nièce, il faut la faire connaître... Moi, ce n'est pas mon avis... parce que Émérantine...

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Elle a des talents d'agrément,
Elle dessine comme un ange...
Mais sur le dos de cette enfant
Se passe un phénomène étrange :
Une épaule grandit au mieux,
L'autre à la suivre perd courage ;
Et cependant toutes les deux
Ont exactement le même âge!
Toutes les deux ont le même âge!

Il me reste quelques lettres d'invitation. (*Lisant.*) « M. et Mme Papavert vous prient de leur faire l'honneur de venir passer la soirée chez eux le jeudi 15 février. Il y aura un violon et une flûte. » (*Parlé.*) J'ai bien envie d'y ajouter ce *post-scriptum :* « M. Papavert, ancien officier de santé, continue à donner des consultations de midi à quatre heures... » Ça me fera connaître! (*Il se rassied et appelle.*) Garçon! garçon!

LUCIEN, *sortant du café.* Voilà! voilà!... Grog? absinthe? vermouth?...

(*Il frotte la table.*)

PAPAVERT. Il est embêtant avec son vermouth!... donne-moi une plume et de l'encre.

LUCIEN, *les prenant sur l'appui de la fenêtre.* Ah bah! voilà! voilà!

(*Il s'assied à une table au troisième plan et lit le journal.*)

PAPAVERT, *écrivant.* Je crois que c'est une très bonne idée!

LÉOPARDIN, *entrant par le fond, à droite.* Sapristi! que je souffre! (*Il tient son mouchoir sur sa joue.*) On m'a dit qu'il y avait un dentiste dans cette rue... Oh là! là!... (*Appelant.*) Garçon!

LUCIEN, *se levant et accourant.* Voilà! voilà! Grog? absinthe? vermouth?

LÉOPARDIN. Non, pas de vermouth!... Oh là! là!... le dentiste, s'il vous plaît?

LUCIEN. Le dentiste?... là!... en face!... Monsieur ne prend pas autre chose?

LÉOPARDIN. Merci. (*Le garçon revient s'asseoir.*) Décidément, je vais me la faire arracher... parce que, quand on souffre, il n'y a pas à hésiter!... (*Il pose la main sur le marteau de la porte et s'arrête tout à coup.*) Tiens!... tiens!... c'est bien drôle!... je ne souffre plus!... c'est parti... tout à fait!... je serais bien bête de me faire arracher une dent qui me laisse tranquille!... Cinq francs de gagnés! (*Appelant.*) Garçon!

LUCIEN, *se levant et accourant.* Monsieur?

LÉOPARDIN. Ça va mieux! merci... (*S'en allant.*) ça va mieux.

LUCIEN, *à part.* Eh bien, qu'est-ce que ça me fait?

(*Léopardin sort par la droite, troisième plan.*)

SCÈNE II. PAPAVERT, LUCIEN.

PAPAVERT, *achevant d'écrire.* Là! voilà qui est terminé!... Mais des lettres d'invitation, ça ne suffit pas... il faut des invités... jeunes et célibataires... Il vient beaucoup de petits messieurs dans ce café... il faut que je questionne adroitement le garçon.

(*Il frappe sur la table.*)

LUCIEN, *essuyant la table.* Grog? absinthe? vermouth?

PAPAVERT. Vermouth!... si tu continues, je te retire ma pratique!

LUCIEN. Vous ne prenez rien!

PAPAVERT, *se levant.* Je vais prendre des renseignements!... Qu'est-ce que c'est que ce M. Adolphe qui déjeune là-bas?

(*Il indique quelqu'un dans le café dont la porte est ouverte.*)

LUCIEN. C'est un jeune homme.

PAPAVERT. Qu'est-ce qu'il fait?

LUCIEN, *regardant.* Il mange des œufs à la coque!

PAPAVERT. Est-il marié?

LUCIEN. Je ne sais pas.

PAPAVERT, *indiquant comme ci-dessus.* Et M. Ernest?

LUCIEN. Très fort aux dominos.

PAPAVERT. Est-il marié?

LUCIEN. Il ne me l'a pas dit.

PAPAVERT, *sans indiquer.* Et M. Arthur?

LUCIEN. Ah! celui-là... il est garçon.

PAPAVERT. Très bien!... A quelle heure vient-il?

LUCIEN. Il ne va pas tarder... c'est l'heure de la poule.

PAPAVERT. Alors, je vais l'attendre... Ah! dis-moi, mon garçon...

LUCIEN. Monsieur?

PAPAVERT. Tu ne connaîtrais pas un jeune homme proprement mis, actif, intelligent, avec du linge et des gants?

LUCIEN. Pour quoi faire?

PAPAVERT. Pour faire passer des rafraîchissements... Je donne un bal ce soir... et, comme je n'ai pas de domestique mâle...

LUCIEN. Dame!... monsieur, si vous voulez... j'ai ma soirée libre.

PAPAVERT. Toi?... as-tu des gants?

LUCIEN. Oh! oui, monsieur! des noirs... et du linge aussi!...

PAPAVERT. Eh bien, je compte sur toi à huit heures précises... Voici mon adresse.

(*Il lui remet sa carte.*)

SCÈNE III. LES MÊMES, SAINT-GLUTEN, puis ARTHUR.

SAINT-GLUTEN, *entrant par la gauche.* Garçon! une tasse de chocolat!...

LUCIEN. Bien, monsieur!

(*Il entre dans le café.*)

PAPAVERT. Tiens! c'est M. de Saint-Gluten!...

SAINT-GLUTEN, *à part.* M. Papavert! quel ennui! (*Haut, lui serrant la main.*) Pardon, je suis très pressé... un rendez-vous avec mon architecte... à deux heures précises...

(*Il regarde à sa montre et descend à gauche.*)

PAPAVERT, *à part, tirant son portefeuille.* Il est célibataire, il a un architecte!... il rentre dans mon programme. (*Allant vivement à Saint-Gluten, qui remonte pour entrer au café.*) Mon cher monsieur de Saint-Gluten, voulez-vous me faire l'honneur...?

SAINT-GLUTEN. Qu'est-ce que c'est que ça?

PAPAVERT. Une lettre d'invitation pour une petite soirée de famille... ma nièce Émérantine doit chanter...

SAINT-GLUTEN, *à part.* Oye! oye! (*Haut.*) Merci... il m'est tout à fait impossible...

PAPAVERT. Il y aura un souper...

SAINT-GLUTEN. Ah!... il y aura...? avec plaisir! j'accepte!

(*Il entre dans le café.*)

PAPAVERT, *à part.* Il n'y en aura pas... mais je lui dis ça pour l'amorcer!

(*Il s'assied à une table.*)

LUCIEN, *voyant arriver un habitué.* Ah! voici M. Arthur!

(*Un monsieur arrivant de la droite, troisième plan, se dirige vers le café.*)

PAPAVERT, *à part.* Il est célibataire... il a des moustaches! il rentre dans mon programme!... (*Se levant et offrant un journal à Arthur.*) Monsieur désire-t-il *le Constitutionnel?*

ARTHUR, *grosse voix.* Non! les journaux m'embêtent! — Garçon! ma pipe!

(*Il entre dans le café, ainsi que Lucien.*)

PAPAVERT. Il a l'air très comme il faut!... Je vais lui offrir une lettre d'invitation!

(*Il entre dans le café à la suite d'Arthur.*)

SCÈNE IV. ALEXANDRA, puis SAINT-GLUTEN.

ALEXANDRA, *au fond, à la cantonade.* A droite?... en tournant?... Merci, monsieur. (*Descendant la scène, elle regarde les numéros des maisons, et s'arrête en voyant le numéro 7.*) Il faut avouer que les maris sont parfois de grands paltoquets!... je parle du mien!... M. Prosper Faribol... un être très fort sur le violon... Hier soir, nous dormions... côte à côte... (c'est mon mari!...) tout à coup je suis réveillée par une voix qui prononçait très distinctement cette phrase : « Pichenette, rue Papillon, numéro 7. » C'était la sienne!... sapristi!!! je lance un coup de pied dans la couverture, il se réveille, et... je lui offre un verre d'eau sucrée... qu'il accepte... le vampire!... Une heure après... même musique!... « Pichenette!... rue Papillon, numéro 7. » (*Avec rage.*) Ah! je suis douce!... je suis très douce!... mais qu'il ne me fasse pas de farces!... Je passai

le reste de la nuit à faire des rêves.. mélangés d'arsenic!... Ce matin, monsieur me prévient qu'il ne rentrera pas pour déjeuner, parce qu'il doit organiser une matinée musicale cité Valladon, numéro 56... au Gros-Caillou... Je flaire une craque... je saute dans un omnibus, et j'arrive cité Valladon. — Où est le 56? pas de 56!... Savez-vous pourquoi?... Il n'y a que deux maisons cité Valladon!!! et encore, on est en train de démolir la première!... La craque était patente! alors, je ressaute dans un omnibus, je prends trois correspondances, et me voici! rue Papillon, numéro 7... (*Indiquant la maison.*) C'est donc là que demeure cette demoiselle Pichenette! Ah! nous allons rire!... De deux choses l'une : ou mon mari est arrivé, et il faut qu'il sorte!... ou il n'est pas arrivé, et il faut qu'il entre!... Je me campe ici, en faction, comme un voltigeur de la garde.!.. (*Se promenant devant la maison.*) Et nous allons rire!... mon bel ami! ah! oui, nous allons rire!!!

(*Saint-Gluten est sorti du café et lorgne Alexandra.*)

SAINT-GLUTEN, *à part.* Charmante! charmante!

ALEXANDRA, *à part.* Qu'est-ce qu'il a donc à me lorgner, celui-là?

(*Elle continue sa promenade.*)

SAINT-GLUTEN, *à part, gaiement.* Quelle diable de promenade fait-elle donc là?

ALEXANDRA, *à part, se promenant toujours.* Ah ça! il n'a donc rien à faire?... il m'ennuie!

SAINT-GLUTEN. J'ai envie de lui offrir mon bras. (*Il s'avance et salue.*) Madame...

ALEXANDRA. Passez votre chemin... je n'ai pas de monnaie! (*A part, sortant par le premier plan de droite.*) Oh! je ne m'éloigne pas!

(*Elle disparaît un moment.*)

SAINT-GLUTEN, *à lui-même.* Tournure ravissante!... Je suis fâché d'avoir rendez-vous avec mon architecte!...

(*Il entre au numéro 7.*)

SCÈNE V. LUCIEN, FARIBOL.

FARIBOL, *arrive du fond à droite; il tient un parapluie et porte un homard sous son bras. Il entre en riant.* Je ris!... et j'ai des remords de rire!... mais c'est égal... je ris... en pensant que ma femme me croit cité Valladon, 56... tandis que... (*Il flaire son homard et fait la grimace.*) Sapristi!... (*Reprenant.*) tandis que je n'y suis pas du tout!... J'aime beaucoup ma femme... oh! Dieu! je me jetterais dans le feu pour elle!... mais j'ai bien de la peine à lui être fidèle... c'est difficile! c'est impossible! (*Flairant son homard.*) Sapristi! (*Reprenant.*) Dame! c'est ennuyeux pour un musicien de jouer toujours la même contredanse... moi, j'aime la musique nouvelle!... Dans ce moment, j'essaye de déchiffrer une petite romance du Conservatoire, qui adore le homard. (*Flairant son paquet.*) Sapristi!... je crains d'avoir été mis dedans... je l'ai pourtant acheté chez Chabel et Potot... une maison de confiance!... mais c'est un garçon très enrhumé qui me l'a vendu!... il pique l'œil! (*Gaiement.*) Bah! avec beaucoup de moutarde, Pichenette le trouvera très frais!

(*Apercevant le garçon.*) Ah! Lucien... est-elle chez elle?

LUCIEN. Non, monsieur... on est sorti.

FARIBOL. Comment, sorti?

LUCIEN, *lui donnant une clef.* Mais elle m'a laissé la clef... Elle vous prie de l'attendre là-haut.

VOIX DANS LE CAFÉ. Garçon!

LUCIEN. Voilà! voilà!

(*Il rentre.*)

SCÈNE VI. FARIBOL, ALEXANDRA.

FARIBOL, *seul.* En l'attendant, je vais préparer une forte sauce!

(*Il va pour frapper à la maison.*)

ALEXANDRA, *reparaissant par le premier plan de droite; elle a baissé son voile et ne voit pas Faribol.* Enfin, il est parti!

(*Elle reprend sa faction.*)

FARIBOL, *à part.* Mâtin! le joli cou-de-pied!... j'ai bien envie d'attendre Pichenette ici. (*S'approchant.*) Madame...

ALEXANDRA, *à part.* C'est lui! oh! le gueux!

FARIBOL, *faisant l'aimable.* Pardon, madame... vous êtes égarée, je crois, dans ces parages inconnus et... assez malpropres...

ALEXANDRA, *déguisant sa voix.* Oui, monsieur... je cherche le théâtre de l'Odéon.

FARIBOL, *à part.* Serait-ce une femme de lettres?... on dit qu'elles portent des bas bleus... je voudrais bien voir ça! (*Haut.*) L'Odéon! vous en êtes bien loin... il y a un tas de petites rues... voulez-vous me permettre de vous servir de pilote... jusqu'à ce mausolée de la tragédie?

ALEXANDRA, *déguisant sa voix.* Si je ne craignais d'être indiscrète...

FARIBOL. Indiscrète?... avec cette tournure, cette distinction, ce cou-de-pied. (*A part.*) Diable de voile!... elle est peut-être laide! (*Haut.*) Ce voile... qui me dérobe sans doute les traits les plus charmants... si vous vouliez seulement en soulever un petit coin?...

ALEXANDRA. Flatteur!

(*Elle lève tout à fait son voile.*)

FARIBOL, *stupéfait, à part.* Ma femme!... oye! oye!

ALEXANDRA, *croisant les bras et se campant devant lui.* Eh bien, monsieur!

FARIBOL, *avec aplomb.* Je t'avais reconnue!

ALEXANDRA. Ta ta ta!

FARIBOL. Si! à ta robe bleue!... c'est moi qui te l'ai donnée... ta robe bleue!...

ALEXANDRA, *apercevant le homard.* Qu'est-ce que c'est que ça?

FARIBOL. C'est pour toi! (*A part.*) Oye! oye!

ALEXANDRA. Vous savez bien que je n'aime pas le homard!

FARIBOL. Comment! tu n'aimes pas...? (*Voulant filer.*) Je vais le reporter.

ALEXANDRA. Un instant!... donnez!

(*Elle prend le homard et le pose sur une table du café.*)

FARIBOL, *à part.* Confisqué!... ma sauce est faite!

ALEXANDRA, *sérieusement.* Monsieur Faribol...

FARIBOL, *un peu intimidé.* Alexandra ?

ALEXANDRA. Causons un peu, s'il vous plaît!

FARIBOL. Volontiers. (*A part.*) Pourvu que Pichenette ne revienne pas!

ALEXANDRA. Qu'est-ce que je vous ai dit le jour de notre mariage ?

FARIBOL. Dame!... tu m'as dit : « Finissez, monsieur! »

ALEXANDRA. Je ne ris pas! — Je vous ai fait asseoir, et j'ai pris la parole en ces termes : « Monsieur, nous sommes unis... nous venons de nous jurer mutuellement fidélité entre les mains d'un gros homme... pas beau... »

FARIBOL. M. le maire...

ALEXANDRA, *continuant.* « C'est très bien... mais je n'entends pas que ce serment soit une balançoire!... »

FARIBOL. « Ni moi non plus! » t'ai-je répondu avec la passion... qui convenait à la circonstance!...

ALEXANDRA. Je suis née à Bastia... dans l'île de Corse...

FARIBOL. Le sang y est superbe...

ALEXANDRA. C'est possible... mais les femmes y ont des idées très carrées sur les droits et les devoirs respectifs des époux...

FARIBOL, *à part.* Pourvu que Pichenette ne revienne pas!

ALEXANDRA, *continuant.* Il y a des hommes qui considèrent leurs femmes comme de petites machines à raccommoder les chaussettes!...

FARIBOL, *jouant l'indignation.* Oh!... les monstres!

ALEXANDRA. Ils les prennent, les quittent, les trompent...

FARIBOL. Que veux-tu!... ce sont des natures volcaniques... portées à la faridondaine!

ALEXANDRA. Eh bien, et nous ?... Volcaniques!... est-ce que vous croyez que nous sommes bâties en mastic ou en carton-pâte ? — Je demande les mêmes droits pour la femme... le droit à la faridondaine!

FARIBOL, *riant.* Ah! ah! ce serait du joli!

ALEXANDRA. Et pourquoi pas ?

FARIBOL. Parce que les conséquences... les conséquences ne sont pas les mêmes...

ALEXANDRA, *impétueusement.* Je ne donne pas dans cette rengaine!... Le mariage est une voiture... une charrette, si vous voulez!... c'est à vous de réfléchir avant de vous y atteler... mais, quand on y est... on y est!... et, si l'un des deux quitte le brancard, je soutiens que l'autre serait bien bête de ne pas dételer et de ne pas jeter son bonnet pardessus les moulins! voilà ma théorie!

FARIBOL. Elle est corse... c'est une théorie corse!

ALEXANDRA. Œil pour œil! dent pour dent! coup de canif pour coup de canif!... est-ce convenu ?...

FARIBOL. Sans doute!... sans doute!...

ALEXANDRA, *lui tendant la main.* Alors, touche là!...

FARIBOL. Mais c'est que...

ALEXANDRA. Tu hésites?... prends garde... je vais croire que tu me trompes.

FARIBOL. Moi, par exemple!... Tiens? je tope!... je tope... des deux mains! (*Il lui tape dans la main; à part.*) Pourvu que Pichenette ne revienne pas!...

ALEXANDRA. Foi d'honnête femme, je ne commencerai pas!...

FARIBOL. Je l'espère bien!...

ALEXANDRA. Mais... si jamais je te pince!... tu peux être sûr de ton affaire!...

FARIBOL, *à part.* Oui, mais tu ne me pinceras pas!

ALEXANDRA. Où vas-tu maintenant?... reconduis-moi.

FARIBOL, *feignant la plus grande contrariété.* Impossible!... impossible!... l'heure de mon imbécile de concert approche...

ALEXANDRA. Ah!... cité Valladon?...

FARIBOL. Numéro 56... une maison superbe!

ALEXANDRA, *à part.* Et il n'est pas permis de les étrangler!...

FARIBOL, *tendrement.* Alexandra!... quand donc pourrons-nous passer une soirée à côté l'un de l'autre... au coin du feu!...

ALEXANDRA, *de même.* Oh! oui!... le coin du feu!... (*A part.*) Au moins on a les pincettes!

(*Elle va prendre son homard.*)

ENSEMBLE. AIR : *Tu t'en vas* (*le Maçon*).

FARIBOL. Adieu donc!

ALEXANDRA. Adieu donc!

FARIBOL. Ma biche!

ALEXANDRA.

Mon bichon!
Je vais à la maison!

FARIBOL. Moi, cité Valladon.

(*Faribol et Alexandra se séparent et s'éloignent des deux côtés opposés.*)

FARIBOL, *se retournant et lui envoyant un baiser.* Adieu!

ALEXANDRA, *même jeu.* Adieu! (*A part, en sortant à gauche.*) Le galopin!...

FARIBOL, *à part.* Elle est parfaitement tranquille!... (*En sortant par la droite, il se heurte contre Léopardin.*) Prenez donc garde, imbécile!...

(*Il disparaît.*)

SCÈNE VII. LÉOPARDIN, puis LUCIEN, puis FARIBOL.

LÉOPARDIN, *à la cantonade, son mouchoir à la joue.* Imbécile vous-même!... (*Descendant.*) C'est encore moi... ça m'a repris! — Garçon!

LUCIEN, *accourant.* Monsieur?

LÉOPARDIN. Ça m'a repris!

LUCIEN, *avec humeur.* Eh bien, qu'est-ce que ça me fait?

(*Il s'assied à la table du troisième plan.*)

LÉOPARDIN. Oh!... là! là!... décidément je vais me la faire arracher... parce que, quand on souffre... (*Il met la main sur la porte du numéro 7 et s'arrête.*) Tiens!... ça se passe!... Oh! non... non... ça me reprend! (*Héroïquement.*) Soyons homme!...

(*Il entre dans la maison.*)

FARIBOL, *rentrant vivement par la rue du premier plan de droite.* Je viens de la voir tourner la rue!... elle ne se doute de rien... donc il n'y a rien!... c'est logique ça!

(*Il danse en fredonnant.*)

La farira dondaine,
Gué!
La farira dondé!

AIR *nouveau de Mangeant.*

Ma femme sait-elle,
Qu'époux infidèle,
Je lui fais des traits?
Non? — Son ignorance
Alors me dispense
D'avoir des regrets!
Si j'ignor' que j'ai la migraine,
C'est comme si je n' l'avais pas!
Elle ignor' ma faridondaine,
Donc je ne faridondain' pas!
Et si le r'mords m'enboît' le pas
Pour l' dépister j' lui dis tout bas :
Ma femme sait-elle,
Qu'époux infidèle,
Je lui fais des traits?
Non? — Son ignorance
Alors me dispense
D'avoir des regrets!

Voilà ma théorie, à moi!... Seulement, je suis fâché qu'elle ait emporté mon homard... par quoi pourrais-je bien le remplacer?... Ah! Lucien! (*Lucien se lève.*) Deux glaces... non! deux demi-glaces... je lui dirai qu'elles ont fondu... Tu les monteras là-haut!...

LUCIEN. Bien, monsieur.

FARIBOL. Est-on rentré?

LUCIEN. Pas encore!

FARIBOL, *vexé.* Ah!... Alors ne monte rien. (*A part.*) Je les remplacerai par une scène!

(*Il entre dans la maison au moment où Alexandra paraît au fond, à gauche.*)

SCÈNE VIII. ALEXANDRA, LUCIEN, puis PAPAVERT.

ALEXANDRA, *le homard sous le bras et très agitée, s'arrêtant au fond.* Il vient d'entrer!... (*Descendant la scène.*) Ah! le brigand!... Il faut que je le fasse descendre. (*Appelant.*) Garçon!

LUCIEN, *s'approchant.* Madame?

ALEXANDRA, *fouillant à sa poche. A part.* Allons!... j'ai oublié ma bourse!... c'est égal!... (*Arrachant une patte de homard et lui donnant.*) Tenez!... voilà pour vous!...

LUCIEN, *ébahi.* Une patte de homard?

ALEXANDRA. Allez me chercher dans cette maison... le monsieur qui vient de monter.

LUCIEN, Oui, madame...

ALEXANDRA. Vous lui direz que sa... que quelqu'un le demande.

LUCIEN. Bien, madame... (*A part.*) Mais pourquoi une patte de homard?

(*Il la met dans sa poche et entre dans la maison.*)

ALEXANDRA *se dirige vers le café et s'assoit à une table sur le devant; un journal se trouve sous sa main, elle le déchire avec rage.* Le scélérat!... mais, cette fois... oh! cette fois je le tiens!...

(*Elle continue à déchirer le journal.*)

PAPAVERT, *sortant du café.* Où est donc le journal?... (*A Alexandra.*) Madame, après vous *le Constitutionnel*... s'il en reste!

ALEXANDRA. J'ai fini!

(*Elle lui jette les morceaux dans son chapeau.*)

PAPAVERT. Mille remerciements! (*A part, rentrant dans le café.*) Elle est nerveuse, cette dame.

SCÈNE IX. ALEXANDRA, LUCIEN, LÉOPARDIN.

LÉOPARDIN, *sortant de la maison.* C'est fait!... je l'ai dans ma poche!...

LUCIEN, *qui est sorti de la maison avec Léopardin, le montrant à Alexandra.* Voici ce monsieur...

ALEXANDRA, *s'élance au milieu du théâtre, tenant son homard sous son bras.* Ah!

(*Elle se trouve en face de Léopardin, qui tient son mouchoir sur sa bouche.*)

ALEXANDRA. Ce n'est pas lui!

LÉOPARDIN. Madame m'a fait l'honneur...

ALEXANDRA. Quoi?... qu'est-ce que vous me voulez?

LÉOPARDIN. Moi? rien!

ALEXANDRA, *à Lucien.* Garçon!... ce n'est pas celui-là ; faites-moi le plaisir de remonter. (*Lui donnant une deuxième patte de homard.*) Tenez, pour vous!

LUCIEN, *stupéfait.* Encore une patte!

(*Il la met dans sa poche et entre.*)

LÉOPARDIN, *à Alexandra.* Figurez-vous, madame, que je ne pouvais plus mâcher... et ça m'a donné une gastrite... car j'ai une gastrite!

ALEXANDRA. Allez vous promener, vous et votre gastrite!

LÉOPARDIN, *digne.* Je m'en vais, madame, je m'en vais!... si c'est pour ça que vous m'avez fait l'honneur de me demander... (*A part, en sortant.*) Elle est bourrue cette dame.

(*Il sort par le fond à gauche.*)

SCÈNE X. ALEXANDRA LUCIEN, puis SAINT-GLUTEN.

ALEXANDRA *se promène avec agitation en plumant toutes les petites pattes du homard.* Oh!... oh!... oh!!!... je ne suis pourtant pas une femme à nerfs... mais en ce moment!...

LUCIEN, *rentrant.* Madame, ce monsieur descend...

ALEXANDRA. Bien!... (*Lui donnant le homard.*) Prenez ça!... j'ai besoin de mes ongles! de tous mes ongles!

LUCIEN, *flairant le homard.* Dimanche prochain, j'en ferai cadeau à Célestine!

(*Il entre dans le café. Saint-Gluten sort de la maison.*)

ALEXANDRA, *lui sautant à la gorge.* Monstre!...

SAINT-GLUTEN. Aïe!

ALEXANDRA. Ce n'est pas lui!

SAINT-GLUTEN, *à part.* La petite dame de tantôt! (*Haut, avec empressement.*) Madame, en quoi puis-je vous être utile? Disposez de moi...

ALEXANDRA. Pardon, monsieur... c'est une erreur...

SAINT-GLUTEN. Vous attendez quelqu'un?

ALEXANDRA, *lui tournant le dos.* Oui... quelqu'un qui ne vient pas... M. Faribol... mon mari... un animal!

SAINT-GLUTEN. Ils sont tous les mêmes! Si mon bras pouvait remplacer...

(*Il lui offre son bras.*)

ALEXANDRA, *lui tournant le dos.* Je ne vous connais pas! je ne vous parle pas!

(*Elle marche.*)

SAINT-GLUTEN, *à part.* Si elle croit que je vais la lâcher! (*Courant après elle.*) Madame...

ALEXANDRA, *à elle-même.* Soyez donc fidèle!... pour qu'on vous outrage! pour qu'on vous trompe!

SAINT-GLUTEN. Vous tromper! vous!

ALEXANDRA. C'est odieux, n'est-ce pas?

SAINT-GLUTEN. C'est ignoble!... cela crie vengeance! Acceptez donc mon bras?

ALEXANDRA, *se parlant.* Oh! oui, je me vengerai! et ce ne sera pas long!...

SAINT-GLUTEN. Si madame veut m'accorder la préférence?

ALEXANDRA, *le regardant.* Vous?

SAINT-GLUTEN, *avec un sourire.* Dame!

ALEXANDRA, *d'un ton résolu.* On ne sait pas! (*Regardant la maison.*) Voyez!... voyez s'il viendra. (*Se plantant au milieu du théâtre.*) Mais je passerais plutôt la nuit là.

SAINT-GLUTEN. Moi aussi!... Diable! il pleut! (*Ouvrant son parapluie.*) Madame, voulez-vous accepter?... Où demeurez-vous?...

ALEXANDRA. Mais laissez-moi donc tranquille!... vous êtes toujours dans mes jambes comme un carlin!

(*Elle se dirige vers le café.*)

SAINT-GLUTEN, *à part.* Oh! je ne la quitte pas!

ALEXANDRA, *s'asseyant à la table du devant.* Je m'installe ici... et nous allons voir! (*Frappant sur la table.*) Garçon! du punch!

SAINT-GLUTEN, *s'asseyant en face d'elle.* Garçon! du punch!

ALEXANDRA, *prenant un journal et le déchirant en petits morceaux.* Oh! oh! oh!...

SAINT-GLUTEN, *prenant un autre journal et le déchirant aussi.* Oh! oui!... oh! oui!... oh! oui!

LUCIEN, *apportant le punch.* Voilà le punch! (*Apercevant Alexandra qui déchire le journal.*) Pardon, madame... *la Patrie* est demandée.

ALEXANDRA, *avec colère.* Je n'ai pas fini!!!

SAINT-GLUTEN, *au garçon, avec colère.* Elle est en main!!! (*Gracieusement, prenant la cuiller.*) Madame, permettez-moi de vous offrir...

ALEXANDRA. C'est encore vous!

SAINT-GLUTEN, *avec passion.* Toujours! toujours!...

VOIX DE FARIBOL, *dans la maison.* Cordon, s'il vous plaît!

ALEXANDRA, *à part.* Ah! cette fois, c'est bien lui! (*Se levant.*) Garçon! combien vous dois-je?

SAINT-GLUTEN, *se levant vivement.* Jamais!... je ne souffrirai pas! Garçon! ne recevez pas!

(*Il entre dans le café pour payer en faisant passer Lucien devant lui.*

SCÈNE XI. ALEXANDRA, FARIBOL.

FARIBOL ; *il sort de la maison et ouvre son parapluie. A part.* Décidément Pichenette me fait poser!... (*Foudroyé en apercevant sa femme.*) Ma femme!

ALEXANDRA, *qui s'est placée devant lui, et avec le plus grand sang-froid.* Eh bien!... te voilà pris! (*Faribol reste muet. Alexandra reprend.*) Tu sais ce que je t'ai dit tout à l'heure... œil pour œil! dent pour dent!...

FARIBOL, *balbutiant.* Mais je te jure...

ALEXANDRA, *éclatant.* Ne me parle pas!... et... donnez-moi ce parapluie!

(*Elle le prend et sort vivement à gauche.*

SCÈNE XII. FARIBOL, SAINT-GLUTEN, puis PAPAVERT ET LES HABITUÉS, LUCIEN.

FARIBOL, *la suivant.* Alexandra!... Alexandra!... (*Il tombe anéanti sur une borne au fond.*) Pincé!...

SAINT-GLUTEN, *sortant vivement du café.* Madame... (*Ne voyant plus Alexandra.*) Partie!... et je n'ai pas son adresse!

FARIBOL, *à lui-même.* Pauvre Faribol!...

SAINT-GLUTEN, *à part, vivement.* Faribol!... le mari!... parbleu!... il va me la donner, son adresse... (*Allant à lui avec empressement et affectant la plus vive compassion.*) Vous êtes malade, monsieur?... blessé peut-être?... Acceptez mon bras... où demeurez-vous?

(*Ils descendent la scène, Saint-Gluten soutenant Faribol.*)

FARIBOL. Merci... un étourdissement!

SAINT-GLUTEN, *vivement.* Un étourdissement! c'est très grave! (*Criant.*) Garçon!... garçon!... du secours!

FARIBOL. Non, c'est inutile!

PAPAVERT, ET LES HABITUÉS DU CAFÉ, *entrant.*

CHŒUR

AIR : *Ah! vraiment, c'est affreux!* (Chapeau de paille, acte 2.)

On appelle! pourquoi
Ce bruit, ces cris d'effroi?
Nous voici, dites-nous,
Pourquoi criez-vous?

(*On assied Faribol sur une chaise au milieu.*)

SAINT-GLUTEN. Monsieur vient d'être pris d'un coup de sang!... (*Appelant.*) Garçon!... vite un verre d'eau!

PAPAVERT. J'ai ma lancette... je vais le saigner.

FARIBOL, *se levant vivement.* Par exemple!

(*Lucien apporte le verre d'eau, le remet à Saint-Gluten, et rentre au café.*)

PAPAVERT, *reconnaissant Faribol.* Tiens!... mon chef d'orchestre...

SAINT-GLUTEN, *offrant le verre à Faribol.* Tenez, buvez! buvez!

FARIBOL, *prenant le verre machinalement.* Mais... à qui dois-je?...

SAINT-GLUTEN, *se nommant.* Le comte de Saint-Gluten!

FARIBOL, *saluant.* Monsieur... (*A part.*) Il est très obligeant ce jeune homme... (*Il porte le verre à ses lèvres, puis se dégageant tout à coup et poussant un cri.*) Ah!...

(*Il lance au hasard le contenu du verre sur Papavert et les habitués.*)

TOUS. Quoi donc?

(*Ils s'essuient.*)

FARIBOL, *à lui-même.* Pendant que je bois de l'eau sucrée... que fait ma femme?... si elle allait commencer les hostilités!... (*Remontant vivement et appelant à la cantonade.*) Cocher!... cocher!...

(*Il disparaît à gauche.*)

SAINT-GLUTEN, *courant après lui.* Monsieur!... monsieur!...

LES HABITUÉS, *même jeu.* Monsieur!... monsieur!...

FARIBOL, *criant dans la coulisse.* Cocher!... 33, rue Saint-Lazare... dépêche-toi!

(*Les habitués et Papavert disparaissent à sa suite.*)

SAINT-GLUTEN, *seul, s'arrêtant.* 33, rue Saint-Lazare!... (*A part, descendant.*) Avant huit jours, nous serons inséparables... les deux doigts de la main!

(*Il simule deux cornes avec ses doigts, et sort vivement à la suite des autres.*)

LUCIEN, *sortant du café avec le panier aux billes.* Messieurs, messieurs... les numéros pour la poule!... Tiens!... personne!... (*Remontant.*) Ah! les voilà!... (*Criant.*) La poule!... la poule!...

(*Il disparaît à gauche.*)

ACTE DEUXIÈME

Une salle à manger. Trois portes au fond. Celle du milieu sert aux entrées du dehors. A gauche, deux portes, entre lesquelles est un petit meuble surmonté d'une glace ronde. La première de ces portes est celle de la chambre à coucher; la deuxième conduit à la cuisine et à un escalier de service. A droite, troisième plan, porte d'un cabinet. Un cartel au deuxième plan. Au premier plan, une fenêtre donnant sur la cour de la maison. Un peu en avant de la fenêtre, un petit guéridon, avec une corbeille à ouvrage. Un fauteuil près du guéridon. Chaises. Au lever du rideau, le couvert est mis sur une petite table ronde, à gauche, sur le devant. Deux bougies allumées, sur le meuble de gauche.

SCÈNE I. FRANÇOISE, puis ALEXANDRA.

FRANÇOISE, *seule, allant à la fenêtre qui est ouverte.* Dites donc, les maçons!... si vous vouliez faire moins de bruit dans la cour!... hein? (*Se reculant.*) Par exemple! il me propose une chopine si je veux l'embrasser! (*Fermant la fenêtre.*) Je vas toujours fermer la fenêtre... parce qu'avec leur grande échelle... les maçons, c'est entrepreneur!... (*Regardant la pendule.*) Sept heures et demie... M. et M^me^ Faribol ne rentrent pas... Ce matin, madame est sortie pour prendre l'omnibus... je ne sais pas ce qu'elle avait... elle est partie comme un coup de vent!... en fermant les portes... pif!... paf!... pan!...

(*Alexandra entre par le fond et referme la porte avec violence.*)

FRANÇOISE, *sursautant.* Ah! mon Dieu!

ALEXANDRA, *très agitée.* Françoise!

FRANÇOISE. Madame?

ALEXANDRA. Débarrasse-moi de ce parapluie!...

(*Elle le lui donne. Alexandra ôte son chapeau et son châle et les jette à la volée, avec rage, sur un fauteuil, au fond.*)

FRANÇOISE, *à part.* Qu'est-ce qu'elle a donc?... (*Haut*) Madame, faut-il servir?

ALEXANDRA. Je n'ai pas faim.

FRANÇOISE. Je n'ai pas pu trouver d'aloyau... alors j'ai pris un morceau de veau!...

ALEXANDRA, *à part.* Du veau!... tant mieux! Faribol le déteste!

FRANÇOISE. Nous avons aussi une crème au chocolat... Monsieur aime bien ça!

ALEXANDRA. Tu y fourreras de la moutarde!...

FRANÇOISE, *étonnée.* Comment!

ALEXANDRA. Un pot! deux pots! dix pots de moutarde!... va, fais ce que je te dis...

FRANÇOISE, *entrant à gauche, troisième plan. A part.* Qu'est-ce qu'elle a donc?

SCÈNE II. ALEXANDRA, puis FARIBOL, puis FRANÇOISE.

ALEXANDRA, *seule.* Oh! le gueux!... le paltoquet!... le chenapan!... il se souviendra de la rue Papillon, numéro 7... Et cette Pichenette, qu'est-ce qu'elle est?... qu'est-ce qu'elle fait?... oh! je le saurai!... il faut qu'il me le dise... (*On frappe doucement à la porte du fond.*) On frappe!... (*Faribol entrouvre la porte et se glisse timidement dans la salle à manger... Il tient à la main un énorme bouquet.*) C'est lui!

FARIBOL, *à part et très piteux.* Mon Dieu!... que c'est donc bête de se laisser pincer comme ça!...

ALEXANDRA, *à part sans se retourner.* Je me tiens à quatre pour ne pas sauter sur les pincettes!...

FARIBOL, *à part, au fond, toussant doucement pour se faire remarquer.* Hum!... hum!... (*Alexandra ne bouge pas.*) C'est moi... Bonjour, bonjour, chère amie!... tu rentres de ta petite promenade?...

ALEXANDRA, *se contenant.* Oui!... de ma... petite promenade...

FARIBOL, *très gêné.* Moi aussi... je rentre... et, en rentrant, comme tu aimes les fleurs... (*Lui présentant son bouquet.*) Veux-tu permettre?

ALEXANDRA, *prend le bouquet, l'examine un moment et le jette par-dessus son épaule.* Merci!

FARIBOL. Il n'y a pas de quoi! (*Tirant de sa poche un petit paquet enveloppé.*) Je t'ai aussi acheté un baba... tu aimes le baba?...

ALEXANDRA, *le prend et le jette par-dessus son épaule.* Merci!

FARIBOL, *à part.* Sapristi! (*Haut.*) Je t'ai encore acheté une montre en or... mais je te la donnerai dans un autre moment.

FRANÇOISE, *entrant avec une soupière.* Voilà le potage. (*Elle le pose sur la table.*) M. de Saint-Gluten vient d'envoyer chercher des nouvelles de monsieur.

FARIBOL. C'est bien, merci... (*Françoise sort.*) Ce monsieur qui m'a offert un verre d'eau sucrée... il est très obligeant... Allons, à table! (*Il s'y place.*) J'ai juste une heure à passer avec toi avant d'aller conduire le bal de M. Papavert... Si tu veux prendre place?...

ALEXANDRA. Je ne dîne pas!...

FARIBOL, *se levant; il a sa serviette à la boutonnière de son habit.* Voyons, Alexandra!... ma petite Alexandra!

(*Il cherche à lui prendre la taille.*)

ALEXANDRA, *le repoussant et avec éclat.* N'approchez pas! vous sentez la grisette!

FARIBOL. Moi?... Oh! tiens, tu me crois coupable!... Je parie que tu me crois coupable?...

ALEXANDRA. Est-ce que vous auriez le front de me faire des histoires?...

FARIBOL. Non!... je vais être franc!... je n'ai rien à cacher... Cette maison de la rue Papillon... je sortais de chez un de mes élèves... un nommé...

ALEXANDRA, *l'interrompant brusquement.* M. Pichenette?...

FARIBOL, *à part.* Oye! oye!... (*Haut.*) Pichenette?... c'est sa mère!... la mère Pichenette... une pauvre petite vieille ratatinée... avec des lunettes vertes... qui branle la tête... elle est toujours de là...

(*Il branle la tête.*)

ALEXANDRA. Bien sûr?

FARIBOL. Veux-tu que je te le jure?

ALEXANDRA. C'est inutile!... (*Elle va prendre vivement son châle et son chapeau, et revient à Faribol.*) Nous allons y aller!

(*Elle remonte pour sortir.*)

FARIBOL, *à part.* Oye! oye! (*Haut.*) Impossible ce soir... (*Discrètement.*) Elle a pris médecine, cette pauvre vieille!

ALEXANDRA. Ah çà! vous croyez donc avoir épousé une petite grue?...

FARIBOL. Comment? tu ne me crois pas? Mais qu'est-ce que tu veux que je te dise?

ALEXANDRA. Une seule chose aurait pu me désarmer... peut-être!

FARIBOL, *vivement.* Laquelle?

ALEXANDRA. Un aveu franc et complet de vos torts... Mais vous ne l'avez pas voulu!...

(*Elle se dirige vers sa chambre.*)

FARIBOL, *alarmé, la suivant.* Eh bien, si!... ne t'en va pas! je vais tout te dire... mais tu me pardonneras?...

ALEXANDRA, *redescendant, et d'un ton bref.* Marchez!

(*Elle reste immobile, face au public, et sans regarder Faribol, pendant tout ce qui suit.*)

FARIBOL, *avec effort.* Oui!... D'abord, je n'ai jamais cessé de t'aimer... et si j'ai fait la connaissance de cette...

ALEXANDRA, *impatientée.* Allez donc!

FARIBOL. Oui!... c'est bien pénible, va!... si tu savais comme c'est pénible!... c'est mon expiation... mais tu me pardonneras?... bien vrai?...

ALEXANDRA. Ne bavardons pas!...

FARIBOL. Oui!... D'abord, je n'ai jamais cessé de t'aimer!... et, si j'ai fait la connaissance de cette jeune personne...

ALEXANDRA, *se contenant.* Ah!... elle est jeune?

FARIBOL. Oh! c'est-à-dire... mais très grêlée...! J'ai été attiré vers elle... par son air candide... elle est attachée au Conservatoire... ainsi!...

ALEXANDRA. Après?

FARIBOL. Elle me demanda des leçons de musique... oh! la musique... Le premier mois, nous n'avons fait que des gammes... ma parole d'honneur! nous n'avons fait que des gammes! Car je n'ai jamais cessé de t'aimer!...

ALEXANDRA. Après?...

FARIBOL, *de plus en plus contraint.* Le second mois... elle me donna de ses cheveux... (*Tirant une longue tresse de sa poche.*) Tiens!... les voilà!... (*Alexandra les prend et les jette par-dessus son épaule. A part.*) C'est nerveux!

ALEXANDRA. Après!...

FARIBOL, *baissant la voix et avec effort.* Le troisième mois... le troisième mois...

ALEXANDRA. Est-ce pour aujourd'hui?...

FARIBOL, *se laissant tomber à ses genoux, et avec un sanglot comique.* Alexandra!... je suis un grand coupable!...

ALEXANDRA, *avec triomphe.* Ah!... très bien!... voilà ce que je voulais entendre... de votre propre bouche!

FARIBOL, *se relevant.* Et maintenant, tu me pardonnes?...

ALEXANDRA, *avec éclat.* Ah! par exemple!... jamais!

FARIBOL, *abasourdi.* Ah bah!... et moi qui... (*A part.*) Oh! quelle boulette!... (*Haut.*) Comment! tu persistes à vouloir te venger?...

ALEXANDRA, *remontant.* Une honnête femme n'a que sa parole!

FARIBOL. Alexandra!

ALEXANDRA. Il n'y a plus rien de commun entre nous!... (*Elle entre dans sa chambre en fredonnant avec rage.*)

Avait pris femme
Le sire de Framboisy...

SCÈNE III. FARIBOL, puis FRANÇOISE, puis LÉOPARDIN.

FARIBOL, *seul.* Framboisy!... Est-ce que ce serait sérieux?...

FRANÇOISE, *venant de la cuisine, et posant un plat sur le buffet.* Voilà la crème!... (*A part.*) J'en ai mis cinq pots à l'estragon.

(*Elle ramasse la mèche de cheveux, et la pose à droite sur le guéridon.*)

FARIBOL. La crème!... la crème!... on ne dîne pas!... Emporte ça!

FRANÇOISE. Comment, monsieur, on ne dîne pas?...

FARIBOL. Je te dis d'emporter... va donc!... (*Françoise emporte la table et sort. A lui-même.*) Non! c'est impossible! Alexandra est corse... mais honnête!... (*Par réflexion.*) Oui! mais... si elle allait être plus corse qu'honnête!... Sapristi!... sapristi!... il faut que je la raisonne. (*Il ouvre la porte pour entrer dans la chambre et reçoit un soufflet.*) Ah!...

LÉOPARDIN, *paraissant à la porte du fond, et voyant Faribol recevoir le soufflet.* Oh!... pardon! vous êtes occupé?...

FARIBOL, *avec humeur.* Qu'est-ce que vous demandez?

LÉOPARDIN. Monsieur Faribol, s'il vous plaît?

FARIBOL. C'est moi : je n'y suis pas!

LÉOPARDIN, *donnant son nom.* Léopardin jeune... je suis la flûte que vous avez demandée.

FARIBOL. Ah! très bien! plus tard!... Bonjour, j'ai affaire...

LÉOPARDIN. Je suppose que monsieur désire m'entendre... je vais jouer un petit air.

(*Il porte la flûte à sa bouche et en tire un son.*)

FARIBOL. Ça suffit... je vous

arrête... sept francs par soirée... Revenez à huit heures, j'ai un bal à conduire...

SCÈNE IV. FARIBOL, LÉOPARDIN, FRANÇOISE, puis PAPAVERT.

Françoise sort de la chambre d'Alexandra, en traînant un matelas. Elle porte en outre un oreiller et un traversin. La porte reste ouverte derrière elle; elle est ferrée en dedans.

FRANÇOISE, *entrant.* Oui, oui, madame...

FARIBOL, *apercevant Françoise traînant son matelas.* Qu'est-ce que c'est que ça?

FRANÇOISE. C'est votre lit que madame vous envoie...

FARIBOL. Comment, mon lit?

(*A ce moment, un paquet de hardes, lancé de la chambre, tombe sur Léopardin.*)

LÉOPARDIN, *poussant un cri.* Aïe!...

(*Il gagne la droite.*)

FARIBOL, *recevant un bonnet à poil.* Aïe!...

PAPAVERT, *qui est entré, recevant une tunique de garde national.* Sacrebleu!

(*Le choc le fait trébucher et tomber sur le matelas. La porte d'Alexandra vomit une grêle de pantalons, pantoufles, redingotes, robes de chambre, bas, chaussettes, chemises et gilets de flanelle. En un instant, la scène en est encombrée, et Papavert se trouve englouti. Ce jeu de scène a lieu pendant l'ensemble suivant.*)

FARIBOL, LÉOPARDIN et PAPAVERT. Aïe!... aïe!...

AIR *de Jérusalem.*

Finissez, finissez, madame!
Arrêtez! arrêtez, morbleu!
Sur mon âme,
C'est infâme!
C'est assez, finissez ce jeu!

LÉOPARDIN, *reconnaissant Papavert.* Tiens! mon médecin!

FARIBOL, *s'élançant vers la porte.* Madame!... madame!... (*La porte se ferme sur son nez; une grande pancarte est accrochée dessus avec ces mots:* LE PUBLIC N'ENTRE PAS ICI. (*Lisant.*) « Le public n'entre pas ici! »

PAPAVERT, *qui s'est relevé.* Je venais vous chercher pour mon bal!...

FARIBOL. Oh! c'est trop fort!... m'expulser de la chambre conjugale!... Elle n'en a pas le droit!...

LÉOPARDIN, *à Papavert.* Il y a un nuage dans le ménage...

FARIBOL. Oh! quel désordre... ma tunique!... Elle ne respecte rien!

(*Il ramasse plusieurs objets.*)

PAPAVERT, *à Faribol.* Ah çà!... je viens vous chercher pour mon bal.

FARIBOL, *lui mettant dans les bras une botte de pantalons et un oreiller.* Oui!... donnez-moi un coup de main.

PAPAVERT. Oh! mais non!

FARIBOL. Portez ça dans mon cabinet...

(*Il ramasse d'autres objets.*)

PAPAVERT, *chargé.* C'est que, mon bal... je ne suis pas venu pour ça.

LÉOPARDIN, *à Papavert, le suivant.* Vous savez bien, ma dent... je ne l'ai plus.

PAPAVERT. Je me fiche pas mal de votre dent! (*Il entre dans la chambre d'Alexandra. Bruit d'un soufflet.*) Aïe!...

(*Il ressort.*)

FARIBOL. Pas par là!

LÉOPARDIN, *le poussant vers Faribol.* On vous dit : « Le public n'entre pas... »

FARIBOL, *lui indiquant le cabinet de droite.* Par ici!

PAPAVERT, *avec humeur, et mettant les vêtements dont il est chargé sur les bras de Léopardin.* Je ne suis pas venu pour ça!... Je m'en vais! Dépêchez-vous! nous vous attendons pour danser!

(*Il sort par le fond.*)

FARIBOL. *qui a ramassé plusieurs vêtements.* Vous, Léopardin... portez tout ça dans le cabinet, vous reviendrez prendre le matelas, la couverture... et le bonnet à poil!

LÉOPARDIN. Mais c'est que...

FARIBOL, Puisque je vous paye!

LÉOPARDIN. Pour jouer de la flûte!

FARIBOL. Puisque vous n'en jouez pas!...

(*Il lui plante le bonnet à poil sur la tête.*)

LÉOPARDIN, *qui allait vers le cabinet de droite, revenant vers Faribol qui tient aussi une brassée de vêtements.* A propos, je dois vous prévenir qu'il y a une note que je ne donne jamais... mon médecin me l'a défendu.

FARIBOL. Ah bah!... laquelle?...

LÉOPARDIN. Le *la* de la troisième octave... cette note m'épuise.

FARIBOL. Qu'est-ce que vous en faites?...

LÉOPARDIN. Je l'escamote... je prends un temps!... Il faut vous dire que j'ai une gastrite, moi!

FARIBOL, *le poussant vers le cabinet.* C'est bien! allez donc! (*Après que Léopardin est entré dans le cabinet, il y lance les objets dont il est chargé, puis ramassant le matelas et le traversin.*) Quel désordre! quel boulvari!

AIR : *Un homme.*

J'en ai vraiment l'esprit troublé,
Rien ne m'est plus antipathique ;
Moi, musicien, qui suis réglé
Comme un vrai papier de musique :
Chez moi, le croiriez-vous jamais,

La femme qui fait ce ravage,
Je l'avais prise tout exprès
Pour ranger mon petit ménage.

Jusqu'à présent, j'ai employé la douceur, mais nous allons voir!... je veux qu'elle me demande pardon...

SCÈNE V. FARIBOL, ALEXANDRA, puis FRANÇOISE, puis LÉOPARDIN.

Alexandra sort de sa chambre; elle est en grande toilette et tient un bonnet de coton par la mèche.

FARIBOL. Ah! c'est vous, madame!

ALEXANDRA, *majestueuse et calme.* Pour que tout lien soit rompu entre nous, je vous rapporte ce dernier symbole d'une familiarité... grotesque!

(*Elle lui jette le bonnet de coton avec mépris.*)

FARIBOL. Respectez mon bonnet de nuit, madame! Il pourrait être le père de vos enfants!

FRANÇOISE, *entrant par le fond.* Monsieur!

FARIBOL, *lui posant sur le bras le matelas et le traversin.* Quoi?

FRANÇOISE. C'est M. de Saint-Gluten qui renvoie chercher de vos nouvelles.

FARIBOL. Encore?... ça va très bien! merci! (*A part, agacé.*) Il est obligeant, mais très ennuyeux!...

FRANÇOISE. Madame, j'ai porté les lettres à l'étude... ils viendront tous!

FARIBOL. Hein?

ALEXANDRA. Parfait! tu feras du punch!

(*Françoise sort par la droite.*)

FARIBOL, *à Alexandra, qui s'arrange devant la glace.* Du punch?... cette robe de bal?...

ALEXANDRA. Oui; j'attends du monde... je donne une soirée.

FARIBOL. Une soirée! en mon absence!... et à qui, madame?...

ALEXANDRA. J'ai mon cousin le second clerc... et je l'ai invité... avec toute son étude.

FARIBOL. Comment! des clercs de notaire?...

ALEXANDRA. Pourquoi pas?... Ils sont Français... et vaccinés!

LÉOPARDIN, *sortant du cabinet.* Oh! la bourgeoise! (*A Faribol.*) Elle est très bien!

FARIBOL, *impatienté.* Tu m'ennuies! (*A Alexandra.*) Madame, je vous défends...

LÉOPARDIN, *saluant Alexandra.* Léopardin jeune.. Je suis la flûte.

ALEXANDRA, *lui tournant le dos.* Qui vous dit le contraire?...

FARIBOL. Je vous défends de recevoir des clercs, madame!

ALEXANDRA. Trop tard!... mes lettres sont parties... et puis j'ai un peu de migraine... j'ai besoin de quelques distractions!

LÉOPARDIN, *à part.* Elle est gaillarde! je suis fâché d'avoir une gastrite!

(*Il remonte et gagne la gauche.*)

FARIBOL. Ah! c'est comme cela?... Madame, je vous préviens que pas un homme au-dessous de cent dix ans ne mettra les pieds ici!

ALEXANDRA. Turlututu! turlututu!

FARIBOL. Il n'y a pas de turlututu!... je vais donner des ordres! (*Appelant.*) Françoise! Françoise!

SCÈNE VI. ALEXANDRA, FARIBOL, LÉOPARDIN, FRANÇOISE, puis SAINT-GLUTEN.

FRANÇOISE, *au fond, annonçant.* M. le comte de Saint-Gluten...

(*Elle sort à droite.*)

FARIBOL, *contrarié, à part.* Ah! sapristi!

(*Il va au-devant de Saint-Gluten.*)

SAINT-GLUTEN, *du ton le plus affable.* Excusez-moi, mon cher Faribol...

ALEXANDRA, *à part.* Lui!...

SAINT-GLUTEN. Je venais savoir de vos nouvelles...

ALEXANDRA, *à part.* C'est le ciel de la Corse qui l'envoie!...

(*Elle s'assied dans le fauteuil et prend une tapisserie sur le guéridon; elle travaille.*)

SAINT-GLUTEN, *à Faribol.* J'étais dans une inquiétude...

FARIBOL. Vous êtes bien bon!... je vous remercie!... (*A part.*) Il est très poli!

LÉOPARDIN, *à part.* Il n'a pas cent dix ans!

SAINT-GLUTEN, *à Faribol.* Eh bien, êtes-vous tout à fait remis de votre petit accident?

ALEXANDRA. Quel accident?

SAINT-GLUTEN, *se retournant comme surpris, puis s'adressant à Faribol.* Madame Faribol, sans doute?... Veuillez me présenter...

FARIBOL. Certainement... (*A part.*) Que le diable l'emporte! (*Haut.*) Ma chère amie... M. le comte de Saint-Gluten... (*Alexandra se lève et salue en même temps que Saint-Gluten.*) qui a eu l'obligeance...

SAINT-GLUTEN, *l'interrompant vivement.* Oh! le plaisir... (*A Alexandra.*) de rendre un léger service à monsieur votre mari... pris d'un étourdissement... rue Papillon...

ALEXANDRA, *se rasseyant et travaillant.* Ah!... numéro 7...

FARIBOL. Oh! c'est-à-dire... (*A part.*) Est-il maladroit de dire ça!

LÉOPARDIN, *à part.* Il est bien beau, ce monsieur!...

SAINT-GLUTEN, *lorgnant autour de lui.* Vous avez un petit appartement charmant...

FARIBOL. Pardon!... j'allais sortir...

SAINT-GLUTEN. A votre aise!... (*S'approchant d'Alexandra.*) Oh! la ravissante tapisserie! on cueillerait ces fleurs...

FARIBOL. Pardon!... j'allais sortir...

SAINT-GLUTEN, *prenant une chaise et s'asseyant près d'Alexandra.* Faites!... faites, mon ami!... ne vous gênez pas.

FARIBOL, *à part.* Comment! il s'installe?...

LÉOPARDIN, *à part.* Et notez qu'il n'a pas de gastrite!

SAINT-GLUTEN, *à Alexandra.* Il n'y a pour faire ces merveilles de goût et de patience que la main d'une fée... ou celle d'une jolie femme!...

ALEXANDRA, *avec coquetterie.* Ah! flatteur!... ah! flatteur!...

LÉOPARDIN, *bas.* Patron! ils se font de l'œil!...

FARIBOL, *bas, agacé.* Je le vois bien! (*Il prend une chaise et s'assied près de Saint-Gluten, en disant:*) Pardon!... j'allais sortir...

SAINT-GLUTEN. Vous donnez un concert, n'est-ce pas?... ce soir?

FARIBOL. Non... dimanche! mais...

SAINT-GLUTEN. Toutes les jolies femmes de Paris y assisteront, et madame en sera le plus gracieux ornement.

LÉOPARDIN, *qui a pris aussi une chaise, s'asseyant près de Faribol.* Patron, il a dit « ornement ».

FARIBOL, *à Saint-Gluten.* Pardon!... j'allais...

SAINT-GLUTEN, *l'interrompant.* Vos polkas font fureur!... la dernière surtout... c'est un miracle d'harmonie!

FARIBOL, *remerciant.* Oh! monsieur!... (*A part.*) Pas moyen de le mettre à la porte avec ses politesses!

SAINT-GLUTEN. Aidez-moi donc! (*Il fredonne un air de polka.*)

FARIBOL, *fredonne complaisamment avec lui et s'arrête tout à coup.* Pardon... j'allais...

SAINT-GLUTEN. Elle est intitulée... *Pichenette*, je crois?...

ALEXANDRA. Hein?...

FARIBOL, *vivement.* Non!... *Chiquenaude!* (*A part.*) Est-il bête de dire ça!

SAINT-GLUTEN, *à Alexandra.* C'est votre nom, madame?...

ALEXANDRA. Nullement!

FARIBOL, *se levant vivement et emportant sa chaise au fond.* Un nom de fantaisie!

LÉOPARDIN, *se rapprochant de Saint-Gluten.* C'est comme moi... j'en ai fait une appelée : *la Léopardine*, de mon nom de Léopardin jeune...

(*Il la chante.*)

SAINT-GLUTEN, *sèchement.* Je ne connais pas!

(*Il se retourne près d'Alexandra.*)

LÉOPARDIN, *se levant et emportant sa chaise à gauche. A part.* Ignorant!... (*A Faribol.*) Dites donc, il se fait tard... si nous mangions un morceau... avant de partir?...

FARIBOL. Eh! prends ce que tu voudras... et laisse-moi tranquille!...

LÉOPARDIN, *apercevant le plat de crème sur le buffet.* De la crème au chocolat!...

FARIBOL, *à part, regardant Saint-Gluten et Alexandra.* Il lui parle bas.

LÉOPARDIN, *prenant le plat de crème.* Voilà qui est fameux pour ma gastrite!...

(*Il emporte le plat et il entre dans la cuisine.*)

FARIBOL, *passant sa tête entre Saint-Gluten et Alexandra, qui cessent de causer en le voyant.* Vous causiez?... peut-on savoir ?...

(*Saint-Gluten se lève.*)

ALEXANDRA, *d'un ton indifférent et travaillant.* Oh! rien!... Monsieur me dit que j'ai des mains charmantes... Cela ne vous regarde pas!...

FARIBOL, *à Saint-Gluten.* Pardon, monsieur, vous avez désiré savoir des nouvelles de ma santé... je me porte très bien... je suis complètement guéri... et j'ai bien l'honneur...

SAINT-GLUTEN. Je vous comprends... je suis indiscret...

FARIBOL. Mais... sans cérémonie...

SAINT-GLUTEN, *revenant près d'Alexandra.* Et c'est bien naturel!... avec une telle compagne!... chaque minute qu'on vous prend est un bonheur qu'on vous vole!

(*Alexandra pose sa tapisserie et se lève.*)

FARIBOL, *à part.* Ah çà! il parle toujours et il ne s'en va jamais!...

(*Il va prendre un flambeau sur le buffet.*)

SAINT-GLUTEN. Quant à moi, j'aime cette vie pure et honnête!... ce calme du foyer... près de sa femme... de ses enfants... (*A Alexandra.*) Vous avez des enfants, madame?

ALEXANDRA. Ah! ouiche!

SAINT-GLUTEN, *à Faribol.* Comment!... paresseux?...

FARIBOL, *à part.* De quoi se mêle-t-il?... (*Haut.*) Monsieur, je vous salue... à la fin!

SAINT-GLUTEN. A demain, cher ami!

FARIBOL. C'est inutile!

ALEXANDRA, *gracieusement.* Nous vous recevrons toujours avec plaisir...

FARIBOL, *à part.* Elle le provoque! (*Haut.*) Bonsoir! bonsoir!

ENSEMBLE.

AIR du *Chapeau de paille d'Italie.*

FARIBOL.

A demain! (*Bis.*)
Moi, j'irai vous serrer la main.
Ne venez pas ici,
Restez chez vous, mon cher ami.

SAINT-GLUTEN.

A demain! (*Bis.*)
Je viendrai vous serrer la main.
Quand je fais un ami,
Moi, je n'aime pas à demi.

ALEXANDRA.

A demain! (*Bis.*)
Revenez nous serrer la main ;
C'est le droit d'un ami
Quand il n'aime pas à demi.
(*Saint-Gluten sort par le fond.*)

SCÈNE VII. FARIBOL, ALEXANDRA, puis FRANÇOISE.

FARIBOL. Ah!... enfin!...

ALEXANDRA. Il est charmant, ce jeune homme!... il a un petit air anglais très comme il faut!

FARIBOL. Vous trouvez?...
(*Il court au buffet, prend la sonnette et sonne.*)

FRANÇOISE, *entrant.* Monsieur?

FARIBOL. Si M. de Saint-Gluten se présente ici... je n'y serai jamais!... madame non plus!...

FRANÇOISE. Bien, monsieur!...
(*Elle sort par le fond.*)

FARIBOL. Je n'aime pas qu'on ait un petit air anglais...! Je vais m'habiller!
(*Il entre dans son cabinet à droite.*)

SCÈNE VIII. ALEXANDRA, FRANÇOISE, puis SAINT-GLUTEN.

ALEXANDRA. Ah! c'est comme ça?...
(*Elle court prendre la sonnette et l'agite avec colère.*)

FRANÇOISE, *entrant par le fond.* Madame!...

ALEXANDRA. Toutes les fois que M. de Saint-Gluten se présentera... vous le ferez entrer... et vivement!

FRANÇOISE. Tout de suite, madame!... (*Apercevant Saint-Gluten au fond, et annonçant.*) M. le comte de Saint-Gluten!
(*Elle sort à gauche, troisième plan. Saint-Gluten tient un gros bouquet qu'il cache derrière lui.*)

ALEXANDRA, *à part.* Lui?... Eh bien, tant mieux!

SAINT-GLUTEN, *au fond, timidement.* Madame...

ALEXANDRA. Entrez donc, monsieur, entrez donc!

SAINT-GLUTEN. Vous m'en voudrez peut-être de revenir si tôt?...

ALEXANDRA. Pourquoi donc?... je vous attendais...

SAINT-GLUTEN, *étonné et joyeux.* Ah bah!... Je voulais simplement vous faire passer ce bouquet... oublié dans ma voiture...

ALEXANDRA, *prenant vivement le bouquet.* Donnez!... ces fleurs sont charmantes!... charmantes!...

SAINT-GLUTEN. Que vous êtes

bonne!... mais je crains d'être importun... votre mari peut revenir...

ALEXANDRA. Eh bien, qu'est-ce que ça me fait, mon mari?... restez!...

SAINT-GLUTEN, *étonné.* Ah bah!

ALEXANDRA, *fouillant le bouquet.* Tiens! vous avez fourré un billet là-dedans?...

SAINT-GLUTEN. Oh! pas devant moi!... quand je serai parti!

ALEXANDRA. Mais pourquoi donc? si vous l'avez écrit, c'est pour qu'on le lise... (*Ouvrant le billet et lisant.*) « Madame... c'est en tremblant que je prends la plume... mais rassurez-vous, ma passion ne sortira jamais des bornes du respect... »

SAINT-GLUTEN. Oh! jamais!

ALEXANDRA. Et vous appelez ça une déclaration?... C'est un placet, une demande de secours! c'est froid! ça donne l'onglée!

(*Elle froisse le billet et le jette à terre.*)

SAINT-GLUTEN. Ah bah!... je vous en écrirai une autre!... plus chaude!

ALEXANDRA, *fouillant vivement à sa poche et en tirant un papier.* Attendez!... j'ai votre affaire! un brouillon de lettre à Pichenette trouvé dans la poche de mon gueux de mari! Quand on aime, voilà comme on parle! (*Lisant.*) « Chère petite cha-chatte!... »

SAINT-GLUTEN. Hein?

ALEXANDRA, *lisant.* « Te voir, c'est le ciel!... te quitter, c'est l'enfer!... » (*Parlé.*) Le brigand!

SAINT-GLUTEN, *avec passion.* Oh! oui! vous voir, c'est le ciel!...

ALEXANDRA, *lisant.* « Quand je serai loin de toi, que j'aie du moins un souvenir de ta personne!... donne-moi... donne-moi de tes cheveux! »

SAINT-GLUTEN. Oh! je n'aurais jamais osé... une simple boucle me rendrait si heureux!

ALEXANDRA. Comment! une boucle?... une boucle!... (*Courant à sa corbeille et en tirant la tresse de cheveux de Pichenette.*) Tenez! voilà ce qu'on lui a donné, à lui, le sacripant!...

SAINT-GLUTEN. Oh! c'est trop! c'est trop!

ALEXANDRA. Non! ce n'est pas trop!... œil pour œil! dent pour dent! (*Elle défait ses cheveux et les laisse flotter.*) Prenez! coupez! ne vous gênez pas!

SAINT-GLUTEN, *s'élançant vers elle.* O bonheur!...

FARIBOL, *dans la coulisse.* Ah! prelotte! un bouton parti!

ALEXANDRA. Mon mari! à merveille!

SAINT-GLUTEN. Sapristi!

ALEXANDRA, *lui indiquant un tabouret à ses pieds et lui faisant tenir un écheveau de laine.* Mettez-vous là... prenez cet écheveau, et du sang-froid!

(*Elle est assise à gauche et dévide l'écheveau que tient Saint-Gluten à genoux devant elle. Ses cheveux restent dénoués sur ses épaules.*)

SCÈNE IX. ALEXANDRA, SAINT-GLUTEN, FARIBOL, puis FRANÇOISE.

FARIBOL, *entrant, un gilet à la main.* Diables de boutons!... c'est toujours au moment de s'habil-

ler... (*Apercevant Saint-Gluten.*) Hein!!!

ALEXANDRA, *dévidant, et d'un ton affectueux.* Ah! c'est vous, mon ami?...

SAINT-GLUTEN, *tenant l'écheveau et sans se retourner.* Bonjour, cher!

FARIBOL, *à part.* Et ses cheveux sont dénoués! (*Haut avec colère, à Saint-Gluten.*) Monsieur!... je vous croyais parti!...

SAINT-GLUTEN, *se levant ainsi qu'Alexandra, et tenant toujours l'écheveau qu'Alexandra dévide.* Oui: mais, à peine au bas de l'escalier, je me suis aperçu que j'étais un mal appris...

FARIBOL, *furieux.* Un mal appris!... (*Passant entre eux et prenant l'écheveau sur ses deux mains.*) Il me faut une explication!...

(*Alexandra casse la laine du peloton.*)

SAINT-GLUTEN. Rien de plus simple!... Vous donnez un concert dimanche et j'ai oublié de vous demander des billets! j'en prendrai vingt!...

ALEXANDRA. Oh! c'est trop! (*A Faribol.*) Remerciez donc!

FARIBOL, *tenant toujours l'écheveau sur ses deux mains.* Ah! c'est pour ça?... Mes billets sont placés, entendez-vous!...

SAINT-GLUTEN. Comment! et vous ne m'en avez pas réservé un, à moi? Ah! Faribol, c'est mal!

FARIBOL, *à part, furieux.* Oh! tout à l'heure! je vais le flanquer par la fenêtre! (*Haut.*) Monsieur... j'y vois clair!... Depuis une heure, vous faites la cour à ma femme!

SAINT-GLUTEN. Ah! Faribol!... moi, votre ami!...

FARIBOL. Oui, monsieur!... il faut que ça finisse! je ne vous connais pas... je n'ai plus de billets, et vous me ferez plaisir en oubliant ma rue, ma porte et mon numéro.

SAINT-GLUTEN, *riant et reculant.* Mais, mon cher, vous êtes malade!... Madame, faites-le soigner, je vais vous envoyer mon médecin!

FARIBOL, *parlant en même temps que lui.* Sortez, monsieur!... sortez!..

(*Ils disparaissent tous deux par le fond.*)

SCÈNE X. ALEXANDRA, puis SAINT-GLUTEN, puis FARIBOL, puis LÉOPARDIN.

ALEXANDRA. Rage! rage! mon chéri!... A-t-il été assez grossier, assez brutal avec M. de Saint-Gluten!... un homme du monde!... mais cela n'empêchera rien, ventrebleu!

SAINT-GLUTEN, *entrant par la fenêtre.* Il est parti?

ALEXANDRA. Ah!... Mais non, monsieur...

SAINT-GLUTEN. Fichtre!

FARIBOL, *dans la coulisse.* Vous entendez, portier!...

ALEXANDRA, *vivement, se mettant dans le fauteuil de droite.* Vite cet écheveau!

(*Saint-Gluten prend l'écheveau; elle dévide.*)

FARIBOL, *entrant par le fond.* Le portier est prévenu et... (*Apercevant Saint-Gluten.*) Hein?... encore!!! Mais c'est un dévidoir!... un métier à la Jacquart!... (*Furieux et s'élançant entre sa femme et Saint-Gluten.*) Est-ce que vous

comptez jouer longtemps ce jeu-là, monsieur?

SAINT-GLUTEN, *se sauvant en riant.* Mon médecin est-il venu?

FARIBOL, *le pourchassant.* Je n'en veux pas, de votre médecin!

SAINT-GLUTEN, *riant.* Calmez-vous! calmez-vous! on va vous apporter un bain.

FARIBOL, *le pourchassant.* Décampez, ou j'appelle la garde! (*Il sort en poursuivant Saint-Gluten, et en criant:*) A la garde!

ALEXANDRA, *qui est remontée jusqu'au fond.* La garde?... Ah! par exemple!...

(*Elle reste au fond, regardant au-dehors.*)

SCÈNE XI. ALEXANDRA, LÉOPARDIN, puis FRANÇOISE, puis QUATRE CLERCS.

LÉOPARDIN, *sortant de la gauche, troisième plan, très pâle, et tenant le plat de crème vide.* Quelle crème, madame!... elle est à l'estragon!... Il me semble que j'ai un bain de pied à la moutarde dans l'estomac!... et ils appellent ça du chocolat de santé!...

(*Il tombe assis sur une chaise, à gauche; Alexandra redescend. Bruit des clercs au-dehors, dans la coulisse du troisième plan, à gauche.*)

FRANÇOISE, *entrant vivement.* Finissez donc, messieurs!... finissez donc!...

LÉOPARDIN et ALEXANDRA. Hein! qu'est-ce que c'est?...

FRANÇOISE. C'est les clercs que vous avez invités et qui ne veulent pas me laisser tranquille!

ALEXANDRA. Mes clercs!... bravo! voilà le bouquet!... Entrez, messieurs, entrez!

(*Entrée des clercs.*)

CHŒUR.

AIR de *Jaguarita.*

LES CLERCS.

Au rendez-vous,
Madame, nous accourons tous.
[(*Bis.*)
Chacun de nous,
Ici, de vous plaire est jaloux.

ALEXANDRA.

Bonsoir à tous,
Soyez les bienvenus chez nous.
[(*Bis.*)
Comme chez vous,
Chantez, riez, faites les fous.

FRANÇOISE.

Au rendez-vous,
Voyez, madame, ils viennent
[tous. (*Bis.*)
Et près de vous
Chacun de vous plaire est jaloux.

LÉOPARDIN, *à part.*

Pour son époux,
Comme c'est doux!

TOUS.

Au rendez-vous,
Nous voici tous.

(*Françoise sort après le chœur.*)

ALEXANDRA, *aux clercs.* Enchantée!... enchantée, messieurs!

LES CLERCS, *saluant.* Madame...

ALEXANDRA. Je compte recevoir tous les lundis, mardis, mercredis, jeudis, vendredis...

LÉOPARDIN, *à part.* Samedis et dimanches!

ALEXANDRA. Et si vous voulez me faire l'honneur...

LÉOPARDIN, *à part.* Elle est enragée!

PREMIER CLERC. Que de bontés, madame!...

DEUXIÈME CLERC. Une pareille bonne fortune!...

LÉOPARDIN, *à part.* Que je suis donc fâché d'avoir ma gastrite!

FRANÇOISE, *apportant le bol de punch sur un petit guéridon qu'elle pose au milieu de la scène.* Voici le punch!

LES CLERCS. Bravo!... bravo!...

AIR *La farira dondaine.*

Narguons à loisir
La mélancolie ;
Vive le plaisir!
Vive la folie!
Bon!
La farira dondaine,
Gué!
Farira dondé!

ALEXANDRA, *un verre à la main.*

Femmes qu'on trahit,
Vos pleurs sont stupides!
Buvons au dépit
Des maris perfides!
Bon!
La farira dondaine,
Etc.

TOUS.

La farira dondaine,
Etc.

FRANÇOISE, *accourant du fond.* Chut!... voilà monsieur!...

TOUS. Le mari!

ALEXANDRA. Restez, messieurs, restez tous!...

FRANÇOISE, *aux clercs.* Mais il est furieux!

LES CLERCS. Furieux?... ah! sapristi!...

(*Ils disparaissent par les quatre portes autres que celles du fond et celle de la cuisine. L'un d'eux emporte le punch, un autre le guéridon.*

SCÈNE XII. LÉOPARDIN, ALEXANDRA, FRANÇOISE, FARIBOL.

FARIBOL, *entrant.* Je l'ai conduit jusqu'à la porte... et j'espère qu'il ne reviendra pas!... Pour plus de sûreté, je vais vous enfermer à triple tour!

LÉOPARDIN, ALEXANDRA et FRANÇOISE. Hein!...

FARIBOL, *à Françoise.* Avance ici, toi!... donne-moi les clefs... les doubles clefs!...

FRANÇOISE, *hésitant.* Mais...

LÉOPARDIN. Bourgeois, ne faites pas cela!

FARIBOL. Tu m'ennuies! (*Arrachant les clefs à Françoise.*) Les clefs! petite malheureuse!

FRANÇOISE, *poussant un cri.* Ah!...

ALEXANDRA. Monsieur, ne me poussez pas à bout!

LÉOPARDIN. Ne la poussez pas à bout!... si vous saviez...

FARIBOL. Laisse-moi tranquille!

(*Il ferme la porte de service.*)

LÉOPARDIN, *à part.* Enfermer quatre loups dans la bergerie!...

FARIBOL, *montrant la porte du fond.* Et l'autre derrière moi, en sortant!

ALEXANDRA. Monsieur!... je veux sortir... je sortirai!...

FARIBOL. Turlututu!...

(*Il va prendre sa boîte à violon sous le fauteuil du fond.*)

LÉOPARDIN, *à part.* Faut-il lui dire...? non! ça lui ferait de la peine!...

ALEXANDRA. C'est une infamie!

FARIBOL, *poussant Léopardin.* Mais marche donc, toi!

LÉOPARDIN. Voilà! voilà!

(*Ils sortent tous deux par le fond; on entend le bruit de la serrure que Faribol ferme en dehors.*)

ALEXANDRA, *pendant qu'il ferme.* Monsieur! monsieur! si vous avez le malheur de...

FARIBOL, *en dehors.* Tenez-vous les pieds chauds!...

SCÈNE XIII. ALEXANDRA, FRANÇOISE, puis LES QUATRE CLERCS

ALEXANDRA. Enfermée!

FRANÇOISE. Bloquée!

LES CLERCS, *paraissant aux quatre portes.* Est-il parti?

ALEXANDRA. Messieurs, nous sommes prisonniers... comme Latude!

LES CLERCS, *entrant, et gaiement.* Saprelotte!

ALEXANDRA. Mais je n'en aurai pas le démenti!... Messieurs, je vous invite tous à venir au bal!

LES CLERCS. Au bal?

ALEXANDRA. Chez M. Papavert!... je ne le connais pas... mais je vous présenterai!...

LES CLERCS. Ça va! Ça va!

ALEXANDRA. Françoise, mon manteau!

LES CLERCS. Mais comment sortir?

(*Ils vont aux deux portes fermées.*)

UN CLERC, *à la fenêtre.* Une échelle de maçon!

ALEXANDRA. Celle qui a servi à M. de Saint-Gluten!... je passe la première!...

FRANÇOISE, *lui mettant son manteau.* Deux étages!... vous pouvez vous tuer!...

ALEXANDRA. C'est juste! (*Elle court au guéridon de gauche et écrit.*) « N'accusez personne de ma mort... c'est mon mari qui m'a flanquée par la fenêtre! » (*Parlé.*) Comme ça, si je me casse le cou, il aura son affaire!

FRANÇOISE. Bonne femme! sa dernière pensée est pour lui!

ALEXANDRA, *montant sur la fenêtre.* En route, maintenant!... Et sans balancier!

CHŒUR.

TOUS.

La farira dondaine,
Gué!
La farira dondé.

(*Tous les clercs s'apprêtent à la suivre.*)

ACTE TROISIÈME

Un salon octogone disposé pour un bal, chez Papavert. A gauche, une porte. Dans le pan coupé du même côté, porte conduisant dans d'autres salons. Au fond, grande porte ouvrant sur une antichambre, décorée et éclairée. Les entrées du dehors se font par cette porte et viennent de la droite de l'antichambre. Dans le pan coupé de droite, une grande fenêtre. Devant la fenêtre, une estrade et un pupitre double pour les musiciens. A droite, une porte.

SCÈNE I. PAPAVERT, puis CORINNE.

Au lever du rideau, on voit des invités se promener dans la pièce du fond.

PAPAVERT, *en scène, tirant sa montre.* Dix heures moins sept!... et pas d'orchestre, c'est inimaginable!...

CORINNE, *entrant par l'angle de gauche.* Eh bien, monsieur... ces musiciens?

PAPAVERT. Je n'y comprends rien!... voilà leur estrade... voilà leurs pupitres... et ils n'arrivent pas!...

CORINNE. Nos invités se promènent depuis une heure... Est-ce que vous comptez donner un bal sans musique?

PAPAVERT. Mais non! j'ai passé moi-même à huit heures et demie chez mon chef d'orchestre pour lui rappeler... je l'ai trouvé au milieu d'un déménagement... je l'ai aidé.

CORINNE. Oh! quand les maris se mêlent de quelque chose...

(*Elle remonte.*)

PAPAVERT. Corinne! tu es bien cruelle pour moi... Est-ce ma faute?

CORINNE. Enfin, que voulez-vous que je fasse de nos invités? les dames bâillent, les messieurs s'endorment...

PAPAVERT. Ah! mon Dieu! si tu disais à notre nièce Émerantine de leur chanter sa romance d'*Amour et Tristesse?*

CORINNE. Émerantine s'habille... et vous savez qu'elle en a pour longtemps.

PAPAVERT. Oui, à cause de son épaule... Dis-moi, l'as-tu un peu cotonnée?

CORINNE. Mais oui... cela ne vous regarde pas!...

PAPAVERT. Je crois lui avoir trouvé un prétendu... M. de Saint-Gluten m'a promis de venir.

CORINNE. M. de Saint-Gluten!... est-il riche?

PAPAVERT. Dame! il a un architecte! (*Tirant sa montre.*) Dix heures! Dis donc, Corinne, si tu leur chantais toi-même *Amour et Tristesse ?*

CORINNE, *haussant les épaules.* Allons donc!...

PAPAVERT. J'ai envie de louer un orgue!...

SCÈNE II. LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN, *entrant par la droite; il est en garçon de café.* Monsieur, me voilà! Faut-il passer les rafraîchissements ?

PAPAVERT. Pas encore... on n'a pas chaud... on n'a pas dansé!

CORINNE. Tenez-vous dans l'antichambre pour annoncer.

LUCIEN. Bien, madame! (*A Papavert.*) Monsieur est-il content de ma tenue ?

PAPAVERT. Parfait! parfait!

CORINNE. Pourquoi des gants noirs ?

LUCIEN. Madame, c'est moins salissant... Voilà quatre mois que je les porte... Voyez!... (*Les mettant sous le nez de Papavert.*) Monsieur peut sentir...

CORINNE, *le renvoyant.* C'est bien... allez!... (*Il remonte dans l'antichambre.*) Encore une trouvaille de votre cru!...

LUCIEN, *annonçant.* M. et Mme d'Apremont.

(*Un monsieur et une dame traversant l'antichambre de droite à gauche.*)

CORINNE. Mon Dieu! encore du monde!...

PAPAVERT. Et pas de musique!...

SCÈNE III. PAPAVERT, CORINNE, LUCIEN, ALEXANDRA, LES QUATRE CLERCS.

LUCIEN, *à Alexandra, qui paraît au fond.* Le nom de madame ?

ALEXANDRA, *l'écartant.* Va te promener!...

LUCIEN, *annonçant.* Madame de Va-te-promener!...

PAPAVERT et CORINNE, *se retournant étonnés.* Comment ?...

ALEXANDRA, *descendant résolument. A elle-même.* Ça y est!... j'y suis!... et rien de cassé!... Ah! tu m'enfermes!

LUCIEN, *aux clercs qui paraissent au fond.* Qui faut-il annoncer ?...

PREMIER CLERC. Des navets!...

LUCIEN, *annonçant.* Messieurs des Navets!...

CORINNE et PAPAVERT. Qu'est-ce que c'est que ça ?...

(*Les clercs viennent se ranger derrière Alexandra.*)

ENSEMBLE.

AIR : *A table!* (*Rat de ville.*)

ALEXANDRA et LES CLERCS.

Nous voici, par miracle,
Dans ce bal parvenus!
Il n'est jamais d'obstacle
Pour des cœurs résolus!

PAPAVERT et CORINNE.

Chez nous, par quel miracle
Tous ces nouveaux venus ?
Quelle est cette débâcle
D'invités inconnus ?

PAPAVERT, *bas, à sa femme.* Les connais-tu ?

CORINNE. Nullement!

PAPAVERT. Moi non plus!... (*Saluant les clercs et Alexandra.*) Messieurs... Madame...

ALEXANDRA. Bonjour, monsieur Papavert.

LES CLERCS. Bonjour, monsieur Papavert.

PAPAVERT, *à part.* Ils savent mon nom! (*A part.*) Oserai-je vous demander...?

ALEXANDRA. Ah çà? la musique n'est donc pas arrivée?

PAPAVERT. Nous l'attendons... Mais...

PREMIER CLERC. Monsieur, un bal sans musique, c'est comme une dinde truffée...

DEUXIÈME CLERC. Sans truffes!...

TROISIÈME CLERC. Et sans dinde!

(*Tous rient.*)

PAPAVERT, *riant par complaisance.* Oui... (*A part.*) Qu'est-ce qu'ils me chantent? (*A Alexandra.*) Oserai-je vous demander...?

ALEXANDRA. Quoi?

PAPAVERT. Votre figure ne m'est pas tout à fait inconnue... Mais... à qui ai-je l'honneur de parler?...

ALEXANDRA, *à part.* Diable! est-ce qu'il voudrait nous camper à la porte?

DEUXIÈME CLERC, *aux autres.* Nous ne tenons plus qu'à un fil!

PAPAVERT. Pardonnez-moi si...

ALEXANDRA, *haut.* Je vous présente ces messieurs... des parents... des amis...

PAPAVERT, *saluant les clercs.* Messieurs, je suis très honoré... mais... je n'ai pas le plaisir de...

PREMIER CLERC. Permettez-nous de vous présenter madame.

CORINNE, *à part.* Ils se moquent de nous!

PAPAVERT, *à Alexandra.* Madame, je suis très honoré, mais tout ça ne me dit pas...

ALEXANDRA. Monsieur, votre petite fête est charmante... Et madame?...

PAPAVERT. Elle va très bien!... mais...

ALEXANDRA. Et monsieur votre fils?

PAPAVERT. Je n'en ai pas.

ALEXANDRA. Enchantée! enchantée!...

(*Elle remonte.*)

LES CLERCS. Enchantés! enchantés!...

PAPAVERT, *à part.* Mais qu'est-ce que c'est que ces gens-là?...

SCÈNE IV. LES MÊMES, SAINT-GLUTEN.

LUCIEN, *annonçant.* M. le comte de Saint-Gluten!

(*Corinne et Papavert remontent vivement de droite.*)

ALEXANDRA, *à part.* Lui?... il va nous présenter!

(*Elle passe vivement à gauche, suivie des clercs.*)

SAINT-GLUTEN, *saluant.* Mesdames!... (*Apercevant Alexandra.*) Elle!... (*A Alexandra.*) Ah! que je suis heureux!... J'étais si loin de m'attendre...

ALEXANDRA, *bas.* Dites donc, présentez-nous, et chaudement!...

PAPAVERT, *à Saint-Gluten.* Vous connaissez cette dame?...

SAINT-GLUTEN, *prenant Alexandra par la main et la présentant.* Mais sans doute... c'est... c'est ma sœur!

PAPAVERT et CORINNE. Sa sœur!...

SAINT-GLUTEN. Qui arrive de voyage... de très loin... de Valparaiso.

ALEXANDRA, *à part, allant à droite.* Très adroit! il a le fil!...

CORINNE, *à Alexandra.* Oh! que d'excuses!...

PAPAVERT. Cette chère madame de Va-te-promener!

ALEXANDRA et SAINT-GLUTEN, *étonnés.* Hein?

(*Saint-Gluten remonte.*)

CORINNE, *avec empressement.* Vous n'avez pas froid?

PAPAVERT, *de même.* Vous n'avez pas chaud?

ALEXANDRA. Oh! merci...! (*A part.*) Ils sont très gentils!...

PAPAVERT, *indiquant les clercs.* Et ces messieurs?...

ALEXANDRA. Sont mes cousins!... Vous voyez, je suis venue en famille.

PAPAVERT. Et vous avez bien fait. (*Aux clercs en leur distribuant des poignées de main.*) Messieurs des Navets...

PREMIER CLERC. Si nous sommes indiscrets... dites-le!...

PAPAVERT, *les retenant.* Par exemple!... soyez les bienvenus!

ALEXANDRA, *à part.* Nous nous casons! nous nous casons!

CORINNE, *à Alexandra et à quelques dames groupées au fond.* Mesdames, messieurs... voulez-vous que nous passions dans le salon gris pâle?

(*Elle remonte avec Alexandra.*)

PAPAVERT, *à Saint-Gluten.* Je vous présenterai à ma nièce.

SAINT-GLUTEN, *vexé.* Oui!... après souper!...

PAPAVERT. Non! avant... (*A part.*) Comme il n'y en a pas...

(*Il s'approche des clercs.*)

SAINT-GLUTEN, *offrant son bras à Alexandra.* Chère petite sœur!... (*Bas, avec passion.*) Oh! j'ai des projets d'amour à vous communiquer.

ALEXANDRA. Plus tard! j'attends la musique!

(*Pendant le chœur, Saint-Gluten donne le bras à Alexandra, les clercs les suivent, Papavert et Corinne les accompagnent.*)

CHŒUR.

AIR : *Au théâtre on nous attend.*

ALEXANDRA, SAINT-GLUTEN, LES CLERCS.

Entre nous, vraiment ce bal
Promet d'être original!
Au salon, par politesse,
Suivons-le tant qu'il voudra;
Mais, pour danser, je le laisse
Quand la musique viendra!
Entre nous, vraiment ce bal
Promet d'être original!

PAPAVERT et CORINNE.

En attendant que du bal
On nous donne le signal,
Émérantine, ma nièce,
Au salon vous chantera
Son air : *Amour et Tristesse!*
Cela vous amusera;
En attendant que du bal
On nous donne le signal.

(*On passe dans le salon du fond par la porte du pan coupé.*)

SCÈNE V. FARIBOL, LÉOPARDIN, puis CORINNE.

Ils arrivent par la droite; l'un porte sa boîte à violon, l'autre sa flûte.

FARIBOL, *entrant le premier, à la cantonade.* Arrive donc!... Quelle mâchoire que cette flûte! il s'arrête chez tous les pharmaciens!

LÉOPARDIN, *entrant avec sa flûte et une botte de chiendent.* J'ai pris une petite botte de chiendent et de la guimauve... parce qu'en rentrant... Quelle crème, mon Dieu!...

CORINNE, *rentrant.* Enfin! vous voilà, monsieur le chef d'orchestre! vous êtes en retard!... très en retard!...

FARIBOL. Au moment de partir... un petit incident...

CORINNE. Vite! mes danseurs s'impatientent... (*Montrant l'estrade.*) Placez-vous là... tâchez de nous faire une musique... qui inspire des idées de mariage.

FARIBOL. A vous, madame?

CORINNE. Non ; au frère de madame de Va-te-promener.

(*Elle entre dans le salon de gauche.*)

SCÈNE VI. FARIBOL, LÉOPARDIN.

FARIBOL, *étonné.* Madame de Va-te-promener?...

LÉOPARDIN. Ce doit être une Hollandaise.

(*Il monte sa flûte.*)

FARIBOL, *prenant son violon.* Plût à Dieu qu'Alexandra le fût!... mais elle est corse!...

LÉOPARDIN. Corse! alors, patron, je ne voudrais pas vous faire de peine... mais vous êtes toisé!...

FARIBOL. Moi?... oh! je suis bien tranquille!... pour ce soir du moins... j'ai la clef dans ma poche!... (*Riant.*) Doit-elle rager!...

LÉOPARDIN, *à part.* Pauvre homme!... s'il savait que sa femme est enfermée avec quatre clercs!... décidément, je vais lui dire!... (*Haut.*) Patron!

FARIBOL. Quoi?

LÉOPARDIN. Non, rien!... (*A part.*) Ça l'empêcherait peut-être de jouer du violon!...

FARIBOL. Nous allons prendre l'accord... Y êtes-vous?

LÉOPARDIN. Allez!...

FARIBOL, *donnant un* la *sur son violon.* Voici mon *la.*

LÉOPARDIN ; *il donne une note toute différente.* Voici le mien!

FARIBOL. Mais ce n'est pas un *la* que vous me faites là!...

LÉOPARDIN. C'est le mien... en mineur... c'est un *la* mineur.

FARIBOL. Et moi, je suis en majeur... Attention. (*Il donne le* la *aux trois octaves. Léopardin donne le* la *des deux premieres octaves et pas celui de la troisième. Il secoue sa flûte et la met sous son bras.*) Eh bien... allez donc!...

LÉOPARDIN. Non!... c'est la note qui m'est défendue par mon médecin.

FARIBOL. Comment?

LÉOPARDIN. A cause de ma gastrite.

FARIBOL. Eh bien, ça va être gentil!... Voilà un bal qui va être gentil!...

LÉOPARDIN. La santé avant tout!...

FARIBOL. Ah! mais un instant!... ça change les conditions!... Je vous donne sept francs, parce qu'il y a sept notes, mais du moment que vous n'en jouez que six... vous n'aurez que six francs.

LÉOPARDIN. C'est rat... mais c'est juste.

SCÈNE VII. FARIBOL, LÉOPARDIN, PAPAVERT, puis CORINNE, puis INVITÉS, puis ALEXANDRA et SAINT-GLUTEN.

PAPAVERT, *entrant.* Mais allez donc, l'orchestre!... il y a deux heures qu'on vous attend pour polker.

FARIBOL. Tout de suite! tout de suite!...

(*Il monte sur l'estrade et place la musique.*)

LÉOPARDIN, *reconnaissant Papavert.* Tiens! mon médecin!... (*A Papavert.*) Docteur, ça ne va pas mieux!... j'ai des réminiscences à l'estragon!...

(*Il tire une langue énorme.*)

PAPAVERT. Allez au diable! mes consultations sont de midi à quatre heures.

FARIBOL. Allons, la flûte!

LÉOPARDIN, *montant sur l'estrade.* Voilà! voilà!...

FARIBOL. Attention!...

(*Ils sont tous deux sur l'estrade, ils attaquent une polka. Léopardin passe de temps en temps des notes aiguës.*)

PAPAVERT, *joyeux.* Enfin! voilà mon bal lancé!

(*Corinne entre en polkant avec un invité. Elle est suivie d'invités qui garnissent le salon en polkant, puis enfin Alexandra polkant au bras de Saint-Gluten.*)

FARIBOL, *la reconnaissant et jetant un cri.* Hein! elle!...

PAPAVERT, *sursautant.* Qu'est-ce que c'est?

SAINT-GLUTEN. Le mari!...

ALEXANDRA, *avec force.* Allez, à la musique!...

FARIBOL, *sautant au bas de l'estrade.* Avec lui!...

PAPAVERT. Mais que faites-vous donc?...

FARIBOL. Oui!... oui!... (*Alexandra et Saint-Gluten passent dans un autre salon en polkant. Faribol les suit en jouant machinalement du violon; des groupes, en passant, l'empêchent d'atteindre Alexandra et Saint-Gluten. Les suivant.*) Monsieur!... madame!... monsieur!...

(*Il disparaît par la porte de l'angle gauche en les poursuivant.*)

LÉOPARDIN. Eh bien, où va-t-il donc?

(*Il suit son chef d'orchestre en jouant de la flûte. Papavert le rattrape, au seuil de la porte, par la basque de son habit et le ramène.*)

SCÈNE VIII. PAPAVERT, LÉOPARDIN.

PAPAVERT, *le ramenant.* Mon orchestre qui déménage!... j'en tiens un morceau!...

LÉOPARDIN. Je suis mon chef!

PAPAVERT. Restez là, monsieur... et flûtez! flûtez!... on vous paye pour ça!...

LÉOPARDIN. Docteur, une rapide consultation.

(*Il tire la langue.*)

PAPAVERT. Je n'ai pas le temps!

LÉOPARDIN. Votre régime ne me réussit pas.

PAPAVERT, *à lui-même.* Voilà un joli bal!

LÉOPARDIN. Et pourtant, je ne me permets pas la plus petite distraction... je bois du lait... je mange de la crème au chocolat... je fuis l'amour...

PAPAVERT, *impatienté.* Eh! changez de régime! buvez du punch! et aimez tant qu'il vous plaira!...

LÉOPARDIN, *radieux.* Ah bah!... aimer!... je puis aimer?...

PAPAVERT. Et jouez-nous quelque chose!

LÉOPARDIN, *regardant par la porte du salon.* Oh! les femmes!... les femmes!... Pristi!... quelles épaules!...

(*Il envoie des baisers.*)

PAPAVERT, *le repoussant.* Mais ce sont les épaules de ma femme!... Flûtez donc, monsieur!... (*Remontant.*) Où est le violon, maintenant? ne bougez pas!...

(*Il disparaît sur les traces de Faribol.*)

SCÈNE IX. LÉOPARDIN, puis FARIBOL, ALEXANDRA et SAINT-GLUTEN.

LÉOPARDIN, *seul.* Je puis aimer! il me met aux spiritueux!... (*S'exaltant.*) Saperlicoquette! si j'avais su ça à huit heures trois quarts, quand la bourgeoise!... Elle est belle... la bourgeoise!... Elle est spirituelle... la bourgeoise!... La voici!... je m'embrase!...

(*Un groupe de polkeurs passe dans l'antichambre. Saint-Gluten entre en polkant avec Alexandra, Faribol les poursuit en jouant du violon.*)

FARIBOL, *les séparant.* Corbleu! madame!... que faites-vous ici?

ALEXANDRA. J'danse la polka avec mes p'tits amis!

FARIBOL. Il ne s'agit pas de framboiser.

SAINT-GLUTEN. Monsieur, je vous invite à être poli.

FARIBOL. Je ne vous parle pas! (*A Alexandra.*) Par où êtes-vous sortie?... car j'ai la clef!... par où?...

ALEXANDRA. Par la cheminée.

LÉOPARDIN, *poétiquement.* Comme les hirondelles!...

FARIBOL, *plaçant une chaise sur son estrade. A Alexandra.* Vous allez vous asseoir là... près de moi... et je vous défends d'en bouger!... Avez-vous votre ouvrage?...

ALEXANDRA. Mon ouvrage!... Est-ce que vous croyez que je suis venue au bal pour ourler des mouchoirs?

SAINT-GLUTEN, *riant.* Ah! la plaisanterie est bonne!

FARIBOL. Je ne vous parle pas!

SAINT-GLUTEN. Permettez... permettez... madame a bien voulu m'accorder la deuxième polka...

ALEXANDRA. Et la troisième, et la quatrième.

SAINT-GLUTEN. Et la cinquième et la sixième.

LÉOPARDIN. Je m'inscris pour les autres.

FARIBOL. Prenez garde! je vais faire un éclat!

SAINT-GLUTEN. Pas de menaces, monsieur.

ALEXANDRA. Oh! vous ne me faites pas peur!... j'ai des amis ici! Je polkerai! je valserai! je mazurkerai! à votre nez, à votre barbe!

LÉOPARDIN, *à part.* Énergique! énergique comme Mirabeau!

ALEXANDRA. Et c'est vous qui me ferez sauter... avec votre imbécile de violon!... Allez, la musique!

SAINT-GLUTEN. Allez, la musique!

LÉOPARDIN, *à part.* Est-elle spirituelle!...

SCÈNE X. FARIBOL, ALEXANDRA, LÉOPARDIN, SAINT-GLUTEN, PAPAVERT, CORINNE, LES QUATRE CLERCS, INVITÉS.

TOUT LE MONDE, *entrant par le fond et par le salon.* Eh bien, l'orchestre!... la musique!

FARIBOL. Ah! c'est comme ça!... Eh bien, je ne jouerai pas du violon! Je ne veux pas que madame danse!... elle ne dansera pas!

TOUS. Hein?

ALEXANDRA. Dans quel cabanon a-t-on pêché ce chef d'orchestre?

SAINT-GLUTEN. Il est ivre!...

TOUS. Pouah!

CORINNE, *à son mari.* Payez-le, et qu'il s'en aille.

PAPAVERT. Oui ; voilà vos vingt-cinq francs... et fichez-nous le camp!...

(*Il remonte.*)

TOUS. A la porte! à la porte!...

FARIBOL. Très bien!... j'emmène madame.

LES QUATRE CLERCS, *l'arrêtant et le retenant.* Ne touchez pas!...

LÉOPARDIN, *à part.* Tiens! je les reconnais! elle a amené sa petite bande!

ALEXANDRA. M'emmener? et de quel droit?

FARIBOL. De quel droit? (*Se plaçant au milieu.*) D'un mot, je vais la foudroyer! (*A tout le monde.*) Messieurs... cette dame est ma femme!

TOUS. Sa femme!

PAPAVERT. Madame de Va-te-promener?...

SAINT-GLUTEN. Ma sœur?

ALEXANDRA. Allons donc! je ne connais pas ce musicâtre!...

TOUS. Ah!...

FARIBOL, *stupéfait.* Oh!!!

LÉOPARDIN, *riant.* Oh!!!

FARIBOL. C'est trop fort!... j'en appelle à la flûte... Parle, Léopardin!...

(*Il le fait passer au milieu.*)

LÉOPARDIN. Moi?... dame!... pour rendre hommage à la vérité... je n'en sais rien!...

(*Il remonte.*)

FARIBOL. C'est une conspiration!... (*Prenant la main d'Alexandra.*) Suivez-moi, madame!...

ALEXANDRA, *se dégageant et se réfugiant au milieu des clercs.*

N'approchez pas! je me mets sous la protection du notariat français!

LES QUATRE CLERCS, *rugissant.* Cristi!... à la porte!... à la porte!...

TOUS. A la porte! à la porte!

CHŒUR. Air : *C'est épouvantable!*

A la porte!... à la porte!
Ah! c'est un furieux!
Eh! vite qu'on l'emporte
C'est un fou dangereux!

(*Les quatre clercs enlèvent Faribol qui se débat, et le transportent dehors, pendant que Léopardin, sur son estrade, joue de la flûte avec acharnement.*)

SCÈNE XI. ALEXANDRA, LÉOPARDIN, puis LES QUATRE CLERCS, puis PAPAVERT.

ALEXANDRA, *à part.* Ah! tu m'enfermes! ah! tu m'empêches de danser!...

LÉOPARDIN, *à part.* Elle est seule! j'ai envie de me déclarer!... (*A Alexandra, avec passion.*) Madame!... les instants sont précieux!... permettez à une humble flûte...

ALEXANDRA. Quoi?...

LÉOPARDIN. J'ai changé de régime, je suis aux spiritueux maintenant...

ALEXANDRA, *sans comprendre.* Eh bien?...

LÉOPARDIN. Mon médecin m'a ordonné le punch... et le sentiment!... j'attends le punch... Quant au sentiment... (*Tendrement,*) il est arrivé!...

ALEXANDRA, *riant.* Ah bah!...

LÉOPARDIN, *à part.* Elle rit!... (*Haut.*) Madame... une petite promenade... (*Avec passion.*) En voiture!... en voiture!... (*On entend rire les clercs. A part.*) C'est embêtant!... elle allait se rendre.

(*Les clercs entrent en riant, par le fond.*)

ALEXANDRA. Eh bien, qu'est-ce que vous en avez fait?

PREMIER CLERC. Nous en voilà débarrassés!... comme il était très lourd, nous l'avons lancé dans l'omnibus de Chaillot.

DEUXIÈME CLERC. Nous avions d'abord songé au pont des Arts.

PREMIER CLERC. Mais cela nous eût menés trop loin...

LÉOPARDIN. Le pont des Arts!...

ALEXANDRA. Ils vont bien, les petits!

PAPAVERT, *entrant par la gauche.* Allons donc la flûte!... nous n'avons plus que vous pour danser!...

LES CLERCS, *entourant tous Alexandra.* On va danser!... Madame... une polka!... une polka!...

ALEXANDRA. Un instant! procédons avec ordre... (*Appelant.*) Numéro 1!...

UN CLERC, *avec une grosse voix.* Présent!

ALEXANDRA. Superbe organe!

PAPAVERT. Allons donc, la flûte!

LÉOPARDIN. Je vais vous flûter ma *Léopardine!...* (*A part.*) Puis, après, tout au punch et au sentiment!...

(*Il joue. Ils sortent tous en dansant, par la porte des salons.*)

PAPAVERT, *les suivant.* Ils ont l'air très gais, ses cousins!... et ils ne la quittent pas! c'est une famille bien unie!...

(*Il sort en dansant.*)

SCÈNE XII. FARIBOL, puis LUCIEN, puis LÉOPARDIN.

FARIBOL, *entre par la droite, avec un plateau. Il est en garçon limonadier et porte un énorme toupet blond et des favoris semblables à ceux de Lucien.* C'est moi... me voilà revenu, j'ai sauté à bas de l'omnibus... ça m'a coûté six sous... Ah! les gueux!... mais soyons sournois... on me reficherait à la porte!... Ah! il va se passer des choses dramatiques!... Le commissaire de police est en bas avec deux gendarmes!... Quant à ma femme, je viens de lui faire parvenir un petit billet... je lui donne cinq minutes pour capituler... les cinq minutes sont expirées... (*Apercevant Lucien qui entre du fond avec un plateau.*) Ah! Lucien!... (*L'appelant.*) Pst! pst!

LUCIEN, *à part, étonné.* Un autre garçon! Qu'est-ce que c'est que celui-là?...

FARIBOL. Va dire à Mme Fari... (*Se reprenant.*) à Mme de Va-te-promener que... les cinq minutes...

LUCIEN. Dis donc, si tu voulais bien faire tes commissions toi-même, méchant limonadier!...

FARIBOL. Hein? (*A part.*) Ah! oui!... il me prend pour... (*Haut.*) Tiens... voilà cinq francs!...

LUCIEN, *à part.* Cinq francs! Serait-ce M. Tortoni lui-même?...

LÉOPARDIN, *entrant par la première porte de gauche; il est aussi en garçon limonadier, même coiffure et mêmes favoris que les autres. Il tient aussi un plateau. A part.* J'ai lâché ma flûte, pour papillonner autour de la bourgeoise.

LUCIEN, *voyant Léopardin.* Encore un!...

LÉOPARDIN, *à Faribol.* Garçon! je suis le vicomte de Léopardin, caché sous les habits d'un folâtre garçon... Tiens, voilà cent sous.

FARIBOL. Bon! je rentre dans mon argent.

LÉOPARDIN. Il y a, dans le bal, une dame du monde qui a un petit papillon pour moi; je lui propose une promenade au bois de Boulogne, autour des lacs, tu vas lui porter ce message.

FARIBOL, *lisant.* Hein! Mme Faribol!...

(*Il lui donne un coup de pied.*)

LÉOPARDIN. Oye!... finis donc! Est-il bête!

SCÈNE XIII. FARIBOL, LÉOPARDIN, LUCIEN, puis PAPAVERT.

PAPAVERT, *entrant.* Où est passée la flûte, à présent?... Vous n'avez pas vu la flûte?

LÉOPARDIN. Elle nous quitte à l'instant!... Elle vient d'entrer là!...

(*Il indique la droite.*)

LES DEUX AUTRES GARÇONS. Oui, là!... oui, là!...

(*Chacun indique un côté différent.*)

PAPAVERT, *très ébahi.* Ah çà! mais voilà bien des garçons!... Je n'en ai arrêté qu'un!...

FARIBOL. C'est Lucien... un camarade... il m'a prié de l'aider...

LÉOPARDIN. Moi aussi... de passer les rafraîchissements.

PAPAVERT. Eh bien, alors... passez-les!... vous êtes là... plantés sur vos jambes...

FARIBOL. Oui... c'est que j'attends quelqu'un...

LÉOPARDIN. Moi aussi...

FARIBOL, *et les autres.* Allez-vous-en!... allez-vous-en!...

PAPAVERT. Comment, que je m'en aille!... (*Les poussant.*) Voulez-vous circuler avec vos plateaux!...

LES TROIS GARÇONS. Voilà! voilà!...

FARIBOL, *sortant par le fond, et criant.* Orgeat! limonade! glaces!...

LÉOPARDIN, *sortant par le pan coupé et criant.* Régalez vos dames!...

LUCIEN, *sortant à droite, et riant.* Grog, absinthe, vermouth!...

(*Ils reprennent ensemble leurs cris, et ils disparaissent.*)

PAPAVERT. Est-ce qu'ils vont beugler comme ça dans mes salons?... (*Courant après eux.*) Taisez-vous donc!... taisez-vous donc!

(*Il sort, au moment où Alexandra entre, par le premier plan de gauche.*)

SCÈNE XIV. ALEXANDRA, puis SAINT-GLUTEN.

ALEXANDRA *entre furieuse; elle tient le billet de Faribol.* Ah! j'étouffe! je suffoque!... j'ai envie de mordre!... M'envoyer une sommation! me menacer des gendarmes!... Le brigand! au lieu de me prendre par la douceur, il me prend par la gendarmerie... mais je ne l'attendrai pas!... je partirai!... je pars! Où est le petit?... où est la flûte?... où est mon étude?... n'importe qui... J'hésitais... je n'hésite plus!... je franchis l'isthme de Suez!... Mais où est donc le petit?... (*L'apercevant en train de causer à la porte du pan coupé.*) Ah! le voilà!

(*Elle court à lui, le prend par le bras, et l'amène en scène.*)

SAINT-GLUTEN. Madame!...

ALEXANDRA. Monsieur, êtes-vous un homme?...

SAINT-GLUTEN, *gaiement.* Mais...

ALEXANDRA. Alors enlevez-moi et chaudement!

SAINT-GLUTEN, *étonné et joyeux.* Vous enlever!... où ça?...

ALEXANDRA. A Bastia... à Saint-Germain... à Asnières!... où vous voudrez!... Vite!... mon manteau! un fiacre!

SAINT-GLUTEN. Oh! tout de suite! tout de suite!

(*Il sort vivement à droite.*)

SCÈNE XV. ALEXANDRA, puis LÉOPARDIN, et SAINT-GLUTEN.

LÉOPARDIN, *venant du fond, toujours en garçon, mais sans plateau.* Elle est seule!... elle doit avoir reçu mon billet!... (*S'approchant d'elle avec passion.*) Madame!... le fiacre est à la porte!...

ALEXANDRA, *sans le reconnaître.* C'est bien, garçon!

LÉOPARDIN, *à part.* O bonheur! elle accepte!

SAINT-GLUTEN, *rentrant et apportant le manteau.* Voilà votre manteau...

ALEXANDRA. Vite, partons!...

SAINT-GLUTEN. Mais tout est perdu!... les deux portes sont gardées par les gendarmes!...

LÉOPARDIN, *refroidi.* Les gendarmes? Il vaudrait peut-être mieux renoncer à cette petite promenade...

ALEXANDRA. Y renoncer?... jamais!... Où est mon étude? nous saurons bien nous frayer un passage.

LÉOPARDIN, *effrayé.* Sapristi!...

SAINT-GLUTEN. Non... j'ai un moyen... nous sommes à l'entresol... et, en faisant avancer la voiture sous le balcon, si vous ne craignez pas...

ALEXANDRA. Par la fenêtre? ça me va! j'en ai l'habitude... Marchons!...

SAINT-GLUTEN. Marchons!...

LÉOPARDIN. Marchons! (*A part.*) Je regrette ma gastrite.

SCÈNE XVI. LES MÊMES, FARIBOL, puis PAPAVERT, CORINNE, LES CLERCS, LES INVITÉS.

Tous trois s'élancent vers la fenêtre; ils l'ouvrent, et reculent en voyant Faribol planté sur le balcon son plateau à la main, en costume de garçon.

FARIBOL. Orgeat, limonade, glaces!

SAINT-GLUTEN. Le mari!

ALEXANDRA. Faribol!

LÉOPARDIN. Je suis pincé!

(*Papavert et Corinne entrent, suivis des clercs et des invités.*)

TOUS. Qu'est-ce que c'est?... qu'y a-t-il?

PAPAVERT, *à Faribol.* Que fais-tu là, sur cette fenêtre?

FARIBOL, *toujours sur la fenêtre.* Je raconte une anecdote... M. Tortoni nous paye pour raconter des petites anecdotes dans les soirées qui languissent... c'est très comme il faut!...

CORINNE. Ah! par exemple! écouter un garçon limonadier!

TOUS. Oh!...

ALEXANDRA. Pourquoi pas? puisqu'on ne danse pas, ça nous amusera.

TOUS. Oui, oui... ça nous amusera!

PAPAVERT. Allons, parle... (*A part.*) Quelle drôle de soirée!

FARIBOL, *arrivant en scène; il donne son plateau à Léopardin.* C'est un conte des *Mille et une Nuits*... arrivé à une sultane dont le mari tenait un café à l'enseigne du *Homard repentant*... à Bagdad...

ALEXANDRA. Continuez, garçon!

FARIBOL. Ce mari... un nommé Faribol-al-Raschild... était un assez vilain coco... un pas grand-chose... qui ne craignit pas de tromper sa femme...

ALEXANDRA. Pour une drôlesse...

FARIBOL. De Bagdad!...

CORINNE. Oh! c'est affreux!

LÉOPARDIN. C'est ignoble!

TOUS. C'est abominable!

FARIBOL. C'est un gueux!... je demande qu'on le fasse asseoir sur quelque chose de pointu!

PAPAVERT, *à part.* Dire que c'est là une soirée dansante!

FARIBOL. Mais il en fut bien puni!... Sa femme... la sultane... qui était corse... de Bagdad... résolut de se venger!... Elle jeta les yeux sur un jeune calife...

LÉOPARDIN, *à part.* Il m'a regardé, je suis le calife!

ALEXANDRA. Continuez, garçon!

FARIBOL. On convint d'un enlèvement... par la fenêtre... le palanquin était à la porte... la dame déjà son manteau sur les épaules et un pied sur le balcon...

LÉOPARDIN, *à part.* Ça finira par du sang!...

PAPAVERT. Enfin, est-elle partie, votre sultane?

FARIBOL, *regardant Alexandra.* Mais...

ALEXANDRA, *avec force.* Eh bien, oui!...

TOUS. Hein?...

ALEXANDRA. Elle sauta par la fenêtre malgré son mari, malgré les gendarmes, malgré tout!

LES FEMMES. Elle fit bien!

FARIBOL. Oui!... mais sous le balcon... se tenait l'infortuné Faribol-al-Raschild, un verre de limonade à la main (*Prenant un verre sur le plateau de Léopardin.*) comme ceci... il dit à la sultane : « Étoile du matin! si tu files... tu ne me retrouveras pas vivant! »

TOUS. Hein?

FARIBOL. Et il tira lentement de sa poche un petit papier... (*Il l'en tire.*) il le déplia... et versa dans la limonade une petite poudre blanche...

(*Il la verse.*)

ALEXANDRA. Ah! mon Dieu!...

FARIBOL, *tournant la poudre dans le verre d'eau.* Et il tourna... tourna... puis, il but... et, cinq minutes après, le docteur Ben Papavert balayait ses cendres, qui gênaient les dames pour polker.

(*Il porte le verre à ses lèvres.*)

ALEXANDRA, *jetant un grand cri.* Non! arrête!... je te pardonne!...

TOUS. Hein!...

FARIBOL, *l'embrassant.* Alexandra!...

ALEXANDRA, *de même.* Faribol!...

PAPAVERT, *voulant les séparer.* Qu'est-ce que vous faites donc? un garçon de café!...

FARIBOL. Non! c'est ma femme!... j'ai retrouvé ma femme...

PAPAVERT. Madame de Va-te-promener!... (*Faribol ôte sa perruque; même jeu de Léopardin. Stupéfait.*) Mon chef d'orchestre!... la flûte!... quel drôle de bal!...

ALEXANDRA. Monsieur Papavert, je vous demande la main de votre nièce pour M. de Saint-Gluten.

SAINT-GLUTEN. Permettez...

PAPAVERT. Je vous l'accorde...

SAINT-GLUTEN, *à part.* La bossue?... dans une heure je serai à Madagascar!...

LÉOPARDIN, *à Faribol.* Patron, votre histoire m'a donné des idées

de mariage... Oui, c'en est fait, je me marie!

FARIBOL. Jeune homme, vous allez vous marier... écoutez les conseils d'un homard repentant : (*A tout le monde.*) Ne trompez jamais votre femme!

(*Il baise la main d'Alexandra.*)

TOUS. Ah! c'est bien! c'est bien!

FARIBOL, *bas, à Léopardin.* Ou ce qui revient absolument au même : Ne vous laissez jamais pincer!

(*Il reprend le verre sur le plateau et le boit.*)

LÉOPARDIN. J'aime mieux ça! (*Apercevant Faribol qui boit, et avec un cri d'effroi.*) Malheureux!... la poudre blanche!...

FARIBOL, *bas.* Ne dis rien... c'était du sucre râpé!

CHŒUR. AIR : du *Cosaque du Don.*

Indulgence et bonté,
Amour, fidélité,
D'un bonheur très parfait
Voilà tout le secret.

FARIBOL et ALEXANDRA, *au public.* AIR de *la Moisson* (Masini).

Avant d'entrer en ménage,
Écoutez du mariage
La morale douce et sage,
Qui promet
Bonheur parfait :
Indulgence et bonté,
Surtout fidélité!
Oui, voilà du mariage
La morale douce et sage ;
Elle promet en ménage
La félicité.

ALEXANDRA

Maris, trahir sa femme...

FARIBOL.

Femmes, trahir vos maris...

ALEXANDRA.

C'est une chose infâme!

FARIBOL.

Surtout quand on est pris!

ENSEMBLE

Oui, voilà du mariage,
Etc.

TOUS.

Oui, voilà du mariage,
Etc.

Un monsieur qui a brûlé une dame

Comédie-Vaudeville en un acte

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 29 novembre 1858.

Collaborateur M. Anicet-Bourgeois.

Anicet-Bourgeois (Auguste). 1806-1871. Auteur de mélodrames et de vaudevilles en collaboration avec Victor Ducange, Michel Masson, Brisebarre, Dennery, Vanderbuch, Lockroy. Il collabora avec Paul Féval pour l'adaptation du *Bossu* (1862).

Personnages	*Acteurs qui ont créé les rôles.*
MISTRAL.	*MM. Luguet.*
LOISEAU.	*Brasseur.*
BOURGILLON.	*Grassot.*
BLANCMINET.	*Amant.*
ANTOINE.	*Lacroix.*
UN POSTILLON.	*Masson.*

La scène se passe chez Bourgillon, notaire à Vitry-le-Brûlé (Champagne).

Le théâtre représente un jardin. Grille d'entrée au fond; à droite l'étude; à gauche, un pavillon servant à serrer des instruments de jardinage et à loger Loiseau; chaises de jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

BLANCMINET, puis ANTOINE, puis BOURGILLON, puis LOISEAU.

Au lever du rideau, Blancminet sonne à la grille du fond, personne ne répond; il ouvre la porte avec effort.

BLANCMINET, *entrant.* Ah çà! il n'y a donc personne?... voyons si à l'étude... (*Il frappe à la porte sur laquelle on lit* : ÉTUDE.) Fermée!... eh bien, il se donne du bon temps maître Bourgillon... le notaire de Vitry-le-Brûlé! (*Appelant en frappant sur une table.*) A la boutique! à la boutique!

ANTOINE, *paraissant au rez-de-chaussée de droite, la figure bar-*

bouillée de savon. Quoi qu'y a?... Tiens! c'est M. Blancminet, l'horloger.

BLANCMINET. Pharmacien!... je suis pharmacien!

ANTOINE. Oui, mais vous raccommodez aussi les montres!...

BLANCMINET. Que veux-tu! ils se portent comme des bœufs dans ce pays-ci!... alors, voyant que la pharmacie languissait... j'ai joint une seconde corde à mon arc... la corde de l'horlogerie!

ANTOINE. Un fameux métier!

BLANCMINET. Pas mauvais! malheureusement, il n'y a que cinq montres dans tout le village... mais je m'arrange pour qu'il y en ait toujours trois en réparation...

ANTOINE. Ah! vous êtes un malin, vous!... aussi vous avez du foin dans vos bottes!

BLANCMINET. J'ai de quoi vivre... Ah çà! tout le monde est donc sorti aujourd'hui?

ANTOINE. Non, monsieur... je vas vous dire... c'est dimanche!... alors l'étude se fait la barbe...

BLANCMINET. Mais tu n'es pas de l'étude, toi, tu es jardinier?

ANTOINE. Je suis jardinier... et second clerc!... je plante les choux et je porte les dossiers... j'ai aussi ajouté une corde!...

BLANCMINET. J'aurais bien voulu parler à ton patron.

ANTOINE. Il est là... dans sa chambre... Appelez-le!... moi, je vas m'achever ma barbe.

(*Il rentre.*)

BLANCMINET, *appelant.* Ohé! Bourgillon!... Bourgillon!

BOURGILLON, *paraissant à la fenêtre de droite, la figure barbouillée de savon.* Quoi?... qu'est-ce que c'est?

BLANCMINET. Descendez!... j'ai du nouveau... je viens d'en apprendre des belles sur le receveur!

BOURGILLON. Le receveur?... attendez-moi une minute!

BLANCMINET. Tiens! vous vous faites la barbe?

BOURGILLON. Oui... c'est dimanche... Appelez Loiseau, mon premier clerc, il vous tiendra compagnie.

(*Il disparaît.*)

BLANCMINET, *seul.* Loiseau! c'est un jeune homme de Paris... qui a un lorgnon... ça m'intimide! on dit qu'il va traiter de l'étude... Notaire à Vitry-le-Brûlé!... une commune de cent quarante-huit habitants! c'est un beau parti! j'ai prié Bourgillon de le sonder pour ma fille... mais je n'ose espérer... il est si dédaigneux avec son lorgnon! si je pouvais le tâter adroitement... (*Appelant à la fenêtre de gauche.*) Monsieur Loiseau... (*Parlé.*) C'est drôle, je suis ému... l'idée qu'il va paraître! (*Appelant.*) Monsieur Loiseau...

LOISEAU, *paraissant à la fenêtre de gauche, la figure barbouillée de savon.* Qui est-ce qui m'appelle?

BLANCMINET. C'est moi... (*Très haut.*) Bonjour... bonjour, monsieur Loiseau!

LOISEAU. Que le diable vous emporte!... vous avez failli me faire couper! Qu'est-ce que vous voulez?...

BLANCMINET. Rien...

LOISEAU. Alors adressez-vous

au second clerc... il est là-bas qui ratisse...

BLANCMINET. J'étais venu simplement pour avoir l'honneur de vous souhaiter le bonjour...

LOISEAU. Et c'est pour ça que vous me dérangez?... un dimanche de barbe!... Bonjour! bonjour!

(*Il disparaît.*)

BLANCMINET, *seul.* Qu'il est imposant et dédaigneux!

SCÈNE II

BLANCMINET, BOURGILLON.

BOURGILLON, *entrant très endimanché.* Me voilà, père Blancminet... vous me disiez que le receveur?...

BLANCMINET. Il y a longtemps que je vous le dis, c'est notre ennemi! j'en ai la preuve!

BOURGILLON. Qu'est-ce qu'il a encore fait, cet intrigant-là?

BLANCMINET. Hier... je suis certain de ce que j'avance... il a donné un grand dîner!

BOURGILLON. Bigre!

BLANCMINET. Et je n'en étais pas!

BOURGILLON. Ni moi non plus.

BLANCMINET. Il avait invité toute sa coterie... Basin le coiffeur...

BOURGILLON. Qui est dentiste en même temps!...

BLANCMINET. Encore un qui a ajouté une corde!

BOURGILLON. Êtes-vous bien sûr de ce que vous dites?

BLANCMINET. On a mangé des huîtres!... j'ai vu les coquilles à la porte! voici l'échantillon!

(*Il montre une coquille d'huître.*)

BOURGILLON. Mâtin!... étaler ses coquilles d'huître!...

BLANCMINET. Pour nous narguer!... il nous dit : « Je mange des huîtres, vous n'en mangez pas! »

BOURGILLON. C'est une déclaration de guerre!

BLANCMINET. Et, le soir, on a été en procession prendre le café chez Basin...

BOURGILLON. Un petit drôle!

BLANCMINET. Un polisson... Eh bien, qu'est-ce que vous dites de tout cela?

BOURGILLON. Père Blancminet, il faut nous venger!... on nous attaque, nous allons tirer le canon!... il me vient une idée des plus énergiques...

BLANCMINET. Parlez!

BOURGILLON. Suivez-moi bien... vous allez donner un grand dîner aujourd'hui même...

BLANCMINET. Moi?... pourquoi pas vous?

BOURGILLON. Impossible!... j'ai mal à l'estomac... et puis ma femme est absente... vous inviterez l'huissier... vous m'inviterez moi, le notaire!... et puis Loiseau.

BLANCMINET. Avec son lorgnon?...

BOURGILLON. Enfin tout le barreau de Vitry-le-Brûlé!

BLANCMINET. Ce sera magnifique!

BOURGILLON. Et au dessert... nous mangerons des huîtres, nom d'un petit bonhomme!

BLANCMINET. Mazette!... c'est bien hardi.

BOURGILLON. Et nous éparpillerons les coquilles!... nous en ferons un trottoir devant votre porte!... et le receveur sera obligé de marcher dessus tous les soirs en allant faire son whist!

BLANCMINET, *effrayé.* Diable! diable! diable!... nous allons nous faire bien des ennemis!

BOURGILLON. Vous reculez?

BLANCMINET. Non!... mais, si vous n'aviez pas eu mal à l'estomac... j'aurais préféré que ce fût vous... Enfin!... on se mettra à table à trois heures précises...

BOURGILLON. J'y serai à deux...

BLANCMINET. Ah! tenez, voilà votre montre... c'est quarante sous... c'était la chaîne qui accrochait...

BOURGILLON. Encore! mais la semaine dernière...

BLANCMINET. La semaine dernière, c'était la roue... nous avons la chaîne et la roue...

BOURGILLON, *à part.* Il est un peu apothicaire, l'horloger!

BLANCMINET. Ah çà! causons de notre grande affaire... Avez-vous parlé à M. Loiseau pour ma fille?

BOURGILLON. Oui... je ne comprends rien à ce garçon-là!... Au premier mot, il m'a pris la main, avec son lorgnon, et m'a dit : « N'insistez pas de grâce... il m'est impossible de me marier! »

BLANCMINET. Impossible!... est-ce qu'il serait malade?

BOURGILLON. Je pense qu'il a un mauvais estomac... quand il est avec moi, il bâille toujours...

BLANCMINET. Avec moi aussi.

BOURGILLON. Avec ma femme, c'est un autre genre... il lui lance des regards... et ne lui parle que de légumes... de haricots verts, de petits pois... je crois qu'il ne peut pas la souffrir!

BLANCMINET. C'est probable.

BOURGILLON. D'abord, s'il ne se marie pas... mon étude lui passera devant le nez... il n'est pas assez riche...

BLANCMINET. Et, s'il n'a pas l'étude, il n'aura pas ma fille!

BOURGILLON. Ne dites rien!... j'attends un autre clerc de Paris depuis quinze jours pour traiter.

BLANCMINET. Ah bah!... alors je le prends pour gendre!

BOURGILLON. Attendez donc!... vous ne le connaissez pas!

BLANCMINET. Ça m'est égal, s'il achète l'étude, je le prends pour gendre... car, voyez-vous, mon rêve depuis vingt ans, c'est de marier ma fille au notaire de Vitry-le-Brûlé, quel qu'il soit!... j'ai juré de ne pas mourir sans être le beau-père de cette étude!...

BOURGILLON. Ambitieux!

BLANCMINET. Vous n'êtes pas jeune... eh bien, si vous deveniez veuf, je vous prendrais!

BOURGILLON. Oh! merci! si je devenais veuf... je ne me remarierais pas...

BLANCMINET. Oh! je sais pourquoi! vous avez toujours aimé à courtiser les petites mères!

BOURGILLON. J'avoue que je suis amateur... les femmes me sont sympathiques!...

BLANCMINET. Et ce n'est pas pour des prunes qu'on vous appelle le beau Bourgillon!

BOURGILLON, *avec modestie.* Le fait est qu'à Vitry-le-Brûlé on a des bontés pour moi!

BLANCMINET. Ah çà! si votre jeune homme arrivait, vous me feriez prévenir... je viendrais l'inviter à dîner... il verrait ma fille qui revient aujourd'hui de chez sa tante...

BOURGILLON. Soyez tranquille!

BLANCMINET. A tantôt... on dînera à trois heures très précises. (*A part.*) C'est égal, les huîtres... c'est bien hardi!

SCÈNE III

BOURGILLON, LOISEAU.

LOISEAU *entre par la gauche, très endimanché; il tient une canne dans une main et un parapluie dans l'autre.* Quel temps fait-il?... patron, faut-il prendre une canne ou un parapluie?

BOURGILLON. Où allez-vous donc?

LOISEAU. Je vais me promener sur la grande place... c'est dimanche...

BOURGILLON. Pour quoi faire?...

LOISEAU. Dame! je ne sais pas... tous les dimanches... on se promène sur la grande place... on règle sa montre!

BOURGILLON, *à part.* C'est drôle, s'il n'était pas de Paris, je le croirais bête... mais il est de Paris! (*Haut.*) Vous savez que nous sommes invités à dîner chez Blancminet. (*Bas.*) Il y aura des huîtres!

LOISEAU. Des huîtres?... Cristi!... est-ce que c'est sa fête?

BOURGILLON. Non, c'est pour vexer le receveur... qui s'est permis d'en manger hier.

LOISEAU, *stupéfait.* Le receveur en a mangé hier?

BOURGILLON. Il a invité Basin, le perruquier...

LOISEAU. Ah! oui!... le... qui a un si beau salon de coiffure... l'instar de Paris...

BOURGILLON. Et toute la coterie...

LOISEAU, *ravi.* Ah!

BOURGILLON. Et aujourd'hui Blancminet lui riposte!

LOISEAU. Eh bien, Blancminet est un homme de cœur!...

BOURGILLON. Voyons, Loiseau... pourquoi ne voulez-vous pas épouser sa fille? (*Loiseau bâille. A part.*) Encore son estomac!... (*Haut.*) La petite est gentille... elle a trente-cinq mille francs de dot qui serviraient à payer une partie de votre charge... je vous donnerais du temps pour le reste. (*Loiseau bâille. A part.*) Quel fichu estomac! (*Haut.*) Voyons, répondez.

LOISEAU, *mettant son pince-nez.* Monsieur Bourgillon... le mariage est un contrat synallagmatique...

BOURGILLON, *à part.* Il me récite le Code!

LOISEAU. Qui, pour être parfait, demande le consentement des deux parties.

BOURGILLON. Article 146...

LOISEAU, *continuant.* Les époux doivent être libres... français... et de sexe différent...

BOURGILLON. Eh bien?

LOISEAU. Eh bien? je suis lié par des serments antérieurs et supérieurs...

BOURGILLON. Vous êtes marié?

LOISEAU. Non!

BOURGILLON. Alors?...

LOISEAU. De grâce, n'insistez pas... ce serait me désobliger. (*Il ôte son lorgnon.*)

BOURGILLON, *à part.* Mais qu'est-ce qu'il a?

LOISEAU. Quand revient Mme Bourgillon?

BOURGILLON. Olympe?... elle est chez sa marraine... je l'attends d'un jour à l'autre... Tiens! ça me fait penser que j'ai reçu une lettre d'elle il y a trois jours!... je ne l'ai pas encore décachetée!

LOISEAU, *indigné.* Oh!

BOURGILLON. Quoi?

LOISEAU. Rien!

BOURGILLON, *tirant une lettre de sa poche.* La voici!... voyons ce qu'elle me chante.

LOISEAU, *à part.* « Me chante! » butor!

BOURGILLON, *parcourant la lettre.* « Mon cher ami, je pense toujours à toi... ton image me suit sans cesse. » (*Parlé en tournant la page.*) Tra la la! (*Lisant.*) « Ah! que l'absence est longue!... » (*Tournant la page.*) Tra la la!

LOISEAU, *à part.* Tra la la! une si belle blonde!...

BOURGILLON, *lisant.* « *Post-Scriptum.* — Tu diras à M. Loiseau que les potirons sont mûrs. »

LOISEAU. O bonheur!

BOURGILLON. Quoi?... pourquoi dites-vous : « O bonheur! »

LOISEAU, *embarrassé.* Parce que... parce que les potirons sont mûrs, et, comme je les aime... (*A part.*) Une phrase convenue qui veut dire : Je vous aime toujours, ô Loiseau! (*Haut, à Bourgillon.*) Quand vous répondrez à madame, voudrez-vous avoir l'obligeance de lui dire de ma part que les épinards montent en graine.

BOURGILLON. Pourquoi ça?

LOISEAU. Ça lui fera plaisir!

BOURGILLON, *à part.* Sont-ils bêtes avec leurs légumes!

LOISEAU, *à part.* Réponse ingénieuse pour lui dire que mon amour n'a plus de bornes!... nous empruntons aux légumes leur innocent langage!

SCÈNE IV

BOURGILLON, LOISEAU, MISTRAL.

MISTRAL, *entrant très précipitamment.* Au feu!... de l'eau!... de l'eau!...

BOURGILLON. Ah! mon Dieu!

LOISEAU, *perdant la tête.* Le feu ! où ça? (*Le reconnaissant.*) Tiens! c'est Mistral!

BOURGILLON, *à part.* Le jeune homme que j'attends!

MISTRAL, *à part.* Cet imbécile de Loiseau!...

BOURGILLON. Eh bien, mais et ce feu?

MISTRAL. Ne vous inquiétez pas... il brûle... toujours sur la grande route.

BOURGILLON. Vous avez incendié la grande route? c'est bien invraisemblable!

LOISEAU. On brûle bien le pavé.

MISTRAL. Tel que vous me voyez, messieurs, je viens de mettre le feu à la patache.

LOISEAU. Ah bah!

BOURGILLON. Sapristi! on venait de la faire repeindre!

MISTRAL. J'étais monté près du conducteur pour fumer un cigare... il y avait sur l'impériale des pièces d'artifice pour un imbécile de bourgeois de l'endroit... mon amadou a volé dessus... et pif! paf! pan! fsst!...

LOISEAU. Un feu d'artifice! oh! que ça devait être joli.

MISTRAL. Je n'ai eu que le temps de me jeter à bas... On a pu dételer les chevaux, mais la voiture est en cendres!

LOISEAU. Plus de patache!... à la bonne heure! voilà des nouvelles!

BOURGILLON, *se frottant les mains.* Oui, c'est charmant! c'est charmant!

MISTRAL, *à Bourgillon.* Comment! ça vous fait rire?

BOURGILLON. Dame! nous en avons si peu l'occasion.

MISTRAL. C'est égal... voilà un cigare qui va me coûter cher! j'attends le conducteur... je lui ai demandé l'addition...

LOISEAU. Quelle addition?

MISTRAL. Puisque j'ai consumé un berlingot, il faut bien que je le paye!

BOURGILLON, *à part.* Il est honnête! (*Haut.*) Jeune homme, vous restez quelques jours avec nous... vous prendrez connaissance des affaires de l'étude... qui est très forte... j'occupe deux clercs... (*Montrant Loiseau.*) Voici le premier... quant à l'autre, dans ce moment, il plante des ciboules!

MISTRAL. Comment?

BOURGILLON. Oui, il est à deux fins... je vous laisse avec Loiseau.

AIR :

Je vais écrire à mon amour de femme
Que je ne fais que geindre et que jeûner,
Que j'ai du noir... enfin du vague à l'âme,
Puis nous irons gaillardement dîner.

LOISEAU

Ah! dites-lui que sa trop longue absence
Attriste tout, même le potager;
Puis ajoutez que le concombre avance :
A revenir, ça pourra l'engager.

BOURGILLON. Qu'ils sont bêtes avec leurs légumes!...

ENSEMBLE.

BOURGILLON. Je vais écrire. etc.

MISTRAL

Ce mari-là se passe de sa femme
Et sans, je crois, ni geindre ni jeûner;
C'est un farceur; honni soit qui le blâme,
Entre garçons, j'aime fort à dîner.

LOISEAU.

Homme sans cœur, il rit loin de sa femme.
Moi, je voudrais, hélas! toujours jeûner,

Mais, pour cacher le secret de [mon âme,
Il me faudra, comme eux, très [bien dîner.

(*Bourgillon sort par la droite.*)

SCÈNE V

LOISEAU, MISTRAL.

LOISEAU. Ce cher Mistral!... tu vas donc devenir mon patron.

MISTRAL. Oh! ce n'est pas encore fait...

LOISEAU. Voilà quinze jours que le Bourgillon t'attend... tu as flâné...

MISTRAL. Ne m'en parle pas! j'ai fait en route la rencontre d'une blonde charmante... ça m'a retardé.

LOISEAU, *avec passion.* Oh! les blondes!

MISTRAL. Plaît-il?

LOISEAU. Rien... continue...

MISTRAL. C'est une veuve... elle n'a jamais voulu me dire son nom... mais, en me quittant, elle m'a donné une bague de ses cheveux... Aimes-tu les blondes, toi?

LOISEAU, *avec passion.* Oh! les blondes!

MISTRAL. Eh bien, « Oh! les blondes!... » après?

LOISEAU. Ah! mon ami, si tu savais!... Les épinards montent en graine.

MISTRAL. Hein?

LOISEAU. Ah! non! tu ne comprends pas... oh! ma foi! tant pis... il y a trop longtemps que je renferme mon secret dans le double fond de mon cœur... Ce secret si doux et si cher, je ne pouvais le confier qu'au nuage qui passe, qu'à la feuille que le vent emporte; mon pauvre cœur va pouvoir enfin s'épancher, ouvre-moi le tien, Mistral, ouvre-le à deux battants, car ce secret, c'est toute ma vie... Mon ami, je suis un scélérat... j'ai abusé de la confiance de cet honnête Bourgillon, je lui ai dérobé ce qu'il avait de plus précieux.

MISTRAL. Hein... tu as forcé sa caisse?

LOISEAU, *indigné.* Oh!... non...

MISTRAL. Qu'est-ce que tu lui as pris?

LOISEAU. L'amour de son Olympe, oui, j'ai eu l'indélicatesse d'allumer une passion tropicale dans le cœur de ma patronne...

MISTRAL. Comment! M^me^ Bourgillon?

LOISEAU. Chut!... J'ai juré de lui consacrer tous les jours qui me restent... de ne jamais me marier, pour être à jamais son premier clerc! voilà pourquoi je ne veux pas épouser M^lle^ Blancminet!

MISTRAL. Qu'est-ce que c'est que ça, Blancminet?

LOISEAU. Un horloger qui vend des sangsues!... Ah! je suis crânement pincé, va!

MISTRAL. Au moins es-tu récompensé de ta fidélité?

LOISEAU. Oh! non, c'est une chaste femme!... je ne possède encore que son cœur...

MISTRAL. Aïe!... Alors tu poses!

LOISEAU. Du tout!... avant de partir, elle m'a donné une bague de ses cheveux!

MISTRAL. Tiens!

LOISEAU. Et, ce matin encore, elle m'écrivait : « Les potirons sont mûrs. »

MISTRAL. Quels potirons?...

LOISEAU. Ah! non! tu ne comprends pas!

BOURGILLON, *entrant.* Antoine!..

LOISEAU, *apercevant Bourgillon qui entre.* Chut! le mari!

SCÈNE VI

LOISEAU, MISTRAL, BOURGILLON, ANTOINE.

BOURGILLON, *appelant.* Antoine!... Antoine!

ANTOINE, *entrant avec un râteau.* Voilà, patron!

BOURGILLON. Ote ton tablier! je vais te présenter. (*A Mistral.*) Je vous présente mon second clerc...

MISTRAL. C'est un fort joli cavalier...

BOURGILLON, *à Antoine.* Remets ton tablier... et va me porter cette lettre à la poste... c'est pour ma femme.

LOISEAU. Avez-vous pensé à lui dire...?

BOURGILLON. Que la chicorée monte en graine?...

LOISEAU. La chicorée?... Les épinards! pas la chicorée!

BOURGILLON. Ah! qu'est-ce que ça fait?

LOISEAU, *à part.* Sacrebleu! la chicorée, c'est la tiédeur!

BOURGILLON, *bas à Loiseau.* Faites-moi le plaisir de courir chez Blancminet... et de lui dire que le jeune homme est arrivé. (*A Antoine.*) Et toi, cours à la poste!

LOISEAU, *à part.* Sapristi! elle va me trouver tiède. C'est très ennuyeux.

SCÈNE VII

MISTRAL, BOURGILLON.

BOURGILLON. Maintenant que nous voilà seuls... causons un peu de notre affaire.

MISTRAL. De l'étude? Volontiers...

BOURGILLON. Je suis rond; pour vous, ça vaut cinquante mille francs.

MISTRAL. Diable!

BOURGILLON. Vous dites?

MISTRAL. C'est raide!

BOURGILLON. J'occupe deux clercs!

MISTRAL. Oui... mais il y en a un qui plante des ciboules.

BOURGILLON. Le dimanche seulement... Vous vous plairez beaucoup ici... les promenades sont délicieuses... et le sexe donc! elles ont toutes le nez retroussé... ce qui est un signe.

MISTRAL. Diable!... vous êtes un gaillard, vous!

BOURGILLON. Je ne m'en cache pas!... les femmes me sont sympathiques... c'est même pour cela que je vends mon étude... parce

qu'un notaire qui délire... ça fait jaser... mais, une fois retiré... je serai libre!

MISTRAL. Ah çà! et Mme Bourgillon?

BOURGILLON. Elle est chez sa marraine.

MISTRAL. Oui, mais elle reviendra... et si elle apprenait...

BOURGILLON. Elle? allons donc! elle n'y voit que du feu... je l'entretiens dans une douce erreur... je lui dis des mots d'amour.. des bêtises... nous nous faisons de petits cadeaux... Avant de partir, elle m'a donné une bague de ses cheveux. (*La montrant.*) La voilà!

MISTRAL, *à part.* C'est drôle! elle ressemble à la mienne.

BOURGILLON. De mon côté, je lui ménage une surprise... (*Tirant un petit cadre de sa poche.*) Je lui ai fait encadrer ce daguerréotype... c'est un tableau de famille... me voici sur le devant avec ma femme, Loiseau dans le fond...

MISTRAL. Ah! Loiseau en est?

BOURGILLON. Pour faire la perspective.

MISTRAL. La femme, le mari, et... le premier clerc!... c'est complet!

BOURGILLON, *lui mettant le cadre sous les yeux.* C'est gentil, n'est-ce pas?...

MISTRAL, *regardant.* Ah! fichtre!

BOURGILLON. Quoi donc?

MISTRAL. Cette dame?

BOURGILLON. C'est Mme Bourgillon!

MISTRAL, *à part.* Ma veuve! la belle blonde!

BOURGILLON. C'est une femme très sévère... je vous présenterai à elle!

MISTRAL, *s'oubliant.* Ah! ce pauvre Loiseau!

BOURGILLON. Quoi?... ce pauvre Loiseau!

MISTRAL. Rien! (*A part et tout à coup.*) Eh bien, et le mari donc!

SCÈNE VIII

MISTRAL, BOURGILLON, BLANCMINET.

BLANCMINET, *entrant vivement, à part.* Loiseau vient de me dire qu'il était arrivé!... (*Apercevant Mistral.*) Le voici!

BOURGILLON, *à Mistral.* M. Blancminet, un voisin...

MISTRAL, *mettant son pince-nez et saluant.* Monsieur... enchanté!

BLANCMINET, *à part.* Sapristi! il a aussi un lorgnon!... ça m'intimide.

BOURGILLON. Monsieur possède une fille charmante à marier...

MISTRAL. Ah!

BLANCMINET, *très ému, à Mistral.* Et même je ne vous cacherai pas que mon ambition... (*A part.*) Diable de lorgnon! (*Haut.*) serait de lui faire épouser un notaire.

BOURGILLON. Le notaire de Vitry-le-Brûlé?

BLANCMINET. Si c'était possible?...

MISTRAL, *à part.* Ah çà! est-ce qu'il va m'offrir sa fille?

(*Il ôte son pince-nez.*)

BLANCMINET, *à part.* Ah! il l'a ôté! (*Haut, prenant courage.*) Monsieur, je n'ai qu'un enfant... je lui donne trente-cinq mille francs... et, si par hasard vous étiez dans l'intention de traiter... on pourrait faire les deux affaires ensemble.

MISTRAL, *à part, gaiement.* Décidément, on me demande en mariage. (*Haut.*) Monsieur...

(*Il veut remettre son pince-nez.*)

BLANCMINET. Non!... ne le remettez pas!

MISTRAL. Pourquoi ça! (*Reprenant.*) Monsieur, votre demande m'honore... mais, n'ayant jamais eu la bonne fortune de rencontrer mademoiselle votre fille... je demande à la voir un peu.

BLANCMINET. Oh! c'est tout mon portrait!

MISTRAL. Merci! ça suffit!

BOURGILLON. Son portrait... allons donc!

BLANCMINET. Au reste, vous la verrez... si vous voulez nous faire le plaisir de dîner avec nous... (*A Bourgillon.*) J'ai fait acheter des écailles d'huître...

BOURGILLON. Comment, des écailles?

BLANCMINET. Oui, c'est une idée qui m'est venue... nous les jetons à la porte... et, pour le receveur, ça fera le même effet!

BOURGILLON, *à part.* Vieux rat!

BLANCMINET. Nous nous mettons à table à trois heures précises.

MISTRAL, *tirant sa montre.* Il en est deux!

BLANCMINET. Tiens, vous avez une montre! (*A part.*) Ça fera six! (*Haut.*) Va-t-elle bien?

MISTRAL. Elle ne se dérange jamais!

BLANCMINET. Soyez tranquille! nous dérangerons... (*Se reprenant.*) nous arrangerons ça! Venez, Bourgillon, nous avons à causer du contrat.

MISTRAL. Mais permettez.

BLANCMINET. Si, si!... j'aime à mener les affaires rondement.

(*Blancminet et Bourgillon entrent à droite.*)

SCÈNE IX

MISTRAL, puis UN POSTILLON.

MISTRAL, *seul.* Ah çà! mais il me confisque!... c'est une souricière que ce beau-père-là!

LE POSTILLON, *entrant par le fond.* Monsieur?

MISTRAL. Ah! c'est le conducteur de la patache!... Tu m'apportes l'addition?

LE POSTILLON, *lui remettant un papier.* Voilà, monsieur.

MISTRAL, *lisant.* « Pour une patache repeinte à neuf, six cent vingt francs. » (*Parlé.*) C'est salé! mais ça n'arrive pas tous les jours! nous disons six cent vingt francs?

LE POSTILLON. Ce n'est pas tout, monsieur.

MISTRAL. Quoi?

LE POSTILLON. Lisez...

MISTRAL, *lisant.* « Plus, pour une dame brûlée... » (*S'interrompant.*) Comment une dame?

LE POSTILLON. Qui était dans l'intérieur.

MISTRAL. Qu'est-ce que tu me chantes?

LE POSTILLON. Je ne chante pas! elle est portée sur la feuille... il paraît qu'elle était montée à Reims... et au relais mon camarade m'a recommandé d'en avoir bien soin!...

MISTRAL, *avec agitation.* Sapristi! j'aurais brûlé une dame! pourquoi ne l'as-tu pas sortie de là?...

LE POSTILLON. J'ai songé d'abord à mes chevaux ; les chevaux, ça passe avant tout!

MISTRAL. Vite! courons... il est peut-être encore temps!...

LE POSTILLON, *froidement.* Ah! monsieur... c'est inutile... j'ai cherché dans les cendres... et je n'ai retrouvé que son dé. (*Le lui donnant.*) Le voici!...

MISTRAL. Un dé! voilà tout ce qu'il en reste! (*Au postillon.*) Mais cours donc, imbécile!... informe-toi de son nom!... qui elle est? Et d'où elle vient?... Cent francs pour toi!... va! va!

(*Le postillon sort vivement.*)

SCÈNE X

MISTRAL, puis BLANCMINET.

MISTRAL, *seul.* Nom d'une bobinette!... me voilà bien!... une femme brûlée... Si je filais?...

BLANCMINET. Ah! je suis bien aise de vous voir...

MISTRAL. Moi aussi... Vous ne pourriez pas me prêter un cabriolet?

BLANCMINET. Non... je viens de causer avec Bourgillon pour son étude.

MISTRAL. Oui... oui... (*A part.*) Si j'avais seulement un cheval?

BLANCMINET. Il vous demandera cinquante mille francs... offrez-en quarante mille.

MISTRAL, *à part.* Avec une selle.

BLANCMINET. A tout à l'heure, à dîner!

MISTRAL. Merci... je n'ai pas faim.

BLANCMINET. Vous verrez ma fille... elle doit être arrivée aujourd'hui par la patache.

MISTRAL. Hein?

BLANCMINET. Avec un melon et un feu d'artifice.

MISTRAL. Un feu d'artifice!

BLANCMINET. Je vais faire servir!

(*Il sort.*)

SCÈNE XI

MISTRAL, puis BOURGILLON, puis LOISEAU, puis ANTOINE.

MISTRAL, *seul.* C'est elle!... c'est sa fille! ah!

(*Il tombe en défaillance sur une chaise.*)

BOURGILLON, *entrant, des papiers à la main.* Voici notre petit projet de traité... Eh bien, qu'est-ce qu'il a? il se trouve mal? (*Appelant.*) Loiseau! Loiseau!

LOISEAU, *entrant par le fond.* Quoi, patron?

BOURGILLON. Vite! du sel! du vinaigre!

LOISEAU. Vous voulez faire une salade?

BOURGILLON. Une salade! imbécile! (*Montrant Mistral.*) Regarde-le donc.

LOISEAU. Ah! mon Dieu! comme il est pâle... (*Lui tapant dans les mains.*) C'est l'émotion... une première entrevue...

MISTRAL, *revenant à lui.* Non! ce mariage n'est plus possible.

BOURGILLON. Pourquoi?

MISTRAL. Pourquoi? Monsieur Bourgillon, je viens de brûler ma future!

LOISEAU. Hein?

BOURGILLON. Comment?

MISTRAL. La malheureuse était dans l'intérieur... le feu d'artifice en haut... consumée!... plus rien!... Il est joli, mon voyage!

BOURGILLON. Sapristi! quel événement!

ANTOINE, *entrant.* Monsieur!...

BOURGILLON. Quoi?...

ANTOINE. C'est M. Blancminet qui envoie dire que la soupe est servie.

(*Il sort.*)

MISTRAL, *vivement.* Je n'irai pas!

BOURGILLON. Voyons, du courage!... il compte sur vous...

LOISEAU. Ce serait impoli...

MISTRAL. Non... je ne peux pas aller manger sa soupe et lui dire au dessert : « Vous savez bien, votre fille?... Eh bien!... » Non, c'est impossible!

BOURGILLON. Diable!... alors il faudrait le faire prévenir, ce pauvre Blancminet... lui annoncer l'accident... Loiseau!

LOISEAU. Ah! non! pas moi!... vous, patron!

BOURGILLON. J'ai mal à l'estomac! il faut quelqu'un d'adroit pour lui raconter ça doucement... Allez... Loiseau, allez!

MISTRAL. Allez, Loiseau.

LOISEAU. Comme c'est agréable!... dire doucement à quelqu'un que sa fille est en cendres! (*Mettant son pince-nez avant de sortir.*) Enfin! j'y vais!... (*A part.*) En voilà un dimanche!

(*Loiseau sort par le fond et Antoine rentre à droite.*)

SCÈNE XII

MISTRAL, BOURGILLON.

BOURGILLON, *à Mistral.* Voyons, du courage!... voulez-vous prendre une cerise? ça vous remettra...

MISTRAL. Merci! je n'ai pas le cœur aux cerises!

BOURGILLON. Certainement... c'est un malheur... mais ce n'est pas votre faute... Ensuite, êtes-vous bien sûr?... car, enfin, une femme ne brûle pas comme ça... totalement!

MISTRAL. Trop sûr, hélas! (*Lui montrant le dé.*) Voici ce qu'il en reste!

BOURGILLON, *vivement.* Hein?... un dé?... le dé de ma femme! je reconnais son chiffre... O. B., Olympe Bourgillon... C'est ma femme!...

(*Il tombe en défaillance sur une chaise.*)

MISTRAL. Allons, bon!... c'est sa femme à présent!

SCÈNE XIII

MISTRAL, BOURGILLON, LOISEAU, puis ANTOINE.

LOISEAU, *rentrant gaiement.* Bonnes nouvelles! ta future n'est pas brûlée!... je viens de la rencon-

trer... avec un melon! Elle avait pris le messager...

MISTRAL. Ce n'est plus elle!... c'est bien plus affreux!

LOISEAU. Qui donc?

MISTRAL, *lui montrant le dé.* Regarde!

LOISEAU. La patronne!... il a brûlé la patronne!

(*Il tombe sur une chaise de l'autre côté.*)

MISTRAL. Et de deux!... Au secours!...

(*Il prend la carafe et les asperge alternativement pour les faire revenir.*)

BOURGILLON. Une si bonne femme!... si fidèle!...

LOISEAU. Qui nous aimait tant!

BOURGILLON. Je ne m'en consolerai jamais!

(*Il embrasse sa bague.*)

LOISEAU, *pleurant.* Ni moi!

(*Il embrasse sa bague.*)

MISTRAL. Ni moi!

(*Il embrasse sa bague.*)

ANTOINE, *entrant.* M. Blanceminet renvoie dire que la soupe est servie...

BOURGILLON. Tu nous ennuies!

MISTRAL. Animal!

LOISEAU. Nous ne sommes pas en train de manger!

BOURGILLON. Oh! non! (*Très attendri.*) Je souperai... mais je ne dînerai pas!

(*Antoine sort.*)

LOISEAU. Quant à moi... je ne souperai plus... et je ne dînerai plus!... je sais ce qu'il me reste à faire...

(*Loiseau entre dans le pavillon à gauche.*)

SCÈNE XIV

MISTRAL, BOURGILLON.

BOURGILLON, *pleurant.* Heu!... heu!... rester veuf à la fleur de l'âge!

MISTRAL. Il y a des douleurs qu'il ne faut pas chercher à consoler.

BOURGILLON. Oh! c'est bien vrai!... et je n'ai pas d'enfants encore! il me faudra rendre la dot! (*Pleurant.*) Éheu!... éheu!...

MISTRAL, *étonné.* Hein?

BOURGILLON, *très ému.* Une si bonne femme!... je veux faire recueillir ses cendres... et leur élever un monument!

MISTRAL. Ça me regarde!

BOURGILLON, *larmoyant.* Oui... vous payerez le marbre... et moi... je fournirai l'épitaphe... éheu! heu!

MISTRAL, *cherchant à le consoler.* Voyons, monsieur Bourgillon!... du courage!... vous vous rendrez malade!

BOURGILLON, *éclatant en sanglots.* C'est plus fort que moi!... je sais bien que, quand je me désolerai... ça n'y changera rien... Aussi... (*Se calmant tout à coup et mettant son mouchoir dans sa poche.*) voyons!... causons de la petite indemnité, maintenant?

MISTRAL, *étonné.* Quelle indemnité?

BOURGILLON. L'indemnité d'Olympe!... est-ce que vous croyez qu'on a le droit de brûler une femme sans la rembourser à son mari?

MISTRAL. Comment!... mais il est de ces pertes qu'on ne peut réparer!

BOURGILLON, *pleurant.* Oh! si!... on peut!...

MISTRAL. Oh! non!

BOURGILLON. Oh! si... vous comprenez que, si je me portais partie civile, j'obtiendrais de jolis dommages-intérêts.

MISTRAL. Un procès!

BOURGILLON. Non!... pas de procès! respectons son ombre! il vaut toujours mieux s'entendre à l'amiable... Ce n'est pas parce que Olympe était ma femme, monsieur... mais elle valait son pesant d'or!...

MISTRAL, *à part.* Diable! ce sera cher!

BOURGILLON. Elle était belle, spirituelle, gracieuse, élancée.

MISTRAL. Élancée!... c'est-à-dire...

BOURGILLON. Qu'en savez-vous?

MISTRAL. Mais... j'ai vu son daguerréotype!

BOURGILLON, *vivement.* Il n'est pas ressemblant!... le daguerréotype grossit!... et puis je l'aimais!... oh! oui!... je l'aimais!...

MISTRAL. Vous l'aimiez!... ça ne vous empêchait pas de lui faire des traits!

BOURGILLON. Moi!... la tromper!... un ange!... Vous parlerai-je de sa vertu?

MISTRAL, *vivement.* Oh!

BOURGILLON. Quoi?

MISTRAL. Rien!

BOURGILLON. Une femme qui ne s'occupait que de son mari... et de son potager!... demandez à Loiseau?... ils ne parlaient que de légumes.

MISTRAL. Oh! Loiseau!

BOURGILLON. Quoi?

MISTRAL. Rien! (*A part.*) Sapristi!

BOURGILLON, *sanglotant tout à coup.* Et vous croyez qu'un trésor pareil peut se payer?

MISTRAL, *vivement.* Non!... je ne le crois pas!

BOURGILLON. Voyons!... qu'est-ce que vous proposez?

MISTRAL. Mais dame!... (*A part.*) Voilà une situation! (*Haut.*) Pensez-vous que dix mille francs...?

BOURGILLON, *sanglotant.* Éheu! heu! allez toujours!

MISTRAL, *à part.* Fichtre! (*Haut.*) Voyons... vingt mille!...

BOURGILLON, *sanglotant plus fort.* Éheu! heu!... allez toujours!

MISTRAL. Ah! mais non!... je n'irai plus!... en voilà assez!

BOURGILLON. Alors rendez-moi ma femme chérie... ma moumoute!

MISTRAL. Ce n'est pas ma faute aussi!... pourquoi n'a-t-elle pas appelé, crié?... que diable!... quand on brûle, on crie!

BOURGILLON. Je suis sûr que le feu aura pris à ses jupes... et elle n'aura pas osé se montrer en cet état-là!... quelle vertu!... Vous avez la petitesse de m'offrir vingt

mille francs pour un pareil trésor... mais il ne serait pas payé trente mille.

MISTRAL. Sapristi! c'est tout ce que je possède... je ne pourrai pas vous acheter votre étude!

BOURGILLON. Ah! ça m'est égal... je la vendrai à un autre...

MISTRAL. Trop bon!

BOURGILLON. Avez-vous les fonds?

MISTRAL. Oui...

BOURGILLON. Je vais rédiger la petite quittance...

MISTRAL, *résistant.* Permettez...

BOURGILLON, *lui prenant les mains.* Ah! vous êtes un honnête jeune homme!... je vous pardonne! (*Il sort en poussant un petit gémissement.*) Hai!

SCÈNE XV

MISTRAL, LOISEAU.

MISTRAL, *seul.* Trente mille francs, sans compter la patache!... décidément je ne fumerai plus... les cigares sont trop chers!

LOISEAU, *entre, un réchaud de charbon sous le bras et une bougie allumée à la main, il est en grand deuil et très sombre, à part.* Impossible d'exécuter mon projet par là... il y manque des carreaux... (*S'attendrissant.*) Mme Bourgillon m'avait promis de faire venir le vitrier!... et maintenant la pauvre femme!... (*Il pleure.*) Ah! ah!...

MISTRAL, *se retournant.* Loiseau!... (*Montrant la bougie allumée.*) Tu vas à la cave?

LOISEAU, *très sombre.* Oui... à la grande cave!

MISTRAL. Ah! mon Dieu! ce réchaud!

LOISEAU. Quand reviendra la pâle aurore... Loiseau sera remonté vers les cieux!

MISTRAL. Ah! bon! voilà autre chose!

LOISEAU. C'est plus fort que moi, vois-tu!... je ne peux pas lui survivre, à cette femme!... si tu avais connu toutes ses qualités...

MISTRAL. Elle en avait trente mille!...

LOISEAU, *avec force.* Elle en avait cent mille!...

MISTRAL, *lui mettant vivement la main sur la bouche.* Tais-toi donc!... si on t'entendait!... (*A part.*) Il n'est pas chargé de les payer, lui!

LOISEAU. Une femme qui, hier encore, m'écrivait : « Les potirons sont mûrs! »

MISTRAL. Eh bien?

LOISEAU. Et qui me donnait des bagues de ses cheveux!

MISTRAL. Oh! si ce n'est que ça!

LOISEAU, *lui montrant sa main.* La voici!

MISTRAL, *même jeu.* La voilà!... les deux font la paire!

LOISEAU. Hein?... la même nuance!... que signifie?

MISTRAL. Cela signifie que Mme Bourgillon et la veuve que j'ai rencontrée ne font qu'une seule et même blonde!... grand imbécile!

LOISEAU. Sapristi!...

(*Il souffle le bougeoir de toutes ses forces.*)

MISTRAL. A la bonne heure!

LOISEAU. La coquette! la perfide! deux bagues!

MISTRAL. Qu'est-ce que tu veux! il y a des femmes qui ont trop de cheveux!

SCÈNE XVI

LOISEAU, MISTRAL, BOURGILLON, puis ANTOINE.

BOURGILLON, *entrant, à Mistral.* Mon ami... voici la petite quittance...

MISTRAL. Saprédié!... en y réfléchissant... c'est bien cher!

BOURGILLON. Bien cher!... il marchande!... (*Sanglotant.*) Éheu! heu!

ANTOINE, *accourant.* Monsieur!...

TOUS. Qu'est-ce qu'il y a?...

ANTOINE. C'est une lettre de madame...

BOURGILLON. Ma femme! (*Regardant le timbre.*) Datée d'aujourd'hui...

LOISEAU. Comment?

MISTRAL. Elle n'est donc pas brûlée!...

BOURGILLON, *très froidement.* Ah! je suis bien heureux... bien heureux!... mon Dieu! que je suis heureux! (*Lisant.*) « Mon cher ami, je ne reviendrai que dans huit jours... fais-moi le plaisir de réclamer mon dé d'or, que je crois avoir laissé tomber dans la patache... en la quittant à Reims. »

MISTRAL, *avec joie.* Ah!

BOURGILLON. « *Post-Scriptum.* Surtout, n'oublie pas de dire à Loiseau que les potirons sont très mûrs... »

LOISEAU. Ça m'est bien égal! (*A Bourgillon, avec dignité.*) Veuillez lui dire qu'il a gelé blanc sur les épinards!

BOURGILLON. Mon Dieu! qu'ils sont bêtes avec leurs légumes.

MISTRAL. Mais cette dame que j'ai brûlée?... car enfin j'en ai brûlé une, à qui est-elle?

ANTOINE. Elle est à Basin... le perruquier!

MISTRAL. Ah! le pauvre homme!

ANTOINE. Il m'a chargé de vous remettre sa note.

(*Il donne un papier.*)

MISTRAL, *à Bourgillon.* Voyons! s'il est plus raisonnable que vous. (*Lisant.*) « Pour une femme brûlée, soixante francs. »

LOISEAU et BOURGILLON. Soixante francs!...

MISTRAL. A la bonne heure!... il est modéré!... il y a du plaisir à faire des affaires avec cet homme-là!

ANTOINE. Il ne veut pas gagner sur vous... il dit que c'est le prix de facture.

MISTRAL. Comment, le prix de facture?

ANTOINE. Mais oui! c'est une femme en cire.

BOURGILLON. Ah! j'y suis!... une vertu décolletée... pour son salon de coiffure, et tournant sur pivot... comme ça.

MISTRAL, *avec joie.* Ah! sapristi!... je l'échappe belle!

SCÈNE XVII

LES MÊMES, BLANCMINET.

BLANCMINET, *entrant furieux.* Ah çà ? venez-vous dîner oui ou non ?

BOURGILLON. Est-ce que nous sommes en retard ?

BLANCMINET. Je vous avais dit à trois heures précises... et il en est sept!... la soupe est froide et le melon est chaud!

LOISEAU. Allons!

BOURGILLON. Un instant!... avant de partir, signons l'acte de vente pour l'étude!

MISTRAL. Au fait!... j'aime mieux signer ce papier-là que l'autre!... Donnez-moi la plume.

BOURGILLON, *apercevant la bague de Mistral.* Tiens! vous avez une bague qui ressemble à la mienne!

MISTRAL, *à part.* Bigre!... (*Haut, tout en signant.*) Oui... ce sont des cheveux de ma tante.!.. qui est blonde!

BOURGILLON, *tendant la plume à Loiseau.* Signez, Loiseau... comme témoin.

LOISEAU. Volontiers...

BOURGILLON, *apercevant la bague de Loiseau.* Encore une bague qui ressemble à la mienne!

LOISEAU, *à part.* Mâtin! (*Haut.*) Ce sont des cheveux de mon oncle qui est blonde... (*Se reprenant.*) blond!... blond!...

TOUS. A table!... à table!

CHŒUR.

AIR :

Cet incendie effroyable
N'est qu'un tout petit malheur ;
Courons oublier à table
Notre commune douleur.

J'invite le colonel!

Comédie en un acte, mêlée de couplets

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal le 16 janvier 1860.

Collaborateur M. Marc-Michel.

Personnages	*Acteurs qui ont créé les rôles*
CARBONNEL.	*MM. Ravel.*
LE COLONEL BERNARD.	*Pellerin.*
JULES.	*Gaston.*
ISIDORE, domestique de Carbonnel.	*Lassouche.*
ÉLISA, femme de Carbonnel.	*Mlle Élisa Deschamps.*

La scène se passe chez Carbonnel.

Un salon. Portes au fond; portes latérales. Un guéridon au milieu. Une petite table à ouvrage à droite, premier plan. Un secrétaire entre les deux portes de droite. Cheminée entre les deux portes de gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

ISIDORE, puis CARBONNEL.

ISIDORE, *comptant de l'or sur le guéridon.* Madame vient de me donner un billet de mille francs à changer... voyons si j'ai bien reçu mon compte... Trois et deux, cinq... cinq pièces d'or, ça fait cent francs... trois et deux, cinq... ça fait deux cents francs...

CARBONNEL, *entrant par la gauche, première porte.* Ah! c'est toi, Isidore... as-tu été chez le fumiste?

ISIDORE, *comptant.* Trois et deux... cinq...

CARBONNEL. C'est intolérable! Quand je fais du feu (*Indiquant la porte à gauche.*) là... dans mon cabinet... ça fume au-dessus... Tous mes locataires me donnent congé... impossible de louer mon second. (*Au domestique.*) Isidore!

ISIDORE. Taisez-vous donc?

(*Il compte.*)

CARBONNEL. Comment! taisez-vous donc!

ISIDORE, *comptant.* Trois et deux...

CARBONNEL. Tiens! tu as de l'argent?

ISIDORE. Oui, monsieur.

CARBONNEL. Justement le tapissier est là avec sa note... quatre cent soixante-quinze francs. Donne.

(*Il s'approche de la table.*)

ISIDORE, *défendant vivement la table.* Ne touchez pas, monsieur! ne touchez pas!

CARBONNEL. Mais puisque le tapissier attend.

ISIDORE. Je n'ai pas d'ordres de madame.

CARBONNEL. Voilà qui est trop fort! Est-ce que l'argent de ma femme n'est pas le mien?

ISIDORE. Ça ne me regarde pas.

CARBONNEL. Animal! imbécile!

ISIDORE. Ne touchez pas.

SCÈNE II

CARBONNEL, ISIDORE, ÉLISA.

ÉLISA, *entrant par la droite.* Une dispute! qu'y a-t-il?

ISIDORE. C'est monsieur qui veut prendre l'argent.

CARBONNEL. Pour payer le tapissier... et ce drôle me refuse.

ÉLISA. Isidore a raison... je lui ai donné mille francs à changer, il doit me rendre mille francs.

ISIDORE, *à Carbonnel.* Là!

CARBONNEL. Mais le tapissier attend...

ÉLISA, *prenant l'or sur la table.* C'est bien, je vais le payer moi-même.

CARBONNEL. En vérité, Élisa, on dirait que tu n'as pas confiance en moi.

ÉLISA. Non, monsieur, je n'ai pas confiance en vous.

(*Elle sort, deuxième porte à gauche.*)

ISIDORE, *à Carbonnel.* Non, monsieur, on n'a pas confiance en vous!

(*Il sort à la suite d'Élisa.*)

SCÈNE III

CARBONNEL, *seul.* C'est clair! voilà ce que c'est que d'aller au bal de l'Opéra! Ah! si jamais on m'y reprend! Il y a quinze jours, je me promenais sur le boulevard... je m'amusais à compter les cafés... Je rencontre Jules, un de mes amis... il me dit : « Vas-tu au bal de l'Opéra, ce soir? — Non, je rentre... — C'est dommage, j'ai un billet qui sera perdu.. je vais en soirée. — Un billet perdu! donne! j'irai un moment pour voir le coup d'œil... » J'achète des gants, je me fais donner un coup de brosse et j'entre... Je me promenais dans le foyer depuis cinq minutes, lorsqu'un domino me prend le bras. « Bonjour, Carbonnel! —

Tiens, tu me connais ? — Parbleu! tu demeures rue de Trévise. — C'est vrai. — Ton salon est tendu de soie bleue, ta chambre à coucher en damas jaune... et ta cuisinière louche! » Ce qui est parfaitement exact. Je me dis : « Plus de doute, c'est une dame de nos connaissances qui s'amuse à m'intriguer. » Alors, pour la mettre au pied du mur, je lui décoche cette phrase : « Beau masque, veux-tu souper avec moi ? » Elle me répond : « Impossible, mon chat! Je suis avec quelqu'un... » Il était évident qu'elle reculait... Je riposte : « Un petit déjeuner au champagne ? — Quand ? — Demain à midi, chez Brébant. — J'y serai!... » Et elle me quitte. Je rentrai chez moi avec l'intention de tout raconter à ma femme... parole d'honneur... mais elle dormait!... Le lendemain, vers midi, je ne sais par quelle suite de circonstances je me trouvai à la porte de Brébant... je montai sans y penser... je pris un cabinet par mégarde... et je me fis servir une douzaine d'huîtres machinalement! En les mangeant, je me disais : « Elle ne viendra pas, c'est une farce!... » Tout à coup la porte s'ouvre, une dame paraît... mon inconnue... elle lève son voile... patatras! c'était la couturière de ma femme!... une petite brune... pas bien distinguée... mais piquante! J'avais invité la couturière de ma femme!... Que faire ? Pour cacher mon embarras, je fais venir deux biftecks, avec pommes, deux fricassées de poulet, deux civets de lièvre, deux gibelottes de lapin, et cætera! et cætera!... enfin, un bon petit déjeuner. Nous allions attaquer la seconde bouteille de champagne... lorsque par la porte, restée entrouverte, j'aperçois une tête... la tête de Méduse! celle d'Isidore, mon domestique!... Nous avions du monde à dîner, et ma femme l'avait envoyé chez Brébant pour commander un plat... L'animal entrait dans tous les cabinets pour chercher le chef de l'établissement. En m'apercevant, il s'écrie : — « Tiens! monsieur, qui est avec une dame!... » Et il disparaît... Je demande l'addition, je cours sur ses traces et j'arrive... trop tard! Il venait de tout raconter à ma femme!... Je m'attendais à une scène, à des cris, à des larmes!... Pas du tout! je trouvai Élisa très calme, très digne, mais très sévère. Elle se contenta de me demander froidement la clef de la caisse... et depuis ce jour... elle l'a gardée! Elle me donne vingt francs par semaine pour mes menus plaisirs... Vingt francs! vraiment, ce n'est pas assez, je suis dans la misère! c'est au point que je regarde à prendre un omnibus, même en haut!... Ah! si jamais je retourne au bal de l'Opéra!

SCÈNE IV

CARBONNEL, JULES.

JULES, *entrant par le fond.* Bonjour, Carbonnel.

CARBONNEL. Tiens, c'est Jules!

JULES. Que deviens-tu ? Je ne t'ai pas vu depuis le jour où je t'ai rencontré sur le boulevard...

CARBONNEL. Ah oui! ça m'a porté bonheur!

JULES. Quoi donc ?

CARBONNEL. Rien! seulement, quand tu auras des billets, je te prie de les garder pour toi!

JULES, *à part.* Qu'est-ce qu'il y a ? (*Haut.*) Je viens, de la part

de nos amis, te rappeler que tu as parié, il y a deux mois, un déjeuner de huit couverts et que tu l'as perdu...

CARBONNEL. Je le sais bien! (*A part.*) C'est du temps que j'avais les clefs!

JULES. Ce n'est pas un reproche... mais voilà trois fois que tu le remets, ton déjeuner.

CARBONNEL, *embarrassé.* J'ai été si occupé... j'ai fait construire...

JULES. Eh bien, nous t'avons ménagé une surprise.

CARBONNEL. Une surprise?

JULES. C'est pour aujourd'hui... chez Véfour...

CARBONNEL. Hein?

JULES. Tout est commandé... tu n'auras qu'à payer!

CARBONNEL, *à part.* Sapristi! il me reste sept francs!... il n'y a qu'un moyen. (*Haut.*) Mon ami, j'ai un service à te demander?

JULES. Tiens! moi aussi.

CARBONNEL et JULES, *ensemble.* Pourrais-tu me prêter pour quelques jours seulement...

CARBONNEL, *s'arrêtant.* Quoi? te prêter quoi?

JULES. Un billet de cinq cents!

CARBONNEL. Allons, bon! j'allais te le demander.

JULES. Comment! toi?

CARBONNEL. J'ai fait construire.

JULES. Alors, je n'insiste pas!

CARBONNEL. Moi non plus! (*A part.*) Il n'a jamais le sou, celui-là!

JULES, *à part.* Il fait toujours construire, celui-ci!... (*Haut.*) Allons, adieu! le rendez-vous est pour midi... chez Véfour...

CARBONNEL. Oui, oui, c'est entendu. Fais toujours ouvrir les huîtres.

ENSEMBLE.

AIR de Mangeant.

CARBONNEL.

Va bien vite,
Car j'invite
Tous mes amis, chez Véfour.
Sans mystère,
Tu peux faire
Ouvrir les huîtres du jour!

JULES.

Je te quitte,
Mais viens vite
Nous retrouver chez Véfour.
Sans mystère,
Je vais faire
Ouvrir les huîtres du jour!

(*Jules sort.*)

SCÈNE V

CARBONNEL, puis ÉLISA.

CARBONNEL, *seul.* Panier percé, va!... Que faire! un déjeuner que j'ai déjà remis trois fois... Il me vient des envies de me révolter!... de reprendre les clefs... J'ai déjà essayé, mais, chaque fois que je veux me rebiffer, montrer les griffes de l'insurrection, Élisa m'arrête par un mot, un seul : « J'invite le colonel!... » Ça n'a l'air de rien, mais c'est énorme!... « J'invite le colonel... » le colonel Bernard... un ami de la maison... des moustaches... belle tenue militaire... nous le recevions autrefois, tous les jeudis, pour faire le whist... et il paraît qu'il faisait la cour à ma femme... Je ne m'en serais

jamais douté... c'est elle qui me l'a dit... aussi, quand elle parle d'inviter le colonel...

AIR : *Du haut des cieux, ta demeure dernière.*

A ce nom seul, échappé de sa lèvre,
Je sens, soudain, un frisson me saisir!
Mon cœur frémit, et j'éprouve la fièvre
Que Balthazar à son lunch dut sentir,
Et, comme lui, je vois mon front jaunir!
Ah! si bientôt, terminant ta carrière,
Tu délivrais ce monde, en le quittant,
Du haut des cieux ta demeure dernière,
Mon colonel, tu me verrais content
Ah! que je serais content!

Dame, une femme qui se croit offensée, trahie, c'est très dangereux!... Mais ce déjeuner!... Il faut que j'attendrisse Élisa... Je vais lui avouer ma position... La voici!... de la douceur!... du moelleux!

ÉLISA. Je viens de payer la note du tapissier.

CARBONNEL. Tu as bien fait, parce que, quand on doit... Mon Dieu, que tu es donc fraîche et jolie ce matin!... une rose pompon!...

ÉLISA. Qu'est-ce qui vous prend ?

CARBONNEL. Moi? rien... je te dis ça comme...

ÉLISA. Comme vous diriez autre chose.

(*Elle va serrer le reste de l'argent dans le secrétaire, puis retire les clefs.*)

CARBONNEL. Oh non, comme je le pense! (*A part.*) Elle n'est pas bien disposée. (*Élisa s'assied à droite et met les clefs dans sa corbeille à ouvrage. Haut, tirant un carnet de sa poche.*) Ma bonne amie, tu as désiré que j'écrivisse ma dépense... et, pour te plaire...

ÉLISA. C'est aujourd'hui jeudi... vous savez bien que nous ne réglons que le samedi.

CARBONNEL. Ah!... c'est jeudi aujourd'hui ?

ÉLISA. Est-ce que par hasard vous n'auriez plus d'argent?

CARBONNEL. Oh si!... mais pas beaucoup!

ÉLISA. Comment?

CARBONNEL. La semaine a été orageuse... mardi nous avons fait beaucoup de visites... Tiens! (*Lisant sur son carnet.*) « Du 11... trois heures de coupé : — six francs soixante-quinze... sans le pourboire... » (*A part.*) Il est vrai que je n'en ai pas donné. (*Haut.*) Mais ça fait une brèche!... Les voitures, ça devrait te regarder... c'est pour toi.

ÉLISA, *avec explosion, se levant.* Ainsi, monsieur, vous ne pouvez pas offrir une voiture à votre femme?...

CARBONNEL. Oh! Dieu!... si j'avais les clefs!...

ÉLISA. Jamais!

CARBONNEL. Oui... je ne te les demande pas!...

ÉLISA, *lui passant un écheveau de laine sur les bras.* Tenez-moi ça.

(*Elle dévide.*)

CARBONNEL. Seulement, je trouve que vingt francs... c'est bien peu... ça ne paie pas mes cigares.

ÉLISA. Vous ne fumez pas...

CARBONNEL. C'est vrai, je ne fume pas... mais je pourrais fumer.

ÉLISA. De quoi avez-vous besoin? Vous êtes logé, nourri, habillé, chauffé, éclairé.

CARBONNEL. Oui... (*S'attendrissant.*) Mais ce qui me fend le cœur, Élisa... c'est quand je rencontre un malheureux... un père de famille... cinq enfants... et ne pouvoir!... Ah! c'est horrible!... Hier, j'ai été suivi par un petit ramoneur.

ÉLISA, *ironiquement.* Il fallait me l'envoyer! j'aime beaucoup les petits ramoneurs.

(*Elle remonte à droite du guéridon.*)

CARBONNEL. Ah! tu aimes...? (*A part.*) Ça ne prend pas. (*Haut.*) Mon Dieu, que tu es donc fraîche et jolie ce matin!... une rose pompon!

ÉLISA. Oh!... vous avez besoin d'argent!

CARBONNEL. Moi?... peux-tu penser...? (*Se ravisant.*) Eh bien, oui, là!... tu sauras tout! J'ai eu le malheur de perdre un déjeuner.

ÉLISA, *avec intention.* Chez Brébant?

CARBONNEL. Non!... Allons donc! Brébant... chez Véfour... Un déjeuner d'hommes... pas de dames! Voilà deux mois que je le dois... parce qu'il faut te dire que c'était avant...

ÉLISA. Avant quoi?

CARBONNEL, *hésitant.* Avant... que tu m'eusses prié de te confier les clefs... et mes amis... tous hommes... ont pensé que, si ça se pouvait... sans te contrarier... car, si ça te contrariait... enfin c'est pour aujourd'hui.

ÉLISA. Ah!

CARBONNEL. Et j'aurais besoin de quinze ou vingt louis...

ÉLISA. Non, monsieur.

CARBONNEL. Comment?

ÉLISA. Je ne crois pas aux déjeuners d'amis.

CARBONNEL. Élisa, je te jure...

ÉLISA. Ne jurez pas! ce serait parfaitement inutile.

CARBONNEL, *se montant.* Ah! mais prends garde! tu me traites comme un petit garçon!... Tu me donnes ma semaine! Je puis me révolter à la fin! je puis dire : Je veux!

ÉLISA. Ah!... Eh bien, dites... C'est aujourd'hui jeudi, notre jour de réception, et... si vous me poussez à bout...

CARBONNEL. Eh bien?

ÉLISA. J'invite le colonel!

CARBONNEL, *à part.* Là! qu'est-ce que je disais!... On ne l'enverra donc pas en Chine, celui-là?

ÉLISA. Je l'avais prié de cesser ses visites...

CARBONNEL. Oui, mais il t'envoie des bouquets... des lettres...

ÉLISA. Que je ne lis pas! que je brûle!

CARBONNEL. C'est vrai.

ÉLISA. Mais, si vous continuez à m'opprimer, à me tyranniser... je les lirai, ses lettres! je les apprendrai par cœur!...

CARBONNEL. Non, je t'en prie!

ÉLISA. Eh bien, soit!... mais surtout ne me parlez jamais de ces déjeuners...

CARBONNEL, *vivement.* Jamais! jamais!... Comme ça, tu me conseilles d'écrire à ces messieurs, pour les prier de remettre... (*A part.*) Ce sera la quatrième fois. (*Haut.*) Allons, je vais écrire à ces messieurs. (*A part.*) Si je sais ce que je vais leur dire, par exemple!... Oh! le bal de l'Opéra!

(*Il entre à gauche.*)

SCÈNE VI

ÉLISA, *seule, après s'être assurée que son mari ne peut l'entendre, et s'avançant vers le public.* Chut!... il n'y a pas de colonel! Il est en garnison à Marseille depuis quinze mois! Il ne m'a jamais fait la cour... Le pauvre homme a des rhumatismes! Mais il me fallait un épouvantail pour maintenir mon mari dans le devoir... et j'ai choisi le 102e de ligne... c'est-à-dire... son colonel!... Je ne le reverrai jamais... ainsi! De temps à autre, quand mon mari devient méchant... je m'achète un bouquet et je me l'envoie avec la carte du colonel... d'anciennes cartes que j'ai retrouvées... alors, tout cède, tout plie!

AIR de Mangeant.

Au régiment comme en ménage,
La discipline est de rigueur ;
Et l'on peut faire bon usage
D'un officier supérieur!
Si mon mari, dans certains cas,
A mes ordres dit pour réponse :
« Je ne veux pas! »
Dès que le colonel s'annonce...
Tout marche au pas!

Ah! monsieur Carbonnel, vous faites de petits déjeuners chez Brébant!... Je vous ai accordé votre grâce, c'est vrai.... Mais je ne vous pardonnerai jamais!

SCÈNE VII

ÉLISA, CARBONNEL.

CARBONNEL, *entrant, une lettre à la main.* Je viens d'écrire ma lettre... J'ai trouvé un prétexte...

ÉLISA. Voyons.

CARBONNEL. Il n'est pas bien fort... mais enfin! (*Lisant*) « Mes chers amis... au moment de partir, je viens d'être pris d'une fluxion... foudroyante, qui m'empêche d'ouvrir la bouche... C'est vous dire qu'il me sera impossible de déjeuner avec vous aujourd'hui. Mon excellente femme... » (*Parlé.*) Tu vois!... « Mon excellente femme! (*Lisant.*) vient d'envoyer chercher le médecin. » (*Parlé.*) Je parle du médecin pour que ça ait l'air vrai! (*Pliant sa lettre.*) Eh bien, es-tu contente?

ÉLISA. C'est parfait.

SCÈNE VIII

LES MÊMES. ISIDORE.

ISIDORE, *entrant avec un bouquet.* Madame, on apporte un bouquet et cette carte.

CARBONNEL. Une carte? Donne...

ISIDORE. C'est pour madame...

CARBONNEL, *lui arrachant la carte.* Donne donc! (*Regardant.*) Le colonel Bernard!... Encore lui!

ÉLISA, *qui a fouillé le bouquet.* Tiens! encore une lettre!

(*Elle pose le bouquet sur le guéridon.*)

CARBONNEL. Une lettre ? je veux la lire!

(*Il s'approche pour la prendre.*)

ÉLISA, *la jetant dans la cheminée. Avec dignité.* Et moi, je ne veux pas même la décacheter.

CARBONNEL. Très bien!

ÉLISA, *à part.* C'est du papier blanc!

CARBONNEL, *prenant le bouquet.* Et le bouquet aussi! au feu!

ÉLISA, *vivement, lui enlevant le bouquet.* Ah! non, ces pauvres fleurs ne sont pas coupables. (*A part.*) Je n'ai pas envie de perdre mon bouquet!

CARBONNEL. Je t'en aurais donné d'autres... (*A part.*) Après ça, mes moyens ne me le permettent pas! (*Haut.*) Isidore!

ISIDORE. Monsieur ?

CARBONNEL. Tu vas porter cette lettre chez Véfour... tout de suite...

ISIDORE, *hésitant.* Mais... c'est que...

CARBONNEL. Quoi ?

ISIDORE. Je n'ai pas d'ordres de madame.

CARBONNEL. Hein!

ÉLISA. Faites ce que monsieur vous commande.

CARBONNEL, *à part.* Suis-je assez petit garçon!

ISIDORE, *à Carbonnel.* Véfour! Où est-ce ça ?

CARBONNEL. Au Palais-Royal... imbécile!... Je t'en ai déjà fait porter une.

ISIDORE. Ah! oui, je me souviens... c'est le lendemain du jour où je vous ai pincé!

CARBONNEL, *toussant très fort.* Hum! hum!

ÉLISA. Quoi donc ?

CARBONNEL. Rien! (*A Isidore.*) Mais va donc, animal! va donc!

(*Isidore sort.*)

SCÈNE IX

CARBONNEL, ÉLISA.

CARBONNEL, *à part.* En voilà un que je mettrais à la porte avec plaisir!... Allons!... je sors... je vais passer un habit.

ÉLISA, *assise à gauche du guéridon et prenant sa tapisserie.* Où allez-vous donc ?

CARBONNEL. Je vais faire un tour sur le boulevard...

ÉLISA. Y pensez-vous ? Vous ne le pouvez pas.

CARBONNEL. Pourquoi ?

ÉLISA. Vous venez d'écrire à vos amis que vous aviez une fluxion.

CARBONNEL. Eh bien ?

ÉLISA. Si l'on vous rencontrait... sans mentonnière...

CARBONNEL. Ah! sapristi! je n'ai pas pensé à ça!

ÉLISA. Les fluxions... ça dure neuf jours, mon ami.

CARBONNEL. Comment! me voilà cloîtré pour neuf jours ?

ÉLISA. Eh bien, asseyez-vous ici, près de moi.

(*Carbonnel s'assied avec humeur de l'autre côté du guéridon.*)

CARBONNEL, *à lui-même.* Pour neuf jours!...

ÉLISA. C'est donc un bien grand supplice pour un homme de rester une journée chez lui... près de sa femme...

CARBONNEL. Je ne dis pas ça!... Cette chère Élisa!

ÉLISA, *travaillant.* Allons, voyons... pendant que je travaille... causons... occupez-vous... faites quelque chose.

CARBONNEL. Ah! oui... Mais quoi?

ÉLISA. C'est votre faute aussi... vous ne savez pas vous créer des distractions... chez vous... Mon ami, vous devriez acheter un tour et apprendre à tourner...

CARBONNEL, *à part.* Il ne manquerait plus que ça!

ÉLISA. Il y a beaucoup de maris qui tournent aujourd'hui.

CARBONNEL, *à part.* Il me semble que sous ce rapport je ne laisse rien à désirer.

(*Il prend du papier sur la table et fait machinalement des cocottes.*)

ÉLISA, *se levant.* Où est donc ma laine bleue? — Ce serait charmant... vous me feriez des ronds de serviette... des petits encriers... des petites boîtes... j'irais travailler dans votre atelier.

CARBONNEL, *se levant.* Ce serait délicieux! Des petits ronds de serviette!... (*Bâillant.*) Délicieux!

SCÈNE X

ÉLISA, CARBONNEL, JULES.

JULES, *entrant par le fond.* Mon pauvre ami, nous venons de recevoir ta lettre... (*Saluant.*) Madame... (*Apercevant trois cocottes rangées sur la table.*) Qu'est-ce que tu fais là?

CARBONNEL. Moi? rien... (*Apercevant les cocottes et étonné.*) Tiens! j'ai fait des cocottes? (*A part, se levant.*) Ce que c'est que le tête-à-tête!

JULES. Voyons, qu'a dit ton médecin?

CARBONNEL. Quel médecin?

JULES. Eh bien, ta fluxion... foudroyante!

CARBONNEL, *à part.* Ah! diable! c'est vrai!

JULES, *qui l'a examiné.* Mais je ne la vois pas, ta fluxion?

ÉLISA, *à part.* Comment va-t-il se tirer de là?

(*Elle sort par la droite.*)

JULES, *tournant derrière lui.* Où est-elle donc, ta fluxion?

CARBONNEL. Elle est interne... Ce sont les plus douloureuses!

JULES. Mon cher Carbonnel... je commence à croire que tu te moques de nous...

CARBONNEL. Comment ça?

JULES. C'est d'autant plus mal qu'Ernest, un de tes convives, part ce soir pour Marseille, où il doit rejoindre son régiment... le 102e de ligne, qui s'embarque mercredi pour la Chine.

CARBONNEL. Hein?... le 102e?... Tu as dit le 102e?...

JULES. Qu'as-tu?

CARBONNEL. Colonel Bernard?

JULES. Oui... c'est un nom comme ça...

CARBONNEL, *joyeux et serrant avec transport les mains de Jules.*

Il s'embarque pour Pékin?... Ah! enfin!... le gouvernement me devait bien cela!

JULES, *étonné.* Quoi?

CARBONNEL. Il s'embarque pour Pékin!... Mais, alors, je ne le crains plus! je puis reprendre les clefs. Je n'ai plus de fluxion! je suis guéri.

JULES. Ah bah!

CARBONNEL, *avec force.* Jules, va faire ouvrir les huîtres!

JULES. Encore!... Mais c'est la quatrième fois que tu me dis de les faire ouvrir!

CARBONNEL. Aujourd'hui, je serai exact!

JULES. Arrange-toi!... D'abord, si tu ne viens pas, je t'apporte la note à payer!

CARBONNEL. C'est convenu!... Va! je te suis!

(*Jules sort.*)

SCÈNE XI

CARBONNEL, *seul et avec une joie folle.* Ah! il part pour Pékin!... Où sont les clefs?... Dans le panier à ouvrage de ma femme... (*Il fouille vivement dans le panier d'Élisa et en retire un trousseau de clefs.*) La voilà! la clef de la caisse!

AIR de Mangeant.

Ah! voilà la clef!
Oui, je tiens la clef!
Je l'ai!
Je tiens enfin la clef!
Libre, désormais,
Sans crainte, je fais
La loi!
Chez moi,
Je suis enfin le roi!
Magique talisman,
Ce petit instrument
M'ouvre des horizons
De plaisirs, à foisons!
Je secoue, en riant,
Un joug humiliant;
Nargue du colonel!
J'entre au douzième ciel!
Oui, je tiens la clef, etc.
En palanquin
File à Pékin,
File même à Nankin
Colonel trop taquin!
File, mon vieux,
Car tes adieux
Vont laisser en ces lieux
Un Chinois très joyeux!
Ah! je tiens la clef, etc.

(*Il danse de joie en agitant le trousseau de clefs.*)

SCÈNE XII

CARBONNEL, ÉLISA.

ÉLISA, *rentrant, avec sa tapisserie.* Hein?... mes clefs?

CARBONNEL. Oui, madame, je secoue ma chaîne! J'arbore le drapeau de l'insurrection!

ÉLISA. Vous? C'est impossible!

CARBONNEL, *ouvrant le secrétaire.* Et je mets de l'or dans ma bourse!... huit cents francs d'or! douze cents francs d'or! tant qu'elle pourra en tenir!

ÉLISA. Monsieur, je vous défends!...

CARBONNEL. Et dorénavant, c'est moi qui vous donnerai de l'argent pour la dépense... et vous m'en rendrez compte... tous les samedis!... à midi!

ÉLISA, *avec colère.* Prenez garde, monsieur!... prenez garde!

CARBONNEL. Quoi?

ÉLISA. J'invite le colonel!

CARBONNEL, *éclatant de rire.* Ah! le colonel!... je m'en moque pas mal! Invitez-le! Invitez-en des régiments de colonels!... ça me fera plaisir!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, ISIDORE, puis le colonel BERNARD.

ISIDORE, *annonçant.* Le colonel Bernard!

(*Isidore entre à gauche. Le colonel paraît au fond.*)

CARBONNEL. Hein?

ÉLISA, *à part.* Lui! à Paris!

BERNARD. Bonjour, mes bons amis... Vous ne m'attendiez pas...

CARBONNEL. Non... j'avoue... (*A part.*) Il est donc venu par une trappe?

BERNARD, *lui serrant la main.* Mon cher Carbonnel!

CARBONNEL, *contraint.* Cher colonel!...

BERNARD, *offrant un bouquet à Élisa.* Belle dame... permettez-moi... des fleurs de Marseille!

ÉLISA, *embarrassée et n'osant prendre le bouquet.* Certainement... colonel... elles sont charmantes... d'une fraîcheur... et puis j'étais si loin de m'attendre... (*Prenant le bouquet et à part.*) Je ne sais plus ce que je dis!

CARBONNEL, *à part.* Je suis sûr qu'il a encore fourré un billet là-dedans. (*Haut, prenant le bouquet des mains d'Élisa.*) Oui, oui, charmantes!... d'une fraîcheur...

(*Il fouille le bouquet.*)

BERNARD, *le regardant.* Eh bien? qu'est-ce que faites-vous donc? vous les plumez?

CARBONNEL. Moi?... du tout! j'admire! (*A part.*) Il n'y a rien.

BERNARD, *à Élisa.* Recevez mes compliments... je vous ai quittée jolie et je vous retrouve belle.

ÉLISA. Colonel...

CARBONNEL, *à part.* C'est ça! flagorne!

ÉLISA, *embarrassée. A part.* Quand il saura l'usage que j'ai fait de son nom!

BERNARD. Quant à Carbonnel... il a engraissé... c'est une petite pelote!

CARBONNEL, *à part.* Il m'abîme, moi!... le mari!

ISIDORE, *sortant de la gauche.* La couturière est dans la chambre de madame...

CARBONNEL, *à part.* Hein?

ISIDORE. C'est la nouvelle.

ÉLISA. Vous permettez, colonel?

BERNARD, *saluant.* Comment donc!...

ENSEMBLE. Air du *Gendre en surveillance.* (Couder.)

ÉLISA.

Mon mari va sans doute
Lui demander raison;
Entre eux deux je redoute
Une explication.

CARBONNEL.

Je vois qu'elle redoute
Une explication,

Il faut, quoi qu'il m'en coûte,
Qu'on me rende raison!

LE COLONEL.

Allez, quoi que me coûte
Ma résignation ;
Vous reviendrez sans doute
Nous voir dans ce salon.

ISIDORE.

Il a pensé sans doute
Que j'annonçais le nom
De celle qu'il redoute
Dans sa perversion.

(*Élisa entre à droite, Isidore sort par le fond.*)

SCÈNE XIV

CARBONNEL, BERNARD.

BERNARD, *serrant les mains de Carbonnel.* Mon bon et brave ami! que je suis heureux de vous revoir!

CARBONNEL. Comment donc! croyez que, de mon côté... (*A part.*) Il est encore très bien, cet homme-là! belle tenue militaire!

BERNARD. Me voilà revenu et pour ne plus vous quitter, je l'espère!

CARBONNEL. Comment?

BERNARD. Vous avez un appartement à louer au-dessus... je le prends!

CARBONNEL, *vivement.* Ah! mais non! permettez!

BERNARD. Pourquoi?

CARBONNEL. Parce que... vous partez mercredi pour Pékin.

BERNARD. Moi?... Je ne pars pas, malheureusement!

CARBONNEL. Ah bah!

BERNARD. Il y a trois mois que j'ai fait la sottise de donner ma démission.

CARBONNEL. Ah bah!

BERNARD. Pour me consacrer à mes amis... à vous, Carbonnel...

CARBONNEL. Merci.

BERNARD. A votre femme, que j'aime sincèrement.

CARBONNEL. Colonel!

BERNARD. Vous n'êtes pas jaloux, j'espère?

(*Il remonte près de la cheminée, en lui tournant le dos.*)

CARBONNEL. Non!... mais j'y vois clair!... j'y vois très clair!...

BERNARD. Je ne vous ai jamais dit le contraire.

CARBONNEL, *remontant.* Et j'ai remarqué qu'un monsieur se permettait de faire la cour à ma femme...

BERNARD. Un de vos amis?

CARBONNEL. Vous penserez sans doute, comme moi, qu'il est inutile de le nommer?

BERNARD. Oh! pardon!... j'ai été indiscret!

(*Il s'assied près de la cheminée.*)

CARBONNEL. Ce... ce monsieur!... je ne le qualifierai pas autrement... ce monsieur adresse à Élisa des bouquets... et des lettres brûlantes... (*Appuyant.*) qu'on jette au feu!

BERNARD, *riant.* Alors, elles sont d'autant plus brûlantes!

CARBONNEL, *à part.* Hein? il fait des jeux de mots, je crois! (*Haut.*) Bien plus, il s'introduit chez moi, ce...

BERNARD. Ce monsieur! c'est convenu!

CARBONNEL. Il s'y établit, il s'y impose, il s'y carre dans les fauteuils, et dans ce moment, je cherche à m'en débarrasser... vous comprenez?

BERNARD, *se levant.* Parfaitement!... Eh bien, moi, à votre place, Carbonnel, j'aurais confiance en ma femme... je dormirais sur les deux oreilles.

CARBONNEL. Vraiment? (*A part.*) Il va me conseiller de fermer les yeux.

BERNARD. Ou plutôt faites mieux... vous m'invitez à dîner...

CARBONNEL. Moi?

BERNARD. J'accepte, sans façon... c'est aujourd'hui votre jour... ce monsieur se présentera sans doute... je le verrai, je lui parlerai...

CARBONNEL, *à part.* Ah çà! il ne veut pas comprendre!... (*Haut.*) Colonel, la patience a des bornes!...

BERNARD. Allons, du calme, Carbonnel, du calme!... je monte voir votre appartement.

CARBONNEL. Permettez...

BERNARD. Non, restez!

ENSEMBLE. Air du *Prophète.*

BERNARD.

Non, il n'est pas nécessaire
Que vous dirigiez mes pas;
Restez, cher propriétaire,
Et ne vous dérangez pas.

CARBONNEL.

De ce colonel je flaire
Les projets peu délicats;
Et d'un pareil locataire,
Sacrebleu! je ne veux pas!

(*Bernard sort par le fond.*)

SCÈNE XV

CARBONNEL, puis ISIDORE.

CARBONNEL, *seul.* Son propriétaire! mais je ne veux pas lui louer!... ce serait trop commode!... Comment pourrais-je bien le dégoûter de l'appartement?... Il est charmant!... très bien distribué... il n'a qu'un défaut : quand j'allume du feu dans mon cabinet... ça fume dans le salon au-dessus... (*Tout à coup.*) Oh! une idée!... si je l'enfumais!

(*Il sonne. Isidore paraît.*)

ISIDORE. Monsieur?

CARBONNEL. Apporte-moi du bois vert et un fagot... mouillé!

ISIDORE. Plaît-il?

CARBONNEL, *l'imitant.* Plaît-il... Il a toujours l'air de tomber de la lune, celui-là... Je te demande du bois vert et un fagot mouillé!

ISIDORE. J'avais bien entendu! (*A part, en sortant.*) Qu'est-ce qu'il veut faire de ça?

CARBONNEL, *seul.* Ah! colonel! vous connaissez le feu... Eh bien, je vais vous faire connaître la fumée!

ISIDORE, *rentrant avec trois bûches et un petit fagot.* Voilà, monsieur...

CARBONNEL. C'est bien! donne!

(*Il entre vivement à gauche, première porte.*)

SCÈNE XVI

ISIDORE, puis ÉLISA.

ISIDORE, *regardant par la porte restée entrouverte.* Qu'est-ce qu'il fait? Il allume du feu... ça ne prend pas!

ÉLISA, *entrant et à elle-même.* J'ai laissé mon mari avec le colonel... qu'ont-ils pu se dire? (*Appelant.*) Isidore!

ISIDORE. Madame?

ÉLISA. Où est le colonel Bernard?

ISIDORE. Je l'ai rencontré qui montait au-dessus.

ÉLISA. Au-dessus!... pour quoi faire?

ISIDORE. Je ne sais pas.

ÉLISA. Et mon mari?

ISIDORE. Monsieur?... il est très agité... il s'est retiré dans son cabinet.

ÉLISA, *à part.* Ah! mon Dieu! à la suite d'une explication, sans doute.

ISIDORE. Il m'a demandé du bois vert... et un fagot mouillé.

ÉLISA. Un fagot mouillé?...

ISIDORE, *regardant à gauche.* Il est là!... il souffle le feu... ça a pris!

SCÈNE XVII

ÉLISA, ISIDORE, BERNARD.

BERNARD, *entrant en toussant.* Ah! quelle fumée! mon Dieu, quelle fumée!

ÉLISA, *à part.* Le colonel! (*A Isidore.*) Laissez-nous!

(*Isidore sort.*)

BERNARD. J'ai vu l'appartement, il me convient... mais je prierai Carbonnel de faire arranger ses cheminées...

ÉLISA, *à part.* Il faut absolument lui avouer... (*Haut.*) Colonel...

BERNARD. Je suis bien heureux de vous trouver seule... j'ai une confidence à vous faire.

ÉLISA. Comment?

BERNARD. Ne riez pas!... Malgré mes quarante-huit ans, mes rhumatismes, j'ai encore le cœur tendre.

ÉLISA, *à part.* Ah! mon Dieu! est-ce qu'il va me faire une déclaration?

BERNARD. Je vais me marier!

ÉLISA. Vous? mais contez-moi donc cela!

(*Elle s'assied à droite.*)

BERNARD. Vous riez déjà!... (*S'asseyant près d'Élisa.*) Mais rassurez-vous, je ne fais pas la folie d'épouser une toute jeune fille... j'épouse une veuve... qui n'a presque pas été mariée... une femme charmante... que je serai bien heureux de vous présenter...

ÉLISA. Avec plaisir, colonel.

BERNARD. Elle sera mardi au bal du ministre de la guerre... si vous vouliez être assez bonne pour accepter mon bras? on dit que ce sera splendide.

ÉLISA. Mais...

BERNARD. Oh! pas de mais! il faut que vous fassiez connaissance avec ma future... et, à ce propos,

j'ai une supplique à vous adresser... Je compose ma corbeille de mariage... et vous comprenez... un colonel attelé à une corbeille de mariage...

ÉLISA. C'est une chose si grave!

BERNARD. La dentelle surtout!... Quand on m'étale toutes ces petites toiles d'araignée et qu'il faut choisir... je deviens stupide!... Aussi je voudrais vous prier de me guider, de m'éclairer.

ÉLISA. Je suis entièrement à vous.

BERNARD, *tirant deux boîtes de sa poche.* Voici déjà deux bracelets, sur lesquels je vous prie de me donner votre avis...

ÉLISA. Attendez! je vais les mettre pour voir l'effet... (*Elle met les deux bracelets.*) Ah! que le bleu est joli!

BERNARD. Et l'autre?

ÉLISA. L'autre est ravissant!

BERNARD. Enfin, lequel choisiriez-vous?

ÉLISA. Ah! colonel! on ne choisit pas entre deux bracelets!

SCÈNE XVIII

ÉLISA, BERNARD, CARBONNEL.

CARBONNEL, *rentrant, à part.* Ça a eu de la peine à prendre, mais ça a pris.

BERNARD. Je comprends... vous me conseillez de les offrir tous les deux.

CARBONNEL. *Il a un soufflet à la main. A part, apercevant le colonel et sa femme.* Hein? ils sont ensemble? Et moi qui croyais l'enfumer.

BERNARD, *le voyant.* Ah! voilà Carbonnel...

CARBONNEL, *cachant son soufflet.* Oui, c'est moi... Vous... vous causiez?

BERNARD. De choses intimes... qui ne vous regardent pas, curieux! (*Se levant.*) A propos, j'ai vu l'appartement, il y a une cheminée qui fume...

CARBONNEL. Horriblement!... C'est irrémédiable!

BERNARD, *riant.* Voilà un drôle de propriétaire!... Quel prix?

CARBONNEL. Quatorze mille francs!

BERNARD. Hein? Deux chambres à coucher, un salon et un bout de salle à manger?...

CARBONNEL. Quatorze mille francs!... et les portes et fenêtres!

BERNARD, *éclatant de rire.* Ah! très joli!... Nous causerons de cela plus tard... Lorsque vous êtes entré, j'avais presque décidé madame à se laisser enlever...

CARBONNEL. Plaît-il?

BERNARD. Pour la conduire mardi au bal du ministre de la guerre.

ÉLISA. Oui, mon ami, sauf votre assentiment...

CARBONNEL. Permettez! permettez!

BERNARD. Ah! mais, si ça vous ennuie... vous n'en serez pas! on vous donne congé!

CARBONNEL, *à part.* On me donne congé!... je le trouve superbe! (*Bas.*) Comment, madame, vous ne rougissez pas?... (*Apercevant les deux bracelets au bras*

d'Élisa.) Hein? des bracelets?... il lui donne des bracelets!

ÉLISA, *à part.* Il est jaloux!... il va me rendre les clefs! (*Haut, au colonel.*) En vérité, colonel, plus je regarde ces bracelets, plus je trouve que vous êtes un homme de goût...

BERNARD, *s'inclinant.* Oh! madame...

ÉLISA. Il était impossible de choisir quelque chose de plus gracieux, de plus riche et de plus simple à la fois... N'est-ce pas, mon ami?

BERNARD, *s'inclinant.* Oh! madame...

CARBONNEL, *bas, à sa femme.* Allons! embrassez-le tout de suite!

BERNARD. Vous me donnez de l'amour-propre... Je finirai par me croire connaisseur...

ÉLISA. Mais vous l'êtes... comme toutes les natures distinguées...

BERNARD. Ah! madame, ménagez-moi!

ÉLISA. Je ne dis que ce que je pense.

CARBONNEL, *bas, à Élisa.* Madame, ce marivaudage est indécent! Rendez ces bracelets!

ÉLISA, *bas.* Rendez-moi les clefs!

CARBONNEL, *bas.* Jamais!

ÉLISA, *bas.* Très bien!

BERNARD. Qu'avez-vous donc?

ÉLISA. Rien... c'est mon mari qui insiste pour me faire accepter votre bras pour mardi...

CARBONNEL, *stupéfait.* Moi?

BERNARD. A la bonne heure!

ÉLISA. Je vous préviens que je serai belle... très belle! Et, si l'on danse... (*Appuyant.*) j'invite le colonel!

CARBONNEL, *bas et vivement.* Non!... j'aime mieux rendre les clefs!

(*Il les rend.*)

ÉLISA, *bas.* Merci! (*Haut, à Bernard, détachant un bracelet.*) Colonel... voici votre bracelet.

CARBONNEL, *bas.* Et l'autre!

ÉLISA, *à son mari.* Mon ami... prête-moi ta bourse?

CARBONNEL, *bas.* L'autre!

ÉLISA, *bas.* Votre bourse?

CARBONNEL, *la lui remettant.* La voilà!

ÉLISA. Merci! (*Remettant le second bracelet à Bernard.*) Colonel...

CARBONNEL, *à part.* Me revoilà avec mes sept francs!

ISIDORE, *entrant, avec une note à la main.* Monsieur, il y a là un garçon frisé, de chez Véfour...

CARBONNEL, *à part.* Ah! mon Dieu! la note!...

ISIDORE. Il dit que ces messieurs ont fait ouvrir les huîtres... qu'ils les ont mangées... (*Présentant la note.*) Total, cent soixante-neuf francs.

CARBONNEL, *bas à Élisa.* Rends-moi la bourse?

ÉLISA. Oh! que non!... (*Donnant la bourse à Isidore.*) Payez et rapportez-moi le reste.

(*Isidore sort.*)

CARBONNEL, *avec une fureur concentrée.* Et devant lui!

BERNARD, *à Élisa.* A quelle heure, madame, pourrai-je vous

prendre demain, pour aller choisir ma corbeille ?

CARBONNEL. Comment, votre corbeille!... vous vous mariez ?

BERNARD. Je suis venu de Marseille exprès pour ça!

CARBONNEL. Vous étiez à Marseille ?

BERNARD. Depuis quinze mois... Je suis arrivé ce matin.

CARBONNEL. Ce matin!... de Marseille!... (*Respirant.*) Mais alors, ces lettres, ces bouquets ?...

BERNARD. Quelles lettres ?... quels bouquets ?...

CARBONNEL. Rien!... une affaire de ménage.

BERNARD, *remontant et appelant.* Isidore!... (*Isidore rentre.*) Tu vas me porter cela...

(*Il lui remet les bracelets et lui parle bas.*)

CARBONNEL, *bas, à sa femme.* Il paraît que nous nous sommes moquée de notre petit mari ?

ÉLISA, *gaiement.* J'en ai peur!

CARBONNEL. C'est charmant! (*A part.*) Alors, elle va me rendre les clefs! (*Haut.*) Colonel, venez donc par ici... que je vous raconte une anecdote.

BERNARD, *sans redescendre.* A moi ?

CARBONNEL. Figurez-vous que ma femme...

ÉLISA, *bas.* Taisez-vous!... je vous pardonne!

BERNARD. Vous dites que madame ?...

ÉLISA, *bas, suppliant.* Mon ami ?...

CARBONNEL, *bas.* Les clefs! ou je dis tout!

ÉLISA, *effrayée.* Les voici!

CARBONNEL, *triomphant.* Je les ai!

BERNARD, *redescendant en scène. Isidore sort.* Eh bien, votre anecdote ?

CARBONNEL. Rien!... une affaire de ménage!... (*Avec effusion.*) Ah!... colonel! mon ami!... car vous êtes mon ami!... je ferai arranger la cheminée... L'appartement est de douze cents francs... sans portes ni fenêtres... Vous dînez avec nous ?... (*Par réflexion.*) Tiens! j'invite aussi le colonel.

(*Élisa passe au milieu pendant l'ensemble.*)

ENSEMBLE : Air :

Enfin, la paix et le bonheur
Sont revenus dans le ménage ;
Fasse le ciel qu'aucun nuage
Ne trouble ce calme enchanteur!

CARBONNEL, *au public.* Air de Mangeant.

Dans le régiment dramatique,
Soldats, tous présents à l'appel,
Nous marchons au pas gymnas-
[tique
Sous les regards d'un colonel.

BERNARD.

Toujours juste et jamais cruel,
Ce colonel... c'est le parterre!

ÉLISA.

Souriez d'un œil paternel
A notre salut militaire,
Mon colonel...

BERNARD.

Mon colonel...

CARBONNEL.

Mon colonel!

TOUS, *faisant le salut militaire.*

Souriez d'un œil paternel,
Etc.

J'ai compromis ma femme

Comédie-Vaudeville en un acte

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 13 février 1861.

Collaborateur M. Delacour.

Alfred Delacour. Pseudonyme d'Alfred-Charlemagne Dartigue. 1815-1883. Médecin puis auteur dramatique. Il écrivit en collaboration avec Siraudin, Marc-Michel, Eugène Moreau, Lambert-Thiboust et Labiche. Il a notamment signé avec ce dernier *Le premier pas*, *Célimare le Bien-aimé* et *Les chemins de fer*.

Personnages	*Acteurs qui ont créé les rôles.*
VERDINET, agent de change.	*MM. Geoffroy.*
GALINOIS, ancien notaire.	*Lesueur.*
ERNEST DE MONNERVILLE.	*Gilbert.*
HECTOR DE MARBEUF.	*Tousé.*
JEAN.	*Lefort.*
MADAME DÉSAUBRAIS.	*M^mes Georgina.*
HENRIETTE VERDINET.	*Albrecht.*

La scène se passe à Bagnères de Bigorre, dans un hôtel.

Le théâtre représente un salon commun de l'hôtel; deux portes au fond; portes à droite et à gauche; piano à droite, deuxième plan; fauteuils, chaises, canapé, table, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

M^me^ DÉSAUBRAIS, HENRIETTE, GALINOIS, HECTOR puis JEAN.

Au lever du rideau, M^me^ *Désaubrais et Henriette sont assises à gauche, près d'une table.* M^me^ *Désaubrais fait de la tapisserie, et Henriette attache des rubans à son chapeau de paille. Hector est debout près du piano et feuillette un album; Galinois, assis, lit le journal.*

MADAME DÉSAUBRAIS, *à Galinois.* Est-ce tout, monsieur?

GALINOIS. Absolument tout, madame... Ah! non, il y a encore

la dernière page, la liste des voyageurs arrivés cette semaine à Bagnères.

HENRIETTE. Y sommes-nous, monsieur?

GALINOIS. En tête, mademoiselle.

HENRIETTE, *bas, à M^me^ Désaubrais.* Mademoiselle!... Si mon mari l'entendait!

HECTOR, *à part, regardant Henriette.* Comme elle est jolie sans chapeau!

GALINOIS, *lisant.* « Madame Désaubrais et sa nièce, de Paris... »

MADAME DÉSAUBRAIS. C'est bien cela.

HECTOR. Et moi, monsieur?

GALINOIS. Vous y êtes aussi, jeune homme. (*Lisant.*) « Monsieur Hector Marbeuf... de Paris. »

HECTOR. Comment, Marbeuf? Ils n'ont pas mis *de?*

GALINOIS. Si, ils ont mis : « de Paris. »

HECTOR. Non ; ils n'ont pas mis : « de Marbeuf? »

GALINOIS. Non, ils ont économisé la particule.

HECTOR. Ça ne m'étonne pas... j'ai des ennemis dans la presse... mais je réclamerai.

GALINOIS. Tiens! ils m'ont estropié aussi (*Lisant.*) « Monsieur Gatinois, ancien notaire. » (*Parlé.*) Je m'appelle Galinois... mais je ne réclamerai pas.

HENRIETTE, *se levant et mettant son chapeau, dont elle noue les rubans.* Là!... Maintenant je puis défier le vent.

HECTOR, *à part.* Elle est encore plus jolie avec son chapeau.

MADAME DÉSAUBRAIS, *se levant, et à Henriette.* Il est bientôt midi... Si nous allions à la poste?

HENRIETTE. Volontiers! (*Bas, à sa tante.*) Nous y trouverons sans doute une lettre de mon mari.

HECTOR, *à part.* Toute réflexion faite, j'ai envie de risquer ma demande en mariage.

JEAN, *entrant par la porte du fond à gauche. A Galinois.* Monsieur, on envoie dire de l'établissement que votre bain est prêt.

GALINOIS. C'est bien... J'y vais.

JEAN. Je vous engage à vous dépêcher, parce que, vu l'affluence, on n'accorde qu'une demi-heure à chaque baigneur.

GALINOIS, *se levant.* Je le sais parbleu bien!... La demi-heure expirée, crac! on ouvre la soupape et vous êtes à sec!

JEAN. C'est le règlement.

GALINOIS. Hier, j'ai échoué dans ma baignoire.

MADAME DÉSAUBRAIS, *saluant.* Messieurs...

HECTOR. Mesdames, voulez-vous me permettre de vous accompagner?

MADAME DÉSAUBRAIS. Avec plaisir.

HECTOR, *à part.* Je prends le bras de la tante... et, en route, je lui fais ma demande.

ENSEMBLE. Air de Mangeant (*Monsieur va au Cercle*).

GALINOIS.

Du temps il faut qu'on profite,
Chaque moment est compté ;

Au bain, rendons-nous bien vite,
Car le bain, c'est la santé.

JEAN.

Du temps il faut qu'on profite,
Chaque moment est compté;
Au bain rendez-vous bien vite,
Car le bain, c'est la santé!

HECTOR, *à part.*

Lorsque la tante m'invite
Par un regard de bonté,
Sachons profiter bien vite
Du bonheur d'être écouté.

HENRIETTE
et MADAME DÉSAUBRAIS.

A la poste allons bien vite;
De ce Paris regretté,
Une lettre a le mérite
De nous rendre la gaieté.

(*Hector sort par le fond, à gauche, en donnant le bras à M^me^ Désaubrais; Henriette les suit; Galinois sort du même côté.*)

SCÈNE II

JEAN, puis MONNERVILLE, puis VERDINET.

JEAN, *seul.* Midi!... la diligence de Tarbes doit être arrivée.

(*Monnerville entre par le fond à droite, suivi d'un commissionnaire qui porte sa malle et son sac de nuit.*)

MONNERVILLE. Garçon!

JEAN. Un baigneur!... Monsieur désire une chambre?

MONNERVILLE. Mieux que cela, mon ami... un appartement.

JEAN, *désignant une porte à droite.* Nous avons le numéro 7... Il communique avec le 8 et le 9... Deux chambres et un salon.

MONNERVILLE. Très bien.

JEAN. Un salon superbe, avec un portrait du patron peint par M. Jules... lui-même.

MONNERVILLE. M. Jules?... Qu'est-ce que c'est que ça?

JEAN. C'est un peintre de Bagnères, qui nous devait cinquante francs.

MONNERVILLE, *riant.* Ah! je comprends! (*Au commissionnaire, lui indiquant la droite.*) Par ici!

(*Il entre à la suite du commissionnaire.*)

VERDINET, *paraît au fond à gauche, portant un sac de nuit et un paquet enveloppé dans du papier, qu'il tient soigneusement du bout des doigts.* Garçon!

JEAN. Monsieur! (*A part.*) Encore un baigneur?

VERDINET. Où est ma femme?

JEAN. Votre femme, monsieur?.. Je ne la connais pas... Comment est-elle?

VERDINET. Elle est... très jolie!

JEAN. Dans notre établissement, ces dames le sont toutes.

VERDINET. Je te demande M^me^ Verdinet... Henriette Verdinet!

JEAN. Nous n'avons personne de ce nom-là.

VERDINET. Ah!... Au fait, c'est juste... Alors, où est ma tante?

JEAN. Quelle tante?

VERDINET. M^me^ Désaubrais!

JEAN. M^me^ Désaubrais!... Ah! oui, monsieur... elle est ici... avec sa nièce... une charmante demoiselle.

VERDINET. Eh bien, cette demoiselle-là, c'est ma femme!

JEAN. Ah bah!... Alors, vous êtes son mari?

VERDINET. Naturellement... Où sont ces dames?

JEAN. Elles viennent de sortir pour aller à la poste. (*Indiquant la gauche.*) Voici leur appartement.

VERDINET. C'est bien; je les attendrai... Ont-elles déjeuné?

JEAN. Non, monsieur, pas encore.

VERDINET. Tu mettras un couvert de plus.

JEAN. Si monsieur veut me donner son sac de nuit.

(*Il le prend, et veut s'emparer de l'autre paquet.*)

VERDINET. Non, pas ça, c'est sacré!

(*Jean entre à gauche avec le sac de nuit.*)

SCÈNE III

VERDINET, puis HECTOR.

VERDINET, *montrant le petit paquet.* Des meringues à la pistache que j'apporte à ma femme... C'est sa passion... Les meringues et moi, voilà tout ce qu'elle aime. Aussi, tous les jours, en sortant de la Bourse, j'entre chez Julien... le pâtissier du Vaudeville... et l'on peut me voir, entre quatre et cinq, avec ma ficelle au bout du doigt... Par exemple, c'est la première fois que je voyage avec cette frêle pâtisserie... ce n'est pas précisément commode... Je tiens cela à la main depuis Paris... je n'ai pas fermé l'œil... Cependant, à Mont-de-Marsan, je crois que je me suis oublié un moment... j'ai bien peur de m'être endormi dessus... Voyons un peu...

(*Il ouvre avec précaution un coin de papier pour s'assurer du dégât.*)

HECTOR, *entrant par le fond à droite, et à part.* Mariée!... elle est mariée! Au moment où je me disposais à faire ma demande, j'ai appris que nous allions à la poste chercher une lettre de son mari.

VERDINET, *à part.* J'ai positivement dormi... Il y en a une douteuse. (*Il pose ses meringues sur la table. Apercevant Hector.*) Eh! mais... je ne me trompe pas... M. Hector de Marbeuf, mon client!...

HECTOR. M. Verdinet, mon agent de change!

(*Ils se serrent la main.*)

VERDINET. Ah! si je m'attendais à vous rencontrer dans les Pyrénées...

HECTOR. Et moi donc! (*Il pose son chapeau sur les meringues.*) Comme on se retrouve!... Qu'est-ce qu'on fait à Paris?

VERDINET. On fait 69 70.

HECTOR. Toujours agent de change?

VERDINET. Toujours!... Parlez, j'ai mon carnet.

(*Il le tire de sa poche.*)

HECTOR. Comment! d'ici?

VERDINET. Par le télégraphe... Nous disons deux cents Saragosse; on lutine beaucoup les Saragosse, en ce moment.

HECTOR. Oh! merci : je n'ai pas le cœur aux affaires : je suis amoureux.

VERDINET. Amoureux! (*Remettant son carnet dans sa poche.*) Rien à faire!

HECTOR. Je n'ai pas de chance!... celle que j'aime est mariée...

VERDINET. Eh bien, ça vous arrête?

HECTOR. Dame!

VERDINET. Moi, ça ne m'arrêtait pas... au contraire?... J'avais la spécialité des femmes mariées... quand j'étais garçon.

HECTOR, *riant.* Vraiment?

VERDINET. Ah! j'étais un fier bandit, allez!... le bandit Verdinet!... Mais, maintenant, j'ai engraissé, je suis au parquet, je ne marivaude plus... qu'avec les Saragosse! Vous n'y mordez pas? Bonsoir!

(*Fausse sortie.*)

HECTOR, *le retenant et lui offrant une chaise.* Un instant, que diable!... Peut-on demander à monsieur Verdinet... au bandit Verdinet, quelle arme il employait pour dévaliser les maris?

VERDINET. Eh! je ne sais pas si je dois...

HECTOR. Pourquoi?

VERDINET. A fait... un client... (*Ils s'asseyent.*) D'abord, mon cher ami, quand vous voulez vous faufiler dans un ménage, ne vous présentez jamais comme garçon!

HECTOR. Vraiment!... Pourquoi ça?

VERDINET. Voyez-vous... les maris ne connaissent qu'un ennemi... le célibataire... l'affreux célibataire! Dès qu'il paraît, on ferme les portes, on lève la herse et l'on crie sur toute la ligne : « Sentinelles, prenez garde à vous!... » Tandis qu'un homme marié... c'est un confrère, un allié ; moi, j'étais toujours marié depuis six mois.

HECTOR. C'est très joli... Mais, quand on demandait à voir Mme Verdinet...

VERDINET. Ah! c'est là que mon triomphe commençait! Je m'élevais véritablement à la hauteur de Machiavel! Je rougissais... je balbutiais... et je finissais par avouer, en demandant le secret, que ma femme, la malheureuse... oubliant ses devoirs et ses serments...

HECTOR. Hein?

VERDINET. Avait déserté le toit conjugal par un jour d'orage!..

HECTOR. Comment! vous vous donniez pour un mari...?

VERDINET. Complètement! Ah! dame, il faut du courage. Alors, il se passait dans le ménage que j'attaquais deux phénomènes très curieux... le mari devenait très gai, il pouffait de rire en me regardant... les maris sont étonnants pour rire de cela!

HECTOR. Et la femme?

VERDINET. La femme prenait des teintes sérieuses... elle me regardait d'un air singulier qui voulait dire : « Pauvre garçon! si jeune! le voilà seul, abandonné, son avenir est brisé... » Moi, je poussais d'énormes soupirs ; il ne faut pas oublier ça! Pour l'un, j'étais comique ; pour l'autre, intéressant. J'avais besoin d'être consolé... et, comme les femmes ont par-dessus tout l'instinct de la consolation...

HECTOR. Mais c'est très fort, cela!

VERDINET. Tiens! si vous croyez que les agents de change sont des imbéciles! (*Riant.*) Je me souviens encore de ma dernière expérience... je l'ai pratiquée sur un notaire...

HECTOR, *riant.* Oh! un notaire!... vous ne respectez rien!

VERDINET. J'étais à Plombières... il y a trois ans... juste un an avant mon mariage... Je m'ennuyais à boire de l'eau... lorsqu'un jour, je rencontrai au bras dudit notaire une petite femme... très gentille, ma foi !... une brunette avec des yeux bleus et des mains rouges... Ah! par exemple, les mains rouges... me taquinaient!... Mais, en voyage... Le mari était jaloux, ombrageux... à ce point que, pour rompre la glace, je fus obligé de corser mon petit mélodrame conjugal... Je lui avouai que je m'étais appliqué cinq coups de couteau et treize gouttes de laudanum pour ne pas survivre à mon infortune!... Il ne tarda pas à me prendre en amitié... et, quinze jours après, il m'appelait Édmond... et sa femme aussi! Il m'obligea à venir habiter le même hôtel que lui, nous mangions ensemble, nous nous promenions ensemble... et sa femme aussi!... Il organisait des parties de plaisir pour me distraire... car il était bon, cet homme!... mais il ne savait pas monter à cheval... il nous suivait de loin... sur un âne... en portant les châles et les ombrelles...

HECTOR, *riant.* C'était le tiers porteur!

VERDINET. Ah! très joli!... Au bout de deux mois, je voulus partir... impossible! Il trouvait que je n'étais pas assez consolé... et sa femme aussi! Il voulait m'emmener chez lui, à sa campagne.

HECTOR. Qu'avez-vous fait?

VERDINET, *se levant, ainsi qu'Hector.* Je m'en suis débarrassé en lui donnant mon adresse... une fausse adresse... et je n'en ai plus entendu parler!

HECTOR. Ma foi! j'ai bien envie d'essayer de votre recette... qu'est-ce que je risque?

VERDINET. Marié et trompé! tout est là!

HECTOR. Adieu!

VERDINET. Vous sortez?

HECTOR. Je vais boire mon second verre d'eau. (*A part.*) Je cours rattraper ces dames!

(*Il prend son chapeau, qu'il avait posé sur les meringues, et sort vivement par le fond à gauche.*)

SCÈNE IV

VERDINET, puis GALINOIS.

VERDINET, *seul.* Sac-à-papier! il a mis son chapeau sur les meringues! (*Il prend le paquet et soulève un coin du papier avec précaution.*) Ça y est!... Il y en a deux douteuses maintenant! Posons-les là!

(*Il place le paquet sur le piano.*)

GALINOIS, *entrant furieux du fond à droite.* A sec!... ils m'ont encore laissé à sec! je n'ai pas eu ma demi-heure!

(*Il pose sa canne avec colère sur le piano, et touche aux meringues.*)

VERDINET, *se retournant.* Sapristi! fais donc attention!

GALINOIS, *le reconnaissant.* Tiens, vous, Edmond?

VERDINET, *à part.* Oh! aïe! mon notaire de Plombières!

GALINOIS, *lui serrant les mains, avec effusion.* Mon ami... mon bon ami!...

VERDINET. Ce cher Galinois! si je m'attendais à le rencontrer...

GALINOIS. Qu'êtes-vous devenu depuis trois ans?

VERDINET. Depuis trois ans...

GALINOIS. Je suis allé pour vous voir... rue des Petites-Écuries...

VERDINET. Vous ne m'avez pas trouvé? J'ai déménagé!

GALINOIS. Verdinet... je vous en veux de ne pas m'avoir écrit!

VERDINET. Que voulez-vous!... j'ai voyagé...

GALINOIS. Ah! oui!... pour oublier... toujours vos chagrins domestiques... (*Avec intérêt.*) Voyons, êtes-vous plus heureux?

VERDINET. Oui... oui... le temps... les distractions...

GALINOIS. Pauvre ami!... Et ce misérable, qu'est-il devenu?

VERDINET. Quel misérable?

GALINOIS. Ernest...

VERDINET. Qui ça, Ernest?

GALINOIS. Eh bien, Monnerville... celui qui a séduit votre femme!

VERDINET. Chut! plus bas! (*A part.*) Un nom de station... ligne d'Orléans!... quatre kilomètres d'Étampes!

GALINOIS. Qu'en avez-vous fait?... Vous vouliez le tuer?...

VERDINET. Je m'en suis débarrassé...

GALINOIS. Ah! et comment?

VERDINET. Comment? (*A part.*) Il m'ennuie, ce notaire! (*Haut.*) C'était un soir... sur le boulevard... devant Tortoni... le temps était couvert... de gros nuages blafards grimaçaient à l'horizon...

GALINOIS. Ah! c'est horrible!

VERDINET. Il achetait *la Patrie*, le misérable! D'un bond, je fus près de lui, et, d'un geste...

GALINOIS. Hein?

VERDINET. Je lui coupai la figure avec mon gant! Vlan! vlan!

GALINOIS. Une provocation! un duel!

VERDINET. Rassurez-vous!... il a refusé de se battre!

GALINOIS. Le lâche!... Et depuis?...

VERDINET. Je n'en ai plus entendu parler...

GALINOIS. Il est parti?

VERDINET. Et il a bien fait... car si je le rencontrais!...

GALINOIS. Je vous comprends...

VERDINET. Mais ces détails m'attristent... et, si vous voulez me faire plaisir, Galinois, nous ne parlerons plus de ça!... plus jamais! (*Changeant de ton.*) Êtes-vous pour longtemps à Bagnères?

GALINOIS. J'allais partir... ils ont une manière de baigner si désagréable... Mais vous voilà... je reste!

VERDINET, *vivement.* Ne vous gênez pas pour moi... je vous en prie...

GALINOIS. Du tout! du tout! je sais ce qu'on doit à l'amitié... je ne vous quitte plus!

VERDINET. Excellent ami! (*A part.*) Que le diable l'emporte. (*Haut, avec hésitation.*) Et madame? madame est-elle avec vous?

GALINOIS. Non... cette année, je voyage seul.

VERDINET, *à part.* Je respire... c'est bien assez du mari!

SCÈNE V

LES MÊMES, HENRIETTE, MADAME DÉSAUBRAIS.

HENRIETTE, *paraissant au fond, et à la cantonade.* Ma tante! ma tante! le voici!

VERDINET. Henriette!

HENRIETTE. Edmond!

(*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassent.*)

GALINOIS, *à part.* Tiens! ils se connaissent!

MADAME DÉSAUBRAIS, *entrant.* Mon neveu...

VERDINET, *l'embrassant.* Chère tante!

HENRIETTE. Mais que c'est donc gentil à toi d'être venu nous surprendre... Nous ne t'attendions que la semaine prochaine.

VERDINET. Vous n'avez donc pas reçu ma lettre?

MADAME DÉSAUBRAIS. Elle nous arrive à l'instant.

HENRIETTE. C'est égal... j'étais bien sûre que tu ne resterais pas huit jours encore loin de ta femme.

GALINOIS, *surpris.* Hein! sa femme! (*Bas, à Verdinet.*) C'est votre femme?

VERDINET, *bas.* Oui... Plus bas!

GALINOIS, *bas, à Verdinet.* Elle est donc revenue?... Vous l'avez donc reprise?

VERDINET. Oui... Plus bas!... Je vous expliquerai cela... (*Haut, se retournant vers Henriette.*) Ma bonne Henriette!

HENRIETTE. Avez-vous bien pensé à moi, à Paris?

VERDINET. Oh! ça!

GALINOIS, *à part.* La petite gaillarde! Je lui aurais donné le prix Montyon!

MADAME DÉSAUBRAIS. Mon neveu... permettez-moi de vous présenter M. Galinois...

GALINOIS. Ah! c'est inutile! nous nous connaissons depuis longtemps.

HENRIETTE. Ah bah!...

GALINOIS. J'ai été son confident à une époque...

VERDINET, *bas.* Taisez-vous donc!

GALINOIS. Enfin, je l'ai consolé dans ses malheurs.

HENRIETTE, *à Verdinet.* Tu as eu des malheurs, mon ami?

GALINOIS. C'est vous qui le demandez!...

VERDINET, *bas.* Mais taisez-vous donc! (*A part.*) Il est fatigant, ce notaire-là! (*Prenant le paquet aux meringues, et le pré-*

sentant à sa femme.) Tiens, chère amie, regarde...

HENRIETTE. Qu'est-ce que c'est que ça?

VERDINET. Tu ne reconnais pas la ficelle?

HENRIETTE. Des meringues à la pistache!

VERDINET. Que je t'ai apportées de chez Julien.

HENRIETTE. Oh! que tu es gentil!

GALINOIS. Et il lui apporte des meringues à la pistache! (*Avec conviction.*) Il est excellent, cet homme!

JEAN, *entrant par la droite, le livre des voyageurs à la main, à Verdinet.* Monsieur, votre déjeuner est servi...

VERDINET. Allons!

JEAN. Si monsieur veut inscrire son nom sur le livre des voyageurs...

VERDINET. Plus tard! après déjeuner!

ENSEMBLE.

Air de Mangeant (des *Vestris*).

VERDINET et HENRIETTE.

Pour moi quel heureux jour!
J'oublie tout par ta présence;
Les ennuis de l'absence
Font place aux plaisirs du retour.

GALINOIS, MADAME DÉSAUBRAIS, JEAN.

Pour eux quel heureux jour!
Tout s'oublie par sa présence;
Les ennuis de l'absence
Font place aux plaisirs du retour.

(*Henriette, madame Désaubrais et Verdinet entrent par la gauche.*)

SCÈNE VI

GALINOIS, JEAN.

GALINOIS, *à part.* Il paraît qu'il a pardonné, ce brave garçon!...

JEAN, *tenant le livre des voyageurs à Galinois.* Monsieur... il vient de nous arriver un grand personnage... un monsieur qui prend pour lui tout seul deux chambres et un salon...

GALINOIS. Ah!... Comment s'appelle-t-il?

JEAN. Attendez... il vient d'écrire son nom. (*Lisant.*) « Ernest de Monnerville. »

GALINOIS. Hein? Monnerville? (*Il arrache le livre des mains de Jean.*) C'est bien cela!... Lui! dans le même hôtel que Verdinet!

JEAN. C'est un beau jeune homme... il m'a déjà donné cinq francs...

GALINOIS. Pourquoi?

JEAN. Pour ma conversation... Il m'a demandé des renseignements sur toutes les personnes qui habitent l'hôtel... sur les dames surtout...

GALINOIS. Ah! il s'est informé des dames?

JEAN. Oui, il m'a l'air d'un amateur.

GALINOIS, *à part, très exalté.* Plus de doute!... il a suivi Mme Verdinet... il veut se rapprocher d'elle... Oh! mais je ne dois pas souffrir cela! Edmond est mon ami... Ce monsieur partira... à l'instant! (*Haut.*) Jean!

JEAN. Monsieur?

GALINOIS. Prie M. de Monnerville de venir me parler.

JEAN. A vous?... Oui Monsieur. (*Voyant entrer Monnerville.*) Le voici!

GALINOIS. Laisse-nous.

(*Jean sort.*)

SCÈNE VII

GALINOIS, MONNERVILLE.

GALINOIS, *à part, après un échange de saluts muets.* Il est beaucoup mieux que Verdinet. (*Haut.*) C'est à M. de Monnerville que j'ai l'honneur de parler?

MONNERVILLE, *étonné.* Oui, monsieur.

GALINOIS, *appuyant.* Ernest de Monnerville?

MONNERVILLE. Oui, monsieur... Mais je n'ai pas l'honneur...

GALINOIS, *à part.* C'est bien lui! (*Haut, d'un ton solennel.*) Monsieur, comme ami... comme confident... et j'oserai même ajouter, comme ancien notaire... il est de mon devoir de vous dire...

VOIX DE VERDINET, *dans la coulisse.* Garçon! Garçon!

GALINOIS, *effrayé, à part.* Ciel! Verdinet... S'ils se rencontraient!...

MONNERVILLE. Eh bien, monsieur?

GALINOIS, *troublé.* Il est de mon devoir de vous dire... qu'une personne, arrivée de Paris, vous attend sous le vestibule... à l'instant.

MONNERVILLE, *étonné.* Comment! déjà?... je n'attendais que demain... Merci, monsieur!

(*Ils se saluent; Monnerville sort vivement par le fond.*)

SCÈNE VIII

VERDINET, GALINOIS.

VERDINET, *paraissant par la gauche.* Garçon, du feu!

GALINOIS, *à part.* Il était temps!

VERDINET. Pendant que ma femme grignote ses meringues, je vais fumer un cigare.

GALINOIS, *à part.* Pourvu que l'autre ne revienne pas!

VERDINET. Ah! le livre des voyageurs... il faut que j'inscrive mon nom.

(*Il prend le registre.*)

GALINOIS, *le lui arrachant vivement.* Non, non!... c'est inutile!

VERDINET. Quoi donc?

GALINOIS. Rien... Je viens de l'inscrire moi-même!... (*A part.*) S'il voyait le nom de Monnerville!..

VERDINET. Quel air tragique!

GALINOIS. C'est le soleil... J'ai attrapé un coup de soleil.

VERDINET, *prenant le journal resté sur la table.* Le journal de la localité. (*Lisant.*) « Liste des voyageurs... »

GALINOIS, *le lui arrachant.* Non, non!

VERDINET. Ah çà! mais...

GALINOIS. Je l'ai retenu avant vous!

VERDINET. Oh! je ne suis pas pressé!... Quelle figure féroce!

GALINOIS. C'est le soleil!

VOIX DE MONNERVILLE, *dans la coulisse.* C'est une mauvaise plaisanterie!

GALINOIS, *à part, effrayé.* L'autre! (*A Verdinet.*) Votre femme vous appelle.

VERDINET. Moi?... Je n'ai rien entendu.

GALINOIS. Si, on vous demande... (*Le poussant.*) Allez! allez!...

(*Verdinet entre à gauche, et Monnerville paraît au fond, à droite.*)

SCÈNE IX

GALINOIS, MONNERVILLE.

GALINOIS, *à part.* Il était temps!

MONNERVILLE. Ah çà, monsieur... c'est une mystification... personne ne me demande...

GALINOIS. Chut!... Moins haut!... Je voulais vous éloigner.

MONNERVILLE. Moi?... Pourquoi?

GALINOIS. Il est ici.

MONNERVILLE. Qui?

GALINOIS. Edmond!

MONNERVILLE. Quel Edmond?

GALINOIS. Le mari... Verdinet!

MONNERVILLE. Verdinet?... Je ne connais pas!

GALINOIS. Bien! jeune homme!... C'est très bien, d'être discret... mais je sais tout... tout!

MONNERVILLE. Tout... quoi? (*A part.*) Il m'ennuie, ce monsieur!

GALINOIS. L'histoire de vos amours avec M^me^ Verdinet!

MONNERVILLE, *étonné.* Ah! vous savez?...

GALINOIS. Qu'elle a quitté son mari pour vous.

MONNERVILLE. M^me^ Verdinet?

GALINOIS. Il a bu du laudanum, lui, le malheureux!... Mais il l'a reprise... sa femme!... il a pardonné!

MONNERVILLE. Oui.

GALINOIS. Seulement, dès qu'il entend prononcer votre nom, il bondit!... Le passé lui remonte au cerveau et, s'il vous rencontrait...

MONNERVILLE. Eh bien?

GALINOIS. Vous ne voudriez pas voir se renouveler ici la scène de Tortoni?

MONNERVILLE. Quelle scène?

GALINOIS. Vous savez bien... pendant que vous achetiez *la Patrie*... le gant...

MONNERVILLE. Le gant?

GALINOIS. Avec lequel il vous a coupé la figure...

MONNERVILLE. Hein?

GALINOIS. Vous avez même refusé de vous battre... Je connais toute l'histoire.

MONNERVILLE. Pardon, monsieur... De qui tenez-vous ces détails?

GALINOIS. Du mari lui-même... de Verdinet.

MONNERVILLE. Ah! c'est lui qui vous a dit que j'avais séduit sa femme?

GALINOIS. Oui.

MONNERVILLE. Qu'il m'avait souffleté?

GALINOIS. Parfaitement.

MONNERVILLE. Et que j'avais refusé de me battre?

GALINOIS. Naturellement.

MONNERVILLE. Moi, Monnerville?...

GALINOIS. Oui, Ernest de Monnerville.

MONNERVILLE, *à part.* Voilà qui devient curieux!

GALINOIS. Monnerville, j'ai une prière à vous adresser... comme ami, comme confident... j'oserai même ajouter, comme ancien notaire... Ernest, soyez généreux!... Ne portez pas de nouveau le trouble dans un ménage que vous avez déjà... saccagé.

MONNERVILLE. Soyez tranquille.

GALINOIS. Je vous demande plus encore... Il faut vous éloigner.

MONNERVILLE. Moi?

GALINOIS.

AIR : *Partez, madame.*

Par amitié, rendez-moi ce service,
Pour assurer mon repos, mon bon-
[heur,
Accomplissez ce dernier sacrifice...
Il coûtera sans doute à votre cœur;
Mais rendez-vous à la voix de
[l'honneur.
Obéissez... Dieu, qui nous récom-
[pense,
Dans vos douleurs sera votre
[soutien,
Et vous aurez... là... votre con-
[science,
Qui vous dira : « Monnerville, très
[bien! »
(*Parlé.*) C'est convenu... vous allez partir?

MONNERVILLE. Un instant!

GALINOIS. Il le faut!... La chambre de Verdinet est là... (*Il indique la gauche*). Évitez surtout de le rencontrer... La diligence part à quatre heures... rentrez... faites vos paquets... je vais retenir votre place.

MONNERVILLE. Mais, permettez..

GALINOIS. Allons, Ernest, du courage... du courage!... je vais retenir votre place.

(*Il sort vivement par le fond à droite.*)

SCÈNE X

MONNERVILLE, puis VERDINET.

MONNERVILLE, *seul.* Parbleu! je suis curieux de connaître ce mari... qui m'a souffleté... Voici sa chambre. (*Il se dirige vers la porte de gauche; Verdinet paraît.*) C'est lui, sans doute!

VERDINET, *à part.* Ma femme ne m'appelait pas du tout.

MONNERVILLE, *à part.* Je ne l'ai jamais vu. (*Haut.*) C'est à M. Verdinet que j'ai l'honneur de parler?

VERDINET. Oui, monsieur... Oserai-je vous demander à mon tour...?

MONNERVILLE. Ernest de Monnerville!

VERDINET, *à part.* Tiens! ma station existe... (*Haut.*) Enchanté, monsieur!... Monsieur vient prendre les eaux?

MONNERVILLE. Il paraît, monsieur, que j'ai séduit votre femme?

VERDINET, *étonné.* Comment?

MONNERVILLE. Ah! ce n'est pas tout!... Il paraît que vous m'avez souffleté... et il paraît que j'ai refusé de me battre...

VERDINET. Qui a pu vous dire... ?

MONNERVILLE. Un de vos amis... un ancien notaire, qui me quitte à l'instant.

VERDINET, *à part.* Il ne fait que des sottises, ce vieil animal-là!

MONNERVILLE. Vous comprenez, monsieur, que tout cela demande une explication.

VERDINET. Oh! mon Dieu, monsieur... c'est bien simple... vous allez rire...

MONNERVILLE, *froidement.* Je ne crois pas, monsieur.

VERDINET. J'étais jeune... j'étais garçon... comme vous, peut-être... Je courais un peu les femmes... les femmes mariées surtout... comme vous, peut-être.

MONNERVILLE, *froidement.* Veuillez continuer.

VERDINET, *à part.* Il ne rit pas! (*Haut.*) J'avais imaginé une ruse charmante... que je vais vous donner... vous pourrez en faire votre profit contre les maris... (*Riant*). Ah! ah! les maris!

MONNERVILLE, *froidement.* Après ?

VERDINET, *à part.* Il n'est pas gai!... c'est un gandin... triste!... (*Haut.*) Je me faisais passer pour un mari trompé... cela inspirait de la confiance ; on s'intéressait à moi, on me plaignait... on me consolait... et vous savez... de la pitié à l'amour, il n'y a qu'un pas... (*S'efforçant de rire.*) un tout petit pas.

MONNERVILLE, *sérieusement.* Pardon, monsieur... mais je ne vois pas ce que mon nom avait à faire dans tout cela.

VERDINET. Voilà... Pour que ma femme fût séduite... il me fallait un séducteur... Alors, j'ai pris un nom en l'air, un nom de station... Monnerville... ligne d'Orléans... quatre kilomètres d'Étampes... Je me disais, « cela n'existe pas... » Vous voyez, c'est bien simple! bien innocent... Touchez là, monsieur! (*Il lui tend la main.*)

MONNERVILLE, *froidement.* Je n'ai pas à apprécier, monsieur, le plus ou moins de bon goût de vos ruses galantes... mais il n'en résulte pas moins que M. Ernest de Monnerville a reçu un soufflet et a refusé de se battre.

VERDINET. Oh! ça...

MONNERVILLE. Et comme je suis seul à porter ce nom...

VERDINET, *s'efforçant de rire.* Et la station ?... nous avons aussi la station!

MONNERVILLE, *très sérieux.* Excusez-moi... mais je ne goûte pas cette plaisanterie...

VERDINET, *à part.* Il ne rit pas!

MONNERVILLE. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il m'est impossible d'accepter la position que vous m'avez faite... Je vous prie donc de reconnaître publiquement que la scène de Tortoni est de pure invention...

VERDINET. Publiquement ?... et ma femme!... Je ne peux pas aller lui raconter...

MONNERVILLE. C'est juste... mais je vous prie alors de la démentir auprès de monsieur votre ami.

VERDINET. Galinois ?... Parfaitement! (*Se ravisant.*) Ah! c'est-à-dire... non! c'est impossible!

MONNERVILLE. Pourquoi ?

VERDINET. Je ne peux pas aller raconter... (*A part.*) Le mari!

MONNERVILLE. C'est votre dernier mot?

VERDINET. Oui... Si vous saviez... Vous allez rire...

MONNERVILLE. N'en parlons plus... (*Changeant de ton.*) Il y a, je crois, grand concert ce soir au salon?

VERDINET. Oui.

MONNERVILLE. Vous aimez la musique?

VERDINET. Beaucoup!... nous y serons tous... la Borghi chante...

MONNERVILLE. Je compte y aller faire un tour... vers huit heures...

VERDINET, *à part.* Il s'adoucit!... (*Haut.*) Enchanté!... j'aurai le plaisir de...

MONNERVILLE. J'aurai l'honneur de vous marcher sur le pied... à huit heures un quart.

VERDINET. Hein?

MONNERVILLE. Vous me ferez l'honneur de vous fâcher...

VERDINET. Moi?

MONNERVILLE. Et j'aurai l'honneur de vous donner un soufflet...

VERDINET. Un soufflet!...

MONNERVILLE. Oh! un soufflet... de bonne compagnie... avec le gant!...

VERDINET, *à part.* Il m'offre ça comme une partie de dominos... (*Haut.*) Mais, monsieur...

MONNERVILLE, *le saluant.* A ce soir, monsieur... huit heures un quart.

(*Il se dirige vers la porte.*)

VERDINET, *à part.* Plus souvent que j'irai!

SCÈNE XI

LES MÊMES, HENRIETTE, MADAME DÉSAUBRAIS.

HENRIETTE, *entrant.* Mon ami, une bonne nouvelle!

VERDINET. Quoi?

HENRIETTE Nous allons au concert ce soir... voici les billets!

VERDINET, *à part.* Allons, bien!

MONNERVILLE, *à part.* Ah! c'est là sa femme?... Mais elle est charmante.

MADAME DÉSAUBRAIS, *à Verdinet.* Quant à vos meringues, elle n'en a pas laissé une seule.

HENRIETTE. C'est vrai... j'ai tout mangé... même les...

VERDINET. Douteuses!

MONNERVILLE, *à part.* Quelle ravissante petite femme! (*Il s'approche de Verdinet, bas.*) Dites donc, j'ai changé d'avis... je ne vous marcherai pas sur le pied.

VERDINET, *avec joie.* Hein? vous renoncez au gant?

MONNERVILLE. J'y renonce.

VERDINET. Ah! cher ami!... Je disais aussi...

MONNERVILLE. Savez-vous que vous avez une femme charmante?

VERDINET. N'est-ce pas? Et en toilette!... vous la verrez ce soir...

MONNERVILLE. Je l'espère bien!.. ce soir... demain... tous les jours...

VERDINET, *inquiet.* Comment, tous les jours!

MONNERVILLE. Dame!... vous m'avez fait passer pour son séducteur...

VERDINET. Chut!...

MONNERVILLE. Et comme j'ai horreur du mensonge... je ferai tous mes efforts pour que vous n'ayez pas menti...

VERDINET. Plaît-il?

MONNERVILLE. Présentez-moi...

VERDINET. Ah! mais non! permettez!...

MONNERVILLE, *avec menace.* Ah! présentez-moi!

VERDINET, *intimidé.* Oui... certainement... (*Aux dames.*) Mesdames, permettez-moi de vous présenter M. de Monnerville... une station... une connaissance...

MONNERVILLE. Comment, une connaissance! dites donc un ami... (*Passant devant Verdinet.*) et un bon ami... (*A Henriette.*) Vous me le devez, madame...

MADAME DÉSAUBRAIS. Comment?

HENRIETTE. Je vous dois mon mari, monsieur?

MONNERVILLE. Oui, madame. Il y a trois ans, j'ai été assez heureux pour lui sauver la vie.

VERDINET, *à part.* Hein?... qu'est-ce qu'il chante?...

MONNERVILLE. Il pêchait à la ligne... au bord de la Marne.

MADAME DÉSAUBRAIS, *riant.* Vous pêchez à la ligne?

VERDINET. Moi?

HENRIETTE. Tu ne m'avais jamais parlé de ce talent-là! Oh! que je voudrais donc te voir avec un grand bâton!

(*Elle rit.*)

VERDINET, *à part.* Il me rend ridicule, à présent. (*Haut.*) Je pêche... c'est-à-dire...

MONNERVILLE, *lui coupant la parole.* Il était sur un train de bois... comme ça... occupé à ne rien prendre... Tout à coup, le pied lui glisse, il disparaît...

HENRIETTE et MADAME DÉSAUBRAIS. Ah! mon Dieu!

VERDINET. Mais non.

MONNERVILLE. Hein?... Vous aviez disparu!... Moi, rêveur au pied d'un saule, je regardais couler l'eau. A la vue de ce malheureux qui se débattait dans l'abîme, je me précipite, je plonge, je le ramène!

MADAME DÉSAUBRAIS et HENRIETTE. Ah!

MONNERVILLE. Il m'échappe!

HENRIETTE et MADAME DÉSAUBRAIS. Ah! mon Dieu!

MONNERVILLE. Et redisparaît sous le train de bois... Il était perdu!...

VERDINET. Mais...

MONNERVILLE. Vous étiez perdu! Je replonge, je le ressaisis par un bras, je le ramène encore... Sa main crispée m'entrait dans les chairs... mais qu'importe! je nage, je redouble d'efforts, j'arrive, enfin... il était sauvé!

VERDINET, *à part.* Ah çà, quelle histoire leur fait-il là?

HENRIETTE, *à Monnerville.* Tant de courage! tant d'abnégation! (*Lui tendant la main.*) Permettez-moi de serrer la main d'un ami...

MONNERVILLE. Ah! madame! (*Il lui embrasse la main.*)

VERDINET, *s'interposant.* Mais, monsieur...

MONNERVILLE, *bas, à Verdinet.* Charmante! charmante!

MADAME DÉSAUBRAIS, *à Verdinet.* Vous ne nous aviez jamais parlé de cette aventure.

HENRIETTE. C'est vrai. Est-ce que vous seriez ingrat, mon ami?

VERDINET. Moi? Mais...

MONNERVILLE. Oh! non, Verdinet n'est pas ingrat! Si vous aviez été témoin de sa joie tout à l'heure, en me retrouvant... ce cher ami!...

(*Il lui serre la main.*)

VERDINET, *bas et vivement.* Monsieur, je ne vous connais pas, je vous défends de me serrer la main.

MONNERVILLE. Nous venions d'arranger une partie de cheval, en attendant le dîner.

VERDINET. Une partie de cheval!...

MONNERVILLE, *à Henriette.* Si madame voulait nous faire l'honneur de se joindre à nous?

HENRIETTE. Oh! bien volontiers!

VERDINET. Non, c'est impossible!

HENRIETTE. Pourquoi?

VERDINET. Parce que... le temps n'est pas sûr!

MADAME DÉSAUBRAIS. Un soleil magnifique!

MONNERVILLE. C'est convenu. Je vais commander les chevaux. (*Bas, à Verdinet.*) Charmante! charmante!

(*Monnerville sort par le fond, à droite.*)

SCÈNE XII

HENRIETTE, VERDINET, MADAME DÉSAUBRAIS, puis GALINOIS.

VERDINET, *avec humeur.* C'est ridicule! On n'accepte pas ainsi une promenade avec un inconnu!...

HENRIETTE. Comment, un inconnu?

MADAME DÉSAUBRAIS. Un homme qui s'est jeté dans la Marne!

HENRIETTE. Un jeune homme distingué!

MADAME DÉSAUBRAIS. Courageux!

HENRIETTE. Dévoué!

VERDINET. C'est cela!... montez-vous la tête! Vous ne savez donc pas...

GALINOIS, *entrant vivement par le fond à gauche, un papier à la main.* Voilà votre billet! La diligence part à quatre heures...

VERDINET, *remontant.* Quoi? quel billet?

GALINOIS, *surpris.* Non... rien... un billet de concert. (*A part.*) Monnerville est rentré chez lui... je respire.

HENRIETTE, *à Verdinet.* Mon ami, as-tu apporté tes éperons pour monter à cheval?

VERDINET. Oui, j'ai tout ce qu'il me faut. (*A part.*) Nous ne sommes pas encore partis!

GALINOIS. Vous allez faire une promenade à cheval?

HENRIETTE. Un temps de galop, avant dîner.

GALINOIS, *à part.* Bravo! Pendant ce temps-là, j'embarquerai l'autre.

MADAME DÉSAUBRAIS. Mais, j'y pense, nous aurons un cavalier de plus...

VERDINET, *descendant.* Encore!... Qui cela?

MADAME DÉSAUBRAIS. Un pauvre jeune homme qui est bien triste... Tout à l'heure, en revenant de la poste, il nous a raconté ses malheurs...

HENRIETTE. Il a tenté de se suicider avec du laudanum.

VERDINET, *étonné.* Tiens!

MADAME DÉSAUBRAIS. Parce qu'au bout de six mois de mariage, il a été trompé par sa femme.

VERDINET, *étonné.* Tiens!

GALINOIS, *bas, à Verdinet.* C'est comme vous.

VERDINET, *bas.* Taisez-vous donc!

(*Il remonte.*)

GALINOIS, *à part.* Ils se sont donc tous donné rendez-vous ici?

MADAME DÉSAUBRAIS. Comprend-on qu'une femme soit assez oublieuse de ses devoirs pour quitter le foyer conjugal!

GALINOIS, *bas, à madame Désaubrais.* Vous avez tort de leur dire ça...

MADAME DÉSAUBRAIS. Pourquoi?

GALINOIS. C'est maladroit!... On ne rappelle pas ces choses-là!

HENRIETTE, *à Verdinet.* Nous allons te le présenter... Il devait venir ici à deux heures, pour faire de la musique.

GALINOIS. Nous tâcherons de le distraire. (*Bas, à Verdinet qui est descendu.*) Un collègue!

VERDINET, *à part.* Oh!... qu'il m'agace!...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, HECTOR DE MARBEUF.

(*Hector entre par le fond avec des cahiers de musique sous le bras.*)

HENRIETTE, *l'apercevant.* Venez, monsieur, que je vous présente à mon mari.

VERDINET, *saluant.* Monsieur... (*Le reconnaissant.*) Oh!

HECTOR, *laissant tomber ses cahiers de musique.* Oh!

HENRIETTE. Vous vous connaissez?

VERDINET. Beaucoup... ce cher Hector... un client! (*Bas.*) Comment! je vous prête mon fusil... et vous tirez sur moi!

HECTOR. Je ne savais pas, je vous jure!

GALINOIS, *à part.* Du reste, il a bien une tête à ça, le petit!

VERDINET, *à part.* Ah! tu fais la cour à ma femme, toi!... Je m'en vais te couler. (*Haut.*) Il m'a bien souvent raconté ses malheurs... ce pauvre ami! mais, il faut être juste. Hector... tous les torts ne sont pas du côté de M^me^ de Marbeuf.

TOUS. Comment?

VERDINET, *à Hector.* Vous étiez vif, et parfois votre main s'oubliait jusqu'à...

HENRIETTE et MADAME DÉSAUBRAIS. Oh!...

GALINOIS. Frapper une femme!

HECTOR, *protestant.* Mais, monsieur...

VERDINET. Vous n'étiez pas non plus un mari très exemplaire... et la chronique parle d'une certaine danseuse...

HENRIETTE et MADAME DÉSAUBRAIS. Oh!

GALINOIS. Une sauteuse!...

HECTOR. Permettez...

VERDINET, *l'interrompant.* Avec laquelle vous fîtes un souper... célèbre!... Vous ne rentrâtes que le matin... encore fût-on obligé de vous rapporter... et dans quel état!...

HENRIETTE et MADAME DÉSAUBRAIS. Oh!

GALINOIS. Des amours alcooliques!

HECTOR. Monsieur... mesdames... je vous jure...

MADAME DÉSAUBRAIS. Assez!... Ma nièce, allons nous habiller!

HECTOR. Mais...

HENRIETTE. Assez!

(*Elle rentre à gauche avec madame Désaubrais.*)

VERDINET, *à part.* En voilà un de blessé à mort... A l'autre, maintenant...

HECTOR, *à Verdinet.* Ah çà! monsieur, m'expliquerez-vous...

VERDINET. Assez! assez!

(*Il entre à gauche.*)

HECTOR, *à part.* Ah! c'est comme cela! Eh bien, je me vengerai!...

(*Il veut sortir, Galinois le retient.*)

GALINOIS, *avec une indignation contenue.* Monsieur, je suis un homme calme... je suis un ancien notaire... Je ne veux pas excuser madame votre épouse... mais je déclare qu'elle a parfaitement fait!

HECTOR. Eh! vous m'ennuyez!... (*A part.*) Verdinet me le paiera!

(*Il sort furieux.*)

SCÈNE XIV

GALINOIS, puis JEAN, puis HENRIETTE.

GALINOIS. Voilà la jeunesse dorée! des danseuses et de l'alcool!... Monnerville doit avoir fermé ses malles... Je crains toujours une rencontre! (*Appelant.*) Jean! Jean! (*A Jean qui entre par la droite.*) M. de Monnerville est dans sa chambre?

JEAN. Non, monsieur; je l'ai aperçu tout à l'heure qui traversait le jardin.

GALINOIS, *à part.* Entre chez lui et prends sa malle.

JEAN. Comment, monsieur!...

GALINOIS. Allons, dépêche-toi! C'est convenu avec lui.

JEAN. Ah!

(*Il entre à droite.*)

GALINOIS, *seul.* Ses bagages une fois enregistrés, je ne le quitte pas jusqu'à l'heure du départ... (*Regardant à sa montre.*) Encore trois quarts d'heure...

JEAN, *reparaissant avec les bagages.* Voilà, monsieur.

GALINOIS. Porte tout cela à la diligence.

JEAN. Comment! ce monsieur part?...

GALINOIS. Va... Il m'a chargé de payer sa note.

JEAN. Ah! il part!

(*Il sort par le fond, à gauche, au moment où Henriette entre par la gauche.*)

HENRIETTE, *voyant sortir Jean.* Tiens! qui est-ce qui part donc? C'est vous, monsieur Galinois?

GALINOIS. Non... (*Avec mystère.*) C'est lui!... lui!

HENRIETTE. Qui, lui?

GALINOIS. Ernest.

HENRIETTE, *étonnée.* Ernest?

GALINOIS, *lui prenant la main.* Du courage!... plus tard, vous me remercierez!... bien plus, vous me bénirez!

(*Il l'embrasse.*)

HENRIETTE, *se défendant.* Moi!... et pourquoi?

GALINOIS. Je vais le faire enregistrer. Adieu! (*Revenant sur ses pas avec émotion.*) Du courage! du courage!...

(*Il sort par le fond, après l'avoir encore embrassée.*)

SCÈNE XV

HENRIETTE, puis MONNERVILLE, puis VERDINET et MADAME DÉSAUBRAIS, puis GALINOIS.

HENRIETTE. Mais qu'a-t-il donc? Depuis ce matin, on dirait qu'il devient fou... Au reste, tout est bouleversé aujourd'hui : notre promenade à cheval, dont je me faisais une fête, mon mari a persuadé à ma tante qu'il n'était pas convenable de la faire avec un jeune homme que nous voyions pour la première fois... Quel ennui!...

MONNERVILLE, *entrant par le fond.* Madame, tout est disposé, les chevaux nous attendent.

HENRIETTE. Mon Dieu, monsieur, je suis désolée, mais il me faut renoncer à cette partie.

MONNERVILLE. Comment?

HENRIETTE. Une migraine subite... Oh! je souffre horriblement.

MONNERVILLE. Ah! (*A part.*) Il y a du mari dans cette migraine-là. (*Haut.*) Pauvre dame, je vous plains bien sincèrement... c'est un si vilain mal...

HENRIETTE, *portant la main à sa tête.* Oh! oui.

MONNERVILLE. Mais, si j'osais vous prier...

HENRIETTE. De quoi donc?

MONNERVILLE. De me confier votre main, je guéris les migraines. (*Il lui prend la main.*) en quelques minutes... par le magnétisme...

HENRIETTE, *riant.* Ah bah! vraiment?

MONNERVILLE. Vous riez, cela va déjà mieux.

HENRIETTE. Oh! non.

MONNERVILLE. Permettez!

(*Il lui tient une main et fait de l'autre des passes.* [*Verdinet et M^me^ Désaubrais entrent.*)

VERDINET. Hein? que faites-vous donc?

HENRIETTE, *retirant vivement sa main et allant à Verdinet.* C'est... c'est monsieur qui prétend guérir les migraines par le magnétisme.

VERDINET, *à part.* Est-ce qu'il voudrait endormir ma femme?

MADAME DÉSAUBRAIS, *à Monnerville.* Ah! monsieur... j'aurai recours à vous, car j'ai aussi des migraines horribles.

VERDINET, *vivement.* C'est ça, magnétisez ma tante. (*Bas, à Mme Désaubrais.*) C'est un bon tour à lui jouer.

MADAME DÉSAUBRAIS, *piquée.* Qu'appelez-vous un bon tour?

VERDINET. Non... ce n'est pas cela que je voulais dire.

MONNERVILLE. Que viens-je d'apprendre, mesdames, il nous faut renoncer à notre partie?

VERDINET. Complètement. (*Avec ironie.*) Vous m'en voyez désespéré.

MONNERVILLE. C'est une heure de plaisir dont vous me privez. (*A Mme Désaubrais.*) Et je demande la permission de la passer auprès de vous.

MADAME DÉSAUBRAIS. Mais, bien volontiers, monsieur. (*Bas, à Verdinet.*) Il est parfaitement élevé, ce jeune homme.

VERDINET, *à Monnerville.* C'est ça, tenez compagnie à ma tante. Henriette et moi, nous allons faire un tour de jardin.

MADAME DÉSAUBRAIS, *bas, à Verdinet.* Vous n'y pensez pas!

VERDINET, *bas.* Quoi donc?

MADAME DÉSAUBRAIS. Me laisser seule avec ce jeune homme!

VERDINET, *à part.* Ah! sapristi! si je m'attendais à celle-là?...

(*Henriette touche quelques notes.*)

MONNERVILLE, *allant à elle.* Ah! madame est musicienne?

HENRIETTE. Oh! comme tout le monde... Et vous, monsieur?

MONNERVILLE. Oh! très peu, madame.

VERDINET, *à part.* C'est-à-dire pas du tout. (*Tout à coup.*) Tiens! si je le faisais chanter... un moyen de le couler. (*Haut.*) Ernest, chantez-nous donc quelque chose pour ces dames.

HENRIETTE et MADAME DÉSAUBRAIS. Ah! oui.

MONNERVILLE. Moi?... J'en suis incapable!

VERDINET. Allons donc! vous avez une voix charmante et une méthode...

MONNERVILLE. C'est une plaisanterie!

VERDINET. Vous nous avez ravis toute une soirée.

MONNERVILLE, *étonné.* Quand donc?

VERDINET. Vous savez bien... le soir où vous m'avez repêché... le soir du train de bois!

MONNERVILLE. Ah! oui... c'est vrai... je m'en souviens maintenant.

MADAME DÉSAUBRAIS. Oh! monsieur, je vous en prie...

HENRIETTE. Voyons, ne vous faites pas prier.

VERDINET, *insistant.* Oh! Monnerville, Monnerville!

MONNERVILLE. Allons, mesdames... puisque vous le voulez... mais je plains vos oreilles.

VERDINET, *à part.* Nous allons assister à quelque chose d'atroce. (*Haut.*) Henriette, ton duo... ton nocturne... ton petit duo de

l'Étoile... (*A part.*) hérissé de difficultés!

(*Il s'assied près de la table, et Mme Désaubrais sur le canapé.*)

HENRIETTE, *à Monnerville.* Le connaissez-vous?

MONNERVILLE. Je dois le connaître... Je suis à vos ordres, veuillez commencer.

VERDINET, *à part.* Je m'attends à un déluge de couacs!

DUO du Couder.

HENRIETTE, *chantant.*

Le ciel est pur, la nuit est belle,
L'ombre se fait autour de nous;
Là-bas, une étoile étincelle
Fixant sur nous son œil jaloux.

VERDINET, *applaudissant.* L'œil jaloux d'une étoile! Très bien, très bien! (*A part.*) A lui, maintenant... nous allons rire!

MONNERVILLE, *chantant.*

Calme tes craintes, tes alarmes...

VERDINET, *étonné.* Tiens!

MONNERVILLE, *chantant.*

Elle brillait, je m'en souviens,
Le soir où, tout baigné de larmes,
Mon regard rencontra le tien.

VERDINET. Brava! brava! (*A part.*) C'est-à-dire, non!... Il a une voix charmante, l'animal.

MONNERVILLE.

Douce étoile de nos amours,
Brille longtemps, brille toujours!

MADAME DÉSAUBRAIS. Oh! très bien... très bien!

VERDINET, *à part.* Sapristi! je suis vexé de l'avoir fait chanter.

HENRIETTE et MONNERVILLE, *ensemble.*

Douce étoile de nos amours,
Brille longtemps, brille toujours!

GALINOIS, *entrant.* Il est quatre heures. (*S'arrêtant.*) Hein?... lui, avec elle?

MADAME DÉSAUBRAIS. Chut! Taisez-vous donc!

(*Il fait signe à Galinois de s'asseoir.*)

Ah! ah! ah! ah!
Brille toujours,
Étoile de nos amours!

GALINOIS, *bas, à Verdinet.* Mais c'est lui... Monnerville!

VERDINET. Je le sais bien!

GALINOIS, *à part, étonné.* Il lui a donc pardonné aussi?

(*Le duo finit.*)

MADAME DÉSAUBRAIS, *applaudissant.* Oh! bravo! charmant!

(*Elle va au piano; Verdinet descend avec Galinois.*)

HENRIETTE, *qui s'est levée.* Mais vous avez une voix remarquable... n'est-ce pas, mon ami?

VERDINET. Oh! oh!

GALINOIS, *l'imitant.* Oh! oh!

VERDINET. Ténor léger.

GALINOIS. Trop léger!

MADAME DÉSAUBRAIS, *à Monnerville.* J'ai entendu cet hiver une romance dont je raffole... et qui est tout à fait dans votre voix : *les Adieux à Venise.*

HENRIETTE. Je l'ai malheureusement laissée à Paris.

MONNERVILLE. Je crois l'avoir apportée... et, si vous voulez me permettre...?

MADAME DÉSAUBRAIS. Oh! je vous en prie... allez la chercher.

GALINOIS, *à part.* La tante prête

les mains à un commerce de romance, oh!

MONNERVILLE, *bas, à Verdinet, au fond.* Charmante! charmante!

(*Il entre à droite.*)

SCÈNE XVI

MADAME DÉSAUBRAIS, VERDINET, HENRIETTE, GALINOIS.

VERDINET, *à part.* Il me faut prendre un parti... ça ne peut pas durer comme ça! (*Haut.*) Vite, mesdames, vos malles, vos paquets!... Nous partons!

GALINOIS. C'est ça, partez!

MADAME DÉSAUBRAIS. Comment! nous partons?

HENRIETTE. Et où allons-nous?

VERDINET. En Suisse... Non, en Italie!

HENRIETTE. Comme cela... tout de suite?

MADAME DÉSAUBRAIS. Mais qu'est-ce qui vous prend?

VERDINET. C'est cette romance dont vous avez parlé... Venise!... Je veux voir Venise!

GALINOIS. *Venezia la Bella!*

HENRIETTE. Mais nous connaissons l'Italie.

VERDINET. L'ancienne!... pas la nouvelle!

GALINOIS. Ça ne se ressemble pas.

VERDINET. Allons!... vite, vite!

MADAME DÉSAUBRAIS. Mais, mon neveu...

HENRIETTE. Mais, mon ami...

VERDINET. Vos malles! vos paquets!

(*Elles sortent.*)

SCÈNE XVII

VERDINET, GALINOIS, puis JEAN.

VERDINET, *avec animation.* Il marche, mon ami, il avance, il fait des progrès!

GALINOIS. Mais il ne peut pas en faire plus qu'il n'en a fait.

VERDINET, *étonné.* Hein? Ah! oui... c'est juste!

JEAN, *entrant, un bouquet à la main, à Galinois.* Madame Verdinet n'est pas là?

VERDINET. Qu'est-ce que tu lui veux? (*Voyant le bouquet.*) Un bouquet!... pour ma femme!

(*Il le prend.*)

JEAN. Mais, monsieur...

VERDINET. Laissez-nous... Sortez! (*Jean sort. Verdinet trouve un papier dans le bouquet.*) Un billet!

GALINOIS. Ce Monnerville est cynique... rien ne l'arrête.

VERDINET, *ouvrant le bouquet.* Tiens! ce n'est pas de lui!

GALINOIS. Il y en a un autre?

VERDINET, *voyant la signature.* Hector de Marbeuf.

GALINOIS. Le petit!

VERDINET, *lisant.* « Madame, je vous aime trop pour vous tromper.. » (*Parlé.*) Ah! le drôle, il payera pour tout le monde... Tenez, lisez!

(*Il remet le billet à Galinois.*)

GALINOIS, *mettant son binocle et lisant.* « Madame, je vous aime trop pour vous tromper... je pars, mais je tiens à ne pas vous laisser de

moi une opinion que je ne mérite pas... M. Verdinet m'a calomnié...

VERDINET, *très exalté.* Paltoquet!

GALINOIS, *lisant.* « Je n'ai jamais été marié... ni trompé... »

VERDINET. Ça, c'est vrai!

GALINOIS, *lisant.* « C'était une ruse qui m'avait été suggérée par monsieur votre mari. »

VERDINET. Exact!

GALINOIS, *lisant.* « Et qui lui avait parfaitement réussi à Plombières... il y a trois ans. »

VERDINET. Parfaitement!... Figurez-vous... (*S'arrêtant en voyant Galinois.*) Oh!

GALINOIS. « Pour séduire la femme d'un imbécile de notaire... »

VERDINET, *reprenant le billet.* Assez!... Donnez!

GALINOIS, *cherchant.* Voyons donc?... Un imbécile de notaire, à Plombières il y a trois ans : mais il n'y avait que moi d'imb... de notaire à Plombières.

VERDINET, *à part.* Patatras!

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, MONNERVILLE.

MONNERVILLE, *sortant de sa chambre.* Garçon!... où diable sont mes malles?

GALINOIS. Sur l'impériale de la diligence!

MONNERVILLE. Comment?

GALINOIS. Mais vous voilà, tout va s'éclaircir... Monsieur Monnerville, soyez franc : vous n'avez jamais connu madame Verdinet... vous n'avez jamais reçu de Tortoni sur la figure... c'est-à-dire, enfin... je sais tout.

MONNERVILLE. C'est vrai!

GALINOIS. Ainsi, cette comédie était inventée pour tromper un imbécile de notaire.

MONNERVILLE. Ah bah!

GALINOIS. Oui, monsieur, et c'était moi l'imb... le notaire.

MONNERVILLE, *riant.* Comment?

GALINOIS, *à Verdinet d'un air sombre.* Mais tout n'est pas fini, monsieur.

VERDINET, *à Galinois.* Pas d'éclat!... Je suis à vos ordres!

GALINOIS, *voyant entrer Henriette et M^me^ Désaubrais.* Chut! ces dames!

SCÈNE XIX

LES MÊMES, HENRIETTE, MADAME DÉSAUBRAIS.

MADAME DÉSAUBRAIS. Nous voilà prêtes!

HENRIETTE. Eh bien, partons-nous?

VERDINET. Plus tard!... Auparavant, j'ai une affaire à régler avec M. Galinois.

HENRIETTE et MADAME DÉSAUBRAIS, *étonnées.* Tiens!

MONNERVILLE. Puisque vous restez, mesdames, je vous demanderai la permission de vous présenter ma femme, qui arrive demain, avec sa mère.

VERDINET, HENRIETTE, MADAME DÉSAUBRAIS. Vous êtes marié?

MONNERVILLE. Depuis quinze

jours... et je suis venu pour retenir l'appartement de ces dames.

VERDINET, *à part.* Ah! si je l'avais su!

MONNERVILLE, *bas, à Verdinet.* Vous êtes bien heureux que je sois marié... sans cela...

VERDINET, *lui serrant la main.* Cher ami, je vous comprends! (*A part.*) Voilà une affaire réglée. A l'autre. (*A Galinois.*) Votre heure, monsieur?

GALINOIS, *bas.* Ah! vous êtes bien heureux que je ne sois pas marié... sans cela...

VERDINET. Comment, cette dame aux mains colorées...

GALINOIS, *à l'écart.* Chut! une faiblesse!

VERDINET, *joyeux.* Ah bah! c'était...?

GALINOIS. Une dame de compagnie... qui daignait, de temps à autre, me faire des petits plats sucrés.

VERDINET, *à part.* Hein?... sa cuisinière?...

ENSEMBLE.

AIR de Couder.

La douce, l'heureuse existence,
Chaque jour nous amène ici
Une nouvelle connaissance,
Qui, plus tard, devient un ami.

VERDINET, *au public.*

AIR d'*Yelva.*

J'ai fait ce soir un acte téméraire ;
J'ai dévoilé mes ruses d'autrefois.
Pour s'en servir, plus d'un célibataire
Applaudira du geste et de la voix.
Mais les maris vont me trouver infâme ;
Pas de fureur! c'est assez, je le sais,
D'avoir osé compromettre ma femme
Sans compromettre encore le succès.
Je me dirai : « J'ai compromis ma femme,
Mais je n'ai pas compromis le succès. »

Les vivacités du capitaine Tic

Comédie en trois actes

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 16 mars 1861.

Collaborateur M. Édouard Martin.

Édouard Martin. 1828-1866. Il collabora avec Labiche pour quelques-unes des meilleures pièces de ce dernier : *Le voyage de M. Perrichon, La Poudre aux yeux, La Commode de Victorine,* etc.

Personnages	*Acteurs qui ont créé les rôles.*
HORACE TIC, capitaine de cavalerie.	*MM. Félix.*
DÉSAMBOIS.	*Parade.*
CÉLESTIN MAGIS.	*Munié.*
BERNARD, domestique du capitaine.	*P. Boisselot.*
UN INVITÉ	*Joliet.*
BAPTISTE, domestique de madame Guy-Robert.	*Roger.*
MADAME DE GUY-ROBERT.	*Mme Alexis.*
LUCILE, sa nièce.	*Mlle Athalie Manvoy.*

La scène à Paris, de nos jours.

ACTE PREMIER

Un salon chez M^me^ de Guy-Robert : porte au fond ; portes à droite et à gauche ; une cheminée, chaises, un tabouret.

SCÈNE I. HORACE, BERNARD, tous deux en costume de hussard.

HORACE, *à Bernard, qui achève de ranger un service de porcelaine sur le guéridon.* Il n'y a rien de cassé ?

BERNARD. Rien, mon capitaine, tout est complet.

HORACE. Eh bien, c'est de la chance ! un service de porcelaine que je cahote depuis Pékin...

BERNARD. Et par des chinois de chemins.

HORACE. Bernard !

BERNARD. Capitaine ?

HORACE. Qu'est-ce que tu penses de la Chine, toi?

BERNARD. Je pense que c'est un pays... éloigné.

HORACE. Ah! Et tu n'as pas d'autre opinion?

BERNARD. Ma foi, non!

HORACE. Après ça, le gouvernement ne t'en demande pas davantage. (*Regardant la pendule.*) Neuf heures!... Je crois que ma tante ne tardera pas à se lever.

BERNARD. Ah! va-t-elle être surprise, cette brave dame!...

HORACE. Et heureuse!... Je lui ai bien écrit que je donnais ma démission, et que je revenais; mais nous ne comptions pas arriver si tôt... Hier soir, elle dormait...

BERNARD. Et mon capitaine a défendu de la réveiller.

HORACE. Je crois bien! le plaisir de me revoir... elle n'aurait plus fermé l'œil de la nuit; bonne et excellente femme, c'est une mère pour moi. (*Regardant autour de lui.*) Dis donc, je crois que nous serons bien ici... qu'en dis-tu?

BERNARD, *s'asseyant, en face de son maître, sur la petite caisse dans laquelle était la porcelaine.* Moi, capitaine?

HORACE. Parbleu! Est-ce que tu te figures que tu vas me quitter? Est-ce que tu voudrais retourner au pays, par hasard?

BERNARD. Oh! le pays pour moi... c'est mon capitaine!

HORACE. A la bonne heure!... Je n'oublierai jamais, Bernard, que nous avons passé ensemble une dizaine d'années passablement vagabondes et accidentées.

BERNARD. On peut dire que nous en avons mangé de toutes les couleurs.

HORACE. Et si je suis ici, solide et bien portant, c'est grâce à toi!

BERNARD. Allons donc!...

HORACE. Te souviens-tu du joli coup de sabre que j'ai reçu à Montebello, en Italie?

BERNARD. Oh! une écorchure!

HORACE. Oui, une écorchure qui me prenait depuis le haut de la tête jusqu'au bas du nez... Ah! je croyais que tout était fini... j'étais à terre... les yeux tournés vers le ciel... comme tout honnête homme qui va partir.

BERNARD. Je connais ça... on cherche la porte de sortie...

HORACE. Lorsqu'un de mes braves hussards s'est élancé au milieu de la mêlée, m'a placé sur son cheval et m'a ramené à l'ambulance au milieu d'une mitraillade. C'était toi, Bernard!

BERNARD, *brusquement.* Je ne me souviens pas de tout ça, moi! D'ailleurs, c'est recollé!

HORACE. Ce jour-là le capitaine Tic a dit à Bernard : « Mon vieux, quand on a vu ensemble la mort de si près, il ne faut plus se quitter. »

BERNARD. Et vous avez eu la bonté de m'attacher à votre personne pour la vie...

HORACE. Puisque tu n'as pas voulu que je te fasse des rentes, imbécile!... (*Horace se lève, et Bernard va déposer la petite caisse sur une chaise à droite.*) Mais

il ne s'agit pas de cela... nous voici rentrés dans le civil, réintégrés dans le giron de la famille... avance un peu à l'ordre!

BERNARD, *militairement.* Présent, capitaine!

HORACE. Politesse et bonne humeur avec tout le monde, et respect aux femmes de chambre...

BERNARD, *désappointé.* Ah! saperlotte!

HORACE. Aux femmes de chambre de la maison, bien entendu!

BERNARD. Et les autres?

HORACE. C'est une affaire entre toi et ta conscience!

BERNARD. Suffit... nous tâcherons de nous arranger ensemble... Ensuite?

HORACE. Ensuite, comme il faut donner la meilleure idée de l'éducation de l'armée française... tu me feras le plaisir de trouver tout charmant, parfait, ravissant!

BERNARD. Convenu!

HORACE. Et dans tes moments perdus... quand tu t'ennuieras, et si ça te fait plaisir, tu donneras un coup de main aux gens de la maison... mais tu n'es pas forcé!

BERNARD. Soyez tranquille... on ne boudera pas!

MADAME DE GUY, *en dehors.* Horace! Horace! où est-il?... Il est arrivé, il est ici?

HORACE. Ma tante!... (*A Bernard.*) File!...

(*Bernard entre à droite en emportant la caisse.*)

SCÈNE II. MADAME DE GUY, HORACE.

MADAME DE GUY. Horace!... mon enfant!... que je suis heureuse!

HORACE. Ma bonne tante!...

(*Ils s'embrassent.*)

MADAME DE GUY. Encore!

HORACE. Jusqu'à ce soir, si vous voulez!...

(*Ils s'embrassent de nouveau.*)

MADAME DE GUY. Comment! c'est toi, mon bon Horace?... J'ai cru que je ne te reverrais plus!... Dire que ça revient de Chine?

HORACE. Directement!

MADAME DE GUY. Tu es toujours le même. (*Lui prenant le menton.*) Quand je pense que c'est à moi, ce neveu-là!... Mais approchez donc vos joues, monsieur le capitaine...

(*Elle s'assied à gauche.*)

HORACE, *s'approchant, et s'asseyant sur le tabouret.* Comme autrefois...

MADAME DE GUY, *lui tapotant les joues.* Mon bon Tic!... mon grand câlin!...

HORACE, *se laissant caresser.* Allez toujours! C'est si bon d'avoir une famille... et de revenir s'y faire caresser les joues.

MADAME DE GUY. Ah! mon pauvre enfant, comme tu as maigri!

HORACE. Moi? Ah! par exemple! si vous me trouvez maigre... c'est de la gourmandise!

MADAME DE GUY. Sais-tu que voilà bientôt dix ans que je ne t'ai pas vu!... Ah! tu en as long à me raconter!

HORACE. Pour toutes vos soirées d'hiver!

MADAME DE GUY. D'abord, pourquoi as-tu donné ta démission?

HORACE. Oh! un coup de tête, un mouvement de vivacité!

MADAME DE GUY, *se levant.* Un duel?

HORACE, *se levant.* Oh! non... Pendant l'expédition de Chine, Baculard et moi... Baculard, c'est un Africain, un vieux camarade de Constantine... nous nous rencontrons sur le même mandarin : moi, je coupe au bonhomme l'oreille droite, et Baculard coupe l'oreille gauche... chacun son oreille!

MADAME DE GUY. Quelle horreur!

HORACE. Oh! en Chine, c'est de la clémence!... Voilà qu'on me porte à l'ordre du jour... pour mon oreille droite... mais, pas un mot de Baculard! Alors, je vais trouver le colonel, et je lui dis : « Colonel, je vous remercie, mais Baculard, un vieux camarade de Constantine, a cueilli la gauche. — Eh bien, après? — Dame! colonel, il serait peut-être opportun de le mettre aussi à l'ordre du jour... »

MADAME DE GUY. Eh bien?

HORACE. Eh bien, le colonel m'envoie promener... j'insiste, il se fâche... je m'échauffe, et il me campe aux arrêts pour huit jours!... Ça me vexe, je prends la mouche, et, aussitôt la campagne terminée, j'envoie ma démission... datée de Pékin ; c'est une bêtise!

MADAME DE GUY. Ah! je reconnais bien là ta mauvaise tête!

HORACE. J'aime Baculard, moi!

MADAME DE GUY. Je ne t'en veux pas! puisque ton coup de tête te permet de rester avec nous... mais tu as un vilain défaut, tu es emporté, colère...

HORACE. Oh! un peu vif! mais je me corrigerai... Contre qui pourrais-je me fâcher ici? Je vivrai près de vous bien doucement, bien tranquillement, comme un petit rentier. J'ai douze mille francs de rente...

MADAME DE GUY. Ah! oui, on va loin avec ça! tu les mangeras en six mois!

HORACE. Oh! vous ne me connaissez pas! D'abord, j'ai trouvé un excellent moyen...

MADAME DE GUY. Lequel?

HORACE. Tous les mois, je vous remettrai mon argent, et chaque matin vous me donnerez ce qu'il me faudra pour la journée...

MADAME DE GUY. Ah! voilà une idée!

HORACE. Vous serez mon capitaine payeur... Dites donc, ma tante, qu'est-ce que cela peut bien faire par jour, douze mille livres de rente?

MADAME DE GUY. Ce que cela peut faire?... Ça fait trente-trois francs trente-trois centimes.

HORACE. Par jour! tant que cela? Mais alors, je suis riche! Ma tante, je vous promets un cachemire pour le jour de l'an.

MADAME DE GUY. Il y en a à trente-neuf francs, tu sais?

HORACE. Du tout! un cachemire de l'Inde!

MADAME DE GUY. Voyons, parlons sérieusement, Horace. Maintenant que tu as quitté le service, est-ce que tu ne vas pas songer à te marier?...

HORACE. Moi? Ah! quelle drôle d'idée!...

MADAME DE GUY. Réponds-moi franchement.

HORACE. Eh bien, franchement, ça me serait très désagréable!

MADAME DE GUY. Pourquoi?...

HORACE. Que voulez-vous!... je suis un peu maniaque... comme tous les troupiers... je ne m'accommoderais pas de la vie de ménage... Ainsi, mon bonheur, à moi, est de coucher sur une planche... Eh bien, les femmes... ça aime les lits de plume... dit-on!

MADAME DE GUY. Dit-on, est joli!

HORACE. Et puis j'ai arrangé ma vie autrement... Avec mes trente-trois francs trente-trois centimes, j'aurai deux chevaux de selle... Si j'avais une femme, il faudrait supprimer les chevaux...

MADAME DE GUY. Et tu aimes mieux supprimer la femme?... Enfin, n'en parlons plus!... C'est dommage!

HORACE. Quoi donc?

MADAME DE GUY. Oh! rien!... une idée!... un rêve!...

SCÈNE III. LES MÊMES, LUCILE.

LUCILE, *sortant de la gauche.* Bonjour, ma tante! (*S'arrêtant.*) Ah! quelqu'un!... (*Saluant Horace.*) Monsieur...

HORACE. Mademoiselle...

MADAME DE GUY. Monsieur... mademoiselle... Comment! vous ne vous reconnaissez pas? Horace!... Lucile!...

HORACE. La petite Lucile!...

LUCILE. Le cousin Tic!...

HORACE; *il embrasse Lucile.* Ma tante... peut-on?...

MADAME DE GUY. Mais certainement!

HORACE, *embrassant Lucile de nouveau.* Comme vous avez grandi!

LUCILE. Et comme vous avez engraissé!

HORACE. Là!... (*A sa tante.*) C'est elle qui est dans le vrai! (*Examinant Lucile.*) Comment! voilà cette petite fille...?

MADAME DE GUY. A qui tu as appris à épeler...

HORACE. C'est vrai! b a ba, b e be. (*A Lucile.*) Et avons-nous fait des progrès? Savons-nous lire, maintenant?

LUCILE. Couramment!

HORACE. Eh bien, pour vous récompenser, mademoiselle, votre professeur vous a rapporté un...

(*Il prend un éventail sur le guéridon.*)

LUCILE. Un éventail chinois! Oh! quel admirable travail! C'est de l'ivoire brodé!

HORACE, *montrant le plateau que Bernard a disposé sur le guéridon.* Et notre bonne tante nous offrira le thé ce soir dans ce service de porcelaine.

LUCILE et MADAME DE GUY, *allant au fond.* Dieu! qu'il est joli!

MADAME DE GUY, *à Horace.* Tu as pensé à moi... de si loin?

(*Lucile redescend à gauche.*)

HORACE. Ah! ma tante!... on ne sait pas tout ce que le soldat emporte de souvenirs dans son portemanteau! vous rappelez-vous cette bonne petite photographie de Nadar... pour laquelle vous ne vouliez pas poser?...

MADAME DE GUY. J'ai fini par céder!

HORACE. Ne le regrettez pas!... Si vous saviez combien de fois je l'ai regardée... et, en la regardant, je sentais comme un courant d'air frais qui m'arrivait de la France, de la famille!...

LUCILE, *à part, s'essuyant les yeux.* Pauvre garçon!

MADAME DE GUY. Mais finis donc... Tu me fais pleurer!

HORACE, *gaiement à sa tante.* Dites donc! nous sommes entrés ensemble dans Pékin!... mèche allumée!... Vous étiez superbe, ma tante!...

MADAME DE GUY. Comment! je suis entrée dans Pékin!...

HORACE. En photographie!... Je vous avais roulée dans mes trois chemises, pour vous protéger!...

MADAME DE GUY. Comment! tu n'avais que trois chemises?...

HORACE. Et je ne suis revenu qu'avec deux!... Il y a là-bas une blanchisseuse... qui manque de délicatesse... Mais la paix est signée!...

LUCILE. Mon cousin, racontez-nous donc ce que vous êtes devenu depuis dix ans.

MADAME DE GUY. Oui, contenous tout cela!...

HORACE. Tout?... Oh! non! je vous en raconterai des petits morceaux... (*A part.*) A l'usage de la famille!

(*Mme de Guy-Robert va prendre une chaise, la place au milieu du théâtre et y fait asseoir Horace; puis Mme de Guy avance une autre chaise et s'assied près d'Horace. Lucile s'est assise à gauche près d'Horace, sur le petit tabouret.*)

MADAME DE GUY. Assieds-toi là, près de moi!

HORACE. Je commence : Pour faire une bonne brique, on la met dans le four ; pour faire un bon soldat, on l'envoie en Afrique : j'ai donc débuté par l'Afrique! Franchement, je n'y ai rien fait de remarquable, je me suis laissé cuire.

LUCILE. Eh bien, et les Arabes?

HORACE. Oh! il n'y a plus rien à faire avec eux... c'est un peuple fatigué... (*Avec dédain.*) Ça laboure et ça promène des moutons... Une fois, cependant, je me suis trouvé enfermé dans un petit fortin, avec quinze hommes, sur les limites du Sahara... C'est là qu'il fait chaud, ma tante!... Au fait, vous y étiez!...

MADAME DE GUY. Moi?

HORACE. Grâce à Nadar!... Nous étions cernés par des tribus ennemies qui rôdaient autour de nous, comme des troupeaux de loups affamés...

LUCILE. Ah! mon Dieu!

HORACE. Mais nous les tenions à distance avec une petite pièce de quatre qui semblait les contrarier vivement... Au bout de vingt et

un jours, je m'aperçus que nos provisions étaient épuisées : ni pain, ni eau!

MADAME DE GUY. Ni pain, ni eau!

HORACE. Ah! c'est là que je pensais au bon petit chablis de ma tante, et à la cloyère d'huîtres qu'elle nous offrait au jour de l'an!

MADAME DE GUY. Pauvre garçon! tu en auras pour ton déjeuner!

LUCILE. Avec du citron.

HORACE. Ce n'est pas pour cela que je l'ai dit!... mais j'accepte! Nous étions sans pain, ni eau... ni tabac!... Cruelle complication! Heureusement que j'avais dans ma petite troupe un Parisien... et un Parisien dans un régiment, voyez-vous, c'est comme un couplet de vaudeville dans une tragédie... Aussi, quand arrivait l'heure des repas, nous nous serrions le ventre et nous chantions en chœur...

LUCILE. Quoi?

HORACE, *chantant. Ah! il a des bottes! il a des bottes! Bastien!*

MADAME DE GUY et LUCILE, *riant.* Ah! ah! ah!

HORACE. Je vous assure que ça étonnait bien les Arabes! Cette invocation fut entendue, car le lendemain une colonne de ravitaillement vint nous dégager; il était temps!... Nous avions soif depuis vingt-quatre heures.

MADAME DE GUY, *vivement.* Veux-tu boire quelque chose?

(*Tous trois se lèvent.*)

HORACE. Oh! merci! Depuis, j'ai été me rafraîchir... en Crimée! Ah! dame! là! c'est une autre température... Impossible de conserver l'eau... ça devient tout de suite de la glace... Aussi, je m'étais mis au rhum!

LUCILE. Ah! s'il est possible!

HORACE. Mélangé avec de la neige et un coup de poudre... bien remué!... ça se laisse avaler... ça ne vaut pas les granits savoureux de l'Italie!... Ah! voilà un pays, l'Italie... Beau ciel! bon vin! jolies femmes!

MADAME DE GUY, *toussant pour l'avertir.* Hum! hum!

HORACE. Ah! oui! (*A part.*) Coupure!

LUCILE. Et les monuments, mon cousin?

HORACE. Magnifiques! Il y a, à Milan, le café Français... qui est une chose à voir... et que j'ai vue... plusieurs fois!

MADAME DE GUY. Mais tu ne nous parles pas de tes faits d'armes!...

LUCILE. Oh! oui!... mon cousin!

MADAME DE GUY. Voyons, combien as-tu pris de drapeaux?

HORACE. Diable! comme vous y allez!... En Chine, j'en ai ramassé cinq... mais, là, on les cueille, on donne les quatre au cent... Avec messieurs les Autrichiens, c'est une autre affaire : un jour, lancé à fond de train, j'en ai touché un du doigt... je croyais le tenir!... lorsque j'ai reçu le plus joli coup de sabre!...

MADAME DE GUY. Tu as été blessé?

LUCILE. Ah! mon Dieu!

HORACE. Je ne le regrette pas! Celui qui m'a appliqué ça... était

un artiste!... Ah! sans mon pauvre Bernard, j'étais dans le *Moniteur*... côté des absents!

MADAME DE GUY. Bernard?

HORACE. Mon soldat... que j'ai ramené... Il m'a tiré de là au milieu d'une mitraillade!... Tante, je vous le recommande, c'est un ami!

MADAME DE GUY. Je crois bien! ce brave garçon!... Qu'est-ce qu'il prend le matin?... du chocolat?

HORACE. Non... il préfère une nourriture... plus accentuée!

LUCILE, *vivement.* Et votre blessure, mon cousin?

HORACE. Oh! c'est fini! j'ai été si bien soigné... par une femme... une femme délicieuse!... Figurez-vous...

MADAME DE GUY, *toussant pour l'avertir.* Hum! hum!

HORACE. Ah! oui! (*A part.*) Coupure!

LUCILE. Horace, je vous remercie de votre récit... et, en vous écoutant, je me suis sentie fière de vous!...

HORACE. Il n'y a pas de quoi, cousine!

LUCILE. Oh! si!... j'admire et je comprends cette existence du soldat... ce mélange de souffrance, de gaieté, de courage, de modestie...

MADAME DE GUY, *voulant arrêter sa nièce.* Lucile!

HORACE, *à sa tante.* Parbleu! n'avez-vous pas peur qu'elle ne s'engage?...

LUCILE, *tendant la main à Horace.* Je vous le répète, Horace, je suis fière de vous!

HORACE. Alors, embrassons-nous... au nom de l'armée!

(*Il l'embrasse.*)

MADAME DE GUY. Sont-ils enfants!

(*Lucile remonte causer avec sa tante.*)

HORACE, *à part, et passant à droite.* Sacrebleu! elle est gentille, la petite cousine! elle aime les militaires... et, si jamais je songe à me marier... il faudra que j'en parle à la tante... Je supprimerais les deux chevaux, voilà tout!

LUCILE, *achevant une conversation commencée avec Mme de Guy.* Non, ma tante, c'est inutile!

MADAME DE GUY. Si! cela se doit!

HORACE. Qu'y a-t-il donc?

MADAME DE GUY. Mon ami, comme membre de la famille, j'ai à te faire part d'une nouvelle... importante!

HORACE. A moi?... Laquelle?

MADAME DE GUY. Il est question d'un mariage pour Lucile...

HORACE. Un mariage?... Ah! ma cousine... mademoiselle... recevez mes félicitations...

LUCILE, *embarrassée.* C'est M. Désambois...

MADAME DE GUY. Son tuteur, qui a conçu ce projet...

HORACE. M. Désambois, je ne connais pas!

MADAME DE GUY. Un de nos amis... un pharmacien retiré, bien qu'il n'ait que quarante ans... Maintenant il s'occupe de sciences... C'est un esprit très distingué, très sérieux... Il a été choisi comme tuteur de Lucile par le conseil de

famille, parce que c'est un homme... très sérieux...

HORACE. Et le prétendu?

MADAME DE GUY. Nous ne le connaissons pas! M. Désambois doit nous le présenter aujourd'hui!

HORACE. Je vous laisse.

MADAME DE GUY. Du tout! tu es de la famille!

LUCILE. Et je désire avoir votre avis.

HORACE, *passant à gauche.* Moi, je ne m'y connais pas! (*A part.*) Trop tard! Voilà ce que c'est que d'aller en Chine!... J'aurai deux chevaux... voilà tout!.. C'est dommage!

SCÈNE IV. LES MÊMES, BAPTISTE, puis DÉSAMBOIS.

BAPTISTE, *annonçant.* M. Désambois!

(*Il se retire.*)

MADAME DE GUY. C'est lui!

DÉSAMBOIS *paraît. Habit noir, cravate blanche, gants noirs.* Chère madame, veuillez m'excuser si je me suis fait attendre... mais une expérience scientifique de la plus haute importance...

MADAME DE GUY. Permettez-moi d'abord de vous présenter mon neveu Horace... (*A Horace.*) Mon ami, je te présente M. Désambois...

HORACE, *saluant.* Monsieur...

DÉSAMBOIS, *saluant.* Monsieur... (*Aux dames.*) Je précède de quelques instants M. Célestin Magis, l'heureux compétiteur à la main de mademoiselle... Croyez bien que je ne lui aurais pas accordé mon patronage, si je n'avais distingué en lui les qualités les plus solides... M. Magis est un jeune homme sérieux... tout à fait sérieux!

HORACE, *à part.* Encore? Ah çà! ils sont donc tous sérieux?

MADAME DE GUY. Vous savez, monsieur Désambois, que j'ai toute confiance en vous!

HORACE. Peut-on, sans indiscrétion, demander quelle est la profession de mon futur cousin?

DÉSAMBOIS. Mon Dieu, il n'en a pas positivement... c'est un homme...

HORACE. Sérieux?...

DÉSAMBOIS. Oui... qui s'occupe de sciences... d'études transcendantes!

HORACE. Ah!

DÉSAMBOIS. A vingt-neuf ans, M. Magis vient d'être promu à la dignité de secrétaire de la Société de statistique... de Vierzon...

HORACE. Fichtre! c'est un beau grade!

DÉSAMBOIS. Et j'ai moi-même l'espoir d'être avant peu nommé membre correspondant de ladite...

MADAME DE GUY. Je ne demande au mari de Lucile que de la rendre heureuse... Sans doute, il m'est cruel de me séparer d'elle ; mais, puisque Horace ne retourne pas à l'armée, je ne serai pas tout à fait seule.

DÉSAMBOIS, *avec dédain.* Ah! je vois que monsieur est militaire.

HORACE. Je l'étais... car j'ai donné ma démission...

DÉSAMBOIS, *aimable.* Ah! monsieur, permettez-moi de vous en féliciter.

HORACE. Et pourquoi donc, monsieur?

DÉSAMBOIS. Parce que, entre nous, l'état militaire...

HORACE. Eh bien?...

DÉSAMBOIS. Certainement, je respecte l'armée... je l'accepte même...

HORACE. Vous êtes bien bon!

DÉSAMBOIS. Je l'accepte comme une tradition des époques primitives et transformatrices... Mais, au point de vue spéculatif, quelques bons esprits... je suis du nombre... se sont demandé pourquoi ces grandes agglomérations de célibataires, ingénieusement classés, j'en conviens, sous les noms de régiments, de bataillons, de compagnies...

HORACE, *à part.* Oh! il m'agace!

DÉSAMBOIS. Mais, je le répète, le penseur, le philosophe sérieux se demandent avec angoisse à quoi servent ces phalanges improductives.

HORACE, *à bout de patience.* A quoi?

DÉSAMBOIS. Oui.

HORACE, *éclatant.* A défendre la soupe des gens sérieux!

DÉSAMBOIS. La soupe!

(*Il passe. Mme de Guy va à Horace.*)

MADAME DE GUY, *cherchant à calmer son neveu.* Voyons, Horace!

HORACE, *bas, à sa tante.* Oh! il me porte sur les nerfs, votre pharmacien! (*A Désambois, et allant à lui.*) Vous qui êtes un savant, connaissez-vous l'histoire du hérisson philosophe?

DÉSAMBOIS. Non!

HORACE. Il y avait une fois un hérisson philosophe, armé de pointes et de piquants comme tous ceux de son espèce... Un jour, ce grand penseur se dit : « A quoi bon cette agglomération de petites baïonnettes improductives qui se dressent sur mon dos à la moindre alerte? Cet appareil de guerre est vraiment désobligeant pour mes voisins... Supprimons-le! » Il le supprima, l'imbécile!

DÉSAMBOIS. Qu'arriva-t-il?

HORACE. Il arriva une fouine, qui, le trouvant gras et sans défense, le croqua comme un œuf! Mettez ça en vers si ça vous fait plaisir.

DÉSAMBOIS. Je comprends. C'est un apologue.

LUCILE, *riant.* Cela vous apprendra à vous attaquer à mon cousin... un homme qui revient de Chine... après avoir passé par Sébastopol!...

DÉSAMBOIS. Vous étiez au siège de Sébastopol?

HORACE. Oui, monsieur...

DÉSAMBOIS. Oserais-je vous demander un renseignement précieux... au point de vue de la statistique?...

HORACE. Parlez.

DÉSAMBOIS, *tirant son carnet et s'apprêtant à écrire.* Pourriez-vous me dire combien il a été lancé de projectiles, tant du côté des Russes que du côté des alliés?

HORACE. Ah! pour ça, nous ne les avons pas comptés.

DÉSAMBOIS. Alors, que faisiez-vous donc?

HORACE. Nous les recevions... C'est déjà bien gentil!

BAPTISTE, *entrant et remettant une carte à M^me^ de Guy.* Madame, la personne est là.

MADAME DE GUY, *lisant le nom sur la carte.* Célestin Magis! (*A Baptiste.*) Faites entrer!

DÉSAMBOIS. Vous allez le voir! Il est charmant!

SCÈNE V. LES MÊMES, MAGIS.

Il paraît au fond. Cravate blanche, habit noir, gants noirs.

DÉSAMBOIS, *courant à lui.* Arrivez donc, cher ami

MAGIS, *froidement.* Veuillez me présenter, je vous prie.

DÉSAMBOIS. Ah! oui!... (*A part.*) Il a une présence d'esprit!... Il est étonnant! (*Le présentant à M^me^ de Guy.*) M. Célestin Magis...

MAGIS, *saluant.* Madame...

DÉSAMBOIS, *le présentant à Lucile.* M. Célestin Magis...

MAGIS, *saluant.* Mademoiselle...

DÉSAMBOIS, *le présentant à Horace.* M. Célestin Magis...

MAGIS, *saluant.* Monsieur...

HORACE, *à part.* Bonne tenue, moitié pompes funèbres, moitié garçon de café!

MADAME DE GUY, *à Magis.* M. Désambois nous a fait le plus grand éloge de votre personne, et nous sommes charmés, monsieur...

MAGIS. J'ose espérer, madame, mademoiselle et monsieur... que vous conserverez de moi cette bonne opinion quand vous me connaîtrez davantage. Je ne suis pas un de ces jeunes gens dont la vie se consume dans les futilités mondaines. J'ai toujours eu un goût prononcé pour l'étude, et les échos du collège Charlemagne retentissent encore du bruit de mes modestes succès.

HORACE, *à part.* Premier prix de thème!

MAGIS. Plus tard, abandonné à moi-même, sans guide, au milieu de Paris, cette moderne Babylone...

DÉSAMBOIS. Oh! c'est bien vrai!

HORACE, *à part.* Prud'homme père et fils!

MAGIS. J'ai su éviter les entraînements du plaisir, dont la pente, toujours facile, conduit tant de brillantes organisations à l'anéantissement de leurs facultés intellectuelles et morales...

HORACE, *à part.* Ce n'est pas un homme... c'est une tirade!

(*Il va au guéridon et se met à feuilleter l'*Illustration.)

MAGIS. Ma vie est simple, normale, rationnelle...

MADAME DE GUY. Certainement, monsieur...

DÉSAMBOIS, *bas.* Laissez-le parler! Il est étonnant!...

MAGIS. Je me lève à sept heures... je déjeune avec une tasse de lait... sans sucre... c'est mon meilleur repas!

HORACE, *feuilletant l'*Illustration, *avec impatience* Cristi!...

MAGIS. Je sors... je marche une heure... puis je rentre, je me

recueille... Après, je m'enfonce dans mes livres... des livres sérieux!...

DÉSAMBOIS. Parbleu!

MAGIS. Je dîne à six heures... légèrement! Après mon dîner, je me joins à quelques amis, des esprits solides, avec lesquels je me trouve en communion d'idées ; nous échangeons, dans une conversation substantielle et robuste, les fruits de notre travail du jour. M. Désambois veut bien quelquefois nous honorer de sa visite.

DÉSAMBOIS. Oh! cher ami!

MAGIS. Je rentre à neuf heures... je prends quelques notes et je me couche.

DÉSAMBOIS. C'est admirable!

LUCILE, *à part.* Quelle différence avec mon cousin!...

MAGIS. Me voilà tel que je suis, je ne vous ai rien caché...

MADAME DE GUY. Certainement, monsieur...

DÉSAMBOIS, *bas.* Laissez-le parler!

MAGIS. Possesseur d'une fortune assez belle, j'aurais pu, comme tant d'autres, mener une vie de désordre et de dissipation... Mais j'ai préféré nourrir mon esprit de la moelle des fortes études...

(*Madame de Guy remonte.*)

MADAME DE GUY, *bas, à Horace.* Il s'exprime fort bien...

HORACE, *bas.* Je ne sais pas... je regarde les images...

(*Madame de Guy redescend près de Lucile.*)

DÉSAMBOIS. Si j'avais un fils, je voudrais qu'il vous ressemblât... Monsieur Magis, il faudra envoyer à ces dames votre dernier ouvrage. (*A Lucile.*) Il a publié un ouvrage... imprimé...

MADAME DE GUY. Comment?

MAGIS. Je n'aurais pas osé prendre cette liberté ; mais, puisque vous le permettez, je serai heureux de vous apporter moi-même mon opuscule sur la *Monographie de la statistique comparée.*

DÉSAMBOIS. Avec un petit mot sur la première page...

MADAME DE GUY. Ah! monsieur, vous ne pouvez douter de l'intérêt...

DÉSAMBOIS, *bas.* Laissez-le parler!

MAGIS. La statistique, madame, est une science moderne et positive. Elle met en lumière les faits les plus obscurs. Ainsi, dernièrement, grâce à des recherches laborieuses, nous sommes arrivés à connaître le nombre exact des veuves qui ont passé sur le pont Neuf pendant le cours de l'année 1860.

HORACE, *se levant.* Ah bah!

DÉSAMBOIS. C'est prodigieux! Et combien?...

MAGIS. Treize mille quatre cent quatre-vingt-dix-huit... et une douteuse.

DÉSAMBOIS, *tirant vivement son carnet.* Permettez... (*Écrivant.*) Treize mille quatre cent quatre-vingt-dix-huit... Il est étonnant!

HORACE, *à Désambois.* N'oubliez pas la douteuse!

DÉSAMBOIS. Oh! merci! j'allais l'oublier.

MAGIS. Plus fort que cela. Tout

récemment, nos études se sont dirigées sur le charançon...

MADAME DE GUY. Qu'est-ce que c'est que ça?...

MAGIS. Un petit insecte qui se loge dans les graines des céréales pour en dévorer le contenu... C'est la plaie de nos greniers...

TOUS, *avec compassion.* Ah!

MAGIS. Eh bien, madame, vous avons été assez heureux pour constater que douze charançons, établis dans un hectolitre de blé, produisent en sept minutes soixante-quinze mille individus.

HORACE. Diavolo!

MAGIS. Dont chacun peut dévorer trois grains de blé par an, c'est-à-dire deux cent vingt-cinq mille grains...

DÉSAMBOIS, *transporté.* C'est étourdissant! (*Tirant son carnet.*) Permettez... nous disons : deux cent vingt-cinq mille grains...

HORACE, *à Magis.* Et avez-vous trouvé le moyen de les détruire, vos charançons!...

MAGIS. Oh! non... cela ne nous regarde pas...

HORACE. Eh bien, alors...

DÉSAMBOIS, *à part.* Ces militaires, ça ne pense qu'à détruire!

MADAME DE GUY, *à Lucile, bas.* Il est vraiment fort instruit!

LUCILE, *de même.* Oui, il sait des choses que personne ne sait...

MADAME DE GUY, *à Magis.* Monsieur, je donne demain une soirée dansante à quelques amis... puis-je espérer que vous voudrez bien me faire l'honneur d'y assister?...

MAGIS. Madame, je danse peu, je ne joue jamais, je ne bois que de l'eau... sans sucre...

HORACE, *à part.* C'est l'ennui en bouteille, ce monsieur-là!

MAGIS. Mais le plaisir de passer quelques instants dans la compagnie de votre honorable famille me fait un devoir d'accepter...

HORACE, *à part.* Ma parole, j'aime mieux les gandins! Au moins, ils sont gais!

MAGIS. Maintenant, madame... et mademoiselle, et vous, monsieur... je vous demanderai la permission de me retirer...

HORACE, *vivement.* Comment donc!...

MAGIS. Je suis attendu au cercle Philotechnique...

DÉSAMBOIS. Je vous suis, cher ami. (*A Horace.*) Voilà l'homme utile! le voilà!

HORACE. Oh! oui... utile... et agréable!...

(*Magis et Désambois sortent, accompagnés de M^me^ de Guy.*)

SCÈNE VI. HORACE, LUCILE.

LUCILE. Eh bien, mon cousin?

HORACE. Eh bien, ma cousine?

LUCILE. Comment le trouvez-vous?

HORACE. Franchement?

LUCILE. Franchement!

HORACE. Je trouve qu'il a l'air d'avoir avalé sa canne!

LUCILE, *riant.* Comment?...

HORACE. Oui, il est raide comme un bâton, il parle comme un

proviseur, il est ennuyeux comme un parapluie.

LUCILE, *riant.* Vous êtes sévère...

HORACE. Ce n'est pas là le mari qui vous convient! Il vous faut un garçon franc, jovial, éveillé, bon vivant, comme Baculard...

LUCILE, *étourdiment.* Ou comme vous!...

HORACE. Ou comme moi... (*A part.*) Tiens, elle a dit comme moi! (*Haut.*) Ah çà! ma cousine, vous n'auriez donc pas de répugnance à épouser un militaire?

LUCILE. Un militaire... retiré, non, mon cousin...

HORACE, *à part.* Elle a dit : retiré! (*Haut.*) Voyons, causons!

(*Il la prend sous le bras. A l'arrivée de Mme de Guy, il la quitte.*)

SCÈNE VII. LES MÊMES, MADAME DE GUY, puis BERNARD.

MADAME DE GUY, *entrant.* Il est charmant, ce jeune homme!... Je viens de l'autoriser à commencer ses visites de prétendu.

LUCILE. Comment! déjà?

HORACE. En vérité, ma tante, je ne comprends pas votre empressement!

LUCILE. C'est de l'engouement!

MADAME DE GUY, *à part.* Qu'est-ce qu'ils ont donc? (*Haut.*) J'avoue que ce jeune homme a fait ma conquête... D'abord, il est savant!

HORACE. Oui, comme un âne!...

MADAME DE GUY, *piquée, à Horace.* Cette plaisanterie est déplacée! Je trouve M. Magis très bien, très convenable, et surtout... très poli! Je suis sûre que tout le monde sera de mon avis.

HORACE. Oh! tout le monde!

MADAME DE GUY. Je m'en rapporte à la première personne venue.

HORACE. Moi aussi...

BERNARD, *entrant.* Capitaine!...

HORACE. Tiens, c'est Bernard! voilà notre homme!

(*Il va à lui.*)

MADAME DE GUY, *bas.* Y penses-tu? ton domestique...

HORACE. Vous avez dit la première personne venue — Bernard!...

BERNARD, *s'approchant.* Capitaine?...

HORACE. Comment trouves-tu ce monsieur qui sort d'ici?...

BERNARD. M. Désambois?... Oh! charmant!

MADAME DE GUY. Non, l'autre... le plus jeune?...

BERNARD. L'autre?... Oh! charmant! charmant!

MADAME DE GUY, *triomphante.* Là!... tu vois!...

HORACE, *bas, à Bernard.* Animal! brute!...

(*Lucile va à sa tante.*)

BERNARD, *bas.* Mais vous m'avez dit ce matin de trouver tout charmant.

HORACE. Triple bête! tu vas me le payer. Allons, viens m'habiller!

(*Il rentre à droite.*)

BERNARD, *à part.* Le capitaine a ses nerfs.

(*Il entre à la suite d'Horace.*)

SCÈNE VIII. MADAME DE GUY, LUCILE.

MADAME DE GUY. Pourquoi se fâche-t-il? pourquoi cette animosité subite contre ton prétendu? Qu'est-ce que M. Magis peut lui avoir fait?

LUCILE. Oh! rien!... mais mon cousin est un homme posé, calme, froid, qui ne se monte pas la tête comme vous...

MADAME DE GUY. Comment! je me monte la tête à présent?

LUCILE, *s'animant.* Oui, vous vous engouez pour ce jeune homme... que vous ne connaissez pas! Vous l'autorisez à faire ses visites, vous l'installez dans la maison, on dirait vraiment que vous êtes pressée de vous débarrasser de moi!...

(*Elle entre vivement à gauche.*)

MADAME DE GUY. Comment! elle aussi?... Il faut absolument que je sache...

(*Elle entre à gauche à la suite de Lucile.*)

SCÈNE IX. HORACE, puis BERNARD.

A peine Mme de Guy est-elle disparue, qu'on entend à droite une dispute.

HORACE, *en dehors.* Animal! butor!

BERNARD, *de même.* Mais, mon capitaine, vous m'aviez dit...

HORACE, *de même.* Tiens!

BERNARD, *de même.* Oh!

HORACE, *entrant, et descendant la scène.* Sapristi! je crois que je lui ai lancé... un coup de pied! ça m'a échappé!... Je ne sais plus ce qu'il m'a dit... je n'ai pas été maître de moi... et... Ah! je suis fâché de ça!... mon vieux Bernard... un ami... un soldat qui m'a sauvé!

BERNARD, *paraissant à la porte de droite, très pâle et très ému.* Ah! capitaine...

HORACE. Voyons, Bernard!... mon vieux Bernard!...

BERNARD. Ah! capitaine!...

(*Il s'essuie les yeux.*)

HORACE. Il pleure!

BERNARD. Oui... c'est de rage! c'est... Je ne suis pas habitué à recevoir de ça!...

HORACE. Voyons, Bernard... mon vieux Bernard...

BERNARD. Non!... il fallait me tuer plutôt!...

HORACE. J'ai eu tort, là! je le regrette... es-tu content?

BERNARD, *froidement.* Non, capitaine...

HORACE. Alors, que veux-tu?... Tu n'espères pas pourtant que je te fasse des excuses?...

BERNARD, *vivement.* Oh! non, capitaine...

HORACE. Eh bien, alors... je ne vois pas...

BERNARD. Mettez-vous à ma place... Si quelqu'un vous avait...

HORACE, *tout à coup.* Ah! je comprends!... tu veux un coup de sabre.

BERNARD. Dame! si c'était un effet de votre bonté...

HORACE. Diable! tu n'es pas dégoûté!... C'est que... un capitaine et un soldat...

BERNARD. Puisque nous ne sommes plus au service.

HORACE. C'est juste, nous ne sommes plus... mais tu es mon domestique!

BERNARD, Mettez-moi à la porte et je ne le serai plus.

HORACE. Oui... il y a encore ça!... Voyons!... ça te ferait donc, là... bien plaisir?

BERNARD. Dame! je ne peux pas rester avec ça dans mon sac!...

HORACE, *se décidant.* Eh bien, allons-y!

BERNARD, *avec joie.* Oh! capitaine!

HORACE. Bernard, je te chasse!... mais je te reprendrai après la chose...

BERNARD. Oui, capitaine!

HORACE. Et tu m'aimeras toujours?

BERNARD. Oh! plus qu'auparavant!

HORACE. Nous partirons dans un quart d'heure; va chercher les outils!...

BERNARD, *avec effusion.* Oh! capitaine... vous êtes bon!... bon comme le pain!

(*Il sort.*)

SCÈNE X. HORACE, puis MADAME DE GUY et LUCILE, puis BERNARD, puis BAPTISTE.

HORACE, *seul.* C'est bien fait! je mérite de recevoir mon affaire. Ah! j'aurais dû rester en Chine... J'insulte sans rime ni raison un brave soldat, j'aime comme un imbécile une petite fille qu'on va marier à un autre... C'est stupide, c'est idiot; je suis un fou, un brutal, un trouble-fête!... Allons, allons, il ne me reste plus qu'un parti à prendre!...

MADAME DE GUY, *entrant suivie de Lucile, à Horace.* Eh bien, mauvaise tête, es-tu calmé?

HORACE. Non! je vous cherche pour vous faire mes adieux... Je vais reprendre du service...

LUCILE, *étonnée.* Ah!

MADAME DE GUY. Reprendre du service! mais pourquoi? pourquoi?

HORACE. Parce que... parce que je m'ennuie!...

LUCILE. Avec nous?

MADAME DE GUY. C'est impossible!... Il y a autre chose!

HORACE. Eh bien, oui, il y a... il y a que j'aime ma cousine, là! Bonsoir!

LUCILE, *avec joie.* Ah bah!

MADAME DE GUY, *de même.* Ah bah!

HORACE. Puisque vous protégez l'autre... l'imbécile, qui compte les veuves sur le pont Neuf!

MADAME DE GUY. Moi?

LUCILE. Certainement! Vous voulez me contraindre, me sacrifier!

MADAME DE GUY. Mais...

HORACE. C'est monstrueux!...

LUCILE. C'est inique!...

HORACE. C'est sauvage!...

MADAME DE GUY. Ah çà! voulez-vous me laisser parler, à la fin?... Vous voulez vous marier? Eh bien, mariez-vous! je ne demande pas mieux!

HORACE et LUCILE. Ah bah!

BERNARD, *paraissant au fond avec deux sabres cachés dans son manteau.* Mon capitaine, c'est prêt!

HORACE. C'est bien!... tout à l'heure! (*A sa tante.*) Ainsi ma tante, vous consentez à notre mariage?...

MADAME DE GUY. Mais c'est le plus cher de mes vœux!... et ce matin, quand je t'ai demandé si tu voulais te marier... je pensais à elle...

LUCILE, *l'embrassant.* Ah! que vous êtes bonne!

HORACE, *l'embrassant.* Ah! que vous êtes gentille!...

MADAME DE GUY. Ah! grand câlin!... petite fûtée!

LUCILE. Il faut vite écrire à M. Magis.

HORACE. Sur le pont Neuf!

MADAME DE GUY. Mais c'est que...

HORACE. Oh! ma petite tante!...

LUCILE. Oh! ma petite tante!

BERNARD, *qui est resté au fond.* Mon capitaine, c'est prêt!

HORACE. C'est bien! un instant!

MADAME DE GUY. Écrire! c'est bientôt dit!... Mais qu'est-ce que je vais lui dire?...

LUCILE. Vous lui direz que je suis encore trop jeune pour me marier...

HORACE. Avec lui!...

MADAME DE GUY. C'est très difficile!...

LUCILE. Je vais vous aider... Nous lui tournerons cela très gentiment... Vous verrez!

HORACE. Allez collaborer! (*Il reconduit sa tante et Lucile jusqu'à la porte. A Bernard.*) Maintenant, à nous deux!... mais méfie-toi... aujourd'hui, j'ai de la chance!

BERNARD. Oh! capitaine!... je fais des vœux pour vous.

HORACE. En route! et pas de sentiment!

(*Ils sortent par le fond. Baptiste paraît; il va à la porte du fond et les regarde sortir, pendant que le rideau baisse.*)

ACTE DEUXIÈME

Un salon: trois portes au fond, laissant voir un autre salon; girandoles; à droite, une cheminée; une porte à gauche.

SCÈNE I. MADAME DE GUY, LUCILE.

MADAME DE GUY, *regardant la pendule.* Neuf heures et demie!... Nos invités ne peuvent tarder.

LUCILE. Je tremble de voir entrer M. Magis... car il n'est pas prévenu...

MADAME DE GUY. Nous n'avons jamais pu parvenir à rédiger notre lettre.

LUCILE. Et pourtant nous en avons commencé six...

MADAME DE GUY. C'est très difficile... Moi, je n'aime pas à faire de la peine aux gens...

LUCILE. Il faudra pourtant bien lui dire que j'épouse mon cousin.

MADAME DE GUY. Il m'est venu une idée... Je prierai M. Désambois, notre ami, de se charger de cette mission délicate...

LUCILE. Le voudra-t-il?

MADAME DE GUY. C'est lui que cela regarde... Il est le tuteur.

LUCILE. C'est vrai... il est le tuteur!... Ah! mon cousin!

SCÈNE II. LES MÊMES, HORACE, en tenue de bal.

HORACE. Ah! mais c'est superbe ici!... Bonsoir, ma tante!... Bonsoir, ma cousine!... (*La regardant.*) Ah! voilà une toilette!... Êtes-vous assez jolie!...

LUCILE. Vous trouvez?

MADAME DE GUY. Eh bien, et moi?

HORACE. Vous, vous êtes charmante aussi... vous me faites l'effet d'un beau soir d'été. Ah çà! à mon tour!... Comment me trouvez-vous? Porte-t-on assez bien l'habit pour un militaire?

MADAME DE GUY. Pas mal! pas mal!

HORACE. Ah dame... je n'en ai pas mis depuis 1851. Aussi ça me paraît étrange... Il me semble que je suis entré... dans un notaire!...

MADAME DE GUY. Tu t'y feras.

LUCILE, *poussant un cri.* Ah!

HORACE. Quoi donc?

LUCILE. Une cravate noire! mon cousin a mis une cravate noire!

HORACE. Eh bien?

MADAME DE GUY. C'est vrai... je n'avais pas remarqué...

HORACE. Est-ce que ce n'est pas d'ordonnance?

LUCILE. Mais non, monsieur : au bal, on porte la cravate blanche... Allez bien vite mettre une cravate blanche...

HORACE. Ah! c'est que...

MADAME DE GUY. Quoi?

HORACE. J'ai peur de ressembler à un homme sérieux.

MADAME DE GUY. Tu ressembleras à un prétendu... voilà tout.

HORACE. Cet argument me décide... A propos, avez-vous signifié son congé au jeune phénomène de Vierzon?

LUCILE. Ma tante n'a pas osé.

HORACE. Je m'en charge!

MADAME DE GUY. Du tout!... je te le défends!... tu casserais les vitres!

HORACE. Je ne casserais pas les vitres... je lui dirais : « Jeune homme... on ne veut pas de vous... filez! »

MADAME DE GUY. Très poli!... J'attends M. Désambois pour le prier de faire cette démarche.

HORACE. Comme vous voudrez... mais dépêchez-vous...

MADAME DE GUY. Ne crains rien... ce soir même... Mais je veux voir comment on a disposé les fleurs... Toi, va mettre ta cravate.

LUCILE. Blanche.

MADAME DE GUY. Viens, Lucile! (*Elles sortent.*)

SCÈNE III. HORACE, puis BERNARD.

HORACE. Allons! obéissance aux femmes! (*Bernard entre, il a un habit bourgeois un peu large, Horace le regarde en riant.*) Ah! te voilà, toi?

BERNARD, *l'air épanoui.* Oui, mon capitaine.

HORACE. Comment va ton bras?

BERNARD, *très heureux.* Ça me pique toujours.

HORACE. Pauvre garçon!... ce n'est pas ma faute.

BERNARD. Oh! je ne me plains pas... au contraire... je voudrais que ça me pique toute la vie.

HORACE. Godiche! qui ne sait pas parer quarte!

BERNARD. Oh! ce n'est pas ça capitaine... mais, dans ce moment-là, j'éprouvais une telle joie... j'étais si heureux... je ne pensais pas à parer, allez!

HORACE. Brave garçon! Voyons, es-tu bien ici?

BERNARD. Je ne me plains pas, capitaine... il n'y a que le matin...

HORACE. Quoi, le matin?

BERNARD. On m'apporte un grand litre de chocolat... au lait...

HORACE, *à part.* Elle y a tenu, la tante!

BERNARD. Je l'avale... par politesse! mais j'aimerais mieux un petit verre de fort... avec une croûte de pain.

HORACE. Suffit... on le dira.

BERNARD. Merci, capitaine!...

(*Avec extase.*) Ah! que je vous aime, capitaine!

HORACE, *lui tirant l'oreille.* Gros sentimental! vieux chien fidèle! Va! et surtout ne te fatigue pas! Ici... arme à volonté!

(*Bernard sort au moment où M. Désambois paraît au fond.*)

SCÈNE IV. HORACE, DÉSAMBOIS.

HORACE. Ah! ce cher monsieur Désambois!

DÉSAMBOIS, *saluant.* Monsieur...

HORACE. Ma tante vous attend avec impatience...

DÉSAMBOIS. Est-ce que je suis en retard?

HORACE. Vous êtes le premier... mais elle a une nouvelle à vous annoncer... une grande nouvelle... qui vous fera plaisir, j'en suis sûr!

DÉSAMBOIS. Qu'est-ce que c'est?

HORACE, *se dirigeant vers sa chambre et se retournant.* Regardez-moi... vous ne devinez pas?

DÉSAMBOIS. Non!

HORACE. Tenez, j'aperçois ma tante... je me sauve!... Dites donc, je vais mettre une cravate blanche... comme vous!... C'est drôle, hein?... Voilà ma tante! (*Arrivé près de la porte.*) Une cravate blanche!... c'est drôle!

(*Il sort.*)

SCÈNE V. MADAME DE GUY, DÉSAMBOIS.

MADAME DE GUY. Ah! monsieur Désambois... je vous cherchais...

DÉSAMBOIS. Monsieur votre neveu m'a dit que vous aviez une communication à me faire.

MADAME DE GUY. Oui... Ah! je suis bien heureuse, allez! tout est changé.

DÉSAMBOIS. Quoi?

MADAME DE GUY. Horace aime Lucile... et Lucile aime Horace.

DÉSAMBOIS. Comment! Eh bien, et M. Magis?

MADAME DE GUY. Voilà justement la difficulté... Mais j'ai compté sur vous pour lui faire entendre qu'il ne doit plus songer à cette union.

DÉSAMBOIS. Sur moi? Permettez, madame... ceci est grave, ceci est très grave...

MADAME DE GUY. Cela arrive tous les jours : on remercie un prétendu, un autre le remplace.

DÉSAMBOIS. Ma réponse sera courte... Votre proposition m'étonne et me surprend... Je suis un homme sérieux, madame ; le candidat que je vous ai présenté... et que vous avez agréé... est un homme sérieux aussi... et vous voulez que j'aille me faire près de lui le complice de vos variations... je dirais même de vos caprices... si je ne craignais de manquer à une femme que je respecte et que j'honore!

MADAME DE GUY. Mais je vous répète, monsieur, que mon neveu et ma nièce s'aiment.

DÉSAMBOIS. Ceci me touche peu.

MADAME DE GUY. Comment?

DÉSAMBOIS. Moi aussi, madame, j'ai aimé... l'année dernière.

MADAME DE GUY. Vous? Ah! par exemple!

DÉSAMBOIS. C'était une maîtresse de pension, une femme considérable par l'esprit et le savoir... munie de ses diplômes, car elle avait passé tous ses examens en séance publique à l'hôtel de ville. Je lui fus présenté par un professeur de grammaire... un philologue éminent. Cette dame m'accueillit favorablement d'abord... je lui fis trois visites... un peu longues, peut-être... dans lesquelles nous traitâmes différentes questions scientifiques ou morales... A la troisième, elle me fit entendre que la présence assidue d'un homme, jeune encore, pouvait nuire à la considération de son pensionnat... J'appréciai cette raison de haute convenance... je cessai mes visites pendant un mois!

MADAME DE GUY. Et au bout d'un mois?

DÉSAMBOIS. J'appris qu'elle venait de se marier avec le maître à danser de son établissement.

MADAME DE GUY. Oh! pauvre monsieur Désambois! Et que fîtes-vous?

DÉSAMBOIS, *avec orgueil.* J'appris le grec, madame... et je fus guéri!

MADAME DE GUY, *riant.* C'est un remède héroïque!...

DÉSAMBOIS. Pourquoi monsieur votre neveu ne suivrait-il pas mon exemple?

MADAME DE GUY. Comment! vous voulez qu'Horace apprenne le grec?

DÉSAMBOIS. C'est une langue mère.

MADAME DE GUY. Il ne s'agit pas de cela... Voyons, rendez-moi le service que je vous demande... M. Magis va venir.

DÉSAMBOIS. Non, madame... ne comptez pas sur moi!

MADAME DE GUY. Une fois, deux fois... vous ne voulez pas?

DÉSAMBOIS. Non, madame...

MADAME DE GUY. Eh bien, c'est moi qui le préviendrai... mais vous n'êtes pas aimable... (*Apercevant des invités qui passent.*) Ah! on arrive... je vous quitte... mais je voudrais pouvoir vous dire en grec... que vous êtes un homme affreux!... (*De la porte.*) affreux!

(*Elle rentre dans le bal.*)

SCÈNE VI. DÉSAMBOIS, HORACE, puis MAGIS.

DÉSAMBOIS, *seul.* Ce mariage n'est pas encore fait... Comme tuteur, j'ai le droit de dire mon petit mot!...

HORACE, *sortant de sa chambre.* J'ai mis la cravate blanche...

DÉSAMBOIS, *à part.* Le militaire!

HORACE. Avez-vous vu ma tante?

DÉSAMBOIS. Elle me quitte à l'instant.

HORACE. Eh bien, j'espère que vous êtes content, n'est-ce pas?

DÉSAMBOIS. Mais...

HORACE. Hein! vous ne vous attendiez pas à celle-là!... Moi non plus!

DÉSAMBOIS. Je vous avoue qu'un pareil revirement...

HORACE. Voyez-vous, entre nous, votre bonhomme ne pouvait pas faire l'affaire.

DÉSAMBOIS. Qu'appelez-vous mon bonhomme.

HORACE. Eh bien... le petit!... Un monsieur qui consacre son existence à surveiller la reproduction des charançons!

DÉSAMBOIS. Monsieur, je goûte peu les plaisanteries quand elles s'adressent à la science.

HORACE. Vous appelez ça la science, vous?... Mon cher monsieur Désambois, laissez-moi vous dire que vous ne vous y connaissez pas.

DÉSAMBOIS, *avec ironie.* Vraiment!

HORACE. Pas le moins du monde... La science, voyez-vous, c'est comme la peinture à l'huile, permettez-moi cette comparaison...

DÉSAMBOIS, *révolté.* S'il est possible!...

HORACE. Pour que cela tienne, pour que cela soit solide... il faut trois couches!... c'est long à sécher, mais cela dure. Eh bien, nous avons de par le monde une bande de petits poseurs... sérieux, graves, avec de grands mots dans la bouche... ça étonne les imbéciles!

DÉSAMBOIS, *furieux.* Monsieur...

HORACE. Ce n'est pas pour vous que je dis cela!... Mais frottez-les, ces petits messieurs... ils n'ont qu'une couche... leur science s'écaille sous l'ongle, ce n'est pas de la peinture, c'est du vernis.

DÉSAMBOIS, *ironiquement.* Et peut-on vous demander, sans indiscrétion, combien vous avez reçu de couches... puisque couche il y a?...

HORACE. Oh! moi, je ne me donne pas pour un savant... Cependant, je pourrais... par hasard... savoir des choses que d'autres ne savent pas.

DÉSAMBOIS. Vous? Vous m'étonnez!

HORACE, *à part.* Parbleu! je suis curieux de la creuser, sa science! Je vais lui poser un problème abracadabrant. (*Haut.*) Monsieur Désambois, pourriez-vous me dire quelle est la force motrice d'un moulin à vent, dont le meunier serait très sourd... en pleine rotation, par un vent moyen, sur un angle de cinq degrés huit dixièmes?... Allez...

DÉSAMBOIS, *ébouriffé.* Un moulin à vent... dont le meunier serait très sourd... sur un angle...

HORACE. Vous voyez bien que vous ne le savez pas...

DÉSAMBOIS. Mais donnez-moi le temps! je le sais peut-être.

HORACE. Eh bien, si votre ami... le petit de Vierzon... trouve celui-là... je paye un punch.

DÉSAMBOIS. Un punch? Je ne prends pas de punch.

HORACE, *apercevant Magis qui paraît au fond.* Tenez, le voici, ce pauvre garçon! je vous laisse avec lui ; accomplissez votre mission, faites-lui part de mon mariage... avec ménagement...

DÉSAMBOIS. C'est bien, monsieur! (*A part.*) Il m'exaspère, ce soldat!

HORACE, *au fond, saluant Magis.* Monsieur!...

MAGIS, *saluant.* Monsieur!...

HORACE. Je crois que M. Désambois a une petite communication à vous faire.

MAGIS. Je vous remercie, monsieur.

(*Ils se saluent.*)

HORACE. Il n'y a pas de quoi! (*Il entre dans le bal.*)

SCÈNE VII. DÉSAMBOIS, MAGIS.

DÉSAMBOIS, *à part.* Allons! c'est une lutte entre l'élément militaire et la science!

MAGIS. Vous avez à me parler?

DÉSAMBOIS. Oui, mon ami... (*A part.*) Il y a des circonstances où le mensonge est le plus saint des devoirs. (*Haut.*) Mon ami, vos affaires marchent à merveille!

MAGIS. On daigne accepter mes hommages?

DÉSAMBOIS. Mieux que cela : vous plaisez... à la tante!

MAGIS. Et ma fiancée?

DÉSAMBOIS. Elle vous estime ; elle vous aimera plus tard!

MAGIS. L'amour est un feu... l'estime est un lien!

DÉSAMBOIS. Il faut la faire danser... Savez-vous danser?

MAGIS. Un peu... J'ai fait un travail sur l'origine de nos danses.

DÉSAMBOIS. Ah! (*A part.*) Il est étonnant!

MAGIS. La contredanse est originaire de Normandie. Elle passa en Angleterre à la suite de Guillaume le Conquérant...

DÉSAMBOIS, *avec admiration.* Il sais tout!... tout! (*A part.*) Ce n'est pas du vernis, cela!

MAGIS. Plus tard, elle reparut en France vers la fin de l'année 1745.

DÉSAMBOIS, *fouillant vivement à sa poche.* Permettez!... 1745... Ah! je n'ai pas mon carnet!... A propos, quand vous êtes entré, je cherchais un problème. Pourriez-vous me dire quelle est la force motrice d'un moulin à vent, dont le meunier serait très sourd, en pleine rotation, par un vent moyen, sur un angle de cinq degrés huit dixièmes? Allez!

MAGIS, *très décontenancé.* Hum! hum!... Certainement... il n'y a rien de plus simple. C'est un calcul!

DÉSAMBOIS. Je vous écoute!...

MAGIS. Si j'avais là du papier et un crayon... en cinq minutes... Mais vous avez oublié votre carnet!

DÉSAMBOIS. C'est juste!... de tête, on ne peut pas!... Ce sera pour plus tard! L'important aujourd'hui est de faire danser votre prétendue.

MAGIS. Je vais l'inviter pour la première.

DÉSAMBOIS. Ah!... Avez-vous envoyé des bouquets?

MAGIS. Je ne me serais pas permis...

(*Des invités paraissent dans le salon du fond.*)

DÉSAMBOIS. Il faut en envoyer... Je vous y autorise...

MAGIS. Demain, cela sera fait.

DÉSAMBOIS. Je fais le tour du bal et je confie la nouvelle de votre

mariage à tout le monde. (*A part.*) Quand ce sera public, on ne pourra plus reculer...

(*Il entre dans le bal. On le voit parler aux invités, à qui il montre Magis.*)

SCÈNE VIII. MAGIS, LUCILE.

LUCILE, *paraissant à gauche et saluant un danseur qui la quitte.* Je vous remercie, monsieur. (*Apercevant Magis.*) Ah! mon Dieu!

MAGIS, *saluant.* Mademoiselle!...

LUCILE, *à part.* La rencontre que je craignais!... Il doit être prévenu!

MAGIS. Oserais-je vous demander la faveur de m'accorder la première polka?

LUCILE. Avec plaisir, monsieur... Mais, pardon, est-ce que vous n'avez pas vu mon tuteur, M. Désambois?

MAGIS. Nous venons d'avoir une conférence.

LUCILE. Ah! (*A part.*) C'est drôle! il n'a pas l'air contrarié! Après ça, un philosophe!

MAGIS. M. Désambois a bien voulu me faire part de votre estime.

LUCILE. Oh! certainement! Et, croyez-le bien, monsieur, quoi qu'il arrive, cette estime ne sera pas diminuée...

MAGIS. Pour moi, mademoiselle, l'idéal, dans le mariage, ce n'est pas l'amour!

LUCILE, *étonnée.* Ah!

MAGIS. C'est le calme et la contemplation... Quel plus beau spectacle que celui de deux êtres s'isolant dans une affection douce et modérée! Quelques personnes sérieuses formeront notre société!

LUCILE, *à part.* Comment, notre société?...

MAGIS. Votre salon communiquera à mon cabinet de travail... et, le soir, nous nous réunirons, nous ferons ensemble quelques-unes de ces bonnes lectures qui élèvent l'âme tout en charmant l'esprit.

LUCILE. Certainement, monsieur... (*A part.*) Ah çà! on ne lui a donc rien dit?

MAGIS, *à part.* Ce tableau intime semble l'émouvoir.

(*Il descend à droite.*)

SCÈNE IX. LES MÊMES, MADAME DE GUY, puis HORACE.

LUCILE, *bas, à sa tante.* Ah! ma tante! M. Désambois ne l'a pas prévenu... Il me parle de notre intérieur, il veut me faire la lecture le soir!

MADAME DE GUY. Laisse-moi avec lui... je me charge de tout!

(*Lucile sort à gauche.*)

SCÈNE X. MADAME DE GUY, MAGIS.

MADAME DE GUY, *à part.* C'est très embarrassant à dire... Enfin, il le faut. (*Haut.*) Monsieur...

MAGIS. Madame... je sais combien vous êtes favorablement disposée pour moi...

MADAME DE GUY. Permettez...

MAGIS. Ne vous en défendez

pas!... M. Désambois me le répétait encore tout à l'heure.

MADAME DE GUY. Lui?

MAGIS. En m'autorisant à envoyer des bouquets à mademoiselle Lucile.

MADAME DE GUY, *à part.* Ah! mais c'est de la trahison!

MAGIS. Croyez, madame...

MADAME DE GUY. Monsieur, permettez... Avant d'aller plus loin, j'ai une communication à vous faire.

(*On entend l'orchestre.*)

MAGIS, *écoutant.* Oui... c'est une polka... Excusez-moi, madame... mademoiselle Lucile a bien voulu me promettre...

MADAME DE GUY, *à part.* Comment!... il s'en va?... (*Haut.*) Mais, monsieur...

MAGIS. Je suis heureux, madame, de voir que nous nous entendrons toujours...

MADAME DE GUY. Mais...

(*Il baise la main à M^me^ de Guy.*)

MAGIS, *de la porte.* Toujours!

(*Il disparaît.*)

SCÈNE XI. MADAME DE GUY, BERNARD, puis DÉSAMBOIS.

MADAME DE GUY, *seule.* Eh bien, je ne suis pas plus avancée... Impossible de lui faire comprendre... il parle toujours... mais, après la polka, je reprendrai l'entretien.

(*Elle remonte, regarde dans le fond et entre dans le salon.*)

DÉSAMBOIS, *entrant.* Ça va bien, ça va très bien!... J'ai confié sous le sceau du secret, à trois ou quatre dames dont je connais l'indiscrétion... le mariage de M. Magis avec ma pupille... Ça fermente ; tout à l'heure ça va éclater... la tante sera furieuse... elle en appellera au conseil de famille. Il me faudrait, pour me présenter devant lui, un bon motif de refus... un motif sérieux. Il doit avoir un vice, ce militaire, ou tout au moins une faiblesse. Si je pouvais la découvrir... ce serait un coup de maître. (*Apercevant Bernard qui traverse le salon; il tient un plateau où se trouvent des rafraîchissements.*) Son domestique! il ne doit pas être bien fin. Essayons! (*Haut.*) Mon ami, donnez-moi un verre d'eau sucrée, je vous prie.

BERNARD, *s'approchant.* Voilà, monsieur.

DÉSAMBOIS. Y a-t-il longtemps que vous êtes au service du capitaine Tic?

BERNARD. Voilà bientôt dix ans.

DÉSAMBOIS. Ah! cela fait votre éloge. (*Tirant de sa poche un billet de banque.*) Tenez, prenez ce billet de cent francs, et répondez à mes questions.

BERNARD, *à part, prenant le billet.* Tiens, méfions-nous!

DÉSAMBOIS. J'aime beaucoup le capitaine... il est gai, franc... un peu vif peut-être... un peu querelleur, hein?

BERNARD. Lui? Pour la patience et la douceur, il rendrait des points à un mouton.

DÉSAMBOIS. Ah! c'est bien ce que je pensais... Ce qui me plaît en lui, c'est sa tournure... sa distinction... c'est vraiment un joli cavalier.

BERNARD. Oh! pour ça, il ne craint personne.

DÉSAMBOIS. Il a dû laisser bien des victimes derrière lui...

BERNARD. Des victimes... d'amour?

DÉSAMBOIS. Oui, contez-moi ça ; je suis un bon homme... j'aime à rire.

BERNARD. Pour la décence et les mœurs, le capitaine est une demoiselle... Au régiment, on l'appelait sœur Ursule.

DÉSAMBOIS, *à part, en passant à gauche.* Oh! il ne veut rien dire. (*Haut.*) Je vous remercie, mon ami... Ayez l'obligeance d'aller me changer ce billet de cent francs que je vous ai donné.

BERNARD. Hein?

DÉSAMBOIS. C'est pour payer les musiciens.

BERNARD. Bien, monsieur. (*A part.*) Ah! le gueux, il est malin! C'est égal, on n'a pas bavardé.

(*Il sort.*)

SCÈNE XII. DÉSAMBOIS, MAGIS, LUCILE, HORACE, MADAME DE GUY, DANSEURS et DANSEUSES.

Plusieurs danseurs et danseuses polkent dans le salon du fond. A gauche, un couple entre sur la scène en polkant, puis Magis et Lucile, ensuite Horace avec une dame.

LUCILE, *à Magis.* Mais, monsieur, vous n'allez pas en mesure...

MAGIS, *essayant de reprendre la mesure.* Pardon, mademoiselle, j'ai fait une étude sur l'origine de la danse, et je...

HORACE, *riant en regardant Magis.* Comme il tricote!

DÉSAMBOIS, *à part, admirant Magis.* Heureuse inexpérience! Quelle aimable gaucherie!

(*Magis fait un faux pas.*)

LUCILE, *poussant un cri.* Ah!

HORACE. Quoi?...

LUCILE. Rien!

(*La musique cesse, la polka s'arrête.*)

MAGIS, *quittant le bras de Lucile.* Mademoiselle, j'ai bien l'honneur de vous remercier.

LUCILE, *à part.* Il est d'une maladresse!

(*Mme de Guy paraît au fond, les invités l'entourent.*)

HORACE, *prenant le bras de Magis.* Article premier : Se promener le moins possible sur les pieds de sa danseuse.

MAGIS, *étonné.* Plaît-il, monsieur?

HORACE, *montrant le tapis.* Il y a tant de place à côté...

(*Les invités descendent en scène avec Mme de Guy.*)

UNE DAME. Votre soirée est charmante!

UN INVITÉ. Permettez-nous de vous féliciter de la nouvelle que nous venons d'apprendre.

MADAME DE GUY. Laquelle?

UN INVITÉ. Le mariage de mademoiselle Lucile.

HORACE et LUCILE. Hein?

MADAME DE GUY. Comment, vous savez?...

DÉSAMBOIS, *à part.* Ça va éclater!

L'INVITÉ. Ce n'est plus un mystère... je ne puis que vous complimenter sur le choix du futur.

HORACE et MAGIS, *remerciant ensemble.* Ah! monsieur, certainement...

HORACE, *à part.* L'autre qui remercie.

DÉSAMBOIS, *à part.* Le militaire qui prend ça pour lui.

L'INVITÉ. Tout le monde, ici, envie le bonheur de M. Magis.

HORACE, MADAME DE GUY, LUCILE. M. Magis!

DÉSAMBOIS, *à part, regardant Horace.* Si tu aimes les bombes, en voilà une!

HORACE, *à l'invité.* Pardon, monsieur, puis-je vous demander de qui vous tenez cette heureuse nouvelle?

L'INVITÉ. Mais de M. Désambois.

LES INVITÉS. C'est M. Désambois.

DÉSAMBOIS, *à part.* Aïe, ça éclate trop!

HORACE. Ah! c'est ce bon, cet excellent M. Désambois...

DÉSAMBOIS, *embarrassé.* Oui... j'ai pensé... comme tuteur... D'ailleurs, j'en avais causé avec mademoiselle...

(*Il remonte près de madame de Guy.*)

HORACE. Lucile!

LUCILE, *bas, et vivement.* J'ai refusé!... Alors il m'a signifié qu'il s'opposerait à notre mariage, et que nous serions obligés d'attendre jusqu'à ma majorité... dans trois ans.

HORACE. Ah! c'est singulier comme j'éprouve le besoin de causer avec lui...

MADAME DE GUY. Horace, du calme.

HORACE. Soyez tranquille! un savant!... Je le prendrai par la douceur... par la logique...

(*On entend l'orchestre commencer un quadrille.*)

MADAME DE GUY. Mesdames... messieurs... c'est un quadrille.

(*Tout le monde sort par le fond. On se met en place pour le quadrille. Désambois va pour entrer dans le salon de danse.*)

SCÈNE XIII. HORACE, DÉSAMBOIS.

HORACE, *arrêtant Désambois qui se dispose à entrer dans le bal.* Pardon, mon cher monsieur Désambois...

(*Le quadrille commence.*)

DÉSAMBOIS. Monsieur?

HORACE. Voulez-vous me faire la grâce de m'accorder un moment d'entretien?

DÉSAMBOIS. Demain, monsieur, je vous attendrai chez moi, à six heures du matin.

(*Les portes du fond se ferment. Le quadrille continue piano.*)

HORACE. Je craindrais de ne pas être exact... je ne me lève qu'à huit... D'ailleurs, je ne vous retiendrai pas plus d'une minute.

DÉSAMBOIS. Parlez, monsieur.

HORACE. Il paraît, monsieur, que, comme tuteur, vous opposez quelques difficultés à mon mariage avec ma cousine.

DÉSAMBOIS. Je serai franc... c'est vrai, monsieur.

HORACE. Y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander pourquoi ?

DÉSAMBOIS. Aucune... En principe, je ne crois pas aux militaires comme maris!

HORACE. Ah!... Et sur quoi basez-vous cette opinion... désobligeante, mon cher monsieur Désambois ?

DÉSAMBOIS. Les militaires aiment les chevaux, le bruit, le tabac, l'absinthe...

HORACE. C'est-à-dire que vous nous considérez comme des sauvages, mon cher monsieur Désambois ?...

DÉSAMBOIS. Pas tout à fait.

HORACE. Enfin, un peu... un peu!...

DÉSAMBOIS. Oui, un petit peu...

HORACE. Je ne discuterai pas votre opinion... je me bornerai à vous faire remarquer que je ne suis plus militaire, puisque j'ai donné ma démission.

DÉSAMBOIS. C'est vrai... mais il est impossible que vous n'ayez pas conservé, bien malgré vous, sans doute, certaines habitudes inhérentes à la vie des camps.

HORACE. Alors, vous me regardez comme un homme mal élevé, mon cher monsieur Désambois ?

DÉSAMBOIS. Pas tout à fait...

HORACE. Enfin, un peu... un peu!

DÉSAMBOIS. Un petit peu!

HORACE, *à part.* Je crois que j'y mets de la douceur.

DÉSAMBOIS. Voyons, franchement, entre nous, vous n'aimez pas, vous ne pouvez pas aimer votre cousine!

HORACE. Et pourquoi ?

DÉSAMBOIS. Vous êtes arrivé de Chine avant-hier.

HORACE. Du moment que je n'ai pas laissé mon cœur à Pékin.

DÉSAMBOIS. C'est égal... cet amour qui vous prend tout à coup... c'est bien extraordinaire! et de méchantes gens pourraient croire...

HORACE. Quoi ?

DÉSAMBOIS. Que ce n'est pas la demoiselle, mais l'établissement qui vous plaît.

HORACE, *ne comprenant pas.* L'établissement... quel établissement ?

DÉSAMBOIS. Mademoiselle Lucile a quatre cent cinquante mille francs de dot.

HORACE. Ah!... Ma foi, tant mieux! mais je ne le savais pas.

DÉSAMBOIS. Oh! vous ne le saviez pas ?

HORACE. Quand je vous le dis...

DÉSAMBOIS, *incrédule.* Vous me le dites!

HORACE, *s'emportant.* Ah! prenez garde! (*Se calmant.*) Tenez, je vous conseille de ne pas entrer dans cette voie-là... Je suis très doux, très gentil avec vous... il ne faut pas en abuser, mon cher monsieur Désambois.

DÉSAMBOIS. Mon Dieu, je ne dis pas ça pour vous, mais il y a des gens qui, sous une apparence franche et joviale, recherchent habilement les belles affaires.

HORACE, *à part, se contenant à peine.* Sapristi! ça va se gâter!

DÉSAMBOIS. Dans le monde, on appelle ça des croqueurs de dot!

HORACE, *lui sautant à la gorge.* Vous allez ravaler ce mot-là, vous!

DÉSAMBOIS. Permettez...

HORACE. Ravalez, ravalez!

DÉSAMBOIS, *se dégageant.* De la violence!... Jamais!

HORACE. Croqueur de dot! moi! (*Il lance un coup de pied à Désambois au moment où celui-ci allait sortir par le fond. La porte se referme derrière Désambois qui a disparu. Seul.*) Ah! Sapristi! ça m'a échappé, ça fait deux ; il faudra que je me fasse attacher cette jambe-là pour aller dans le monde. Me voilà bien! Le tuteur, un homme sérieux! Il est rentré dans le bal... il va tout raconter! Quel scandale!... et mon mariage? Courons, et tâchons de l'apaiser! (*Il va à la porte du fond et l'ouvre.*) Tiens, il danse!

(*Il tombe sur une chaise en éclatant de rire. On aperçoit Désambois dans le second salon, faisant le cavalier seul. Le rideau baisse.*)

ACTE TROISIÈME

Un salon chez M^me^ de Guy-Robert : porte au fond ; à gauche, une fenêtre ; premier plan, une cheminée, une sonnette ; pendule ; table, au milieu du théâtre ; écritoire, plumes d'oie ; à droite, un guéridon, une autre sonnette ; chaises, fauteuils.

SCÈNE I. MADAME DE GUY, LUCILE, HORACE.

MADAME DE GUY, *à Horace.* Voyons, achève... Hier, au bal, comment s'est terminé ton entretien avec M. Désambois ?

HORACE, *assis près du guéridon.* Pas mal... pas mal...

LUCILE. Et êtes-vous tombés d'accord ?

HORACE. Oh ! pas positivement...

LUCILE. Enffn, que lui avez-vous dit ?

HORACE. Mille choses... et bien d'autres encore...

MADAME DE GUY. J'espère au moins que, selon ta promesse, tu as su te posséder ?...

HORACE. Jusqu'au dernier moment... (*A part.*) Exclusivement.

LUCILE. Avec tout cela, nous ne sommes pas plus avancés qu'hier...

MADAME DE GUY. Rassurez-vous... j'ai écrit à M. Désambois que, s'il persistait dans son refus, j'allais provoquer une réunion du conseil de famille... Il m'a répondu qu'il serait ici à onze heures.

HORACE, *à part.* Ah diable ! (*Il se lève et passe à gauche.*) J'aime autant ne pas être là... (*Haut.*) Je vous laisse... une visite à faire.

LUCILE, *allant à Horace.* Comment !

BAPTISTE, *annonçant.* M. Désambois !

HORACE, *à part.* Trop tard !

SCÈNE II. LES MÊMES, DÉSAMBOIS.

DÉSAMBOIS, *à madame de Guy.* Chère madame, je me rends à votre appel. (*Saluant.*) Mademoiselle !... (*Apercevant Horace.*) Le capitaine !

HORACE, *le saluant.* Monsieur !...

DÉSAMBOIS, *lui rendant son salut cérémonieusement.* Monsieur !..,

HORACE, *à part.* Il est froid !

LUCILE, *bas, à Horace.* On dirait qu'il est fâché contre vous...

HORACE. Lui ? Par exemple ! (*Haut, à Désambois.*) Vous êtes

venu à pied, cher monsieur Désambois?... Quel temps fait-il?

DÉSAMBOIS, *sévèrement.* Il gèle, monsieur!

MADAME DE GUY. Approchez-vous donc du feu.

LUCILE. Je vais remettre du bois.

(*Madame de Guy et Lucile vont à la cheminée.*)

HORACE, *bas à Désambois.* Croyez, monsieur, que je regrette vivement l'incident... qui s'est produit hier... ça m'a échappé...

DÉSAMBOIS. Quoi donc?

HORACE. Eh bien... au bal!... le...

DÉSAMBOIS, *froidement.* Je ne sais pas ce que vous voulez dire...

HORACE, *étonné.* Ah! pardon... (*A part.*) Au fait, j'aime mieux ça, n'en parlons plus...

MADAME DE GUY. Eh bien, monsieur Désambois, avez-vous réfléchi? quelle réponse nous apportez-vous?

DÉSAMBOIS, *qui s'est assis près de la cheminée.* Avant de me prononcer d'une manière définitive, je désire vous communiquer, à vous et à mademoiselle Lucile, certaines appréciations...

MADAME DE GUY. Parlez!

DÉSAMBOIS. Qui exigent le secret...

HORACE. Ah!

DÉSAMBOIS. Le plus absolu.

HORACE. Très bien... Je suis de trop?

MADAME DE GUY. Mais Horace est de la famille...

HORACE. N'insistez pas... je me retire... (*A part.*) Il va leur raconter la finale de notre conversation. (*Haut et saluant.*) Monsieur Désambois!...

DÉSAMBOIS. Monsieur!...

(*Il se lève et salue froidement.*)

HORACE, *à part.* Décidément, il est froid!

(*Il entre à gauche.*)

SCÈNE III. LES MÊMES, moins HORACE, puis BAPTISTE,

MADAME DE GUY. Nous vous écoutons, monsieur...

DÉSAMBOIS, *se rasseyant.* Vous le savez, madame, la tutelle impose des devoirs... la loi romaine... *lex romana...* si prévoyante dans ses dispositions, a pris soin de les définir... Tutelle vient du mot latin *tueri*, qui veut dire défendre...

LUCILE. Pardon... mais nous ne savons pas le latin...

DÉSAMBOIS. Ah! c'est juste! (*A part, avec compassion.*) Pauvres femmes! (*Haut.*) Pour accomplir mon mandat, j'ai dû prendre des renseignements sur le nouveau candidat qui nous était proposé...

MADAME DE GUY. Sur Horace? Mais je le connais mieux que personne...

DÉSAMBOIS. Sans doute... mais vous ne l'avez pas vu depuis dix ans... et en dix ans...

MADAME DE GUY. Je l'ai retrouvé tel que je l'ai toujours connu... franc, ouvert, bon... un peu vif peut-être...

DÉSAMBOIS, *vivement.* Personnellement, je n'ai jamais eu l'occasion de m'en apercevoir... mais, si je dois en croire certains rap-

ports, le lendemain même de son arrivée à Paris, M. Horace s'est mesuré en combat singulier...

MADAME DE GUY et LUCILE, *se levant.* Un duel?

DÉSAMBOIS, *descendant au milieu.* Oui, madame, un duel au sabre! quelle garantie de bonheur pour une femme!

MADAME DE GUY. Un duel? c'est impossible!

LUCILE. Monsieur invente!

DÉSAMBOIS, *sévèrement.* Sachez, mademoiselle, que je n'invente jamais.

MADAME DE GUY. Mais de qui tenez-vous ces détails?

DÉSAMBOIS. De Baptiste ; vous pouvez l'interroger... Il a vu sortir le capitaine accompagné de son domestique... qui, entre parenthèse, m'a l'air d'un assez mauvais drôle... c'est lui qui portait les armes...

MADAME DE GUY. Un duel! le malheureux!

LUCILE. Et savez-vous quelle était la cause de cette rencontre?

DÉSAMBOIS, *souriant.* Mais... elle est facile à deviner...

LUCILE. Ah!

MADAME DE GUY. Eh bien, dites-nous-la... pas de réticences!...

DÉSAMBOIS. Il s'agissait sans doute de quelque Aspasie...

LUCILE. Aspasie!... Qu'est-ce que c'est?

DÉSAMBOIS. Une dame... d'Athènes... célèbre par ses charmes...

LUCILE. Une femme!

MADAME DE GUY. Tout cela me paraît impossible! (*Elle sonne.*) Nous allons savoir la vérité. (*Lucile va près de Mme de Guy.*)

BAPTISTE, *paraissant.* Madame a sonné?

MADAME DE GUY. Oui. Approchez, Baptiste. Vous êtes depuis longtemps à mon service, je vous crois dévoué...

BAPTISTE. Oh! madame.

MADAME DE GUY. Répondez-moi franchement... Est-il vrai que vous ayez vu avant-hier sortir mon neveu accompagné de son domestique qui portait des armes?...

BAPTISTE. Oui, madame, des sabres!

DÉSAMBOIS, *aux dames.* Ah!

BAPTISTE. Le capitaine a même dit à Bernard : « En route et pas de sentiment. »

MADAME DE GUY et LUCILE. Oh!

DÉSAMBOIS. Vous voyez bien que le sentiment est pour quelque chose dans cette boucherie.

BAPTISTE. Madame n'a plus rien à me demander?

MADAME DE GUY. Non, allez! (*Baptiste sort.*)

LUCILE. Eh bien, ma tante, c'est indigne! le jour même où il venait de vous demander ma main!

DÉSAMBOIS. Moi, ça ne m'étonne pas... la statistique nous apprend que, sur quinze mille militaires mariés... (*Apercevant Horace.*) Hum! le voici!

SCÈNE IV. LES MÊMES, HORACE.

HORACE. Peut-on entrer? la conférence est-elle terminée?

MADAME DE GUY. Oui!...

HORACE, *à Lucile.* Avez-vous enfin gagné la partie?

LUCILE, *froidement.* Non!

HORACE, *à Désambois.* Voyons, où en sommes-nous?

DÉSAMBOIS, *froidement.* Je ne sais pas...

HORACE. Ah! (*A part.*) Qu'est-ce qu'ils ont donc?

MADAME DE GUY, *sèchement.* Rien n'est encore décidé... Nous venons d'apprendre certains détails...

LUCILE, *de même.* Qui nous donnent beaucoup à réfléchir.

DÉSAMBOIS, *de même.* Beaucoup!

HORACE, *à part.* Désambois a parlé... il a raconté le finale! (*Haut.*) J'avoue ma faute... j'ai été trop vif... ça m'a échappé...

DÉSAMBOIS, *vivement.* Il ne s'agit pas de cela, monsieur.

MADAME DE GUY. Nous ne vous demandons pas de détails...

LUCILE. Oh! non!

MADAME DE GUY. Venez, monsieur Désambois, nous avons à causer... à causer sérieusement!

DÉSAMBOIS. Sérieusement! Je suis tout à vous.

(*Il sort après avoir regardé Horace.*)

SCÈNE V. HORACE, LUCILE, puis BAPTISTE.

HORACE. Lucile!

LUCILE, *assise devant le guéridon.* Monsieur?...

HORACE. Qu'avez-vous?

LUCILE. Rien!

HORACE. Vous semblez contrariée.

LUCILE. Oui.

HORACE. Voulez-vous me dire pourquoi?

LUCILE. Non!

HORACE, *à part.* Oui... non... Il s'est évidemment opéré un refroidissement dans la température de la maison.

BAPTISTE, *entrant avec un bouquet composé de fleurs sombres.* De la part de M. Magis.

LUCILE, *se levant.* Ah! donnez! (*Baptiste sort. Admirant le bouquet.*) Ah! les jolies fleurs! Elles sont d'un goût charmant!

HORACE, *ironiquement.* Oui... voilà ce qu'on appelle un bouquet sérieux... un bouquet de deuil.

LUCILE, *passant à gauche.* Chacun son goût. Moi, je le trouve délicieux.

HORACE. J'espère, cependant, que vous allez le renvoyer.

LUCILE. Et pourquoi donc?

HORACE. Mais il me semble que, n'épousant pas M. Magis, vous n'avez pas le droit d'accueillir ses bouquets...

LUCILE. J'aime les fleurs.

HORACE. Ah! c'est trop fort! (*Se contenant.*) Lucile, encore une fois, je vous prie de renvoyer ce bouquet.

LUCILE. Du tout! je le garde!

HORACE. Croyez-moi, ne me poussez pas à bout.

LUCILE. Non seulement je le

garde, mais je vais le placer dans ma chambre, sur ma cheminée.

(*Elle fait un pas.*)

HORACE, *lui barrant le passage.* Lucile, je vous le défends!

LUCILE. Laissez-moi passer, monsieur!

HORACE. Non, je vous le défends!

(*Il lui arrache le bouquet.*)

LUCILE. Monsieur!

HORACE, *déchirant et piétinant le bouquet.* Tenez, le voilà son bouquet! le voilà!

LUCILE. Oh! une pareille violence!... Ma tante! ma tante!

(*Elle court au guéridon et sonne.*)

HORACE. Que faites-vous?

SCÈNE VI. LES MÊMES, DÉSAMBOIS, MADAME DE GUY.

DÉSAMBOIS et MADAME DE GUY, *accourant.* Qu'y a-t-il?

LUCILE. Je vous ai appelée, ma tante, ainsi que monsieur, pour que vous me protégiez contre les emportements de M. Horace.

MADAME DE GUY. Que s'est-il passé?

DÉSAMBOIS. Parlez!

LUCILE. On vient d'apporter un bouquet de la part de M. Magis... et M. Horace s'est cru le droit de me l'arracher des mains et de le mettre en pièces.

MADAME DE GUY. Comment?

DÉSAMBOIS. C'est révoltant! et, comme tuteur...

HORACE, *à Désambois.* Laissez-moi tranquille, vous!... ou sinon!...

DÉSAMBOIS, *changeant vivement de place.* Je ne vous parle pas.

MADAME DE GUY. Horace!... une pareille violence! chez moi! et envers qui?...

HORACE. C'est possible! mais, depuis hier, on semble prendre à tâche de me blesser, de me rendre ridicule! Ce prétendu qu'on doit toujours remercier et qu'on ne remercie jamais... dont on accueille les bouquets! On croirait vraiment qu'on s'est servi de moi comme d'une amorce pour attirer l'autre.

LUCILE et MADAME DE GUY. Oh!

DÉSAMBOIS. C'est abominable!

HORACE. Je ne me prêterai pas à un pareil rôle, jamais! (*Lançant un coup de pied au bouquet.*) Va-t'en au diable!

(*Il sort.*)

DÉSAMBOIS. Il insulte les fleurs! parce qu'elles ne peuvent se défendre!

SCÈNE VII. LES MÊMES, moins HORACE.

MADAME DE GUY. Cette scène m'a bouleversée...

LUCILE. J'en suis encore toute tremblante.

DÉSAMBOIS. Moi qui le croyais doux, modéré...

LUCILE. Parce que, hier, ma tante lui avait bien recommandé de se contenir avec vous...

DÉSAMBOIS. Ah! vous lui aviez recommandé!... C'est donc ça?

LUCILE. Quant à moi, mon parti est pris... Je suis suffisamment édifiée sur le caractère de M. Horace... Jamais je ne serai sa femme!

DÉSAMBOIS. Il est bien fâcheux que nous n'ayons pas sous la main un autre prétendu.

LUCILE. Eh bien, et M. Magis?

DÉSAMBOIS. Mais je croyais qu'il ne vous plaisait pas!

LUCILE. Oh! ça ne fait rien!

MADAME DE GUY. Lucile, réfléchis.

LUCILE. Mes réflexions sont faites... M. Magis est un peu sérieux... un peu monotone... un peu... mais au moins il est poli, doux, bien élevé...

DÉSAMBOIS. Un lauréat du collège Charlemagne!

LUCILE. D'ailleurs, avec lui, je suis certaine de ne pas voir souffler de tempête dans mon ménage.

DÉSAMBOIS. Oh! ça, calme plat!

LUCILE. Et je m'estimerai très heureuse de devenir sa femme.

DÉSAMBOIS. Chère enfant! que je vous embrasse!

(*Il l'embrasse.*)

MADAME DE GUY, *à part.* Pauvre Horace!

DÉSAMBOIS. Je cours chez mon notaire faire dresser le contrat Magis.

(*Il remonte.*)

MADAME DE GUY. Non... demain... nous avons le temps.

LUCILE. Oh! tout de suite, ma tante ; je veux que cela finisse...

DÉSAMBOIS, *descendant au milieu.* Il ne faut pas contrarier les inclinations! Je ramène le notaire avec le prétendu, et nous signons le contrat séance tenante... (*A part.*) Ah! tu es vif! eh bien, moi aussi! (*Saluant.*) Madame! mademoiselle!

(*Il sort vivement.*)

SCÈNE VIII. MADAME DE GUY, LUCILE, puis BERNARD.

MADAME DE GUY. Ma chère Lucile, je ne chercherai pas à te faire revenir sur ta décision... mais tu as été un peu vive.

LUCILE. Que voulez-vous! j'aime le bonheur tranquille, et je sens que j'aurais été malheureuse avec mon cousin... Toujours des querelles, des colères, des duels... car ce duel... sait-on seulement pour qui?

VOIX DE BERNARD. Oui, capitaine.

MADAME DE GUY. Chut! son domestique! (*Bernard paraît avec une valise et un porte manteau, etc.*) Où portez-vous cela?

BERNARD. Nous déménageons, madame, nous allons loger à l'hôtel.

MADAME DE GUY et LUCILE. Comment?

BERNARD. C'est l'ordre du capitaine... Il me reste à vous remercier, madame... pour toutes vos bontés, y compris le chocolat... je ne l'aime pas.. mais c'est une attention à laquelle...

MADAME DE GUY. Il ne s'agit pas de cela... Pourquoi Horace veut-il nous quitter?

BERNARD. Il paraît qu'il y va de notre dignité...

LUCILE. Ah! je comprends : à l'hôtel, M. Horace sera plus libre pour courir les aventures... les duels...

BERNARD. Les duels?

LUCILE. Oui... comme avant-hier...

BERNARD. Comment! il a eu la bonté de vous dire?...

LUCILE. Certainement.

BERNARD, *à part.* Quel honneur!

LUCILE. Avec ce jeune homme... monsieur... j'ai oublié son nom...

BERNARD. Le nom de qui?

LUCILE. De son adversaire.

BERNARD. Son adversaire... c'était moi.

LUCILE, et MADAME DE GUY. Vous?

MADAME DE GUY. Allons donc, c'est impossible!

LUCILE. Alors, ce n'était pas pour une femme?

BERNARD. Une femme? Je vous prie de croire que je me serais effacé... momentanément...

MADAME DE GUY, Mais pourquoi ce duel... étrange?

LUCILE. Oui pourquoi?

BERNARD, *très embarrassé.* Ah! pourquoi? Hum! à cause de quoi? il ne vous l'a pas dit?

LUCILE. Non.

BERNARD. Allons, mesdames, j'ai bien l'honneur...

(*Il remonte.*)

MADAME DE GUY. Non, restez! parlez!... (*Bas.*) Il y va du bonheur de votre maître.

LUCILE. Voyons, parlez-nous franchement, comme un brave soldat que vous êtes!

BERNARD. C'est que... (*A part.*) Raconter ça à des femmes, fichue corvée! (*Haut, avec effort.*) Voilà : voyez-vous, le capitaine... il n'est pas toujours bien disposé... il a ses moments, cet homme... c'est nerveux. Il paraît que je l'avais agacé... Ce n'est pas qu'il soit méchant, oh! Dieu! un cœur, une bonté! mais c'est sa jambe... il a une jambe droite... qui s'enlève comme une soupe au lait... Alors, il m'a lancé un...

MADAME DE GUY. Un... quoi?

BERNARD. Eh bien, un...

LUCILE. Un quoi?

BERNARD. Avec sa jambe droite...

MADAME DE GUY, *riant.* Ah! ah! ah!

LUCILE, *riant.* Mon pauvre garçon!

BERNARD. Vous riez? Mais je ne riais pas, moi, nom d'un tonnerre! le sang me bourdonnait dans les oreilles... il me semblait qu'on venait de me dégrader à la face du régiment ; mais je dois rendre cette justice au capitaine... il n'y a pas été par quatre chemins ; il m'a dit : « Bernard, ça... ça ne s'essuie qu'avec un coup de sabre, allons-y! »

LUCILE. Ah! c'est bien!

BERNARD. Et il a eu la bonté de me faire lui-même une petite coupure sur le bras... Voulez-vous la voir?

MADAME DE GUY. Non, c'est inutile.

LUCILE. Nous vous croyons, mon bon, mon brave Bernard...

BERNARD. Ah! mam'selle, vous qui avez une si jolie petite voix...

vous devriez le consoler, ce pauvre homme!

LUCILE. Il a du chagrin?

BERNARD. Oh! je vous en réponds... Tout à l'heure pendant qu'il pliait ses deux chemises... à coups de poing... dans sa valise... j'ai surpris une grosse larme... qui s'est sauvée tout de suite dans sa moustache.

LUCILE, *à part.* Mon pauvre Horace!

BERNARD. Ah! voir pleurer un capitaine de cavalerie!... ça fend le moral.

MADAME DE GUY. Soyez tranquille, mon ami, nous allons voir Horace, lui parler... J'espère que vous ne quitterez pas cette maison.

BERNARD. Moi, sans le chocolat, j'y serais très bien.

MADAME DE GUY. Tout s'arrangera... Emportez cela. (*Elle indique la valise.*) Et ne partez pas sans avoir reçu de nouveaux ordres.

(*Bernard sort par la droite.*)

LUCILE, *s'approchant de sa tante et s'appuyant sa tête sur son épaule.* Dites donc, ma tante...

MADAME DE GUY. Quoi, ma nièce?

LUCILE. Ce pauvre garçon... il a pleuré!

MADAME DE GUY. Ce qui veut dire : « Ma tante, ma bonne petite tante, vous seriez bien aimable d'écrire à M. Désambois pour le prier de ne pas aller chez le notaire. »

LUCILE. Ah! c'est étonnant comme vous me comprenez!

MADAME DE GUY. Tu me charges toujours de commissions charmantes!

LUCILE, *l'embrassant.* Tenez, voilà pour le papier, pour l'encre, pour la plume... Eh bien... et pour la bonne tante!

(*Elle l'embrasse.*)

MADAME DE GUY, *sortant.* Oh! l'enfant gâtée! l'enfant gâtée!

SCÈNE IX. LUCILE. HORACE.

LUCILE, *seule.* Pauvre Horace! comme il est bon!

HORACE, *sortant de sa chambre et l'apercevant.* Oh! pardon, mademoiselle... ma tante n'est pas là?

LUCILE. Non, monsieur... elle écrit une lettre...

HORACE. Avant de partir, je désire lui faire mes adieux, je vais la trouver...

LUCILE, *lui barrant le passage.* Non, monsieur, vous n'irez pas...

HORACE. Comment?

LUCILE. Vous ne partez plus!

HORACE. Mais...

LUCILE. Il n'y a pas de mais... je ne le veux pas!

HORACE. Permettez, mademoiselle ; après ce qui vient de se passer...

LUCILE. Oh! vous pouvez faire votre grosse voix... je n'ai plus peur de vous maintenant! J'ai découvert un secret...

HORACE. Un secret?

LUCILE. Oh! ne cherchez pas! il est caché dans votre moustache!

HORACE. Ma moustache?

LUCILE. Qu'il vous suffise de savoir que je vous pardonne, et que je consens à devenir votre femme.

HORACE. Est-il possible! ma petite Lucile!

LUCILE. Mais à une condition.

HORACE. Laquelle?

LUCILE. C'est que vous ne vous mettrez plus en colère.

HORACE. Oh! je te jure!... Tenez, je le jure sur cette petite sonnette qui est là... et qui me rappelle tous mes torts.

(*Il désigne la sonnette qui est sur le guéridon.*)

LUCILE. A la bonne heure!... Mais souvenez-vous du serment que vous me faites, et, si jamais vous l'oubliez, c'est elle qui vous rappellera à l'ordre.

HORACE. Maintenant, petite cousine, expliquez-moi ce rayon de soleil qui vient d'apparaître...

LUCILE. Oh! rien du tout! Je ne puis vous dire qu'une chose : votre domestique est un bien brave homme.

HORACE. Bernard?

LUCILE. Dites-moi, mon ami, il paraît qu'il n'aime pas le chocolat?

HORACE. Ça!... il manque d'enthousiasme pour ce comestible.

LUCILE. Qu'est-ce qu'il aime?

HORACE. Oh! vous n'avez pas de ça ici.

LUCILE. Dites toujours.

HORACE. Il aime le cognac... très jeune!

LUCILE. Je lui en achèterai sur ma petite bourse.

MADAME DE GUY, *dans la coulisse.* Lucile, mon enfant!

LUCILE. Ma tante m'appelle! (*A part.*) Je suis sûre que c'est encore pour collaborer. (*Haut.*) Adieu!

(*Elle sort.*)

SCÈNE X. HORACE, DÉSAMBOIS.

HORACE. Je n'y comprends rien... mais je me laisse faire.

DÉSAMBOIS, *entrant, à part.* Dans un quart d'heure, le notaire et le prétendu seront ici... Ah! le capitaine.

HORACE, *l'apercevant, le saluant.* Monsieur Désambois!...

DÉSAMBOIS, *saluant très cérémonieusement.* Monsieur!...

HORACE, *à part.* Nous avons beau faire... nous sommes toujours un peu gênés vis-à-vis l'un de l'autre. (*Haut.*) Quel temps fait-il, monsieur Désambois?

DÉSAMBOIS, *sévèrement.* Il gèle toujours, monsieur.

HORACE. Quant à moi, croyez-le, monsieur Désambois, je serai personnellement heureux de voir arriver le dégel...

DÉSAMBOIS. Cela me paraît bien difficile... mon baromètre remonte...

HORACE. C'est-à-dire que vous continuez à vous opposer à mon mariage?...

DÉSAMBOIS. Moi? Nullement... comme tuteur, j'ai fait ce que je devais faire... j'ai rempli mon devoir... Maintenant, si ces dames consentent... je suis tout prêt à signer à votre contrat...

HORACE. Ah! voilà une bonne parole!

DÉSAMBOIS, *à part.* Le notaire va venir...

HORACE. Et croyez que je regrette sincèrement... et plus que jamais...

DÉSAMBOIS. Quoi donc?

HORACE. La petite vivacité... hier... au bal... le...

DÉSAMBOIS, *froidement.* Je ne sais pas ce que voulez dire...

HORACE. Ah! oui... pardon!... c'est convenu!

SCÈNE XI. LES MÊMES, MADAME DE GUY, LUCILE.

MADAME DE GUY ; *elle tient une lettre.* Monsieur Désambois, je viens de vous écrire...

DÉSAMBOIS. A moi?

MADAME DE GUY. Pour vous prier de ne pas aller chez le notaire.

DÉSAMBOIS. Comment! il va venir avec le contrat!

HORACE. Tant mieux, nous le signerons!... Je vais donner ordre qu'on le fasse entrer.

(*Il disparaît un moment.*)

DÉSAMBOIS, *étonné.* Nous le signerons... Pas lui...

MADAME DE GUY. Oh! tout est expliqué... ce duel...

LUCILE. C'est admirable!

MADAME DE GUY. Il s'est battu avec Bernard!

DÉSAMBOIS. Son domestique! vous trouvez ça admirable?

MADAME DE GUY. Il lui devait une réparation.

LUCILE. Ce pauvre homme!... il lui avait...

MADAME DE GUY. Donné un...

DÉSAMBOIS. Quoi?

LUCILE. Avec la jambe droite...

DÉSAMBOIS, *s'oubliant.* Comment, aussi!...

MADAME DE GUY. Quoi, aussi?

DÉSAMBOIS. Rien! rien!

HORACE, *rentrant par le fond.* J'ai prévenu Baptiste... Vous savez, ma tante, que M. Désambois est un homme charmant, il ne s'oppose plus à notre mariage...

LUCILE et MADAME DE GUY. Est-il possible?

DÉSAMBOIS, *vivement.* Permettez! (*A part.*) Et M. Magis qui va venir. (*Haut.*) J'ai été tout à l'heure témoin d'une scène de violence...

MADAME DE GUY. Ça ne se renouvellera plus.

HORACE. Je l'ai juré...

(*Il montre à Lucile la sonnette placée sur le guéridon.*)

MADAME DE GUY. Sinon... moi qui suis sa tante, moi qui l'aime comme mon enfant... je serais la première à lui refuser mon consentement ; rien ne pourrait me fléchir, rien!

LUCILE. Ni moi non plus!

HORACE. C'est convenu!

DÉSAMBOIS, *mielleusement.* Mon Dieu, mes amis, qu'est-ce que je demande, moi? le bonheur de Lucile...

MADAME DE GUY. Ah! je vous retrouve!

HORACE. Vive M. Désambois!

DÉSAMBOIS, *à part.* Je vais te faire déchanter tout à l'heure! (*Haut.*) Voulez-vous, en attendant le notaire, que nous causions un peu du contrat... des affaires d'intérêt.

MADAME DE GUY. Est-ce bien nécessaire?

HORACE. Il n'y a pas de difficultés possibles.

DÉSAMBOIS. Je le pense comme vous... mais, enfin, les affaires sont les affaires!... Veuillez prendre la peine de vous asseoir. (*Lucile et madame de Guy sont assises près du guéridon. Horace se tient debout près de la cheminée. Désambois est assis à droite de la table placée au milieu. Tirant des papiers de sa poche, à part.*) Il ne s'agit plus que de le faire mettre en colère... ça ne sera pas long! (*Haut.*) Voici quelques notes que j'avais jetées pour le contrat de M. Magis... Nous avions pensé, M. le notaire et moi, que le régime de la communauté était le plus convenable...

MADAME DE GUY. C'est aussi mon avis...

DÉSAMBOIS. Ce régime, en effet, écarte toutes méfiances, prévient les soupçons blessants... les époux mettent en commun leurs biens meubles et immeubles ; le mari, chef suprême... mais tendre, conserve seul l'administration... Il peut vendre, aliéner, hypothéquer sans le concours de la femme, article 1421... Ce régime est celui de l'abandon, de la confiance mutuelle et affectueuse.

HORACE, *allant s'asseoir en face de Désambois.* C'est parfait! j'accepte la communauté.

DÉSAMBOIS. Ah! permettez... ceci est le contrat Magis... Autant de prétendus, autant de contrats différents...

MADAME DE GUY et LUCILE, *étonnées.* Hein?

HORACE. Que voulez-vous dire? expliquez-vous!

DÉSAMBOIS. Comme tuteur... je dois prévoir certaines éventualités... fâcheuses...

HORACE. Lesquelles?

DÉSAMBOIS. Par exemple... la prodigalité... Messieurs les militaires sont sujets à caution.

HORACE, *piqué.* Laissons les militaires, je vous prie...

DÉSAMBOIS, *à part.* Ça vient! (*Haut.*) Il y a encore l'incapacité dans la gestion, l'inconduite, l'infidélité du mari...

HORACE. Oh!

(*Il brise une plume.*)

DÉSAMBOIS, *à part.* Ça vient!

MADAME DE GUY. Mais, monsieur...

DÉSAMBOIS, *continuant.* Les nuits passées dans l'orgie... hors du domicile conjugal, les mauvais traitements...

HORACE, *se levant et frappant sur la table.* Sapredié! assez monsieur, je vais... (*Lucile prend la sonnette et sonne en remontant. A part.*) La sonnette!... Il était temps! (*Très aimable.*) Continuez donc, cher monsieur Désambois!

(*Il s'assied.*)

DÉSAMBOIS, *à part.* J'ai cru que ça allait venir.

LUCILE, *à Baptiste qui paraît.* Baptiste, apportez du bois!

(*Baptiste sort. Désambois s'assied à droite du guéridon; Lucile prend la chaise laissée par Désambois et la place à gauche; après avoir remis la sonnette sur le guéridon, elle s'assied.*)

DÉSAMBOIS. Je proposerai donc le régime dotal.

MADAME DE GUY. Vous n'y pensez pas!

HORACE. Je l'accepte... mais finissons.

DÉSAMBOIS. C'est le régime de la confiance... armée... (*Il prend machinalement la sonnette qu'il garde.*) Je conviens qu'au premier abord, certaines de ses dispositions peuvent paraître humiliantes pour un homme de cœur.

MADAME DE GUY, *à part.* C'est incroyable!

HORACE, *à part.* Ah! si Baptiste pouvait apporter du bois vert!

DÉSAMBOIS, *continuant.* Moi, je ne l'aurais jamais accepté. Sous ce régime, le mari, en état de suspicion... ne peut vendre ni hypothéquer, même avec le consentement de sa femme ; mais, dans certains cas, celle-ci peut se faire autoriser par le tribunal... par exemple, pour tirer son mari de prison...

HORACE, *à part.* Voilà qu'il me flanque en prison à présent!

MADAME DE GUY. Monsieur Désambois, une pareille supposition...

DÉSAMBOIS. Mon Dieu, madame, il faut s'attendre à tout. Je ne dis pas cela pour monsieur votre neveu ; mais il y a mille manières d'aller en prison. On y va pour dettes, pour coups, pour injures, cris séditieux, tapage nocturne, indélicatesse...

HORACE, *à part.* Il faut que ça finisse, je vais le jeter par la fenêtre.

(*Il va ouvrir la fenêtre.*)

DÉSAMBOIS ; *il se lève vivement, effrayé.* La fenêtre!

HORACE, *revenant à Désambois.* Monsieur Désambois, voilà un quart d'heure... (*Lucile agite le bras de Désambois et le fait sonner.*) La sonnette!... Et, c'est lui! (*Il éclate de rire. Très aimable.*) Veuillez continuer, cher monsieur Désambois!

DÉSAMBOIS, *à part, étonné.* Comment?

HORACE. J'ai le plus grand plaisir à vous écouter. (*A part.*) Va ton bonhomme de chemin, j'ai lu dans ton jeu.

(*Il reprend sa place à la table et fait des cocottes pendant la scène qui suit.*)

DÉSAMBOIS, *à Lucile.* Et maintenant, pauvre enfant, chère Lucile, fasse le ciel que vous n'ayez pas trop tôt à vous repentir de cette union! (*A part, regardant Horace.*) Il fait des cocottes! (*Haut.*) De cette union... fatale...

LUCILE et MADAME DE GUY. Mais, monsieur...

DÉSAMBOIS. Que j'en ai vu pleurer des jeunes filles, entraînées par leur cœur vers des hommes... des êtres indignes de porter ce nom!

HORACE, *à part.* Charmant!

(*Il lui envoie un baiser.*)

DÉSAMBOIS, *à part.* Ça ne vient pas!

MADAME DE GUY, *à part.* C'est un modèle de patience!

DÉSAMBOIS, *continuant.* Mais bientôt le mirage s'efface... Que leur reste-t-il? (*A part, regardant Horace.*) Il est agaçant avec ses cocottes! (*Haut.*) Un cortège de larmes, de douleurs... et de coups de cravache!

MADAME DE GUY, *se levant.* Monsieur!

LUCILE, *se levant avec colère.* Assez! Votre conduite est indigne!

HORACE, *à part.* Tiens, c'est elle qui s'emporte!

(*Il va à la cheminée.*)

LUCILE. Depuis un quart d'heure, vous insultez un homme...

(*Horace a pris une sonnette sur la cheminée et sonne, Lucile s'arrête et éclate de rire.*)

HORACE, *riant aussi.* Ah! ah! ah!

DÉSAMBOIS, *frappant sur la table.* Mais... ces rires sont indécents, monsieur, mademoiselle... je proteste!

(*Horace et Lucile carillonnent et rient.*)

SCÈNE XII. LES MÊMES. BERNARD.

BERNARD, *entrant.* M. Célestin Magis.

DÉSAMBOIS. Qu'il entre!

MADAME DE GUY. Non!... Dites-lui que nous sommes à Fontainebleau pour quelque temps...

HORACE. Il faudra pourtant bien le prévenir un jour.

BERNARD. Il y a là aussi une espèce d'homme qui se dit notaire.

TOUS. Le notaire!

DÉSAMBOIS. Il peut se retirer.

MADAME DE GUY. Mais du tout!

LUCILE. Par exemple!

MADAME DE GUY. Nous allons signer le contrat.

BERNARD. Il est dans le petit salon.

MADAME DE GUY. Je vais le recevoir. Viens, Lucile.

(*Elle sort avec Lucile; Bernard les suit.*)

DÉSAMBOIS, *à part.* Le contrat! je suis pris! Que faire? Si je pouvais... ça romprait tout!

HORACE. Eh bien, mon bon monsieur Désambois, j'espère que vous allez retrousser vos manches, et nous mouler une signature.

DÉSAMBOIS, *à part.* Essayons! (*Haut.*) Épousez Lucile, monsieur... mais j'en suis pour ce que j'ai dit.

HORACE. Quoi donc?

DÉSAMBOIS. Le monde est plein de croqueurs de dots.

(*Il tourne le dos.*)

HORACE, *se retournant vers lui.* Ah! vous êtes un gourmand! *Non bis in idem!*

DÉSAMBOIS, *étonné.* Du latin!

MADAME DE GUY, *reparaissant avec Lucile.* Eh bien, messieurs...

LUCILE. Mon cousin...

HORACE. Allons, monsieur Désambois, le bras à ma tante.

DÉSAMBOIS. Mais...

HORACE. Oh! ne craignez rien... je passe le premier.

(*Il va au fond offrir son bras à Lucile.*)

DÉSAMBOIS, *à part.* Cet homme n'a pas de sang dans les veines!

(*Il donne le bras à M^me^ de Guy-Robert.*)

La station Champbaudet

Comédie-Vaudeville en trois actes

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 7 mars 1862.

Collaborateur M. Marc-Michel.

Personnages	*Acteurs qui ont créé les rôles.*
PAUL TACAREL.	*MM. Gil-Pérès.*
LETRINQUIER, rentier.	*Lhéritier.*
THÉODORE GARAMBOIS, employé au télégraphe.	*Pellerin.*
ARSÈNE, domestique.	*Lassouche.*
DUROZOIR, vieil employé.	*Mercier.*
MADAME CHAMPBAUDET, veuve (47 ans).	*Mmes Thierret.*
NINA LETRINQUIER, sœur de Letrinquier.	*Delille.*
CAROLINE, fille de Letrinquier.	*Damain.*
VICTOIRE, bonne.	*Victorine.*
UNE DAME VOILÉE.	*Louise Dubus.*
INVITÉS.	

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER

Un petit salon octogone chez M^me^ Champbaudet. Ameublement confortable. A gauche, premier plan, contre la cloison, une toilette, sur laquelle sont des flacons, des cosmétiques, une sonnette. Au deuxième plan, une porte. Porte d'intérieur dans le pan coupé de gauche. Porte principale au fond, donnant sur l'escalier, que l'on voit quand la porte est ouverte. Fenêtre au pan coupé de droite. Porte au second plan. Table avec tapis au premier plan de droite. Tapis sur le parquet. Gravures encadrées aux murs. Chaises. Fauteuils.

SCÈNE I. MADAME CHAMPBAUDET, puis ARSÈNE.

MADAME CHAMPBAUDET, *debout et se regardant dans une petite glace à main.* Je ne veux pas me flatter...

non!... mais il y a des matins... quand le ciel est pur... et que ma toilette est terminée... où je me donnerais tout au plus... tout au plus trente ans. (*Minaudant.*) Mon petit bonnet rose me coiffe comme un bijou... J'ai l'air d'une petite fleur ; mais il ne tient pas... Sonnons ma femme de chambre.

(*Elle se rassied devant sa toilette et sonne.*)

ARSÈNE, *paraissant par la porte du pan coupé de gauche.* Madame a sonné ?

MADAME CHAMPBAUDET. Pas vous, mon garçon... Justine.

ARSÈNE. Justine ? Elle n'est plus ici... Madame l'a renvoyée hier pour inconduite.

MADAME CHAMPBAUDET. Ah! c'est juste. Mon Dieu, que faire ?... il va venir. (*A Arsène.*) Sauriez-vous attacher une épingle ?

ARSÈNE. Des fois.

MADAME CHAMPBAUDET. Eh bien... tenez... placez-moi celle-ci... là, à gauche... et prenez garde de me piquer.

ARSÈNE, *à lui-même.* J'étais en train de faire les lampes... mais ça ne fait rien. (*Il s'essuie les mains avec son tablier et coiffe madame Champbaudet en lui disant :*) Madame!... un malheur... le robinet de la fontaine *s'a* cassé... C'est celui à l'eau filtrée... et je guette le fontainier quand il passera avec sa petite trompette... Je l'entends tous les jours vers une heure...

MADAME CHAMPBAUDET. Aïe! vous me piquez!

ARSÈNE. C'est pas moi... c'est l'épingle... Pour lors, madame m'autorise à acheter un autre robinet ?

MADAME CHAMPBAUDET, *se levant.* Mais oui... vous m'ennuyez avec votre fontaine!... Le coiffeur n'a rien apporté pour moi ?

ARSÈNE. Non, madame...

MADAME CHAMPBAUDET. C'est bien... merci...

ARSÈNE. Puisque madame m'autorise... je vas guetter le fontainier.

(*Il sort.*)

SCÈNE II. MADAME CHAMPBAUDET, seule.

Dans un quart d'heure Paul sera ici... Paul Tacarel, vingt-six ans... et architecte!... un front d'artiste!... Je dis Paul parce qu'il n'est pas là... mais, quand il y est, je l'appelle monsieur Paul... J'ai toujours eu de la tenue! Un jour, ce jeune homme... que je n'avais jamais vu... se présente chez moi et me dit : « Madame, vous avez eu le malheur de perdre monsieur votre mari, un ancien marchand de bois. — C'est vrai, monsieur. — Est-ce que vous ne songez pas à lui élever un monument ? — Pour quoi faire, monsieur ? — Mais pour consacrer sa mémoire. — Mon Dieu, je vous avoue que je n'y pensais pas... » Et c'est la vérité, jamais l'idée ne m'était venue de... Mais ce jeune architecte est si bien... si respectueux... si assidu... Il déroule avec tant de grâce ses plans, ses devis... il les explique avec tant de charme... que, ma foi!... je me suis décidée de consacrer la mémoire de feu Champbaudet... Depuis deux mois, Paul vient tous les jours à une heure... Nous causons du mausolée... Il me regarde, je le regarde... Je

m'abreuve de son souffle enivrant... car il m'aime! une voix secrète me le dit... Mais il est comme moi... il n'ose... il n'ose se déclarer... Ah! si j'étais homme, il me semble que j'oserais, moi!...! (*La pendule sonne.*) Une heure!... Il va venir. (*Coup de sonnette à la porte extérieure.*) C'est lui...! Quelle exactitude!... Ah! c'est de l'amour!

SCÈNE III. MADAME CHAMPBAUDET, TACAREL.

TACAREL, *entrant avec un carton-portefeuille sous le bras.* Madame, je vous présente mon respect... Je ne suis pas en retard?

MADAME CHAMPBAUDET. Oh! non!... Et laissez-moi vous remercier de toutes les forces de mon âme...

TACAREL. De quoi?

MADAME CHAMPBAUDET. Mais de votre ponctualité... (*A part.*) De la tenue! de la tenue!

TACAREL. C'est mon devoir... (*A part.*) Elle a dû être très bien, cette femme-là, vers la pointe de 1830!

(*Il va poser son chapeau sur une chaise, au fond, puis il vient placer son carton sur la petite table de droite.*)

MADAME CHAMPBAUDET, *à part.* Il ne me dit rien de mon petit bonnet rose. (*Elle joue avec ses rubans pour attirer son attention.*) Hum!

TACAREL. Madame, je vous apporte quelques nouveaux croquis de monuments tumulaires...

MADAME CHAMPBAUDET. Dessinés par vous, cela doit être ravissant!

(*Elle s'assied.*)

TACAREL. Ah! madame! (*A part.*) J'entends marcher là-haut... Le mari d'Aglaé n'est pas encore parti. (*Haut, s'asseyant et montrant ses plans.*) Voici un petit sarcophage dans le style grec... avec colonnettes, architraves, fronton et stylobate...

MADAME CHAMPBAUDET. Ah! c'est charmant! le délicieux petit chalet!... Et quel serait le prix?

TACAREL. Trois mille francs.

MADAME CHAMPBAUDET. C'est trop cher!...

TACAREL. En voici un autre dans des prix plus doux... une simple colonne surmontée d'un buste en marbre... c'est de très bon goût.

MADAME CHAMBAUDET. Est-ce qu'on ne pourrait pas supprimer la colonne?

TACAREL. Sur quoi poserions-nous le buste? On ne peut pas le pendre comme un réverbère.

(*Il rit.*)

MADAME CHAMPBAUDET, *riant.* C'est juste... Et... quel serait le prix?

TACAREL. Dix-huit cents francs.

MADAME CHAMPBAUDET. Oh! c'est trop cher?

TACAREL, *à part.* Elle *liarde* avec la mémoire de Champbaudet. (*Haut.*) Dame, quand on veut du marbre...

MADAME CHAMPBAUDET, *vivement.* Mais je ne demande pas de marbre.

TACAREL. Oh! très bien!... Alors je vous proposerai de la brique de Bourgogne.

MADAME CHAMPBAUDET, *gaiement.* Justement, Champbaudet était de la Bourgogne.

TACAREL. Et puis c'est gentil, c'est riant! Comme mausolée, c'est ce qu'on fait de plus gai dans ce moment.

MADAME CHAMPBAUDET. Voilà mon affaire! Et... quel serait le prix?

TACAREL. Douze cents francs!

MADAME CHAMPBAUDET, *se levant.* Ah! c'est trop cher!

TACAREL, *à lui-même.* Encore!

MADAME CHAMPBAUDET. Mon mari était un homme simple... économe... avare même. (*S'attendrissant tout à coup.*) Ah! monsieur Paul, il m'a rendue bien malheureuse... allez!

TACAREL. Il n'y est plus! consolez-vous!

MADAME CHAMPBAUDET. Si vous saviez! Je ne pouvais pas garder de cuisinières.

TACAREL. Il était difficile sur la nourriture?

MADAME CHAMPBAUDET. Non; il était coureur, emporté!... infidèle!...

TACAREL. Très bien! il fallait me dire ça plus tôt! Nous lui offrirons du moellon de Nanterre à treize francs le mètre...

MADAME CHAMPBAUDET. Cube?

TACAREL. Cube! (*A part.*) Je n'entends plus marcher là-haut... il doit être parti.

MADAME CHAMPBAUDET. Nous en recauserons, monsieur Paul... Je ne suis pas encore décidée.

TACAREL. Oh! quand vous voudrez... Je ne suis pas pressé...

MADAME CHAMPBAUDET, *assise à gauche, près de la toilette.* Cela ne vous dérange donc pas, de venir ainsi tous les jours chez une pauvre veuve?

TACAREL. Au contraire, cela m'arrange... parce que...

MADAME CHAMPBAUDET. Parce que?...

TACAREL. J'éprouve un plaisir infini à me rencontrer avec un esprit aussi charmant que le vôtre.

MADAME CHAMPBAUDET. Ah! monsieur Paul... (*A part.*) Il va oser!

TACAREL. Plaisir qui s'augmente encore, s'il est possible...

MADAME CHAMPBAUDET, *émue.* Ah! monsieur Paul!

TACAREL. Par la considération respectueuse qui est due à l'honorabilité de votre caractère... imposant.

MADAME CHAMPBAUDET, *désappointée.* Ah!... (*A part.*) Il n'ose pas!

TACAREL, *regardant le plafond, à part.* Aglaé doit être seule... Impossible de m'en assurer.

MADAME CHAMPBAUDET, *se levant.* Monsieur Paul... je le vois bien... vous manquez de confiance en moi!

TACAREL, *à part, sans l'écouter.* Elle me gêne... il faut la renvoyer!

MADAME CHAMPBAUDET. Vous me croyez le cœur sec... c'est une erreur... J'ai encore là... des trésors d'illusions.

TACAREL, *à part.* J'ai mon moyen!

MADAME CHAMPBAUDET. Vous me comprenez... car vous êtes artiste.

TACAREL. Architecte!... et, à ce titre, voulez-vous me permettre une légère observation sur l'édifice de votre coiffure?

MADAME CHAMPBAUDET. Mon bonnet rose!... Comment le trouvez-vous?

TACAREL. A vous parler franchement, je préférais celui que vous portiez hier!

MADAME CHAMPBAUDET. Mon bleu?

TACAREL. Précisément; le bleu, c'est la couleur du ciel!

MADAME CHAMPBAUDET, *vivement.* Oh! je vais le mettre!... je vais le mettre!... Attendez-moi, Paul... (*Se reprenant.*) monsieur Paul. (*A part.*) De la tenue! de la tenue!

(*Elle entre dans sa chambre, à droite.*)

SCÈNE IV

TACAREL, *seul. Il tire de sa poche une petite trompette de marchand de robinets.* Avertissons bien vite Aglaé de ma présence... Elle demeure au-dessus... au troisième... (*Il met la trompette à sa bouche et la retire.*) C'est une femme mariée à un employé du télégraphe... Elle n'a pas encore couronné ma flamme... et je tiens fortement à liquider cette aventure avant fin courant... car on s'occupe de me marier... Il y a un notaire qui se remue pour ça... et il se peut que d'un moment à l'autre... (*Il met la trompette à sa bouche et la retire.*) Sous prétexte de mausolée, j'ai fait la connaissance de la veuve Champbaudet... Son petit local m'est très commode. Avant de monter au troisième, je m'arrête au second... C'est ma station... la station Champbaudet... Dix minutes d'arrêt! (*Montrant sa trompette.*) Je donne le signal avec ceci... et j'attends la réponse... Quand M. Garambois, son mari, est sorti, Aglaé joue sur son piano: (*Chantant.*) *J'ai du bon tabac...* et je monte. — Quand il est là-haut, et que je ne dois pas monter, elle joue: (*Chantant.*) *Marie, trempe ton pain!...* C'est très ingénieux... (*Achevant l'air.*) *dans la sauce!* Voyons ce qu'elle va me jouer!

(*Il souffle dans sa trompette et en tire deux ou trois sons.*)

SCÈNE V. TACAREL, ARSÈNE, MADAME CHAMPBAUDET.

ARSÈNE, *entrant vivement par le côté gauche, pan coupé.* Le voilà... je l'ai entendu! (*Il court à la fenêtre et l'ouvre en criant:*) Marchand de robinets! marchand de robinets!

(*Il regarde dans la rue.*)

TACAREL, *à part, cachant sa trompette.* Qu'est-ce qu'il veut, celui-là?

MADAME CHAMPBAUDET, *entrant en bonnet bleu.* Ce tapage... Qu'y a-t-il?

TACAREL. Je ne sais pas!

ARSÈNE, *quittant la fenêtre.* Je ne vois dans la rue qu'une laitière.

MADAME CHAMPBAUDET. On aurait juré que ce bruit venait d'ici.

TACAREL. La fenêtre était ouverte, et, vous savez, le bruit monte.

ARSÈNE. Madame, je vais courir après le marchand, il me faut mon robinet.

(*Il sort par la gauche, pan coupé.*)

TACAREL, *à part.* C'est drôle, le piano ne répond pas...

MADAME CHAMPBAUDET, *à part.* Il ne voit donc pas mon bonnet bleu!

SCÈNE VI. TACAREL, MADAME CHAMPBAUDET, GARAMBOIS.

GARAMBOIS, *entrant brusquement par le fond.* Votre serviteur, madame!

MADAME CHAMPBAUDET. Ah! mon Dieu, monsieur... vous m'avez fait peur!...

TACAREL, *à part.* Quel est celui-là?

GARAMBOIS. Madame, je suis votre voisin... je demeure au-dessus.

TACAREL, *à part.* Garambois! le mari!

GARAMBOIS. Et je viens vous présenter une requête. (*Apercevant Tacarel et saluant froidement.*) Monsieur...

TACAREL, *troublé.* Monsieur...

GARAMBOIS, *à part.* C'est le petit sigisbée dont le portier m'a parlé, et qui vient tous les jours.

TACAREL, *à part.* Il m'épluche!

MADAME CHAMPBAUDET. Eh bien, monsieur?

GARAMBOIS. Monsieur est votre parent? (*Avec intention.*) Je suis indiscret peut-être?...

MADAME CHAMPBAUDET. Mais pas du tout...

GARAMBOIS, *à part.* Elle a rougi!

TACAREL. Je suis l'architecte de madame.

GARAMBOIS, *incrédule.* L'architecte?... madame fait construire?...

MADAME CHAMPBAUDET. Voyons, monsieur, cette requête?

GARAMBOIS, *à part.* Elle a encore rougi! (*Haut.*) Madame, je viens vous prier de ne pas sonner de la trompette aussi souvent que cela!...

MADAME CHAMPBAUDET. Moi, monsieur?

TACAREL, *à part.* Ah! bon.

GARAMBOIS. Oui, madame, tous les jours, à une heure précise, quand je descends l'escalier pour me rendre à mon télégraphe électrique... j'entends votre instrument criard.

MADAME CHAMPBAUDET. Eh! monsieur, c'est le marchand de robinets qui passe dans la rue.

TACAREL, *vivement.* C'est le marchand de robinets.

GARAMBOIS. Vous croyez?... J'aurais pourtant juré...

TACAREL. Vous savez, le bruit monte!

GARAMBOIS. N'en parlons plus.

MADAME CHAMPBAUDET. Pardon, de mon côté, j'ai aussi une requête à vous adresser.

GARAMBOIS. A moi?

MADAME CHAMPBAUDET. Pour-

riez-vous prier madame, quand elle joue du piano, de varier un peu ses airs?

TACAREL, *à part, inquiet.* Aïe! aïe!

GARAMBOIS. Comment?

MADAME CHAMPBAUDET. Tous les jours à une heure précise... elle joue : *J'ai du bon tabac:* c'est agaçant.

TACAREL, *à part.* Pour me prévenir qu'elle est seule!

GARAMBOIS. Vous faites erreur, madame, ma femme ne joue qu'un air... toujours le même, c'est *Marie, trempe ton pain!* pour l'apprendre à son perroquet.

TACAREL, *à part.* Et pour m'avertir que tu es là-haut!

MADAME CHAMPBAUDET. Mais je vous assure que j'ai entendu le *Bon Tabac.*

GARAMBOIS. C'est impossible! vous aurez confondu le *Bon Tabac* avec *Marie, trempe ton pain.* (*On entend jouer au-dessus :*) *J'ai du bon tabac.*

MADAME CHAMPBAUDET. Là!... écoutez!

GARAMBOIS. Hein?... Le *Bon Tabac!* c'est absurde! elle va embrouiller son perroquet.

MADAME CHAMPBAUDET. Ça a l'air d'être une réponse à la trompette du fontainier.

TACAREL, *vivement.* Oh! quelle plaisanterie! (*A part.*) Elle vend la mèche!

GARAMBOIS. C'est bien drôle!... bien drôle!... serait-ce un signal?... Que je suis bête!... Un marchand de robinets!...

TACAREL, *riant.* Ah!... ah!... un marchand de robinets!

GARAMBOIS, *froidement.* Monsieur... je me fais l'honneur de parler à madame. (*A lui-même.*) Je suis fou!... Allons donc! je vais à mon télégraphe électrique. (*Fausse sortie.*) Ah! madame, j'oubliais, les locataires de la maison sont dans l'intention de faire placer un tapis dans l'escalier... Seriez-vous disposée à contribuer pour votre quote-part?...

MADAME CHAMPBAUDET, *impatientée.* Je ne sais pas, monsieur, je suis en affaires...

GARAMBOIS. Très bien, j'aurai l'honneur de vous revoir. (*Saluant.*) Madame... monsieur... désolé de vous avoir dérangés... (*A part.*) C'est une belle femme.

TACAREL, *à part.* Bon, il file!

GARAMBOIS, *à lui-même.* Où donc est mon parapluie?... Je l'ai oublié là-haut, je remonte... (*Il sort.*)

SCÈNE VII. MADAME CHAMPBAUDET, TACAREL.

TACAREL, *à part, prenant son chapeau.* Le voilà parti... je grimpe!... (*Haut.*) Madame...

MADAME CHAMPBAUDET. Comment! vous partez déjà?

TACAREL. Mille pardons, mais une affaire...

MADAME CHAMPBAUDET. Ah! restez... nous n'avons encore rien décidé.

TACAREL. Ce sera pour demain... un rendez-vous très important... On m'attend à une heure et demie.

MADAME CHAMPBAUDET. Oh! quel malheur! moi qui vous avais préparé une petite collation...

TACAREL, *à part.* Un buffet!... Ma station a un buffet!

MADAME CHAMPBAUDET. De la crème, des chatteries...

TACAREL. Oh! impossible! je le regrette.

MADAME CHAMPBAUDET, *l'accompagnant.* A demain... sans faute.

TACAREL. Sans faute. (*Il est sur le seuil de la porte, lorsqu'on entend au-dessus l'air de* Marie, trempe ton pain!) (*S'arrêtant.*) Ah! Sapristi!

MADAME CHAMPBAUDET, *sans le voir.* Encore ce piano!

(*Elle redescend.*)

TACAREL, *à part. Marie, trempe ton pain!...* « Ne montez pas!... » Je vais attendre!

MADAME CHAMPBAUDET, *qui le croit parti, s'est assise près de sa toilette. Rêveuse et à part.* Dès qu'il est parti, il me semble que le soleil se couche et que la nuit vient!

TACAREL, *qui est redescendu et s'est assis à droite, près de la table.* Pardon, je fais une réflexion.

MADAME CHAMPBAUDET, *se retournant et avec joie.* Comment! vous? mais votre rendez-vous?

TACAREL, *galamment et se levant.* Il y a des personnes près desquelles on oublie tous les rendez-vous!

MADAME CHAMPBAUDET, *avec élan.* Paul! (*Se reprenant.*) Monsieur Paul!

TACAREL, *s'approchant d'elle.* Excusez ma franchise...

MADAME CHAMPBAUDET. Ainsi vous acceptez ma petite collation?

TACAREL. Mais c'est-à-dire...

MADAME CHAMPBAUDET, *se levant et passant à droite en sautillant et frappant dans ses mains.* Ah! que je suis contente! ah! que je suis contente!

TACAREL, *à part, passant à gauche.* C'est criminel de faire sautiller ainsi une femme d'âge.

MADAME CHAMPBAUDET, *ôtant le carton de dessus la table.* Nous allons faire là notre petite dînette.

TACAREL, *à part.* Je voudrais bien savoir si le Garambois est toujours là-haut. (*Il tire machinalement sa trompette et la recache vivement.*) Pas devant elle!... Il faut qu'elle change encore de bonnet. (*Haut.*) Tiens! vous avez mis un bonnet bleu!...

MADAME CHAMPBAUDET, *à part.* Il l'a vu. (*Haut.*) C'est vous qui m'en avez priée.

TACAREL. Moi?...

MADAME CHAMPBAUDET. Vous m'avez dit : « Le bleu, c'est la couleur du ciel! »

TACAREL. Oui, mais le rose vous va si bien!

MADAME CHAMPBAUDET, *étonnée.* Ah!

TACAREL. La rose, c'est la couleur du printemps.

MADAME CHAMPBAUDET. Petit capricieux!

TACAREL. Mais...

MADAME CHAMPBAUDET, *tendrement.* Taisez-vous! on va le remettre!...

TACAREL. Ah! que vous êtes bonne!

MADAME CHAMPBAUDET. Mais attendez-moi... (*D'un ton de reproche affectueux.*) Hier vous m'avez envoyée revêtir mon bonnet mauve... et, quand je suis revenue, vous étiez parti... vilain!

TACAREL. Ce n'est pas ma faute... On avait joué là-haut *J'ai du bon tabac...* Et c'est plus fort que moi, quand j'entends cet air-là... ça me prend sur les nerfs, il faut que je monte... (*Se reprenant.*) Il faut que je parte!

MADAME CHAMPBAUDET. C'est intolérable!... je déménagerai!...

TACAREL, *vivement.* Oh! mais non! je ne veux pas!

MADAME CHAMPBAUDET. Pourquoi?

TACAREL, *tendrement.* Il y a des souvenirs qu'on ne déménage pas!

MADAME CHAMPBAUDET. Ah! Paul! (*Se reprenant.*) Monsieur Paul! (*A part, en sortant.*) C'est un ange! un ange!

ENSEMBLE. Air du *Secrétaire de Madame.*

MADAME CHAMPBAUDET

Je vais donc, pour vous satisfaire,
Me coiffer au gré de vos vœux;
Car le bonnet que je préfère
Est celui qui vous plaît le mieux.

TACAREL.

Quittez donc, pour me satisfaire,
Votre bonnet à rubans bleus;
C'est le rose que je préfère,
C'est celui qui vous sied le mieux.

(*Elle sort à droite.*)

SCÈNE VIII. TACAREL, puis ARSÈNE et MADAME CHAMPBAUDET.

TACAREL, *seul.* Ma sortie du bonnet commence à s'user... Demain, il faudra que je trouve autre chose. (*Tirant sa petite trompette.*) Tâchons de savoir définitivement ce qui se passe là-haut.

(*Il sonne de la trompette.*)

ARSÈNE, *entrant vivement et se précipitant à la fenêtre.* C'est lui... c'est lui! Marchand de robinets! marchand de robinets!

MADAME CHAMPBAUDET, *accourant en bonnet rose.* Encore! c'est trop fort!

TACAREL, *qui a caché sa trompette et feignant l'étonnement.* Avez-vous entendu?

ARSÈNE, *se retirant de la fenêtre.* Pas un chat dans la rue!

TACAREL. Il y a peut-être un fontainier... en chambre... dans la maison!

MADAME CHAMPBAUDET. C'est possible. (*A Arsène.*) Il faut s'informer... Arsène, courez chez le portier.

ARSÈNE. Oui, madame... Ah! à propos!... voilà ce que votre coiffeur vient d'apporter pour vous.

(*Il tire d'un papier une longue fausse natte.*)

MADAME CHAMPBAUDET, *s'en saisissant vivement. A part.* Hein? Maladroit!... devant lui!

(*Elle la fourre dans sa poche.*)

TACAREL, *à part.* Une rallonge!

ARSÈNE, *soulevant un bout de la natte qui sort de la poche.* Madame... il en passe.

MADAME CHAMPBAUDET, *cachant la natte et furieuse.* Mais taisez-vous donc! imbécile! bête! butor!

ARSÈNE. Quoi qu'y a?

TACAREL, *à part.* Ne touchez pas à la mèche.

MADAME CHAMPBAUDET. Sortez de chez moi!... allez-vous-en!... je vous chasse.

ARSÈNE. Ah! bon! ça m'est ben égal! (*A part.*) J'ai une place en réserve.

MADAME CHAMPBAUDET. Excusez-moi, monsieur Tacarel...

ARSÈNE, *qui remontait, redescendant.* Ah! monsieur Tacarel, quoique chassé, je veux bien vous dire que j'ai fait entrer dans la cuisine un clerc de notaire qui demande à vous parler.

TACAREL. Un clerc de notaire?

MADAME CHAMPBAUDET. Dans la cuisine?... Faites entrer!

TACAREL, *à part.* Oh! c'est pour mon mariage... (*Haut.*) Non, non... J'y cours... Vous permettez, madame?

MADAME CHAMPBAUDET. Comment donc!

TACAREL, *en sortant.* Dans la cuisine!... a-t-on jamais vu!...

(*Tacarel et Arsène sortent par le pan coupé.*)

SCÈNE IX. MADAME CHAMPBAUDET, puis GARAMBOIS.

MADAME CHAMPBAUDET, *seule.* L'animal! me remettre devant ce jeune homme... l'a-t-il vu? Mon Dieu! l'a-t-il vu?

GARAMBOIS, *entrant brusquement.* Votre serviteur, madame!

MADAME CHAMPBAUDET, *sursautant.* Ah! mon Dieu!... monsieur!... vous me faites des frayeurs!...

GARAMBOIS, *très animé pendant toute la scène.* Madame, je viens encore d'entendre la trompette.

MADAME CHAMPBAUDET. Moi aussi... Après?

GARAMBOIS. Et je veux savoir si, cette fois, le piano répondra. (*Il se campe sur une chaise près de la table.*) Vous permettez?

MADAME CHAMPBAUDET. Que faites-vous?...

GARAMBOIS. Je serai très bien ici pour entendre!

MADAME CHAMPBAUDET. Par exemple! prendre mon appartement pour observatoire!

GARAMBOIS, *se levant.* Elles sont dures, vos chaises!... madame, ma position est affreuse...

MADAME CHAMPBAUDET. Mais, monsieur...

GARAMBOIS, *montrant un porte-cigares, avec rage.* Que dites-vous de ceci, madame?

MADAME CHAMPBAUDET, *outrée.* Un porte-cigares! monsieur, je ne fume pas.

GARAMBOIS, *furieux.* Moi, non plus, madame!... Eh bien, que penseriez-vous... répondez... si vous aviez trouvé cet ustensile... dans la chambre de votre femme?... (*Violemment.*) Mais répondez donc!

MADAME CHAMPBAUDET. Eh!

vous m'ennuyez! est-ce que cela me regarde?...

GARAMBOIS. C'est vrai! nous ne nous connaissons pas!

MADAME CHAMPBAUDET. Eh bien, alors...

GARAMBOIS, *furieux.* - Oh ! Aglaé!... si je savais!

(*Il renverse une chaise.*)

MADAME CHAMPBAUDET. Bien! elle est cassée!

GARAMBOIS. Elles ne sont pas solides, vos chaises!... elles sont dures... et pas solides! C'est de la camelote! Mais, aujourd'hui, on veut du bon marché.

MADAME CHAMPBAUDET. Ah çà! monsieur, de quoi vous mêlez-vous?

GARAMBOIS, *brusquement.* Madame, je ne vous parle pas... Chacun a ses affaires... Vous avez un architecte... moi, j'ai des inquiétudes!

MADAME CHAMPBAUDET. J'ai un architecte! Comment l'entendez-vous?

GARAMBOIS. Du mauvais côté!

MADAME CHAMPBAUDET, *outrée.* Monsieur, sortez!

GARAMBOIS, *se jetant dans un fauteuil près de la toilette.* J'attends le piano!...

MADAME CHAMPBAUDET. Mais, monsieur...

GARAMBOIS. Vos fauteuils ne sont pas meilleurs! Tout cela, c'est de la pacotille!...

MADAME CHAMPBAUDET. Pacotille?

GARAMBOIS. Chut! (*On entend au-dessus l'air : J'ai du bon tabac.*) C'est bien ça... Le *Bon tabac!* (*Se levant.*) Plus de doute! c'est un signal pour appeler le musicien... On me croit à mon télégraphe!... (*Serrant la main de M^me^ Champbaudet avec énergie.*) On me croit à mon télégraphe!...

MADAME CHAMPBAUDET, *se dégageant.* Mais vous me cassez les doigts!

GARAMBOIS. Taisez-vous ; je couve un stratagème!... (*A lui-même.*) Je vais envoyer Aglaé... la coupable Aglaé, dîner chez sa tante... je m'installe au piano... et je joue : *J'ai du bon tabac* jusqu'à extinction! Je verrai bien si l'on viendra! (*Sortant brutalement.*) Madame, je vous remercie!

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE X. MADAME CHAMPBAUDET, puis TACAREL.

MADAME CHAMPBAUDET, *seule, très agitée.* Cet homme m'a exaspérée, j'étouffe... j'ai besoin d'air!

(*Croyant tirer son mouchoir, elle prend sa natte pour s'éventer.*)

TACAREL, *rentrant par la gauche, pan coupé.* Madame, mille fois pardon...

MADAME CHAMPBAUDET, *s'éventant.* Ah! monsieur Paul!... si vous aviez été là, vous m'auriez protégée! une pauvre femme seule! (*Apercevant sa natte.*) Oh!

TACAREL, *de même.* Oh! (*A part.*) Elle marivaudait avec sa natte!

MADAME CHAMPBAUDET, *à part.* Il l'a vue!

(*Elle la fourre vivement dans sa poche.*)

TACAREL. Madame, il en passe!

MADAME CHAMPBAUDET, *rentrant vivement le bout.* Ce n'est pas à moi!... C'est pour une de mes amies de province qui a eu des chagrins.

TACAREL. Je m'en doutais...

MADAME CHAMPBAUDET. Attendez-moi là... j'ai mille choses à vous dire... Je vais chercher notre petite collation. (*A part, en sortant.*) C'est peut-être mal de le tromper?... Mais, quand nous serons mariés, je lui avouerai toutes mes petites annexions! (*Haut.*) A bientôt, à bientôt!

(*Elle entre dans une pièce latérale, à gauche.*)

SCÈNE XI. TACAREL, puis UNE DAME VOILÉE, puis MADAME CHAMPBAUDET.

TACAREL, *seul.* Je ne sais pas si Aglaé a répondu... Ce clerc de notaire est bègue.. Il n'en finissait plus de me raconter comme quoi il m'avait cherché chez moi, à mon cercle... et dans mille autres lieux... pour me remettre une lettre de son patron... La voici... très pressée. (*Lisant.*) « Mon cher client, je vous ai enfin découvert un parti qui réunit toutes les convenances. » (*Parlé.*) Très bien... (*Lisant.*) « La première entrevue aura lieu ce soir. » (*Parlé.*) Ah! sapristi! (*Lisant.*) « Vous êtes attendu à dix heures précises, chez M. Letrinquier, père de la jeune personne, rue du Foin, au Marais, nº 15... Vous vous présenterez comme architecte... Le père est censé faire bâtir... et vous êtes censé ne rien savoir... Brûlez ma lettre! » (*Parlé.*) Ce soir, à dix heures! (*On entend l'air du* Bon Tabac *joué plus vigoureusement que jamais à l'étage supérieur.*) Le *Bon Tabac!...* Elle m'appelle!... (*Tirant sa montre.*) Quatre heures!... j'ai encore six heures de célibat pour régulariser mon opération Garambois... Allons-y!

(*Il va vers la porte du fond et l'ouvre. Une dame voilée se laisse entrevoir.*)

LA DAME VOILÉE, *vivement.* Ne montez pas. C'est mon mari qui joue!

(*Elle disparaît.*)

TACAREL. Bigre! le mari!... Et sa femme descend l'escalier... Si je lui proposais mon bras... (*S'adressant au plafond.*) Pianote, mon bonhomme, pianote!... Je vais la suivre!

MADAME CHAMPBAUDET, *entrant avec un plateau servi.* Où allez-vous?

TACAREL, *sur le seuil.* Adieu! adieu!...

MADAME CHAMPBAUDET. Mais ma collation?

TACAREL. Impossible! N'entendez-vous pas l'air : *J'ai du bon tabac?* (*Il indique l'étage au-dessus, où l'on entend jouer du piano avec rage.*) *J'ai du bon tabac!...* Bonsoir!

(*Il disparaît par le fond en courant.*)

MADAME CHAMPBAUDET, *éplorée.* A demain! (*Montrant le poing au plafond.*) Oh!... l'air qui le fait partir! (*Tombant sur une chaise, à droite, près de la table.*) Ah! je donnerai congé!

ARSÈNE, *un paquet à la main.* Si madame veut visiter mes hardes...

(*L'orchestre joue fortissimo l'air* J'ai du bon tabac. *Le rideau tombe.*)

ACTE DEUXIÈME

Un salon chez Letrinquier. A gauche, au deuxième plan, fenêtre. Au troisième plan, porte latérale; deux portes au fond, entre lesquelles est une cheminée, avec pendule et flambeaux. Celle de ces deux portes qui est à gauche sert aux entrées du dehors; celle de droite conduit dans la salle à manger. A gauche, premier plan, une table avec deux chaises. Au fond, devant la cheminée, une table à jeu avec cartes, flambeaux, jetons. A droite, deuxième plan, une porte. A droite, premier plan, un guéridon. Lampe. Petit meuble à droite de la cheminée. Tapis sur le parquet.

SCÈNE I. LETRINQUIER, MADEMOISELLE NINA, VICTOIRE, puis ARSÈNE. Ils sont occupés à disposer le salon pour une soirée.

LETRINQUIER, *réglant une lampe, au fond.* Allons, bon, voilà une lampe qui file!

MADEMOISELLE NINA, *tenant un sucrier en argent.* C'est que vous ne savez pas vous y prendre... Le verre est trop haut.

(*Elle veut l'aider.*)

LETRINQUIER. Non, laissez, ma sœur... occupez-vous des housses.

MADEMOISELLE NINA, *montrant Victoire.* Victoire les ôte... Et la table de jeu?

LETRINQUIER, *apportant la lampe sur le guéridon.* Je l'ai préparée moi-même... Avez-vous sorti le sucrier en argent?

MADEMOISELLE NINA. Le voici... Je le fais reluire. (*Elle le frotte avec une peau.*) Nous prendrons le thé dans la salle à manger...

LETRINQUIER. Oui, on dit que c'est plus distingué... Caroline, ma fille, est-elle prête?

MADEMOISELLE NINA. Elle achève de s'habiller...

LETRINQUIER, *regardant la pendule.* Déjà neuf heures et demie... et c'est pour dix heures!

MADEMOISELLE NINA. Dépêchez-vous, Victoire...

LETRINQUIER. Ah çà! mais où est donc notre nouveau domestique?

VICTOIRE. Monsieur, depuis une heure qu'il est ici, il est dans la cuisine à examiner les robinets de la fontaine.

LETRINQUIER. Pourquoi faire?... Appelez-le...

VICTOIRE, *appelant à la cantonade, au fond à droite.* Hé!... dites donc!... Monsieur vous demande.

(*Arsène paraît.*)

ARSÈNE. Quoi qu'y a?

MADEMOISELLE NINA. Approchez, mon garçon.

ARSÈNE. Madame...

MADEMOISELLE NINA, *sèchement.* Demoiselle... je vous prie.

ARSÈNE. Pardon... c'est faute de savoir... Mam'zelle, il y en a un qui fuit.

MADEMOISELLE NINA. Un quoi?

LETRINQUIER. Qu'est-ce qui fuit?

ARSÈNE. Un robinet, monsieur.

LETRINQUIER. Il ne s'agit pas de robinets... Nous donnons aujourd'hui une petite soirée.

ARSÈNE. Ah tant mieux! j'aime le monde... (*A part.*) Il y aura des gâteaux.

MADEMOISELLE NINA. Je pense que vous êtes au courant du service.

ARSÈNE. Pour ça, oui... j'étais bonne chez une dame seule.

MADEMOISELLE NINA, *scandalisée.* Comment!

ARSÈNE. C'est moi que je lui piquais ses épingles.

LETRINQUIER. C'est bien!... Vous vous tiendrez dans l'antichambre et vous annoncerez à haute et intelligible voix les personnes qui arriveront... Savez-vous annoncer?

ARSÈNE. Dame!... un petit peu.

LETRINQUIER. Voyons, annoncez-moi... J'entre chez le ministre... C'est une supposition... La porte s'ouvre à deux battants, et vous dites...

(*Il simule son entrée par la porte principale.*)

ARSÈNE, *annonçant.* V'là le bourgeois!

MADEMOISELLE NINA. Hein!

LETRINQUIER. Mais non! imbécile!... Vous dites : « Monsieur Letrinquier! ... » avec déférence.

ARSÈNE, *annonçant.* Monsieur Letrinquier, avec déférence!

MADEMOISELLE NINA, *aidée de Victoire, lui met les housses sur les bras.* Tenez, emportez ça!

ARSÈNE. Alors c'est donc pas moi qui *passera* les gâteaux?

MADEMOISELLE NINA. Vous ferez ce qu'on vous dira.

ARSÈNE, *à part.* Ça m'a encore l'air d'une baraque, cette maison-là!...

(*Il sort avec Victoire, à droite, au fond.*)

SCÈNE II. LETRINQUIER, MADEMOISELLE NINA, puis CAROLINE.

MADEMOISELLE NINA. Encore une jolie acquisition que nous avons faite là.

LETRINQUIER. Il se dégourdira. (*Inspectant le salon.*) Voyons si rien ne cloche... si rien n'a l'air affecté... apprêté... (*Il range quelques chaises.*) Vous savez ce dont nous sommes convenus?

MADEMOISELLE NINA. Oui, il faut avoir l'air...

LETRINQUIER. De ne pas avoir l'air... C'est parfaitement ça!...

CAROLINE, *venant de la gauche, deuxième plan, très habillée, fleurs et rubans dans les cheveux, bracelets.* Ma tante, voulez-vous m'agrafer mon bracelet?

MADEMOISELLE NINA. Viens, mon enfant!... (*Elle remet à Letrinquier le sucrier d'argent qu'elle frottait, ainsi que la peau, et agrafe le bracelet de Caroline. A son frère :*) Eh bien! regardez-la!

LETRINQUIER, *frottant machinalement le sucrier et examinant sa fille.* Toilette simple et sans prétention... Très bien, ma fille!...

CAROLINE, *regardant le salon.* Mais papa... qui attends-tu donc ce soir?

LETRINQUIER, *à Nina.* Faut-il lui dire?

MADEMOISELLE NINA. C'est le plus simple.

LETRINQUIER. Eh bien, ma fille, il s'agit...

MADEMOISELLE NINA. De te présenter un prétendu.

CAROLINE. Ah!

LETRINQUIER. M. Paul Tacarel.

MADEMOISELLE NINA. Architecte.

LETRINQUIER. Qui m'est chaudement recommandé par mon notaire, maître Toupineau.

CAROLINE. Est-il brun ou blond?

MADEMOISELLE NINA, *pudiquement.* Ma nièce!

LETRINQUIER. Maître Toupineau ne s'explique pas sur sa nuance... Voici sa lettre... (*Gêné pour ouvrir sa lettre, il passe le sucrier d'argent et la peau à sa fille; elle frotte machinalement. Lisant.*) « Cher M. Letrinquier... je crois avoir enfin trouvé un prétendu pour votre fille, M. Paul Tacarel. Il se présentera ce soir à dix heures chez vous en qualité d'architecte. Je lui ai dit que vous aviez une maison à faire construire. »

CAROLINE. Mais vous n'en avez pas.

MADEMOISELLE NINA. Précisément!

LETRINQUIER. C'est une ruse... dans les affaires, on ruse... Je n'ai que des obligations de l'Ouest. (*Lisant.*) « M. Tacarel est un garçon sobre, rangé, d'une conduite exemplaire... Il possède un immeuble dont la façade est en pierres de taille, rue de Trévise, nº 17. Le jeune homme ne sait absolument rien... et vous êtes censé ne rien savoir... Brûlez ma lettre! »

MADEMOISELLE NINA. Quelle finesse!

LETRINQUIER. Ah! ce Toupineau est fin comme un cheveu!... Il ne sait rien... et nous sommes censés ne rien savoir... (*A sa fille.*) Tu comprends? — Donne-moi le sucrier.

(*Il le reprend.*)

MADEMOISELLE NINA. De cette façon, nous pourrons l'examiner... l'éplucher...

LETRINQUIER. Tout en causant architecture. J'ai dessiné, sur un morceau de papier, un grand carré au crayon... ce sera le plan de mon terrain.

MADEMOISELLE NINA. Très adroit!

LETRINQUIER. J'ai convoqué tous nos grands parents pour avoir leur avis... J'ai surtout fait prévenir Théodore. Il est observateur... il a le coup d'œil sûr!...

MADEMOISELLE NINA. Je ne l'ai pas non plus trop mauvais.

LETRINQUIER. Ni moi!

CAROLINE. Ni moi!

LETRINQUIER. Ainsi, gardons-nous de nous trahir... Faisons semblant, tout bêtement, de prendre un petit thé en famille... (*A sa fille.*) Et, si je t'adresse, comme par mégarde, quelques frêles questions, ne va pas te troubler...

MADEMOISELLE NINA. Et surtout tiens-toi droite.

LETRINQUIER. Oui! mais sans avoir l'air!... Dix heures! (*On sonne au-dehors.*) On sonne... C'est lui, sans doute. (*Indiquant le guéridon.*) Mettez-vous là, brodez... du sang-froid... Moi, je vais lire le journal.

(*Ils se placent précipitamment, Nina et Caroline au guéridon, Letrinquier à la droite de la table de gauche, un journal à la main.*

SCÈNE III. LES MÊMES, ARSÈNE, puis LES INVITÉS.

ARSÈNE, *annonçant.* Monsieur et madame l'Animal!

(*Un monsieur et une dame paraissent.*)

LETRINQUIER, *se levant.* Hein? (*Le reprenant.*) Lamiral! animal!

ARSÈNE. Monsieur et madame Casterole!

MADEMOISELLE NINA. Cassagnol!

(*Deux autres invités entrent. On va au-devant des arrivants.*)

ARSÈNE, *annonçant.* Monsieur et madame...

LETRINQUIER, *l'interrompant.* Assez! n'annoncez plus... courez chez le pâtissier!

ARSÈNE. Chez le pâtissier?... ça me va!

(*Il sort par la droite, au fond.*)

LETRINQUIER, *aux invités.* Je vous demande mille pardons... c'est un nouveau domestique.

(*On se salue.*)

ENSEMBLE

AIR d'*Edgard et sa Bonne.*

Exacts à l'heure convenue,
Peut-on, sans être curieux,
De cette soirée imprévue
Savoir le but mystérieux?

LETRINQUIER

Exacts à l'heure convenue,
Vous allez, amis curieux,
De cette soirée imprévue
Savoir le but mystérieux.

Mes chers parents, je vous ai convoqués pour avoir votre avis sur un prétendu qui brigue la main de ma fille.

TOUS. Ah!

LETRINQUIER. Il va venir tout à l'heure... comme architecte... Il ne sait rien... et nous sommes censés ne rien savoir... Vous le regarderez... sans avoir l'air... et vous me ferez part de vos observations.

TOUS. Très bien! très bien!

(On sonne de nouveau.)

LETRINQUIER, *vivement.* C'est lui... prenons des positions naturelles... Les dames à ce guéridon... brodez... toutes!... Les messieurs à la table de jeu. Ayez l'air de jouer à l'écarté... Et, moi, je vais faire semblant de lire le journal... Du sang-froid.

(*Tous prennent précipitamment et tumultueusement les positions indiquées. Letrinquier a repris sa place, seul, près de la table de gauche, un journal à la main.*)

VICTOIRE, *annonçant au fond.* M. Paul Tacarel!

(*Tacarel entre et donne son pardessus à la bonne, qui le pose sur une chaise au deuxième plan et sort.*)

SCÈNE IV. LES MÊMES, TACAREL.

Tacarel entre; il salue les dames, puis les invités. On s'incline légèrement, et l'on feint de ne donner aucune attention à sa présence, tout en l'observant à la dérobée pendant toute la scène. Tacarel salue Letrinquier, absorbé par son journal.

LETRINQUIER, *se levant en tenant son journal, d'un air froidement poli.* Pardon, monsieur... mais je n'ai pas l'honneur de vous remettre...

TACAREL. M. Tacarel... architecte... je vous suis adressé par maître Toupineau...

LETRINQUIER. Mon notaire.

TACAREL. Pour une construction sur laquelle il m'a dit que vous désiriez me consulter...

LETRINQUIER, *comme se souvenant.* Ah! très bien... en effet...

CAROLINE, *bas, à Nina.* Il est blond!

TACAREL, *à part.* La petite me lorgne!

LETRINQUIER. Il s'agit d'une maison... d'une grande maison... à trois... quatre... ou six étages...

TACAREL. Je vois ça d'ici... une maison très haute!

LETRINQUIER. Et très longue... nous nous comprenons!... Mais permettez-moi d'abord de vous présenter ma sœur... mademoiselle Nina Letrinquier... celle qui a le plus de cheveux...

LES AUTRES DAMES, *offusquées.* Hein?

(*Nina se lève, salue froidement et se rassied.*)

LETRINQUIER. Et ma fille Caroline... la plus jolie des six...

LES AUTRES DAMES, *offusquées.* Hein?

LETRINQUIER. Incontestablement!

(*Caroline se lève et salue Tacarel, qui s'incline; puis elle se rassied et reprend sa broderie.*)

TACAREL, *à part.* Très gentille!

CAROLINE, *bas, à sa tante.* Il n'est pas mal.

MADEMOISELLE NINA, *bas.* Silence!

LETRINQUIER, *indiquant les autres personnes.* Quant au reste... des parents... des cousins... (*Tacarel va pour les saluer, il le retient du geste, en disant:*) Non! cela n'a pas d'importance! (*Les invités du fond, qui s'étaient levés, se rasseyent.*) Je vais donc vous soumettre un petit plan de mon terrain... que j'ai esquissé moi-même sur un grand carré de papier...

TACAREL. Monsieur dessine?

LETRINQUIER. Je ne dessine pas positivement... je fais des carrés... Où l'ai-je donc mis?

CAROLINE. Dans le tiroir, papa.

(*Elle se lève.*)

LETRINQUIER. Ah! oui! ne te dérange pas!... (*Elle se rassied. A Tacarel.*) Vous permettez?

(*Il remonte chercher son plan dans le tiroir d'un petit meuble, à droite de la cheminée.*)

TACAREL, *à part, sur le devant.* La petite est charmante... mieux

qu'Aglaé... Pauvre Aglaé!... A propos, je l'ai décidée à ne pas aller dîner chez sa tante!... Nous avons mangé un gâteau... chez Véfour!... Cette femme a vraiment des qualités de cœur!

LETRINQUIER, *revenant avec une feuille de papier.* Asseyons-nous... (*Étalant le papier sur la table.*) Voici mon terrain...

TACAREL, *assis, prenant le papier.* Permettez...

LETRINQUIER, *à part.* Je suis fâché que Théodore ne soit pas là... il a le coup d'œil sûr!

TACAREL. Ce carré est très bien dessiné...

LETRINQUIER. Oh!... j'ai pris une règle... Je voudrais faire construire là-dessus... comme qui dirait une maison confortable... avec des fenêtres partout... (*Marquant avec son crayon.*) Là... là... là... là... et là...

TACAREL. Pardon... mais vous oubliez la porte d'entrée...

LETRINQUIER. C'est possible! moi, je ne suis pas architecte... vous arrangerez cela!...

TACAREL. Oui... oui... Vous désirez quelque chose dans le goût moderne...

LETRINQUIER. Naturellement... Je ne voudrais pas d'une architecture qui remontât... par exemple... à Alexandre le Grand.

TACAREL, *riant avec complaisance.* Ce serait de l'histoire ancienne.

LETRINQUIER, *riant aussi, ainsi que tous les autres.* Très ancienne! N'est-ce pas, ma fille?

CAROLINE. Papa?

LETRINQUIER. Pourrais-tu me dire en quelle année est mort Alexandre le Grand? (*A part.*) Comme c'est adroit!

CAROLINE. Trois cent vingt-quatre ans avant notre ère.

(*Murmure de satisfaction de l'assistance.*)

LETRINQUIER. Très forte en histoire! (*A sa fille.*) Ce qui fait aujourd'hui?

CAROLINE. Deux mille cent quatre-vingt-quatre ans...

LETRINQUIER. Très forte en arithmétique! Tout le monde ne sait pas ça!

TACAREL. Certainement... et moi-même...

LETRINQUIER, *se levant et allant aux invités du fond.* Il ne le savait pas!... et pourtant il est architecte!... (*Baissant la voix.*) Je la fais briller sans en avoir l'air!

TACAREL, *à part.* Je sens leurs regards qui me chatouillent le dos... Ça me trouble!

LETRINQUIER, *revenant s'asseoir, et indiquant sur son plan.* Dans le jardin, nous placerons... si faire se peut... une fontaine monumentale...

TACAREL, *distrait.* Oui, sous des cyprès... en briques de Bourgogne...

LETRINQUIER. Comment, des cyprès!... en briques de Bourgogne!

TACAREL. Ah! pardon... je confondais...

LETRINQUIER, *reprenant.* La fontaine formera... si faire se peut... ça vous regarde, je ne suis pas architecte... formera, dis-je... une

petite rivière en zig-zag... (*Traçant avec son doigt.*) comme ça... comme qui dirait l'Adige!

TACAREL, *étonné.* L'Adige?

LETRINQUIER. A propos, Caroline!

CAROLINE. Papa?

LETRINQUIER. Où se jette l'Adige?

MADEMOISELLE NINA, *bas.* Ne te trouble pas.

CAROLINE. Dans l'Adriatique, papa.

LETRINQUIER. Quelles sont les villes qu'elle arrose?

TACAREL, *à part.* Ah çà! c'est un examen de bachelier!

CAROLINE, *se levant et récitant comme une leçon.* Villes arrosées par l'Adige : Méran, Trente, Roveredo, Rivoli, Legnago, Rovigo...

TOUS, *l'interrompant avec une explosion d'admiration.* Ah! très bien, très bien!...

LETRINQUIER, *se levant enthousiasmé.* Legnago! Rovigo! (*Nina se lève et embrasse Caroline, Letrinquier l'embrasse aussi, puis elle va étourdiment vers Tacarel qui s'avance pour l'embrasser, mais Letrinquier la retient; elle retourne à sa place et s'assied. A Tacarel.*) N'est-ce pas qu'elle est étonnante?

TACAREL. C'est un prodige!... (*A part.*) Ce père est un idiot!

LETRINQUIER. Ceci n'est rien... elle vous dirait tous les rois de France qui ont eu lieu... sans broncher!

TACAREL. Vraiment?... Oh! si je ne craignais pas d'abuser...

CAROLINE, *se levant.* Pharamond, Clovis, Mérovée...

LETRINQUIER, *l'interrompant.* Non, il s'en rapporte... (*Elle se rassied. A Tacarel.*) Et les travaux d'aiguille!... demandez à ma sœur...

MADEMOISELLE NINA, *se levant.* Voyez, monsieur.

(*Elle prend l'ouvrage que brode Caroline et le montre à Tacarel. Letrinquier a pris la lampe pour éclairer. Tous se sont approchés, Caroline est restée assise.*)

TACAREL. Oh! mais c'est un travail de fée.

(*Tous reprennent leurs places, excepté Tacarel et Letrinquier qui restent debout.*)

MADEMOISELLE NINA. Elle nous a brodé, cet hiver, une délicieuse tapisserie pour un coffre à bois.

LETRINQUIER. C'est tellement joli... que j'ai résolu de m'en faire une calotte grecque.

TACAREL. Avec un coffre à bois!... C'est merveilleux!

UNE DAME. Faites-nous-la donc voir...

CAROLINE, *se levant à demi.* Je vais la chercher...

LETRINQUIER. Ne te dérange pas...! nous avons des domestiques... Sonnez, ma sœur!

MADEMOISELLE NINA, *sonne. A part.* C'est très adroit!... nous n'avons pas l'air!

SCÈNE V. LES MÊMES, ARSÈNE.

ARSÈNE, *entrant par le fond à droite.* Monsieur a sonné?

TACAREL, *à part.* Le domestique de la Champbaudet!... oïe!... oïe!...

(*Il se détourne.*)

MADEMOISELLE NINA, *à Arsène.* Allez dans ma chambre... vous ouvrirez l'armoire à glace... vous verrez une tapisserie enveloppée dans un journal... vous nous l'apporterez.

ARSÈNE. Bon, dans un journal...

(*Il sort.*)

TACAREL, *à part.* Il s'est placé ici, cet animal!

LETRINQUIER, *à Tacarel.* Vous allez voir... ça vous intéressera... car entre l'architecture et la tapisserie... il y a naturellement un lien... naturel!

TACAREL. Les arts sont frères.

LETRINQUIER. Comme vous dites... donc la tapisserie est frère... de l'architecture...

(*Tous rient.*)

TACAREL. Voilà! (*A part.*) Je donnerais quelque chose pour avoir son buste!

ARSÈNE, *entrant.* V'là un paquet!... C'est-y ça?

(*Il en tire une longue natte de cheveux.*)

TOUS, *jetant un cri d'étonnement.* Hein?

LETRINQUIER, *vivement.* Ce n'est pas à ma fille! c'est à ma sœur!

MADEMOISELLE NINA, *jetant un cri désespéré.* Ah!

(*Elle arrache la natte des mains d'Arsène et la fourre vivement dans sa poche.*)

ARSÈNE, *obligeamment.* Madame, il en passe!

MADEMOISELLE NINA, *outrée.* Imbécile! butor! sortez!... retournez à votre cuisine! (*A part.*) Ah! il me le payera!

ARSÈNE, *à part.* Ah! ben!... C'est-y ma faute si elles en portent toutes!...

(*Il sort à droite au fond.*)

MADEMOISELLE NINA. D'ailleurs, ce n'est pas à moi... c'est pour une de mes amies de province... qui a eu des chagrins.

LETRINQUIER. Oui... son mari la traînait par les cheveux, et alors...

TACAREL. Elle se les est fait couper... c'est tout naturel.

LETRINQUIER, *à part.* Rompons les chiens!... (*Haut.*) Pour en revenir à notre immeuble... (*Bas, à Tacarel.*) Entre nous, la mèche est à elle.

TACAREL, *bas, riant.* Je m'en doutais. (*Haut et tenant le plan de Letrinquier.*) Pardon... vous n'auriez pas une règle et un compas?

LETRINQUIER. Si... là... dans mon cabinet... je vais vous accompagner...

TACAREL. Non! je ne souffrirai pas! vous avez du monde...

LETRINQUIER. Au moins, ne manquez pas de regarder au-dessus de mon bureau une tête de Romulus aux deux crayons... ouvrage de ma fille!

TACAREL, *galamment à Caroline.* Tous les talents... et toutes les grâces!

TOUS, *le complimentant de sa galanterie.* Ah!

TACAREL, *saluant.* Mesdames, messieurs... (*A part.*) Ils ont de bonnes têtes, rue du Foin.

(*Il sort par la droite, deuxième plan.*)

SCÈNE VI. LETRINQUIER, CAROLINE, MADEMOISELLE NINA, INVITÉS, puis ARSÈNE.

Aussitôt que Tacarel est sorti, tous quittent leurs places et se réunissent en groupe.)

LETRINQUIER. Eh bien, comment le trouvez-vous?

TOUS. Charmant!

UN MONSIEUR. Spirituel!

UNE DAME. Joli garçon!

MADEMOISELLE NINA. Modeste!

CAROLINE. Et très galant!

LETRINQUIER. Quant à moi, voici mon impression... c'est un jeune homme... qui a des manières... certainement... de l'usage et même... des souliers vernis... mais je trouve qu'il a l'air délicat!...

TOUS. Mais non!

LETRINQUIER. Ah! je suis fâché que Théodore ne soit pas là!... il a le coup d'œil sûr!... Il faudrait prendre des renseignements.

MADEMOISELLE NINA. Si nous interrogions son paletot?

TOUS. Oh! oui! le paletot!

(*Un des invités l'a pris sur la chaise et le donne à Nina.*)

MADEMOISELLE NINA, *le prenant et le flairant.* Tiens! tiens! il fume!

LETRINQUIER, *de même.* Oui!... il fume! (*Fouillant les poches.*) Visitons-le.

CAROLINE. Mais, papa... ce n'est pas convenable!

LETRINQUIER. Ma fille... le devoir d'un père est de se renseigner! (*Il fouille dans une des poches.*) Un papier!

TOUS. Un billet?

LETRINQUIER. Non!... une note de restaurant... « Véfour... » (*Lisant.*) « Deux douzaines d'huîtres... » (*Parlé.*) Il aime les huîtres...

MADEMOISELLE NINA, *lisant.* Deux canards aux olives!

CAROLINE, *lisant.* Deux cailles rôties!

MADEMOISELLE NINA, *lisant.* Deux homards! »

TOUS. Oh!

LETRINQUIER. C'est un fort mangeur!

CAROLINE. Il a peut-être dîné avec un ami!

LETRINQUIER. C'est juste! (*Tirant d'une autre poche la petite trompette du premier acte.*) Ah! sac à papier! qu'est-ce que c'est que ça?

TOUS, *stupéfaits.* Ah!

MADEMOISELLE NINA. Une poire à poudre!

(*Toutes les dames se reculent effrayées.*)

LETRINQUIER. Non! c'est percé des deux bouts.

(*On se rapproche.*)

UN INVITÉ. Un cornet acoustique!

CAROLINE. Est-ce qu'il serait sourd?

LETRINQUIER. Allons donc! puisqu'il parle! — Peut-être un ustensile d'architecture.

TOUS, *effrayés.* Ah!

ARSÈNE, *accourant du fond, côté droit, et se précipitant vers la fe-*

nêtre à travers tout le monde. C'est lui!... (*Criant.*) Marchand de robinets! marchand de robinets!

TOUS. Hein? qu'est-ce que c'est?... qu'y a-t-il?

ARSÈNE, *à lui-même, quittant la fenêtre.* Personne!... En voilà un qui me fait trimer!

LETRINQUIER, *à Arsène.* Pourquoi ce cri dénaturé... au milieu d'un salon?

ARSÈNE, *ahuri.* Puisqu'il fuit, monsieur!...

VOIX DE TACAREL, *dans la coulisse.* C'est bien, je vous remercie...

LETRINQUIER. C'est lui!

MADEMOISELLE NINA. Il revient!

(*Elle rejette le paletot sur la chaise.*)

LETRINQUIER, *fourrant la trompette dans la poche d'Arsène.* Cache ceci!

ARSÈNE, *ahuri.* Hein?

LETRINQUIER, *vivement.* Reprenons nos positions naturelles! vite! vite!...

(*On reprend les positions; mais, dans le trouble et l'empressement on se trompe de places, les messieurs se placent au guéridon et les dames à la table de jeu. Caroline et Nina à la table de gauche.*)

ARSÈNE, *à part, ébahi.* Qu'est-ce qu'ils font?

SCÈNE VII. LES MÊMES, TACAREL.

TACAREL, *entrant un papier à la main.* Voici notre petit projet.

ARSÈNE, *l'apercevant.* Bah!

TACAREL, *très vivement à Arsène.* Vingt francs!... tu ne me connais pas!

ARSÈNE, *étonné, à part.* Vingt francs?

(*Il remonte.*)

TACAREL, *allant à la table où il croit trouver Letrinquier.* Monsieur... (*Voyant Nina qui tient machinalement le journal et Letrinquier au guéridon, tenant la broderie. A part.*) Ah çà! ils ont donc joué aux quatre coins!

ARSÈNE, *annonçant.* Monsieur, le thé... *elle* est servie!

LETRINQUIER, *se levant, ainsi que tous les autres.* Passons dans la salle à manger. (*Bas, à ses invités.*) C'est plus distingué!

MADEMOISELLE NINA, *à Tacarel.* Monsieur Tacarel voudra-t-il accepter une tasse de thé?...

TACAREL. De votre main?... avec bonheur, mademoiselle...

MADEMOISELLE NINA, *bas, à Letrinquier.* Il est charmant!

LETRINQUIER, *bas.* Oui... j'ai envie de l'arrêter!... N'oubliez pas le sucrier d'argent.

(*Nina court le prendre sur un meuble.*)

TACAREL, *offrant son bras à Caroline.* Mademoiselle...

LETRINQUIER, *l'arrêtant.* Pardon... un mot pendant qu'on sert le thé.

(*Caroline remonte et prend le bras d'une des dames.*)

CHŒUR.

AIR du *Chapeau de paille d'Italie.*

Allons de la feuille odorante
Savourer l'arôme si doux;
Mais venez vite, car l'attente
Est bien pénible loin de vous.

LETRINQUIER et TACAREL.

Ils vont de la feuille odorante
Savourer l'arôme si doux ;
Pour moi, la saveur qui me tente
C'est de deviser avec vous.

(*Tout le monde passe dans la salle à manger, porte du fond, à droite, excepté Letrinquier et Tacarel.*)

SCÈNE VIII. TACAREL, LETRINQUIER.

LETRINQUIER, *très aimable.* Je désirerais causer avec vous...

TACAREL. De notre petit plan... Si vous voulez y jeter un coup d'œil ?

LETRINQUIER. Non... plus tard!... Je vous ai retenu pour autre chose!

TACAREL. Ah! monsieur...

LETRINQUIER, *à part.* Comment attaquer la question... sans avoir l'air ?... (*Haut et tout à coup, après un moment d'hésitation.*) Vous êtes marié, je crois ?

TACAREL. Pas encore... Et mademoiselle votre fille ?

LETRINQUIER. Non plus!

TACAREL. Ah! voilà une rencontre...

LETRINQUIER. Bien extraordinaire! — Votre immeuble est situé, je crois, rue de Trévise, nº 17.

TACAREL, *étonné.* Hein ? vous savez ?...

LETRINQUIER. Du moins, je le suppose... car maître Toupineau ne m'a rien dit...

TACAREL. La neuvième maison à gauche...

LETRINQUIER. Façade en pierre de taille. — Quant à moi, la dot que je donne à ma fille...

TACAREL. Est en obligations de l'Ouest.

LETRINQUIER, *étonné.* Hein ?... vous savez ?...

TACAREL. Du moins, je le suppose... car maître Toupineau ne m'a rien dit.

LETRINQUIER. Ni à moi... Je ne savais absolument rien.

TACAREL. C'est comme moi! — Cependant, en entrant, mon cœur battait...

LETRINQUIER. Et le mien donc! Quand vous avez sonné... j'ai éprouvé ce mouvement de terreur mélancolique qui s'empare de tous les pères dont un architecte va enlever la fille!

TACAREL. Ce que c'est que les pressentiments!

LETRINQUIER. Jeune homme, vous me plaisez ; vous me paraissez doux, gai, poli, d'un commerce agréable... et je vous arrête!...

TACAREL. Ah! monsieur! (*A part.*) Il ne manque plus que le denier à Dieu!

LETRINQUIER. Or donc, je vous autorise à commencer dès demain vos visites.

TACAREL. Ah! monsieur!

LETRINQUIER. Et à accepter, dès ce soir, une tasse de thé des mains de ma fille Caroline.

TACAREL. Quelle heureuse surprise! car je ne m'attendais à rien.

LETRINQUIER. Moi non plus!... Allez, jeune homme,... je vous rejoins.

(*Tacarel entre dans la salle à manger.*)

SCÈNE IX. LETRINQUIER, puis GARAMBOIS, puis MADEMOISELLE NINA.

LETRINQUIER, *seul.* Distingué!... éminemment distingué!... (*Se frappant le front.*) Tiens! j'ai oublié de lui demander pourquoi, comme architecte, il portait une trompe dans son paletot!...

GARAMBOIS, *entrant vivement par le fond.* Bonjour, mon ami!...

LETRINQUIER, *se retournant, et joyeux.* Théodore! enfin, voilà Théodore!

GARAMBOIS, *très agité.* Je t'ai promis de venir; me voici!...

LETRINQUIER. Figure-toi, mon ami, qu'un jeune architecte...

GARAMBOIS. Il faut que je m'en aille...

LETRINQUIER. Hein?

GARAMBOIS. J'ai envoyé ma femme dîner chez sa tante... Je vais la chercher à l'omnibus de Chaillot.

LETRINQUIER. Comment! quand je t'attends depuis une heure?...

GARAMBOIS. Oui... c'est *le Bon Tabac* qui m'a retenu... J'en ai joué jusqu'à dix heures un quart.

LETRINQUIER. Quoi, *le Bon Tabac?*

GARAMBOIS. Mais personne n'est venu!

LETRINQUIER. De quoi parle-t-il?

MADEMOISELLE NINA, *venant vivement de la salle à manger.* Oh! il est charmant. Il est d'une politesse, d'une complaisance... Il a aidé Caroline à servir le thé...

GARAMBOIS. Qui?

LETRINQUIER. Le prétendu... il est ici...

GARAMBOIS. Ah! il y a un prétendu?

MADEMOISELLE NINA. Tout le monde en raffole!

LETRINQUIER. Je t'attendais pour te le montrer... parce que tu as le coup d'œil sûr.

MADEMOISELLE NINA. Je vais vous le présenter...

GARAMBOIS. Impossible! je n'ai pas le temps.

(*Il remonte.*)

LETRINQUIER, *le lui montrant par la porte ouverte.* Tiens! il est là... ce petit jeune homme... bien pris dans sa taille... à côté de ma fille.

GARAMBOIS. Bah!!! Lui!!!

LETRINQUIER et MADEMOISELLE NINA. Quoi donc?

(*Ils redescendent.*)

GARAMBOIS. Mais c'est M. Tacarel, un architecte?

LETRINQUIER. Oui.

GARAMBOIS. Je connais ses mœurs... Il a une passion, une chaîne!

LETRINQUIER et MADEMOISELLE NINA. Comment?

GARAMBOIS. A l'étage au-dessous de moi... madame veuve Champbaudet, une dame qui ne veut pas de tapis.

LETRINQUIER. Quels tapis?... Mais ce n'est pas possible!

GARAMBOIS. Il vient tous les jours à une heure... depuis deux mois... quand le fontainier passe...

LETRINQUIER. Quel fontainier?

GARAMBOIS. Enfin cela fait scandale... c'est la fable de la maison!

LETRINQUIER. Mais es-tu sûr?...

SCÈNE X. LES MÊMES, ARSÈNE.

ARSÈNE, *venant de la salle à manger un sucrier à la main.* Monsieur... faut-il laisser le sucrier d'argent au milieu de tous ces gens-là?

LETRINQUIER, *outré.* Animal!

GARAMBOIS, *reconnaissant Arsène.* Tiens! le domestique de la veuve Champbaudet!... Interroge-le!...

MADEMOISELLE NINA. Son domestique?

ARSÈNE. Et un peu sa femme de chambre.

LETRINQUIER. Réponds, connais-tu M. Tacarel?

ARSÈNE, *faisant le discret.* Des fois!...

MADEMOISELLE NINA. Comment!... des fois?...

LETRINQUIER. Voyons, parle!

MADEMOISELLE NINA. Allait-il chez cette dame?

ARSÈNE. Des fois!

LETRINQUIER, *le menaçant.* Brute!... crétin!... t'expliqueras-tu à la fin?

ARSÈNE. Ça ne se peut pas... il m'a donné vingt francs pour ne rien dire.

(*Il se sauve par la droite.*)

LETRINQUIER. Il l'a stipendié!

MADEMOISELLE NINA. Le doute n'est plus permis!

GARAMBOIS, *tirant sa montre.* Onze heures, je me sauve!... Là! qu'est-ce que je vous disais! Vous voilà prévenus, bonsoir.

ENSEMBLE

AIR du *Tigre du Bengale.*

LETRINQUIER et NINA

Pour ma $\begin{matrix}\text{fille}\\\text{nièce}\end{matrix}$ ceci m'inspire
Des craintes, des soupçons jaloux.
A $\begin{matrix}\text{tes}\\\text{vos}\end{matrix}$ conseils je veux souscrire,
Méfions-nous! méfions-nous!

GARAMBOIS.

Je suis pressé, je me retire;
Mais sur ce futur, entre nous,
Je n'ai qu'un seul mot à vous dire:
Méfiez-vous! méfiez-vous!

(*Il sort en courant par le fond.*)

SCÈNE XI. LETRINQUIER, MADEMOISELLE NINA, puis TACAREL.

LETRINQUIER. Et moi qui viens de l'arrêter!... Ce Théodore!... quel coup d'œil!... En deux minutes il vous perce un homme.

MADEMOISELLE NINA. Une chaîne! c'est très grave!

LETRINQUIER. Il faut qu'il rompe ce lien funeste!

MADEMOISELLE NINA. Mais qui nous garantira une rupture sincère... et complète?

LETRINQUIER. Attendez... J'ai une idée... Cette dame Champbaudet est veuve...

MADEMOISELLE NINA, *apercevant Tacarel qui sort de la salle à manger.* Chut, le voici!

TACAREL, *une tasse de thé à*

la main. Beau-père, je vous apporte une tasse de thé.

LETRINQUIER, *refusant, froidement.* Mille remerciements, monsieur... Je n'en prendrai pas!

TACAREL, *à Nina, lui offrant la tasse.* Mademoiselle...

MADEMOISELLE NINA, *très froidement.* Ni moi!... Je n'en prendrai pas...

TACAREL, *assis, à part.* Tiens!... Qu'est-ce qu'ils ont?

LETRINQUIER, *très gourmé.* Monsieur, nous oserons, ma sœur et moi, réclamer de vous un moment d'entretien...

TACAREL. Un entretien?

LETRINQUIER, *lui avançant une chaise à droite.* Seyez-vous, monsieur...

(*Tous trois s'asseyent, Nina et Letrinquier à gauche, près de la table.*)

TACAREL, *assis, à part.* Ma tasse me gêne!

(*Il boit machinalement.*)

LETRINQUIER, *digne et froid.* Monsieur, un fait nouveau et d'une extrême gravité vient de se produire... Ne soyez donc pas étonné de rencontrer en moi l'œil irrité d'un père... au lieu du front bienveillant d'un ami.

TACAREL, *tenant sa tasse.* Qu'est-ce que j'ai fait?

MADEMOISELLE NINA. Il le demande!

LETRINQUIER. Monsieur..., je gazerai... à cause de ma sœur qui est demoiselle. (*Le regardant fixement*). Vous avez une amante!

TACAREL. Moi?

MADEMOISELLE NINA, *avec pudeur.* Mon frère!

LETRINQUIER. Oui... J'ai été trop loin!... (*A Tacarel.*) Vous avez un lien... un attachement... Ce qu'on appelle une chaîne à la Comédie-Française...

TACAREL, *se levant vivement.* Mais c'est faux! c'est une calomnie!

(*Il laisse tomber sa tasse qui se casse.*)

LETRINQUIER, *se levant.* Ah! sapristi!

MADEMOISELLE NINA, *se levant.* Cassée! c'est agréable!

TACAREL. Je vous demande pardon!

(*Tous trois sont accroupis et ramassent les morceaux.*)

LETRINQUIER, *accroupi.* Mon Dieu! ce n'est pas pour la valeur de la chose en elle-même... mais cela décomplète la douzaine.

MADEMOISELLE NINA, *de même.* Reste à onze!

LETRINQUIER, *de même.* Et si par hasard nous sommes douze.. on sera obligé d'attendre qu'une personne soit partie pour servir le thé!

MADEMOISELLE NINA, *de même.* Et, comme ils ne partent jamais que lorsque le thé est servi...

TACAREL, *se relevant, ainsi que les autres.* Je suis vraiment désolé...

MADEMOISELLE NINA, *aigrement.* Désolé!... ça ne raccommode pas!

(*Elle va déposer les débris de la tasse sur la table, à gauche.*)

LETRINQUIER. Voyons, ma sœur!... l'incident est vidé.

MADEMOISELLE NINA. Au moins, donnez-moi la soucoupe.

(*Elle la lui prend.*)

TACAREL. J'y aurais pris garde!... (*A part.*) Ne rien casser dans cette maison.

LETRINQUIER, *reprenant.* Donc, vous avez un lien...

TACAREL. Monsieur, je proteste énergiquement...

MADEMOISELLE NINA. Oh! nos renseignements sont précis!...

TACAREL. Cependant...

LETRINQUIER. Prenez garde! d'un mot, je peux vous foudroyer...

TACAREL. Quel mot?

LETRINQUIER, *d'une voix qu'il cherche à rendre terrible.* Champbaudet!!!

TACAREL, *à part.* Saperlotte! le domestique a parlé... le gredin!

LETRINQUIER. Depuis deux mois, vous hantez cette dame... tous les jours... à une heure... qu'allez-vous faire chez elle?

MADEMOISELLE NINA, *pudiquement.* Mon frère!

LETRINQUIER. Oui... (*A Tacarel.*) Dites-nous-le... en latin.

TACAREL. C'est bien simple... je vais chez cette dame en qualité d'architecte.

LETRINQUIER. Allons donc!

MADEMOISELLE NINA. Nous la connaissons, celle-là!

TACAREL. Permettez!...

LETRINQUIER. Loin de moi un rigorisme qui n'est plus dans nos mœurs... En vous fiançant à ma fille, dont le passé est pur... comme l'azur des cieux...

TACAREL, *à part.* Je l'espère bien!

LETRINQUIER. Je n'ai pas prétendu exiger de vous la même... réciprocité...

MADEMOISELLE NINA. Pourtant, mon frère...

LETRINQUIER. Non, ma sœur... nous autres hommes, nous avons certains privilèges que vous ne sauriez avoir. (*A Tacarel.*) Mais j'ai le droit d'exiger que les erreurs de votre passé ne viennent pas altérer, troubler, saccager dans l'avenir le bonheur de mon unique enfant.

(*Il s'attendrit en disant ces derniers mots.*)

MADEMOISELLE NINA, *pleurnichant.* Ce serait affreux!

TACAREL. Oh! ne pleurez donc pas!... Puisque je vous assure que mes visites à cette dame sont très innocentes... Mais, si elles vous inquiètent... je vous promets de ne plus les renouveler... je renoncerai à cette... construction...

LETRINQUIER. Vous ne le pourrez pas... la force de l'habitude!

MADEMOISELLE NINA. L'entraînement des souvenirs...

TACAREL. Mais je vous jure...

LETRINQUIER. Je conclus!... il nous faut une garantie sérieuse... Or donc, vous n'épouserez ma fille que lorsque madame veuve Champbaudet sera mariée elle-même...

TACAREL. Elle?

LETRINQUIER. On la dit belle encore!...

TACAREL. Mais c'est impossible! si vous la voyiez... d'abord elle a quarante-deux ans...

MADEMOISELLE NINA, *vivement et aigrement.* Eh bien, après?... quarante-deux ans... il me semble que ce n'est pas un âge...

TACAREL. Oh! pardon! mais elle perd ses cheveux... elle porte de fausses nattes.

MADEMOISELLE NINA, *de même.* Mais, monsieur...

LETRINQUIER, *toussant pour l'avertir.* Hum! hum! hum!

TACAREL, *à Nina.* Ah! oui!... pardon!

LETRINQUIER. Ces détails ne nous regardent pas!... mais ne vous représentez ici qu'avec l'acte de mariage de Mme Champbaudet.

TACAREL. Autant m'imposer la tâche de trouver un mari à la tour Saint-Jacques!

LETRINQUIER. Voilà notre ultimatum!

SCÈNE XII. LES MÊMES, CAROLINE, puis ARSÈNE.

CAROLINE, *venant de la salle à manger.* Papa, vous ne venez donc pas? Tous nos invités s'en vont! (*A Tacarel.*) Nous vous reverrons demain, monsieur?

MADEMOISELLE NINA et LETRINQUIER. Impossible!

TACAREL. Mon Dieu, mademoiselle...

LETRINQUIER, *faisant passer sa fille à gauche.* Monsieur va faire un petit voyage!

(*Il salue Tacarel pour le congédier, et se retourne vers sa fille.*)

ARSÈNE, *venant de la salle à manger et portant un grand plateau chargé de tasses et de gâteaux. A part.* J'ai sauvé un gâteau.

(*Il le mange.*)

CAROLINE. Un voyage! Comment?

(*Letrinquier et Nina parlent à Caroline.*)

ARSÈNE, *un peu au fond, à part.* Eh bien, ils s'en fourrent là-bas!

TACAREL, *remontant pour sortir et s'arrêtant près d'Arsène.* Gredin! tu as parlé?

ARSÈNE. Non!

TACAREL. Tiens!

(*Il lui allonge un coup de pied. Le plateau tombe avec fracas. Tacarel sort par le fond.*)

ARSÈNE, *poussant un cri.* Ah!

(*Tout le monde accourt en tumulte de la salle à manger*).

LETRINQUIER. Le reste de la douzaine! animal!

MADEMOISELLE NINA. Butor!

ARSÈNE. Mais... c'est monsieur... Tacarel!...

MADEMOISELLE NINA. Je vous chasse! sortez!

ENSEMBLE. CHŒUR. Air du *Chapeau de paille d'Italie.*

Quel bruit affreux, quels cris, quelle colère,
Viennent troubler ce paisible logis?
Qui l'eût prévu, quand nous étions naguère
Si bien d'accord et tous si bons amis!

ACTE TROISIÈME

Chez M^me^ Champbaudet. Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE I. MADAME CHAMPBAUDET, puis ARSÈNE.

MADAME CHAMPBAUDET, *seule, assise devant sa glace et ajustant un bonnet.* Midi et demi!... il va venir!... Hier, quand ce vilain piano l'a mis en fuite, Paul m'a dit : « A demain!... » Je me suis arrangé ce petit bonnet avec des rubans pensée... C'est un emblème... Il le comprendra. (*Arrangeant son bonnet.*) Mon Dieu, que c'est donc difficile de se coiffer seule!... Je n'ai plus ni femme de chambre ni domestique... (*S'impatientant.*) Je ne parviendrai jamais à placer cette épingle!

ARSÈNE, *qui est entré par le fond avec son paquet.* Madame, voulez-vous que je vous aide?

MADAME CHAMPBAUDET, *étonnée.* Vous ici!

ARSÈNE. J'ai erré toute la nuit en pleurant sur les dalles de nos quais déserts... Ce matin, je me suis retrouvé au Marché aux fleurs... et naturellement j'ai pensé à vous.

MADAME CHAMPBAUDET, *flattée.* Ah! monsieur Arsène...

ARSÈNE, *à part.* Elle gobe ça!... que les femmes sont câlines!

MADAME CHAMPBAUDET. Ainsi, vous n'avez pas cherché à vous placer?

ARSÈNE. Moi? (*Avec dignité.*) Ah! madame, vous êtes cruelle!

MADAME CHAMPBAUDET. Mais...

ARSÈNE. Non! ce n'est pas gentil!... demander à un homme qui toute la nuit a regardé la rivière d'un œil sinistre... s'il a cherché à se placer!

MADAME CHAMPBAUDET, *émue.* Oh! pauvre garçon!... je vous reprends!...

ARSÈNE. Aux mêmes conditions?

MADAME CHAMPBAUDET. Sans doute...

ARSÈNE. Cinq cents francs et quatre bouteilles de vin?

MADAME CHAMPBAUDET. Ah! non! Quatre cents francs et cinq bouteilles de vin!... Ne confondons pas!

ARSÈNE. Pardon!... c'est l'émotion... (*A part.*) Elle ne gobe pas!

MADAME CHAMPBAUDET. Je vous reprends... mais une autre fois soyez plus discret sur les mystères de ma toilette... Voyons, aidez-moi...

ARSÈNE. Oh! avec bonheur!

(*Il pique des épingles dans son bonnet.*)

MADAME CHAMPBAUDET. Aïe! vous me piquez!

ARSÈNE. Ce n'est pas moi... c'est la joie! (*Piquant une autre épingle.*) Encore une dans votre postiche!

MADAME CHAMPBAUDET, *agacée et se levant.* Je vous défends de parler de cela!

ARSÈNE. Faut pas en rougir, madame... Cette année, on en porte beaucoup.

MADAME CHAMPBAUDET. Allons! c'est bien! (*Montrant la toilette.*) Rangez tout cela. Je vais changer de col et mettre mes manchettes.

ARSÈNE. Voulez-vous que j'aille vous aider?

MADAME CHAMPBAUDET, *sévèrement.* Mais non! Ces détails ne sont pas de votre compétence.

(*Elle entre dans sa chambre.*)

SCÈNE II. ARSÈNE, puis TACAREL et DUROZOIR.

ARSÈNE, *seul.* Compétence!... Elle est encore fâchée! (*Examinant la toilette, qu'il range.*) En voilà-t-y des petits pots!... Du blanc, du bleu, du rouge!... Ah! ben moi, il ne m'en faut pas tant que ça... Je fais ma toilette dans un verre d'eau... et il en reste!... Ma foi!... je ne suis pas fâché d'être rentré ici... D'abord, j'ai une chambre au midi... tandis que les Letrinquier m'avaient campé au nord... loin de mesdemoiselles les cuisinières... Tiens! ça me fait penser que j'ai emporté la clef de leur cuisine... je la leur rapporterai ce soir... quand madame sera couchée...

TACAREL, *introduisant Durozoir.* Entrez donc, Durozoir, pas de fausse honte...

DUROZOIR. *costume de vieil employé habillé.* Dame, je suis un peu ému...

TACAREL. Allons! de l'aplomb! vous n'êtes pas un collégien!

ARSÈNE, *saluant.* Monsieur Tacarel...

TACAREL, *étonné.* Comment!... te voilà revenu ici, toi?

ARSÈNE. Oui, madame m'a fait redemander...

TACAREL, *à demi-voix.* Eh bien, ne lui dis pas que tu m'as vu hier chez les Letrinquier... ou sinon...

(*Il fait le geste de donner un coup de pied.*)

ARSÈNE. Oui... je sais...

TACAREL. Gare à tes oreilles!...

ARSÈNE, *à part.* Il appelle ça mes oreilles!... Voilà un drôle d'architecte! (*Haut.*) Monsieur, oserais-je vous prier de me garder aussi le secret?

TACAREL. Quel secret?

ARSÈNE. De ne pas dire à madame que vous m'avez vu dans une autre maison... ça lui ferait de la peine...

TACAREL. C'est bien... annonce-moi...

ARSÈNE. Monsieur Tacarel et monsieur...?

(*Il indique Durozoir.*)

TACAREL. Annonce-moi seul...

ARSÈNE, *sortant.* Monsieur Tacarel seul!... Très bien!

(*Il entre à droite.*)

SCÈNE III. TACAREL, DUROZOIR.

DUROZOIR. Je ne vous le cache pas... je tremble comme une feuille.

TACAREL. Voyons! pas d'enfantillages! Arrangez votre cravate.

(*Il lui relève son faux-col.*)

DUROZOIR. Si j'allais ne pas lui plaire!

TACAREL. Allons donc! vous êtes encore très présentable... Quel âge avez-vous?

DUROZOIR. Mais... je frise mes cinquante-neuf!...

TACAREL. Chut!... nous dirons quarante-neuf... Boutonnez votre habit...

DUROZOIR. Mais comment cette idée de me marier vous est-elle venue... comme ça... tout à coup?

TACAREL. Vous êtes mon vérificateur, mon plus ancien commis... je vous estime, je vous aime.. et je veux vous faire une position.

DUROZOIR. Que vous êtes bon, monsieur Tacarel! — Et, dites-moi... (*Tacarel lui ôte un cheveu sur son habit.*) Qu'est-ce que vous faites?

TACAREL, *déposant le cheveu sur la tête de Durozoir.* Je le mets à la caisse d'épargne.

DUROZOIR. Dites-moi... et la personne en question est ornée de quelques attraits?

TACAREL. Une femme superbe!

DUROZOIR. Ce sont celles que je préfère.

TACAREL. Eh! eh! papa Durozoir!

DUROZOIR. Je l'avoue, j'ai été gâté!... A-t-elle des cheveux?

TACAREL. Énormément!... Elle en a tant qu'elle les laisse traîner partout.

DUROZOIR. C'est magnifique, une chevelure qui traîne!

TACAREL. Et quinze mille livres de rente!... Ce n'est pas laid!...

DUROZOIR. C'est un rêve!...

TACAREL. Redéboutonnez votre habit... cela fait mieux.

DUROZOIR. Quelle chance que je sois resté célibataire jusqu'à présent!

TACAREL. Est-ce que vous n'avez jamais songé à vous marier?

DUROZOIR. A vous parler franchement... tant que j'ai été jeune et que je me suis bien porté... mais à présent que j'ai des rhumatismes...

TACAREL. Taisez-vous! n'allez pas lui parler de ça!

DUROZOIR. Oh! non!... pas avant!

TACAREL. Il faut lui garder ça comme surprise.

DUROZOIR. Et vous dites que c'est une forte femme?

TACAREL. Robuste... des bras... de taureau!

DUROZOIR. Tant mieux!... pour mon rhumatisme!... Elle pourra me frictionner!

TACAREL. Ne parlez donc pas de ça!

DUROZOIR. Non!... pas avant!

TACAREL. C'est la surprise!... Soyez tendre, galant, poétique...

DUROZOIR. Je tâcherai...

TACAREL. Reboutonnez votre habit... Décidément, cela fait mieux!

VOIX DE MADAME CHAMPBAUDET, *dans la coulisse.* Monsieur Paul! me voici! ne vous impatientez pas!

DUROZOIR. C'est elle?

TACAREL. Hein! quel organe!

DUROZOIR. C'est une harpe!... sa voix me trouble...

TACAREL. Entrez au salon!... Je vais vous annoncer...

DUROZOIR. Oui... oui...

TACAREL. Arrangez-vous... tâchez de vous faire une mèche!

DUROZOIR, *très ému, passant la main sur son front chauve.* Oui... oui... je vais y travailler.

(*Il entre à gauche.*)

SCÈNE IV. TACAREL, puis MADAME CHAMPBAUDET.

TACAREL, *seul.* C'est un peu audacieux, ce que je fais là... Madame Champbaudet voudra-t-elle se marier... à son âge?... Mon futur est légèrement déjeté... mais je n'en ai pas d'autres sous la main... et le père Letrinquier est pressé, moi aussi. Je suis pincé! j'aime sa fille!

MADAME CHAMPBAUDET, *entrant.* Monsieur Paul... je vous ai fait attendre.

TACAREL. C'est mon devoir...

MADAME CHAMPBAUDET. Ce n'est pas un reproche... mais vous êtes en avance de cinq minutes...

TACAREL. Lorsqu'il s'agit de venir près de vous... il me semble que je suis toujours en retard...

MADAME CHAMPBAUDET, *tendrement.* Oh! taisez-vous!... car vous finiriez par m'inspirer de l'amour... (*Achevant vivement.*) propre!!! (*A part.*) J'ai failli me trahir! (*Haut.*) Voulez-vous que nous causions de notre petite bâtisse? Où sont vos plans?

TACAREL. Ne pourrions-nous parler aujourd'hui... de choses plus sérieuses... plus intéressantes?

(*Il lui prend la main et la fait asseoir à gauche.*)

MADAME CHAMPBAUDET, *à part.* Il m'a serré la main!

TACAREL. Le voulez-vous?... (*A part.*) Une grosse maman comme ça... elle ne voudra jamais se marier!... (*S'asseyant près d'elle, haut.*) Madame Champbaudet, depuis deux mois, vous avez bien voulu m'admettre dans le cercle de votre intimité... Je vous dois le récit de mes impressions!...

MADAME CHAMPBAUDET, *à part, très émue.* Il va se déclarer!

TACAREL. Le premier jour où je vous vis, je ne pus m'empêcher de m'écrier : « Que cette femme est belle! »

MADAME CHAMPBAUDET, *sévèrement.* Monsieur Paul!...

TACAREL. Plaît-il?

MADAME CHAMPBAUDET, *souriant.* Rien... continuez!

TACAREL. Le second jour, je me dis : « Qu'elle est aimable! qu'elle est spirituelle! »

MADAME CHAMPBAUDET. Flatteur!

TACAREL. Mais bientôt je devins triste...

MADAME CHAMPBAUDET. Oh! pourquoi?

TACAREL. En contemplant votre isolement, je ne pus m'empêcher de songer à ces belles fleurs du désert qui meurent, hélas!... sans avoir été respirées!

MADAME CHAMPBAUDET. Mais...

TACAREL. Je ne parle pas de M. Champbaudet...

MADAME CHAMPBAUDET. N'en parlons pas!

TACAREL. Femme austère! il est temps d'essuyer vos larmes... rentrez dans la vie!... Elle est belle, la vie, pour ceux qui savent aimer!

MADAME CHAMPBAUDET, *avec élan.* Oh! oui!... (*Se reprenant.*) Du moins, je le suppose...

TACAREL. Il est beau de dire à un homme... quel que soit son âge : « Tiens! voilà mon cœur! donne-moi le tien!... et partons pour Asnières. »

(*Il se lève.*)

MADAME CHAMPBAUDET, *troublée, se levant.* Certainement... (*A part.*) Pas un mot de mariage! Viendrait-il m'offrir le déshonneur?

TACAREL, *à part.* Elle est émue... c'est le moment! (*Haut.*) Madame Champbaudet... si un galant homme, un homme tendre et sensible... se présentait pour vous épouser...?

MADAME CHAMPBAUDET, *avec passion.* Oh! Paul! j'attendais ce mot!

TACAREL. Ah bah! (*A part.*) Il fallait donc le dire! (*Haut.*) Ainsi vous consentiriez à vous remarier?

MADAME CHAMPBAUDET, *avec élan.* Oui!... oui!!... oui!!!...

TACAREL, *à part.* A la bonne heure! elle y va carrément. (*Haut.*) Ça suffit... attendez un moment... (*Courant à la porte de gauche et appelant.*) Monsieur Durozoir!... monsieur Durozoir!...

MADAME CHAMPBAUDET, *étonnée, à part.* Qu'est-ce que c'est que M. Durozoir?

SCÈNE V. LES MÊMES, DUROZOIR.

Durozoir est troublé.

TACAREL, *le présentant.* Madame.., j'ai l'honneur de vous présenter M. Edmond Durozoir... un ami de ma famille... homme probe, exact, honorable... et qui a toute ma confiance...

DUROZOIR. Cher ami!... Madame...

(*Il salue sans oser la regarder.*)

MADAME CHAMPBAUDET, *saluant.* Monsieur... (*A part.*) C'est un grand parent chargé de faire la demande.

DUROZOIR. Madame... c'est en tremblant que je viens... (*Il la regarde. Bas, à Tacarel.*) Elle est un peu mûre.

TACAREL, *bas.* Elle paraît comme ça le matin... à jeun ; mais, le soir, elle est splendide.

MADAME CHAMPBAUDET. Monsieur, je vous écoute avec la plus vive sympathie.

DUROZOIR. Madame, c'est en tremblant...

MADAME CHAMPBAUDET. Pourquoi trembler?

DUROZOIR. C'est bien naturel...

TACAREL. L'émotion!

DUROZOIR. Et puis la solennité du moment. (*Bas à Tacarel.*) Quel âge a-t-elle?

TACAREL, *bas.* Trente-cinq ans... Allez!

DUROZOIR. Madame... enhardi par votre accueil... et fort de l'approbation de M. Paul Tacarel, mon patr...

TACAREL, *l'interrompant vivement.* Parent et ami!

DUROZOIR. Parent et ami, j'ai l'honneur de... vous demander votre main.

MADAME CHAMPBAUDET, *à part.* Ah! enfin!

TACAREL, *à part.* V'lan! ça y est!

MADAME CHAMPBAUDET. Monsieur... je n'ai plus de famille...

DUROZOIR. Tant mieux.

TACAREL, *avec onction.* Pauvre orpheline!

MADAME CHAMPBAUDET. C'est donc à moi de vous répondre... Lorsque j'eus le malheur de perdre mon mari, feu Champbaudet... j'avais juré de me consacrer à sa mémoire... Je m'étais liée par un serment.

TACAREL. Oh! c'était dans le carnaval.

MADAME CHAMPBAUDET. Mais je pense que mon changement de résolution se trouve suffisamment justifié par le mérite de celui qui en est l'objet.

DUROZOIR, *saluant.* Ah! madame!

TACAREL, *à part.* Elle n'est pas difficile!

MADAME CHAMPBAUDET. Quand on a le bonheur de rencontrer, sur le chemin de l'existence, un homme qui joint à l'élégance des manières, les dons plus précieux encore du cœur, de l'esprit et de l'âme!...

DUROZOIR. Oh! oh! madame!

TACAREL, *à part.* Elle est myope!

MADAME CHAMPBAUDET. Une femme serait bien folle de refuser de pareils avantages...

TACAREL. Ce serait bouder contre son cœur.

MADAME CHAMPBAUDET. Aussi, j'ose le dire sans rougir... j'accepte, monsieur Durozoir, j'accepte!...

DUROZOIR. Oh! madame!

TACAREL, *à part.* Comme ça prend feu, les vieilles maisons!

DUROZOIR. Je n'ose prolonger plus longtemps cette première visite... mais me permettrez-vous de la renouveler ce soir?

MADAME CHAMPBAUDET. Certainement.

TACAREL, *bas, à Durozoir.* Avec un bouquet!

MADAME CHAMPBAUDET. Je serai toujours heureuse de vous voir... ne vous dois-je pas mon bonheur?

DUROZOIR, *avec passion.* Et moi donc! (*Il lui baise la main*). A ce soir!

MADAME CHAMPBAUDET. A ce soir.

TACAREL. Avec un bouquet.

(*Durozoir, troublé, va sortir par*

la gauche, Tacarel le ramène vers le fond. Durozoir trébuche et laisse tomber son chapeau; Tacarel le ramasse, le lui donne, et l'éconduit.)

SCÈNE VI. TACAREL, MADAME CHAMPBAUDET.

MADAME CHAMPBAUDET. Quel charmant vieillard!

TACAREL. Comment!... vieillard? il n'a que quarante-neuf ans!

MADAME CHAMPBAUDET. Alors il est bien fatigué...

TACAREL. Il paraît comme cela le matin... à jeun... mais, aux lumières, il est splendide!

MADAME CHAMPBAUDET. Oh! peu m'importe!... pour ce que je veux lui dire.

TACAREL, *étonné.* Hein?

MADAME CHAMPBAUDET, *tendrement.* Paul!... Laissez-moi vous appeler Paul?

TACAREL. Mais...

MADAME CHAMPBAUDET, *avec passion.* Oh! qu'il est beau, mon Paul!

TACAREL, *à part.* Ah çà! est-ce qu'elle voudrait déjà... chagriner Durozoir? C'est trop tôt!

MADAME CHAMPBAUDET. Je vous quitte... pour un instant... je vais faire part à mes amies de pension de la nouvelle... de la grande nouvelle... Je reviens... A bientôt, mon Paul... à bientôt!... (*En sortant.*) Ah! je n'ai que vingt-cinq ans!

(*Elle entre à gauche.*)

SCÈNE VII. TACAREL, puis ARSÈNE et LETRINQUIER.

TACAREL. Qu'est-ce qu'elle a?... enfin la voilà casée, c'est le principal!

ARSÈNE, *introduisant Letrinquier.* Entrez donc, monsieur Letrinquier.

TACAREL, *à part.* Le beau-père!

LETRINQUIER, *à Arsène.* Imbécile! qui emporte la clef de ma cuisine!... Si je ne t'avais pas rencontré sur l'escalier en montant chez Théodore?

ARSÈNE. Je vous l'aurais rapportée ce soir... après dîner.

LETRINQUIER. Après dîner! c'est très commode!... Voyons! où est-elle?

ARSÈNE. Dans ma veste... Attendez un moment... je vais la chercher...

(*Il sort par le fond.*)

LETRINQUIER. Ah çà! où suis-je ici?

TACAREL, *se montrant.* Chez madame veuve Champbaudet.

LETRINQUIER. Vous!... Au fait, j'aurais dû m'en douter... il est une heure... je dérange votre petit rendez-vous...

TACAREL. Du tout!... j'allais chez vous... Vous m'avez imposé la tâche... pénible... de marier Mme Champbaudet.

LETRINQUIER. Pénible! Je vous comprends...

TACAREL. Quand vous l'aurez vue... vous me comprendrez davantage... Monsieur Letrinquier,

j'ai l'honneur de vous faire part du mariage de Mme veuve Champbaudet avec M. Edmond Durozoir.

LETRINQUIER. Comment! vous l'avez colloquée à un autre?

TACAREL. Ah! beau-père!

LETRINQUIER. Farceur!... (*Confidentiellement.*) Dites donc... Théodore m'a dit que c'était une femme superbe... Est-ce que je ne pourrais pas la voir un peu?

TACAREL. Mais... je ne sais pas...

LETRINQUIER. Il faut bien que je sache si elle se marie... je ne suis pas obligé de vous croire!

TACAREL. C'est juste. (*Apercevant Mme Champbaudet qui entre.*) La voici... je vais vous présenter.

SCÈNE VIII. LETRINQUIER, TACAREL, MADAME CHAMPBAUDET.

MADAME CHAMPBAUDET, *sans voir Letrinquier.* Je viens d'écrire trois lettres... mettons des timbres.

(*Elle va à sa toilette.*)

LETRINQUIER, *à part, la regardant.* Les voilà donc, ces femmes qui enveloppent la jeunesse dans leurs replis tortueux!

TACAREL. Madame, j'ai l'honneur de vous présenter M. Letrinquier...

MADAME CHAMPBAUDET, *à part.* Encore un grand parent! (*Haut.*) Soyez le bienvenu, monsieur... Voulez-vous me donner la main... à l'anglaise?

(*Ils se donnent la main.*)

LETRINQUIER, *à part.* Elle est bon garçon! (*Haut.*) A mon tour, permettez-moi, chère belle, de vous saluer... à la française? (*Il lui embrasse la main. A part.*) Superbe femme!

TACAREL, *à demi-voix.* Eh! eh! papa Letrinquier!

LETRINQUIER, *bas.* Chut! ne le dites pas à ma sœur! (*Haut, prenant des airs de jeune homme.*) Eh bien, chère belle, quoi de nouveau dans le monde galant?

MADAME CHAMPBAUDET et TACAREL, *étonnés.* Hein?...

LETRINQUIER, *à part.* Tant pis! je suis chez une petite dame!

MADAME CHAMPBAUDET, *à part.* C'est un vieux mauvais sujet!

LETRINQUIER. Paul vient de m'apprendre une nouvelle désastreuse.

MADAME CHAMPBAUDET. Quoi donc?

LETRINQUIER. Vous allez vous marier... Les amours sont en deuil... Il est vrai que je suis un peu la cause de ce malheur public... C'est moi qui ai exigé de Paul ce mariage...

MADAME CHAMPBAUDET. Oh! merci!

LETRINQUIER. Je lui ai dit : « Tant que la petite Champbaudet ne sera pas mariée... vous n'aurez pas ma fille! »

MADAME CHAMPBAUDET. Comment, votre fille?...

LETRINQUIER. Oui, Caroline! Il épouse Caroline!

MADAME CHAMPBAUDET. Hein?... C'est impossible!... Eh bien, et moi?

LETRINQUIER. Vous!... vous épousez Durozoir!

MADAME CHAMPBAUDET. Par

exemple!... C'est Paul que j'épouse! Mon Paul!

LETRINQUIER. Comment?

TACAREL, *à part.* Qu'est-ce qu'elle chante?... (*Haut.*) Permettez, madame...

MADAME CHAMPBAUDET. M. Durozoir ne vient-il pas de me faire la demande à l'instant?

TACAREL. Pour lui-même!

MADAME CHAMPBAUDET. Lui! un vieux sans cheveux?... Je n'en veux pas!!!

LETRINQUIER. Ah! mais ceci change la thèse!

TACAREL. Que vous importe que madame se marie ou ne se marie pas?... si je vous prouve que vos soupçons sont injustes!

LETRINQUIER. Comment cela?

TACAREL. Interrogez madame... elle vous dira que nos relations sont purement architecturales et que le respect le plus absolu...

LETRINQUIER, *le laissant passer à droite.* Chut! pas de signes d'intelligence!... Est-il vrai, madame, que ce jeune homme vous soit complètement... étranger?

TACAREL. Vous allez voir!... Répondez, madame!

MADAME CHAMPBAUDET, *à part.* Un pareil aveu!... c'est le perdre à jamais!...

LETRINQUIER. Eh bien, madame?

MADAME CHAMPBAUDET, *baissant les yeux.* Monsieur Letrinquier... je suis bien coupable!

TACAREL. Hein?

MADAME CHAMPBAUDET. Mais le cœur d'une femme est bien faible quand elle aime.

LETRINQUIER, *éclatant.* Voilà qui est clair!

TACAREL, *abasourdi et outré.* Comment, madame, vous osez soutenir...?

LETRINQUIER. Assez!... Or donc, mariez madame, rompez votre chaîne... sinon vous n'aurez pas ma fille!... (*Saluant M^me^ Champbaudet.*) Chère belle...

TACAREL. Mais, monsieur Letrinquier...

LETRINQUIER. Ma résolution est irréfragable!... (*A part.*) Je monte chez Théodore. (*A Tacarel, en sortant.*) Irréfragable!...

(*Letrinquier sort par le fond.*)

SCÈNE IX. TACAREL, MADAME CHAMPBAUDET.

TACAREL. Mon compliment, madame, c'est du joli!

MADAME CHAMPBAUDET. Grâce, mon Paul! grâce!... J'allais vous perdre... et je me suis rattrapée à cette planche de salut.

TACAREL, *sévèrement.* Il y a des planches, madame, auxquelles une femme qui se respecte ne se rattrape jamais!

MADAME CHAMPBAUDET. Pardonne-moi...

TACAREL. Ne me tutoyez pas!... on ne tutoie pas son architecte!

MADAME CHAMPBAUDET. J'ai peut-être été un peu loin...

TACAREL. Voilà donc la récompense de mes soins... de mon exactitude... moi qui venais tous les jours faire votre petite partie!... de mausolée, sans honoraires!... Pour me remercier, vous me com-

promettez... vous me faites manquer mon établissement...

MADAME CHAMPBAUDET. J'avais cru lire dans vos regards...

TACAREL. Rien du tout! rien du tout!

MADAME CHAMPBAUDET. Cependant vous m'avez parlé d'amour...

TACAREL. Pour Durozoir!

MADAME CHAMPBAUDET. Vous me faisiez changer mes bonnets...

TACAREL. Au point de vue de l'art... comme architecte...

MADAME CHAMPBAUDET. Ah! vous avez beau dire, on ne vient pas tous les jours, pendant deux mois, chez une femme... jeune encore... sans avoir un motif...

TACAREL. Certainement... j'en avais un... (*Regardant le plafond.*) un motif supérieur...

MADAME CHAMPBAUDET. Lequel? Paul, ouvrez-moi votre cœur!

TACAREL, *à part.* Il faut l'amadouer... Je vais l'étourdir... (*Haut.*) Vous allez tout savoir... Personne ne peut nous entendre?

MADAME CHAMPBAUDET. Personne!

TACAREL. Eh bien, oui! je ne le cache pas... subjugué, vaincu par la puissance de vos charmes, de votre esprit, oui, je vous ai aimée!...

MADAME CHAMPBAUDET. Ah! merci!

TACAREL, *avec passion.* Je vous ai aimée!... (*Changeant de ton.*) Pendant trois jours!

MADAME CHAMPBAUDET. Ah! pas plus?

TACAREL. Dieu m'est témoin que je voulais vous offrir mon nom... Je suis même allé à la mairie... faire lever votre extrait de naissance...

MADAME CHAMPBAUDET, *effrayée,* Ah! mon Dieu!

TACAREL, *d'une voix lente et grave.* On m'a livré cette pièce... moyennant quarante sous... et j'y ai lu une date... (*A part.*) Quel âge peut-elle bien avoir?... (*Haut.*) Une date à jamais célèbre pour ceux qui estiment le vin de la comète... 1811!

MADAME CHAMPBAUDET, *vivement.* C'est faux!... Je suis de 1814!... Je n'ai que quarante-sept ans!

TACAREL. Tiens! l'âge de maman!

MADAME CHAMPBAUDET, *désespérée.* Ah!

TACAREL. Ce doux rapprochement... ouvrit à mon cœur des horizons nouveaux... Mon amour s'épura... et je me pris à vous aimer... comme un fils aime sa mère!

MADAME CHAMPBAUDET, *protestant.* Sa mère?... Ah! non!

TACAREL, *à part.* Ça ne prend pas! (*Haut.*) Comme un frère aime sa sœur!

MADAME CHAMPBAUDET. J'aime mieux ça!

TACAREL, *à part.* Chauffons cette corde! (*Haut, avec feu.*) Savez-vous ce que c'est qu'une sœur?... cet ange... dont on ne demande jamais l'âge!

MADAME CHAMPBAUDET, *froidement.* Sans doute, sans doute!...

TACAREL, *à part.* Elle est froide! (*Haut.*) Voilà ce que j'espérais

trouver en vous... Mais non! je n'ai rencontré qu'une femme implacable!

MADAME CHAMPBAUDET. Comment?

TACAREL. Qui se fait un plaisir cruel de s'asseoir sur ma destinée.

MADAME CHAMPBAUDET. Moi? Paul!

TACAREL. Allez! continuez votre œuvre de destruction!... Ma fiancée en mourra, la pauvre créature!

MADAME CHAMPBAUDET. Ah! mon Dieu!...

TACAREL. Quant à son père... le noble vieillard!... il en deviendra fou... Il n'était qu'idiot!

MADAME CHAMPBAUDET. Assez!

TACAREL. Et moi... moi, je pars! je quitte cette plage inhospitalière...

MADAME CHAMPBAUDET. Où vas-tu?

TACAREL. En Amérique... Je m'engage... avec le Nord ou avec le Sud... ça m'est parfaitement égal... Je vais chercher une autre fiancée... la fièvre jaune!

(*Il remonte.*)

MADAME CHAMPBAUDET, *l'arrêtant.* Paul... mon enfant... (*Se reprenant.*) Mon frère! tu ne feras pas cela!

(*Le ramenant en lui jetant les bras autour du cou.*)

TACAREL. Si!...

MADAME CHAMPBAUDET. Non!...

TACAREL. Si!...

MADAME CHAMPBAUDET. Non!... parle!... que veux-tu? quel sacrifice exiges-tu de moi?

TACAREL. Le sacrifice Durozoir...

MADAME CHAMPBAUDET. Ah! jamais!

TACAREL. Vous avez entendu ce père... irréfragable!

MADAME CHAMPBAUDET. Oui, mais Durozoir...

TACAREL. Alors adieu! vous m'écrirez sur les bords du Potomac!... poste restante.

MADAME CHAMPBAUDET, *avec un effort douloureux.* Paul, je consens... Ne me laissez pas réfléchir! allez me chercher cet homme!...

TACAREL. Vous l'apprécierez plus tard...

MADAME CHAMPBAUDET. Allez! allez!...

TACAREL. J'y cours!... (*A part.*) Elle sera très heureuse avec Durozoir!

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE X. MADAME CHAMPBAUDET, puis ARSÈNE.

MADAME CHAMPBAUDET, *seule; tombant assise près de la table, à droite.* Oh! mes rêves!... mes rêves perdus!...

(*Elle sanglote.*)

ARSÈNE, *entrant par la gauche, et la voyant pleurer.* Elle pleure... Quoi que vous avez, madame?

MADAME CHAMPBAUDET. Rien!

ARSÈNE. C'est'y M. Tacarel qui vous fait du chagrin?

MADAME CHAMPBAUDET. L'ingrat! l'infidèle! il m'a aimée pourtant!

ARSÈNE. Lui? allons donc! il se moquait de vous!

MADAME CHAMPBAUDET. Malheureux!... ne le calomnie pas!... il m'aimait du moins comme une sœur!

ARSÈNE. Il vous aimait... comme un soldat aime sa guérite!

MADAME CHAMPBAUDET, *se levant.* Sa guérite?

ARSÈNE. Oui... vu qu'il venait uniquement chez vous pour monter sa faction... et attendre le signal de la dame d'au-dessus.

MADAME CHAMPBAUDET. Que dis-tu?

ARSÈNE. C'est la bonne d'en haut qui vient de me conter ça... Vous savez bien, la trompette du marchand de robinets?

MADAME CHAMPBAUDET. Oui...

ARSÈNE. C'était lui qui soufflait...

MADAME CHAMPBAUDET. Comment?

ARSÈNE. Ça voulait dire : « Je suis en bas chez la vieille... (*Se reprenant.*) Chez la veuve! J'attends votre signal! »

MADAME CHAMPBAUDET, *outrée.* Oh! si cela était!...

ARSÈNE. Vous savez bien : *J'ai du bon tabac.*

MADAME CHAMPBAUDET. L'air qui le faisait partir?

ARSÈNE. Pardi!... Ça voulait dire : « Mon mari n'y est pas... montez! »

MADAME CHAMPBAUDET. Trahison!... Et l'autre : *Marie, trempe ton pain?*

ARSÈNE. « Mon mari y est... ne montez pas!... » Le plus cocasse, c'est que la bonne a pincé le même signal pour avertir son amoureux... elle tapote aussi!...

MADAME CHAMPBAUDET. Non! c'est impossible!... tu mens!...

ARSÈNE, *tirant la trompette de sa poche.* Tenez! v'là son instrument!

MADAME CHAMPBAUDET, *saisissant la trompette.* Donne! je veux m'assurer par moi-même...

(*Elle souffle dans la trompette.*)

ARSÈNE, *machinalement, criant.*

Marchand de robinets!... Tiens, c'est madame qui trompette...

MADAME CHAMPBAUDET, *écoutant.* Chut!... rien!... Tu vois bien que c'est une calomnie... il ne s'est pas joué de moi à ce point... (*A ce moment, on entend jouer au-dessus l'air de* : Marie, trempe ton pain.) *Marie, trempe ton pain!...*

ARSÈNE. Paraît que le mari est là-haut!

MADAME CHAMPBAUDET, *furieuse.* Oh! je me vengerai!... je me vengerai!... Ah! il est là-haut!... Eh bien, je vais lui écrire... je vais tout lui apprendre!... (*Elle se met à sa table, et écrit vivement.*) «Monsieur, votre femme vous trompe avec mon architecte... »

(*Elle continue à écrire.*)

ARSÈNE, *à part.* Nous allons avoir du grabuge!

MADAME CHAMPBAUDET, *pliant sa lettre et la cachetant d'un coup de poing.* Voilà ce que c'est!

SCÈNE XI. LES MÊMES, TACAREL.

TACAREL, *entrant radieux par le fond.* Me voilà!...

MADAME CHAMPBAUDET, *se levant.* Lui!... (*Elle le regarde fixement un instant, puis dit à Arsène.*) Portez ce billet à son adresse!

ARSÈNE, *tragiquement d'une voix de basse.* On y va! (*A Tacarel.*) On y va!

(*Il sort par le fond.*)

TACAREL. Durozoir me suit... il se fait friser...

MADAME CHAMPBAUDET, *marchant à lui et lui saisissant le poignet.* Monsieur... que penseriez-vous d'un polisson qui, sous prétexte de mausolée, viendrait allumer l'incendie dans le cœur d'une pauvre veuve sans défiance?...

TACAREL, *troublé.* Mais... je ne comprends pas...

MADAME CHAMPBAUDET. Que penseriez-vous d'un polisson qui choisirait le domicile d'une honnête femme pour y faire sonner la trompette de ses signaux amoureux?

TACAREL. Mais, madame...

MADAME CHAMPBAUDET, *lui secouant la main avec force.* Je sais tout!

TACAREL, *retirant sa main.* Vous me faites mal!

MADAME CHAMPBAUDET, *d'une voix sombre, sans chanter.* « J'ai du bon tabac dans ma tabatière! »

TACAREL. Comment!... Vous savez?...

MADAME CHAMPBAUDET, *tragiquement.* « Marie, trempe ton pain!... Marie, trempe ton pain dans la sauce! »

TACAREL. Écoutez-moi!... Je vais tout vous dire...

MADAME CHAMPBAUDET. Je te pardonne... car je suis vengée.

TACAREL. Vengée?...

MADAME CHAMPBAUDET. Cette lettre que je viens d'envoyer quand vous êtes entré, était pour M. Garambois...

TACAREL. Dieu!

MADAME CHAMPBAUDET, *avec un rire amer.* On a joué *Trempe ton pain*... donc il est chez lui!...

TACAREL. Eh bien?...

MADAME CHAMPBAUDET. Ma lettre l'instruit de votre intrigue avec sa femme...

TACAREL. Qu'avez-vous fait!

MADAME CHAMPBAUDET. Ce qui plaît aux femmes... Je me suis vengée!

TACAREL, *boutonnant son habit.* Très bien!... Le mari va venir un poignard à la main.

MADAME CHAMPBAUDET. Hein?

TACAREL. Je l'attends... Je ne me défendrai pas!...

MADAME CHAMPBAUDET. Dieu! qu'ai-je fait?

(*On entend du bruit sur l'escalier.*)

TACAREL. Le voici!... Je suis prêt!

MADAME CHAMPBAUDET, *le jetant derrière elle et le couvrant de son corps.* Non!... mets-toi là... derrière moi!...

SCÈNE XII. LES MÊMES, GARAMBOIS, LETRINQUIER, puis ARSÈNE et DUROZOIR.

Garambois paraît, une lettre à la main, il est accompagné par Letrinquier.

MADAME CHAMPBAUDET. Lui!

TACAREL, *bas.* Avec son témoin.

GARAMBOIS. Madame, je viens de recevoir une lettre.

MADAME CHAMPBAUDET, *à part.* La mienne.

GARAMBOIS. Qui nécessite quelques explications.

TACAREL, *résolument.* A vos ordres.

MADAME CHAMPBAUDET, *éplorée.* Non, pas de sang!

GARAMBOIS, LETRINQUIER. Quoi?

MADAME CHAMPBAUDET. C'est faux! n'en croyez pas un mot!

LETRINQUIER. Qu'est-ce qui est faux?

GARAMBOIS. Permettez-moi d'abord de vous en donner lecture. (*Lisant.*) « Les locataires soussignés, tous majeurs et sains d'esprit, s'engagent à contribuer au prorata de leurs loyers... »

TACAREL, *surpris.* Hein?

MADAME CHAMPBAUDET, *de même.* Quoi?

GARAMBOIS, *continuant de lire.* « A l'établissement d'un tapis dans l'escalier. »

TACAREL, *joyeux.* Un tapis?

MADAME CHAMPBAUDET, *joyeuse.* Comment, c'était...?

TACAREL, *bas.* Il ne sait rien!

MADAME CHAMPBAUDET, *bas.* Sauvé!

GARAMBOIS. Tous les locataires ont signé...

MADAME CHAMPBAUDET, *avec un transport de joie.* Mais je signe aussi!

TACAREL. Nous signons!

GARAMBOIS. Pas vous.

LETRINQUIER, *à part, prenant une plume sur la table.* Ces femmes-là ne regardent pas à l'argent.

ARSÈNE, *entrant brusquement et montrant un robinet qu'il tient.* J'en ai un, madame, j'en ai un!

TOUS. Quoi?

ARSÈNE. Un robinet! (*Remettant une lettre à Garambois.*) Ah! monsieur... une lettre pour vous de madame...

MADAME CHAMPBAUDET. Ciel!

(*Elle repousse Arsène.*)

TACAREL. Sacrebleu!

(*Il lance un coup de pied à Arsène.*)

ARSÈNE, *jette un cri et sort par le fond.* Aïe!

MADAME CHAMPBAUDET, *éperdue, à Garambois.* Donnez! donnez-moi cette lettre.

GARAMBOIS, *la refusant.* Puisqu'elle est pour moi...

MADAME CHAMPBAUDET, *très émue.* Oui, mais elle n'est plus utile...

TACAREL. Puisque vous voilà...

MADAME CHAMPBAUDET. Je puis vous dire de vive voix...

GARAMBOIS. Quoi?

LETRINQUIER, *à part.* Qu'est-ce qu'ils ont?

MADAME CHAMPBAUDET, *bas, vivement à Tacarel.* Je vous sauve. (*Haut, balbutiant, à Garambois.*) Je vais... me marier, et, comme je suis seule... sans famille...

TACAREL. Oui... orpheline...

MADAME CHAMPBAUDET. Je venais vous prier, en qualité de voisin...

TACAREL. Oui... de voisin...

MADAME CHAMPBAUDET. De vouloir bien me servir de témoin.

TACAREL. Et d'assister au repas.

MADAME CHAMPBAUDET. Chez Lemardelay...

GARAMBOIS. Comment donc, belle dame!

(*Il fait le mouvement de lui rendre la lettre.*)

LETRINQUIER *s'en empare vivement.* Voyons le nom du prétendu...

MADAME CHAMPBAUDET, *à part.* Ciel!

TACAREL. Sacrebleu!

ARSÈNE, *annonçant.* M. *l'Arrosoir.*

MADAME CHAMPBAUDET. C'est lui!

DUROZOIR, *entrant avec un bouquet.* Durozoir!

MADAME CHAMPBAUDET, *vivement et saisissant la lettre.* Le voilà... le prétendu!

(*Elle passe la lettre à Tacarel, qui la roule et la met dans sa bouche.*)

LETRINQUIER et GARAMBOIS, *riant en regardant Durozoir.* Ah bah! il a une bonne tête.

MADAME CHAMPBAUDET. Enfin!

TACAREL, *bas.* Merci, ma sœur!

LETRINQUIER. Mon gendre, je n'ai qu'une parole! Ma fille est à vous.

DUROZOIR, *descendant et offrant son bouquet.* Belle dame, daignez accepter... (*Il jette un cri.*) Ah!

TOUS. Quoi?

DUROZOIR, *se frottant les reins.* Rien! c'est mon rhumatisme!

MADAME CHAMPBAUDET. Il a des rhumatismes!

TACAREL. Dans le dos! aux lumières, ça ne paraît pas!

CHŒUR. AIR du *Gendre en surveillance.*

A ce double mariage
D'heureux destins sont promis ;
Il faut pour un bon ménage
Des époux bien assortis.

Un pied dans le crime

Comédie-Vaudeville en trois actes

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 21 août 1866.

Collaborateur M. A. Choler.

Adolphe Choler 1821-1889. Ecrivit de nombreuses pièces en collaboration avec Siraudin, Marc-Michel, Clairville et Henri Rochefort (notamment avec ce dernier *La vieillesse de Brididi* 1864). Fut directeur du Palais-Royal.

Personnages	*Acteurs qui ont créé les rôles.*
GATINAIS.	*MM. Geoffroy.*
GAUDIBAND.	*Lhéritier.*
EDGARD VERMILLON.	*Priston.*
POTEU.	*Lassouche.*
GEINDARD.	*Fizelier.*
MAITRE BAVAY, avocat.	*Mercier.*
MADAME GATINAIS.	*Mmes Keller.*
LUCETTE.	*Massin.*
JULIE.	*Damain.*
MARGUERITE.	*E. Bilhaut.*
UNE DAME DE COMPTOIR.	*Germaine.*
UN GARÇON DE CAFÉ.	*M. Martal.*

La scène se passe, au premier acte, à Antony, près Paris, chez Gaudiband.
Deuxième et troisième actes, à Paris.

ACTE PREMIER

Un salon de campagne, ouvrant au fond sur un jardin. Un buffet. Un râtelier avec un fusil de chasse, une poire à poudre et un sac à plomb. Portes latérales. Porte au fond.

SCÈNE I

POTEU *seul, sortant de la chambre de droite avec un saloir de cuisine à la main.* M. Gaudiband prend son bain de pied. Je lui ai mis quatre poignées de sel. (*Il pose son saloir sur le buffet à gauche.*) Il a toujours le sang à la tête... mais aussi, il n'est pas raisonnable pour un vieux : toute la journée il pense au beau sexe!... Dès qu'il voit une femme, crac!... il lui pince le coude... histoire de badiner... ça ne va jamais plus loin, à ce que disent les dames d'Antony. C'est égal, il a dû être très gaillard

dans son temps... témoin ce petit M. Edgard Vermillon qu'il appelle son filleul. A mon avis, il doit lui être plus que ça... Quand un homme riche a un filleul, il en fait un ébéniste ou un emballeur... mais pas un avocat! (*Apercevant Edgard au fond.*) Justement le voici.

SCÈNE II. POTEU, EDGARD; habit noir, cravate blanche, une serviette d'avocat sous le bras.

EDGARD, *vivement, venant du fond.* Bonjour, Poteu. Où est mon parrain?

POTEU. Monsieur?... il trempe.

EDGARD. J'apporte du nouveau. Tu ne sais pas ce qu'on vient de me remettre chez le concierge?

POTEU. Non.

EDGARD. Un papier timbré, un acte extra-judiciaire pour parrain.

POTEU. Ah! je sais de qui... c'est du voisin, M. de Blancafort!

EDGARD. Ah! il croit nous faire peur; nous allons voir.

POTEU. Qu'est-ce qu'il nous veut encore, ce vieux noble?

EDGARD. Enfin! voilà la guerre déclarée; il va pleuvoir des sommations, des significations, des assignations...

POTEU. Mais, pourquoi?

EDGARD. Mon ami, entre voisins, à la campagne, ça finit toujours par là.

POTEU. Ils étaient si amis autrefois! ils avaient fait ouvrir une porte de communication dans le mur qui sépare les deux jardins... les domestiques en profitaient...

EDGARD. Maintenant elle est murée.

POTEU. Ils échangeaient des primeurs... des melons... et les domestiques en profitaient.

EDGARD. Maintenant ils échangent par-dessus le mur des trognons de chou et des assiettes cassées. Il paraît qu'ils ont des griefs.

POTEU. Des bêtises! M. de Blancafort se plaint du chat de M. Gaudiband, qui vagabonde la nuit et se livre à une musique surexcitante... Il nous a priés de le tenir à l'attache.

EDGARD. A quoi parrain a répondu une lettre très sèche... « Monsieur, commencez par museler vos pigeons, qui viennent s'ébattre dans mon potager et picorer mes petits pois... »

POTEU. Les Blancafort se plaignent encore des statues de monsieur.

EDGARD. Ce sont des reproductions de l'antique.

POTEU. Le jardin en est plein... Mme de Blancafort dit que ça lui fait l'effet comme si qu'elle aurait sous ses fenêtres une école de natation.

EDGARD. Chacun cultive son jardin comme il l'entend! Il convient bien à M. de Blancafort de se plaindre, lui qui a un noisetier qui déborde sur le mur mitoyen d'une façon scandaleuse!

POTEU. C'est le mot.

EDGARD. Nous lui dirons deux mots, à son noisetier...

POTEU. Et à ses noisettes.

SCÈNE III. LES MÊMES, GAUDIBAND.

GAUDIBAND, *sortant de la porte de droite, deuxième plan; à lui-même.* Ces bains de pieds me font un bien incroyable... Ah! bonjour, Edgard!

EDGARD, *l'embrassant.* Parrain...

POTEU, *à part.* Ça un filleul? allons donc!...

GAUDIBAND. Quoi de nouveau, Poteu.

POTEU. On a encore volé votre chasselas cette nuit.

GAUDIBAND, *à Edgard.* Il y a un gredin qui, toutes les nuits, passe par-dessus le mur et cueille mon raisin à mesure qu'il mûrit!

EDGARD. Il faut le guetter.

GAUDIBAND. Quand on le guette, il ne vient pas... et, dès qu'on ne le guette pas, il vient.

EDGARD. Alors il faut procéder à une enquête.

GAUDIBAND. Comment ça?

EDGARD. Je m'en charge! (*A Poteu.*) Tu vas prendre deux arrosoirs, tu mouilleras fortement le pied des vignes, afin que la terre soit bien détrempée... et, quand le voleur viendra, nous aurons l'empreinte exacte de ses pas... nous compterons jusqu'aux clous de ses souliers.

GAUDIBAND. Tiens! c'est très malin.

EDGARD. C'est un garde champêtre qui m'a appris ça.

GAUDIBAND, *à Poteu.* Tu entends?... va mouiller le pied des vignes.

POTEU. Oui, monsieur. (*A part.*) Il est éreintant son moyen!

(*Il sort par le fond.*)

EDGARD. Soyez tranquille ; nous pincerons votre voleur.

GAUDIBAND. Si ça pouvait être Blancafort! je le ferais asseoir au banc de l'infamie.

EDGARD. Oh! ce n'est pas probable!... ce matin, il vous a envoyé quelque chose.

GAUDIBAND. Un trognon de chou. Je disais aussi : « Voilà bientôt douze heures que je n'ai rien reçu de lui... »

EDGARD. Un papier timbré.

GAUDIBAND. Un papier timbré, à moi!... le misérable!... le... (*Se calmant.*) Non, je ne veux pas me mettre en colère, ça me fait monter le sang à la tête... et je passe ma vie à tremper mes pieds dans l'eau... Qu'est-ce qu'il chante, son papier timbré?

EDGARD. Le voici : (*Lisant.*) « Ce 13 septembre 1865, monsieur Ajax Rutile de Blancafort fait sommation au sieur Gaudiband... »

GAUDIBAND. Il m'appelle le sieur Gaudiband! (*Se calmant.*) Non, je ne veux pas me mettre en colère.

EDGARD, *lisant.* « Primo... D'avoir à contenir son chat, qui se livre la nuit à des courses folles et malséantes... »

GAUDIBAND. Mon chat est libre... depuis la prise de la Bastille! Vieux noble!

EDGARD, *lisant.* « Secundo... D'avoir à draper ses statues, qui peuvent offenser les regards des dames qui se reposent dans le kiosque dudit M. Ajax-Rutile de Blancafort. »

GAUDIBAND. Qu'elles ne regardent pas!

EDGARD, *lisant.* « Faute de quoi, il poursuivra le sieur Gaudiband par tous les moyens de droit... »

GAUDIBAND. Toujours le sieur Gaudiband!

EDGARD. « Coût : six francs soixante-quinze centimes. »

GAUDIBAND. Eh bien, veux-tu que je te dise ce que je pense de Blancafort?... C'est un polisson de la vieille roche!

EDGARD, *allant à la table de gauche.* Il faut lui répondre de la même encre et sur papier timbré... Coût : six francs soixante-quinze centimes.

GAUDIBAND. Oui!... Il n'y en a pas de plus cher?

EDGARD. Non... Attendez, nous allons rédiger un modèle de sommation.

GAUDIBAND. Salée!...

EDGARD. Que nous lui ferons porter par le même huissier...

GAUDIBAND. C'est ça! Écris : (*Dictant.*) « Moi, Jean-Paul-Émile-Ernest-Stanislas-Edgard Gaudiband. »

EDGARD. « Band! »

GAUDIBAND. « Propriétaire, à Antony..., d'une maison qui ne doit rien à personne... »

EDGARD. « Sonne! »

GAUDIBAND. « Fais sommation au sieur Blancafort... » souligne *sieur*... « d'avoir... d'avoir... » (*S'interrompant.*) Qu'est-ce que nous allons lui demander?

EDGARD. Laissez-moi faire, ça me connaît! (*Écrivant.*) « Primo... D'avoir à contenir ses pigeons, qui viennent, sans mon autorisation, s'ébattre sur ma pelouse... »

GAUDIBAND, *dictant.* « Et s'y livrent à des voltiges folles et malséantes... »

EDGARD, *écrivant.* « Faute de quoi, monsieur Gaudiband... »

GAUDIBAND. « Jean-Paul-Émile... »

EDGARD, *écrivant.* « Se fera justice par tous les moyens de droit que lui donne la loi du 3 prairial an V... »

GAUDIBAND. « 3 prairial an V!... » Ah! Edgard, je ne regrette pas l'argent que m'ont coûté tes examens!

EDGARD. Ce n'est pas fini. (*Écrivant.*) « Secundo. Fais, en outre, sommation audit *sieur* Blancafort... »

GAUDIBAND. Souligne *sieur!*

EDGARD. *écrivant.* « D'avoir à élaguer son noisetier, qui déborde... »

GAUDIBAND, *dictant.* « D'une façon cavalière et impertinente... »

EDGARD, *écrivant.* « Sur le mur mitoyen... Faute de quoi, il procédera lui-même, *hic et nunc*... »

GAUDIBAND. Du latin!... il n'en a pas mis, lui! C'est un âne!

EDGARD, *écrivant.* « *Hic et nunc*, à l'élagage dudit... »

GAUDIBAND. « Sieur de Blancafort... »

EDGARD. Non... « Dudit noisetier! conformément aux dispositions de la loi du 9 ventôse an VII... »

GAUDIBAND. Bravo! j'ose dire que c'est tapé!

EDGARD, *se levant.* Je cours porter cela chez l'huissier.

GAUDIBAND. Et reviens vite. J'attends aujourd'hui la famille Gatinais, père, mère et fille.

EDGARD, *descendant la scène.* Mademoiselle Julie, dont vous m'avez parlé?

GAUDIBAND, *au milieu de la scène.* Voyons, franchement, l'aimes-tu?

EDGARD. Mais je ne l'ai jamais vue.

GAUDIBAND. Je vais te la dépeindre. Son père est un ancien marchand de fil de fer galvanisé... la mère est une femme ravissante, qu'on ne peut regarder sans être profondément troublé... elle n'a que six ans de plus que sa fille.

EDGARD. Comment, six ans?... C'est une créole?

GAUDIBAND. Non, elle est de Bougival... Gatinais a eu sa fille d'un premier mariage...

EDGARD. Et comment est-elle?

GAUDIBAND. Mais c'est une demoiselle... très bien... qui joue du piano... Le père racle du violon... L'autre jour, il m'a un peu embarrassé... il m'a demandé ce que tu faisais.

EDGARD. Je suis avocat.

GAUDIBAND. Oui, mais tu ne plaides jamais.

EDGARD. J'ai d'autres visées... plus hautes... J'ai l'espoir d'être nommé un jour secrétaire du secrétaire du parquet.

GAUDIBAND. Tu le connais?

EDGARD. Non... c'est-à-dire... je l'ai rencontré dans le monde... J'ai même eu dernièrement l'honneur de faire son whist... Alors, quand il se commet un petit crime, un petit délit... je me permets de lui envoyer des notes, dont il ne se sert pas toujours... mais cela me pose... cela m'affirme...

GAUDIBAND. Quel drôle d'état! Je n'ai jamais songé à m'affirmer.

EDGARD. Que voulez-vous!... c'est ma vocation... j'aime à conclure; j'adore faire une enquête, traquer le vice et défendre la société.

GAUDIBAND. Cher enfant! (*Il l'embrasse avec émotion.*) Va... va vite chez l'huissier.

EDGARD. J'y cours!

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IV. GAUDIBAND, puis POTEU.

GAUDIBAND, *seul.* C'est plus fort que moi... Chaque fois que je l'embrasse, je sens une larme.

POTEU, *entrant.* Voilà encore les pigeons dans le jardin!

GAUDIBAND. C'est trop fort!... malgré ma sommation! Il est vrai qu'il ne l'a pas encore reçue... N'importe! Charge le fusil et tire dessus... Je suis dans mon droit... 3 prairial an V!

POTEU, *chargeant le fusil.* Je leur mets du plomb à lièvre.

GAUDIBAND. Et, dès que tu les auras massacrés... tu prendras une serpe et tu iras couper le noisetier... 9 ventôse an VII.

POTEU. Je viens de le gauler, son noisetier... J'attendais que les noisettes soient mûres... Les voilà!... En voulez-vous?

(*Il en donne une à Gaudiband et pose les autres sur le buffet, à côté du saloir.*)

GAUDIBAND, *examinant la noisette.* Les voilà donc, ces fameuses noisettes dont il était si fier... Il n'y a que lui qui en possède l'espèce à Antony... Il appelle ça la grosse aveline de Bourgogne à pellicule rouge... Il m'avait toujours promis de m'en donner... Eh bien, j'en ai maintenant! et je les planterai chez moi... à sa barbe! (*Il va la poser sur le buffet et trouve un journal avec sa bande.*) Qu'est-ce que c'est que ça?... (*Lisant la bande.*) « Monsieur de Blancafort, propriétaire à Antony. »

POTEU. Son journal! le facteur s'est encore trompé!...

GAUDIBAND. Je ne veux rien à lui. Tu le lui reporteras... avec des pincettes,

POTEU. Oui, monsieur. (*Regardant dans le jardin.*) Les pigeons roucoulent sur la pelouse. Je vais leur envoyer des petits pois... Prrr!... Les voilà qui s'envolent!... Faut que quelqu'un leur ait fait peur.

SCÈNE V. LES MÊMES, LUCETTE.

GAUDIBAND. C'est Lucette, qui apporte le lait.

LUCETTE, *entrant par la porte de droite, troisième plan, avec deux boîtes au lait.* Bonjour, la compagnie... Vous en faut-il aujourd'hui?

POTEU, *posant son fusil au râtelier, à gauche, et redescendant la scène à droite.* Que le diable l'emporte!

GAUDIBAND. Non, il ne nous faut rien. (*A part.*) Elle est gentille, cette petite paysanne! (*Lucette va pour s'en aller, Gaudiband la rappelle. Haut.*) C'est donc toi qui portes le lait ce matin?

LUCETTE. Oui; ma sœur est dans le chagrin.

POTEU. Est-ce qu'elle aurait perdu quelque chose?

LUCETTE. Je ne sais pas... Il y a eu du grabuge à la maison.

GAUDIBAND. Vraiment? Contenous donc ça! (*A part.*) Elle a un coude adorable!

LUCETTE. Faut vous dire que ma sœur est montée dans le grenier... par l'échelle.

GAUDIBAND. Ah! je n'aurais pas craint d'être le premier échelon... celui du bas.

POTEU. Moi non plus.

(*Ils se mettent à rire.*)

LUCETTE. Quoi que vous avez?

GAUDIBAND. Rien.

LUCETTE. Elle voulait dénicher des œufs dans le foin... Alors Budor... qui la fait toujours danser, est monté aussi par l'échelle pour l'aider à chercher...

POTEU. Il n'est pas bête, Budor...

GAUDIBAND. Il est surtout très obligeant...

(*Ils se mettent à rire.*)

LUCETTE. Eh ben, quoi que vous avez?

GAUDIBAND. Rien.

LUCETTE, *à part.* Sont-y serins! (*Haut.*) Alors, voilà papa qui entend du bruit; il monte aussi à l'échelle...

POTEU. Aïe! mauvaise affaire!

LUCETTE. Il trouve Budor, y prend une gaule et y tape dessus!

GAUDIBAND, *à part.* Elle raconte bien...

LUCETTE. Alors, voilà maman qui entend du bruit ; elle monte aussi à l'échelle...

GAUDIBAND, *à part.* Toute la famille y passera.

LUCETTE. Elle trouve papa qui rinçait Budor, et Budor qui criait : « Puisque je vous demande sa main!... puisque je vous demande sa main! »

GAUDIBAND. Eh bien?

LUCETTE. Eh bien, papa lui a donné son pied... C'est pas aimable, car enfin c'était poli de la part de Budor d'aller aider Catherine...

GAUDIBAND. Ah! oui, c'était poli!... Moi aussi, je suis très poli.

(*Il lui pince le coude.*)

LUCETTE. Prenez donc garde!

POTEU, *à part.* De voir le bourgeois, ça m'excite! (*Haut.*) Moi aussi, je suis très poli, et, si vous me disiez : « Poteu, il y a des œufs dans le grenier, » je monterais à l'échelle.

(*Il lui pince le coude.*)

LUCETTE. Finissez donc! vous allez me faire renverser mon lait!

GAUDIBAND. On te le payera, ton lait!

POTEU. Parbleu! le patron te le payera, ton lait!

LUCETTE. A quoi que ça vous sert de pincer le monde comme ça?

GAUDIBAND. Tiens! ça fait plaisir.

POTEU, *langoureux.* Ça rend mélancolique!...

LUCETTE, *à Poteu.* Pourquoi que vous roulez des yeux de grenouille?

POTEU, *à part.* Oh! elle est bête!

GAUDIBAND, *à part.* C'est une grue... la grue de l'innocence.

LUCETTE. Ah çà! je perds mon temps... Vous ne voulez pas de lait?... je vais le porter chez M. de Blancafort, votre voisin...

(*Elle remonte au fond.*)

GAUDIBAND. Tu crois qu'il en a besoin!

LUCETTE, *se retournant.* Sûrement ... Il a du monde à dîner, des officiers du fort de Montrouge...

GAUDIBAND. Très bien!... Je prends les deux boîtes.

LUCETTE. Comment?

GAUDIBAND. *prenant les boîtes.* C'est convenu avec lui... Tu lui diras : « Il n'y a plus de lait, M. Gaudiband a pris le vôtre... » Ça lui fera plaisir.

LUCETTE. Je vais lui dire tout de suite!... Bonsoir, la compagnie.

(*Elle sort par la droite, troisième plan.*)

SCÈNE VI. GAUDIBAND, POTEU, puis MADAME GATINAIS et JULIE.

GAUDIBAND. Elle est bête, mais elle a un coude charmant!

(*Entrée de M^me^ Gatinais et de Julie. Elles portent de grands cartons à la main.*)

MADAME GATINAIS. Mais viens donc, Julie!

JULIE, *entrant.* Me voici,maman!

GAUDIBAND, *à part.* Madame Gatinais et sa fille. (*Saluant.*)

Mesdames, voulez-vous me permettre?... A la campagne, on s'embrasse!

MADAME GATINAIS. Volontiers!

GAUDIBAND, *l'embrassant à part.* C'est du velours! (*A Julie.*) Mademoiselle... (*Il l'embrasse. A part.*) C'est du satin!

POTEU, *à part.* Est-il maraudeur, le bourgeois!

GAUDIBAND. Mais où est donc Gatinais?

MADAME GATINAIS. Mon mari est resté à la gare, il attend nos bagages qu'on ne trouve pas.

JULIE. Papa est très en colère.

GAUDIBAND. On les retrouvera... rien ne se perd dans les chemins de fer.

MADAME GATINAIS. Il fait un vent dehors!... Nous vous demanderons la permission de réparer un peu le désordre de nos coiffures.

GAUDIBAND. Comment donc?... mais toute ma maison est à vous... Poteu, conduis ces dames dans la chambre orange.

(*Ils sortent par la gauche, deuxième plan.*)

SCÈNE VII. GAUDIBAND, puis GATINAIS.

GAUDIBAND, *seul.* Quand je songe que cette femme aurait pu être ma compagne... Je l'ai demandée en mariage, il y a cinq ans, en même temps que Gatinais; mais le papa a su que j'avais des maîtresses, et j'ai été refusé... C'est étonnant, l'influence magnétique que ses yeux exercent sur moi!... ils me feraient passer par un trou d'aiguille... C'est une manière de parler... parce que... enfin, elle me dirait : « Montez en haut de la colonne », j'y monterais... « Jetez-vous en bas... » je m'y... Non!... je ne m'y jetterais pas... mais je réfléchirais.

GATINAIS, *entre courroucé; il pose son chapeau sur la table de droite.* Eh bien, il est gentil, ton chemin de fer!

GAUDIBAND. Quoi donc?

GATINAIS. On a perdu mes bagages! Oh! les chemins de fer! le monopole! le hideux monopole! Veux-tu que je te dise? j'en ai assez de tes chemins de fer! Je regrette les diligences! oui, les diligences!

GAUDIBAND. Voyons! calme-toi.

GATINAIS. J'arrive à la gare de Paris avec ma femme, ma fille, une bombe glacée et une timbale milanaise... de chez M^me^ Bontoux... sur un réchaud... dans une caisse... quelque chose d'exquis... une surprise que je voulais te faire.

GAUDIBAND, *le remerciant.* Ah! mon ami!

GATINAIS. Ne me remercie pas! Quand je dîne à la campagne, j'apporte toujours quelque chose; comme ça, on n'a d'obligations à personne.

GAUDIBAND. Mais...

GATINAIS. Tout à coup un petit homme à moustaches, avec une cigarette, me crie : « Eh! vous, là-bas! faites donc enregistrer vos bagages! — J'y vais, monsieur; mais vous pourriez me le dire plus poliment. » Deux hommes en casquette... avec des moustaches, s'emparent de mes colis... jettent ma malle à l'envers et campent la bombe glacée sur le réchaud

de la timbale milanaise... « Pas sur le réchaud, leur dis-je, ça va fondre! — Est-ce que ça nous regarde? » me répondent ces gens. « Très bien! mais vous pourriez me le dire plus poliment. »

GAUDIBAND. Tu les as remis à leur place.

GATINAIS. Net! Je m'approche d'une espèce de petite cage grillée dans laquelle il y avait un homme en casquette... avec des moustaches... Ils ont tous des moustaches dans ces boutiques-là!... Il me donne un bulletin nº 4, et il me demande deux sous!... Comprends-tu? Trois places... j'avais droit à quatre-vingt-dix kilos de bagages, je n'en avais que trente-trois, et il me demande deux sous... Des carottes... toujours des carottes!... Enfin, nous partons! Arrivé à Antony, je présente mon bulletin nº 4, et je réclame mes bagages... Sais-tu ce qu'on me descend?...

GAUDIBAND. Non.

GATINAIS. Un veau!... vivant... qui faisait : « Beuh!... » et me léchait les doigts!... « Qu'est-ce que c'est que ça?... ce n'est pas à moi! — C'est vous qui avez le nº 4?... — Oui. — Eh bien, v'là votre affaire!... » Ils s'étaient trompés, ils avaient collé le 4 sur le veau!... Fust! fust!... le train repart!... « Arrêtez!... arrêtez! » Je crie, je tempête... Alors un employé... toujours en moustaches... s'approche et me dit : « Monsieur désire quelque chose? — Je désire ma bombe et ma timbale milanaise, sacrebleu! — Oh! pas de bruit, monsieur... Si vous croyez intimider la compagnie... — Moi? je n'y songe pas... je demande mes bagages... — C'est bien, on va faire jouer le télégraphe; c'est une complaisance, car aucun règlement ne nous y oblige... et le prochain train vous rapportera vos effets... ça ne vous coûtera rien de plus. »

GAUDIBAND. Il ne manquerait plus que ça!

GATINAIS. Et il me tourne le dos en disant : « Pierre, rentrez le veau au magasin, puisque monsieur n'en veut pas... » Et les voilà, tes chemins de fer!... Mais patience!... on en reviendra!

GAUDIBAND. Les tribunaux ne sont pas assez sévères.

GATINAIS. On devrait déférer ces affaires-là devant la cour d'assises, au jury!

GAUDIBAND. Oh! le jury!... il est bien indulgent... j'en ai été le mois dernier.

GATINAIS, *aigrement.* Ah! tu as fait partie du jury, toi? mon compliment. Quant à moi, on ne m'a jamais fait l'honneur de me choisir... Il paraît que je n'inspire pas assez de confiance.

GAUDIBAND. Oh! c'est le hasard qui décide.

GATINAIS. Après ça, je ne le regrette pas... c'est une charge, une corvée...

GAUDIBAND. Ça dérange les heures des repas.

GATINAIS. Néanmoins, j'ai réclamé.

GAUDIBAND. Comment?

GATINAIS. C'était un devoir!... et je suis de ceux qui ne reculent jamais devant un devoir... Ah çà! ma femme et ma fille sont arrivées?

(*Il remonte.*)

GAUDIBAND. Oui.

GATINAIS. Et ont-elles vu le jeune homme?

GAUDIBAND. Pas encore... Il est chez l'huissier... Figure-toi que j'ai pour voisin un animal...

SCÈNE VIII. LES MÊMES, POTEU, entrant effaré par le fond.

POTEU. Monsieur... vous ne savez pas ce que vient de faire le Blancafort?

GAUDIBAND. Non. (*A Gatinais.*) Mon voisin...

GATINAIS. L'animal?

POTEU. Il vient de planter dans son jardin, tout près de votre mur, une grande perche avec cet écriteau : « Haine aux débauchés et aux voleurs de lait! »

GAUDIBAND, *furieux.* Comment, il a osé... ce polisson!... ce vieil émigré!... ce... (*A Poteu.*) Prépare-moi un bain de pieds!

GATINAIS. Que veut dire cet écriteau?

GAUDIBAND. Plus tard... je te conterai ça!

GATINAIS. Le train ne peut tarder... (*A Poteu.*) Mon ami, tu vas courir à la gare... Voici mon bulletin, numéro 4, et tu réclameras les bagages de M^me^ Gatinais...

POTEU. Y en a-t-il lourd?

GATINAIS. Trois colis... une malle... une bombe glacée et une timbale...

POTEU. Je prendrai la brouette. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IX. GAUDIBAND, GATINAIS.

GAUDIBAND, *qui s'est assis.* Oui, je sens que j'ai besoin d'un bain de pieds.

GATINAIS. Tu es tout rouge.

GAUDIBAND. Mon ami, il faut que je tue cet homme-là.

GATINAIS. Qui ça?

GAUDIBAND. Mon voisin... le sieur Blancafort...

GATINAIS. Mais il me semble que vous étiez très amis autrefois...

GAUDIBAND. Amis?... ça en avait l'air, mais nous nous trompions... Maintenant nous sommes dans le vrai... Quand nous nous apercevons, nous poussons des rugissements comme deux lions altérés de carnage.

GATINAIS. Mais pourquoi? Il doit y avoir une cause.

GAUDIBAND. Ça a commencé chez lui... Je venais d'y dîner, très bien... car il n'y a rien à dire contre sa cuisine.

GATINAIS. Alors ça peut s'arranger?

GAUDIBAND. Oh! non! Nous étions au salon, nous faisions le whist à dix centimes. Il y avait du monde... Sa femme me conseillait... une femme charmante... Il n'y a rien à dire non plus contre sa femme... un coude délicieux!... Elle est un peu mûre, mais elle rachète ça par de si puissants attraits...

GATINAIS, *riant.* Tais-toi!

GAUDIBAND. Pour me conseiller, elle se penchait sur mon fauteuil... en souriant, et dame!... moi, quand une femme sourit, je ne sais pas résister... Je me hasardai à lui prendre le coude...

GATINAIS. Ah! voilà!... ta manie!...

GAUDIBAND. Son mari nous regardait probablement... car, au lieu de continuer son sourire, elle me lance un soufflet...

GATINAIS. Au milieu du salon?

GAUDIBAND. Non, au milieu de la joue... Scandale, tumulte, rupture!... et, depuis ce temps, nous ne nous saluons plus!

GATINAIS. C'est ta faute... Avec ta rage de prendre le coude... A quoi cela te sert-il, à ton âge?

GAUDIBAND. Dame!... Mais...

GATINAIS. Allons donc! c'est bon à dire à ceux qui ne te connaissent pas!

SCÈNE X. LES MÊMES, MADAME GATINAIS, puis JULIE.

MADAME GATINAIS, *entrant scandalisée.* On n'a jamais rien vu de pareil!

GATINAIS et GAUDIBAND. Quoi donc?

MADAME GATINAIS. J'ai voulu faire un tour de jardin avec Julie... c'est plein de statues... (*Baissant les yeux.*) embarrassantes pour les yeux.

GAUDIBAND. L'art antique.

MADAME GATINAIS. Julie m'a priée de lui expliquer ce grand cygne...

GAUDIBAND. C'est Jupiter et Léda.

GATINAIS, *à part.* Bigre!

MADAME GATINAIS. Et j'ai été obligée de la faire rentrer.

GATINAIS. Tu as bien fait.

MADAME GATINAIS. Oui, mais c'est ennuyeux de venir à la campagne pour se promener en chambre.

JULIE, *entrant vivement.* Maman, maman! on vient de jeter une grosse pierre par-dessus le mur du jardin.

GATINAIS, *la prenant.* Une pierre... avec un papier...

MADAME GATINAIS, *à Julie.* Comment, mademoiselle, vous êtes donc retournée dans le jardin?

JULIE, *confuse.* Oui, maman... parce que... j'avais oublié mon ombrelle.

GATINAIS, *lisant le papier.* « Monsieur, j'ai reçu votre sommation... »

GAUDIBAND. C'est de Blancafort.

GATINAIS, *lisant.* « Épargnez-moi la peine de vous dire ce que j'en ai fait... mais, si vous n'êtes point un lâche, envoyez-moi vos témoins... »

MADAME GATINAIS. Une provocation?

GATINAIS. Un duel?

JULIE. Oh! mon Dieu!

GAUDIBAND. Eh bien, ça me va, nom d'un petit bonhomme!

GATINAIS, *aux dames.* Laissez-nous! ceci est une affaire qui regarde les hommes... Allez faire un tour dans le jardin... (*Se reprenant.*) non, dans votre chambre.

(*Mme Gatinais et Julie entrent à gauche, deuxième plan.*)

SCÈNE XI. GATINAIS, GAUDIBAND.

GATINAIS. A nous deux maintenant... Je n'ai pas besoin de te dire que tu peux compter sur moi, comme témoin.

GAUDIBAND. Toi?... Je te remercie... c'est que...

GATINAIS. Quoi?

GAUDIBAND. Je ne sais comment te dire ça? J'ai peur que tu ne sois pas assez... ferme... que tu manques d'énergie...

GATINAIS. Moi?

GAUDIBAND. Tu sais... un papa... marié...

GATINAIS. On voit bien que tu ne me connais pas; j'ai essuyé d'autres tempêtes. Tel que tu me vois, il y a une page dans ma vie... une page énorme!

GAUDIBAND. Quelle page?

GATINAIS. Gaudiband, l'homme qui est devant toi a tenu tête aux orages populaires et a su braver les clameurs d'une populace en délire.

GAUDIBAND. Toi?... quand ça?

GATINAIS. Tu me connais... je n'ai pas d'opinion... je suis pour le bonheur de la France!... Néanmoins, je fréquentais à cette époque les réunions populaires... On a beau dire... ça instruit toujours... Un soir, je me trouvais à Belleville, chez le père Tampon, qui louait sa salle de danse au *club des Alouettes toutes rôties*. Tout à coup, l'orateur qui était à la tribune propose carrément de supprimer le numéraire. Alors, je me penche vers mon voisin, et je lui dis... malicieusement, mais sans méchanceté : « Voilà un particulier qui me semble brouillé avec l'hôtel de la Monnaie!... » Aussitôt un grognement formidable sort des entrailles de la terre... vingt mille bras se lèvent, m'empoignent, me poussent, me bousculent... J'allais être écharpé, lorsque le père Tampon me fait disparaître par une petite porte et me cache dans son four pendant vingt-quatre heures! Vingt-quatre heures dans un four... Voilà ce que j'ai fait.

GAUDIBAND. Saprelotte!

GATINAIS. Voilà ce que j'ai fait, Gaudiband! Et maintenant, douteras-tu encore de mon énergie?

GAUDIBAND. Non! oh! non! et je te prie de me faire l'honneur d'être mon témoin.

GATINAIS. J'accepte.

GAUDIBAND. Va trouver le sieur Blancafort, et pas de concessions... inacceptables.

GATINAIS. Sois tranquille.

GAUDIBAND. Ah!... tâche d'obtenir le pistolet...

GATINAIS. Pourquoi?

GAUDIBAND. L'armurier d'Antony en a une paire qui rate toujours.

GATINAIS. Très bien... c'est dans l'intérêt des deux parties... A bientôt! et du calme! du moral!

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XII. GAUDIBAND, puis EDGARD, puis MADAME GATINAIS et JULIE.

GAUDIBAND, *seul*. Du moral! Eh bien, ça me fait un drôle

d'effet... penser que... car enfin ces pistolets peuvent partir... il peut les avoir nettoyés, et alors...

EDGARD, *entrant.* Je viens de chez l'huissier...

GAUDIBAND, *à part.* Edgard! lui! dans un pareil moment.

EDGARD. Blancafort doit avoir reçu sa sommation.

GAUDIBAND. Edgard!

EDGARD. Parrain?

GAUDIBAND. Embrasse-moi, veux-tu?

EDGARD. Avec plaisir. (*A part.*) Qu'est-ce qu'il a?

(*Ils s'embrassent.*)

GAUDIBAND. Mon ami, j'ai beaucoup connu ton père.

EDGARD. Ah!

GAUDIBAND. Un brave!... il ne désirait pas la mort, mais il savait la regarder en face. Je lui ai promis de veiller sur toi, de subvenir à tes besoins.

EDGARD. Vous m'avez placé chez un avoué pour apprendre la procédure... ce pain de l'esprit.

GAUDIBAND. Oui... et, comme on ne sait pas ce qui peut arriver, je désire assurer ton avenir.

EDGARD. Comment?

GAUDIBAND. En te constituant une rente viagère de cinq mille francs.

EDGARD. Ah! mon parrain!

GAUDIBAND. Si!... je le veux... je l'ai promis à ton père...

EDGARD. Alors c'est une donation entre vifs.

GAUDIBAND. Oui... entre vifs... (*A part.*) jusqu'à présent!

EDGARD. Vous savez qu'elle est irrévocable?

GAUDIBAND. Tant mieux!... ça m'arrange... Je vais de ce pas chez le notaire, faire rédiger l'acte, et tu viendras le signer tout à l'heure... c'est très pressé!

MADAME GATINAIS, *entrant avec Julie par la porte de gauche, deuxième plan.* Comment, vous partez, monsieur Gaudiband?

GAUDIBAND. Il le faut... une affaire...

MADAME GATINAIS. Ah! mon Dieu! déjà?

GAUDIBAND. Non. Ce n'est pas celle-là. Je vais chez mon notaire; mais d'abord laissez-moi vous présenter Edgard, mon filleul.

EDGARD, *saluant.* Mesdames... (*A part.*) Laquelle des deux est la fille?

GAUDIBAND, *aux dames, montrant Edgard.* C'est une bonne nature...

EDGARD. Ah! parrain!

GAUDIBAND. Aimante, douce...

EDGARD. Ah! parrain!

GAUDIBAND. Il a dès aujourd'hui cinq mille livres de rente... et, le jour du Contrat, je m'engage à mettre cent mille francs dans la corbeille.

EDGARD. Ah! parrain!

(*Gaudiband l'embrasse avec effusion et sort vivement par le fond.*)

SCÈNE XIII. MADAME GATINAIS, JULIE, EDGARD, puis GATINAIS, puis POTEU.

MADAME GATINAIS. M. Gaudiband paraît avoir pour vous une affection bien vive.

EDGARD. Oh! certainement!... et de mon côté... (*A part.*) Laquelle est la demoiselle? C'est très embarrassant!

JULIE. Il faut veiller sur lui, ne pas le quitter; il est un peu vif de caractère.

EDGARD, *à part.* Elle me donne des conseils... Ce doit être la maman. (*Haut.*) Oui, madame... oui, madame.

JULIE, *à part.* Madame!

GATINAIS, *entrant l'habit boutonné.* Me voilà!

MADAME GATINAIS. Tu as vu M. Blancafort?

GATINAIS. Oui... tout est arrangé... On ne se battra pas.

MADAME GATINAIS et JULIE. Ah! tant mieux!

EDGARD. Se battre? Qui donc devait se battre?

GATINAIS. Personne!... C'est fini...

MADAME GATINAIS. Mon ami, je te présente M. Edgard Vermillon.

GATINAIS. Ah! jeune homme... (*Montrant Julie.*) Voici ma fille!

EDGARD, *à part.* Ah! diable! je m'étais trompé! (*Haut, à Julie.*) Mademoiselle, mon cœur vous avait devinée.

JULIE, *à part, allant près de sa mère.* Oui, joliment.

POTEU, *entrant.* Je viens du chemin de fer.

GATINAIS. Eh bien, mes bagages?

POTEU. Le train d'Orsay arrivait à la gare en même temps que moi...

GATINAIS. Enfin!

POTEU. Mais, comme c'était un train direct, il ne s'est pas arrêté.

GATINAIS. Comment!... Eh bien, et ma bombe? ma timbale milanaise?

POTEU. Ils étaient dedans... ils sont retournés à Paris.

GATINAIS. Ah! c'est trop fort!

POTEU. Ils ont voulu me donner un veau.

(*Il remonte au buffet, à gauche.*)

GATINAIS. C'est décidé! j'attaque la compagnie...

EDGARD, *vivement.* Voulez-vous me charger de l'affaire?

GATINAIS. Volontiers!

EDGARD. Je cours à la gare pour faire dresser procès-verbal.

GATINAIS. Très bien!

EDGARD. Si ces dames veulent avoir l'obligeance de m'accompagner, elles me donneront le signalement des objets... c'est très important!

GATINAIS. C'est ça... allez!...

MADAME GATINAIS. Au fait, ça nous promènera.

(*Edgard, Mme Gatinais et Julie sortent par le fond.*)

SCÈNE XIV. GATINAIS, seul.

Il est plein d'entrain, ce garçon! Ah çà! où est Gaudiband? Il faut que je lui apprenne comment j'ai arrangé son affaire... Je me présente chez notre adversaire l'habit boutonné... Je demande M. Blancafort... Un monsieur à grosses moustaches se lève, et je reconnais... qui? le père Tampon!... mon sauveur! l'ancien proprié-

taire du *Club des Alouettes toutes rôties*... Il a fait fortune. Naturellement, il a changé de nom... je lui dois la vie, je n'avais rien à lui refuser. Je lui ai fait toutes les concessions qu'il désirait... Nous avons rédigé un petit écrit ; le voici : « Primo : Les statues seront ornées d'une plaque de zinc. Secundo : Le chat... » (*Parlé.*) Ça, je m'en charge ; j'ai promis de le guérir de sa manie de vagabondage... (*Regardant au-dehors.*) Justement, le voici qui rôde dans le jardin... (*Prenant le fusil, qu'il charge.*) Je me suis engagé à lui envoyer une poignée de sel seulement... Où trouver une bourre? Ah! la bande de ce journal. (*Il bourre par-dessus la poudre.*) Maintenant, le sel. (*Il en prend une poignée dans le saloir, qu'il introduit dans le canon du fusil.*) Une seconde bourre? Qu'est-ce que c'est que cela? Une noisette!... Ça servira de bourre... Voilà!... (*Regardant au-dehors.*) Où est-il? Il file dans le massif, le long du mur... (*Sortant avec le fusil.*) Minette! Minette!

(*Il disparaît par le fond.*)

SCÈNE XV. GAUDIBAND, puis MADAME GATINAIS, puis GATINAIS.

GAUDIBAND, *entrant par la droite.* La donation est signée! Gatinais doit être revenu de chez Blancafort... Je suis passé chez l'armurier... l'animal a nettoyé ses pistolets... Il m'a dit « : Maintenant, ils ne rateront plus!... » Brrr! je me suis commandé un bain de pieds.

MADAME GATINAIS, *entrant par le fond.* Ah! monsieur Gaudiband!.. avez-vous vu mon mari?

GAUDIBAND. Non... et je suis même assez inquiet.

MADAME GATINAIS. Il vous cherche... Tout est arrangé. On ne se battra pas.

GAUDIBAND, *fanfaron.* Ah! Blancafort recule!... Je le regrette. J'aurais aimé à le rafraîchir d'un coup de sabre!

MADAME GATINAIS. Allons! bien! en revenant du chemin de fer, j'ai déchiré le bas de ma robe après un buisson... Vous n'auriez pas une épingle?

GAUDIBAND, *avec empressement.* Toujours pour les dames... j'ai une succursale!

(*Il prend une épingle à son paletot et la lui donne.*)

MADAME GATINAIS. Vous permettez!

(*Elle met un pied sur une chaise et arrange sa robe, Gaudiband passe de l'autre côté de la chaise.*)

GAUDIBAND. Ah! quel pied! quel petit pied mignon!

MADAME GATINAIS. Voulez-vous me faire plaisir de regarder par là?

(*Elle indique le jardin.*)

GAUDIBAND. Non! c'est plus fort que moi... (*S'approchant d'elle.*) Vous m'attirez... comme l'abîme...

MADAME GATINAIS. Eh bien, après?

GAUDIBAND, *tout près d'elle.* Dame! après?

(*Il l'embrasse vivement.*)

MADAME GATINAIS. Monsieur! (*Apercevant son mari qui entre.*) Ciel! mon mari!

GAUDIBAND. Gatinais!

(*Mme Gatinais s'enfuit à gauche, Gaudiband à droite.*)

SCÈNE XVI. GATINAIS, puis JULIE, puis GAUDIBAND, MADAME GATINAIS.

GATINAIS, *qui a vu Gaudiband.* Est-il bête! A quoi cela lui sert-il? Il vient de m'arriver une chose bien extraordinaire... je suivais le chat dans l'obscurité... Tout à coup, je vois quelque chose de noir s'agiter en haut du mur, j'ajuste! je tire... et j'entends le chat s'écrier : « Ah! sapristi!... » C'était un homme! quelque maraudeur qui venait goûter au raisin de Gaudiband... il doit avoir reçu du sel... c'est une leçon... (*Allant remettre son fusil au râtelier.*) Ce qui m'inquiète, c'est la noisette.

JULIE, *entrant par le fond.* Papa! papa!

GATINAIS. Qu'est-ce que c'est?

JULIE. Une dépêche télégraphique pour toi.

(*Elle la lui donne.*)

GATINAIS. Des nouvelles de mes bagages, sans doute. (*Il l'ouvre.*) Ah! mon Dieu! ma fille! ma fille!

JULIE. Qu'y a-t-il? un malheur?

GATINAIS. Au contraire, un bonheur! (*Appelant.*) Ma femme! Gaudiband! ma femme!

MADAME GATINAIS, *entrant par le deuxième plan.* Mon ami?

GAUDIBAND, *entrant.* Qu'arrive-t-il?

GATINAIS, *avec joie.* Mes amis, ça y est... je suis nommé...

TOUS. Quoi?

GATINAIS. On vient de me faire l'honneur de me nommer du jury.

MADAME GATINAIS. Est-il possible!

GATINAIS. Oui, mes enfants... et je puis le dire, cette distinction, je ne la dois ni à l'intrigue ni à la faveur. (*Serrant la main de Gaudiband.*) Ah! Gaudiband, voilà de bien douces émotions!

GAUDIBAND. Mon compliment! (*A part.*) Il n'a rien vu!

GATINAIS. Tiens! je te permets de rembrasser ma femme.

GAUDIBAND, *à part.* Il avait vu!

SCÈNE XVII. LES MÊMES, EDGARD.

EDGARD, *entrant effaré.* Ah! mon parrain, un événement! Ne comptez pas sur moi pour dîner.

GAUDIBAND. Pourquoi?

EDGARD. Une chance inespérée! Je suis au comble de mes vœux.

GATINAIS. Vous êtes nommé aussi?

EDGARD. Un crime vient d'être commis... une tentative de meurtre... J'étais près de là par bonheur... j'ai commencé une enquête... officieuse.

GATINAIS. En amateur.

EDGARD. Vous comprenez, si je réussis à découvrir le coupable, ma position est faite.

GAUDIBAND. Mais qu'est-ce que c'est?

EDGARD. Un père de famille, un tailleur, vient de recevoir un coup de fusil sur un mur.

GATINAIS, *à part.* Ah! diable!

TOUS. Un coup de fusil?

GATINAIS. Chargé à sel, sans doute?

EDGARD. A sel!... je ne m'en occuperais pas... à balle, car on a constaté la présence d'un corps rond et dur.

GATINAIS, *à part.* La noisette!

EDGARD, *avec importance.* C'est une très grosse affaire.

GATINAIS, *inquiet.* Mais on ne soupçonne personne?

EDGARD. Personne... jusqu'à présent.

GATINAIS, *respirant.* Ah!

EDGARD. Mais soyez tranquille... je suis là!... et, quand je devrais me priver de boire et de manger pendant un mois...

(*Il remonte et va à la table de gauche.*)

GATINAIS, *à part.* Il est ennuyeux, ce petit.

GAUDIBAND, *à Gatinais.* Je te parie vingt francs qu'il le trouve.

GATINAIS. Je les tiens!... (*A part.*) Ça m'est égal, personne ne m'a vu.

POTEU, *annonçant au fond.* Le bain de pieds de monsieur est servi!

GATINAIS. A table! non! j'ai cru que c'était le dîner!

CHŒUR

MADAME GATINAIS et JULIE

Poursuivez bien cette affaire ;
Elle doit vous faire honneur ;
Car de ce crime j'espère
Que vous connaîtrez l'auteur.

EDGARD

Je poursuivrai cette affaire,
Elle doit me faire honneur ;
Car de ce crime j'espère
Bientôt découvrir l'auteur.

GATINAIS

Agissons avec mystère,
Il y va de mon honneur!
Et de ce crime j'espère
Qu'on ne saura pas l'auteur.

ACTE DEUXIÈME

A PARIS, CHEZ GATINAIS

Le théâtre représente un salon. Porte au fond, portes latérales. A droite, une grande armoire servant d'office. Une cheminée à droite, pan coupé. Un violon sur un pupitre à gauche, avec un cahier de musique. — Chaises, tables, fauteuils.

SCÈNE I. MADAME GATINAIS, JULIE, MARGUERITE.

Au lever du rideau, Mme Gatinais et Julie sont assises à la table de gauche, premier plan, et y travaillent. Marguerite, à droite, essuie la cheminée.

MADAME GATINAIS. Marguerite!

MARGUERITE, *à la cheminée.* Madame?

MADAME GATINAIS. Est-ce que M. Gatinais n'est pas encore rentré?

MARGUERITE. Ah bien, oui! il ne rentre plus qu'aux heures des repas... et encore!

MADAME GATINAIS. C'est vrai. Depuis qu'il sait qu'il va être juré à la session prochaine, il ne se possède plus.

JULIE. Il passe sa vie à rôder autour du palais de Justice.

MADAME GATINAIS. Il étudie le Code, il fait son droit... Il ne touche même plus à son violon, qui reste là, sur son pupitre.

JULIE. Ça, je ne m'en plains pas.

MADAME GATINAIS. Pourquoi?

JULIE. Dès que je me mettais à mon piano, papa arrivait avec son violon, et cela me faisait jouer faux.

MADAME GATINAIS. Oh! en famille!...

SCÈNE II. LES MÊMES, GATINAIS.

MARGUERITE. Ah! voilà monsieur.

(*Elle sort par le fond.*)

GATINAIS, *paraît avec plusieurs livres sous le bras.* Bonjour, mes enfants.

(*Julie passe à droite.*)

MADAME GATINAIS. Ah çà, d'où viens-tu?

GATINAIS. Du palais de Justice.

MADAME GATINAIS. Tu y vas donc tous les jours?

GATINAIS. Je n'y suis pas allé

hier. Il est vrai que c'était dimanche... il était fermé.

MADAME GATINAIS. Quel plaisir trouves-tu... ?

GATINAIS. J'aime ce monument.. j'aime à me promener devant ce temple de Thémis, où l'on rend des arrêts... et non pas des services! J'aime à contempler cet escalier, ces portes béantes, qui ont l'air de me dire : « Entre, Gatinais, tu es des nôtres... tu es ici chez toi! » Alors, j'entre, j'écoute plaider, je regarde juger... je me fais la main.

JULIE. Papa, qu'est-ce que c'est que ces livres-là ?

GATINAIS. *Le Manuel du Parfait Juré!...* les *Causes célèbres*, la *Gazette des Tribunaux.* Il faut que je me tienne au courant des arrêts ; la mode change.

MADAME GATINAIS. Et c'est à lire cela que tu perds ton temps ?

GATINAIS. Perdre mon temps! Tiens! ça me fait sauter d'entendre dire ça! Vraiment les femmes ne sont pas sérieuses... Comme l'a dit Beccaria, l'auteur du *Traité des Peines et Délits...* elles ont la grâce, mais il ne faut pas leur demander autre chose.

MADAME GATINAIS. Eh bien, il est poli, ton monsieur!

GATINAIS. Je perds mon temps!... Sais-tu ce que j'ai fait ce matin ?

MADAME GATINAIS. Non.

GATINAIS. J'ai fait un pas immense!

JULIE. Vraiment.

GATINAIS. J'ai fait la connaissance du domestique du second greffier, Baptiste... Il y a longtemps que je tournais autour de lui ; il a bien voulu me communiquer... officieusement, le menu de la session.

MADAME GATINAIS. Y a-t-il des atrocités ?

GATINAIS. Je l'espère... Pourtant, Baptiste m'a dit : « Nous sommes un peu maigres ce mois-ci... »

MADAME GATINAIS. Ah!

GATINAIS. « Mais je pense qu'on ajoutera une affaire ou deux... — Ajoutez! ajoutez! ai-je répondu ; moi, d'abord, je n'ai rien à faire... Je suis aux ordres de la nation... » (*A sa femme.*) Ah! tu ne sais pas ? Je me suis commandé un habit noir.

MADAME GATINAIS. Pour quoi faire ?

GATINAIS. Pour siéger... Le mien était un peu râpé.

JULIE. Papa, est-ce que tu auras à juger un crime par amour ?

GATINAIS. Attends, je vais consulter la carte. (*Il donne ses livres à Julie et tire sa liste.*) Tu dis un crime par amour ?... Je ne crois pas que nous ayons ça... (*Lisant.*) « Vol avec effraction... Abus de confiance... Homicide involontaire... avec préméditation. Attentat à la... » (*Changeant de ton.*) Laisse-nous, ma fille.

JULIE. Mais, papa...

(*Elle va déposer les livres sur la cheminée, et sort par la droite.*)

GATINAIS. Laisse-nous ; j'ai à causer avec ta mère. (*Il suit des yeux Julie qui sort, et, dès qu'elle a disparu, il dit* :) C'est la quatrième affaire! On l'a gardée pour la bonne bouche.

MADAME GATINAIS. Est-ce que ce sera public?

GATINAIS. Non... mais tu sais que je n'ai rien de caché pour toi.

SCÈNE III. LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE, *entrant par le fond.* Monsieur!

GATINAIS. Quoi?

MARGUERITE. C'est une dame en grande toilette, qui désire vous parler; voilà sa carte.

(*Elle lui donne la carte.*)

GATINAIS, *lisant.* « Cinq minutes d'entretien, et vous serez le plus gracieux des hommes. Marquise de Valrosa... »

MADAME GATINAIS. Tu connais des marquises?

GATINAIS. Non.

MARGUERITE. Elle veut vous parler en faveur d'un jeune homme.

GATINAIS. Ah! c'est au juré qu'elle s'adresse!... Voilà les sollicitations qui commencent! (*Avec orgueil.*) Une marquise dans mon antichambre!... Mais je ne dois pas la recevoir... le *Manuel* le défend formellement... Page 11.

MADAME GATINAIS. Comment! tu vas la renvoyer?

GATINAIS. Avec des formes... tu vas voir... (*A Marguerite.*) Mettez-moi aux pieds de la marquise, et dites-lui qu'il m'est impossible de la recevoir... je suis dans le bain.

MARGUERITE. Bien, monsieur.

GATINAIS. Vous ajouterez que j'aurai l'honneur de lui rendre sa visite... après la session.

MADAME GATINAIS. Si tu crois qu'elle te recevra après la session!

MARGUERITE. Ah! monsieur... c'est une lettre non affranchie... (*Elle la donne, puis sort en disant:*) Je vais lui dire que vous êtes dans le bain, et que vous vous mettez à ses pieds.

(*Elle disparaît par le fond.*)

GATINAIS, *regardant la lettre.* Quelle drôle de lettre!... Quel papier!

MADAME GATINAIS. Et cachetée avec de la mie de pain!

GATINAIS, *l'ouvrant et lisant.* « Acquitte Bamblotaque, ou malheur à toi! » (*Parlé.*) Des menaces!

MADAME GATINAIS. Et au-dessous un poignard!

GATINAIS. Tu crois que c'est un poignard? J'avais pris ça pour une fleur.

MADAME GATINAIS. Mon ami, de la prudence! Ces gens-là sont très dangereux!

GATINAIS. Madame Gatinais, un juré ne relève que de sa conscience. (*A part.*) Et puis je ne sortirai pas le soir... pendant quelque temps.

SCÈNE IV. LES MÊMES, GAUDIBAND, LUCETTE.

MARGUERITE, *annonçant.* M. Gaudiband!

(*Elle sort par la gauche, troisième plan.*)

GATINAIS, *à Gaudiband qui entre par le fond.* Tiens! te voilà à Paris!...

GAUDIBAND, *saluant M^me^ Gatinais.* Madame!... Oui, je t'amène

une jeune personne... Eh bien, où est-elle donc? (*Remontant jusqu'à la porte.*) Viens donc, petite! ne crains rien!

LUCETTE, *entrant avec un panier d'œufs à la main.* Me v'là! J'ôtais mes sabots.

GAUDIBAND. C'est Lucette, ma porteuse de lait... Elle va t'expliquer son affaire... Moi, je n'y comprends rien... parce que, quand elle parle, je la regarde, mais je ne l'écoute pas.

GATINAIS. Vous avez une affaire?

GAUDIBAND. Oui!... devant le jury.

GATINAIS. Oh! impossible! impossible! je refuse des marquises; ainsi...

LUCETTE, *montrant son panier.* D'abord, voilà un panier d'œufs frais que je vous apporte... c'est pondu d'hier...

GATINAIS. Des cadeaux! il ne manquait plus que ça!

MADAME GATINAIS. Justement, c'est demain maigre.

GATINAIS. N'importe! il y a des œufs sur le marché. (*A Lucette.*) Emportez, emportez ça!

LUCETTE. Mais c'est pas pour vous!... c'est pour votre demoiselle.

MADAME GATINAIS. Ah!

(*Elle prend le panier d'œufs.*)

GATINAIS. Si c'est pour ma fille, c'est différent. Quant à moi, je n'en mangerai pas... qu'après la session.

GAUDIBAND, *à part.* Ils ne seront pas aussi frais.

MADAME GATINAIS, *prenant le panier des mains de Lucette, bas.* Allez! expliquez-lui votre affaire.

(*Elle va poser le panier d'œufs sur la table au fond, à droite.*)

GAUDIBAND, *à Lucette.* Va, parle, et ne te trouble pas.

LUCETTE. C'est que... l'affaire, je ne la connais pas bien... il s'agit de Budor.

GATINAIS. Qu'est-ce que c'est que ça?

LUCETTE. Vous ne connaissez pas Budor?... un *laboureux* de chez nous... qu'a une montre en or...

GATINAIS. Eh bien, qu'est-ce qu'il a fait?

LUCETTE. Ah! ça, je n'en sais rien.

GAUDIBAND, *à Gatinais.* Tu lui fais peur... tu la troubles.

GATINAIS, *à Lucette.* Voyons, quel rang occupe votre affaire?

LUCETTE. C'est la quatrième.

MADAME GATINAIS. Ah!

GATINAIS, *à part.* L'attentat! (*Toussant.*) Hum! laisse-nous, madame Gatinais.

MADAME GATINAIS. *Elle reprend le panier d'œufs.* Je vais porter les œufs, je vous rapporterai le panier.

(*Elle sort par la gauche.*)

SCÈNE V. GATINAIS, GAUDIBAND, LUCETTE.

Gatinais et Gaudiband vont s'asseoir à la table à gauche.

GATINAIS. Voyons, mon enfant, nous sommes entre hommes, vous pouvez parler.

GAUDIBAND. De quoi s'agit-il?

GATINAIS, *bas, lui montrant la liste.* Là!... la quatrième...

GAUDIBAND. Comment?... (*A part, regardant Lucette.*) Ah bah! Tiens! tiens! tiens! (*Haut.*) Surtout ne nous cache rien, ne néglige aucun détail. (*A part.*) Nous allons nous amuser.

LUCETTE, *au milieu de la scène.* Mais je ne sais rien! je n'en connais pas, de détails.

GAUDIBAND, *à part.* Elle fait la bête!

LUCETTE. Je n'étais pas là, moi!

GATINAIS. Comment! ce n'est donc pas pour votre compte que vous venez?

LUCETTE. Non, monsieur.

GAUDIBAND. Ah! alors, ce n'est plus drôle!

LUCETTE. Je viens pour Catherine, ma sœur. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle a du chagrin... qu'elle aime toujours Budor et qu'elle lui pardonne.

GATINAIS. Elle lui pardonne? quoi?

GAUDIBAND. Raconte, petite, raconte tout ce que tu sais.

LUCETTE. Tout ce que je sais, c'est qu'ils étaient pour se marier ensemble... Papa ne voulait pas... maman non plus... et eux, ils voulaient se marier ensemble.

GAUDIBAND. Oui... tu l'as déjà dit!

GATINAIS, *à Gaudiband.* N'interromps pas!

LUCETTE. Et certainement ce n'est pas une mauvaise compagnie, Budor... Il a du bien, il a trois vaches et une montre... en or... qui sonne. Voilà tout ce que je sais.

GATINAIS, *se levant et passant à droite.* Mais, enfin, qu'est-ce qu'il a fait? Qu'est-ce qu'on lui reproche? C'est très difficile de juger, si on ne connaît pas un peu...

GAUDIBAND. Oui, il faudrait au moins...

GATINAIS, *à Gaudiband.* N'interromps pas! Parlez, mon enfant!

LUCETTE. Pour lors, ils étaient pour se marier ensemble... papa et maman ne voulaient pas...

GAUDIBAND, *à part.* Elle se répète.

GATINAIS. Nous allons recommencer.

LUCETTE. Alors, ils sont allés pleurer dans le bois.

GAUDIBAND. Ah!

LUCETTE. Y a pas de mal à ça... et on a mis Budor en prison. Alors, ma sœur m'a dit de venir vous trouver... avec des œufs frais... elle dit que, si vous voulez pardonner à Budor, ils se marieront ensemble, et, s'ils se marient ensemble, on me donnera des boucles d'oreilles en or pour la noce... tandis que, s'ils ne se marient pas ensemble... (*Pleurant.*) je n'aurai pas mes boucles d'oreilles... (*Sanglotant.*) et moi, je voudrais les avoir!... Ah! ah! ah!

GAUDIBAND. Voyons, ne pleure pas, mon enfant! calme-toi!

(*Il l'embrasse.*)

LUCETTE. Ça vous goûte de m'embrasser?

GAUDIBAND. Oui, ça me goûte.

LUCETTE. Allez! si ça vous goûte.

GATINAIS, *à part, montant et descendant la scène.* Il manque complètement de tenue.

LUCETTE. Allons! bien des bonsoirs. (*A Gatinais.*) Tâchez qu'y se marient ensemble. (*A part.*) Maintenant, je vais voir les autres messieurs.

(*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE VI. GATINAIS, GAUDIBAND, puis MADAME GATINAIS.

GAUDIBAND. Elle est ravissante!... Ça me goûte.

GATINAIS. Mais à quoi cela te sert-il? Tu as pourtant passé l'âge des illusions.

MADAME GATINAIS, *entrant avec un panier vide.* Elle est partie, cette petite? Et son panier?

GAUDIBAND. Je le lui reporterai ; j'ai justement quelque chose à lui dire.

MADAME GATINAIS. Vous repartez tout de suite?

GAUDIBAND. Non, ce soir. Je suis venu pour vous demander la permission de vous présenter officiellement Edgard, mon filleul.

GATINAIS. Faites mieux... venez dîner avec nous tous les deux... sans cérémonie.

GAUDIBAND. J'accepte.

MADAME GATINAIS. Il a l'air fort bien, ce jeune homme. Est-il de bonne famille?

GAUDIBAND. Oh! excellente! excellente!

MADAME GATINAIS. Qu'est-ce que fait son père?

GAUDIBAND, *embarrassé.* Son père?... il est rentier.

MADAME GATINAIS. Je pense que nous le verrons... il viendra nous faire la demande...

GAUDIBAND. Mon Dieu, mes amis, j'ai un aveu à vous faire... d'autant que vous finiriez toujours par le savoir.

GATINAIS. Quoi donc?

GAUDIBAND. C'est que... je ne sais comment vous dire ça... J'ai commis une faute... J'étais jeune... j'avais le cœur aimant. (*Jetant un coup d'œil à M^me^ Gatinais.*) Je l'ai toujours... Je me trouvais à Montauban pour affaires... Dans un bal public, je fis la connaissance d'une petite ouvrière qui travaillait dans une fabrique d'épingles... elle ne fut pas cruelle... nous nous estimâmes.

GATINAIS. Il y a longtemps de ça?

GAUDIBAND. Vingt-quatre ans... Au bout d'un mois, les affaires me rappelant à Paris, je dus rompre cette chaîne de roses...

MADAME GATINAIS. Oh! les hommes! même les plus laids!

GAUDIBAND. Hein?

MADAME GATINAIS. Rien.

GAUDIBAND. Quelque temps après, je reçus une lettre timbrée de Montauban et contenant ces simples mots : « Je vais être mère, Edgard ; si vous êtes un honnête homme, venez! »

GATINAIS. Tu partis?

GAUDIBAND. Non, je l'avoue, je ne gobai pas la chose. Je lui répondis : « Impossible de m'absenter, les affaires reprennent...

envoyez-moi l'enfant... » Je n'y croyais pas, à l'enfant! et, quinze jours après, je recevais la bourriche... (*Se reprenant.*) le berceau.

GATINAIS. Voilà une tuile!

GAUDIBAND. Je conviens que, dans le premier moment, je fus médiocrement flatté... mais, en regardant ce petit être si rose, si frais, et qui me ressemblait... je me pris à l'aimer...

MADAME GATINAIS. A la bonne heure!

GAUDIBAND. Je le mis en nourrice, je le mis au collège, je le mis chez l'avoué, et maintenant... maintenant je voudrais le mettre dans votre famille.

MADAME GATINAIS. Comment! votre filleul?

GATINAIS. C'est lui qui était dans la bourriche?

GAUDIBAND. Il ignore encore le secret de sa naissance... Je n'ai pas besoin de vous dire qu'après moi il aura toute ma fortune.

GATINAIS. Après tout, ce n'est pas sa faute, à ce garçon... Amène-le toujours, et nous verrons...

GAUDIBAND, *en remontant.* Nous viendrons peut-être un peu tard, parce que dans ce moment il est très occupé.

GATINAIS. Qu'est-ce qu'il fait?

GAUDIBAND. Il continue sa petite enquête... à lui tout seul... un vrai chien de chasse!

GATINAIS. Quelle enquête?

GAUDIBAND. Eh bien, à Antony... le coup de fusil tiré...

MADAME GATINAIS. Ah! oui, le tailleur!

GATINAIS. Comment! il s'occupe encore de ça!

GAUDIBAND. Toujours! oh! il est tenace!

MADAME GATINAIS. Moi, je désire bien qu'il réussisse.

GATINAIS, *à part.* Merci!

GAUDIBAND. Dame! son avenir est là! Allons, sans adieu; je cours rejoindre Edgard et je vous le ramène avec un bouquet.

MADAME GATINAIS. Je vous accompagne.

(*Gaudiband sort par le fond avec Mme Gatinais.*)

SCÈNE VII. GATINAIS, puis POTEU.

GATINAIS, *seul.* Je suis bien tranquille... personne ne m'a vu!

POTEU, *paraissant à gauche et passant sa tête à la porte.* Peut-on entrer?

GATINAIS, *à la cheminée.* Tiens! c'est Poteu! Ton maître sort d'ici.

POTEU, *descendant la scène.* Je ne suis plus à son service; je l'ai lâché!

GATINAIS. Comment! sans le prévenir?

POTEU. Oh! si... je lui ai laissé une lettre dans sa pantoufle... il la trouvera ce soir.

GATINAIS, *à part.* Il fait les choses sans cérémonie.

POTEU. Je m'ennuyais à Antony... c'est triste.

GATINAIS. Vraiment?

POTEU. Je voudrais t'être cocher à Paris... et si monsieur voulait me prendre...

GATINAIS. Moi? par exemple! D'abord, je n'ai ni chevaux ni voiture... et puis la façon dont vous quittez vos maîtres...

POTEU. C'est dommage ; car vous êtes un brave homme... et je ne voudrais pas vous faire de la peine... mais, si la justice m'interroge, il faudra bien que je dise la vérité.

GATINAIS, *redescendant la scène.* Quoi? la justice?

POTEU. Parce qu'on me fera prêter serment, et, quand j'ai juré, moi... (*Il lève la main et le pied et crache.*) c'est sacré!

GATINAIS. Qu'est-ce qu'il chante?

POTEU. Tandis que les gens à gages... ça ne prête pas serment contre leurs maîtres. Alors, n'ayant pas prêté serment, je pourrai mentir...

GATINAIS. Mentir?... Pourquoi?

POTEU. Enfin, si on me demande qui est-ce qui a tiré sur Geindard?

GATINAIS. Geindard? qu'est-ce que c'est que ça?

POTEU. C'est un tailleur, à Antony.

GATINAIS, *à part.* Le tailleur! (*Haut.*) Tu connais donc la personne qui a tiré sur lui?

POTEU. Oui.

GATINAIS. Ah!

POTEU. J'étais dans le fond du jardin... même que Geindard a crié : « Ah! sapristi! »

GATINAIS, *à part.* Un témoin!... (*Haut.*) Après tout, ce n'est pas grave... pour quelques grains de sel.

POTEU. Il y avait aussi du plomb.

GATINAIS. Ça, je suis sûr du contraire!... C'est moi-même qui ai mis le sel... pour le chat.

POTEU. Oui ; mais, avant, j'avais mis le plomb... pour les pigeons.

GATINAIS. Saprelotte! Est-ce qu'il était gros, ton plomb?

POTEU. Assez.

GATINAIS, *à part.* Comment me tirer de là?

POTEU. Pour lors, je voudrais t'être cocher.

GATINAIS. Ce brave Poteu!... Mais c'est tout naturel... je verrai.. je chercherai dans mes connaissances... Veux-tu prendre un verre de vin?

POTEU. Merci... c'est chez vous que je voudrais t'être cocher.

GATINAIS. Tu es bien aimable... mais je te répète que je n'ai ni chevaux ni voitures...

POTEU. Vous en achèterez.

GATINAIS. Ah! oui, il y a encore ça! (*A part.*) Il me tient, l'animal!

POTEU. Quant aux gages, je voudrais huit cents francs.

GATINAIS. Par mois?...

POTEU. Non, par an... Et puis, j'aime à prendre mon chocolat le matin... Pour ce qu'est du vin... huit bouteilles par semaine... Je vous demanderai aussi mes dimanches, mes mardis et mes jeudis.

GATINAIS. Comment?

POTEU. Paris est la ville des plaisirs... Je ne voudrais pas flétrir la maison de monsieur, quoique la bonne soit gentille.

GATINAIS. C'est bien... reviens plus tard... demain...

POTEU. Oui... mais si, d'ici là, la justice m'interroge?

GATINAIS, *effrayé.* Non, reste!... C'est que... un cocher!... et ma femme qui ne sait pas...

MADAME GATINAIS, *dans la coulisse.* Attends-moi, Julie, je reviens.

GATINAIS. Ah! mon Dieu! c'est elle!... Cache-toi! il faut que je la prépare...

POTEU. Par là?

GATINAIS. Non... c'est sa chambre. Tiens! dans cette armoire... l'armoire aux provisions.

POTEU, *regardant dans l'armoire à droite, premier plan.* Un jambon! ça me va!

(*Il entre dans l'armoire.*)

SCÈNE VIII. GATINAIS, MADAME GATINAIS, POTEU, caché, puis GEINDARD.

MADAME GATINAIS, *entrant par la gauche.* Comment! tu es seul?... Ta fille vient de se mettre au piano... prends ton violon.

GATINAIS. Non... je ne suis pas en train de jouer du violon... je réfléchissais...

MADAME GATINAIS. A quoi?

GATINAIS. Ce matin, en traversant le macadam, je me disais : « Mon Dieu! que de boue! que de boue! »

MADAME GATINAIS. Ah! c'est bien vrai!

GATINAIS. Et je plaignais les pauvres femmes... avec leurs robes traînantes... Ah! c'est un bien triste tableau!

MADAME GATINAIS. Eh bien, qu'est-ce que tu veux y faire?

GATINAIS. C'est égal! les gens qui ont voiture sont bien heureux!

MADAME GATINAIS. Ah! je t'en réponds!

GATINAIS. Dis donc, bichette, si nous prenions voiture.

(*Il la prend par le bras et ils se promènent.*)

MADAME GATINAIS. Nous? Ah çà, tu es fou!

GATINAIS. Une petite voiture, avec le moins de roues possible... Ce serait une fière économie, va!... Plus de fiacres, plus de parapluies, plus de rhumes... Par conséquent plus de médecins... Et les robes, les chapeaux, les chaussures...

MADAME GATINAIS. Mais tu n'y penses pas!... avec une voiture, il faut un cocher...

GATINAIS. Bien entendu... mais un petit cocher... un cocher sans conséquence... J'en ai justement un sous la main.

MADAME GATINAIS. Et les écuries, les remises... C'est absurde! C'est ton jury qui te tourne la tête!

GATINAIS. Mais le macadam...

MADAME GATINAIS. Eh bien, je prendrai un fiacre... ça me suffit... Une voiture! a-t-on jamais vu!

POTEU, *passant sa tête, bas, à Gatinais.* Eh bien?... où ça en est-il?

GATINAIS. Ça s'arrange!

(*Il le repousse dans l'armoire.*)

GEINDARD, *paraissant au fond.* Pardon... M. Edgard Vermillon n'est pas ici?

MADAME GATINAIS, *bas, à son mari.* Quel est cet homme?

GATINAIS, *bas.* Je ne le connais pas.

GEINDARD. Je viens de chez lui. On m'a dit que je le trouverais ici... C'est un bien bon jeune homme, qui a l'obligeance de s'occuper de mon enquête.

GATINAIS. Quelle enquête?

GEINDARD. C'est vrai... vous ne savez pas... Figurez-vous que j'ai été victime d'un gredin qui m'a tiré un coup de fusil.

GATINAIS. Ah bah!

MADAME GATINAIS. Où ça?

GEINDARD. Ah! je ne peux pas le dire aux dames!...

MADAME GATINAIS. Je vous demande dans quel pays?

GEINDARD. En France, madame, à Antony! pendant que j'étais tranquillement à cheval sur un mur, en train de tailler ma vigne.

GATINAIS, *à part.* Ma victime!... mon chat!

MADAME GATINAIS. Ah! pauvre homme! Asseyez-vous donc!

GEINDARD. Merci, madame... Je ne m'assois plus depuis l'événement; je ne peux me coucher que sur le ventre... Je suis venu debout dans le chemin de fer.

MADAME GATINAIS. Ah! c'est affreux!

GEINDARD. Ça me gêne beaucoup pour exercer mon état de tailleur... On n'a pas encore pu extraire la balle.

GATINAIS, *à part.* Satanée noisette!

GEINDARD. Ah! le gredin! le gueux! Si je le tenais!

MADAME GATINAIS. Tirer sur un père de famille!

GATINAIS, *bas, à sa femme.* Tais-toi donc! (*A Geindard.*) Voyons, du calme! D'ailleurs, qui vous dit que la personne que vous accusez est coupable?... Elle a été imprudente, j'en conviens... elle a peut-être cru tirer sur un gibier...

GEINDARD. Nous avons réponse à ça... C'est M. Edgard qui a trouvé la phrase pour le jury... « Messieurs... c'est par le gibier qu'on commence, c'est par les tailleurs qu'on finit!... » V'lan!...

MADAME GATINAIS. Ah! très bien!

GATINAIS, *bas à sa femme.* Tais-toi donc!

GEINDARD. C'est égal... ça ne sera pas une trop mauvaise affaire pour moi... incapacité de travail pendant vingt et un jours... Je compte demander quinze mille francs de dommages et intérêts.

MADAME GATINAIS. Ce n'est pas trop!

GATINAIS, *bas, à sa femme.* Mais tais-toi donc! (*Haut, à Geindard.*) Quinze mille francs, c'est bientôt dit; mais à qui comptez-vous les demander, puisque vous ne connaissez pas le coupable?

GEINDARD. On le connaîtra. Il a laissé tomber quelque chose sur le théâtre du crime.

GATINAIS, *tâtant vivement ses poches.* Ah! mon Dieu! quoi donc!

GEINDARD. Quelque chose que je veux remettre à M. Edgard.

GATINAIS, *vivement.* Il ne viendra pas!... il est reparti pour Antony!

MADAME GATINAIS. Mais si, mon ami, puisqu'il dîne ici.

MARGUERITE, *annonçant.* M. Edgard Vermillon!

GATINAIS, *à part.* Ah! mon Dieu!... lui!

MADAME GATINAIS, *à son mari.* Qu'as-tu donc?

GATINAIS. Rien! une crampe d'estomac!

(*Il s'appuie contre une chaise.*)

SCÈNE IX. LES MÊMES, EDGARD.

EDGARD, *paraissant avec un bouquet à la main.* Madame... monsieur... M. Gaudiband a bien voulu me transmettre votre gracieuse invitation... je n'ai pris que le temps de cueillir ces fleurs... au passage de l'Opéra.

GATINAIS, *vivement.* Ma fille est au salon... à son piano... Passons au salon!

EDGARD. Volontiers!

(*Il va pour sortir avec Gatinais.*)

GEINDARD, *qui est resté au fond, arrêtant Edgard.* Pardon, monsieur Edgard...

EDGARD. Ah! c'est vous, Geindard.

GATINAIS. Passons au salon!

GEINDARD. Il y a du nouveau... on a trouvé une preuve.

EDGARD. Une preuve? (*A Gatinais.*) Pardon... une minute seulement. (*A Geindard.*) Qu'est-ce que c'est?

GEINDARD. La bande du journal qui a servi de bourre.

EDGARD. Excellent! Donnez! nous le tenons!

GATINAIS, *à part.* Je suis perdu!

POTEU, *sortant sa tête de l'armoire; bas, à Gatinais.* Est-ce bientôt fini?

GATINAIS, *bas.* Oui, ça s'arrange!

POTEU, *bas.* J'ai trouvé là dedans un jambon... je meurs de soif!

GATINAIS, *bas.* Tout de suite... On va faire passer des rafraîchissements.

(*Il le repousse dans l'armoire et donne un tour de clef.*)

EDGARD, *qui a mis son binocle et déplié la bande du journal.* Voyons le nom du meurtrier!

GATINAIS, *à part.* Ils vont trouver celui de Gaudiband!

EDGARD. Ah! ce n'est pas avoir de chance! le nom est brûlé!

GATINAIS, *avec joie, à part.* Je respire!

GEINDARD. Cré coquin! pas de veine!

MADAME GATINAIS. Ah! quel dommage!

GATINAIS. C'est fâcheux, fâcheux!... (*A Edgard.*) Mais ma fille est au piano... si vous voulez...

EDGARD. Permettez... j'aperçois là un numéro sur la bande du journal... 872.

GATINAIS. Eh bien?

EDGARD. En nous transportant au bureau du *Constitutionnel*, nous saurons le nom de l'abonné qui est inscrit sous le numéro 872.

GATINAIS, *à part.* Ah! mon Dieu!

EDGARD. C'est simple comme bonjour!

GEINDARD. Allons-y!

MADAME GATINAIS. J'admire la main de la Providence!

GATINAIS, *à Edgard.* Mais vous n'avez pas le temps... on va dîner...

EDGARD. Je me jette dans une voiture, et, avant cinq minutes, je vous rapporte le nom du coupable. (*Mettant son bouquet dans les mains de Gatinais.*) Tenez, prenez ça!

(*Il sort vivement, suivi de Geindard.*)

SCÈNE X. GATINAIS, MADAME GATINAIS, puis POTEU.

GATINAIS, *tombant pâmé sur une chaise, à gauche, près de la table.* Perdu! fini!

MADAME GATINAIS, *allant à lui.* Ah! mon Dieu! il se trouve mal! (*Le secouant.*) Monsieur Gatinais!... Vite, du vinaigre!... Ah! dans cette armoire! (*Elle ouvre la porte de l'armoire, Poteu paraît. Poussant un cri.*) Ah! un homme!

POTEU. Cré jambon! je crève de soif!...

(*Il saute sur une carafe et boit avidement.*)

MADAME GATINAIS, *criant.* Au voleur! au voleur!

GATINAIS, *se réveillant au cri poussé par sa femme.* Hein!... quoi?...

MADAME GATINAIS, *montrant Poteu.* Un homme! dans l'armoire!

GATINAIS, *se levant.* Silence! d'un mot il peut me perdre!

MADAME GATINAIS. Toi!

GATINAIS. Oui!... J'ai un pied dans le crime! L'homme qui a tiré sur le tailleur, c'est moi!

MADAME GATINAIS. Comment?

GATINAIS. J'ai cru que c'était le chat!... Il m'a vu, il peut me dénoncer!

MADAME GATINAIS. Il se taira!... Il faut qu'il se taise, à tout prix!

POTEU, *qui a écouté, redescendant la scène.* Pour lors, je voudrais t'être cocher.

MADAME GATINAIS. Vous le serez!

GATINAIS. Mon ami...

POTEU. Plus, mon chocolat...

GATINAIS. Convenu!

POTEU. Huit bouteilles de vin...

MADAME GATINAIS. Oui!

POTEU. Plus, mes dimanches, mardis...

MADAME GATINAIS. Mercredis...

GATINAIS. Jeudis...

MADAME GATINAIS. Vendredis...

GATINAIS. Et samedis... tout!... tout ce que tu voudras!

POTEU, *à part.* Je crois que j'ai une bonne place. (*Haut.*) Je vas me commander une livrée de cocher... quelque chose de chic!

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XI. GATINAIS, MADAME GATINAIS.

MADAME GATINAIS. Enfin!... il se taira... tu es sauvé!

GATINAIS. Moi, oui... mais ce pauvre Gaudiband!

MADAME GATINAIS. Quoi ?

GATINAIS. C'est avec la bande de son journal que j'ai bourré ce malheureux fusil. C'est lui qu'on va accuser... un ami !

MADAME GATINAIS. Ah ! écoute donc ! il n'a pas de femme, lui !... pas de famille !... Il faut qu'il se sacrifie !

GATINAIS. Comment ?

MADAME GATINAIS. Il partira... Il se cachera... Je m'en charge !

(*Mme Gatinais fait passer Gatinais à gauche et le conduit jusqu'à la porte du deuxième plan.*)

GATINAIS. Mais je ne sais si je dois...

MADAME GATINAIS. Il va venir pour dîner. Cours lui préparer une valise et chercher un fiacre !

GATINAIS, *à part.* Les femmes ne doutent de rien !

(*Il sort par la gauche, deuxième plan.*)

SCÈNE XII. MADAME GATINAIS, puis GAUDIBAND.

MADAME GATINAIS. Il m'a souvent dit qu'il m'aimait ; je vais le savoir.

GAUDIBAND, *entrant par le fond.* Cinq heures et demie ! je ne suis pas en retard ?

MADAME GATINAIS. Je vous attendais... Mon mari est sorti, mais il va rentrer. Nous avons à peine quelques minutes... Monsieur Gaudiband, m'aimez-vous ?

GAUDIBAND. Ah ! chère belle, pouvez-vous en douter !

MADAME GATINAIS. Eh bien, prouvez-le-moi.

GAUDIBAND, *étonné.* Mais... comment l'entendez-vous ?

MADAME GATINAIS. Il faut partir pour l'Angleterre... sans perdre un instant.

GAUDIBAND. Certainement, je suis à vos ordres... mais avez-vous réfléchi ? Une femme mariée... dans votre position ?...

MADAME GATINAIS. Mais qui vous parle de moi ? C'est vous qui allez partir...

GAUDIBAND. Ah ! c'est moi ! tout seul ?

MADAME GATINAIS. Sans doute.

GAUDIBAND. Alors, vous avez quelque commission pour l'Angleterre ?

MADAME GATINAIS. Les preuves sont contre vous ; vous serez condamné... infailliblement...

GAUDIBAND, *étonné.* A quoi ?

MADAME GATINAIS. Par coutumace.

GAUDIBAND. Moi ?... pourquoi ?

MADAME GATINAIS. Vous reviendrez au bout de quelques mois pour la purger.

GAUDIBAND. La purger ?... qui ça ?

MADAME GATINAIS. Vous hésitez, je crois ?

GAUDIBAND. Non ; cependant...

MADAME GATINAIS. Monsieur Gaudiband, m'aimez-vous ?

GAUDIBAND. Toujours ! mais...

MADAME GATINAIS. Alors, pas d'explications... le temps nous presse... (*Arrachant une fleur au*

bouquet laissé par Edgard sur la table de gauche.) Tenez, gardez cette fleur en souvenir de moi, et partez!

SCÈNE XIII. LES MÊMES, GATINAIS.

GATINAIS, *entrant avec une valise et un numéro de voiture à la main.* Le fiacre est en bas.

MADAME GATINAIS. M. Gaudiband consent à tout... C'est un noble cœur, qui nous aime véritablement.

GATINAIS, *serrant la main de Gaudiband.* Ah! mon ami, je ne sais comment te remercier! (*Courant tout à coup au bouquet et en arrachant une fleur.*) Tiens, garde cette fleur en souvenir de ma femme!

GAUDIBAND. Merci! (*A part.*) Ça m'en fait deux! (*Haut.*) Cependant, je ne serais pas fâché de savoir...

GATINAIS, *l'interrompant.* Il n'y a pas une minute à perdre... En ramenant le fiacre, j'ai aperçu, au bout de la rue, Edgard Vermillon, suivi de deux sergents de ville et d'une foule d'hommes de mauvaise mine.

MADAME GATINAIS. Ah! mon Dieu!

GATINAIS. On vient t'arrêter!...

GAUDIBAND. Mais qu'est-ce que j'ai fait?

GATINAIS. Ce n'est pas ta faute!... Tu as cru que c'était le chat!...

(*On entend un grand bruit au-dehors.*)

MADAME GATINAIS, *allant au fond.* Écoutez! ce sont eux!

GATINAIS. Trop tard pour fuir!

MADAME GATINAIS, *à Gaudiband.* Cachez-vous!

GAUDIBAND. Moi?

GATINAIS. Où le mettre? Ah! cette armoire! (*Le poussant vers l'armoire.*) Va, va, et surtout ne te mouche pas!... (*Gatinais fait entrer Gaudiband dans l'armoire et en retire la clef.*) Où cacher cette clef, maintenant?... On peut nous fouiller!...

MADAME GATINAIS. Dans les cendres!

GATINAIS, *jetant vivement la clef dans le feu.* Ça y est!

(*On sonne.*)

MADAME GATINAIS. On sonne... Les voilà!

GATINAIS. Du calme!... sourions!... Prends ta broderie... et moi?... (*Apercevant son violon.*) Ah! mon violon!

(*Mme Gatinais s'assied et travaille à sa broderie. Gatinais va chercher son violon et son pupitre, se place à côté de sa femme, et racle.*

SCÈNE XIV. LES MÊMES, EDGARD, puis JULIE, puis POTEU.

EDGARD. Mille pardons!... je vous dérange...

GATINAIS. Vous?... par exemple! Vous voyez, je charmais les loisirs de Mme Gatinais... qui brode... Quant à ma fille, elle est à son piano... Nous sommes là bien tranquilles.

EDGARD. Excusez-moi, je vais vous adresser une demande, une demande... un peu singulière...

GATINAIS, *à part.* La visite domiciliaire... nous y voilà!

EDGARD. Pourriez-vous me prêter quarante-deux francs?

MADAME GATINAIS, *étonnée.* Quarante-deux francs!

EDGARD. En marchant sur le trottoir, je gesticulais... je gesticule assez volontiers quand je prends des conclusions... et j'ai eu la maladresse de renverser la manne qu'un pâtissier portait sur sa tête.

MADAME GATINAIS, *s'efforçant de rire.* Ah! c'est charmant!

GATINAIS, *de même.* Quelle jolie anecdote à mettre dans les journaux!

EDGARD. Alors, cet homme m'a réclamé quarante-deux francs... et, comme je ne les avais pas sur moi, la foule s'est amassée... les sergents de ville sont venus...

GATINAIS. Comment! c'est pour ça que les sergents de ville...?

EDGARD. Sans doute.

GATINAIS, *appelant.* Marguerite!

MARGUERITE, *paraissant au fond.* Monsieur?

GATINAIS. Donnez quarante-deux francs au pâtissier qui est dans l'antichambre. (*Marguerite sort. A part.*) Alors, il n'est plus nécessaire de cacher Gaudiband... Je vais lui ouvrir...

(*Il se dirige vers la cheminée pour chercher la clef.*)

EDGARD, *près de Mme Gatinais.* Est-ce que nous ne verrons pas bientôt mademoiselle Julie?

MADAME GATINAIS. Ma fille?... (*Apercevant Julie qui entre*). La voici.

GATINAIS, *à part, fouillant les cendres avec les pincettes.* Je ne trouve pas la clef.

EDGARD, *qui a pris son bouquet et se dispose à l'offrir, à Julie, à part.* C'est drôle! il y avait deux camélias au milieu... Qu'est-ce qu'ils sont devenus?... (*Offrant.*) Mademoiselle...

GATINAIS, *prenant la clef avec les pincettes.* Ah! la voici!... Sapristi!... elle est toute rouge!...

(*Il cherche à l'introduire avec les pincettes dans la serrure de l'armoire.*)

EDGARD, *continuant une conversation avec Mme Gatinais.* Oui, madame, j'ai écrit aujourd'hui même à ma mère, qui habite Montauban, pour lui demander les papiers nécessaires...

GATINAIS, *se brûlant et poussant un cri.* Aïe!...

TOUS. Quoi?

GATINAIS. Rien!... Une crampe d'estomac. (*A part.*) C'est encore trop chaud... Attendons!

EDGARD, *continuant sa conversation avec les dames.* J'ai fait aujourd'hui une excellente journée; j'ai enfin découvert l'assassin du tailleur...

GATINAIS, *étonné et laissant tomber les pincettes.* Allons donc!

MADAME GATINAIS. Vous?

EDGARD, *à Gatinais.* Devinez qui?

GATINAIS, *inquiet.* Mais... je ne sais pas...

MADAME GATINAIS. Comment voulez-vous que mon mari sache?...

EDGARD. Parce qu'il le connaît.

GATINAIS. Je le connais? (*A part.*) Cet animal-là me donne des sueurs froides!

EDGARD. C'est un noble... M. de Blancafort!

GATINAIS. Comment? (*A part.*) Le père Tampon! (*Haut.*) Il y a erreur!

EDGARD. La bourre a été faite avec la bande de son journal... c'est constaté... Nous avons obtenu immédiatement un mandat d'amener, et, à l'heure qu'il est, il doit être arrêté...

GATINAIS. Arrêté!... Blancafort!

POTEU, *paraissant en livrée de cocher, perruque poudrée et un fouet à la main.* La soupe est servie!

EDGARD. Mais où est donc mon parrain?

GATINAIS. Il va venir... il refroidit!

EDGARD. Comment?

GATINAIS. Non! il écrit à son notaire... dans mon cabinet... il nous rejoint... Offrez votre bras à la fille.

EDGARD. Mademoiselle...

(*Ils se dirigent vers la porte de gauche.*)

GATINAIS, *bas, à Poteu.* Tu ouvriras la porte à la personne qui est dans l'armoire et tu lui diras qu'on est à table.

POTEU. Bien, monsieur.

MADAME GATINAIS, *à son mari.* Allons, à table!

GATINAIS. Voilà!... (*A part.*) Non, jamais je ne laisserai condamner le père Tampon, mon sauveur!... Jamais!...

(*Tout le monde entre dans la salle à manger, excepté Poteu. Musique à l'orchestre jusqu'au baisser du rideau.*)

SCÈNE XV. POTEU, puis GAUDIBAND.

POTEU, *se dirigeant vers l'armoire.* Ouvrons l'armoire à la personne qui... (*Il pose la main sur la clef et pousse un cri horrible.*) Ah! cré nom d'un chien!... Je me suis brûlé! Que c'est bête de faire des farces comme ça!

GAUDIBAND, *paraissant au haut de l'armoire qu'il a brisée.* J'ai entendu un cri... Tiens!... mon domestique!

POTEU. Je ne le suis plus! je vous ai lâché!

GAUDIBAND. Comment! sans me prévenir?...

POTEU. Vous trouverez la lettre dans votre pantoufle.

GAUDIBAND. Tu me dois huit jours! (*Jetant les yeux sur la porte de la salle à manger qui est restée ouverte.*) Mais qu'est-ce que je vois? on est à table!

(*On sonne.*)

POTEU. Oui, monsieur.

GAUDIBAND. Vite, ouvre-moi!

POTEU. Ah! non, par exemple! C'est encore trop chaud! je reviendrai au dessert... Si vous avez faim, il reste du jambon.

(*Poteu sort par la gauche, laissant Gaudiband qui crie et appelle.*)

ACTE TROISIÈME

Un café dans les environs du Palais de Justice. Comptoir, tables, chaises; porte d'entrée au fond; portes latérales. Le café est rempli d'avocats et autres personnes déjeunant.

SCÈNE I. CONSOMMATEURS, en robe d'avocat; LA DAME DU COMPTOIR, UN GARÇON, MAITRE BAVAY, en robe d'avocat, assis à une table et déjeunant; GEINDARD, debout et causant avec maître Bavay.

AIR du *Moulinet de Strauss*

Dépêchons!
Garçons,
Servons,
Montrons
Du cœur à l'ouvrage!
Nous tous qui plaidons,
Selon l'usage,
Nous nous hâtons!
Garçons!

UN CONSOMMATEUR, *à une table de gauche, en costume de ville.* Garçon!... la *Revue des Deux-Mondes!*

LE GARÇON, *au fond à droite.* Oh! monsieur, ici nous n'avons pas cela... nous n'avons que les journaux judiciaires... Vous comprenez... au café du Palais... on ne reçoit que les feuilles *ad hoc*...

(*Le garçon s'éloigne.*)

LE CONSOMMATEUR, *à part.* Et les garçons parlent latin... Mazette!...

MAITRE BAVAY, *tout en déjeunant, à Geindard, qui se tient debout près de lui.* Mais soyez donc tranquille... je vous répète que votre affaire vient aujourd'hui.

GEINDARD. Je vous recommande d'insister sur les dommages et intérêts...

BAVAY. Je demande cinquante mille francs.

GEINDARD. Et vous croyez...?

BAVAY. Vous en aurez quinze.

GEINDARD. Enfin!

LE GARÇON, *à Geindard.* Est-ce que monsieur ne déjeune pas?

GEINDARD. Si... avec plaisir.

LE GARÇON, *approchant une chaise à droite.* Alors, si monsieur veut s'asseoir...

GEINDARD. Ça, volontiers... depuis le temps...

(*Le garçon va et vient, arrangeant les tables.*)

BAVAY, *l'arrêtant.* Eh bien, qu'est-ce que vous faites?

GEINDARD. Ah! c'est vrai! j'oublie que vous m'avez recommandé...

BAVAY. La partie adverse vous guette, vous épie... Si l'on vous

voit assis, vous êtes perdu!... Car enfin, qu'est-ce qui vous rend intéressant? Votre blessure... Où est-elle située?

GEINDARD. Mais...

BAVAY. Je ne vous le demande pas... je le sais... Si vous vous asseyez, c'est que vous ne souffrez plus... alors, vous n'êtes plus intéressant... on vous donnera deux cents francs!

GEINDARD. Deux cents francs! Je me tiendrais plutôt debout toute ma vie.

BAVAY. Autre recommandation... Lorsque vous serez devant le tribunal, poussez de temps en temps des petits cris de douleur... j'en ai besoin pour ma péroraison.

GEINDARD. C'est facile!

BAVAY. Quand le président vous dira : « C'est très bien, allez vous asseoir... » vous en ferez le simulacre... et vous vous relèverez vivement, en faisant : « Aïe! » et vous ajouterez « Cela m'est impossible, monsieur le président. »

GEINDARD, *répétant.* « Aïe! cela m'est impossible, monsieur le président. »

BAVAY. Très bien... vous êtes dans le ton... Je crois que cela impressionnera les jurés.

GEINDARD. Oui... ceux qui ne sont pas contre moi!

BAVAY. Est-ce que vous en avez quelques-uns en suspicion?

GEINDARD. Il y en a un qui est froid... Quand je lui ai raconté mon affaire, il m'a dit : « Mais c'est un accident... le coupable est sans doute innocent... »

BAVAY, *tirant son calepin.* Comment l'appelez-vous, celui-là?

GEINDARD. M. Gatinais... Dieu! que je suis éreinté!...

BAVAY, *écrivant.* Gatinais... très bien... ça suffit! (*Se levant.*) Votre affaire ne viendra pas avant une heure... Vous me retrouverez dans la salle des Pas-Perdus... (*Fausse sortie, revenant.*) Ah! j'oubliais... achetez une béquille... ça fera bien.

(*Il fait le boiteux et sort par le fond.*)

GEINDARD. Une béquille!... est-il malin, ce monsieur Bavay!... Sapristi! que j'ai faim! je ne peux pourtant pas déjeuner debout... Tiens, je vais prendre un cabinet... je pousserai le verrou... et je pourrai m'asseoir... (*Appelant.*) Garçon, un cabinet!

LE GARÇON, *indiquant la porte de gauche, troisième plan.* Par ici, monsieur... Combien de couverts?

(*Ils disparaissent tous les deux par la porte de gauche, troisième plan.*)

SCÈNE II. CONSOMMATEURS, puis GATINAIS, puis LE GARÇON.

GATINAIS, *entrant par le fond, pâle, les yeux cernés, croyant s'adresser au garçon.* Garçon!... un petit verre... (*A lui-même.*) Je cherche à m'étourdir... Depuis quinze jours, je n'ai pas fermé l'œil... ma conscience ne veut pas me lâcher... Blancafort vient d'être plongé dans les fers... et moi... moi, je suis libre, bien nourri, bien logé... et, qui plus est, comblé d'honneurs!... Je vais juger les autres!

(*Il tombe sur une chaise auprès d'une table à gauche. Sa main frappe sur le marbre.*)

LE GARÇON, *rentrant de gauche.* Voilà, monsieur!... Que désire monsieur?

GATINAIS. Rien... tout à l'heure... (*A lui-même.*) Amère dérision du sort!... et pourtant Blancafort ne souffre pas plus sur la paille humide de son cachot... que je n'ai souffert dans l'omnibus qui m'a conduit ici... Chaque cahot prenait une voix pour me dire : « Le père Tampon t'a sauvé... tu dois sauver Blancafort!... » Et je le sauverai... j'ai déjà commencé...

(*Il frappe sur la table.*)

LE GARÇON. Voilà, monsieur!... Que désire monsieur?

GATINAIS, *s'oubliant.* La paix du cœur...! (*Se reprenant.*) Rien... tout à l'heure... (*Le garçon s'éloigne. Se levant.*) J'ai su, à prix d'or, me créer des intelligences dans la prison... J'ai envoyé hier à Blancafort... une lime d'horloger, enfermée dans un tuyau de pipe... avec ces mots, d'une écriture très fine... : « Moi veiller... vous espérer... Lime en acier... sept barreaux de fer à couper... Gaudiband dans le fiacre en bas... Fiacre conduire vous à frontière... » Je n'ai pas pu signer... il n'y avait plus de place... Une main amie s'est chargée de jeter ça adroitement dans la soupe du prisonnier... Il doit avoir son instrument depuis hier... il a dû scier toute la nuit... Gaudiband est dans le fiacre à son poste... C'est ma femme qui l'a décidé... sans lui donner d'explication... nous n'avons pas le temps... Tout va bien... pauvre garçon!...

(*Il s'assoit sur la chaise près de la table, à gauche.*)

LE GARÇON, *accourant.* Monsieur m'appelle?

GATINAIS. Moi?... Ah! mais... vous m'ennuyez!

SCÈNE III. GATINAIS, EDGARD, puis LUCETTE.

EDGARD, *entrant par le fond, très affairé, avec d'énormes dossiers sous le bras.* Garçon, servez-moi vite... je suis très pressé... L'audience est pour onze heures.

GATINAIS, *l'apercevant.* Tiens! c'est vous!

EDGARD. Monsieur Gatinais... Enfin, voilà le grand jour... vous allez siéger... Dites donc, je vous ai ménagé une surprise.

GATINAIS. A moi?

LE GARÇON, *à Edgard.* Qu'est-ce que monsieur désire?

EDGARD. Rien... tout à l'heure...

LE GARÇON, *à part, s'éloignant à droite.* Ah ben! en voilà des pratiques!

EDGARD, *à Gatinais.* A force de démarches, j'ai réussi à faire colloquer à votre session l'affaire Blancafort.

GATINAIS. Comment! c'est moi qui vais le juger?... Ah bien elle est forte, celle-là!

EDGARD. On dirait que ça ne vous fait pas plaisir?

GATINAIS. A moi? au contraire! (*A part.*) De cette façon, s'il ne s'échappe pas... je le ferai acquitter... et, s'il s'échappe... je le ferai encore acquitter... par contumace...! (*Montrant Edgard.*) Il a eu une excellente idée, le petit. (*Haut.*) Vous déjeunez avec moi?

EDGARD. Volontiers... Et ces dames?

GATINAIS. Elles doivent venir me prendre ici... pour que je les fasse placer.

LUCETTE, *entrant par la porte du fond et s'adressant au garçon.* Dites donc, jeune homme, voulez-vous me montrer mon avocat?

LE GARÇON. Comment s'appelle-t-il?

LUCETTE, *tirant un papier de sa poche.* Attendez !... « (*Lisant.*) Maître Bavay... »

LE GARÇON. Il a déjeuné ici... mais il est parti... Vous le trouverez dans la salle des Pas-Perdus...

(*Il sort par la droite.*)

GATINAIS, *la reconnaissant.* Mais je ne me trompe pas... c'est la petite Lucette.

LUCETTE, *redescendant la scène.* Ah! je vous reconnais... c'est à vous que j'ai donné des œufs...

GATINAIS. Chut! ne parlez pas de ça! (*Haut.*) Vous venez pour l'affaire Budor, qui doit se juger aujourd'hui?

LUCETTE. Non, c'est arrangé... papa a retiré sa plainte...

GATINAIS, *contrarié.* Comment! nous n'aurons pas l'affaire Budor? Ah! c'est désagréable... je comptais m'en régaler...

EDGARD, *se levant.* On est d'une indulgence...

LUCETTE. Si personne ne se plaint... si tout le monde est content...

GATINAIS. Et votre père qui était si furieux...

LUCETTE. Il s'est calmé tout d'un coup... Par exemple, je ne sais pas pourquoi... c'est un jour que ma sœur a été malade...

GATINAIS, *étonné.* Tiens!

LUCETTE. Alors, maman a embrassé ma sœur ; papa a embrassé Budor... il a consenti au mariage... et Budor vient tous les soirs à la maison...

GATINAIS. C'est étonnant!

EDGARD. C'est honteux!

LUCETTE. Et, depuis ce jour-là, tous les soirs, maman fait des petits bonnets.

GATINAIS. Ah! j'y suis!

LUCETTE. Et ma sœur ne fait plus rien... Quand elle met seulement un pied devant l'autre, maman lui dit : « Prends garde!... » Savez-vous pourquoi?

GATINAIS. Parbleu!... c'est parce que... Ça ne vous regarde pas.

LUCETTE. Et moi, je trime toute la journée à porter du lait, à puiser de l'eau, à casser du bois, et on ne me dit jamais : « Prends garde!... » Savez-vous pourquoi?

GATINAIS. Parbleu!... parce que... Voulez-vous me laisser tranquille!

LUCETTE. Ne vous fâchez pas!... je vas payer not' avocat... maman m'a recommandé de bien le marchander... je vas lui offrir des œufs frais!

(*Elle sort par le fond à droite.*)

SCÈNE IV. EDGARD, GATINAIS.

GATINAIS. Enfin, voilà Budor sorti d'affaire... quant à Blancafort...

EDGARD. Oh! celui-là...!

GATINAIS. Franchement, est-ce que vous croyez qu'on le condamnera?

EDGARD. Vous en doutez ? (*Montrant son dossier.*) Après toutes les notes que j'ai écrites...

GATINAIS. Mais il n'y a pas de preuves.

EDGARD. Des preuves! il y en a trop... On ne sait comment les classer... Nous avons d'abord la bourre du fusil...

GATINAIS. C'est connu... Après ?

EDGARD. La balle. — On a extrait la balle... c'est une noisette!...

GATINAIS. Eh bien! qu'est-ce que ça prouve contre Blancafort ?

EDGARD. Cette noisette est la grosse aveline de Bourgogne, à pellicule rouge.

GATINAIS. Oui.

EDGARD. Et il a été constaté que l'accusé était seul à posséder cette espèce à Antony... J'ai fait moi-même une enquête dans tous les jardins... et je ne l'ai trouvée que dans celui de Blancafort.

GATINAIS, *à part.* Sapristi! il n'a pas de chance!

EDGARD. Mais je ne sais pas pourquoi je l'appelle Blancafort... son vrai nom est Tampon... Il a tenu autrefois un club mal famé... et vous comprenez, un homme qui change de nom, le tribunal n'aime pas ça!

(*Il va à la table de droite.*)

GATINAIS, *à part.* Il a une platine... ma parole! si je ne connaissais pas l'affaire, je croirais que Blancafort est coupable.

EDGARD. Enfin, une dernière preuve... accablante!... Hier soir, le nommé Tampon a tenté de se suicider dans son cachot.

GATINAIS. Ah bah! comment ça ?

EDGARD. En mangeant sa soupe... Il avait eu l'adresse d'y introduire un clou.

GATINAIS, *à part.* Mon tuyau de pipe! (*Haut.*) Et on l'a trouvé... ce clou ?

EDGARD. Non : il l'a avalé.

GATINAIS, *à part.* Il le trouvera plus tard... mais ça va le retarder pour scier ses barreaux.

EDGARD. Oh! je suis d'une joie!... Je n'osais d'abord espérer que la réclusion... mais j'espère maintenant les travaux forcés à temps...

GATINAIS, *à part.* Il est atroce, ce petit bonhomme! je le prends en grippe!

EDGARD. Il a bien fait citer deux témoins à décharge... deux officiers du 21e.

GATINAIS, *avec espoir.* Ah! deux officiers ?...

EDGARD. Mais je suis tranquille... Les armes n'intimideront pas la toge.

SCÈNE V. LES MÊMES, GAUDIBAND, puis LE GARÇON.

GAUDIBAND, *entrant du fond en grelottant, très pâle et le nez rouge.* Pristi! quel froid! je suis gelé!

EDGARD. Mon parrain! d'où sortez-vous ?

GAUDIBAND. De mon fiacre... En le prenant, je ne me suis pas aperçu qu'il avait deux carreaux cassés, et je suis dans un courant d'air depuis huit heures du matin...

(*Il éternue ; le garçon, à la table de gauche, deuxième plan, le salue.*)

EDGARD. Mais pourquoi êtes-vous resté dans ce fiacre?

GAUDIBAND. Parce que... parce que... (*Il éternue, le garçon le resalue.*) Je n'en sais rien... C'est Mme Gatinais... ta femme.

LE GARÇON, *à part, regardant Gatinais.* Gatinais!... c'est lui!

GAUDIBAND. Qui m'a dit : « M'aimez... (*Se reprenant.*) m'estimez-vous? — Oh! oui! — Alors, prenez un fiacre... et restez dedans... » (*A part.*) J'ai cru comprendre qu'elle viendrait m'y rejoindre... mais elle n'est pas venue...

LE GARÇON, *qui s'est approché de Gatinais, et bas, en le tirant par sa redingote.* Chut!

GATINAIS, *étonné.* Quoi?

LE GARÇON, *bas.* C'est vous qui êtes M. Gatinais?

GATINAIS. Oui.

LE GARÇON, *bas.* Chut! j'ai quelque chose à vous remettre de la part du prisonnier... Demandez des œufs sur le plat.

(*Il remonte au fond.*)

GATINAIS, *regardant le garçon avec étonnement et à part.* Quel est ce mystère?

GAUDIBAND. Ah ça, déjeunons-nous?

EDGARD. Volontiers... Je vais commander des rognons...

GAUDIBAND. Des huîtres...

GATINAIS, *allant se mettre à la table à gauche.* Non... (*Regardant le garçon.*) Je propose des œufs sur le plat.

GAUDIBAND, *qui se place à la même table et prend la droite, Edgard s'installant au milieu.* Tiens! quelle drôle d'idée!

GATINAIS. C'est la renommée ici... On vient tout exprès pour manger des œufs sur le plat. (*Au garçon.*) Trois œufs sur le plat!

LE GARÇON. Bien, monsieur! (*Il sort à droite.*)

GAUDIBAND, *criant au garçon.* Pas trop cuits... avec du jambon!... (*Aux autres.*) Quel vin prenons-nous?

EDGARD. Du thé.

GATINAIS. Ah! merci!

GAUDINAND. Je préfère du mâcon.

LE GARÇON, *entrant avec un plat.* Les œufs demandés!

(*Il pose le plat sur la table.*)

GAUDIBAND. Ah! on n'est pas long à vous servir ici... (*Au garçon.*) Vous nous donnerez du mâcon...

(*Ils prennent place à la table.*)

GATINAIS, *à Gaudiband.* Je t'envoie un œuf.

GAUDIBAND. Tu peux en mettre deux... j'ai une faim... C'est le fiacre... (*Gatinais lui donne deux œufs; mangeant et poussant un cri.*) Aïe!

(*Il se lève et prend le milieu de la scène.*)

GATINAIS et EDGARD. Quoi donc?

GAUDIBAND. J'ai manqué de m'étrangler... (*Tirant quelque chose de sa bouche.*) Qu'est-ce qu'ils ont donc fourré là-dedans? Un tuyau de plume.

GATINAIS, *regardant le garçon, qui lui fait un signe d'intelligence.* Hein?

GAUDIBAND. Mais il y a un papier dedans.

(*Il regarde le papier.*)

GATINAIS, *à part.* Saperlotte!

GAUDIBAND, *dépliant le papier.* De l'écriture!

GATINAIS, *à part.* La réponse!

GAUDIBAND, *lisant.* « J'ai reçu votre lime, qui a failli m'étrangler... Envoyez-moi plutôt une fausse clef de la prison ; la nuit tout le monde dort... et je pourrais m'en aller... » *Signé* : « Blancafort, innocent... »

EDGARD, *prenant le papier des mains de Gaudiband.* Une évasion! une preuve énorme!

GATINAIS. Permettez...

EDGARD. L'innocent ne se dérobe pas à la justice de son pays!... Je vais faire parvenir ce billet à qui de droit, avec une note à l'appui!...

(*Il écrit sur la table à droite.*)

GATINAIS. Pauvre Blancafort... S'il continue, il va se faire condamner à mort.

LE GARÇON, *criant à la cantonade, au fond.* Le café de ces messieurs du jury... au numéro 7!

GATINAIS. Comment! mes collègues déjeunent ici?

LE GARÇON. Oui, monsieur, au premier.

GATINAIS. J'y cours! je vais plaider la cause de Blancafort, puisque son évasion a raté. (*Un garçon.*) Où sont ces messieurs?

LE GARÇON. En haut de l'escalier... numéro 7.

GATINAIS, *à part.* Nous allons arranger ça en prenant le café.

(*Il sort par la gauche, troisième plan.*)

EDGARD, *achevant de rédiger sa note et se levant.* Là! voilà qui est fait... Adieu!...

GAUDIBAND. Un instant!... j'avais quelque chose à te demander. Attends... ça va me revenir.

EDGARD. C'est que je suis pressé... Cette note...

GAUDIBAND. Ah! c'est pour ton mariage... Tes papiers sont-ils arrivés?

EDGARD. Pas encore... mais j'ai reçu ce matin de Montauban une lettre de ma mère, pour vous... la voici... (*Sortant.*) À bientôt.

(*Il sort par le fond à gauche en courant.*)

SCÈNE VI.

GAUDIBAND, *seul, regardant sa lettre.* Une lettre d'elle!... Je ne sais ce que j'éprouve... Je suis ému... (*Il embrasse la lettre.*) Une femme que j'ai abandonnée avec un enfant! (*Il met ses lunettes, ouvre la lettre et lit.*) « Mon bon ami... » (*Parlé.*) Son bon ami!... pas de rancune!... pas de fiel!... (*Lisant.*) « Je vous écris pour vous dire... » (*S'interrompant.*) Non! mes larmes tombent sur mes verres... et je n'y vois plus... (*Il ôte ses lunettes et les essuie avec son mouchoir ; reprenant sa lecture.* » « Je vous écris pour vous dire que je vous ai trompé... » (*Parlé.*) Elle aura formé une autre liaison! (*Lisant.*) « Le petit demande son acte de naissance... la bombe doit éclater... vous m'avez écrit autrefois : « Envoyez-moi l'enfant!... » Je n'en avais pas... » (*Parlé.*) Hein! Com-

ment? (*Lisant.*) « C'était une couleur pour vous engager à m'épouser... Alors j'ai emprunté celui de ma sœur, qui est mariée avec le cantonnier de la route de moyenne communication nº 6... » (*Parlé.*) Le cantonnier! (*Lisant.*) « C'était son quatorzième garçon ; il paraissait chétif, il avait besoin de soins... Je vous l'ai expédié... Si vous n'en voulez plus, renvoyez-nous-le par le chemin de fer, en troisièmes... A vous pour la vie... *Post-scriptum.* Je me porte bien, je suis toujours dans ma fabrique d'épingles... Mon ancien bibi serait bien gentil de m'envoyer un jupon de laine pour l'hiver... avec un pain de sucre pour des confitures...» (*Parlé.*) Par exemple! voilà une tuile!... Edgard, que je ne pouvais embrasser sans pleurer!... c'est le fils du cantonnier de la route de moyenne communication nº 6. Ah! mon Dieu! je lui ai assuré cinq mille francs de rente par donation... irrévocable! et j'ai promis cent mille francs le jour du mariage!... Ah! mais non, je le lâche!... Sa dot regarde le cantonnier.

SCÈNE VII. GAUDIBAND, MADAME GATINAIS, JULIE.

MADAME GATINAIS, *entrant avec Julie par le fond.* Dépêchons-nous!... nous sommes en retard... et nous n'avons pas déjeuné.

GAUDIBAND. Ah! mesdames!...

MADAME GATINAIS. Monsieur Gaudiband...

JULIE. Avez-vous vu papa?

GAUDIBAND. Oui... nous avons déjeuné ensemble... il est là-haut.

MADAME GATINAIS. Commandons vite... nous n'avons pas de temps à perdre... Garçon, qu'est-ce que vous avez?

GAUDIBAND. Je ne vous conseille pas de prendre des œufs sur le plat... On y trouve des choses étranges.

MADAME GATINAIS, *au garçon.* Deux tasses de chocolat...

GAUDIBAND. Vous servirez ces dames dans le petit salon à côté... ça sent le tabac ici!

LE GARÇON, *sortant.* Tout de suite!

JULIE. Il ne faut pas faire attendre M. Edgard... il nous a promis des places sur le devant... si nous venions de bonne heure.

GAUDIBAND. Ah! si vous comptez sur le petit Edgard...

MADAME GATINAIS. Mais certainement! un prétendu...

GAUDIBAND. Un prétendu? (*A part.*) Comme elle marche!.. (*Haut.*) Vous voulez dire qu'il a des prétentions... beaucoup de prétentions...

MADAME GATINAIS. C'est vous qui nous l'avez présenté.

GAUDIBAND. Je l'ai présenté... certainement... comme on présente à une dame... une tranche de brioche... Elle la prend ou ne la prend pas... c'est à son choix...

MADAME GATINAIS, *à part.* Qu'est-ce qu'il a?

GAUDIBAND, *à part.* Tiens! je n'ai pas envie de donner les cent mille francs! (*Haut.*) Mais pardon... je n'ai pas de place réservée... et je tiens à être sur le devant... Nous nous retrouverons à l'audience.

(*Il sort par le fond.*)

MADAME GATINAIS, *à Julie.* Qu'est-ce que cela signifie?

JULIE. Je n'y comprends rien, maman...

LE GARÇON, *arrivant de la gauche.* Ces dames sont servies.

MADAME GATINAIS. Nous voici. (*A son mari qui paraît à gauche.*) Attends-nous! le temps d'avaler une tasse de chocolat.

(*Elle entre à droite avec sa fille, qui est entrée la première.*)

SCÈNE VIII. GATINAIS, seul; puis LE GARÇON.

GATINAIS. Je viens de voir mes collègues... impossible de les convaincre... Je leur ai pourtant payé le café... mais il a contre lui la noisette, la bourre, le clou... Enfin, j'ai fait tout ce que j'ai pu!... Mais du moment que la fatalité s'en mêle... car il a une déveine, ce Blancafort!... Quelle étoile! les noisetiers eux-mêmes sont contre lui!... Bah! il fera six mois... il n'en mourra pas... J'irai le voir tous les dimanches... je lui porterai quelques petites douceurs... Eh bien, c'est égal, je sens là quelque chose... Non! je ne suis pas content de moi. (*Appelant.*) Garçon!

LE GARÇON, *arrivant de droite.* Monsieur?

GATINAIS. Apportez-moi de la liqueur... ce que vous aurez de plus fort.

LE GARÇON. De la chartreuse verte... voilà, monsieur...

(*Il apporte un carafon et un petit verre, et sort par la droite.*)

GATINAIS, *assis à la table. Il verse trois verres coup sur coup qu'il avale.* J'ai besoin de m'étourdir!... Retrempons-nous; car, pour un rien, je sens que j'irais me dénoncer... Voyons!... raisonnons... Ce Blancafort... qui a changé de nom... c'est à peine si je le connais... On prétend qu'il m'a sauvé la vie... Eh bien, oui, c'est vrai... j'en conviens... mais il y a diablement longtemps... (*Il boit plusieurs petits verres.*) Et, d'ailleurs, s'il ne m'avait pas sauvé... si je n'avais pas consenti courageusement à me cacher dans son four... on aurait fait fermer son établissement... Voilà où je le pince! (*Il boit.*) Il a pensé beaucoup plus à lui qu'à moi... c'est un égoïste!... Bien! voilà que je lui flanque des injures maintenant... c'est ignoble! (*Il boit.*) Un homme qui risquait de se faire massacrer pour moi... (*Se grisant et s'attendrissant.*) Car il est bon, cet homme!... c'est un bon mari... qui rend sa femme heureuse... qui élève bien ses enfants... Il en a un dans les assurances... il va très bien... l'autre est en Afrique... il se bat contre les Arabes... il défend les frontières de la France! (*S'exaltant.*) Et, pendant ce temps-là, je couvrirais d'ignominie les cheveux blancs de son père, moi! Gatinais? Ah! j'en ris de honte et de pitié! Satanée liqueur...! Elle me remue... Elle me fait pousser des idées... là... au cœur! Car, enfin, je ne suis pas un misérable, moi! je suis un brave homme! je fais partie de la session. Ah! au diable! ma résolution est prise!

SCÈNE IX. GATINAIS, GEINDARD, puis POTEU.

GEINDARD, *entrant par la droite.* Onze moins un quart... l'audience va commencer...

GATINAIS, *courant à lui.* Ah! Geindard!... Deux mots!... Blancafort est innocent!

GEINDARD. Allons donc!

GATINAIS. Je connais le coupable... celui qui a tiré le coup de fusil... Tu ne voudrais pas faire condamner un innocent?

GEINDARD. Ah! j'en suis bien fâché... mais l'instruction est faite... Il faudrait tout recommencer... et, moi, j'en ai assez... (*A part.*) Je désire m'asseoir.

GATINAIS. Mais puisque je te dis que je le connais... c'est moi... là!... c'est moi!...

GEINDARD. Je vois la chose... On dit qu'il vous a sauvé la vie, et vous vous sacrifiez à votre tour.

GATINAIS. Comment! tu ne me crois pas?

GEINDARD. Pas du tout.

GATINAIS. Mais quand je te jure... (*Apercevant Poteu qui entre du fond.*) Ah! j'ai un témoin!... Poteu! avance!

(*Il le prend par les épaules.*)

POTEU, *s'avançant.* Monsieur?

GATINAIS. Jure-moi de dire la vérité... toute la vérité!... Qui est-ce qui a tiré le coup de fusil?

POTEU. C'est Blancafort!

GEINDARD. Ah! vous voyez bien!

GATINAIS, *à Poteu.* Mais tu m'as vu... au bout du jardin...

POTEU. Moi?... jamais!

GATINAIS, *indigné.* Oh!

POTEU, *à part.* Merci... S'il était condamné, je perdrais ma place!...

(*Geindard l'entraîne dehors.*)

GEINDARD. Filons! L'audience va commencer!

(*Poteu et Geindard sortent par le fond.*)

SCÈNE X. GATINAIS, puis EDGARD, puis MADAME GATINAIS et JULIE.

GATINAIS, *seul.* Pauvre Blancafort! quelle fichue étoile!... Mais je saurai la combattre... il le faut! (*Il finit le carafon.*) Garçon, une plume, du papier!

LE GARÇON, *apportant ce qu'il faut pour écrire.* Voilà, monsieur.

(*Il sort par la droite.*)

GATINAIS, *tout en écrivant à la table de droite.* Une déclaration nette et précise des faits... Quelque chose de clair et de bien senti... que je lirai moi-même... en pleine audience... à mon banc de juré... Je proclame ma culpabilité et l'innocence de Blancafort... Là! Mon brouillon est fait... je vais le recopier...

EDGARD, *entrant vivement par le fond.* Je viens vous chercher... On va faire l'appel des jurés...

GATINAIS, *écrivant.* Je suis à vous...

EDGARD. Tiens! qu'est-ce que vous écrivez là?

GATINAIS. Je recopie un document qui étonnera le monde!

(*Il jette le brouillon de papier à terre après l'avoir froissé.*)

EDGARD, *apercevant madame Gatinais et Julie entrant par la droite.* Ah! voici ces dames. (*A Julie, saluant.*) Mademoiselle, je suis à vos ordres.

MADAME GATINAIS, *à son mari.* Eh bien, es-tu prêt?

GATINAIS, *pliant un papier qu'il met dans sa poche.* Oui... (*Avec émotion.*) Mes enfants, je vais sans doute faire un voyage.

JULIE. Comment! tu pars?

GATINAIS. Pour quelques mois seulement...

MADAME GATINAIS. Où vas-tu?

GATINAIS. Où l'honneur m'appelle.

MADAME GATINAIS. Mais explique-toi...

GATINAIS. Rien... plus tard... venez à l'audience... et vous apprendrez à me connaître.

(*Il sort vivement par le fond.*)

SCÈNE XI. LES MÊMES, moins GATINAIS.

MADAME GATINAIS, *à Edgard.* Comprenez-vous?

EDGARD. Rien... il écrivait quand je suis entré... (*Il ramasse près de la table le brouillon jeté par Gatinais.*) Ceci va peut-être nous expliquer... (*Lisant.*) « Messieurs les jurés... je viens vous faire connaître le coupable... je serai clair... J'ai cru que c'était le chat... la bande du journal est une erreur de la poste... la noisette était sur le buffet... quant au clou... c'était un tuyau de pipe... » (*Parlé.*) Qu'est-ce que ça veut dire?

JULIE. Je ne sais pas.

EDGARD. « Maintenant, vous connaissez la vérité... le seul coupable, c'est moi! » *Signé* : « Gatinais. »

MADAME GATINAIS. Ah! mon Dieu! il va se dénoncer lui-même. (*Ils remontent au fond.*)

EDGARD. Vite! courons!... il peut être encore temps...

(*Tous remontent vers la porte de sortie. Gaudiband paraît en robe d'avocat, son bonnet sur la tête.*)

SCÈNE XII. LES MÊMES, GAUDIBAND.

MADAME GATINAIS et JULIE. M. Gaudiband!

EDGARD. Sous ce costume!

MADAME GATINAIS. Avez-vous rencontré mon mari?

GAUDIBAND. Oui, je l'ai vu entrer par la porte réservée aux jurés... il paraissait très agité.

MADAME GATINAIS, *tombant sur une chaise.* Trop tard!

JULIE. Monsieur Gaudiband, il faut retourner au Palais.

GAUDIBAND. Ah! non! pas moi!... J'ai eu trop peur... je voulais voir l'affaire Blancafort... c'était comble... alors, pour entrer, j'ai loué une robe d'avocat...

EDGARD. Comment! vous avez osé...?

GAUDIBAND. J'étais très bien placé... sur le devant... mais tout à coup voilà le président qui dit : « Nous engageons les personnes étrangères au barreau et qui ont revêtu un costume qui ne leur appartient pas, à quitter l'audience... sinon, nous serons obligé de sévir... » Il m'a semblé que le gendarme regardait de mon côté... Alors, pour me donner une contenance, je prends un dossier qui était sur le banc, et je m'élance en criant : « On m'attend à la seconde chambre!... » Et me voilà!

EDGARD, *sévèrement à Gaudi-*

band. J'espère que ceci vous servira de leçon.

GAUDIBAND, *à part.* Ah! il m'ennuie, ce petit cantonnier.

MADAME GATINAIS. Mais que faire? il est en train de se dénoncer...

EDGARD, *aux dames.* Il y a un moyen!

MADAME GATINAIS et JULIE. Lequel?

EDGARD, *prenant le brouillon.* Ces phrases incohérentes... il faut le faire passer pour fou!

MADAME GATINAIS. Mon mari!

JULIE. Et il n'ira pas en prison?

EDGARD. Nous le ferons interdire seulement.

JULIE, *avec joie.* Oh! oui!... faisons interdire papa!

EDGARD, *se mettant vivement à la table.* Je vais rédiger la demande... *hic et nunc... currente calamo!*

(*Les dames l'entourent.*)

GAUDIBAND, *à part.* Cette robe me gêne... et ce dossier... (*Ouvrant la serviette.*) Qu'est-ce qu'ils peuvent bien mettre là-dedans? (*Tirant des brochures et des journaux.*) *Mémoires de Thérésa... la Cagnotte.* C'est un avocat qui s'occupe de littérature.

SCÈNE XIII. LES MÊMES, GATINAIS, puis LE GARÇON DE CAFÉ, puis POTEU, puis GEINDARD.

GATINAIS, *entrant très animé.* C'est illégal!... je proteste!

MADAME GATINAIS. Lui!... tu n'es pas arrêté?

GATINAIS. Non... je suis récusé... moi! récusé!

GAUDIBAND. Par qui?

GATINAIS. Par l'avocat de Geindard... un petit faquin.

EDGARD. C'était son droit...

GATINAIS. Je réclame... je crie... je veux pénétrer de vive force jusqu'à mon banc... et on me flanque à la porte. Je ferai retentir la presse!

JULIE. Oh! quel bonheur!

GATINAIS. Et Blancafort... qui est là... couvert de chaînes!... Quelle étoile!

LE GARÇON DE CAFÉ, *entrant par le fond.* Encore un de condamné.

GATINAIS, *vivement.* A quoi?

LE GARÇON. A perpétuité...

GATINAIS, *tombant sur une chaise, à gauche.* A perpétuité!... Je ne peux pas prendre sa place... c'est trop long!

POTEU, *entrant.* Ça n'a pas de nom!

GEINDARD, *entrant.* Ils l'ont acquitté!

GATINAIS, *se relevant.* Acquitté!... Qui?

POTEU. Le Blancafort!

TOUS. Acquitté!

GATINAIS. Ah ça! qu'est-ce que disait donc ce garçon? (*Au garçon.*) Imbécile!

LE GARÇON, *au fond.* Moi, je parlais de Bamblotaque... l'abus de confiance...

GEINDARD. Mon avocat a plaidé comme une cruche.

POTEU. Faut convenir aussi que

le président vous a joliment collé quand il vous a dit : « Geindard, vous prétendez avoir vu l'accusé... Mais la position inverse que vous occupiez sur le mur semble contredire cette assertion. »

GEINDARD. Alors il a ajouté : « Geindard, retournez-vous... Très bien... Maintenant me voyez-vous ? »

GAUDIBAND. Oh! très fort!

GATINAIS. Plein de sagacité!

POTEU, *à Geindard.* Bah! prenons un petit verre!

GEINDARD. Je veux bien... pour m'asseoir...

(*Ils prennent place à la table au fond à droite.*)

EDGARD. C'est un échec... mais j'espère que cela ne nous empêchera pas de donner suite à nos projets.

GATINAIS, *à part.* Nous y voilà!

EDGARD. Mon parrain, le moment est venu de faire la demande...

GAUDIBAND. Oui, mon ami. (*Il l'embrasse, à part.*) En trois mots, je vais le couler. (*Haut, en le présentant.*) Mon Dieu! ce n'est pas un aigle...

EDGARD. Mais, parrain...

GAUDIBAND. L'extérieur est gracieux, je ne dis pas... mais pas de santé, pas d'estomac... ça ne digère pas.

JULIE. Comment ?

EDGARD. C'est une erreur!

GATINAIS. Pas d'estomac... Ceci change la thèse...

MADAME GATINAIS, *bas, à son mari.* M. Gaudiband a promis cent mille francs le jour du contrat.

GATINAIS, *à part.* Cent mille... ceci rechange la thèse... (*Haut.*) Approchez, mon jeune ami...

GAUDIBAND, *à part.* Il est coulé!

GATINAIS, *à Edgard.* L'estomac... est une chose qui va et vient... Ça peut se guérir... Nous causerons du mariage après la session.

GAUDIBAND, *à part.* Le fils d'un cantonnier!

GATINAIS, *bas et avec intention.* Si toutefois je ne suis pas récusé.

EDGARD, *vivement.* Vous ne le serez pas, j'en réponds!

GATINAIS, *à part.* J'en étais sûr... Il connaît les avocats... toute la boutique... (*Haut.*) Enfin à partir de demain, 7 du courant, je vais tenir la balance de la justice... Dans un plateau je mettrai la rigueur... et dans l'autre la sévérité!

CHŒUR

Enfin la paix vient de renaître ;
Nous devons tous bénir le sort
Qui vient de faire reconnaître
L'innocence de Blancafort.

Les chemins de fer

Comédie-Vaudeville en cinq actes

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 25 novembre 1867.

Collaborateurs MM. A. Delacour et A. Choler.

Personnages	*Acteurs qui ont créé les rôles.*
GINGINET.	*MM. Geoffroy.*
TAPIOU.	*Hyacinthe.*
BERNARDON.	*Pellerin.*
JULES MÉSANGES.	*Gil Perez.*
LUCIEN FAILLARD.	*Priston.*
COURTEVOIL.	*Luguet.*
COLOMBE, cuisinière.	*Lassouche.*
PREMIER CHEF DE GARE, à Paris.	*Ferdinand.*
DEUXIÈME CHEF DE GARE.	*Gaston.*
TROISIÈME CHEF DE GARE, station de Croupenbache.	*Gobin.*
UN CHEF DE BUFFET.	*Vollet.*
UN PHOTOGRAPHE.	*Maillard.*
CLÉMENCE, femme de Ginginet.	*Mme Gervais.*
MISS JENNY, jeune Anglaise, nièce de Ginginet.	*Miss Bruce.*
PAULINE.	*Mmes Damis.*
UNE NOURRICE.	*Hortense.*
UNE BONNE.	*Gayet.*
UNE DEMOISELLE DE COMPTOIR.	*Carpentier.*

Actionnaires, voyageurs, voyageuses, employés etc.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente la salle où se payent les dividendes dans une administration de chemin de fer. Au fond, une galerie ouverte à droite et à gauche, laissant voir les guichets 7, 8, 9, 10. *Sur les deux côtés de la scène des guichets portant, à gauche, les numéros* 24, 25, 26, *et à droite,* 21, 22, 23. *Les guichets sont vitrés et mobiles. Grande table au milieu placée en long avec banc de chaque côté.*

SCÈNE I. TAPIOU, ACTIONNAIRES, puis PAULINE

Au lever du rideau, des Actionnaires, hommes et femmes, sont assis autour de la table et rédigent leurs bordereaux. D'autres vont et viennent, ou sont devant les guichets. Tapiou est debout devant le guichet 24, *premier plan. Il est manchot du bras*

gauche et porte l'uniforme de l'administration du Chemin de fer

CHŒUR

Chacun de nous s'empresse,
Malgré les lenteurs des bureaux,
De passer à la caisse
Pour rédiger ses bordereaux.

UNE PAYSANNE, *à un monsieur en lui montrant une action qu'elle tient à la main.* V'là mon papier... ousque c'est qu'on paye?

LE MONSIEUR, *désignant Tapiou qui tourne le dos.* Adressez-vous au brigadier...

(Il s'éloigne au troisième plan, à la droite.)

LA PAYSANNE, *à Tapiou.* V'là mon papier... ousque c'est qu'on paye?

TAPIOU, *se retournant.* Allez vous asseoir... que l'on vous appellera...

LA PAYSANNE. Merci, monsieur.

(*La paysanne va s'asseoir à l'extrême droite sur le banc.*)

TAPIOU, *à lui-même.* Cristi! que j'ai chaud!... ils m'ont campé sur une bouche de calorifère... Je demanderai à changer de guichet.

UN MONSIEUR, *assis à la table du milieu, à son voisin.* Monsieur, après vous la plume...

TAPIOU, *à lui-même.* Allons, bon! v'là le bras droit qui me démange... impossible de me gratter...

UNE VOIX D'EMPLOYÉ, *derrière le guichet.* Monsieur Belgrive!

UN MONSIEUR. Présent!...

(*Il va au guichet.*)

TAPIOU. Dieu de Dieu! que ça me démange!

(*Il se frotte contre la boiserie.*)

VOIX DE L'EMPLOYÉ, *appelant.* M. Roupagnol de Quatremar...

TAPIOU, *appelant.* M. Roupagnol de Quatremar!... (*A lui-même.*) En v'là un nom!... Eh bien! il ne vient pas? (*Criant à tue-tête.*) M. Roupagnol de Quatremar!

UN VIEUX MONSIEUR, *s'approchant.* Je crois qu'on a murmuré mon nom...

TAPIOU. Vous êtes donc sourd?

UN VIEUX MONSIEUR. Seize obligations du chemin de fer... nominatives...

TAPIOU. Très bien! fallait le dire! (*Montrant la bouche de chaleur.*) Prelotte! qu'il fait chaud là-dessous... Si ça continue, je vas me crevasser! (*Apercevant Pauline qui est entrée par le fond avec un panier rempli d'assiettes qu'elle passe par les guichets.*) Tiens! v'là ma femme qui passe le déjeuner aux employés... mon tour va venir...

PAULINE. Bonjour, Tapiou...

TAPIOU. Bonjour, Pauline... Qu'est-ce que tu m'apportes ce matin?

PAULINE. Une saucisse aux haricots...

TAPIOU. Encore des z'haricots!... ça me fait gonfler... Je t'avais demandé des *nantilles.*

PAULINE. Il n'y en avait plus... Ne grogne pas, v'là ta bouteille et une pomme.

(*Elle pose le déjeuner de Tapiou sur la planche devant le guichet*).

TAPIOU. Ça va refroidir... attends... la bouche de chaleur... elle servira à quelque chose. (*Il*

place son assiette à terre sur la bouche de chaleur.) Maintenant pelure ma pomme... parce qu'avec une main....

PAULINE, *tout en pelurant la pomme.* Eh bien? qu'est-ce que je vois? t'es manchot du bras gauche aujourd'hui.

TAPIOU. Oui...

PAULINE. Hier c'était le droit...

TAPIOU. Je change... un jour l'un, un jour l'autre ; si tu crois que c'est caressant de se replier le bras toute la journée de neuf à quatre.

PAULINE. Si on allait s'apercevoir que tu as tes deux bras...

TAPIOU. Impossible! Je n'en montre qu'un à la fois...

PAULINE. Tu n'avais aucun titre pour obtenir ta place... Simple gâte-sauce dans un restaurant à trente-deux sous...

TAPIOU. Trente-cinq... depuis l'Exposition... une bonne place...

PAULINE. Que tu as perdue, grâce à ta bêtise. C'est alors que je me suis adressée à M. Ernest... le sous-chef... un jeune homme très bien... qui a connu ma famille...

TAPIOU. J'ai idée qu'il te fait de l'œil...

PAULINE. A moi! par exemple!

TAPIOU. Je n'insiste pas...

PAULINE. C'est lui a qui eu la bonne pensée de te faire passer pour manchot...

TAPIOU. Ancien militaire! J'ai laissé pousser mes moustaches... et l'on m'a accepté d'emblée... Seulement je voudrais bien changer de guichet, celui-ci n'est bon qu'à faire éclore des petits poulets...

PAULINE. Tiens... v'là ta pomme... Je viendrai chercher les assiettes...

(*Elle sort, troisième plan à gauche.*)

LA VOIX, *derrière le guichet.* M. Lavallard.

TAPIOU. M. Lavallard. (*A part.*) Quel métier! ça m'éraille!

UN MONSIEUR, *assis sur le banc près des guichets, se levant vivement.* Me voilà!

(*Il met les pieds dans l'assiette qui est posée à terre sur la bouche de chaleur.*)

TAPIOU, *vivement.* Prenez donc garde!... que vous piétinez dans ma saucisse...

(*Il prend l'assiette.*)

LE MONSIEUR. Je ne l'avais pas vue!

TAPIOU. Heureusement qu'il fait sec... il n'y a pas de crotte.

(*Il souffle sur sa saucisse comme pour en chasser la poussière.*)

SCÈNE II. TAPIOU, ACTIONNAIRES, LUCIEN, puis JULES MÉSANGES.

TAPIOU, *commençant à déjeuner.* Voilà le seul bon moment de la journée...

LUCIEN, *entrant, très affairé. A Tapiou.* Vite! un bordereau... je suis pressé...

TAPIOU, *machinalement et la bouche pleine.* Allez vous asseoir... que l'on vous appellera...

LUCIEN. Je vous demande un bordereau.

TAPIOU, *lui remettant un bordereau.* Voilà... Allez vous asseoir... (*A part.*) Allons bon! on n'a pas mis de sel dans les z'haricots!

LUCIEN. Nous disons donc que j'ai 12.500 francs de coupons à toucher pour M. Bernardon, mon patron... (*Voyant la table occupée.*) Bien! les places sont prises... En attendant... piochons mon anglais... (*Montrant un livre qu'il tire de sa poche.*) C'est un guide de la conversation... car avant quarante-huit heures, j'aurai épousé une Anglaise... Malheureusement elle ne sait pas un mot de français... c'est très gênant... je serais bien aise, pour le premier soir, de lui décocher quelques phrases significatives... mais décentes.. Il est très commode, ce petit livre.... il y a des dialogues pour toutes les circonstances de la vie... Voyons... (*Feuilletant son livre et lisant.*) « Pour aller à la comédie », ce n'est pas cela ; « pour s'embarquer sur un paquebot » ce n'est pas ça... « pour se coucher » (*Riant.*) Ah! non! c'est trop tôt... c'est égal... Je vais lui faire une corne... (*Il corne la page.*) Quand je dis qu'elle ne sait pas le français... elle l'a appris dans les poètes... elle sait des tirades... Ainsi, l'autre jour, j'ai eu l'imprudence de lui dire cette simple phrase : A peine nous sortions des portes... de l'Opéra... elle s'est écriée : Oh! *yes!*... et elle m'a égratigné tout le récit de Théramène, sans broncher.

TAPIOU, *à part, venant de boire.* Cristi!... que c'est embêtant de boire du vin tiède!

LUCIEN. Par exemple, je n'ai pas fait part de mon mariage à M. Bernardon, mon patron... Il me rase depuis un mois pour me faire épouser sa nièce...

L'EMPLOYÉ, *derrière le guichet, appelant.* M. Legozillard...

TAPIOU, *appelant.* M. Legozillard...

UN MONSIEUR, *se levant de la table au coin à droite.* Présent!

LUCIEN, *prenant sa place à la table de droite.* Ah! voilà une place!... faisons mon bordereau. (*Écrivant.*) 38,924 ; 38,925 ; malgré moi je pense toujours à ma prétendue... miss Jenny Ginginet... (*Écrivant.*) 38,926. (*Parlé.*) C'est un joli nom Ginginet... (*Écrivant.*) 38,927... Et elle a un teint... d'Anglaise... et des yeux!... 38,928... et une dot!... Deux cent mille francs... (*Ecrivant.*) 38,929... et orpheline!... elle a à peine un oncle... M. Ginginet... qui l'a fait venir d'Angleterre pour la marier... il brûle de s'en débarrasser... (*Écrivant.*) 38,930... Dieu! que c'est rasant de faire un bordereau...

(*Il continue à écrire. Jules Mésanges est entré depuis quelques instants et a fait le tour de la salle en lorgnant les femmes qui s'y trouvent.*)

JULES, *à lui-même; il entre à reculons; se heurte contre une dame.* Oh! mille pardons, madame! (*A part.*) De plus en plus laid!... c'est drôle... il y a des jours où toutes les femmes qu'on rencontre ont le nez de travers et les yeux en trompette!... Ainsi le vendredi, c'est un mauvais jour... jour maigre!... Le mardi on ne voit que des blondes... Mercredi est consacré aux brunes... Quant au jeudi... moitié l'une, moitié l'autre... c'est un jour panaché!... Rien à faire ici, je vais faire un tour au Nord.

TAPIOU, *à Jules.* Monsieur cherche quelque chose?

JULES. Oui... je cherche une jolie femme.

TAPIOU. Alors monsieur ne vient pas pour toucher?

JULES. Moi?... C'est-à-dire... (*A part.*) Il est facétieux, le manchot!

(*Il continue à lorgner.*)

LUCIEN, *à part, à la table.* Allons, bon! J'ai fait mon bordereau au nom de Ginginet... l'oncle de ma fiancée... Ce diable de nom ne me sort pas de la tête... (*Il déchire son bordereau.*) Il faut que je recommence...

TAPIOU, *à part, près de son guichet.* Cristi!... le bras me démange!...

(*Il se frotte contre la boiserie.*)

JULES, *qui est revenu, le regardant faire.* Il ne faut pas les remuer... ça les excite.

TAPIOU. Quoi?... Voulez-vous un bordereau?

JULES. Si j'en veux!... C'est-à-dire que j'en veux cinq... dix... tout le paquet.

TAPIOU, *étonné.* Ah! bah!

JULES. Le bordereau... mais c'est mon truc... ma spécialité... j'aime les femmes... et je les fais au bordereau... (*S'interrompant.*) Mâtin! il fait chaud à ton guichet.

TAPIOU. Je vous en réponds... Ma pomme est cuite.

LUCIEN. Mon bordereau est terminé. Passons à la caisse centrale.

(*Il sort, troisième plan, droite.*)

JULES. Chaque matin, j'arrive dans une de nos grandes administrations de chemin de fer... à l'époque des dividendes... car il en est encore qui payent des dividendes...

TAPIOU. Ne m'en parlez pas... J'en ai mal à la gorge...

JULES. Je m'embusque, un bordereau à la main... et dès qu'une jolie femme paraît.. .crac!... (*S'interrompant et l'amenant sur le devant du théâtre.*) Viens par ici; il fait trop chaud!

TAPIOU. C'est pas de refus... J'ai ma chemise collée... et vous?...

JULES. Je vois cette pauvre petite femme embarrassée de ton vilain papier, et tremblant de tacher ses jolis petits doigts avec tes ignobles plumes de fer...

TAPIOU. C'est pas à moi... C'est à l'administration.

JULES. Je m'approche, comme l'ange du bordereau, et...

L'EMPLOYÉ, *appelant derrière son guichet.* M. de la Tabardière!

TAPIOU, *répétant.* M. de la Tabardière! (*A Jules.*) Allez toujours.

JULES. J'offre mes services... On refuse d'abord... J'insiste...

L'EMPLOYÉ, *derrière son guichet.* M. Beurré de Sainte-Magne!

TAPIOU, *répétant.* M. Beurré de Sainte-Magne! (*A Jules.*) Allez toujours!

JULES. Ah! c'est embêtant de causer comme ça... (*Reprenant.*) J'insiste... On accepte... Nous nous asseyons à une table... tout près l'un de l'autre... nos genoux se touchent...

TAPIOU. Oh! taisez-vous! que vous allez troubler ma digestion!

JULES. Alors je lui dis d'une voix musicale : Vos noms et prénoms? — Adeline Cruchard. — Votre profession? — Rentière. — Votre demeure? — Rue Lafayette, 58. — Et le tour est fait! Je pince l'adresse, le nom, et le lendemain... (*Avec force et regardant Tapiou.*) Ah ça! mais pourquoi diable est-ce que je te raconte tout cela?

TAPIOU. Dame! Je n'en sais rien!

JULES. Tu m'arraches mes confidences... Retourne à ton guichet... te faire gratiner!

TAPIOU, *retournant à son guichet.* Il est malhonnête... C'est un homme comme il faut...

JULES, *achevant de lorgner.* Rien de potable... Je file... je vais sonder le Crédit foncier[1]. (*Apercevant une jeune Dame qui entre et va s'asseoir sur un banc.*) Très gentille!... très gentille!... (*Prenant un bordereau et s'approchant de la Dame.*) Madame désire-t-elle un bordereau?

LA DAME, *sèchement.* Monsieur...

TAPIOU, *à part.* Il commence son truc.

JULES, *à la Dame.* Si je puis vous aider de mes conseils... J'ai la grande habitude...

LA DAME, *sèchement.* Merci, monsieur, je suis une honnête femme... J'attends ma mère. (*Apercevant un jeune homme qui entre au troisième plan gauche.*) Ah! Ernest!

(*Elle lui prend le bras et disparaît avec lui par le troisième plan, à gauche.*)

1. Tapiou, une Vieille Dame, une Jeune Dame sur le banc à droite, un Monsieur au guichet du fond à droite.

JULES. Complet!... Elle appelle ça sa mère... La mère Ernest!

UN VIEUX MONSIEUR, *à Jules, lui présentant un papier.* Monsieur, puisque vous êtes si obligeant... auriez-vous la complaisance de me rédiger mon bordereau?

JULES. Monsieur, je ne travaille que pour les dames!

UNE VIEILLE DAME, *se levant, son bordereau à la main.* Alors, monsieur, si c'était un effet de votre bonté.

JULES, *avec force.* Pour les jeunes!

LA VIEILLE DAME. Monsieur! je n'en ai que trois...

(*Jules disparaît par le troisième plan, à gauche, suivi de la vieille dame.*)

SCÈNE III. TAPIOU, BERNARDON, puis PAULINE, puis LUCIEN

TAPIOU, *riant.* Le truc a raté! il n'a pas fait ses frais.

BERNARDON, *entrant, du troisième plan, à droite. A part.* Une heure et demie... le conseil de surveillance ne se réunit qu'à deux heures... j'ai une demi-heure pour rédiger mon rapport, et j'arriverai encore à temps pour toucher mon jeton. (*Il glisse sur une pelure de pomme jetée par Tapiou.*) Aïe! qu'est-ce que c'est... une pelure de pomme...

TAPIOU. Allez vous asseoir, que l'on vous appellera.

BERNARDON. Qui est-ce qui se permet de jeter des pelures de pomme sur le parquet de l'administration?

TAPIOU. Est-ce que ça vous regarde? C'est y vous qu'êtes chargé de balayer...

BERNARDON. Insolent!

TAPIOU. Vieil empaillé!

(*Pauline, qui est entrée depuis quelques instants du troisième plan à gauche, allant droit au guichet, reprend les assiettes.*)

BERNARDON. Vieil empaillé!... tu te souviendras de moi... je vais demander ton renvoi immédiat au conseil d'administration! Traiter de la sorte un employé supérieur!

TAPIOU, *à part.* Ah! bigre!

PAULINE, *à part.* Nous voilà bien! (*Haut, s'approchant de Bernardon.*) Il faut l'excuser, monsieur l'employé supérieur... il est manchot...

TAPIOU. Du bras gauche... pour le moment.

BERNARDON, *à Pauline.* Qu'est-ce que vous voulez, vous?

PAULINE. C'est moi qui porte le déjeuner aux employés.

BERNARDON. Eh bien! (*A part.*) Elle est gentille!

PAULINE. Alors, voilà Tapiou... moi, je suis sa femme...

TAPIOU. Et moi son homme, sans vous offenser.

BERNARDON. Ah! c'est là ton mari... (*A part.*) Très gentille! (*A Tapiou.*) Va à ton guichet, toi!

(*Tapiou retourne à son guichet.*)

BERNARDON, *à Pauline.* Et si je lui pardonne... seras-tu reconnaissante?

PAULINE. Oh! monsieur! La reconnaissance c'est mon fort!...

BERNARDON, *bas à Pauline.* Eh bien! petite... nous verrons si tu tiendras ta promesse... (*A part.*) Elle a des mains charmantes...

TAPIOU, *s'approchant de Bernardon.* Monsieur l'employé supérieur... si c'était un effet de votre bonté... je voudrais une place au grand air...

BERNARDON. C'est bien... va à ton guichet!...

TAPIOU. Oui... arrangez ça avec ma femme...

(*Il retourne à son guichet.*)

BERNARDON, *bas à Pauline.* Viens me voir à quatre heures... Bernardon 18, rue Mogador... Tu diras que tu apportes mes faux cols... à cause de ma femme...

(*Il remonte en passant derrière Pauline.*)

PAULINE. Bien, monsieur Bernardon, à quatre heures... (*Bas à Tapiou en passant près de lui.*) Tu viendras me prendre à quatre heures... j'ai une course à faire.

TAPIOU. Et ma place?

PAULINE. Tu l'auras!

(*Elle sort du troisième plan à gauche.*)

BERNARDON, *la regardant sortir.* Elle me rappelle les grisettes de ma jeunesse... race aimable et perdue...

LUCIEN, *venant de la caisse, deuxième plan à droite.* Tiens! monsieur Bernardon!

BERNARDON. Ah! monsieur Lucien Faillard, mon caissier... Vous venez de toucher...

LUCIEN. Oui, monsieur... ici et à la Banque... il ne me reste

plus que 59.000 francs à recevoir au Comptoir d'escompte...

TAPIOU, *à part.* Nom d'un nom! je ne me sens plus le bras... Je vas au vestiaire me le dégourdir un peu.

(*Il sort.*)

BERNARDON, *qui a tiré son calepin et calculé.* Cela vous fera 150.737 francs 08...

LUCIEN, *qui a aussi tiré son calepin.* Tout juste.

BERNARDON. Vous les déposerez chez M. Marécalt, mon banquier...

LUCIEN, Bien, monsieur.

BERNARDON. Aujourd'hui même... C'est demain fête... les bureaux seront fermés pendant trois jours...

LUCIEN. Ne craignez rien... avant quatre heures...

(*Fausse sortie.*)

BERNARDON, *le rappelant.* Ah! Faillard!

LUCIEN, *revenant.* Monsieur?

BERNARDON. Avez-vous songé à ma nièce?...

LUCIEN. Pas encore... je suis si occupé...

BERNARDON. Songez-y, mon ami! Belle éducation, fortune modeste, santé robuste... comme toutes les personnes marquées de la petite vérole...

LUCIEN. Ah! elle est?... Je réfléchirai...

BERNARDON. Je vous donne huit jours.

LUCIEN. C'est plus qu'il n'en faut. (*A part.*) Je lui enverrai après-demain un billet de faire part.

(*Il sort. Troisième plan à gauche*).

BERNARDON. *seul.* Sapristi!... et mon rapport? Le jeton est double quand on fait un rapport... J'ai mes notes... je vais entrer dans le bureau de M. Solage... c'est l'affaire de cinq minutes...

TAPIOU *rentre. Cette fois il est manchot du bras droit. Agitant son bras gauche.* Ah! ça va mieux... j'ai changé de bras... je ne me sentais plus la saignée...

SCÈNE IV. TAPIOU, PUBLIC, GINGINET, puis CLÉMENCE, JENNY, COLOMBE. On entend une légère altercation dans la coulisse.

GINGINET, *paraissant. Il porte une pendule. A la cantonade.* Des paquets! des paquets! ça n'empêche pas de toucher son dividende... D'ailleurs ce ne sont pas des paquets... mes malles sont faites, ainsi... (*Parlant à la coulisse.*) Entre, ma bonne amie... toi aussi, Jenny...

(*Clémence et Jenny paraissent, elles portent des paquets.*)

JENNY. Oh! *yes!*

GINGINET. Eh bien! où est donc Colombe? (*Appelant à la cantonade.*) Colombe!

COLOMBE, *entrant. Elle tient un énorme globe de pendule.* Me voilà! c'est le brigadier qui ne voulait pas me laisser passer...

TAPIOU, *à part, regardant Colombe.* Nom d'un Turc! voilà une belle femme!

GINGINET, *à Colombe.* Prends bien garde au globe.

COLOMBE. Dans le fiacre, j'ai manqué de m'asseoir dessus.

(*Elle rit comme une folle.*)

TAPIOU. Je sais bien quel est le globe qui aurait cassé l'autre.

(*Il rit comme un fou; Colombe et Tapiou s'arrêtent et se regardent.*)

GINGINET, Mesdames, asseyez-vous sur ce banc. (*A Jenny.*) Banc!... Répète... banc!

JENNY, *répétant; accent anglais.* Banque!

GINGINET. C'est à peu près ça... Chemin faisant, je lui apprends le français...

CLÉMENCE. Mais quelle idée as-tu de nous faire entrer ici?... Nous pouvions très bien t'attendre dans le fiacre...

GINGINET. Clémence, tu es ma femme... tu es appelée à devenir veuve un jour.

CLÉMENCE. Oh! mon ami!

GINGINET. Le plus tard possible!... Mais je veux, quand la Parque se sera prononcée... que tu saches gérer ta fortune... Nous allons apprendre ensemble le mécanisme des chemins de fer... car c'est la première fois que je me lance dans cette valeur... contre ton avis, je le sais.

CLÉMENCE. Oh! pour quinze actions...

GINGINET. Mais ces quinze actions me donnent un droit... au prorata... sur tout ce qui est ici... chaises, bancs, tables, guichets... (*A Jenny.*) Jenny, *come here...* (*A part.*) Je ne sais que ça d'anglais; mais ça m'est bien utile. (*Lui montrant un guichet.*) Répète : Guichet!

JENNY, *répétant.* Couchette!

COLOMBE, *à Ginginet.* Monsieur, elle a dit : couchette.

(*Elle se tord de rire.*)

TAPIOU. C'est vrai qu'elle a dit : Couchette.

(*Il se tord de rire.*)

GINGINET. Heureusement que je vais la marier...

COLOMBE, *s'arrêtant, et à part, regardant Tapiou.* Quel malheur qu'il n'ait qu'un bras!

TAPIOU, *à part.* Voir une pareille femme et être sur une bouche de chaleur... c'est de trop!

CLÉMENCE, *à Ginginet.* Tu as beau dire, ce n'est pas ici la place d'une femme...

GINGINET. Une femme au bras de son mari... entre sa nièce, sa bonne et sa pendule... n'est déplacée nulle part...

CLÉMENCE. C'est comme hier, tu nous a fait entrer à la Société Générale...

GINGINET. J'avais un petit chèque à toucher...

CLÉMENCE. Et pendant que tu étais à la caisse... un jeune homme s'est approché de moi... il voulait absolument me faire mon bordereau... J'avais beau lui répondre : Mais, monsieur, je n'ai aucun bordereau à faire... Il insistait... mon bouquet de violettes est tombé... il l'a ramassé...

GINGINET. C'est un pick-pocket.

JENNY. *Oh yes!* pick-pocket! pick-pocket!

GINGINET, *étonné.* Tiens! elle a bien dit ce mot-là... elle se forme... Elle commence à parler français.

COLOMBE. Mais ce n'est pas tout... le voleur de violettes m'a offert

cent sous pour lui donner l'adresse de madame...

GINGINET. Eh bien?

COLOMBE. J'ai pris les cent sous... et je l'ai dénoncé au brigadier... il a filé.

GINGINET. Elle est très fine, cette Colombe...

TAPIOU, *à part.* C'est un renard!... cette Colombe...

GINGINET, *à Colombe.* Prends garde au globe!... Ah çà! ne perdons pas de temps... Nous partons ce soir à sept heures pour Croupenbache... où doit se faire la noce de Jenny...

TAPIOU, *à part.* Prelotte!... v'là mon bras droit qui s'engourdit maintenant... Quelle fichue place!

SCÈNE V. LES MÊMES, BERNARDON, venant du troisième plan, à droite.

BERNARDON, *reparaissant.* Mon rapport est fait... Tapiou, fais vite porter cette lettre à son adresse... (*A lui-même*). Je donne rendez-vous à mon neveu, ici, après le conseil.

TAPIOU, *sortant.* Tout de suite, monsieur l'employé supérieur...

(*Il disparaît, troisième plan, à gauche.*)

GINGINET. Un employé supérieur!

BERNARDON, *regardant sa montre.* Deux heures moins un quart!

GINGINET, *s'approchant de Bernardon et le saluant gracieusement.* Monsieur...

BERNARDON, *saluant.* Monsieur...

GINGINET. C'est à un de nos employés supérieurs que j'ai l'honneur de parler?

BERNARDON. Oui, monsieur...

GINGINET. Mon nom ne vous est peut-être pas inconnu... Ginginet.

BERNARDON, *cherchant à se rappeler.* Ginginet...

GINGINET. J'ai quinze actions...

BERNARDON. Ah!

GINGINET. J'en ai acheté treize d'abord... et deux ensuite... treize et deux font quinze... Je ne me trompe pas de beaucoup.

BERNARDON, *à part.* Qu'est-ce que c'est que cet imbécile-là?

GINGINET. Mon Dieu, j'aurais peut-être été jusqu'à vingt... Je le pouvais...

BERNARDON, *tirant sa montre.* Pardon, monsieur...

GINGINET. Mais, madame Ginginet... que je vous demande la permission de vous présenter... (*Appelant*) Clémence!

CLÉMENCE, *se levant et s'approchant.* Mon ami...

GINGINET. Monsieur est employé supérieur de notre compagnie...

BERNARDON, *saluant.* Madame... (*A part.*) Elle est charmante... des yeux!...

GINGINET. Et s'il n'était pas aussi pressé... j'aurais aimé à lui soumettre comme actionnaire... quelques observations pratiques...

BERNARDON. Comment donc! mais tout mon temps est à vous... et à madame...

GINGINET. Une question d'abord... Pourquoi le dividende, qui était l'année dernière de 52 francs 38, n'est-il, cette année, que de 52 francs 44... Nous baissons... nous baissons!

CLÉMENCE. Ah! pour 27 centimes...

BERNARDON. C'est bien simple... cette année nous avons renouvelé tout le matériel... (*A Clémence.*) Madame habite Paris?

GINGINET. La seconde question... question d'intérêt capital... Pourquoi les enfants au-dessous de sept ans ne payent-ils que demi-place, alors même que par leur corpulence ils occupent une place entière?

BERNARDON. Une tolérance... dans l'intérêt des familles... Vous n'avez pas d'enfants?

GINGINET. Non... jusqu'ici le ciel et Mme Ginginet m'ont refusé cette faveur... Mais enfin supposons que j'aie huit enfants... tous les sept ans...

CLÉMENCE. Mon ami...

BERNARDON, *galamment.* Mais c'est une supposition qui n'a rien d'exorbitant en regardant madame...

GINGINET. J'ai donc huit enfants tous de sept ans! je les flanque dans un wagon... je paye quatre places et j'en occupe huit... c'est insensé!

BERNARDON. Votre observation me frappe... Remettez-moi une note avec votre adresse...

GINGINET. Très bien... Ça ne sera peut-être pas rédigé... comme Arsène de Musset... Je suis homme de chiffre, moi!

BERNARDON. N'importe... j'étudierai l'affaire et j'irai en causer chez vous... si madame m'autorise... Madame habite Paris?

GINGINET. Je vais toucher maintenant à une question délicate...

CLÉMENCE. Mon ami, tu abuses des instants de monsieur...

BERNARDON. Par exemple! mais je ne puis mieux les employer qu'à vous regarder... écouter monsieur.

GINGINET. C'est trop d'honneur... J'aborde donc la grande question des parapluies...

BERNARDON. Quoi! des parapluies?

GINGINET. Oui... que deviennent les parapluies perdus dans les chemins de fer?... Remarquez que je ne soupçonne personne!

BERNARDON. Dame!... on réclame... On les rend, je suppose...

GINGINET. Erreur!... moi qui vous parle... j'en ai perdu un, une fois... j'ai réclamé... il avait un manche en ivoire... On m'a introduit dans une pièce où il y avait bien deux cents parapluies rangés par ancienneté...

BERNARDON. Eh bien! vous avez reconnu le vôtre?...

GINGINET. Non... le mien n'y était pas... J'aurais pu en prendre un autre... mais je ne mange pas de ce pain-là... Seulement, en ma qualité d'homme pratique, je me suis demandé ce que deviendraient ces deux cents parapluies...

BERNARDON. Oh! c'est si peu de chose!

GINGINET. Permettez... il y en avait d'une certaine valeur... Moi, je pense... sauf votre avis... qu'au bout de dix ans on pourrait se faire autoriser par les tribunaux compétents à les vendre au profit de la masse et à en distribuer le prix aux actionnaires... au prorata!...

BERNARDON. C'est une idée... remettez-moi une note... avec votre adresse.

GINGINET. Bien! Deux notes! Autre observation... Pourquoi l'amortissement...

BERNARDON. Pardon... il est deux heures... il faut que j'entre en séance... On va distribuer les jetons... (*A Clémence.*) Veuillez m'excuser madame... mais le devoir!... J'emporte l'espérance que cette entrevue ne sera pas la dernière...

CLÉMENCE. Monsieur...

BERNARDON. Et si monsieur votre mari veut bien me faire parvenir ces notes précieuses.

GINGINET. Soyez tranquille!

BERNARDON. Avec votre adresse, n'est-ce pas?... et affranchir! (*Saluant.*) Monsieur... madame...

(*Il sort, troisième plan, à gauche.*)

SCÈNE VI. LES MÊMES, moins BERNARDON, puis TAPIOU.

GINGINET. Il est très bien, cet homme-là!... C'est un travailleur... qui s'occupe de nos intérêts.

CLÉMENCE, *à part.* Et de son jeton! (*Haut.*) Mon ami, je crois que tu oublies tes coupons.

GINGINET. C'est vrai... mais je me sens bien ici... je suis chez moi... J'y resterais toute la journée... (*Examinant la localité.*) Comme tout ça est établi... c'est peint à l'huile... à trois couches... C'est plus cher... mais ça dure... nous ne liardons pas... Mettons-nous à cette table. (*Les femmes s'assoient et déposent tous leurs paquets sur la table. A Jenny.*) *Come here!* Répète : Table! Table!

JENNY. Teuble! teuble!

GINGINET. Pas mal.

COLOMBE, *à part.* Elle me fait suer de l'encre de Chine... [1].

TAPIOU, *rentrant; il est redevenu manchot du bras gauche. A part.* J'ai encore changé de bras... ça me délasse.

COLOMBE, *à part, apercevant le changement de bras; étonnée.* Tiens!... on lui a revissé son bras de l'autre côté!

GINGINET, *qui a installé les dames à la table.* Maintenant je vais m'informer du mécanisme près du brigadier... (*Allant à Tapiou.*) Mon ami, j'ai quinze actions... c'est la première fois que je touche...

TAPIOU, *machinalement.* Allez vous asseoir... que l'on vous appellera!

GINGINET. Mais on ne peut pas m'appeler si on ne sait pas que je suis là!

TAPIOU. Tenez!... voilà un bordereau.

(*Il le lui donne.*)

GINGINET. Ah! voilà donc ce qu'on appelle un bordereau!... mais expliquez-moi...

TAPIOU. Non, il fait trop chaud...

GINGINET. Merci, brigadier... (*A part. Retournant à la table.*) Il est très bien aussi cet homme-là... Nous ne prenons que de vieux soldats... c'est moins cher... (*Aux*

1. Tapiou, Ginginet, Jenny à la table de gauche, Colombe et Clémence à la table de droite.

dames.) J'ai mon bordereau... le voilà! (*A Jenny; le lui montrant.*) Bordereau! Dis : bordereau!...

JENNY, *répétant.* Borderotte!

GINGINET. Oui! pas mal!... heureusement que je vais la marier... (*Regardant son bordereau.*) Ah! diable! que veulent dire toutes ces colonnes?... Numéros de série... numéros d'ordre...

CLÉMENCE. Ça, je n'en sais rien!

GINGINET. Il vaut mieux s'informer... Je vais demander au brigadier... (*Allant à Tapiou.*) Pardon, mon brave...

TAPIOU. Allez vous asseoir... que l'on vous appellera...

GINGINET. Oui, vous me l'avez déjà dit... Qu'entendez-vous par numéros de série... et numéros d'ordre?

TAPIOU. Le numéro de série, c'est la première colonne... le numéro d'ordre, c'est la seconde...

GINGINET. Je le vois bien, mais...

TAPIOU. Sapristi! Je crois qu'ils ont rallumé du feu là-dessous. (*Il s'éloigne de son guichet.*)

GINGINET. Merci, brigadier. (*Il revient à la table.*)

CLÉMENCE. Eh bien! as-tu demandé?

GINGINET. Oui... le numéro de série, c'est la première colonne... le numéro d'ordre, c'est la seconde... Comprends-tu?...

CLÉMENCE. Pas un mot.

GINGINET. Dicte-moi toujours les numéros... Ah! attends! Je vois ici : nom, prénoms et domicile... J'en ai deux : l'un à Paris, l'autre à la campagne... Lequel faut-il mettre?

CLÉMENCE. Celui de Paris...

COLOMBE. Celui de la campagne...

GINGINET. Tu crois? J'aime mieux demander... (*Il va au guichet vingt-quatre, qui est fermé; il frappe, on ne répond pas.*) Ils travaillent... C'est une ruche ici... une véritable ruche... Tant pis! Je veux voir ça... (*Il monte sur une chaise et regarde par-dessus la cloison.*) Tiens! ils mangent!... il y en a un autre qui arrange ses ongles... (*Revenant à la table.*) Il ne faut pas les déranger... (*Apercevant Tapiou qui est revenu au guichet vingt-quatre.*) Ah! Colombe! va demander au vétéran si je dois indiquer mon domicile à la campagne ou à Paris...

COLOMBE, *prenant son globe.* Oui, monsieur...

GINGINET. Pendant ce temps-là, nous allons écrire les numéros...

(*Ginginet écrit. Clémence dicte à voix basse.*)

COLOMBE, *à Tapiou.* Jeune homme!

TAPIOU, *galamment.* Quoi! ma belle enfant?

COLOMBE. C'est mon bourgeois qui demande ousqu'il faut indiquer son domicile?

TAPIOU. Il faut l'indiquer là ousqu'il demeure... parce que s'il l'indiquait ailleurs... c'est qu'il n'y demeurerait pas...

COLOMBE. Je vas lui dire...

TAPIOU. Un instant... que vous êtes bien pressée... (*Il veut la lutiner.*)

COLOMBE. Prenez garde à mon globe!

TAPIOU. Mamzelle... je voudrais vous demander quelque chose?

COLOMBE, *baissant les yeux.* Si une demoiselle peut l'entendre...

TAPIOU, *amoureusement et bas.* Vous n'allez donc jamais vous promener le soir à Montmartre?

COLOMBE, *étonnée.* Pourquoi faire?

TAPIOU. Il y a des bosquets! (*Il veut la lutiner.*)

COLOMBE. Je vous quitte... Mon absence pourrait être remarquée...

TAPIOU. Vous accepterez bien la politesse d'un verre de vin chaud?

COLOMBE. Ça, ça ne se refuse pas.

TAPIOU, *lui servant à boire.* A la vôtre.

COLOMBE, *trinquant.* A la vôtre.

GINGINET, *écrivant son bordereau.* Maintenant, le domicile... (*Appelant.*) Colombe!... Eh bien! elle trinque avec le brigadier! Colombe!

COLOMBE, *s'essuyant la bouche avec le revers de sa main.* Monsieur...

GINGINET. Je n'aime pas qu'une fille qui porte ma livrée... affiche des allures!

COLOMBE. Mais...

GINGINET. C'est bien... assez! Qu'a dit le vétéran??? votre compagnon d'orgie...

COLOMBE. Il a dit que votre domicile... c'était là ousque vous demeuriez...

GINGINET, *écrivant.* Je vais mettre... tantôt à Paris... tantôt à la campagne... (*Se levant.*) Voilà! Maintenant, c'est l'affaire d'une minute... (*Aux femmes.*) Vous allez voir le rouage... Je glisse mon bordereau par ce guichet... (*Il le passe.*) Et dans un instant...

TAPIOU. Allez vous asseoir... que l'on vous appellera...

GINGINET. Oui... asseyons-nous... on nous appellera.

VOIX DE L'EMPLOYÉ, *derrière le guichet.* Monsieur Ginginet...

GINGINET, *se levant.* Déjà!... Quand je vous disais...

TAPIOU, *appelant.* Monsieur Ginginet!

GINGINET, *s'approchant du guichet.* C'est moi...

L'EMPLOYÉ, *lui repassant son bordereau.* Votre bordereau est mal fait, il faut le recommencer.

(*Le guichet se referme.*)

GINGINET, *ahuri.* Quoi? Comment, le recommencer!

TAPIOU. On vous dit qu'il est mal fait...

GINGINET. Qu'est-ce qui lui manque?

TAPIOU. Ça ne me regarde pas... Allez vous asseoir!

SCÈNE VII. LES MÊMES, JULES puis LE CAPITAINE COURTEVOIL.

GINGINET. Mais sacrebleu! si personne ne m'indique... je n'en sortirai pas!... (*Il remonte.*)

JULES, *rentrant du troisième plan, à gauche, et à lui-même.* Une journée de flambée! Je rentrerai bredouille! (*Apercevant Clémence.*)

Oh! la dame que j'ai vue hier à la Société générale...

CLÉMENCE, *à part.* Ce jeune homme qui m'a pris mon bouquet de violettes!

(*Elle lui tourne le dos, et vient au premier plan, gauche.*)

GINGINET. Où est le bureau de renseignements?... Il doit y avoir un bureau de renseignements, sacrebleu!

JULES, *se présentant.* Monsieur, si je puis vous être utile...

GINGINET. Mon Dieu, monsieur, entre actionnaires, on peut se rendre de petits services... Monsieur est actionnaire, sans doute?

JULES. Oui.

GINGINET. Moi, j'en ai quinze...

JULES. Moi, cent vingt-deux...

GINGINET, *à part.* Oh! un capitaliste!

COLOMBE, *à part.* Où diable! ai-je vu cette frimousse-là?

GINGINET. J'ai un bordereau à faire... et je vous l'avouerai franchement, je ne sais par quel bout le prendre...

JULES. Monsieur, le bordereau, c'est mon truc... (*Se reprenant.*) mon triomphe! (*Indiquant Clémence.*) Et si madame veut bien me dicter les numéros...

CLÉMENCE, *à part.* Moi?... Quelle effronterie!

JULES. Madame, veuillez prendre la peine de vous asseoir... près de moi.

CLÉMENCE, *sèchement.* C'est inutile... Mon mari dictera lui-même...

GINGINET, *bas à sa femme.* Clémence, je ne te comprends pas... Répondre de cette façon à ce jeune homme... qui est la complaisance même...

CLÉMENCE, *bas.* Je ne le connais pas.

GINGINET, *bas.* Il a cent vingt-deux actions!...

CLÉMENCE, *bas.* Tant mieux pour lui!

GINGINET. Je suis fâché de te le dire... ce n'est pas comme ça qu'on se crée des relations... (*A Jules.*) Ma femme est un peu souffrante... nous allons rédiger ça à nous deux...

JULES, *assis sur le banc, à part.* Elle me boude. (*A Ginginet.*) Nom et prénoms?

GINGINET. Pierre-Léonidas Ginginet.

JULES. Domicile?

GINGINET. A Paris ou à la campagne?

JULES. A Paris... L'autre m'est égal.

GINGINET. Rue Chauchat, nº 18.

JULES. Très bien.

CLÉMENCE, *à part.* Il lui donne notre adresse, à présent...

JULES. Quel étage?

GINGINET. On met l'étage?

JULES. Ils le demandent quelquefois...

GINGINET. Au deuxième, au-dessus de l'entresol... la porte en face. Si jamais vous passez dans notre quartier...

JULES. Souvent...

GINGINET. Je serai très heureux de recevoir votre visite...

CLÉMENCE, *à part.* Il l'invite...

GINGINET. Entre actionnaires, on devrait se voir plus souvent... on se communiquerait ses idées... J'en ai une sur les parapluies!

JULES. Et moi, sur le wagon des dames...

GINGINET, *avec importance.* Vous me remettrez une note...

JULES. Donnez-moi votre premier bordereau... je vais recopier vos numéros par ordre.

GINGINET. Le voici... Vraiment, j'abuse... (*Allant à Clémence.*) Il est charmant, cet actionnaire!

COLOMBE, *à part, regardant Jules qui écrit.* Mais où l'ai-je vu?... C'est pas à la Halle...

JENNY. *Shall we not go out?* Allons-nous partir?

GINGINET. Tiens, je l'avais oubliée... Il faut la faire travailler... *Come here...* Dis : Pendule!

JENNY, *répétant.* Pendulle.

GINGINET. Balancier!

JENNY, *répétant.* Balançoire!

GINGINET. C'est pas mal... Heureusement que je vais la marier!

COURTEVOIL, *entrant du troisième plan, droite; allure militaire; ton rude.* Ah! ah! c'est ici la boutique aux actions?

JENNY, *allant à Courtevoil et lui mettant un doigt sur la poitrine.* Un homme! (*Elle regarde Ginginet pour avoir son approbation.*)

COURTEVOIL, *brusquement.* Qu'est-ce que c'est?

GINGINET. Pardon, monsieur... c'est ma nièce... une Anglaise... qui s'exerce à apprendre le français... (*Posant à son tour un doigt sur la poitrine de Courtevoil, et à Jenny.*) Oui,... un homme!

COURTEVOIL. Mais, sacrebleu!

GINGINET. Mille excuses... c'est fini.

COURTEVOIL, *à Tapiou.* Donne-moi un papier, toi!

TAPIOU. Voilà, mon officier.

COURTEVOIL, *l'examinant.* Ah! ah!... tu as un bras de moins... à la bonne heure!... Voilà un beau coup d'œil... ça rafraîchit... ça repose!

TAPIOU. Oui, mais ça me gêne...

COURTEVOIL. Où l'as-tu égaré? en Italie?... en Crimée??... en Chine?

TAPIOU, *embarrassé.* Ah! vous savez... un peu partout...

COURTEVOIL. Tiens! voilà dix sous... tu boiras à la santé du capitaine Courtevoil!

TAPIOU. Oui, mon général!

(*Courtevoil remonte et passe à l'extrême droite.*)

JULES, *à Ginginet.* Votre bordereau est terminé... vous n'avez plus qu'à signer...

GINGINET, *signant.* Là... en bas?...

COLOMBE, *tout à coup et à part.* Ah! je le reconnais!... c'est le pick-pocket de la Société générale...

GINGINET, *à Jules.* Monsieur, il ne me reste plus qu'à vous remercier... (*Lui serrant la main.*) Vous avez mon nom, mon adresse...

COLOMBE, *bas, à Ginginet.* Non... ne l'invitez pas! c'est le voleur de violettes!

GINGINET, *regardant sa femme.* Comment!

CLÉMENCE. Eh bien, oui!

GINGINET, *à Jules, avec dignité.* Monsieur, je ne rétracte pas mes remerciements... mais si jamais vous passez dans ma rue, je vous conseille de ne pas vous arrêter sous mes fenêtres... car il n'y tomberait pas de bouquets de violettes... Venez, mesdames, passons à la caisse!

(*Il passe par le troisième plan, droite, suivi de Clémence et de Colombe.*)

COLOMBE, *à Jules.* Ce ne serait pas de la violette qui...

TAPIOU, *regardant Colombe.* Je veux la suivre... elle m'attire, elle me donne des vertiges!

(*Il sort au troisième plan, droite.*)

JULES, *à part.* Pincé!... Oh! mais je ne me tiens pas pour battu...

(*Courtevoil est venu s'asseoir à l'extrémité du banc de droite, près de la table, à côté de Jules, qui se lève vivement; le banc bascule et Courtevoil tombe à terre.*)

SCÈNE VIII. JULES, COURTEVOIL.

COURTEVOIL, *à terre.* Mille millions de tonnerres! Monsieur!

JULES, *l'aidant à se relever.* Mille pardons...

COURTEVOIL, *se relevant.* Est-ce que vous vous moquez de moi? Vous m'avez jeté par terre...

JULES. C'est-à-dire que vous êtes tombé...

COURTEVOIL. Pourquoi vous levez-vous quand je suis assis?

JULES. Pourquoi êtes-vous assis quand je me lève?

COURTEVOIL. Vous êtes un clampin!

JULES. Monsieur!

COURTEVOIL. Je vous apprendrai qu'on ne blague pas le capitaine Courtevoil!...

JULES. Ah! monsieur est capitaine?

COURTEVOIL. En retraite... Je me suis fixé à Strasbourg... pour voir des militaires... des frères d'armes... Je repars ce soir... par le train de sept heures...

JULES. Bon voyage!

COURTEVOIL, *lui prenant le bras.* Et si vous n'êtes pas une femmelette énervée par le luxe de la grande ville... vous m'emboîterez le pas!

JULES. Pour quoi faire?

COURTEVOIL, *doucement.* Accepteriez-vous une petite partie?

JULES, *vivement.* Un duel?

COURTEVOIL. Nous nous battrons à la frontière... il n'y a que le pont à traverser...

JULES. Paye-t-on?

COURTEVOIL. Pas les militaires.

JULES. Ah! c'est charmant... pour les bourgeois!

COURTEVOIL. Le premier arrivé attendra l'autre...

JULES, *à part.* Sous l'orme...

COURTEVOIL. Est-ce convenu?

JULES. Parbleu!

COURTEVOIL. A demain six heures... au bout du pont... C'est un point de vue...

JULES. J'emporterai mon album...

COURTEVOIL. Moi, des témoins... et ne me faites pas droguer! (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IX. JULES, BERNARDON, puis GINGINET, CLÉMENCE, JENNY, COLOMBE, TAPIOU, PUBLIC.

JULES, *seul.* C'est un joli militaire!... Est-il bête! Ah! je sais bien qui est-ce qui n'ira pas ce soir à Strasbourg.

BERNARDON, *entrant, troisième plan, gauche.* J'ai mon jeton. (*Apercevant Jules.*) Ah! le voilà.

JULES. Mon oncle!

BERNARDON. Tu as reçu ma lettre... voici ce dont il s'agit. Tu vas partir ce soir pour Strasbourg.

JULES. Strasbourg! Ah! non! impossible!

BERNARDON. Comment!

JULES. Marseille, si vous voulez.

BERNARDON. Quelle est cette plaisanterie? Si tu refuses, je te coupe ton crédit... tu n'auras plus un sou de moi...

JULES. Mon oncle...

BERNARDON. C'est oui ou non!

JULES. Je partirai. (*A part.*) Je trouverai bien un moyen...

BERNARDON. Il s'agit d'une mission de confiance... On inaugure demain, à Croupenbach, la maison d'école...

JULES. Croupenbach?

BERNARDON. Où est ma propriété... J'ai promis un discours... et comme ça m'ennuie de parler devant des idiots pareils... tu me remplaceras...

JULES. Merci!

BERNARDON. Tu assisteras au banquet...

JULES. Ouf! ça sent la choucroute... Enfin! où est-il, votre discours?

BERNARDON. Nous allons l'improviser ensemble... Mettons-nous à cette table... (*Tous deux s'assoient à la table.*) As-tu une idée?

JULES. Non.

BERNARDON. Moi non plus.

JULES. Mettons-les ensemble.

GINCINET, *entrant du troisième plan à gauche, tenant son bordereau; il est suivi de Clémence, de Jenny et de Colombe. Il traverse au fond et vient à droite regarder les guichets.* Nous avons été trop loin... il faut revenir au guichet vingt-quatre... (*A Jenny, lui montrant le numéro vingt-deux, écrit sur un guichet.*) Vingt-deux! Répète!

JENNY, *répétant.* Vinti-deux.

GINGINET. Pas mal. (*Montrant un autre guichet.*) Vingt-trois!

JENNY, *répétant.* Vinti-trois.

GINGINET, *à Clémence.* Elle ira! elle ira! (*Il remonte, suivi de Jenny et de Clémence, et vient près des guichets de gauche.*)

COLOMBE, *à part, tenant son globe.* Je sens mon bas qui traîne... (*Elle va du troisième plan gauche à l'extrême droite.*) J'ai perdu ma jarretière...

TAPIOU, *entrant du troisième plan gauche, avec une jarretière rose à la main. A Colombe.* Mamzelle... voici ce qui est tombé de dessous votre robe...

COLOMBE. Ma jarretière!

TAPIOU, *avec passion.* Je la garde! je la garde!

GINGINET. Vingt-quatre... Voilà notre guichet...

(*On entend sonner quatre heures.*)

BERNARDON. Impossible d'improviser avec une plume de fer!

(*Il se lève.*)

JULES, *se levant.* Pour faire un discours... il n'y a encore que la plume d'oie!...

GINGINET, *passant son bordereau par le guichet numéro vingt-quatre.* Monsieur l'employé...

L'EMPLOYÉ, *lui renvoyant son bordereau.* Quatre heures!... la caisse est fermée...

GINGINET. Fermée! Je proteste!

(*Tous les figurants se précipitent aux différents guichets, qui se ferment.*)

TOUS. Fermé! fermé!

GINGINET. Je proteste, mais j'ai besoin de mon argent! Je pars ce soir... (*A Bernardon.*) Monsieur l'employé supérieur...

BERNARDON. Remettez-moi une note!

JULES, *à Ginginet.* Portez vos coupons chez Montaux et Lunel... boulevard Montmartre.

GINGINET. Je ne vous parle pas, monsieur!... Quel numéro?

JULES. Dix-sept.

GINGINET. Merci! (*A part.*) Polisson!

TAPIOU, *faisant sortir la foule.* Allons! évacuez, messieurs! évacuez!

CHŒUR

Puisque aujourd'hui la caisse
Se ferme soudain,
Il faut sans paresse
Revenir demain.

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente le quai d'embarquement d'une gare de chemin de fer. Au fond, 3e plan, est un train prêt à partir. Les wagons, placés dans toute la largeur du théâtre, au fond, ont leurs portes ouvertes et sont praticables.

SCÈNE I. EMPLOYÉS, LE CHEF DE GARE, puis BERNARDON et JULES.

Au lever du rideau, on entend un coup de cloche. Les employés vont et viennent : les uns conduisent des brouettes de bagages ; un autre marche sur les wagons et allume les lanternes ; d'autres entrouvrent les portières des wagons.

LE CHEF DE GARE, *aux employés.* Dépêchez-vous de former le train... Deux voitures de seconde en arrière... prévenez le graisseur... Dans cinq minutes vous ouvrirez les salles d'attente.

BERNARDON, *entrant par la droite, suivi de Jules.* Viens par ici...

LE CHEF DE GARE. Serviteur, monsieur Bernardon.

(*Il sort à gauche.*)

BERNARDON. Nous sommes un peu en avance... cela me donnera le temps de te lire mon discours.

JULES, *à part, passant derrière Bernardon.* Il ne veut pas me lâcher... impossible de m'en débarrasser...

BERNARDON. D'abord, voici de l'argent pour ton voyage... et un permis de circulation... aller et retour... Maintenant voilà mon discours...

JULES. Ah! ah! vous avez trouvé une plume d'oie?...

BERNARDON. Tu vas voir... (*Lisant.*) Messieurs, l'homme éminent. (*S'interrompant.*) L'homme éminent, c'est moi... (*Il continue à lire.*) Que je viens représenter... (*S'interrompant et cherchant à lire.*) Sapristi!... qu'est-ce qu'ils ont mis là?

JULES. Quoi?

BERNARDON. Là!... après : que je viens représenter...

JULES. Tiens! ce n'est pas de votre écriture.

BERNARDON. Non... j'ai fourni le gros des idées... et ils ont rédigé ça dans mes bureaux... je suis si occupé!

JULES, *déchiffrant.* L'homme éminent que je viens représenter... et dont nous pleurons l'absence...

BERNARDON, *reprenant le papier.* Oui, ma foi! ce diable de Domengeat ne barre jamais ses T...Non, il a mis dans sa tête qu'il ne les barrerait pas! et il ne les barre pas! Heureusement que je ne le paye pas cher! (*Reprenant sa lecture.*) Et dont nous pleurons l'absence... est retenu à Paris, où il consume sa vie... une vie toute de travail et d'honneur... à la défense de vos intérêts...

JULES. Pas mal.

BERNARDON, *à Jules.* C'est de moi!... (*Lisant.*) Cet homme de bien... ai-je besoin de vous le rappeler?... a déjà doté la commune d'un lavoir... (*Parlé.*) Nom d'un nom! qu'est-ce qu'il a mis là?

JULES, *prenant le papier.* « un lavoir... et... » il n'a pas barré son T.

BERNARDON. Non! il l'a mis dans sa tête. (*Lisant.*) Et à l'heure où je parle, sans ménager ni ses pas ni ses veilles, il est en instance auprès de l'administration supérieure pour appeler sur vos têtes les bienfaits d'une pompe à incendie.

JULES, *à part.* C'est de l'hydrothérapie!

BERNARDON, *lisant.* Sa sollicitude pour les classes laborieuses ne s'arrêtera pas là, car cette âme bienfaisante, cet homme magnanime... (*S'interrompant.*) C'est peut-être un peu fort?

JULES. Il n'y a pas de mal... ces machines-là demandent à être très corsées...

BERNARDON, *lisant.* Cet homme magnanime... au cœur fier : *corde alto!* (*Parlé.*) C'est du latin...

JULES. J'entends bien que c'est du latin... mais j'ôterai ça : *corde alto!*... A Croupenbach on pourrait croire que c'est un instrument à cordes...

BERNARDON. Tu as raison... mettons seulement : Au cœur généreux?

JULES. Oui, généreux, rappelle le lavoir.

BERNARDON, *lisant.* Cet homme magnanime, au cœur généreux, dédaigne les lambris dorés... (*s'attendrissant*) pour visiter la chaumière du pauvre!

JULES. Ah! ça finit très bien!

BERNARDON. Il y a encore une phrase.

JULES, *prenant le papier et lisant.* Oui!... Je demande de l'augmentation!...

BERNARDON. De l'augmentation! un polisson qui ne barre pas ses T... Ne va pas lire ça!

JULES. Soyez tranquille... je m'arrêterai à la chaumière du pauvre...

BERNARDON. Parfait... Maintenant va te retenir un coin... j'ai besoin de dire deux mots au chef de gare... Comprends-tu ça? Je reçois toutes les semaines une bourriche de ma campagne... et on me fait payer le port... A moi! un employé supérieur...

JULES. C'est inconvenant...

BERNARDON. Oh! si ce n'était qu'inconvenant... mais ça coûte! Je reviens...

(*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE II. JULES, puis COURTEVOIL.

JULES, *seul, allumant un cigare.* Dès qu'il sera parti, je me fais une fête de filer derrière ses talons. J'ai besoin d'aller me promener rue Chauchat, nº 18... Cette petite Mme Ginginet me trotte dans la tête.

COURTEVOIL, *entrant du premier plan, droite, à lui-même.* Nom d'un chien! mon cigare est éteint! (*A Jules, sans le reconnaître.*) Un peu de feu, s'il vous plaît?

JULES, *sans le reconnaître.* Volontiers. (*Courtevoil s'allume au cigare que Jules tient à sa bouche.*)

COURTEVOIL, *le reconnaissant.* Ah!

JULES. Oh!

COURTEVOIL. C'est vous...

JULES. Parbleu!...

COURTEVOIL. Vous allez à notre rendez-vous?

JULES. En ligne droite.

COURTEVOIL. Je ne le croyais pas... Je me disais : un petit crevé du boulevard... il fouinera.

JULES. Ah! mais, capitaine!...

COURTEVOIL. Rallumez votre foyer.

JULES. Oui.

(*Il fume pour raviver son cigare.*)

COURTEVOIL, *approchant son cigare de celui que Jules tient à sa bouche.* J'ai eu tort... Vous voilà! réparation!... Cré cigare! il est bouché.

(*Il le jette à terre.*)

JULES. En voulez-vous un, capitaine?

COURTEVOIL. J'ai les miens. (*Prenant un cigare dans un étui en fer-blanc qu'il tire de sa poche.*) Des cigares d'un sou... Je les trempe dans l'eau-de-vie... et je les laisse sécher... avec une gousse d'ail.

JULES. Ça doit être raide.

COURTEVOIL. Rallumez votre foyer.

JULES. Oui, capitaine.
(*Même jeu que le précédent.*)

COURTEVOIL. Ça y est... merci... A demain six heures... au bout du pont.

JULES. Le premier arrivé...

COURTEVOIL. Attendra l'autre... Je vais chercher le wagon des fumeurs. Bonsoir!

JULES. Bonne nuit!
(*Courtevoil sort.*)

SCÈNE III. JULES, BERNARDON, puis TAPIOU, puis PAULINE.

JULES, *seul.* Ça continue à être un joli militaire! Il me fait l'effet d'un sanglier, cet homme-là!... Mon oncle ne revient pas... Je voudrais pourtant bien filer...

BERNARDON, *entrant.* Me voici... Mon affaire est arrangée.

JULES. Vous avez vu le chef de gare?

BERNARDON. Oui... il m'a donné satisfaction pour ma bourriche... On écrira dessus : Service de l'administration.

JULES. Allons, mon oncle... voici le moment de nous séparer.

BERNARDON. Bon voyage! (*Ils s'embrassent. Jules entre dans le wagon n°* 321.) Prends garde de t'enrhumer, à cause de mon discours. (*Bernardon est monté sur le marchepied du wagon.*)

JULES, *dans le wagon.* Ne craignez rien... Adieu! adieu!...

TAPIOU, *de la gauche, entre, et silencieusement graisse les roues des wagons; arrivé à Bernardon, il le heurte avec son graissoir.*)

BERNARDON. Que fait cet animal!

TAPIOU, *sans faire attention à Bernardon, s'éloigne en disant, à droite.* Graisseur!... qué sale métier!

(*Il continue son travail et disparaît.*)

PAULINE, *entrant avec un éventaire de marchande de journaux, du premier plan, à droite.* Voyez les journaux!... *Le Petit Moniteur... Le Livret Chaix... l'Indicateur des Chemins de fer...*

BERNARDON. Tiens! ma petite protégée! (*Lui prenant le menton.*) Eh bien es-tu contente de ta nouvelle position?... Vendeuse de journaux à l'intérieur...

PAULINE. Oh! oui, monsieur.

BERNARDON. Et ton nigaud de mari, est-il entré en fonctions?

PAULINE. Oui, monsieur... il graisse déjà.

BERNARDON. Pourquoi me l'as-tu amené à quatre heures... méchante!

(*Il lui frappe sur la joue.*)

TAPIOU, *entrant avec son pot de graisse; il est furieux.* Ah ben! en v'là des histoires! en v'là des histoires!

PAULINE. Qu'as-tu donc?

TAPIOU. Je donne ma démission. (*A Bernardon.*) Tenez! v'là le pot de la compagnie!

BERNARDON, *se reculant vivement.* Prends donc garde!... tu vas me graisser!

PAULINE. Mais qu'est-il arrivé?

TAPIOU. Un accident... Je graissais, sans ostentation... Tout à coup, v'là une dame qui monte... sa robe s'étale par-dessus mon pot... Paf! je lui plaque de ma sauce... sans le vouloir... Un rien... gros comme une noisette... ou un œuf de pigeon...

BERNARDON. Ah diable!

TAPIOU. Elle crie... Je lui dis en souriant : Madame, il n'y a pas de mal... c'est du saindoux... Alors elle m'appelle : Butor!... animal! — Ah mais madame... — Insolent! — Méchante cocotte! Le chef de gare arrive... et elle lui demande trois cents francs de dommages et intérêts!... trois cents francs!... et il n'y a qu'un quart d'heure que je suis en fonctions!

BERNARDON. Sois tranquille! nous arrangerons ça!

TAPIOU. Non!... je demande une autre place.

BERNARDON. Déjà?

TAPIOU. Quelque chose de pas difficile à faire... à la campagne.

BERNARDON, *à part.* Tiens! à la campagne!... c'est une idée! (*Haut.*) J'aurais peut-être ton affaire... mais à soixante lieues d'ici...

PAULINE. Soixante lieues!

TAPIOU. En bon air?... pas pour graisser?

BERNARDON. Non...

TAPIOU, *tendant la main.* Topez! ça va!

BERNARDON, *se reculant.* Prends donc garde! (*Écrivant sur une feuille de son calepin qu'il déchire.*) Tiens! porte ça de ma part au chef de train.

TAPIOU. Tout de suite, monsieur l'employé supérieur...

BERNARDON, à part. Je déporte le mari!

TAPIOU, *à sa femme, avec attendrissement.* Pauline.. embrasse-moi!

PAULINE. Ah! non!... tu me salirais!

TAPIOU, *à part.* Elle a raison... Qué sale métier...

(*Il sort à gauche, deuxième plan.*)

BERNARDON, *à Pauline.* Je t'attends demain à huit heures... Tu diras que tu apportes mes faux cols... à cause de ma femme.

PAULINE. Toujours! (*En sortant.*) Voyez les journaux! *Le Figaro... Le Petit Moniteur... Le Voleur illustré... la Revue pour Tous!* (*Elle disparaît.*)

BERNARDON, *la regardant sortir.* Très gentille!

JULES, *passant sa tête à la portière du wagon et à part.* Est-ce qu'il va coucher ici?

SCÈNE IV. BERNARDON, LUCIEN.

LUCIEN, *entrant avec un sac de nuit, costume de voyage. A part.* La famille de ma fiancée n'est pas encore arrivée. (*Apercevant Bernardon.*) Oh! le patron!

BERNARDON. Tiens! mon caissier!

LUCIEN, *à part.* Cachons-lui que je vais me marier... (*Haut.*) Je profite de mes vacances pour aller faire une petite partie de chasse.

BERNARDON. Mais la chasse est fermée...

LUCIEN, *embarrassé.* C'est dans un parc... clos de murs...

BERNARDON, *gaiement.* Un caissier qui prend le chemin de fer... c'est inquiétant.

LUCIEN. Oh! je serai revenu lundi soir... après la cérémonie.

BERNARDON. Quelle cérémonie?

LUCIEN, *troublé.* Mais... la cérémonie de la chasse... la curée! (*A part.*) J'ai une peur de voir arriver les Ginginet... (*Haut, à Bernardon.*) Adieu! adieu! (

(*Il sort, deuxième plan, gauche.*)

BERNARDON. Bonne chasse! (*Passant près du wagon où est Jules.*) Jules?

JULES, *paraissant à la portière.* Mon oncle?

BERNARDON. Prends garde de t'enrhumer.

JULES. J'ai un cache-nez.

(*Bernardon sort, deuxième plan, droite.*)

LUCIEN, *seul, revenant de gauche.* Les Ginginet sont en retard... (*Tirant un volume de sa poche.*) Piochons mon anglais... C'est le *th* qui est difficile à prononcer... il faut mettre la langue entre les

dents... et moi, quand j'ai la langue entre les dents... je ne peux plus parler... (*Il sort par la gauche en essayant de prononcer :*) *The... the...*

SCÈNE V. JULES, puis GINGINET ; CLÉMENCE, JENNY, COLOMBE, portant le globe de la pendule ; puis LE CHEF DE GARE.

JULES, *regardant par la portière.* Pas le plus petit oncle à l'horizon... (*Descendant.*) Le moment est venu de décamper !

GINGINET, *entrant suivi de Clémence, de Jenny et de Colombe. Ils sont tous chargés de paquets. Colombe porte toujours son globe.* Dépêchez-vous!... dépêchez-vous!... En arrivant des premiers, nous pourrons choisir nos places!

JULES, *les apercevant et poussant un cri.* Ah!

GINGINET. Hein? (*Reconnaissant Jules.*) Lui!

CLÉMENCE. Ce monsieur nous suit donc partout!

COLOMBE. Monsieur, c'est le voleur de violettes...

(*Jules fait plusieurs saluts à la famille Ginginet.*)

GINGINET, *bas.* Ne répondons pas à ses politesses...

(*La famille défile fièrement devant Jules sans le saluer.*)

COLOMBE, *à part, lui jetant un regard de mépris.* Il me dégoûte!

GINGINET. Installons-nous dans un wagon... Étalez les manteaux, les châles, les parapluies...

(*Clémence et Jenny montent dans le wagon. Ginginet leur passe les colis.*)

JULES, *à part.* Et moi qui restais pour la revoir! Puisqu'elle part, je pars!... quelle chance!... douze heures avec elle dans le même wagon... et il y a des tunnels!...

GINGINET, *à Colombe.* A ton tour... monte... et prends garde au globe.

COLOMBE, *à part.* C'est drôle! Je ne me sens pas à mon aise!

(*Elle monte.*)

JULES, *à part.* Voyons... casons-nous!

(*Il se présente à la porte du wagon de Ginginet.*)

GINGINET, *lui barrant le passage.* Que désire monsieur?

JULES. Une petite place...

GINGINET, *à part.* Ah! elle est jolie, celle-là! (*Haut.*) Impossible, monsieur, c'est un wagon de famille.

JULES. Mais vous n'êtes que quatre...

GINGINET. J'attends quelqu'un... le fiancé de ma nièce... un jeune homme qui ne boude pas!

JULES. Ça ne fait que cinq... et il y a huit places...

GINGINET. Ça m'est égal! Je vous dis que vous ne monterez pas!

JULES. Mais, monsieur!

GINGINET. Monsieur!

LE CHEF DE GARE, *intervenant.* Qu'y a-t-il? une altercation?

JULES. C'est monsieur qui prétend m'empêcher de monter dans ce wagon...

GINGINET. Nous sommes déjà cinq...

LE CHEF DE GARE. Il reste trois places... et à moins que vous ne preniez le compartiment tout entier...

GINGINET. Je le prends!... Qu'est ce que ça coûte?

LE CHEF DE GARE. Vous réglerez avec le chef du train. Je vais vous mettre un écriteau : Réservé... (*Le chef de gare va prendre une plaque qu'il accroche sur le wagon.*) Comme cela, vous serez tranquilles.

(*Il sort par le deuxième plan à droite.*)

GINGINET, *triomphant, à Jules.* Je sais faire un sacrifice pour voyager avec les gens qui me conviennent... Au moins si je prends des compagnons de route... je les choisirai.

JULES. Vous êtes dans votre droit... Je n'ai plus rien à dire.

(*Il s'éloigne.*)

GINGINET. Ce n'est pas malheureux!

JULES, *à part.* Mais j'ai mon idée... Tu me choisiras, tu me prendras dans ton wagon... et tu me dorloteras... c'est moi qui te le dis!

GINGINET, *montrant l'écriteau.* Réservé.

JULES. Oui! oui! Réservé...

(*Il sort.*)

SCÈNE VI. LES MÊMES, moins JULES, puis LUCIEN, puis un VOYAGEUR.

GINGINET. Enfin, nous en voilà débarrassés!... Mesdames, vous pouvez descendre... le wagon est à nous... nous avons encore huit minutes pour nous dégourdir les jambes.

COLOMBE, *descendant avec son globe. Elle est très pâle.* Monsieur!...

GINGINET. Quoi?

COLOMBE. Je ne me sens pas bien.

GINGINET. Qu'est-ce que tu as?

COLOMBE. Je crois que c'est le melon... Vous m'avez dit de finir le melon.

GINGINET. Dame! Il en restait quatre tranches. Nous ne pouvions pas les garder jusqu'au mois d'octobre... Mais je ne t'ai pas dit de te gorger... Voyons, d'où souffres-tu?

COLOMBE. Je souffre du bas de l'estomac.

GINGINET, *indiquant le creux de l'estomac.* Là?

COLOMBE. Non... au-dessous...

GINGINET. Ah! sapristi! nous voilà bien!... Tu ne peux pas te mettre en route comme ça... Va! informe-toi!

COLOMBE. Ah!... ça se passe.

GINGINET. Ne te remue pas!

(*Clémence et Jenny descendent du wagon*).

CLÉMENCE. Est-ce que nous ne partons pas bientôt?...

GINGINET. Dans quelques minutes... (*A Jenny, qui a un écheveau de laine rouge passé dans le bras et qui tricote.*) La voilà déjà au travail... C'est un castor que cette nièce-là... elle me rappelle l'industrieuse Angleterre.

CLÉMENCE. Chez elle, le tricot est une passion... J'ai cru comprendre qu'elle se faisait un couvre-pieds...

GINGINET, *à Jenny.* Voyons, repose-toi... (*Lui montrant le wagon.*) Tiens! wagon!... répète!

JENNY. *Oh! yes!* wagon!

GINGINET. Rail-way... tender.

JENNY, *répétant.* Rail-way... tender.

GINGINET. C'est pas mal... Je lui apprends le français... il n'y a que la prononciation qui ne va pas.

COLOMBE, *bas à Ginginet, avec angoisse.* Monsieur!

GINGINET, *bas.* Laisse-moi tranquille!... prends un parti!

COLOMBE, *bas.* Je n'ose pas!

GINGINET, *voyant entrer Lucien.* Ah! monsieur Lucien!...

LUCIEN, *saluant.* Madame... monsieur Ginginet... miss Jenny.

JENNY, *lui tendant la main. Good morning, sir?* Bonjour, monsieur.

LUCIEN. *Very well... Im very glad to see you in good health.* (Très bien... Je suis très heureux de vous voir en bonne santé.)

GINGINET. Comment! vous savez l'anglais?

LUCIEN. Quelques phrases que je viens d'apprendre en vous attendant.

CLÉMENCE. Est-ce que vous êtes ici depuis longtemps?

LUCIEN. *Very well!* Depuis un quart d'heure.

CLÉMENCE. Nous, nous avons été retardés sur le boulevard...

GINGINET. Un embarras de voitures... demandez à Jenny.

JENNY. *What?* Quoi?

GINGINET. A peine nous sortions des portes...

JENNY. *Oh! yes!* Oh! oui! (*Avec un accent anglais très prononcé.*) A peine nous sortions des portes de Trézène, il était sur son char...

GINGINET. Ah! la voilà partie! Le récit de Théramène!... Assez assez!... Tricote, tricote! (*A Lucien.*) Elle a eu un prix de déclamation dans son *Boarding-School*... c'est une calamité!

LUCIEN. Sa voix me fait l'effet d'une douce musique.

JULES et JENNY, *ensemble.* A peine nous sortions des portes de Trézène... il était...

GINGINET. Allons, bon! En duo à présent... (*A Lucien.*) Sa voix vous fait cet effet-là parce que vous êtes amoureux... mais cela n'empêche pas de parler affaires... Je suis positif, moi... Avez-vous réalisé votre dot?

LUCIEN. C'est fait... J'ai adressé à votre notaire de Croupenbach un bon de cent soixante mille francs sur la banque de Strasbourg.

GINGINET. Voilà tout... je n'en demande pas davantage... Vous êtes de la famille... je vous autorise à lui parler anglais.

LUCIEN. Oui. (*Ouvrant son livre.*) Voilà mon affaire pour saluer une dame... (*Lisant.*) *I am your most...*

JENNY, *l'interrompant et agitant l'écheveau de laine qu'elle tient à*

la main. Shall you be so kind as to give me a piece of paper to wind my wool? (Voulez-vous être assez bon pour me donner un morceau de papier pour dévider ma laine?)

GINGINET. Qu'est-ce qu'elle chante?

CLÉMENCE, *à Lucien.* Traduisez-nous ça.

LUCIEN. Volontiers... c'est que... elle parle un peu trop vite.

GINGINET, *à Jenny.* Répète... tout doucement...

JENNY, *impatiente, montrant son écheveau de laine. Shall you be so kind as to give me a piece of paper to wind my wool.* (Voulez-vous être assez bon pour me donner un morceau de papier pour dévider ma laine.)

GINGINET. Cela vous va-t-il comme ça?...

LUCIEN, *se grattant le front.* Elle a peut-être soif?

GINGINET. Non... elle a parlé de châle... elle veut son châle.

(*Il lui offre celui qu'il porte sur le bras.*)

JENNY. *Nô!* Non!

LUCIEN. Je crois qu'elle désire s'asseoir!

JENNY. *Nô! Nô!* Non! non!

COLOMBE, *à part.* Elle a peut-être mangé du melon.

GINGINET. Mais qu'est-ce qu'elle veut?

JENNY, *nerveuse. Give me a piece of paper...* (Donnez-moi un morceau de papier...)

GINGINET. Pipeur!... Elle veut fumer!

JENNY. *Some paper to wind my wool.* (Du papier pour dévider ma laine.)

GINGINET. Ah! c'est à s'arracher les cheveux.

UN VOYAGEUR, *passant de droite.* Mademoiselle vous demande un morceau de papier pour dévider sa laine...

TOUS. Du papier!

GINGINET. Du papier... Ce n'est que cela! Fallait donc le dire tout de suite.

LUCIEN, *tirant un morceau de papier de sa poche de côté.* En voilà... (*le lui montrant*) mademoiselle...

JENNY. *Thank you.* (Merci.)

(*Elle se met à dévider. Coup de cloche.*)

GINGINET. C'est le premier coup... prenons nos places... (*Faisant monter Jenny*) Ah! je me souviendrai de ton pipeur! (*Il fait monter Clémence et Lucien, et il monte après eux.*) Eh bien! Colombe?

COLOMBE, *rêveuse.* Tout à l'heure... Je réfléchis!...

SCÈNE VII. COLOMBE, TAPIOU, puis LE CHEF DE GARE.

TAPIOU, *entrant du deuxième plan à gauche.* J'ai repassé le pot de graisse à un autre, et je me suis lavé les mains. (*Apercevant Colombe.*) Que vois-je? La belle femme de ce matin!

COLOMBE. Tiens!... Il vous a donc repoussé un bras?

TAPIOU, *avec exaltation.* Oui... pour vous enlacer de dessus mon cœur!

COLOMBE. Ne me remuez pas...

TAPIOU. Vous êtes pâle... vous avez des chagrins?

COLOMBE. Oui.

TAPIOU. Confiez-les-moi...

COLOMBE. C'est impossible!

TAPIOU, *tendrement.* Vous n'allez donc jamais le soir vous promener à Montmartre?

COLOMBE. C'est trop loin! (*Tout à coup avec résolution et passant à gauche.*) Adieu!... adieu!...

(*Elle fait quelques pas.*)

TAPIOU. Je ne vous quitte pas!

COLOMBE, *vivement.* Je vous défends de me suivre! je vous le défends.

(*Elle sort vivement avec son globe, au deuxième plan, à gauche.*)

TAPIOU, *seul.* Cette femme me rend rêveur.

LE CHEF DE GARE, *venant du deuxième plan à droite, à Tapiou.* Qu'est-ce que vous faites là?... Vous partez avec le train... venez... Je vais vous faire monter à côté du mécanicien.

TAPIOU, *à part.* Elle descendra peut-être aux stations... je pourrai la voir.

LE CHEF DE GARE, *le poussant.* Allez donc!

(*Ils sortent; deuxième plan, à gauche.*)

SCÈNE VIII. GINGINET, puis un MONSIEUR, puis une DAME, puis UN PHOTOGRAPHE, puis UNE NOURRICE, puis JULES, puis COLOMBE.

GINGINET, *paraissant sur le marchepied du wagon, son calepin à la main, et descendant en scène.* Sapristi!... je viens de faire mon compte... Trois places de supplément à 53 francs 40??? font 159 francs 30... sans boire ni manger... C'est raide!... Si je pouvais recruter quelques voyageurs... comme il faut... ça me diminuerait d'autant. (*Descendant en scène.*) Voyons donc... (*Un monsieur passe venant de gauche, s'adressant à lui et souriant.*) Monsieur cherche une place?

LE MONSIEUR. Oui, monsieur...

GINGINET, *l'arrêtant.* Monsieur a un billet de première?

LE MONSIEUR. Non... J'ai un permis de circulation.

GINGINET. Monsieur ne paye pas? (*Montrant l'écriteau*) Réservé! (*Apercevant une dame qui entre, il s'en approche en souriant.*) Madame cherche une place?... Je me ferai un plaisir de lui offrir mon coin...

LA DAME, *courroucée.* Insolent!

(*Elle sort.*)

GINGINET, *étonné.* Qu'est-ce qu'elle a dit? (*La cloche sonne.*) Diable! le second coup!... Mes places vont me rester. (*S'adressant à un Monsieur qui entre.*) Monsieur cherche une place?

LE PHOTOGRAPHE, *venant du deuxième plan, à droite.* Oui.

GINGINET. J'ai un wagon réservé... et si monsieur veut me favoriser de sa compagnie...

LE PHOTOGRAPHE, *étonné.* C'est que je suis photographe.

GINGINET, *très aimable.* Mais un photographe... quand il ne fait pas de soleil... n'a rien de malfaisant... Veuillez prendre la peine

de monter. (*Le photographe monte.*) J'ai encore deux places à écouler. (*Apercevant une nourrice venant du premier plan, à droite, et portant un enfant au maillot.*) Une nourrice!... C'est grave!... (*A la nourrice.*) Au moins est-il propre?

LA NOURRICE. Qui ça?

GINGINET. Votre bébé?

LA NOURRICE. J'ose pas le garantir.

GINGINET. Au moins il ne crie pas?

LA NOURRICE. Toute la nuit!

GINGINET. Bah! C'est un wagon de famille... montez!... (*La nourrice monte aidée par Ginginet.*) Plus qu'une place!

JULES, *entrant, vêtu en vieux, un rond de voyage et une bouteille de pharmacie à la main, d'une voix cassée, il vient du deuxième plan, à droite.* Monsieur l'employé... une place, s'il vous plaît.

GINGINET, *à part.* Un vieillard...! Si je pouvais... (*A Jules.*) Monsieur cherche une place?

JULES. Pour Strasbourg... Je me suis décidé à entreprendre ce voyage...

(*Il est pris d'une quinte de toux.*)

GINGINET, *à part, hésitant.* Mâtin! un catarrhe! Après ça, ça fera peut-être taire l'enfant...? (*Haut.*) Le train va partir... Si vous voulez monter...

JULES, *regardant dans le wagon.* Il me semble qu'il y a déjà bien du monde...

GINGINET. Ma famille! C'est un wagon de famille!... Vous prendrez mon coin... en face de ma femme...

JULES. Je crains vraiment d'abuser...

(*Il tousse.*)

GINGINET, *lui prenant son rond.* Donnez-moi votre petit meuble.

JULES, *lui remettant sa bouteille.* Ça, c'est ma potion... quand je tousse, ça me calme.

GINGINET. Soyez tranquille, nous aurons soin de vous.

(*Il passe la bouteille et le rond dans le wagon.*)

JULES, *au public, voix naturelle.* Quand je disais qu'il me dorloterait... Travaille-t-il assez!

GINGINET, *l'aidant à monter.* Maintenant... appuyez-vous sur mon bras.

JULES. Merci... Poussez!... poussez! Vous ne pouvez donc pas pousser?

GINGINET. Si! si!... ça y est!... Complet!

VOIX DE JULES, *dans le wagon.* Madame, voulez-vous croiser?

(*Troisième coup de cloche.*)

UN EMPLOYÉ, *traversant.* Allons, messieurs, en voiture.

GINGINET. On part! (*Il monte dans le wagon, l'employé en ferme la porte.*) Voyons... nous n'oublions rien... Ah! si! Colombe... ne partez pas. Monsieur l'employé, j'attends ma bonne. (*Appelant.*) Colombe! Colombe!

COLOMBE, *arrivant tout essoufflée sans son globe; deuxième plan, à gauche.* Voilà, monsieur...

GINGINET. Dépêche-toi!

L'EMPLOYÉ, *ouvrant la portière.* En voiture!

GINGINET, *arrêtant Colombe sur le marchepied.* Eh bien! Et le globe?

COLOMBE. Ah! bon Dieu! je l'ai posé par terre... Je vas le chercher.

(*Elle veut descendre. L'Employé la saisit par ses jupes et la pousse de vive force dans le wagon, qu'il ferme.*)

GINGINET, COLOMBE, LE PHOTOGRAPHE et LUCIEN, *criant à la portière.* Le globe! Le globe!

LES VOYAGEURS DES AUTRES WAGONS, *criant aux portières.* Le globe! le globe!

(*Bruit de cloche.*)

ACTE TROISIÈME

Un buffet de chemin de fer; deux portes au fond donnant sur la voie. Une glace au milieu avec une lampe de chaque côté. Table avec nappe devant la glace. Comptoir chargé de comestibles, éclairé de deux lampes, placé obliquement à droite. Porte au 2e plan, à droite. Armoire praticable au bout du comptoir, face au public. Porte au 2e plan à gauche, poêle allumé près de cette porte. Table et deux chaises au premier plan à gauche; guéridon avec nappe au premier plan à droite, près du comptoir. Chaises au fond, un panier plein de légumes sous la table de gauche.

SCÈNE I. VOYAGEURS, UNE DEMOISELLE assise au comptoir, puis TAPIOU et le CHEF DE GARE, puis GINGINET.

Au lever du rideau, les voyageurs consomment, les uns au buffet, les autres sont attablés.

CHŒUR

Garçons ! garçons ! l'heure s'avance :
Dépêchez-vous de nous servir ;
Et surtout faites diligence,
Car bientôt le train va partir!

TOUS, *criant.* Garçon! garçon!

LE CHEF DE GARE, *entrant, suivi de Tapiou.* Ne vous pressez pas, messieurs, vous avez encore un quart d'heure.

TAPIOU, *entrant de la porte gauche, au fond, en uniforme d'employé de chemin de fer; à part.* Me voilà installé!... On m'a fait endosser l'uniforme de mon prédécesseur... il est trop court de manches! Mais le chef de gare m'a dit que ça s'allongeait à l'air.

LE CHEF, *qui a causé avec des voyageurs, à Tapiou.* Ah! vous voilà, vous!

TAPIOU. Oui, mon chef.

LE CHEF. Qu'est-ce qu'il y a de nouveau à Paris ?

TAPIOU. Est-ce par rapport à la politique ?

LE CHEF. Oui...

TAPIOU. Eh bien! ne le répétez pas ; il est fortement question de percer la rue de Lisbonne et d'y planter des orangers... Il paraît que le Portugal n'est pas content, à cause des oranges.

LE CHEF. Oui. (*A part.*) On m'a expédié là une jolie brute! (*Haut.*) Le train va partir... vous allez décrocher les deux derniers wagons... un wagon de bestiaux et un wagon de marchandises... Vous les laisserez sur la voie.

(*Il le quitte et remonte au fond.*)

TAPIOU. Oui, mon chef. (*A part.*) Les deux derniers wagons... un wagon de bestiaux et un wagon de marchandises... ça fait quatre wagons à décrocher... c'est raide pour un homme seul... Mais, j'arrive ; ne disons rien. (*Sortant.*) C'est égal, quatre wagons, c'est raide!

(*Il sort par le fond, à droite.*)

GINGINET, *entrant par le fond, à gauche, à la cantonade*[1]. Tout de suite! je reviens! ne quittez pas votre wagon. (*A la Demoiselle de comptoir.*) Pardon, mademoiselle, je voudrais trois petits pains... bien tendres.

LA DEMOISELLE. Très bien... Vous faut-il autre chose?

GINGINET. Non... pas pour le moment, nous avons nos petites provisions dans un panier. (*A part.*) Comme ça, on n'est pas écorché. (*Haut.*) Ah! vous n'auriez pas une boîte de pâte de guimauve... ou de jujube?

LA DEMOISELLE. Non, monsieur.

GINGINET. C'est que nous avons dans notre wagon un vieux monsieur qui tousse à fendre la locomotive... c'est un homme très bien, du reste... Il m'a avoué qu'il était dans l'enregistrement, conservateur des hypothèques.

LA DEMOISELLE. Nous avons du sucre d'orge bien frais.

GINGINET. A la guimauve?

LA DEMOISELLE. Non, à l'absinthe.

GINGINET. Diable! C'est que l'absinthe... pour le rhume... Après ça... ça peut donner un coup de fouet... Mettez-en un... Pardon, quel prix?

LA DEMOISELLE. Dix centimes.

GINGINET. Mettez!... Ayez l'obligeance de m'envelopper ça (*A part, descendant sur le devant.*) Je voudrais bien faire aussi un cadeau à la nourrice... elle est belle fille et provocante. Entre nous, elle m'a marché sur les pieds à plusieurs reprises ; alors, moi, j'ai riposté... Ma femme dormait, et nous nous sommes piétinés comme ça une partie de la nuit... C'est ennuyeux, parce qu'elle a de gros souliers... Mon Dieu! je ne suis pas un don Juan, mais j'ai le sang gaulois... En chemin de fer surtout, j'ai le sang gaulois... J'ai envie de lui offrir deux oranges pour mettre sur sa commode. (*Haut, à la Demoiselle de comptoir.*) Mademoiselle, vous ajouterez deux oranges. (*Se ravisant.*) Combien les oranges?

LA DEMOISELLE. Quatre centimes.

GINGINET. Huit sous! N'en mettez qu'une. (*A part.*) Je lui dirai que c'était la dernière.

LE CHEF DE GARE, *s'approchant de Ginginet.* Monsieur arrive de Paris?

GINGINET. En ligne directe.

LE CHEF. Et que dit-on de nouveau?

GINGINET. Ah! il y a des nouvelles. (*Mystérieusement.*) Il paraît qu'on ne percera pas la rue de Lisbonne.

LE CHEF. Pourquoi?

GINGINET. Je ne sais pas ; on ne nous dit rien!

LE CHEF, *le quittant.* Pardon, monsieur.

GINGINET, *le saluant.* Monsieur!

(*A part.*) C'est Colombe, ma bonne, qui m'inquiète, elle ne va pas mieux... Le Conservateur des hypothèques a eu l'idée de la faire passer dans le wagon des dames... Je viens de la voir, elle m'a demandé du jambon ; dans sa position, je me suis énergiquement opposé!

LA DEMOISELLE, *qui a fini d'envelopper la commande de Ginginet.* Voici, Monsieur.

GINGINET, *s'approchant du comptoir.* Ah! très bien!... Nous disons : six de pain, huit d'orange et deux de sucre d'orge, ça fait seize sous. (*Lui donnant une pièce.*) Veuillez me rendre.

LA DEMOISELLE, *lui rendant sa pièce.* C'est une pièce étrangère... ça ne passe pas.

GINGINET, *l'examinant.* Tiens! c'est vrai, qui est-ce qui m'a fourré ça?... Je vais la mettre de côté, ça sera pour la statue de Voltaire... En voici une autre. (*La Demoiselle lui rend sa monnaie. Saluant.*) Serviteur, à une autre fois. Mademoiselle, j'ai bien l'honneur...

(*Il sort par la porte du fond, à gauche.*)

TAPIOU, *entrant par la porte à droite du fond, une cloche à la main et sonnant.* En voiture, messieurs, les voyageurs, en voiture!

LE CHEF DE GARE, *à Tapiou.* Taisez-vous donc! on ne sonne pas dans le buffet.

CHŒUR DES VOYAGEURS

Regagnons
Nos wagons,
Et mettons-nous en route.
C'est affreux ce que coûte
Un temps d'arrêt
Au buffet!

(*Les voyageurs payent et sortent par le fond, droite et gauche, Tapiou les suit en agitant sa cloche.*)

SCÈNE II. LE CHEF DE GARE, LA DEMOISELLE DE COMPTOIR, puis BERNARDON, puis LE CHEF DU BUFFET.

LE CHEF DE GARE, *à la Demoiselle de comptoir.* La journée est finie, il ne passera plus de trains avant demain matin six heures huit.

(*On entend partir le train.*)

LA DEMOISELLE. Voilà le train qui part.

LE CHEF. Bonsoir, je vais faire mon bézigue au café des Arts.

(*Il va pour sortir au fond à droite.*)

BERNARDON, *entrant vivement par la porte du fond à droite.* Ah! monsieur le chef de gare, je vous trouve.

LE CHEF. Monsieur Bernardon... vous paraissez ému!

BERNARDON. Je vous en réponds... Arrêtez le train!

LE CHEF. Impossible, monsieur... il est parti.

BERNARDON. Nom d'un petit bonhomme!

(*Il s'assied près du guéridon, premier plan à droite.*)

LE CHEF. Qu'avez-vous?

BERNARDON. Je cours après mon caissier... qui m'emporte cent cinquante mille francs.

LE CHEF. Ah! mon Dieu!

BERNARDON, *à la Demoiselle.* Mademoiselle, faites-moi un verre d'eau sucrée... j'ai le gosier brûlant. (*Au Chef.*) Figurez-vous que le polisson... mon caissier... devait déposer cette somme dans la journée chez Marécat, mon banquier. (*A la Demoiselle.*) Un peu de fleur d'oranger, je vous prie, ça calme... (*Au Chef.*) Précisément j'y dînais... chez Marécat... Au dessert, je lui parle de ce versement, il me répond qu'il n'a rien été déposé à mon compte.

LE CHEF. Sacrebleu!

BERNARDON. Ma digestion s'arrête... (*A la Demoiselle.*) Vous y joindrez un verre de kirsch... ça précipite. (*Au Chef.*) Je demande à voir les livres, nous descendons dans les bureaux... et en effet rien n'avait été déposé! Mon sang se glace... (*A la Demoiselle.*) Un peu de cognac, ça tonifie. (*Au Chef.*) Alors je me souviens que le soir même j'avais rencontré le polisson... mon caissier... à la gare... prêt à partir... Je me rappelle son air embarrassé, ses mensonges... plus de doute! c'était une fugue! Mais je savais quelle ligne il avait prise ; j'adressai un télégramme à tous les chefs de gare. Je fis chauffer une machine... service de l'administration, et je montai dessus... Eh bien? l'avez-vous vu? où est-il?

LE CHEF. J'ai bien reçu une dépêche : « Arrêtez caissier », mais vous avez oublié de me donner le signalement.

BERNARDON, *vivement.* Ah! c'est vrai! le trouble... l'émotion... Et vous dites que le train vient de partir?

LE CHEF. A l'instant.

BERNARDON. Le polisson se dirige vers la frontière, mais j'y serai avant lui. (*Se dirigeant vers la porte au fond, à droite.*) Je remonte sur ma locomotive.

LA DEMOISELLE, *l'arrêtant.* Monsieur, et votre mélange?

BERNARDON. Est-ce que j'ai le temps?... Buvez-le.

(*Il sort vivement, au fond à droite.*)

LE CHEF, *prenant le verre destiné à Bernardon et le buvant.* Tiens, ce n'est pas mauvais!

LE CHEF DU BUFFET, *veste et toque de cuisinier entrant par la porte de gauche, deuxième plan.* Tout le monde est parti?

LE CHEF DE GARE. Oui.

LA DEMOISELLE, *à part.* Ah! c'est monsieur... le maître du buffet.

LE CHEF DU BUFFET. Je viens d'éteindre mes fourneaux. (*A la Demoiselle.*) Vous pouvez fermer la caisse et vous retirer.

LA DEMOISELLE. Bien, monsieur.

(*Elle sort au premier plan, à droite.*)

LE CHEF DE GARE. Venez-vous faire votre bézigue au café des Arts?

LE CHEF DU BUFFET. Non, pas aujourd'hui... J'ai une soirée chez la marchande de tabac.

(*Il ôte sa veste et sa toque, il est habillé dessous.*)

LE CHEF DE GARE. Ah! mon gaillard! on commence à jaser.

LE CHEF DU BUFFET. Il n'y a rien, parole d'honneur! Cette jeune

dame a quelques considérations pour moi, parce que je fume des cigares à deux sous.

LE CHEF DE GARE. Après ça... ça ne me regarde pas. Adieu!

(*Il sort, au fond à droite.*)

SCÈNE III. LE CHEF DU BUFFET, TAPIOU.

LE CHEF DU BUFFET, *seul.* Je voulais lui porter une boîte de pralines... mais ça la compromettrait.

(*Il prend une brosse à cheveux dans le tiroir et se bichonne devant la glace.*)

TAPIOU, *entrant du fond, gauche, à part.* J'ai décroché les quatre wagons et je les ai poussés là, devant le buffet.

LE CHEF DU BUFFET, *l'apercevant, à part.* Qu'est-ce que c'est que cet homme-là? (*Haut.*) Qui êtes-vous?

TAPIOU. C'est moi qui suis le nouvel employé.

LE CHEF, *à part.* Ah! très bien! (*Haut.*) Je vais en soirée... vous pouvez aller vous coucher.

TAPIOU. Ousque?

LE CHEF. Vous dites?

TAPIOU. Me coucher... ousque?

LE CHEF. Chez vous... Vous n'avez donc pas retenu de chambre?

TAPIOU. Non... j'arrive... Oh! pour une nuit... je dormirai ici.

LE CHEF. Oui... (*Appelant.*) Joseph! (*Un Garçon de café vient l'aider à tout enlever. A part.*) Il est sans gêne, serrons tout. (*Il s'approche du buffet et enlève tous les comestibles qui y sont.*) Je ne le connais pas, moi, cet homme-là.

TAPIOU. Qu'est-ce que vous faites?

LE CHEF. Je vous fais de la place... vous serez plus à votre aise. (*Posant un panier dans un coin, au premier plan, droite, à part.*) Un panier de légumes crus, il n'y a pas de danger. (*Haut, sortant avec toutes les provisions.*) Avant de vous coucher vous éteindrez la lampe, bonsoir.

TAPIOU. Bonne nuit.

(*Le chef du buffet sort au premier plan, droite, derrière le comptoir.*)

SCÈNE IV. TAPIOU, puis GINGINET.

TAPIOU, *seul.* Ouf! j'ai décroché quatre wagons, j'ai les bras cassés ; couchons-nous. (*Il ôte son habit. Voyant sur le guéridon, premier plan, droite, la veste et la toque de cuisinier.*) Tiens... un costume de cuisinier... je l'ai porté jadis... et je ne puis le revoir sans émotion. (*Il passe la veste.*) On est beau là-dedans!... (*il met la toque*) et là-dessous! Je voudrais avoir autant de mille francs de rente que j'ai fasciné de femmes sous cet uniforme. (*Il accroche sa tunique et son képi à une patère, au premier plan, droite.*) A ma connaissance, je n'ai jamais manqué une blanchisseuse... ce costume les grise... je vais dormir dedans... il m'ouvrira la porte des rêves!... Éteignons la lampe.

(*Il se dirige vers le comptoir.*)

GINGINET, *entrant par le fond, à gauche; il tient une bouteille vide*

à la main. Pardon, mademoiselle... c'est encore moi qui viens vous déranger.

TAPIOU, *se retournant et à part.* Qu'est-ce qu'est que celui-là?

GINGINET, *regardant le comptoir.* Tiens... elle n'y est plus. (*Apercevant Tapiou.*) Ah! un cuisinier. (*A Tapiou*). Nos dames ont soif, et je vous demanderai un peu d'eau pour emplir ma bouteille.

TAPIOU. Oui... D'où sortez-vous?

GINGINET. De mon wagon, parbleu!

TAPIOU, *ahuri.* Et... et où allez-vous?

GINGINET. A Croupenbach, par le train qui va partir.

TAPIOU. Vous en êtes bien sûr?

GINGINET. Nous sommes là... dans les wagons qui sont sur la voie.

TAPIOU, *à part.* Sacrebleu! je l'ai décroché avec les bestiaux!...

GINGINET, *prenant une carafe et emplissant sa bouteille.* Vous permettez?

TAPIOU. A votre service.

GINGINET, *à part, secouant sa jambe.* La nounou m'a marché sur un cor... Je la crois très passionnée, cette femme-là. (*Haut, à Tapiou.*) Partons-nous bientôt?

TAPIOU. Dans la minute! Dans la minute!

GINGINET. Alors, je me sauve! Serviteur!

(*Il sort à gauche au fond par la porte qui conduit sur la voie.*)

SCÈNE V. TAPIOU, puis COURTEVOIL, puis GINGINET, CLÉMENCE, JULES, LA NOURRICE.

TAPIOU, *seul.* Sapristi! qu'est-ce que j'ai fait là! J'ai décroché un wagon de voyageurs avec les vaches et les bœufs! On va s'en apercevoir! Si c'est comme ça que je commence!... (*Prêtant l'oreille.*) Je n'entends rien! S'ils pouvaient se rendormir... on les raccrocherait demain matin au train de six heures huit. (*On entend les mugissements d'un bœuf.*) Un bœuf! Tais-toi donc! animal!... il va les réveiller! (*Le bœuf se tait.*) Il se calme! Je vais toujours éteindre la lampe, parce que la lumière... (*Nouveau beuglement du bœuf.*) Allons, bon.

VOIX *de Courtevoil dans la coulisse.* Qu'est-ce que vous dites? Insolent! taisez-vous.

TAPIOU. En voilà un qui se dispute avec le bœuf.

COURTEVOIL, *entrant du fond à gauche et à la cantonade.* Je te couperai les oreilles! polisson! (*A Tapiou.*) Donne-moi du feu, toi.

TAPIOU, *à part.* C'est le capitaine.

COURTEVOIL, *à Tapiou.* Est-ce que tu ne m'entends pas, ratatouille?

TAPIOU, *lui présentant une allumette enflammée.* Voilà! voilà.

COURTEVOIL, *allumant un cigare.* Combien d'arrêt?

TAPIOU. Vingt-cinq minutes... on forme le train.

COURTEVOIL. Trop long! trop long!... Il faut que je sois à six heures au bout du pont. (*A Tapiou.*) As-tu servi?

TAPIOU. Servi... quoi?

COURTEVOIL. As-tu été militaire?

TAPIOU. Non!

COURTEVOIL. Alors, fiche-moi la paix!

TAPIOU, *à part.* Il ne va pas être commode à amuser, celui-là!

GINGINET, *entrant du fond à gauche, suivi de Clémence, de Jules et de la Nourrice.* Puisqu'on ne part pas encore, venez vous chauffer, mesdames... il y a du feu... et ça ne coûte rien.

TAPIOU, *à part.* Encore des voyageurs!... Il paraît que j'en ai décroché pas mal.

GINGINET, *à la Nourrice.* Qu'est-ce que vous avez fait de votre enfant?

LA NOURRICE. Il dormait, je l'ai laissé sur la banquette.

JULES. En remontant, il faudra bien prendre garde de ne pas vous asseoir dessus... ça le réveillerait, ce pauvre petit.

GINGINET, *à part.* Il est excellent, cet homme-là! (*Haut, à Jules.*) Approchez-vous du feu, monsieur le conservateur des hypothèques...

JULES, *offrant une chaise à Clémence.* Les dames d'abord...

CLÉMENCE. Il y a place pour tout le monde.

JULES, *la faisant asseoir en lui baisant la main.* Je vous en prie.

CLÉMENCE, *retirant sa main.* Mais, monsieur...

(*Jules est pris d'une quinte de toux.*)

GINGINET, *à part.* Pauvre homme! il n'ira pas loin.

COURTEVOIL, *assis. A part.* En voilà un qui est embêtant avec sa coqueluche.

GINGINET. Voulez-vous que j'aille chercher votre potion?

JULES. C'est inutile... c'est ma troisième crise... J'en ai cinq dans la nuit...

GINGINET. Encore deux!

JULES. Et après, je toussaille, mais ce n'est pas sérieux[1].

CLÉMENCE, *à son mari, lui montrant Courtevoil qui fume à une table.* Peut-être que l'odeur du cigare...

GINGINET. C'est juste. (*Allant à Courtevoil et le saluant.*) Capitaine... nous avons ici un vieillard qui est souffrant.

COUTEVOIL. Eh bien? je ne suis pas médecin.

GINGINET. Non, mais peut-être que la fumée de votre cigare...

COURTEVOIL. J'endure bien son rhume... il peut bien avaler ma fumée.

GINGINET. Oui, je n'insiste pas! (*A part.*) Porc-épic!

CLÉMENCE, *qui s'est levée, et s'adressant au Capitaine d'une voix câline.* Et moi, capitaine, me refuserez-vous, si je vous prie d'éteindre votre cigare?

1. Clémence, la Nourrice, Jules (tous assis près du poêle), Ginginet, Tapiou, Courtevoil.

COURTEVOIL, *se levant.* Quand une femme commande, c'est comme si elle ordonnait... (*Appelant.*) Ratatouille!

TAPIOU. Capitaine!

COURTEVOIL. Un couteau.

TAPIOU, *le lui donnant.* Voilà! (*A part.*) Qu'est-ce qu'il va faire? (*Courtevoil coupe sur la table la partie du cigare allumée. A part.*) Bien! il a coupé la nappe.

COURTEVOIL, *à Clémence, galamment.* Pour la beauté, on ne recule devant aucun sacrifice.

CLÉMENCE, *le saluant.* Merci, capitaine.

COURTEVOIL, *à part.* Bégueule!

(*Il serre le reste de son cigare dans son étui en fer blanc.*)

TAPIOU, *à part.* Jusqu'à présent, cette petite soirée se passe très bien.

JULES, *à Tapiou.* Monsieur le Chef! monsieur le Chef! combien devons-nous rester ici?

TAPIOU, *passant entre Courtevoil et Ginginet.* Trente-cinq minutes d'arrêt.

COURTEVOIL. Tu m'as dit vingt-cinq.

TAPIOU. Il y a dix minutes de cela.

COURTEVOIL. Eh bien?

TAPIOU. Dix et vingt-cinq font trente-cinq.

COURTEVOIL. C'est juste.

(*Tapiou remonte près de la table au fond.*)

GINGINET, *à Jules.* Comment vous trouvez-vous?

JULES. Bien faible.

GINGINET. Si vous preniez quelque chose... un potage gras.

JULES. Je préférerais un tapioca au lait d'amandes.

GINGINET, *à Tapiou.* Vite, servez à monsieur le conservateur un tapioca au lait d'amandes.

TAPIOU, *descendant à la gauche de Ginginet.* C'est que... je ne sais pas s'il en reste... Je vais voir à la cuisine.

JULES. Monsieur le Chef! monsieur le Chef! bien sucré... n'est-ce pas?

TAPIOU, *à part.* S'ils pouvaient souper, ça me ferait gagner du temps.

(*Il disparaît par la porte à droite, derrière le comptoir.*)

COURTEVOIL. C'est embêtant de croquer le marmot comme ça. (*A Ginginet.*) Jouez-vous au piquet, vous! l'homme au gros ventre?

GINGINET, *étonné.* C'est à moi que vous faites l'honneur...?

COURTEVOIL. Oui.

GINGINET. Je me permettrai d'abord de vous faire observer que je ne m'appelle pas l'homme au gros ventre.

COURTEVOIL. Hein?

GINGINET, *à part.* Il me dit ça devant la nourrice. (*Haut.*) Quant à jouer le piquet... cela m'arrive quelquefois... le dimanche, en famille... mais jamais avec les personnes que je ne connais pas.

CLÉMENCE. Mon ami!

COURTEVOIL. *à part.* On dirait qu'il cherche une affaire.

TAPIOU, *entrant avec une lanterne, et à part.* Tout le monde est

couché... les fourneaux sont éteints... Je n'ai rien trouvé qu'un vieux bonnet à poil dans lequel couche le chat.

CLÉMENCE. Eh bien! ce tapioca!

TAPIOU. Il est sur le feu... on le prépare.

COURTEVOIL, *appelant.* Ratatouille!

TAPIOU. Capitaine!

COURTEVOIL. Qu'est-ce qu'il y a à voir dans ton pays?

TAPIOU. S'il vous plaît?

COURTEVOIL. Y' a-t-il des monuments... une caserne?...

TAPIOU. Non... nous n'avons pas de caserne pour le moment.

COURTEVOIL. Alors, c'est une bicoque!

TAPIOU, *à part.* Tiens! si je pouvais les promener... ça gagnerait du temps... (*Haut.*) Par exemple, il y a deux choses bien curieuses que tous les voyageurs visitent.

TOUS. Qu'est-ce que c'est?

TAPIOU, *à part.* Ah! oui, au fait! (*Haut.*) Eh bien! nous avons d'abord les remparts... on y jouit d'une vue!... quand le soleil se lève, et si vous voulez attendre jusqu'à six heures huit...

COURTEVOIL. Allons donc! imbécile!

TAPIOU, *à part.* Qu'est-ce que je pourrais bien inventer? Ah! (*Haut.*) Ensuite, nous avons le puits!...

GINGINET. Quel puits?

TAPIOU. Le puits de monsieur l'Hérissard...

JULES. Un puits historique?

COURTEVOIL. Un puits militaire?

TAPIOU. Je ne sais pas s'il est historique ou militaire... mais il a un écho... Quand on crie dedans : Caroline!... il répond : Broum! broum! broum!

GINGINET. Très curieux!

TOUS. Allons voir le puits!

TAPIOU. C'est que... il est minuit... et la porte de M. L'Hérissard doit être fermée... Si vous attendiez jusqu'à six heures huit...

COURTEVOIL. Allons donc! on la lui fera ouvrir sa porte!

GINGINET. Déranger un monsieur... que nous ne connaissons pas... J'inclinerais plutôt pour les remparts.

COURTEVOIL, *passant devant Tapiou, à Ginginet.* Ah çà! vous allez finir, vous!

GINGINET. Quoi donc?

COURTEVOIL. Quand je parle d'aller voir le puits, vous proposez les remparts... Si c'est une affaire que vous cherchez...

GINGINET. Moi?

JULES, *intervenant entre Ginginet et Courtevoil.* Voyons, messieurs... il y a un moyen de s'entendre... Nous avons trente-cinq minutes... nous irons voir les deux!

COURTEVOIL. Soit! mais on commencera par le puits! (*A Tapiou.*) Marche devant!

TAPIOU, *à part.* Je vais les perdre... et je leur dirai qu'ils ont manqué le train...

(*Il allume une lanterne et éteint la lampe.*)

CHŒUR

AIR *du Champagne*

Il faut voir le puits que l'on cite ;
Partons donc sans aucun retard,
Et courons tous faire visite
A ce bon monsieur L'Hérissard.

(*Tous sortent par la porte de droite au fond, conduisant à l'extérieur.*)

SCÈNE VI. LUCIEN, JENNY

La scène est obscure. Lucien entre par le fond, à gauche, et introduit Jenny, qui tient un peloton de laine qu'elle roule.

LUCIEN. Par ici, mademoiselle ; monsieur votre oncle doit être au buffet!...

JENNY, *en anglais. How ! dark it is !* (Oh ! comme il fait noir !)

LUCIEN. Ne craignez rien... je vais éclairer.

(*Il allume une petite bougie-allumette qu'il tient à la main.*)

JENNY, *en anglais. Where are we ?* (Où sommes-nous ?)

LUCIEN. Plaît-il ?

JENNY, *répétant, en anglais. Where are we?* (Où sommes-nous ?)

LUCIEN. Elle parle trop vite. (*La contemplant.*) Me voici seul avec elle... en tête à tête... J'ai envie de lui dire des bêtises... Elle ne comprend pas... ainsi!... (*A Jenny.*) Savez-vous qu'en vous regardant, il me vient un tas de petites idées... prématurées.

JENNY, *en anglais. What o'clock is it ?* (Quelle heure est-il ?)

LUCIEN. Elle me demande l'heure. (*A Jenny.*) Minuit, un quart... Demain soir, à pareille heure, nous serons mariés... Il faudra souhaiter le bonsoir à votre vieux crétin d'oncle et prendre en rougissant le bras du petit bonhomme que voilà... et alors... laissez donc votre laine, c'est agaçant... Et alors... je vous parlerai le langage universel... Connaissez-vous le langage universel ?

JENNY, *en anglais. It is time to go.* (Il est temps de s'en aller.)

LUCIEN. Trop vite!... Vous verrez comme je suis gentil. (*Il se brûle.*) Ah! prelotte! (*Il allume une autre bougie qu'il plante sur sa boîte.*) Vous ne pouvez pas me juger comme ça... en costume de voyage... et une allumette à la main... Tenez, depuis que je vous connais, j'ai une turlutaine, c'est d'embrasser vos cheveux... là... derrière le cou... Il y a une petite mèche follette... qui est très gamine... et qui me dit beaucoup.

(*Il passe derrière Jenny et vient au n° 1.*)

JENNY, *en anglais. Aoh... I am hungry.* (J'ai faim.)

LUCIEN. Elle me parle de la Hongrie... C'est arrangé... pour la Hongrie... Comment, elle s'occupe de... (*Revenant à elle.*) Décidément, c'est très gênant. (*Il pose sa lumière sur la table, à gauche ; à part.*) Jenny! (*Haut.*) J'embrasserai aussi vos mains.

JENNY, *lui donnant un coup sur la main. Aoh !*

LUCIEN, *surpris. Aoh !...* vos bras!

JENNY, *même jeu. Aoh !*

LUCIEN, *même jeu. Aoh !* vos yeux.

JENNY, *même jeu. Aoh !*

LUCIEN, *retirant sa main.* Ah! non. Et ces baisers... vous me les rendrez, n'est-ce pas?

JENNY, *en anglais. Has any accident happened?* (Est-il arrivé un accident?)

LUCIEN. Trop vite! (*Tendrement.*) Vous me les rendrez avec les intérêts à cent pour cent...

JENNY, *impatientée. What do you say?* (Que dites-vous?)

LUCIEN. Ah! tu m'embêtes avec ton anglais! Si tu crois que ça m'amuse de dire des mots d'amour à une petite grue qui ne comprend pas.

JENNY, *souriant. Oh! yes.* (Oh! oui.)

LUCIEN. Mais laissez donc votre laine! C'est énervant! Depuis que nous sommes partis, elle a passé son temps à confectionner des pelotons de laine... et à carotter du papier à tout le monde... (*A Jenny.*) C'est un vilain tic que vous avez là pour une demoiselle à marier.

JENNY. *When shall we arrive?* (Quand arriverons-nous?)

LUCIEN, *exaspéré.* Ah! baragouine tant que tu voudras; mais je te préviens que ça ne peut pas durer comme ça. Tu apprendras le français en vingt-cinq leçons! Ou, sinon, je me dérangerai... je te ferai des farces... je te ferai les quatre cent dix-neuf coups.

JENNY. *What dou you say?* (Que dites-vous?)

LUCIEN. Que je suis bête! Elle ne comprends pas... Ayons recours à une pantomime douce et animée... (*L'appelant d'une voix douce.*) Petite!... cocotte... cocotte... *Come here?...*

(*Jenny s'approche; il l'embrasse tout à coup.*)

JENNY, *se reculant, et en anglais. Shocking! I will call my uncle...* (Je vais appeler mon oncle.) *Shocking!*

LUCIEN. Je suis lancé!... soufflons les bougies. (*Il souffle son allumette. La scène devient obscure. Lucien cherche à rejoindre Jenny qui se dérobe dans l'obscurité.*)

TAPIOU, *entrant, à part.* Impossible de les perdre; ils me suivent à la piste.

LUCIEN, *le saisissant et l'embrassant dans l'obscurité.* Ah! je te tiens!... *My dear!... my dear!*

TAPIOU, *stupéfait, à part.* Encore un morceau du train qui me caresse en anglais!

SCÈNE VII. LES MÊMES, COURTEVOIL, GINGINET, puis CLÉMENCE.

Courtevoil paraît. Il tient la lanterne. La scène s'éclaire.

LUCIEN, *apercevant Tapiou.* Tiens! un pâtissier...

(*Il le repousse.*)

COURTEVOIL. Cré mille millions de tonnerres!

GINGINET, *qui est entré avec lui.* Calmez-vous, capitaine.

COURTEVOIL. Il me le payera, ce l'Hérissard! Nous frappons à sa porte... poliment!

GINGINET. Un peu fort!...

COURTEVOIL. Fort, mais poliment... la force n'est pas de l'impolitesse...

GINGINET. Une fenêtre s'ouvre : « Qu'est-ce que vous demandez ? »

COURTEVOIL. Nous voulons voir le puits!...

GINGINET. Il disparaît...

COURTEVOIL. J'ai cru que c'était pour venir nous ouvrir... mais le vieux carcasson nous renverse sur la tête un pot d'eau fraîche.

GINGINET. Fraîche... Vous êtes modeste, capitaine...

COURTEVOIL. Mais ça ne se passera pas comme ça!... prenez la lanterne... j'ai besoin d'écrire une note. (*Il donne la lanterne à Ginginet, tire son calepin et écrit.*) « Au retour, gifler l'Hérissard! »

GINGINET, *à part.* La nourrice m'a donné son adresse... (*Donnant la lanterne à Courtevoil.*) Prenez la lanterne... j'ai aussi besoin d'écrire une note.

COURTEVOIL. Pour gifler L'Hérissard ?

GINGINET. Oui!...

COURTEVOIL. Il y aura de l'écho dans son puits.

GINGINET, *à part, écrivant.* « Mademoiselle Potin, nourrice tous les deux ans, à Bicheviller. »

(*Il déchire la feuille de son carnet et la met dans sa poche.*)

CLÉMENCE, *entrant du fond, à part.* J'ai quitté le bras de ce vieux monsieur... il devenait d'une audace...

GINGINET. Ah! ma femme!... Eh bien ?... et le conservateur des hypothèques ?... qu'en as-tu fait ?

CLÉMENCE. Je ne suis pas chargée de le garder.

GINGINET. Ah! Clémence, tu es cruelle pour un vieillard! le laisser seul... dans la rue... exposé au brouillard... Je suis fâché de te le dire... mais ce n'est pas là la mission de la femme!

CLÉMENCE. Mais si tu savais...

GINGINET. Je sais qu'il souffre, et c'est assez! Nous allons le faire tambouriner.

SCÈNE VIII. LES MÊMES, JULES, LA NOURRICE.

JULES, *entrant appuyé sur le bras de la Nourrice, du fond à droite.* Me voici! grâce à la nourrice qui a bien voulu m'offrir son bras. (*Caressant le menton de la Nourrice*). Merci, ma mignonne!...

(*Il l'embrasse.*)

GINGINET, *à part.* Il est excellent, cet homme.

LUCIEN, *tendant la main à Jenny. Bas.* Est-ce que vous me boudez toujours ?

JENNY, *en anglais. Don't speak to me.* (Je vous défends de me parler!)

GINGINET. Qu'est ce qu'elle dit ?

JULES, *à part.* Je ne sais pas... (*Haut.*) Mademoiselle demande si l'on part.

CLÉMENCE *et* TOUS. Au fait, partons-nous ?

COURTEVOIL. Les trente-cinq minutes sont écoulées...

TAPIOU, *à part.* Je ne peux pas leur dire que le train est parti... (*Montrant Lucien et Jenny.*) Les Anglais n'ont pas bougé d'ici!

(*Haut.*) On a reçu une dépêche... il y a un retard...

TOUS. Un retard!

TAPIOU. Oh! un tout petit retard... deux cent cinquante-sept petites minutes.

TOUS. Oh!

GINGINET. Mais puisque notre train est là!...

TAPIOU. Oui... mais on attend celui de Bordeaux...

LUCIEN. Comment! le train de Bordeaux... pour aller à Strasbourg!

COURTEVOIL. Laissons-le parler...

TAPIOU. L'aiguilleur s'est trompé... c'est un nouveau... au lieu de tourner sur Angoulême... il a dirigé sa manivelle sur Dijon... et maintenant il faut revenir...

LUCIEN. Comment! Dijon!

COURTEVOIL. Il le sait mieux que vous, puisqu'il est de la boutique.

GINGINET. Cependant la géographie...

COURTEVOIL. Avec les chemins de fer, il n'y a plus de géographie... taisez-vous...

GINGINET, *froissé.* Taisez-vous! Tenez, monsieur, cessons nos relations, j'aime mieux ça.

COURTEVOIL, *à Ginginet.* Après ça, si vous n'êtes pas content...

GINGINET. Si... je suis content... mais ne nous parlons plus!... (*Aux autres.*) Deux cent cinquante-sept minutes d'arrêt. Qu'est-ce que nous allons faire?

COURTEVOIL. Je propose d'aller revoir le puits.

GINGINET. Oh! non!... Je ne suis pas encore sec!

JULES. Si nous soupions..

TOUS. Oui! Oui!

TAPIOU, *à part.* Sapristi! il n'y a rien!

LUCIEN. Voilà la carte...

GINGINET, *à Tapiou.* Écrivez...

JULES. Potage à la queue de castor en sautoir.

CLÉMENCE. Vous en avez?

TAPIOU. Hum! hum! C'est ici la renommée.

JULES. Qu'est-ce que vous diriez d'une effarouchée de pintade à la sauce tomate?

CLÉMENCE. Vous en avez?

TAPIOU, *écrivant.* Hum! hum! C'est ici la renommée.

LUCIEN. Et pour dessert, je propose un plum-pudding.

JENNY. *Oh! yes! Oh! I love plum-pudding. At my school, I made it, with bread, swet, Corinth raisins and rhum... You set fire to it, and moisten all the time. Oh! it is so good!* (Oh oui. J'adore le plum-pudding. A la pension, c'était moi qui le faisais avec de la mie de pain, du gras de bœuf, du raisin de Corinthe et du rhum. On met le feu, et on arrose, on arrose! (*Se léchant les doigts.*) Et c'est très bon!)

GINGINET. Qu'est-ce qu'elle dit? (*A Tapiou.*) Vous avez entendu? Vous en avez?

TAPIOU. Hum! hum! c'est ici la renommée.

GINGINET. Écrivez!...

JULES. Il n'y a pas besoin d'écrire... commandez, dépêchez-vous!

TAPIOU, *à part.* Et tout le monde qui est couché... (*Ouvrant une armoire dans le buffet.*) Une armoire!... Si je pouvais trouver...

GINGINET. Eh bien?

TAPIOU. Voilà! (*Se penchant dans l'armoire et criant.*) Potage à la queue de castor en sautoir... soigné!

GINGINET. Ça communique avec la cuisine...

TAPIOU, *criant.* Effarouchée de pintade sauce tomate!

GINGINET. Soigné?

TAPIOU. Plum-pudding! (*Il crie trois ou quatre des mots anglais prononcés par Jenny.*) A présent, vous êtes sur le feu.

COURTEVOIL, *prenant le panier de légumes crus.* Moi, j'ai mon affaire...

TAPIOU. Qu'est-ce qu'il fait là?

COURTEVOIL. Ratatouille!... Un couteau... un saladier...

TAPIOU, *les apportant.* Voilà, capitaine!

COURTEVOIL, *se mettant à couper les légumes au-dessus du saladier.* Des carottes... des panais... des oignons... des pommes de terre... des poireaux...

GINGINET, *qui le regarde.* Vous allez manger ça?...

COURTEVOIL. C'est une salade... la salade du soixante-troisième.

GINGINET. Mais c'est cru!

COURTEVOIL. Est-ce qu'on fait cuire la salade... imbécile?

GINGINET, *froissé.* Capitaine!... Non, c'est ma faute... nous ne devons plus nous parler... (*Il le quitte.*)

LUCIEN. Mettons toujours le couvert.

(*Il est aidé par les femmes.*)

COURTEVOIL. De l'huile! du vinaigre!

TAPIOU, *lui donnant l'huilier.* Voilà!

COURTEVOIL. Et du poivre rouge... de Cayenne.

TAPIOU. Il n'y en a pas.

COURTEVOIL. Très bien! j'ai mon affaire. (*Il tire une cartouche de sa poche et la déchire avec les dents.*) Déchirez... ouche...

GINGINET, *apercevant Courtevoil.* Comment! une cartouche!

COURTEVOIL. Puisqu'il n'y a pas de poivre... un coup de poudre!

(*Il verse la poudre dans le saladier. On entend tomber la balle.*)

GINGINET. Ah! la balle!

COURTEVOIL. C'est la fève! Cornichon!

GINGINET, *exaspéré.* Capitaine... (*Se calmant.*) Non, c'est ma faute! Il a raison, nous ne devons plus nous parler.

(*Il le quitte. Courtevoil retourne à sa salade.*)

JULES, *à Clémence, bas.* Vous perdez votre mantelet ; permettez-moi de le rattacher.

(*Il lui embrasse le cou.*)

CLÉMENCE, *poussant un cri.* Ah!

GINGINET, *se retournant.* Quoi?

JULES, *se met à tousser effroyablement.* Rien... C'est ma quatrième crise...

GINGINET. Pauvre homme!... attendez!... un peu de sucre d'orge... l'absinthe, ça vous donnera un coup de fouet.

(*Il met de force le sucre d'orge dans la bouche de Jules.*)

JULES. Ah! Sacrebleu!

TOUS. Quoi?

JULES. Je l'ai avalé de travers.

(*Il fait des efforts de toux, on le fait asseoir.*)

COURTEVOIL. Un poireau! c'est souverain.

(*Il le lui met dans le dos.*)

GINGINET. Ah! mon Dieu!.... il va passer... Du vinaigre! de l'huile! (*A Tapiou.*) Frottons-lui les tempes! (*Tapiou et Ginginet frottent les tempes de Jules, les mouvements qu'ils font décrochent sa perruque. Il paraît avec ses cheveux noirs.*) Hein?... un déguisement!

CLÉMENCE, *à part.* Lui!

JULES, *à part, se levant.* Fichue perruque!...

GINGINET, *à Jules.* A qui ai-je l'honneur...?

JULES, *à part.* Il ne me reconnaît pas. (*Le prenant à part, mystérieusement*). Êtes-vous homme à garder un secret d'État?

GINGINET. Dame!...

(*Du geste il éloigne tout le monde.*)

JULES. Je suis chargé d'une mission secrète et diplomatique.

GINGINET. Ah!

JULES. Vous n'avez rien vu... rien entendu...

GINGINET. Rien!

JULES. Chut!... (*Saluant Clémence.*) Madame!

(*Il disparaît.*)

GINGINET, *se tournant vers sa femme.* Qui se serait douté que ce conservateur des hypothèques?...

CLÉMENCE. Je l'ai deviné... quand il m'a embrassée.

GINGINET. Comment?

CLÉMENCE. C'est le jeune homme de la Société Générale.

GINGINET. Lui! le drôle! le polisson!

COURTEVOIL, *mangeant sa salade.* Pas tant de bruit quand on mange.

LUCIEN, *à Ginginet.* Calmez-vous... il est parti... il ne reviendra plus!...

GINGINET. Je l'espère bien.

LUCIEN. Tenez... mettons-nous à table... (*Tous se mettent à table.*) Garçon!... servez-nous!...

TAPIOU, *à part.* Voilà le moment critique. (*Il leur apporte deux carafes d'eau. A part.*) C'est toujours ça!...

LUCIEN. Voyons! garçon! dépêchons-nous, sapristi!..

TOUS. Garçon! garçon!

TAPIOU. Tout de suite! tout de suite! (*A part.*) Mais qu'est-ce que je vais leur servir?...

(*Il sort par le deuxième plan à droite.*)

LUCIEN. Voyons! soyons gais!...

(*Prenant une carafe et chantant.*)

Vive le vin!
Vive ce jus divin!

COURTEVOIL, *chantant,*

Soldats, voilà Câtin!

JENNY *chante en anglais.*

TOUS. Bravo!

TAPIOU, *entrant. Il porte un grand plat sur lequel est un bonnet à poil entouré de persil. Très haut.* Queue de castor en sautoir! (*A part.*) Le bonnet à poil... J'ai prié le chat d'aller coucher ailleurs... (*Très haut, en posant le plat sur la table.*) Castor en sautoir.

TOUS. Bravo! bravo!

GINGINET. Ça a très bonne mine!... C'est moi qui vais découper.

TAPIOU, *à part.* C'est le moment d'aller se coucher.

(*Il sort. Tous reprennent en chœur l'air anglais.*)

LE CHEF DU BUFFET, *entrant.* Hein? qu'est-ce que c'est que ça? (*Il se précipite sur le plat, que Ginginet et Lucien retiennent, criant.*) Au voleur! au voleur!

ACTE QUATRIÈME

Le théâtre représente une chambre d'hôtel garni. Au fond sont trois lits; celui de gauche est fermé par des rideaux mobiles. Une canne à pêche est posée près du lit de droite; un parapluie se trouve près du lit du milieu... Trois chaises.

SCÈNE I. GINGINET, JULES.

Au lever du rideau, tous les deux sont couchés. Ginginet occupe le lit du milieu, et Jules celui de droite. Le troisième lit, placé à gauche, est complètement caché par les rideaux formant alcôve. Jules est entassé sous ses draps et ne laisse pas voir sa tête ; la scène est dans une demi-obscurité. On entend sonner cinq heures à l'horloge de la paroisse.)

GINGINET, *qui s'est retourné plusieurs fois dans son lit, se réveillant tout à coup et se donnant une claque sur la joue.* Diable de cousins! Ils vous sifflent dans les oreilles... (*Il se recouche, et après un temps se donne une nouvelle claque sur la joue*). Impossible de dormir! (*Il cherche à attraper un cousin avec la main*). Non! je l'ai manqué! Sapristi! j'ai faim... Il s'est trouvé que le castor était un bonnet à poil... impossible de le découper... le maître de l'établissement nous a indiqué cet hôtel... (*Il cherche à prendre un cousin.*) Je l'ai encore manqué!... Il était minuit, et comme le train ne passe qu'à six heures huit... je me suis dit : Couchons-nous! (*Indiquant le lit fermé par les rideaux.*) Ma femme est là... Dors-tu, ma bonne amie ?... Elle dort. Quant à ma nièce, elle est dans le cabinet à côté... J'aurais voulu la garder près de nous... mais le troisième lit était déjà occupé par une vieille Anglaise... (*Montrant le lit de droite.*) La voilà!... Quand nous sommes entrés, elle ronflait comme un canon... C'est vilain une vieille Anglaise qui ronfle. (*Riant.*) J'aimerais mieux la nourrice... elle est boulotte et sans prétentions. (*Bâillant.*) Ah! j'ai envie de dormir. (*Se recouchant, s'endormant.*) Colombe!... prends garde au globe!

JULES, *se donnant une forte claque sur la joue.* Les gredins ne me laisseront donc pas dormir! (*Il se met sur ses genoux, prend son mouchoir et l'agite violemment pour chasser les cousins. Regardant dans la chambre.*) Tiens! les autres lits sont habités... Qui diable m'a-t-on fourré là pendant que je dormais ?

GINGINET, *rêvant.* Colombe! prends garde au globe!

JULES. Hein! papa Ginginet...

en bonnet de coton... un chapeau... sa femme est dans l'autre lit... ils sont venus coucher dans ma chambre... Voilà ce que j'appelle être veinard... (*Les rideaux du lit remuent.*) Les rideaux s'agitent... elle ne dort pas! (*S'adressant au lit et à voix basse.*) Madame! n'ayez pas peur!... c'est moi!... madame, est-ce que vous dormez? Comment lui faire savoir que je suis près d'elle, sans réveiller Ménélas?... (*Faisant un mouvement.*) Je vais descendre. (*Se ravisant.*) Non... elle me prendrait pour un revenant... et elle pousserait des cris!... Voyons donc! Tiens! une gaule! (*Il prend la canne à pêche placée près de son lit.*) Voilà mon affaire... Si je pouvais entrouvrir tout doucement les rideaux... (*Il se met à genoux sur son lit et cherche à faire passer le bout de la gaule par-dessus le lit de Ginginet, mais l'hameçon de la ligne se prend dans le bonnet de coton du mari.*) Eh bien!... je suis accroché!... Ah! nom d'une flûte!... c'est une ligne... ça a mordu... le bonnet de coton a mordu! Si je pouvais me décrocher doucement...

(*Il tire, et le bonnet de coton vient avec la ligne.*)

GINGINET, *se réveillant.* Entrez! (*L'apercevant.*) Hein! Vous!... la vieille Anglaise!

JULES, *à part.* Il m'a vu!

GINGINET, *sautant du lit.* Ah çà monsieur, vous me poursuivrez donc partout!... venir jusque dans ma chambre pour pêcher à la ligne!

JULES. Je ne pouvais pas dormir à cause des cousins... et alors...

GINGINET. C'est bien, monsieur, sortez!

JULES. Ah! permettez! j'étais ici avant vous... pourquoi êtes-vous venu me trouver?

GINGINET. Moi?... On vous avait annoncé comme une vieille Anglaise.

JULES. Allons donc!

GINGINET. Probablement pour nous faire prendre les deux autres lits, à ma femme et à moi...

JULES, *sautant du lit.* Ah! madame est ici?

GINGINET. Oui, monsieur.

JULES. Je n'ose pas vous prier de me présenter...

GINGINET, *furieux.* Pas de plaisanterie, monsieur! Je vous enjoins d'avoir à quitter cette chambre sur-le-champ...

JULES. Ah! permettez!

GINGINET. Vous n'avez pas la prétention, je pense, de vous installer dans mon sanctuaire? Sortez, ou je crie, j'appelle... Où est le commissaire de police?

JULES. Voyons... ne vous fâchez pas... (*A terre, en caleçon.*) Je suis un homme bien élevé, monsieur... Je sais ce qu'on doit aux dames... et si je puis trouver à me loger ailleurs... (*Saluant l'alcôve.*) Madame, veuillez agréer...

GINGINET. Ne regardez pas! (*A* Jules.) Serviteur, monsieur, serviteur!

(*Jules sort par le premier plan à droite.*)

SCÈNE II. GINGINET, COURTEVOIL.

GINGINET, *courant vivement à l'alcôve.* Vite! ma bonne amie, lève-toi! Eh bien! tu ne m'entends pas! (*Il ouvre les rideaux.*)

COURTEVOIL, *couché dans le lit à gauche, et rêvant.* Raplapla!

GINGINET, *l'apercevant.* Hein! le capitaine! dans le lit de ma femme... et elle?... Où est-elle? (*Il regarde sous le lit.*) Personne! (*Secouant Courtevoil.*) Capitaine! capitaine!

COURTEVOIL, *ouvrant un œil.* Tu m'embêtes!

(*Il se tourne de l'autre côté et dort.*)

GINGINET, *refermant les rideaux.* Il y a quelque chose là-dessous... Car mettre sa femme dans un lit et y retrouver un capitaine... ce n'est pas naturel... Je vais voir... m'informer... elle est peut-être par là!... Clémence! Clémence!

(*Il sort par la porte du premier plan, à gauche.*)

SCÈNE III. COURTEVOIL, JULES.

JULES, *rentant du premier plan, à droite.* Pardon, monsieur... c'est encore moi... Tiens! il est parti... (*S'adressant à l'alcôve.*) Madame, excusez-moi; mais toutes les chambres sont occupées... et il fait très froid dans ce corridor. (*Courtevoil ronfle fortement derrière les rideaux.*) Mâtin! elle a un bon creux! (*Apercevant le bras de Courtevoil qui pend en dehors des rideaux.*) Oh! sa main, sa jolie petite menotte!... (*Il se met à genoux et embrasse la main. Examinant le bras de Courtevoil.*) Ah! sapristi!... elle est tatouée!... Qu'est-ce que ça représente? Une grenade qui éclate au milieu d'un cœur! (*Remuant le bras.*) Et de l'autre côté!

COURTEVOIL, *dans les rideaux.* On ne va donc pas me laisser dormir, nom... d'un chien!...

JULES. Oh! le capitaine!

(*Il regagne vivement son lit et s'y blottit.*)

COURTEVOIL, *ouvrant ses rideaux et se mettant sur son séant.* J'ai le cauchemar... Tout à l'heure, j'ai rêvé que mon chien me léchait la main...

JULES, *à part.* Merci!

COURTEVOIL. Il fait trop chaud dans ce lit-là... la plume... les oreillers... Je vais faire un tour. (*Il saute en bas de son lit et se promène.*) Après ça, je n'avais pas le choix... l'auberge était pleine... quand j'ai demandé un lit, on m'a dit: Il n'y en a plus... J'ai répondu: Quand il n'y en a plus, il y en a encore... Je suis monté, j'ai poussé une porte... (*Montrant le lit aux rideaux*). Ce lit-là était vacant... je m'y suis concentré... Mais c'est trop chaud!... ce qu'il faut à l'homme pour dormir... c'est une planche, avec des trous pour laisser passer l'air!

JULES, *à part.* Comme pour les bouteilles!

COURTEVOIL, *apercevant le lit de Ginginet.* Tiens, en voilà un qui est vacant. (*Le palpant.*) Il est plus dur que l'autre; je vais permuter...

(*Il se met dans le lit de Ginginet.*)

JULES, *à part.* Est-ce qu'il va essayer tous les lits de la maison?

SCÈNE IV. LES MÊMES, CLÉMENCE.

CLÉMENCE, *entrant par le premier plan à gauche. Elle est habillée et tient un flacon d'éther à la main.* Jenny va mieux...

JULES, *à part.* Elle!

CLÉMENCE. Elle s'est trouvée indisposée au milieu de la nuit... Je lui ai fait respirer de l'éther... Ça n'a rien été... Je n'ai pas prévenu mon mari... A quoi bon l'inquiéter? (*Courtevoil ronfle.*) Oh comme il dort! Allons! couchons-nous! (*Elle se dirige vers l'alcôve.*)

JULES. Madame... un mot...

CLÉMENCE, *effrayée.* Vous, ici?... (*Réveillant Courtevoil.*) Monsieur Ginginet! monsieur Ginginet!

COURTEVOIL. Est-ce que ça ne va pas finir?

CLÉMENCE, *poussant un cri.* Ah! le capitaine!

(*Elle se sauve derrière les rideaux, qu'elle referme.*)

SCÈNE V. LES MÊMES, GINGINET.

GINGINET, *entrant du premier plan, à droite.* Je ne sais pas où est passée ma femme!

CLÉMENCE, *derrière les rideaux.* Je suis là, mon ami...

GINGINET, *ouvrant les rideaux de l'alcôve.* Comment!... et tout à l'heure c'était le capitaine... Madame, m'expliquerez-vous?...

(*Il la fait sortir des rideaux.*)

JULES. Pas de scène, monsieur Ginginet! madame est innocente!

GINGINET. Comment! vous êtes revenu, vous?

JULES. Oui... assez à temps pour disculper madame!

GINGINET. Rentrez dans vos draps! (*A sa femme.*) Ne regardez pas! (*Ouvrant son parapluie pour cacher Jules aux regards de Clémence.*) Viens... tu ne peux pas rester ici... Tu vas aller coucher chez Jenny... Ne regarde pas.

(*Il l'accompagne jusqu'à la porte avec son parapluie ouvert. Clémence sort à droite, premier plan.*)

SCÈNE VI. GINGINET, JULES, COURTEVOIL, puis LA BONNE.

GINGINET, *fermant son parapluie et à Jules.* Maintenant, monsieur, nous sommes seuls... vous allez m'expliquer. Hein! qu'est-ce?... (*Regardant son lit.*) Qui s'est fourré dans mon lit?... (*Courant à Courtevoil et le secouant sans le reconnaître.*) Monsieur!... monsieur!

COURTEVOIL, *se réveillant.* Mais mille millions...

GINGINET. Encore lui!

COURTEVOIL, *se levant.* Sacrebleu! il faut que ça finisse!

GINGINET. Quoi?

COURTEVOIL. J'ai mon affaire!

(*Il tire un pistolet de la poche de son caleçon.*)

GINGINET et JULES. Un pistolet!

COURTEVOIL. Écoutez-moi bien... Je vais dormir... et le premier qui me réveille, foi de Courtevoil! je lui casse la margoulette.

GINGINET et JULES. Comment?

COURTEVOIL. Allez, maintenant!

(*Il se couche, son pistolet à la main.*)

JULES, *bas à Ginginet.* C'est votre faute aussi... vous le secouez!

GINGINET. Je le secoue... pour quoi prend-il mon lit?

JULES. Pas si haut!

GINGINET. C'est juste! (*Très bas.*) Pourquoi prend-il mon lit?

LA BONNE, *entrant avec un paquet d'habits et des bottines. Très haut.* V'là vos habits!

GINGINET et JULES, *la faisant taire.* Chut!

LA BONNE. Quoi?

JULES. Parle tout bas.

GINGINET. Ote tes sabots.

LA BONNE, *bas, montrant Courtevoil.* Est-ce que l'autre est malade?

JULES. Oui ; ôte tes sabots!

(*Elle ôte ses sabots. Ginginet et Jules en prennent chacun un. La bonne dépose les habits sur une chaise.*)

GINGINET. Sans bruit! sans bruit!

LA BONNE, *bas.* Il faut vous dépêcher de vous habiller, l'omnibus va venir vous prendre dans un quart d'heure.

JULES. Très bien ; va-t'en! marche sur tes pointes...

LA BONNE. Et mes sabots?

GINGINET. Plus tard... quand nous partirons... Elle ferait un tapage dans le corridor!

(*La bonne sort sur la pointe des pieds.*)

JULES. Maintenant, habillons-nous...

GINGINET. Sans bruit! (*Poussant un grand cri.*) Ah! saprelotte!

JULES, *effrayé.* Taisez-vous donc! Êtes-vous bête de crier comme ça!

GINGINET. Si vous saviez ce qui m'arrive...

JULES. Quoi? Dites-le tout bas!

GINGINET. Ma sacoche est restée sous le traversin... et il dort dessus.

JULES. Eh bien?

GINGINET. Il y a dedans la dot de Jenny... cent cinquante mille francs!...

JULES, *s'oubliant et poussant un cri.* Saprelotte!

GINGINET, *se baissant vivement.* Taisez-vous donc!

JULES. Ça m'a échappé...

GINGINET. Vous comprenez que je n'ai pas envie de perdre cette somme.

JULES. Comme tuteur... ce serait d'une mauvaise gestion... Eh bien! tâchez de rattraper votre affaire... moi, je vais faire un tour dans le couloir.

GINGINET. Vous m'abandonnez!

JULES. Dame! (*Courtevoil ronfle.*) Attendez! J'ai un moyen... Quand un homme ronfle et qu'on ronfle avec lui... jamais il ne se réveille... Il s'agit de prendre la note.

GINGINET. Et ma sacoche...

JULES, *se mettant à ronfler à l'unisson avec Courtevoil.* Allez! Il n'y a pas de danger.

(*Tous deux s'approchent du lit avec précaution.*)

GINGINET, *fourrant sa main sous le traversin avec précaution.* Vous êtes bien sûr?

JULES, *à Ginginet.* Ronflez aussi!

(*Tous les trois se mettent à ronfler.*)

GINGINET, *amène le portefeuille et crie.* Je le tiens!...

JULES. Sapristi! vous allez nous faire fusiller.

GINGINET, *très bas.* Je le tiens!...

JULES. Habillons-nous et filons. (*Il essaye de mettre ses bottines.*)

GINGINET. *s'habillant.* Je vous prie de croire... que je n'ai pas envie de rester ici...

JULES. Mais ce n'est pas à moi, ces bottines-là!

GINGINET. On s'est trompé... Appelez la Bonne.

JULES, *à demi-voix.* La Bonne!

GINGINET. Plus bas...

JULES, *tout bas.* La Bonne!... Mais elle ne viendra pas... Je vais aller la chercher. (*A Ginginet, avant de sortir.*) Ne partez pas sans moi...

GINGINET. Soyez tranquille! (*A part.*) S'il croit que je tiens à l'attacher à ma personne.

JULES, *de la porte.* A quelle station descendez-vous?

GINGINET. Je ne sais pas!

JULES. C'est justement là que j'ai affaire.

(*Il sort à droite et ferme la porte très fort. Ginginet se baisse très effrayé.*)

SCÈNE VII. GINGINET, COURTEVOIL *endormi.*

GINGINET, *s'habillant.* Ah çà! est-ce qu'il va s'accrocher à nous jusqu'à la Saint-Sylvestre?... Évidemment, c'est pour ma femme... il l'a embrassée... dans le buffet... Si je pouvais lui faire manquer le train! (*Trouvant un pantalon sur une chaise.*) Son pantalon! si j'y faisais un petit accroc... (*Il tire dessus et le déchire.*) Ce n'est pas assez, il faut qu'on ne puisse pas le raccommoder avant le départ du train... élargissons... (*Il tire de nouveau sur le pantalon, qui se déchire en deux.*) Ah! saprelotte! j'ai trop tiré... il va s'en apercevoir. (*Examinant le pantalon et poussant un cri.*) Ah! mon Dieu! c'est le mien! (*Il regarde Courtevoil avec effroi, et répète tout bas.*) C'est le mien!... je me suis trompé... Comment faire? Bah! je vais prendre le sien... et lui laisser celui-là!...

COURTEVOIL, *rêvant.* Formez les faisceaux!

GINGINET *se sauve derrière les rideaux, et passe le pantalon.* Il est un peu juste... il n'a aucune ampleur, ce garçon-là... et ça veut plaire... Maintenant... mon habit... (*Tout en s'habillant.*) Tiens! je me rappelle que j'ai laissé aussi mon mouchoir sous le traversin... C'est ennuyeux, parce que ça décomplète la douzaine... (*S'approchant du lit.*) Voyons donc, si je pouvais...

COURTEVOIL, *rêvant.* Sentinelle, prenez garde à vous!

GINGINET. Non, je n'ose pas! Ah! bah, pour un mouchoir...

SCÈNE VIII. LES MÊMES, JULES.

JULES, *entrant, toujours en caleçon, avec des bottines à la main.* J'ai retrouvé mes bottines... On m'avait donné celles d'une dame.

GINGINET. Je vais devant pour faire préparer votre café.

JULES. Ah! c'est gentil.

GINGINET. L'aimez-vous fort?

JULES. Oui... avec beaucoup de crème.

GINGINET. Très bien... ne vous pressez pas... vous avez le temps. (*A part.*) En voilà un qui va manquer le train.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX. JULES, COURTEVOIL.

JULES, *seul.* Vite! mon pantalon! (*Il passe une jambe du pantalon qui est sur la chaise.*) J'ai bien juste le temps... Eh bien, et l'autre? Je suis pourtant venu avec deux jambes. (*Trouvant l'autre morceau.*) Voici la suite. Eh bien! ils ont une manière de brosser les pantalons dans ce pays-ci!

(*On entend la cloche du chemin de fer.*)

LA BONNE, *entrant en criant.* Messieurs, on part!

COURTEVOIL, *se réveillant au bruit.* Sacrebleu!

(*Il tire un coup de pistolet en l'air.*)

JULES, *se sauvant avec une jambe de pantalon.* Ah! au secours!

LA BONNE, *se sauvant en même temps de l'autre côté en poussant un grand cri.* Ah!...

COURTEVOIL, *s'agitant sur son lit.* Aux armes! aux armes!

ACTE CINQUIÈME

Intérieur du cabinet du chef de gare à Croupenbach. Portes latérales. Porte au fond ouvrant sur la voie. Table ; sur le bureau, à gauche, appareil de télégraphe électrique. Guichet dans la porte du deuxième plan à droite. Chaises.

SCÈNE I. COLOMBE, LE CHEF DE GARE.

COLOMBE *est assise sur sa malle, elle tient un grand parapluie rouge et pleure.* Hi! hi! hi! hi!

LE CHEF DE GARE, *à droite, assis à la table.* Comment, vous pleurez encore ?

COLOMBE. J'ai perdu mon maître, hi ! hi! hi! hi!

LE CHEF DE GARE, *à part.* Voilà dix heures qu'elle sanglote... assise sur sa malle ; impossible de la faire bouger de là. (*Haut.*) Voyons, ma fille, consolez-vous... Il se retrouvera, votre maître.

COLOMBE. Pourquoi qu'il n'est pas descendu à Croupenbach avec moi ?

LE CHEF DE GARE. Ça, je n'y comprends rien... Vous me dites qu'il est parti hier soir de Paris avec vous.

COLOMBE. Et madame... et mademoiselle... Seulement, comme j'étais incommodée... pour avoir fini le melon, ils m'ont fourrée dans le wagon des dames ; mais à la première station, toutes les dames ont passé dans le wagon des hommes... et je suis restée seule avec mon indisposition. Hi! hi!

LE CHEF DE GARE, *la faisant lever*! Allons, ne pleurez pas! Tenez, allez faire un tour, ça vous calmera.

(*Il passe au fond et place la malle au fond, côté gauche.*)

COLOMBE. Non, je ne m'en irai que quand vous m'aurez rendu mon maître. Hi! hi!

LE CHEF DE GARE, *à part.* Elle est insupportable. (*On entend la sonnerie du télégraphe électrique.*) Voilà une dépêche... Probablement des nouvelles.

COLOMBE. De mes bourgeois... Ousqu'ils sont ?

LE CHEF DE GARE, *avec indifférence.* Bien! un accident... Le train de six heures vient de dérailler à deux kilomètres d'ici.

COLOMBE. Ils ont débraillé! ah!

(*Elle geint.*)

LE CHEF DE GARE, *à son télégraphe.* Attendez donc! attendez donc! Nous allons savoir s'il y a quelqu'un de cassé. Personne n'est blessé...

COLOMBE. Dites donc... Vous ne pourriez pas me faire venir mon globe par votre mécanique?

LE CHEF DE GARE. Quel globe?

COLOMBE. Une cloche pour mettre sur la pendule ; je l'ai oubliée à Paris.

LE CHEF DE GARE. Où ça? (*Colombe baisse les yeux et ne répond pas.*) Dans quel endroit?

COLOMBE, *baissant les yeux.* Je ne peux pas le dire.

SCÈNE II. COLOMBE, LE CHEF DE GARE, GINGINET.

Ginginet entre par le fond avec une ombrelle rose ; il est ruisselant d'eau.

GINGINET, *se secouant.* Quel temps! ça tombe à verse!

COLOMBE, *l'apercevant et se jetant dans ses bras.* Ah! mon maître! mon bon maître!

GINGINET. Colombe! (*Cherchant à se dégager de son étreinte.*) Fiche-moi donc la paix! Voyons!... ce sont des bêtises, ça!

COLOMBE. Je vous ai cru mort! (*Pleurant.*) Je me disais : Qué malheur! une si bonne place!

GINGINET, *ému.* Brave fille! cours bien vite au-devant de ces dames... avec ton parapluie... Elles se sont mises à l'abri dans la cabane du cantonnier.

COLOMBE. Tout de suite! Je vas embrasser madame!

(*Elle ouvre son grand parapluie rouge et veut sortir par le fond, mais la porte est trop petite pour laisser passer le parapluie ouvert.*)

GINGINET, *la voyant.* Ferme donc ton parapluie, grande bécasse. (*Colombe ferme son parapluie et sort.*) Il n'y avait qu'une ombrelle... je l'ai prise... (*Haut.*) Monsieur le chef de gare, pouvez-vous me dire si ma voiture...

(*On entend la sonnerie du télégraphe.*)

LE CHEF DE GARE. Pardon... une dépêche... (*Allant au télégraphe.*) Arrêtez caissier... C'est la dixième que je reçois aujourd'hui.

GINGINET, *à part.* Mon Dieu! que ce pantalon me serre.

SCÈNE III. CLÉMENCE, LUCIEN, GINGINET, LE CHEF DE GARE, COLOMBE.

CLÉMENCE. Enfin, nous voici arrivés!

LUCIEN. Quelle pluie! quelle boue

JENNY. *I am not wet, I have my water-proof.* (Moi, je ne suis pas mouillée, j'ai mon water-proof.)

LE CHEF DE GARE, *à Ginginet.* Vos billets, s'il vous plaît?

GINGINET, *se fouillant.* Ah! c'est juste... Eh bien? eh bien?

TOUS. Quoi?

GINGINET. Je ne les ai pas, ils sont restés dans l'autre pantalon.

LE CHEF DE GARE, *à Ginginet.* Désolé, mais je suis obligé de vous en redemander le prix.

CLÉMENCE. Comment, payer deux fois ?

GINGINET. Mais c'est une énormité! quand je vous jure...

LE CHEF DE GARE, *indiquant une pancarte.* Voyez le règlement.

GINGINET. C'est bien malin! le règlement, c'est vous qui le faites, le règlement.

(*Il paye le chef de gare.*)

JENNY, *en anglais. I want some tea.* (Je veux du thé.)

GINGINET, *à Jenny.* Tu as retrouvé les billets ?

LUCIEN. Non, mademoiselle voudrait prendre le thé.

GINGINET. Ah! elle est insupportable! Dès qu'elle ouvre l'œil, c'est pour demander du thé! Colombe!

COLOMBE, *venant près de Ginginet.* Monsieur!...

GINGINET. Tu vas aller à l'hôtel en face et tu nous commanderas un fort fricandeau à l'oseille et un bondon pas trop fait.

COLOMBE. Oui, monsieur.

LUCIEN. Et le thé ?

GINGINET, *à Colombe.* Tu diras aussi qu'on lui prépare sa tisane, et tu enverras quelqu'un à la maison... (*se reprenant*) au château chercher la voiture.

LE CHEF DE GARE. En attendant, si ces dames veulent passer dans le salon d'attente... pour se sécher... je vais faire allumer du feu.

CLÉMENCE. Volontiers!

LUCIEN. Moi je vais m'occuper de nos bagages.

LE CHEF DE GARE, *à Lucien.* La salle des bagages est ici.

(*Il indique la porte à gauche. Ginginet, Clémence, Jenny et le chef de gare entrent à droite et Lucien à gauche.*)

SCÈNE IV. COLOMBE, TAPIOU, puis LE CHEF DE GARE.

COLOMBE, *seule.* Il m'a dit un fricandeau à l'oseille et un bondon pas trop fait... pas trop fait, ou pas trop frais?...

TAPIOU, *entrant, costume de paysan.* Pardon, monsieur le chef de gare, pourriez-vous me dire quand part le train pour Paris ?

COLOMBE. Vous!... ah!...

(*Elle met la main sur son cœur.*)

TAPIOU, *à part.* La petite femme de chambre.

(*Il met aussi la main sur son cœur.*)

COLOMBE. Comment que vous voilà ici ?

TAPIOU. C'est la destinée! On m'a flanqué ce matin à la porte du chemin de fer.

COLOMBE, *se rapprochant avec intérêt.* Ah! vous êtes dans le malheur ?

TAPIOU. J'ai décroché intempestivement des wagons qui contenaient un bœuf et des voyageurs... Pour les voyageurs on n'a trop rien dit, mais le bœuf, on ne l'a pas digéré. Le propriétaire a dit :

C'est pas tout ça, mon bœuf a manqué le marché... donnez-moi 800 francs.

COLOMBE. Ça devait être une belle bête!

TAPIOU. Pas mal... mais il y a mieux. (*Galamment.*) Sans aller chercher bien loin.

COLOMBE, *minaudant.* Ah! moqueur!

TAPIOU. Et vous, mamzelle! êtes-vous remise de votre indisposition?

COLOMBE, *baissant les yeux et un peu confuse.* Merci... ça va mieux.

TAPIOU. Je ne sais pas d'où que vous souffriez, mais ça me correspondait là au cœur.

COLOMBE. Vous avez donc quelque chose pour moi, monsieur Tapiou?

TAPIOU. Ah! vous le savez bien.

COLOMBE. Non!

TAPIOU. Si! un amoureux, c'est comme un homme qui est pochard... ça ne peut pas se cacher. (*Lui prenant la taille.*) Vous m'inspirez de la mélancolie.

COLOMBE, *elle passe devant lui.* Non... laissez-moi!

TAPIOU. Puisque vous n'avez pas votre globe.

COLOMBE, *s'éloignant.* Faut que j'aille commander le déjeuner des bourgeois.

TAPIOU. Vous me plantez là...

COLOMBE. C'est à l'auberge en face... Monsieur Tapiou, vous m'avez fait à Paris la politesse d'un verre de vin, si j'étais susceptible de vous le rendre...

TAPIOU. Vous?

COLOMBE, *avec coquetterie.* Vous avez peut-être peur de vous trouver en mauvaise compagnie?

TAPIOU. Oh! non! quoique je ne sois point habitué à me laisser régaler par les femmes, j'accepte parce que j'ai soif et que je n'ai pas le sou... mais à une condition...

COLOMBE. Laquelle?

TAPIOU. Vous me laisserez vous dérober un baiser...

COLOMBE. Ah! quand vous avez une idée, vous autres hommes! on peut dire que vous êtes sciant. (*Tendant la joue.*) Allons! dépêchez-vous!

(*Tapiou l'embrasse. Le chef de gare paraît au fond.*)

LE CHEF DE GARE. Eh bien, qu'est-ce que vous faites là?

COLOMBE, *à part.* Oh! compromise!

LE CHEF DE GARE. Est-ce qu'on s'embrasse dans les salles d'attente?

TAPIOU. Je demande l'heure du train de Paris.

LE CHEF DE GARE. Allons, sortez.

(*Il pousse Tapiou et Colombe vers la porte de sortie.*)

TAPIOU. Ne poussez pas! ne poussez pas! poussez-moi, si vous voulez, mais, elle! ne la poussez pas... elle!...

(*Il sort avec Colombe, par le deuxième plan, à gauche.*)

SCÈNE V. LE CHEF DE GARE, BERNARDON, JULES *avec un pantalon rouge d'uniforme garni de cuir par le bas.*

BERNARDON, *entrant par le fond; à la cantonade.* Mais viens donc, tu ne marches pas!

JULES, *entrant*. Si vous croyez que c'est amusant de voyager dans une locomotive avec un pantalon de cavalerie... je suis éreinté.

(*Il s'assoit.*)

BERNARDON. Ah! monsieur le chef de gare!

LE CHEF DE GARE. Monsieur Bernardon.

BERNARDON. L'avez-vous arrêté... mon caissier? Un petit avec des yeux bleus et des moustaches blondes.

LE CHEF DE GARE. Attendez donc, des moustaches blondes... je crois que j'ai ça dans la salle des bagages.

BERNARDON. Soyons prudents... Pourrai-je le voir sans être vu?...

LE CHEF DE GARE. Très facilement; mon guichet donne dans le magasin. (*Il désigne un petit guichet placé dans la porte de droite.*) Le voilà.

BERNARDON, *l'arrêtant.* C'est lui! mais nous n'avons pas le droit de l'arrêter sans être assisté de l'autorité... Je cours chez le maire pour qu'il vienne me prêter main-forte. (*Au chef de gare.*) Vous, vous me répondez du prisonnier sur votre place. (*A Jules.*) Toi, attends-moi.

(*Il sort vivement par la porte du fond*).

LE CHEF DE GARE. Sur ma place! Je vais recommander aux employés de faire bonne garde.

(*Il sort au fond.*)

SCÈNE VI, JULES, GINGINET, puis CLÉMENCE.

JULES, *se levant.* Il faut pourtant que je trouve à changer de pantalon, je ne peux pas papillonner plus longtemps dans cette tenue... il n'y en avait pas d'autre là-bas... je l'ai acheté à un fripier, il n'avait que ça ou des culottes courtes.

GINGINET, *entrant par la gauche, à la cantonade.* Oui, du thé... c'est convenu... Est-elle ratissante avec son thé!...

JULES. Tiens! mon pantalon!

GINGINET. Vous ici! m'expliquerez-vous, monsieur, les poursuites que vous exercez depuis deux jours contre ma famille?

JULES. Volontiers.

CLÉMENCE, *entrant de la gauche.* Mon ami! (*Elle s'arrête en voyant Jules.*) Lui!

JULES, *à part.* Elle! (*Haut.*) Je vais m'expliquer devant madame. (*A Clémence.*) Veuillez approcher, madame.

CLÉMENCE, *à part.* Quel singulier pantalon!

JULES, *avec chaleur à Clémence.* Eh bien! oui... je l'avoue... la première fois que je vous ai vue, ma-

dame, je me suis senti ému, troublé, subjugué, embrasé... Tant de grâces... tant de charmes!

GINGINET. Mais, monsieur!

JULES. Je m'explique: je puis le dire avec orgueil, mes aspirations étaient chastes et pures... Je vous croyais demoiselle.

GINGINET et CLÉMENCE. Hein?

JULES. Je prenais monsieur pour votre papa ; on peut s'y tromper.

GINGINET. Oui, ça m'est déjà arrivé.

JULES, *à Clémence.* Je comptais lui demander votre main ; mais maintenant... maintenant que la vérité s'est fait jour... Madame n'est pas libre.

GINGINET. Eh bien?

JULES, *lui prenant la main.* Rassurez-vous, Ginginet... je suis un honnête homme ; je ne trempe pas dans l'adultère, moi!

GINGINET, *lui serrant énergiquement la main.* Bien!

JULES. Je ne suis pas de ceux qui foulent aux pieds le foyer de la famille.

GINGINET, *de même.* Bien!

JULES. J'ai une mère, des sœurs, deux tantes, trois cousines, et un oncle qui est professeur de grec.

GINGINET. Bien!

JULES, *s'attendrissant.* Et jamais un mot d'amour ne sortira de mes lèvres.

(*Il envoie un baiser à Clémence.*)

GINGINET, *à Clémence.* Allons, c'est un honnête homme.

CLÉMENCE, *froidement.* Certainement.

JULES, *jouant l'émotion.* J'en souffrirai, j'en mourrai peut-être!

GINGINET, *ému.* Non!

JULES. Si!

GINGINET, *à part.* Pauvre garçon!

JULES, *pleurant.* Mais j'en mourrai du moins avec la satisfaction du devoir accompli!

GINGINET, *le fortifiant.* Voyons! du courage, sacrebleu! Tout n'est pas perdu, et qui sait?... plus tard...

CLÉMENCE, *vivement.* Quoi... plus tard?

GINGINET. Non!... ce n'est pas cela que je voulais dire... l'émotion... (*Prenant la main de Jules.*) Jules, laissez-moi vous appeler Jules! Jules, vous êtes un galant homme... et croyez que si ça dépendait de moi... Mais vous lutterez... vous combattrez, vous... (*Changeant d'idée et de ton.*) N'avez-vous pas trouvé mes billets de chemin de fer dans mon pantalon?

JULES. Je ne me serais pas permis de fouiller dans vos poches.

GINGINET, *à part.* Très délicat! très délicat!... (*Haut, à sa femme.*) Maintenant, Clémence, tu peux lui donner la main, c'est un frère!

JULES, *tendant la main à Clémence.* Oh! oui.

CLÉMENCE. Inutile! je ne puis qu'applaudir à ces sentiments... inattendus, et si jamais monsieur venait à les oublier, je saurai les lui rappeler.

GINGINET, *à part.* Ah! sceptique!

JULES, *à part.* Comment! elle a pris au sérieux... Est-elle bête!

COLOMBE, *entrant.* Monsieur, le fricandeau est prêt.

GINGINET. Très bien! Où est ma nièce? (*Allant à la porte de gauche.*) Jenny!

(*Il sort un instant, Clémence remonte causer avec Colombe.*)

JULES, *à part, tirant son carnet de sa poche.* Détrompons-la bien vite! (*Écrivant.*) Ne croyez pas un mot de ce que je viens de dire, c'était pour détourner les soupçons de votre mari. Je vous aime toujours.

JENNY, *entrant, à Ginginet. What, uncle?* (Quoi, mon oncle?)

GINGINET. Le fricandeau est prêt... Ah! elle ne comprend pas ; parlons-lui anglais. (*A Jenny.*) Beefsteak, rosbeef-macaroni.

JENNY, *sautant de joie et passant à l'extrême droite. Oh! yes!* macaroni!

JULES, *à part, montrant le billet.* Comment le lui faire parvenir? (*Agitant son billet pour le faire voir à madame Ginginet.*) Madame! madame!

(*Mouvement du mari, Jules cache le billet derrière son dos.*)

JENNY, *s'en emparant. Oh thank you.* (Oh! merci!)

JULES. Mademoiselle!

JENNY, *en anglais. You are a very kind gentleman, and I am much obliged to you.* (Vous êtes un gentleman bien complaisant, et je vous suis très reconnaissante.)

(*Elle enroule sa laine autour du billet*).

JULES, *à part.* Après ça, personne n'ira la chercher là!

SCÈNE VII. LES MÊMES, BERNARDON

BERNARDON, *entrant vivement du fond.* Le maire est absent! (*A Ginginet*) Monsieur, vous êtes conseiller municipal?

GINGINET. Oui, monsieur.

BERNARDON. Je vous requiers de me prêter main-forte pour appréhender un caissier infidèle.

TOUS. Comment?

GINGINET. Où est-il?

(*Lucien paraît à droite.*)

BERNARDON, *le désignant.* Le voilà!

TOUS. Monsieur Lucien!

BERNARDON, *le prenant au collet.* Misérable! qu'as-tu fait de mes cent cinquante mille francs?

LUCIEN. Oh! mais ne me touchez pas!... Je les ai déposés chez votre banquier!

BERNARDON. C'est faux! Si vous les avez déposés, vous devez avoir un reçu.

LUCIEN. Certainement.

GINGINET. Montrez-le! (*A Bernardon.*) On va vous le montrer.

LUCIEN, *tirant son portefeuille.* Il est là dans mon portefeuille. (*Le feuilletant dans tous les sens.*) Eh bien! eh bien!

TOUS. Quoi?

LUCIEN. Je ne le trouve pas.

BERNARDON. Parbleu!

LUCIEN, *se fouillant.* C'est qu'il n'y a pas à dire, pendant le voyage

je n'ai tiré aucun papier de ma poche.

JENNY. *Shall we soon take tea ?* (Va-t-on bientôt prendre le thé ?)

LUCIEN, *l'apercevant et poussant un cri.* Ah!

TOUS. Quoi donc ?

LUCIEN. Miss Jenny! Je le lui ai donné pour sa laine. (*A Jenny.*) *paper ! Paper !*

JENNY. *What ?* (Quoi ?)

GINGINET, *passant à Jenny.* Oui, je me souviens... à la gare de Paris ; je vais lui expliquer... (*A Jenny.*) *Piper shall to be, or not to be,* petite cruche.

JENNY. *But what?* (Mais quoi ?)

GINGINET. Ah! son sac à ouvrage ?

(*Il l'arrache des mains de Jenny.*)

JENNY, *voulant le reprendre. This bag is mine.* (Ce sac est à moi.)

GINGINET. *Blaguis mine* tant que tu voudras. Il s'agit de l'honneur d'un homme, sacrebleu!

(*Clémence emmène Jenny à l'extrême gauche.*)

LUCIEN. Vite! le peloton de laine!

GINGINET, *renversant le sac sur la table.* Il y en a cinq.

LUCIEN. Lequel ?

GINGINET. Il faut les éventrer tous les cinq.

LUCIEN. Chacun le sien... ça ira plus vite. (*Chacun des personnages, excepté Jenny, prend un peloton et se met à le dévider*).

JULES, *à part.* Sapristi! il va trouver mon billet! Si je tombe dessus... je le mange!

JENNY, *furieuse, cherchant à reprendre ses pelotons. I want my wool... give me back my wool !* (Je veux ma laine, rendez-moi ma laine!)

GINGINET. Toi, fiche-nous la paix ; il s'agit de l'honneur...

(*Tous se mettent à dévider les pelotons.*)

LUCIEN, *qui a dévidé son peloton, montrant un papier.* Ah! le voilà! (*Lisant.*) « Messieurs, l'homme éminent que je viens représenter et dont nous pleurons l'absence... »

BERNARDON. Hein ? mon discours!

JULES. Ah! saprelotte!

BERNARDON, *à Jules.* M'expliquerez-vous, monsieur?

CLÉMENCE, *qui a dévidé.* Ah! le voilà!

JULES, *bas à Clémence.* Mangez-le!

CLÉMENCE, *lisant.* « Mademoiselle Potin, nourrice, tous les deux ans, à Bischeviller. »

GINGINET. Nom d'une bobinette! l'adresse de la nourrice!

CLÉMENCE. Et de votre écriture, monsieur!

JULES, *à Clémence.* C'est infâme!

CLÉMENCE. Monsieur, je vous donne ma parole d'honnête femme que vous ne le porterez pas en paradis...

JULES, *à part.* Oh! peu importe l'endroit, pourvu qu'il le porte.

GINGINET, *finissant son peloton.* Voilà le reçu! je l'ai !

LUCIEN. Enfin!

GINGINET, *lisant.* « Ne croyez pas un mot de ce que je viens de vous dire. »

JULES, *à part.* V'lan! ça y est!

GINGINET, *continuant à lire.* « C'était pour détourner les soupçons de votre mari... je vous aime toujours. »

CLÉMENCE, *à Jules.* Monsieur, vous m'avez perdue!...

JULES, *bas à Clémence.* Êtes-vous femme à fuir en Amérique?

GINGINET, *après s'être recueilli.* Mais ce n'est pas un reçu, ça!

JULES, *étonné.* Ah! bah!

GINGINET, *à Jules.* Eh bien! et vous? votre peloton?

JULES. Voilà! voilà! (*A part.*) Au fait, il n'y a plus de danger! (*Trouvant un papier et lisant.*) « Reçu de monsieur Lucien Faillard... »

LUCIEN, *avec joie.* Le reçu! Le reçu! (*Il danse de joie et embrasse Ginginet.*) Non! pas vous, mademoiselle!

(*Il embrasse Jenny, qui se débat.*)

JULES, *dansant aussi.* Quel bonheur! le reçu! le reçu!

(*Il embrasse Clémence*).

GINGINET. Mais monsieur...

JULES. C'est comme frère...

BERNARDON, *examinant le reçu.* Le voilà bien!... Qu'est-ce que me chantait donc Marécat!... (*Lisant.*) « Reçu de Monsieur Lucien Faillard la somme de cent cinquante mille francs, pour être versés au compte de monsieur Ginginet. » (*Parlé.*) Comment! Ginginet?

GINGINET, *prenant le reçu.* A mon nom !

LUCIEN. Ah! j'y suis! comme au chemin de fer... pour mon bordereau. (*A Ginginet.*) Votre bête de nom ne me sort pas de la tête.

GINGINET, *à Bernardon.* Rassurez-vous, je ne serai pas moins scrupuleux que monsieur Lucien... je pourrais garder cette somme, qui m'est légitimement acquise, puisqu'elle a été versée en mon nom.

BERNARDON. Ah! permettez.

GINGINET. Pas de discussions! je ne les aime pas. Raplapla! l'honneur et la position que j'occupe dans ce département me dictent mon devoir... Une plume!

LUCIEN et TOUS. Que va-t-il faire?

BERNARDON, *lui donnant une plume.* Voici!

GINGINET, *écrivant.* Passé à l'ordre de monsieur Bernardon, et je signe d'une main ferme!

TOUS. Ah! très bien!

JULES. Ce n'est pas un voleur.

SCÈNE VIII. LES MÊMES, COLOMBE.

COLOMBE, *entrant.* Monsieur, votre voiture vient d'arriver.

(*Lucien et Jenny remontent et passent à droite.*)

JULES, *à Ginginet.* Je ne vous verrai donc plus qu'à Paris.

GINGINET, *à part.* Pauvre garçon! il est excellent, ce jeune homme. (*Bas à Clémence.*) Dis donc,

j'ai envie de l'inviter à la noce... qu'est-ce que tu en penses?

CLÉMENCE, *hésitant un peu.* Dame! ce jeune homme paraît appartenir à une bonne famille...

GINGINET. Et puis il a du cœur... c'est un frère! (*A Jules.*) Vous venez avec nous... je vous emmène.

JULES. Ah! diable! c'est que j'ai une affaire qui me rappelle... Quelle date sommes-nous?

GINGINET. Le dix mai.

LUCIEN. Il faudra que je sois sans faute à Paris... le douze octobre.

GINGINET, *à part.* Cinq mois! je suis fâché de l'avoir invité. (*Haut.*) Lucien, offrez votre bras à Jenny.

LUCIEN. Volontiers. (*Tirant son Guide et lisant à la dérobée.*) Pour monter en voiture avec une dame. (*En anglais.*) *Will you allow me, madam, to offer you my arm, and take you to your post chaise?*

JENNY, *tirant aussi un Guide de sa poche et lisant en français. A part.*) Pour monter en voiture avec un monsieur. (*A Lucien, en français.*) Je vous rends mille grâces, et je suis votre humble servante.

GINGINET, *l'embrassant avec effusion.* Enfin, j'ai fini par lui apprendre le français ; nous nous comprendrons, je pourrai lui faire recoudre mes boutons. En voiture! en voiture!

CHŒUR

Sans retard et sans nul murmure,
Partons tous ainsi que l'éclair ;
Mais pour cette fois, en voiture,
Et non pas en chemin de fer.

Le Prix Martin

Comédie en trois actes

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 5 février 1876.

Collaborateur M. Émile Augier.

Personnages	*Acteurs qui ont créé les rôles.*
FERDINAND MARTIN.	*MM. Geoffroy.*
HERNANDEZ MARTINEZ.	*Brasseur.*
AGÉNOR MONTGOMMIER.	*Gil-Pérès.*
EDMOND BARTAVELLE.	*Ch. Numa.*
PIONCEUX, domestique de Martin.	*Lassouche.*
LOISA, femme de Martin.	*Mmes M. Magnier.*
BATHILDE BARTAVELLE.	*Eug. Lemercier.*
GROOSBACK, servante d'auberge.	*Raymonde.*

Le premier acte à Paris, chez Martin. Le deuxième à Chamonix, et le troisième à la Handeck.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un petit salon bourgeoisement meublé. Au premier plan, à droite, une cheminée avec glace. Au deuxième plan, une porte. Au deuxième plan, à gauche, une porte. Portes dans les pans coupés. Portes d'entrée au fond. A droite, un canapé. Un petit guéridon près de la cheminée. A gauche, une table de jeu avec des cartes. Fauteuils, chaises, etc...

SCÈNE I. MARTIN, AGÉNOR et PIONCEUX.

Au lever du rideau, Martin et Agenor sont assis devant la table de jeu. Pionceux est debout derrière son maître et le conseille.

AGÉNOR. A qui de faire ?

MARTIN. A toi, capitaine. (*Pendant qu'Agénor donne.*) Quel beau jeu que le bésigue !

AGÉNOR. C'est attachant et ça n'absorbe pas.

MARTIN. On peut causer... on s'arrête... on repart... c'est une voiture à volonté... Avec le bésigue, nous tuons agréablement trois heures par jour, l'un dans l'autre.

AGÉNOR. Oui, mais ça fait bisquer ta femme.

MARTIN. Oh bien, qu'elle bisque ! si je m'abstenais de tout ce qui la fait bisquer, je ne ferais plus rien de rien !... c'est un dragon de vertu, ma femme, il faut lui rendre justice, un vrai dragon !... Eh bien, il y a des jours, ma parole, où je porte envie aux maris trompés... On les dorlote, ceux-là !... Tu as raison de rester garçon.

PIONCEUX, *qui s'est assis derrière Martin.* Êtes-vous bête !

MARTIN. Comment, je suis bête ?

PIONCEUX, *indiquant.* Quarante de bésigue.

MARTIN. C'est vrai, je ne le voyais pas. (*Se retournant tout à coup.*) Mais je vous prie, monsieur Pionceux, de surveiller vos expressions.

PIONCEUX, *se levant et rangeant son siège.* Bah ! devant le capitaine !

MARTIN. Soit! mais ça pourrait t'échapper devant des étrangers et tout le monde n'est pas forcé de savoir que tu es mon frère de lait.

PIONCEUX. Vous ne vous vantez pas de notre parenté, je le sais bien... un domestique !...

MARTIN. Tu m'ennuies, imbécile!... Va nous chercher de la bière.

PIONCEUX, *sortant à part.* Les parents pauvres... voilà !

(*Il sort par le fond.*)

AGÉNOR. Quand vous êtes seuls, il te tutoie ?

MARTIN. Jamais! Je ne le souffrirais pas.

AGÉNOR, *comptant et étalant son jeu.* J'ai gagné! soixante de femmes.

MARTIN. Ça ne m'étonne pas, tu as toujours été le favori des dames.

AGÉNOR. Pas tant qu'on le croit.

MARTIN. Voyons, entre nous, combien en as-tu eu ?

AGÉNOR. Est-ce que je sais !

MARTIN. Innombrables!... tu l'avoues!... Moi, j'en ai eu onze... je n'ai jamais pu aller jusqu'à la douzaine!... Quelle drôle de chose que la vie! il y a des hommes qui ont toutes les femmes, tandis que les autres... Mais comment t'y prenais-tu ? Car enfin tu n'es pas plus beau que moi.

AGÉNOR. Plus mince... beaucoup plus mince... et puis le prestige de l'épaulette !

MARTIN. Et d'un beau nom! c'est quelque chose! Agénor Montgommier!... en déplaçant une lettre ça fait Montgommeri! grande maison! tandis que, moi, je m'appelle Ferdinand Martin, petite enseigne... Dire que, si ma famille n'avait pas quitté le Guatemala, je m'appellerais Hernandez Martinez comme mon cousin... voilà un nom à femmes! et que, si j'avais su monter à cheval, j'aurais pu être comme toi dans l'état-major de la garde nationale... quand il y en avait une... Pas de chance !

AGÉNOR. Tu perds onze cents points.

MARTIN. Pas de chance! Soufflons un peu.

(*Pionceux entre et pose la bière et les verres sur la table.*)

PIONCEUX. Voici la bière ; mais vous avez bien tort d'en boire, gros comme vous êtes.

MARTIN. Veux-tu me laisser tranquille, toi!

PIONCEUX. Ça me fait mal de voir détériorer le nourrisson de ma mère.

MARTIN, *se levant.* Je n'engraisse plus... j'ai fait mon effet.

PIONCEUX. Je t'en fiche ! vos pantalons me deviennent deux fois trop larges.

(*Il montre son pantalon.*)

MARTIN. Veux-tu t'en aller, animal!...

PIONCEUX, *sortant par le fond.* Les riches ne tolèrent pas la vérité.

AGÉNOR, *qui a versé la bière, se levant et en présentant un verre à Martin.* Qu'est-ce que je te disais! il t'a tutoyé.

MARTIN, *prenant le verre.* Si je le croyais !

AGÉNOR. Il t'a dit : « Je t'en fiche! »

MARTIN. Oh! ça, c'est une locution... dont on peut se servir envers un supérieur... C'est comme *Je t'en souhaite...* ou *Je t'en ratisse...* A ta santé, mon vieux !... à tes maîtresses!...

(*Ils trinquent.*)

AGÉNOR. Aux tiennes!

(*Ils boivent.*)

MARTIN. Tu as dû avoir pas mal de femmes mariées, hein?

AGÉNOR. On en a toujours trop.

MARTIN. Bandit! moi, je n'en ai eu qu'une... la mienne... c'est le regret de ma vie... Oh! l'adultère! l'adultère, c'est-à-dire la volupté assaisonnée de crime! Comprends-tu le crime, Agénor? moi, je le comprends! il y a des jours où je sens en moi l'étoffe d'un grand criminel!

(*Il va poser son verre sur la table.*)

AGÉNOR. Tais-toi donc! tu es le meilleur des hommes.

(*Même jeu.*)

MARTIN, *descendant à gauche.* Ne crois pas ça! j'ai du sang espagnol dans les veines! *Caramba!* comme dit mon cousin!... et puis ça passe... mais il y a tout de même un fond de regrets.

AGÉNOR. Console-toi, va! les femmes mariées, c'est amusant de loin ; mais, à l'user, c'est la scie des scies!...

MARTIN. Quand tu me persuaderas ça...

AGÉNOR. Dans les commencements, je ne dis pas... il y a de bons quarts d'heure.

MARTIN. Je crois bien... la femme d'un autre!

AGÉNOR. Oui, mais l'autre a parfois des vengeances...

MARTIN. Oui... le sire de Vergy, qui fait manger à son épouse le cœur de son amant... Ça c'est pénible... mais ça ne t'est jamais arrivé?

AGÉNOR. Il y a plus pénible encore.

MARTIN. Fulbert?

AGÉNOR. Oh! non! mais je ne sais pas si au choix...

MARTIN. Le reste est donc bien terrible?

AGÉNOR. Mon Dieu, ça n'a l'air de rien... As-tu vu aux Français *le Supplice d'une femme?*

MARTIN. Oui, une femme qui n'aime plus son amant et qui se remet à aimer son mari.

AGÉNOR. Retourne la chose et tu as le supplice d'un homme : (*Allant à la cheminée.*) Un amant qui se met à aimer le mari et à ne plus aimer la femme.

MARTIN. Que c'est bête! il n'a qu'à la lâcher.

AGÉNOR. Si tu crois que c'est facile, de lâcher une femme romanesque!

MARTIN. Ça ne m'a jamais gêné.

AGÉNOR. Comment t'y prenais-tu?

MARTIN. Très simplement. Je portais alors un léger gazon, car j'étais déjà chauve ; au moment le plus... lyrique, j'ôtais ma perruque, la petite me flanquait à la porte en m'appelant. « Vieux déplumé!... » et bonsoir!... libéré!...

AGÉNOR, *devant la cheminée.* Mais je ne porte pas perruque, moi!

MARTIN. Non, mais tu te teins.

AGÉNOR. Je t'assure...

MARTIN. Farceur! tu t'es encore donné une couche ce matin.

AGÉNOR. Jamais!... un peu de pommade peut-être.

MARTIN. Eh bien, renonce à cette pommade-là et tu verras si on se cramponne.

AGÉNOR, *à part.* C'est une idée!

MARTIN. Encore une partie.

AGÉNOR. Ça va.

(*Ils se rasseyent à la table.*)

PIONCEUX, *entrant du fond une lettre à la main.* Une lettre qu'apporte un commissionnaire. Pas de réponse.

MARTIN. L'écriture de mon cousin Hernandez. (*Après avoir lu.*) Il vient dîner avec nous. Tu mettras son couvert, Pionceux.

PIONCEUX. Encore! il n'y a pas de bon sens de l'avoir comme ça tous les jours.

MARTIN. Si je ne peux plus recevoir ma famille!

PIONCEUX. Pas tous les jours, saprelotte!

MARTIN. Est-ce toi qui payes?

PIONCEUX. Non, mais c'est moi qui nettoie l'argenterie, et ce monsieur change de fourchette à chaque plat. Les sauvages, ça devrait manger avec les doigts!

MARTIN. C'est un grand seigneur, ce sauvage-là, monsieur Pionceux!... Je suis fier d'être de sa race, et je vous prie d'être avec lui de la plus obséquieuse politesse... dans votre intérêt même, car je vous préviens que sa botte est un peu nerveuse.

PIONCEUX. Et ce n'est pas vous qui me défendriez... Je ne suis pas de votre race.

MARTIN. Tu n'es d'aucune race, idiot! fiche-moi le camp.

PIONCEUX. Bien, bien! reniez-moi! reniez le sein qui nous a nourris!

(*Il sort par le fond en emportant le plateau de la bière.*)

MARTIN. Cette brute-là me rendra fou! (*Pendant qu'Agénor donne les cartes.*) Tu dînes avec nous ce soir?

AGÉNOR, *sèchement.* Non.

MARTIN. Pourquoi non?

AGÉNOR. Tu n'as pas besoin de moi... Tu as ton fameux cousin.

MARTIN. Ça t'offusque, que je l'invite?

AGÉNOR. Moi? Pas du tout. Qu'est-ce que ça me fait? Adopte-le, ton cousin? Tu es bien libre!

MARTIN. Agénor, tu me fais de la peine.

AGÉNOR. Tu lâches les vieux amis pour les nouveaux, c'est naturel! Tout nouveau, tout beau!

MARTIN. Agénor, vous êtes injuste.

AGÉNOR. Tiens, veux-tu que je te dise? il te fait poser, ton cacique ; il te pousse des blagues grosses comme des maisons.

MARTIN. Lesquelles?

AGÉNOR. Tu crois, par exemple, qu'il a épousé une reine?

MARTIN. Une reine des Peaux-Rouges, j'en suis sûr. J'en ai la preuve... J'ai vu le serpent!

AGÉNOR. Quel serpent?

MARTIN. Le serpent qu'il porte tatoué sur sa poitrine et qui est le symbole de la royauté chez les Chichimèques.

AGÉNOR. Les Chichimèques? Tu crois aux Chichimèques, toi?

MARTIN. C'est une tribu d'Indiens dans l'Amérique centrale... Consulte Malte-Brun.

AGÉNOR. Bêta, va!

MARTIN. Si tu ne crois plus à la géographie!

AGÉNOR. Tiens, Ferdinand, tu n'as qu'un défaut, mais, sacrebleu! tu l'as!

MARTIN. Lequel, s'il vous plaît?

AGÉNOR. La gloriole.

MARTIN, *blessé.* La gloriole, moi?... Tenez, jouons, monsieur, jouons.

SCÈNE II. LES MÊMES, LOÏSA, puis PIONCEUX.

LOÏSA, *entrant par le pan coupé de droite.* Comment! vous voilà encore avec votre bésigue?

MARTIN. Nous finissons.

LOÏSA. Non! c'est insupportable! depuis le matin jusqu'au soir! (*Brouillant les cartes.*) Tiens! Tiens!

MARTIN. J'avais cent d'as.

(*Il se lève.*)

LOÏSA, *à part.* Comment le renvoyer? (*Haut à Martin.*) Vous oubliez que vous devez aller toucher aujourd'hui vos coupons au Crédit foncier.

MARTIN. C'est juste... On a jusqu'à trois heures... J'y vais. (*Il remonte puis redescend.*) Je t'annonce que M. Agénor refuse de dîner avec nous.

LOÏSA. Comment?

MARTIN. Monsieur prétend que, si nous invitons notre cousin Hernandez, c'est par gloriole!

AGÉNOR, *debout.* Non, j'accepte, là... J'accepte!

MARTIN, *lui tendant la main.* Capricieux! Tu m'as fait de la peine.

PIONCEUX, *entrant du fond.* Madame, c'est une visite... M. et Mme Bartavelle.

LOÏSA, *à part.* Ils prennent bien leur temps! (*Haut à Pionceux.*) Rangez cette table.

(*Pionceux range la table de jeu contre le mur à gauche.*)

AGÉNOR. Les Bartavelle? Je file.

LOÏSA, *bas, l'arrêtant.* Restez. J'ai à vous parler.

AGÉNOR, *à part.* Une explication? J'aime mieux cela.

MARTIN. Ils sont mariés depuis trois jours... ils font sans doute leurs visites de noces.

AGÉNOR. Parbleu! Je les ai déjà rencontrés hier dans l'excercice de leurs fonctions. La petite, que ça ennuie, ne faisait qu'agiter son mouchoir pour donner le signal du départ.

LOÏSA, *à part.* Tant mieux, ils ne resteront pas longtemps. (*Haut, à Pionceux.*) Allons, faites entrer...

PIONCEUX, *gravement.* M. et Mme Bartavelle!

SCÈNE III. LES MÊMES, EDMOND, BATHILDE.

EDMOND, *entrant avec Bathilde, et saluant.* Madame... messieurs... permettez-moi de vous présenter ma femme.

(*Pionceux sort.*)

LOÏSA. Madame. (*Elle fait asseoir Bathilde près d'elle, sur le canapé. Tout le monde s'assoit.*) Vous faites déjà vos visites?

BATHILDE. Mon Dieu oui... maman m'a dit : « Il faut vous en débarrasser tout de suite. »

EDMOND. D'autant plus que nous partons ce soir. J'ai une botte de cartes avec P. P. C... pour prendre congé.

LOÏSA. Et, quand vous ne rencontrez personne... vous dites : « Une de moins!... »

BATHILDE. Autant de gagné!

EDMOND, *toussant pour l'avertir.* Hum! hum! (*Haut, gracieusement.*) Nous ne disons pas cela partout.

BATHILDE. Oh! presque!

MARTIN, *à part.* Elle est charmante! un peu bébête! (*Haut.*) Et où allez-vous passer votre lune de miel?

EDMOND. En Suisse. Je viens d'acheter le Guide.

(*Bathilde agite son mouchoir.*)

AGÉNOR, *à part.* Le mouchoir! déjà!...

LOÏSA. Quelle partie de la Suisse comptez-vous visiter?

BATHILDE. Oh! je ne sais pas, moi, il faut demander ça à Edmond.

EDMOND. Nous entrerons par Genève, Chamonix et ensuite l'Oberland... Je tiens surtout à faire voir à mademoiselle... (*On rit. Se reprenant.*) A madame Bartavelle! la chute de l'Aar à la Handeck.

LOÏSA. C'est curieux?

EDMOND. C'est ce qu'on appelle une belle horreur. Figurez-vous des rochers à pic... non... je vais vous en lire la description.

(*Il ouvre son Guide. Bathilde agite son mouchoir.*)

MARTIN. Madame est peut-être un peu pressée?

BATHILDE. Oh! pas du tout! nous avons tout le temps.

EDMOND, *qui a cherché dans le Guide.* Ah! voilà!... La Handeck. Écoutez ça. (*Lisant.*) « En approchant de ces vastes solitudes, l'âme est pénétrée d'un sentiment religieux. On prend un petit sentier à gauche... »

(*Bathilde agite plus vivement son mouchoir*).

AGÉNOR, *à part.* Le mouchoir a des attaques de nerfs!

EDMOND, *lisant.* « Enfin l'on arrive. Quel admirable tableau!... O sceptique, découvre-toi! Au sommet d'un rocher à pic, couronné de pins noirs (*pinus nigra*), deux torrents se précipitent, en se choquant avec un bruit formidable, dans un gouffre sans fond. »

LOÏSA, *avec terreur.* C'est effrayant!

EDMOND, *lisant.* « Le voyageur tremble, car l'abîme l'attire, et, courbé sous la main puissante de la nature, il plie le genou et s'écrie. (*Tournant la page.*) On trouve au chalet de la Handeck, du pain, du fromage et du kirschwaser. » (*S'arrêtant.*) Mais ça ne se suit pas... Ah! j'ai tourné deux pages.

(*Bathilde agite son mouchoir.*)

AGÉNOR, *à part.* Il est donc aveugle?

(*Il tire son mouchoir et l'agite aussi.*)

LOÏSA. Que ça doit être beau, cette chute de l'Aar. (*A Martin.*) Mon ami, pourquoi n'irions-nous pas aussi en Suisse?

MARTIN. Oh! la Suisse!... on s'en fait un idée... Figure-toi le Mont-Valérien... plus haut... voilà la Suisse!

LOÏSA. Oui, mais là on ne court aucun danger... tandis qu'à la Handeck...

EDMOND. Il suffit d'un simple faux pas... On parle d'un Anglais qui avait à se plaindre de sa femme. Il la conduisit à la chute de l'Aar et, avec le petit doigt, il la poussa dans le trou!

LOÏSA. Ah! c'est horrible!

BATHILDE. On ne l'a retrouvée que cinq ans après.

AGÉNOR. Bien changée.

(*Bathilde agite son mouchoir.*)

LOÏSA. Monsieur Edmond... madame vous fait le signal du départ.

BATHILDE. Oh! non! ce n'est pas ça... ce sont les mouches qui me tourmentent.

MARTIN, *à part.* Elle est charmante! un peu bébête!...

LOÏSA. Combien vous reste-t-il de visites à faire?

BATHILDE. Vingt-cinq avant dîner!

LOÏSA, *se levant.* Vous n'avez pas une minute à perdre.

EDMOND. Puisque vous le permettez...

(*On se lève.*)

BATHILDE. Nous resterons plus longtemps à notre retour.

LOÏSA. Je vous souhaite un bon voyage, chère madame.

MARTIN. Et prenez garde à la Handeck.

EDMOND, *à Bathilde.* Oui. Si vous n'êtes pas gentille... je ferai

comme l'Anglais : je vous pousserai dans le trou.

BATHILDE. Oh! je ne vous crains pas, allez! (*Saluant.*) Madame, messieurs...

MARTIN. Je sors avec vous ; je vais au Crédit foncier.

(*Martin, Edmond et Bathilde sortent par le fond.*)

LOÏSA, *à part.* Ce n'est pas malheureux, les voilà partis!

SCÈNE IV. AGÉNOR, LOÏSA.

AGÉNOR, *à part.* Il faut en finir!... il faut me dépoétiser. Je dois ce sacrifice à l'amitié.

LOÏSA, *descendant.* Monsieur Montgommier, je me suis plu longtemps à vous appeler mon beau gentilhomme.

AGÉNOR. C'est vrai, Loïsa... vous avez cette innocente manie.

LOÏSA. Je croyais que vous touchiez aux Montgommeri par le cœur, comme par le nom... Je constate avec regret que vous n'êtes qu'un traîneur de sabre.

AGÉNOR, *à part.* C'est elle qui commence... ça ira tout seul.

LOÏSA. Voilà trois rendez-vous de suite auxquels vous vous dérobez lâchement.

AGÉNOR. Mais chaque fois j'ai fait le signal!

LOÏSA. Il n'aurait plus manqué que vous ne le fissiez pas!

AGÉNOR. Pour lundi et samedi, je vous ai expliqué...

LOÏSA. Soit... mais pour hier?

AGÉNOR. Pour hier, c'est autre chose... Je séchais.

LOÏSA. Vous séchiez?...

AGÉNOR. Oui, Loïsa... et vous me réduisez à un aveu bien pénible. Ces cheveux dans lesquels vous avez parfois le doux caprice de passer vos doigts, ils n'ont qu'un éclat emprunté.

LOÏSA. Eh bien?

AGÉNOR. Eh bien, hier, il faisait très humide, le vent soufflait de l'ouest... et ils ne voulaient pas sécher.

LOÏSA. Est-ce bien vrai?

AGÉNOR. Que je me teins? sur ce qu'il y a de plus sacré.

LOÏSA. Non, ça, je le savais.

AGÉNOR, *très étonné.* Vous le saviez?

LOÏSA. Depuis trois ans. (*Allant s'asseoir sur le canapé.*) C'était pour me plaire, j'ai cru devoir reconnaître cette attention en feignant de ne pas m'en apercevoir... car j'ai toutes les délicatesses, moi.

AGÉNOR, *assis près du canapé.* Toutes... vous les avez toutes! ah! Loïsa que vous me faites de bien! Je tremblais de voir diminuer mon prestige en vous faisant cet aveu! C'est si ridicule de se teindre! c'est pire que de porter perruque... car enfin la perruque a une excuse... le rhume de cerveau... tandis que la teinture...

LOÏSA. C'est de l'amour?

AGÉNOR. Ah! oui! Les fausses dents aussi...

LOÏSA. Les fausses dents?

AGÉNOR. Pendant que j'y suis, j'aime mieux tout vous dire, j'en ai trois.

LOÏSA, *se levant.* Agénor, ce que vous faites est infâme! Vous

n'avez pas de fausses dents, vous voulez me désenchanter de vous.

AGÉNOR, *à part.* Pincé!

LOÏSA. Mais ce que j'ai aimé en vous, ce n'est pas votre physique... il est médiocre. (*Agénor se lève.*) C'est votre crânerie, c'est la noblesse de vos sentiments, la grâce de vos manières...

AGÉNOR, *à part, tristement.* Chic funeste!

LOÏSA. Croyez-vous que je me serais détournée de mes devoirs pour un bel homme? J'étais un ange, monsieur! rappelez-vous mes remords! en ai-je eu assez? j'en étais assommante, disiez-vous alors!... et aujourd'hui on dirait que c'est vous qui en avez.

AGÉNOR. Eh bien, oui, j'en ai! et vous me feriez bien plaisir, mais là, bien plaisir de les partager.

LOÏSA. Il est trop tard, monsieur.

AGÉNOR. Il n'est jamais trop tard pour bien faire... quand je pense que j'attente depuis trois ans à l'honneur de l'homme... qui a sauvé le mien! Sans lui, je faisais faillite, j'étais rayé des cadres de l'armée.

LOÏSA. Vous l'avez remboursé.

AGÉNOR. J'ai remboursé l'argent... mais le reste?

LOÏSA. Vous vous êtes battu pour lui, partant quittes.

AGÉNOR. Non! pas pour lui, Loïsa, pour vous.

LOÏSA. A sa place, du moins.

AGÉNOR. Mon Dieu... c'était dans la foule du feu d'artifice... derrière vous, un insolent vous avait arraché... un cri, je le giflai, c'était une affaire entre lui et moi.

LOÏSA. Une affaire que M. Martin devait réclamer pour lui seul... il se borna à vous servir de témoin... c'est depuis lors que je n'ai plus le moindre remords.

AGÉNOR. On peut n'être pas un gladiateur et avoir encore bien des qualités... Je vous assure qu'il vaut mieux que moi, cet homme... j'ai peut-être plus de brillant, mais il a plus de fond! Si vous le connaissiez comme moi...

LOÏSA, *haussant les épaules.* Je le connais mieux que vous!

AGÉNOR. Non, puisque vous ne l'aimez pas... Enfin que lui reprochez-vous, à part ce duel?

LOÏSA. Tout! il est grotesque jusque dans son sommeil, il ronfle!

AGÉNOR. Ça, c'est un embarras de la muqueuse, le cœur n'y est pour rien.

LOÏSA. Mettez-le sur un piédestal, n'est-ce pas? c'est obligeant pour moi! ne voyez-vous pas que, si M. Martin est un ange, je suis un monstre?

AGÉNOR. Non, Loïsa, le monstre c'est moi! Vous ne pouviez tromper que lui, puisque vous êtes sa femme... tandis que moi...

LOÏSA. Soyez franc! c'est une rupture que vous cherchez?

AGÉNOR. Une rupture? jamais! une simple modification. Le rôle de la femme sur cette terre n'est-il pas de revenir à son mari après l'avoir trompé? Rentrons dans le giron, Loïsa.

LOÏSA. Assez, monsieur. Je sais ce qu'il me reste à faire... je ne survivrai pas à votre lâche abandon, je vous en préviens.

AGÉNOR. Vous dites toujours cela.

LOÏSA. Vous le croirez peut-être quand je ne serai plus. J'ai dans le chaton de ma bague un poison subtil, celui dans lequel les Indiens trempent leurs flèches. Il m'a été rapporté par don Hernandez, le cousin de mon mari.

AGÉNOR, *incrédule.* Ah! ouat!

LOÏSA. Ah ouat?... Adieu, Agénor... adieu.

(*Elle fait le geste de porter la bague à ses lèvres.*)

AGÉNOR, *l'arrêtant.* Pas de bêtises, Loïsa!

LOÏSA. Je ne comprends que cette façon de rentrer dans le giron, comme vous dites.

AGÉNOR. Alors n'y rentrez pas, j'aime mieux ça. (*A part.*) Avec les femmes romanesques, on n'est jamais sûr! (*Haut.*) Continuons à nous rouler dans le crime!

LOÏSA. Non, monsieur... du moment que vous ne m'aimez plus...

(*Elle porte la bague à ses lèvres.*)

AGÉNOR, *l'arrêtant de nouveau.* Je vous aime toujours, sacré mille baguettes! je vous aime, je vous aime... là!

LOÏSA. Ah! je le savais bien! je retrouve mon beau gentilhomme!

AGÉNOR, *à part.* Faut-il que je sois bête... d'avoir peur!

LOÏSA. Alors, dans une heure, rue Paradis?

AGÉNOR. Oui. (*A part.*) Mon pauvre Martin!

LOÏSA. J'ai mille choses à vous dire encore.

AGÉNOR, *à part.* Mille!

PIONCEUX, *entrant du fond.* Madame, c'est le sauvage.

LOÏSA. Quel sauvage?

PIONCEUX. Le cousin de monsieur.

LOÏSA. Don Hernandez... faites entrer.

(*Pionceux sort.*)

AGÉNOR. Il m'agace votre cousin... je préfère ne pas le rencontrer.

LOÏSA. Dans une heure... rue Paradis...

AGÉNOR. Numéro douze... oui, je sais. (*A part.*) Je ficherai plutôt le feu à la maison.

(*Il sort par le plan coupé de gauche.*)

SCÈNE V. LOÏSA, puis HERNANDEZ.

LOÏSA, *seule.* Immolez donc votre pudeur à un homme, pour vous voir préférer votre mari!

HERNANDEZ, *entrant du fond.* Dieu vous garde, cousine! Ferdinand n'est pas là?

LOÏSA. Non, mais il va rentrer. Comme vous êtes rouge!

HERNANDEZ. Je viens de jouer à la paume. La paume est un jeu qui développe le muscle... et le muscle, c'est l'homme. Je vous apporte l'objet que vous m'avez fait l'honneur de me demander.

LOÏSA. Quoi donc?

HERNANDEZ, *tirant une photographie de son portefeuille.* Le portrait de la reine mon épouse.

LOÏSA, *prenant la carte.* Une photographie! il y a donc des photographes chez les Peaux-Rouges?

HERNANDEZ. Non, je l'ai fait

faire de mémoire, rue Vivienne... Ça ne lui ressemble pas, mais ça me la rappelle.

LOÏSA, *regardant la photographie.* Oh! qu'elle est laide!

HERNANDEZ, *avec complaisance.* Oui, elle est assez laide.

(*Loïsa lui rend la photographie.*)

LOÏSA. Comment, mon pauvre cousin, vous avez eu le courage... ?

HERNANDEZ. J'étais en verve! Et puis l'éclat du diadème... D'ailleurs, il s'agissait de sauver ma vie... et celle de mon domestique. Nous étions tombés dans une embuscade de Chichimèques.

LOÏSA, *à part, regardant la pendule.* Trois heures et demie... Et mon rendez-vous!

HERNANDEZ. On me conduisit devant la reine, dans le costume du pays. Le roi était mort depuis huit jours, et le veuvage commençait à agacer sa veuve. Les Indiennes sont laides, mais elles ont du sang. A ma vue, elle se trouble. « Qu'on me laisse seule avec le visage pâle, dit-elle à ses gardes ; je veux l'interroger. » Je compris que mon salut était dans mes mains... et, le lendemain, Sa Majesté me supplia de régulariser notre situation.

LOÏSA, *à part, regardant la pendule.* Il n'en finira pas!

HERNANDEZ. J'ai toujours été républicain ; mais un trône, ça ne se refuse pas... D'ailleurs, le plus fort était fait... J'acceptai... Et la reine fit appeler, séance tenante, son ministre des beaux arts pour me tatouer roi.

LOÏSA. Ah! le fameux serpent! Ça doit être curieux ?

HERNANDEZ. Voulez-vous voir ?

LOÏSA. Merci bien!

HERNANDEZ. Le lendemain quand elle me présenta au peuple, j'entendis des murmures... J'armai mon revolver.

LOÏSA. Pardon... j'ai une visite à faire... très importante... et je ne suis pas habillée.

HERNANDEZ. Ne vous gênez pas, cousine.

LOÏSA. Vous nous conterez la suite ce soir au dessert. Vous trouverez des journaux sur cette table. (*Le saluant*). Cousin...

HERNANDEZ. Dieu vous garde!

(*Elle sort par le pan coupé de droite.*)

SCÈNE VI. HERNANDEZ, puis PIONCEUX.

HERNANDEZ, *prenant un journal sur le guéridon et venant s'étendre sur le canapé.* Voyons le cours des cotons. (*Lisant*). « La commission sur le travail des enfants dans les manufactures a tenu hier sa cinquante-deuxième séance... » (*Rejetant le journal.*) Ça m'embête, ces journaux d'Europe!... Je vais sonner la femme de chambre pour me tenir compagnie.

(*Il sonne à la cheminée.*)

PIONCEUX, *entrant du fond.* Monsieur a sonné ?

HERNANDEZ. Ce n'est pas toi... c'est la femme de chambre.

PIONCEUX. Elle habille madame.

HERNANDEZ. Alors fais-moi la conversation... à haute voix.

PIONCEUX, *à part.* Il est sauvage mais pas fier... (*Haut.*) Qu'est-ce

que monsieur veut que je lui dise ?

(*Il prend un siège et s'assoit à gauche.*)

HERNANDEZ, *après avoir fait lever Pionceux, se mettant à cheval sur une chaise près du canapé.* Maintenant, raconte-moi tes voyages.

PIONCEUX. Je n'en ai fait qu'un... Je suis allé à Melun pour la révision.

HERNANDEZ, *allumant une cigarette.* Va... intéresse-moi !

PIONCEUX, *racontant.* Parti de Paris par le train du matin de six heures cinquante, nous arrivâmes à Melun à huit heures seize. M. le préfet nous invita à nous dépouiller de nos vêtements. En me voyant, le général dit : « Mal bâti !... Pas d'épaules ! Des jambes comme des tuyaux de pipe ! Je ne prends pas ça ! »

HERNANDEZ, *bâillant.* Après ?

PIONCEUX. Après, je repris le train de trois heures dix-huit, et j'arrivai à Paris à...

HERNANDEZ. Ah ! tu m'embêtes ! va-t'en.

PIONCEUX, *continuant.* A cinq heures quarante-cinq. (*Apercevant Martin qui rentre par le fond*). Ah ! voilà monsieur.

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VII. HERNANDEZ MARTIN, puis PIONCEUX,

MARTIN *entrant.* Ah ! c'est toi !

HERNANDEZ. Cousin... que Dieu te garde !

MARTIN. Tu vas bien ? Dis donc, ça ne te contrarie pas que je te tutoie ?

HERNANDEZ. Nullement. Pourquoi ?

MARTIN. C'est qu'il y a des rois qui n'aiment pas ça.

HERNANDEZ. Des aristos ! Moi, je n'ai pas de morgue... ainsi je causerais avec ton nègre en t'attendant.

MARTIN. J'étais allé au Crédit foncier pour toucher mes coupons, lorsque j'ai eu la chance de rencontrer Montgommier, le capitaine...

HERNANDEZ. Le petit vieux qui sent la pommade ?

MARTIN. Alors je lui ai donné ma place à la queue et il va toucher pour moi en touchant pour lui... Où as-tu dîné hier ? on ne t'a pas vu.

HERNANDEZ. Au cabaret... avec des jeunes gens... d'un certain âge.. je me suis embêté, ils ont raconté des histoires stupides.

MARTIN. Des histoires de femmes ?

HERNANDEZ. Non, de maris.

MARTIN. Il y en a de drôles.

HERNANDEZ. Ils riaient tous à se fendre la narine en quatre... pas moi !... parce qu'à la dernière j'ai cru qu'ils voulaient me faire poser.

MARTIN. Toi ? pas possible !

HERNANDEZ. Je t'en fais juge... et après nous verrons ! Il paraît qu'un de leurs amis, qui n'était pas là, a pour maîtresse une femme mariée... et, quand il veut donner un rendez-vous à sa belle, il fait à la craie une raie dans le dos du mari... en travers, ça veut dire : « J'y serai. »

MARTIN. Oh! que c'est bête!

HERNANDEZ. Et au contraire, quand il ne peut pas aller au rendez-vous... il fait une raie en long... ça veut dire : « Je n'y serai pas. »

MARTIN. Mais c'est impossible! le mari s'en apercevrait. Essaye donc de me faire une raie dans le dos.

(*Il se tourne et montre une raie verticale dans le dos.*)

HERNANDEZ. Ah *caraï!...*

MARTIN. Va, essaye...

HERNANDEZ. Mais tu l'as!

MARTIN. Moi?... (*Allant à la cheminée et se regardant dans la glace.*) C'est ma foi vrai...

HERNANDEZ, *à part.* Est-ce que par hasard... ?

MARTIN. Où diable me suis-je fourré? (*Il sonne.*) Je n'ai pourtant pas joué au billard.

PIONCEUX, *entrant du fond.* Vous avez sonné?

MARTIN, *tendant son dos.* Oui... brosse-moi!...

PIONCEUX, *le brossant.* Encore de la craie!... Ah! c'est trop fort!... depuis quelque temps, vous en avez tous les jours.

MARTIN, *stupéfait.* Tous les jours!

HERNANDEZ. *Caramba!*

PIONCEUX, *faisant un geste horizontal.* Autrefois, c'était comme ça.

HERNANDEZ, *à part.* « J'y serai! »

PIONCEUX. Et maintenant, c'est comme ça.

(*Il fait un geste vertical*).

HERNANDEZ, *à part.* « Je n'y serai pas! »

MARTIN. C'est bien, laisse-nous.

(*Pionceux sort par le fond.*)

SCÈNE VIII. MARTIN, HERNANDEZ.

MARTIN, *accablé.* Eh bien, qu'est-que tu dis de ça?

HERNANDEZ. C'est clair... ça y est. (*Lui serrant la main.*) Dieu te garde!

MARTIN. Ça me tombe comme un pavé... Loïsa! coupable!... et moi qui me privais de lui faire des traits! jobard!

HERNANDEZ. Je suis de moitié dans ton affront.

MARTIN. Tu seras de moitié dans ma vengeance!

HERNANDEZ, *lui tendant la main.* Même nom!

MARTIN. Même cœur!

HERNANDEZ. Même honneur!

MARTIN. Le traître ne mourra que de ma main!...

HERNANDEZ. Ou de la mienne, si tu le rates... Quelles sont tes armes?

MARTIN. Mes armes?... Ah! voilà le chiendent!... Je ne suis pas un duelliste de profession... J'ai déjà été sur le terrain, comme témoin, mais je ne connais ni l'épée ni le pistolet.

HERNANDEZ. Diable! et la carabine?

MARTIN. Plutôt. (*Passant à gauche.*) J'ai cassé pas mal de pipes à la fête de Bougival.

HERNANDEZ. Alors le duel à l'américaine!

MARTIN. Le duel américain?

HERNANDEZ. Oui... à la carabine... On se cherche dans une forêt...

MARTIN. Au Vésinet! ma maison de campagne est par là.

HERNANDEZ. On s'épie, on rampe derrière les arbres et les rochers... le premier qui voit l'autre tire dessus!

MARTIN. C'est que... j'ai la vue basse.

HERNANDEZ. Enfant! j'ai un truc superbe qui m'a toujours réussi.

MARTIN. Je le prends!

HERNANDEZ, *prenant sa canne et son chapeau et allant se placer derrière le canapé.* Je me couche derrière un buisson. Je mets mon paletot et mon chapeau au bout de ma carabine... (*Il met son chapeau au bout de sa canne et se dissimule derrière le canapé.*) Et je crie à mon adversaire : « Tu es mort! » Pan! il tire, il blesse mon chapeau, je me lève en souriant et je l'expédie!

MARTIN, *un peu froid.* Oui, c'est ingénieux. Se coucher derrière un buisson... mais je trouve ça un peu terre à terre pour nous... Je rêve une vengeance plus cannibale et plus sûre... Je ne sais pas encore laquelle... mais je la trouverai!

HERANDEZ. Il ne faut pas que ça traîne... Où demeure-t-il?

MARTIN. Qui ça?

HERNANDEZ. Ton copartageant?

MARTIN. Comment, mon co...? Ah, c'est juste! Je n'en sais rien... Je ne le connais pas, moi!... au fait, qui diable ça peut-il être?

(*Agénor paraît au fond.*)

SCÈNE IX. LES MÊMES, AGÉNOR.

AGÉNOR, *entrant, à Martin.* Voilà ton argent. Quatre mille cinq cent vingt-huit francs... Tu me dois dix centimes pour le timbre.

(*Il lui remet la somme et échange un salut froid avec Hernandez.*)

MARTIN, *allant poser l'argent sur la cheminée.* Il ne s'agit pas de ça ; tu arrives à point pour tenir conseil avec nous...

AGÉNOR. Va... je t'écoute. (*A part, regardant le dos de Martin.*) Tiens, on a brossé mon signal.

Il tire un morceau de craie de sa poche.

MARTIN. La destinée nous ménage souvent des surprises. (*Apercevant dans la glace Agénor qui lui fait une nouvelle raie dans le dos, trébuchant, à part.*) Oh lui! lui!...

(*Il tombe dans les bras d'Agénor.*)

AGÉNOR, *l'assistant.* Qu'est-ce que tu as, mon ami? qu'est-ce que tu as?

MARTIN. Rien! une crampe d'estomac.

HERNANDEZ, *qui s'est approché.* Retiens ta respiration!

AGÉNOR, *asseyant Martin sur le canapé.* Repose-toi. Quelques gouttes d'eau de mélisse sur un morceau de sucre!... Je reviens.

(*Il sort vivement par la porte du deuxième plan de droite.*)

SCÈNE X. MARTIN, HERNANDEZ.

MARTIN, *se levant vivement.* Ah! le gredin! le gueux! le misérable!

moi qui l'ai sauvé de la faillite! qui l'aimais comme un frère! qui faisais tous les jours son bésigue!

HERNANDEZ. Qu'as-tu donc?

MARTIN. C'est lui... je l'ai vu!... regarde dans mon dos.

HERNANDEZ, *apercevant la raie. Caramba!* veux-tu que je l'étrangle?

MARTIN. Non, ce serait trop doux! il faut un châtiment proportionné à son crime.

HERNANDEZ. Oui!

MARTIN. Une vengeance qui fasse pâlir celle du sieur de Vergy!

HERNANDEZ. Ce n'est pas trop!

MARTIN. Mais quoi? quoi?... Ah! j'y suis! j'ai trouvé!... ce sera épouvantable. Mes cheveux se dressent rien que... il vient, dissimulons.

SCÈNE XI. LES MÊMES, AGÉNOR, puis PIONCEUX.

AGÉNOR, *rentrant avec un morceau de sucre dans une cuiller et un rouleau d'eau de mélisse à la main.* Tiens, avale ça!

MARTIN. Merci, ça va mieux.

AGÉNOR, *insistant.* Non avale!... je le veux! (*lui fourrant le morceau de sucre dans la bouche.*) Là, ne mâche pas... laisse fondre tout doucement.

(*Il va poser la cuiller et le rouleau sur la cheminée*).

MARTIN, *à part, son morceau de sucre dans la bouche.* Si on ne jurerait pas qu'il m'aime, le gredin!

AGÉNOR. Maintenant, déboutonne ton gilet. (*Le lui déboutonnant.*) Ça n'a pas de bon sens de se serrer comme ça.

HERNANDEZ, *à part.* Il me crispe avec ses petits soins.

MARTIN. Merci, c'est passé!...une crise nerveuse. (*A Agénor.*) Sonne.

(*Agénor sonne.*)

PIONCEUX, *paraissant au fond.* Monsieur?

MARTIN. Priez madame de venir?

Pionceux sort par le pan coupé de droite.

AGÉNOR, à *part.* Comme ça elle verra le signal!

HERNANDEZ, *bas à Martin.* Que veux-tu faire?

MARTIN, *bas.* Tu va voir... ce sera effroyable!

SCÈNE XII. LES MÊMES, LOÏSA, puis PIONCEUX.

LOÏSA, *entrant de droite.* Vous m'avez fait demander, mon ami?

MARTIN, *très gracieux.* Oui, ma bonne... une surprise... le coupon des omnibus a été excellent cette année, tu m'as parlé ce matin de faire un voyage en Suisse... eh bien, ce voyage... je vous l'offre.

LOÏSA. Ah! quel bonheur!

HERNANDEZ, *étonné, à part.* Qu'est-ce qu'il dit?

MARTIN. Agénor en sera.

AGÉNOR, *passant à Martin.* J'accepte... mais je payerai ma part.

MARTIN. Oui... tu payeras ta part... Sois tranquille!... nous visiterons la mer de glace, Interlaken... (*Appuyant.*) et la chute de l'Aar... à la Handeck... La chute de l'Aar...

LOÏSA. Oh! on dit que c'est si beau! Quand partons-nous?

MARTIN. Tout de suite... après dîner!

LOÏSA, *remontant avec Agénor.* Vite nos malles!... nos paquets! (*Appelant.*) Pionceux! Pionceux!

PIONCEUX, *entrant.* Madame?

(*Elle lui donne des ordres à voix basse.*)

HERNANDEZ, *sur le devant, bas, à Martin.* Et c'est là ta vengeance? un voyage en Suisse?

MARTIN. Ne vois-tu pas que c'est le voyage du condamné?

HERNANDEZ. Comment?

MARTIN, *bas.* Une fois à la Handeck... un gouffre sans fond... je le pousse dans le trou!... Il y a des précédents!

HERNANDEZ, *bas.* Bravo!... la justice de Dieu est satisfaite...

MARTIN. Et celle des hommes n'a rien à y voir.

HERNANDEZ. Ah! je reconnais mon sang!

MARTIN, *lui serrant la main.* Même nom!

HERNANDEZ. Même cœur!

MARTIN. Même honneur! Maintenant, ayons l'air gai.

(*Ils se mettent à fredonner.*)

LOÏSA, *descendant.* Tout sera prêt dans une heure.

ACTE DEUXIÈME

Un salon dans un hôtel de Chamonix. A droite, deuxième plan, la chambre d'Agénor. Au troisième plan, dans le pan coupé, celle des Bartavelle. Au fond, la porte d'entrée. A gauche, au deuxième plan, une fenêtre. Dans le pan coupé, la chambre de Loïsa. Au premier plan, un petit guéridon. Un divan devant la fenêtre. A droite, premier plan une table avec tout ce qu'il faut pour écrire. Fauteuils, chaises, coussin, tabouret de pieds, etc., etc.

SCÈNE I. MARTIN, HERNANDEZ, LOÏSA, puis PIONCEUX.

Au lever du rideau, Hernandez et Loïsa sont en scène, et Martin sort avec précaution, sur la pointe des pieds, d'une chambre à droite, celle d'Agénor.

LOÏSA, *à Martin, à voix basse.* Eh bien, comment va-t-il?

MARTIN, *à voix basse.* Chut! il dort!

LOÏSA, *à voix basse.* Pauvre garçon! il a été bien malade toute la nuit. Ses yeux semblaient nous dire adieu pour toujours.

HERNANDEZ, *très haut.* Bah! il est coriace!

MARTIN, *à voix basse.* Pas si haut! Il a attrapé hier un chaud et froid à la source de l'Arveyron.

LOÏSA. Il faisait tant de vent!

HERNANDEZ, *avec mépris.* Ça, des hommes! Un courant d'air les met sur le flanc. (*Très haut.*) Moi je me déshabille et je me promène au milieu de la tempête!

MARTIN. Mais pas si haut!

HERNANDEZ. Ah! c'est embêtant de causer comme ça!

(*Il va s'asseoir sur le divan.*)

MARTIN. Nous voilà encore obligés de coucher à Chamonix. (*Échangeant un regard avec Hernandez.*) Nous ne partirons donc jamais pour la Handeck!

LOÏSA. Qu'est-ce qui nous presse? Vous êtes insupportable avec votre Handeck! Qu'est-ce que vous voulez y faire, voyons?

MARTIN, *vivement.* Rien! Je parle comme touriste.

PIONCEUX, *entrant du fond et très haut à la cantonade.* Non, ça ne peut pas durer comme ça.

MARTIN et LOÏSA. Chut! plus bas!

MARTIN, *à Pionceux, qui est descendu.* Voyons, qu'est-ce qu'il y a?

PIONCEUX. Il y a que je me plains de la nourriture! On ne nous donne que les restes de la table d'hôte... et je ne mange que des carcasses et des têtes de lapin!

MARTIN. Gourmand!

PIONCEUX. Ce matin, j'ai demandé de la soupe : on m'a servi un œil de veau dans de l'eau chaude. Oh! la Suisse!

MARTIN. Tu veux peut-être qu'on te serve des blancs de poulet?

PIONCEUX. Pourquoi pas?... Ma mère ne vous marchandait pas la nourriture, elle!

MARTIN, *passant à droite.* Ah! tu m'ennuies! Va-t'en!

PIONCEUX, *remontant, puis revenant.* Oui, monsieur... Ah! j'oubliais de vous dire : le docteur est là.

MARTIN. Et tu ne nous préviens pas, animal! Fais-le entrer chez M. Montgommier, je le rejoins.

PIONCEUX. Tout de suite. (*A part.*) Il y a un poulet à la broche, je le guette!... (*En sortant.*) Oh! la Suisse!

(*Il sort par le fond.*)

LOÏSA, *à Martin.* Allez vite à la consultation... Je crains une fluxion de poitrine... Expliquez bien au docteur que M. Agénor a eu une bronchite en 69 et une entorse en 71.

MARTIN. Oui, sois tranquille.

(*Il entre chez Agénor.*)

SCÈNE II. LOÏSA, HERNANDEZ.

HERNANDEZ, *tirant de sa poche un bouquet complètement aplati.* Nous sommes seuls... tenez... prenez vite!

LOÏSA, *assise près de la table.* Qu'est-ce que c'est que ça?

HERNANDEZ. Un bouquet!

LOÏSA, *riant.* Il ressemble à un nid d'écureuil. (*Prenant le bouquet.*) Ce n'est pas possible, on s'est assis dessus.

HERNANDEZ. Ce sont les fleurs que vous avez admirées hier en haut de ce rocher inaccessible.

LOÏSA. Oui, je les reconnais ; mais comment vous les êtes-vous procurées?

HERNANDEZ. Je suis parti cette nuit à trois heures, seul, sans guide, avec une grande échelle.

LOÏSA, *posant le bouquet sur la table.* Comment! vous avez pu porter une échelle?

HERNANDEZ. Le muscle, c'est l'homme! Elle était trop courte... Alors j'ai grimpé ; j'ai déchiré mes mains, mon pantalon, ma peau...

LOÏSA. Oh! je suis désolée.

HERNANDEZ. Ne vous inquiétez pas... ça repousse... Dieu vous garde! Seulement, en dégringolant, je me suis appesanti sur le bouquet... J'aurais dû le mettre sur mon cœur... mais il serait brûlé.

LOÏSA. Vraiment, pour un sauvage, on n'est pas plus galant!

HERNANDEZ. Il s'est opéré en moi une révolution.

LOÏSA. Où ça?

HERNANDEZ. A la douane... à Culoz... Jusqu'alors, je vous considérais comme une fragile enfant de l'Occident, comme une plante étiolée et maladive... mais vous êtes descendue de wagon... votre robe s'est accrochée au marchepied, et j'ai vu votre jambe.

LOÏSA, *ramenant sa robe avec un mouvement de pudeur.* Oh! monsieur!...

HERNANDEZ. Ne cachez pas! j'ai vu! (*Se frappant le front.*) C'est là, imprimé!

LOÏSA, *à part.* Il me fait peur... il jette du feu par les naseaux!

SCÈNE III. LES MÊMES, MARTIN.

LOÏSA, *à Martin qui entre, venant de chez Agénor.* Eh bien, qu'a dit le docteur?

MARTIN. Ça ne sera rien... c'est un malade qui se frappe...

LOÏSA. Ça, c'est bien vrai.

MARTIN. Un petit refroidissement qui s'est porté sur l'intestin. Le docteur a ordonné six gouttes de laudanum dans une tasse de tilleul.

LOÏSA. Six gouttes, n'est-ce pas beaucoup?

HERNANDEZ. Moi, j'en prends tous les soirs dans mon café pour me faire digérer.

MARTIN. Le docteur dit qu'il en faut cinquante gouttes pour tuer un homme... ainsi nous avons de la marge... Mais ce qu'il recommande, c'est du repos et surtout du calme... Agénor se plaint d'avoir entendu du bruit toute la nuit.

HERNANDEZ. Ce sont les voisins du nº 3. Ils ont fait un vacarme!...

MARTIN. Je les prierai de se taire, et, demain, nous pourrons partir pour la Handeck.

(*Nouveau regard échangé avec Hernandez.*)

LOÏSA. Encore? Mais c'est une maladie!

MARTIN. Je parle comme touriste.

LOÏSA. Maintenant, je suis moins inquiète, je vous demande la permission de vous quitter... je vais m'habiller.

(*Elle entre chez elle, pan coupé de gauche.*)

SCÈNE IV. HERNANDEZ, MARTIN.

MARTIN. Je vais commander le laudanum.

(*Il remonte.*)

HERNANDEZ, *éclatant.* Non! non! je ne te comprends pas?

MARTIN, *revenant.* Quoi?

HERNANDEZ. Nature de coton! Ce n'est pas du sang qu'on t'a mis dans les veines, c'est de la limonade.

MARTIN. Qu'est-ce que j'ai fait?

HERNANDEZ. Tu le soignes, tu le dorlotes, tu te fais sa garde-malade!...

MARTIN. Je le soigne! (*D'une voix sourde.*) Ne faut-il pas qu'il arrive à la Handeck en bon état, le condamné?

HERNANDEZ. Seras-tu ferme jusqu'au bout?

MARTIN. Moi? ah! tu ne me connais pas! Je voudrais déjà le tenir au bord du trou! et le pousser!... et lui jeter des rochers sur la tête! tiens!... en voilà encore! Est-ce de la limonade, ça?

HERNANDEZ. A la bonne heure!

MARTIN. Si tu savais ce que je souffre dans ce voyage... je me contiens, je me concentre pour ne pas éclater... Tantôt, c'est un signe

d'intelligence, un regard que je surprends...

HERNANDEZ. A Mâcon, ils se sont fait de l'œil. Je l'ai vu!... Dieu te garde!

MARTIN. A Mâcon... je sais pourquoi... Il est descendu un monsieur qui avait du blanc à son habit, et alors Loïsa a regardé Agénor en souriant.

HERNANDEZ, *furieux. Valgame Dios!*

MARTIN, *de même. Caramba!* Plus fort que ça! l'avant-dernière nuit... dans le wagon... Loïsa s'est trompée de pied ; son brodequin est venu caresser ma bottine.

HERNANDEZ, *exaspéré.* Et tu n'as pas étranglé ton rival?

MARTIN. J'ai été plus fin... j'ai rendu pression pour pression... pour voir jusqu'où ça irait.

HERNANDEZ. Et jusqu'où ça a-t-il été?

MARTIN. Le lampiste a allumé et elle a retiré son pied.

HERNANDEZ, *poussant un soupir de soulagement.* Dieu garde le lampiste!

MARTIN. Et tu me demandes si je serai ferme jusqu'au bout? Sois tranquille, ma haine le couve!

HERNANDEZ. Tu le dorlotes trop!

MARTIN. Quand un homme est condamné à mort, on lui accorde toutes ses fantaisies, du poulet, du tabac, de l'eau-de-vie...

HERNANDEZ. Je trouve ça bête.

MARTIN. C'est l'usage chez les nations civilisées. Dans ce moment, c'est du laudanum qu'il lui faut.

HERNANDEZ. Et du calme, du silence, a dit le médecin.

MARTIN. C'est vrai... Ainsi, toi, tu as rapporté des pays chauds une terrible habitude... tu cries comme un sourd! (*A ce moment, on entend de grands éclats de rire dans la chambre numéro 3, pan coupé de droite.*) Ah çà! est-ce qu'ils vont recommencer leur sabbat? (*Courant à la porte et frappant.*) Mais taisez-vous donc, par là! il y a un malade, sacrebleu!

SCÈNE V. LES MÊMES, EDMOND, BATHILDE, tenant un album à la main.

EDMOND, *entrant suivi de Bathilde.* Mais nous sommes bien maîtres chez nous. (*Reconnaissant Martin.*) Tiens! c'est vous!

BATHILDE. Monsieur Martin!

(*Ils descendent en scène.*)

MARTIN, *à part.* Le petit ménage! (*Haut.*) Eh bien! Vous pouvez vous vanter de faire un tapage...

BATHILDE. C'est Edmond qui tournait autour de la table et qui avait parié que je ne pourrais pas l'attraper... J'ai gagné.

MARTIN. Quoi?

BATHILDE, *baissant les yeux.* Mais...

EDMOND. Un baiser... Nous jouons! nous jouons!

HERNANDEZ, *à part.* Si c'est pour ça qu'ils sont venus en Suisse!

MARTIN. Vous ne pourriez pas jouer à autre chose? Aux échecs, par exemple... ça ne fait pas de bruit ; nous avons un de nos amis malade.

BATHILDE, *apercevant Hernandez.* Monsieur, peut-être?

HERNANDEZ. Moi, malade? Hernandez malade? (*Se frappant la poitrine.*) C'est en bronze, tout ça... tout ça... et le reste en acier!...

EDMOND, *bas, à Bathilde.* C'est un athlète qui court les foires. Ne le contrarie pas.

MARTIN, *à Bathilde.* Eh bien, êtes-vous contente de la Suisse?

BATHILDE. Oh! très contente!... Dans ce moment, nous allons voir le glacier des Bossons.

MARTIN. Et vous emportez votre album pour dessiner?

BATHILDE, *déposant l'album sur la table.* Oh! non, j'écris dessus mes impressions de voyage...

MARTIN. Et qu'est-ce que vous avez déjà vu?

BATHILDE. Nous avons vu Lyon; je voulais visiter Notre-Dame de Fourvières ; mais Edmond m'a dit que ce n'était pas intéressant... alors, nous sommes restés à l'hôtel et...

(*Elle baisse les yeux.*)

MARTIN. Et?

EDMOND. Nous avons fait un peu de musique.

BATHILDE. Ah! jamais je n'oublierai Lyon!

EDMOND. Ah! moi non plus!

BATHILDE. A Genève, nous avions le projet de faire une promenade sur le lac, mais Edmond a aperçu un nuage... il a craint une tempête... Alors, nous sommes restés à l'hôtel et...

MARTIN. Et?...

EDMOND. Et nous avons fait un peu de musique.

BATHILDE. Ah! je n'oublierai jamais Genève!

EDMOND. Ah! moi non plus!

HERNANDEZ, *à part.* Il voyagent pour la musique.

BATHILDE. Aujourd'hui, Edmond veut absolument me montrer le glacier des Bossons... moi, je préférerais rester. Je suis un peu nerveuse, mais il dit que c'est très curieux.

EDMOND. Très curieux! très curieux!

MARTIN, *à Bathilde.* On ne peut pas toujours faire de la musique.

EDMOND, *prenant le bras de sa femme.* Dépêchons-nous! le guide et les mulets nous attendent!

(*Ils saluent et sortent, en courant, par le fond.*)

MARTIN. Je vais commander le laudanum. (*Redescendant, à Hernandez.*) Ah! je n'ai pas fait ma barbe, fais-moi donc le plaisir de demander à ma femme la clef de mon nécessaire.

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VI. HERNANDEZ, puis LOÏSA, puis MARTIN.

HERNANDEZ, *seul.* Nous disons la clef de son nécessaire. (*Il se dirige vers la chambre où est entrée Loïsa et ouvre la porte.*) Cousine!

LOÏSA, *à l'intérieur, poussant un cri.* Ah!... on n'entre pas!

HERNANDEZ, *refermant vivement la porte, revenant en scène, très agité.* Elle s'habille! *Caramba! Démonio! Valgame Dios!* Qu'elle est belle, éblouissante!... De l'air! de l'air!... (*Il ouvre la fenêtre.*) Ah! j'ai du feu dans les veines! J'étouffe! j'étouffe! (*Il ôte son habit et son gilet.*) Je me sens mieux!

LOÏSA, *ouvrant sa porte.* Vous voulez me parler? (*Elle l'aperçoit, pousse un cri et referme vivement la porte.*) Ah!

HERNANDEZ. *Caraï!* un peu plus, elle voyait mon tatouage!...

MARTIN, *rentrant par le fond et l'apercevant en manches de chemise.* Qu'est-ce que tu fais là?... Tu te déshabilles?

HERNANDEZ. J'avais un peu chaud, je prenais le frais.

MARTIN, *à part.* Drôle de peuple! (*Haut.*) On va apporter le tilleul et le laudanum.

VOIX D'AGÉNOR, *dans sa chambre à droite.* Ferdinand! Ferdinand!

MARTIN. C'est Agénor... Je t'en prie... ne le contredis pas... tu le contredis toujours.

HERNANDEZ, *remettant son habit et son gilet.* Il m'agace!

(*Il passe à gauche.*)

MARTIN. Parbleu! moi aussi! il m'agace!... Mais, puisqu'il est condamné... un peu de patience!... couvrons le précipice de roses, donnons-lui son poulet.

(*Il va au-devant d'Agénor.*)

SCÈNE VII. LES MÊMES, AGÉNOR.

AGÉNOR, *entrant. Il est en tenue de malade, et d'une voix dolente.* Ferdinand... tu me laisses seul... Voilà une heure que je t'appelle.

MARTIN. Excuse-moi, mon ami, j'étais sorti un moment pour commander la potion. Eh bien, te sens-tu un peu mieux?

AGÉNOR. Non, ça ne va pas. On a encore fait du tintamarre à côté... Est-ce qu'il y a un billard?

HERNANDEZ. Les joueurs sont partis.

AGÉNOR, *il est pris d'une quinte de toux.* Allons, bien, voilà la poitrine qui se prend!

HERNANDEZ. Secouez-vous, sacrebleu!

AGÉNOR, *à Hernandez, avec aigreur.* Secouez-vous!... Est-ce que ça guérit les maladies de poitrine, de se secouer?... Vétérinaire, va!

(*Il passe à droite.*)

HERNANDEZ, *bondissant.* Hein? qu'est-ce qu'il a dit?

MARTIN, *l'arrêtant.* Rien! (*Bas, à Hernandez.*) Mais ne le contrarie donc pas! (*A Agénor.*) Tiens, assieds-toi. (*Il le fait asseoir sur un fauteuil. A Hernandez.*) Vite! un tabouret!

HERNANDEZ, *apportant un tabouret.* Pour la poitrine de monsieur!

MARTIN. Et un coussin sous la tête.

(*Hernandez prend un coussin du divan et le place derrière la tête d'Agénor.*)

AGÉNOR, *à Martin.* Oh! tu es bon, toi! Tu m'aimes!

(*Hernandez va s'asseoir sur le divan. Agénor est assis au milieu de la scène. Martin est debout, près de lui.*)

MARTIN. Oui... oui... sois tranquille! Comment te trouves-tu?

AGÉNOR. Mal! J'ai froid... je sens comme un faux frisson.

MARTIN, *apercevant la fenêtre ouverte.* Parbleu! on a laissé la fenêtre ouverte! Quel est l'imbécile?... (*A Hernandez.*) Ferme la fenêtre.

(*Hernandez la ferme avec humeur et revient s'asseoir sur le divan.*)

AGÉNOR. Oh! j'ai la bouche sèche... je boirais bien...

MARTIN. Quoi?

AGÉNOR. Je ne sais pas quoi. Rien ne me dit.

MARTIN. Parle. Dans ta position, tu peux tout demander.

AGÉNOR. Eh bien, donne-moi un petit grappillon de raisin.

MARTIN. Ah! c'est qu'au commencement de juillet, il n'y a pas encore de raisin.

AGÉNOR. Alors, une pêche au sucre.

MARTIN. Ah ! c'est qu'au commencement de juillet, il n'y a pas de pêches non plus.

HERNANDEZ, *à part.* Il n'a pas de chance, le condamné!

MARTIN. Mais veux-tu du poulet... avec du tabac et un verre d'eau-de-vie... c'est ton droit!

AGÉNOR. De l'eau-de-vie! Tu veux donc me tuer?

MARTIN, *vivement.* Non! pas encore! c'est trop tôt!

AGÉNOR, *poussant un cri.* Ah!

MARTIN. Quoi?

AGÉNOR. Allons, bien! voilà l'intestin qui se prend!

HERNANDEZ, *à part, avec mépris.* Ah! galette!

AGÉNOR. Non, ça se calme. Je me suis levé pour écrire à mon oncle.

MARTIN. Ça va te fatiguer.

AGÉNOR. Approche-moi la table... Je vais essayer de tracer quelques lignes.

MARTIN. Oui. (*A Hernandez.*) La table!... approchons la table...

HERNANDEZ, *à part.* Il me fait faire un métier de commissionnaire.

(*Ils placent la table devant Agénor. Hernandez va se rasseoir sur le divan.*)

AGÉNOR, *écrivant.* « Mon cher oncle... » (*S'interrompant, à Martin.*) Tu ne peux donc pas m'avoir un petit grappillon de raisin?... Je payerai ce qu'il faudra...

MARTIN. Mais il n'y en a pas! il n'y en a pas!

HERNANDEZ, *à part.* Il est sciant avec son raisin!

AGÉNOR, *reprenant la plume.* « Mon cher oncle, je suis bien malade à Chamonix, et, malgré toute mon énergie, je ne sais si je pourrai vous revoir jamais... » (*Laissant tomber sa plume.*) Non... je suis trop faible... La sueur me monte... Prends la plume, Ferdinand.

MARTIN. Oui... repose-toi sur ce divan... Hernandez, aide-le! (*Hernandez vient prendre Agénor par le bras et l'installe sur le divan face à la fenêtre.*) Le coussin! le coussin!...

HERNANDEZ, *apporte le coussin en jurant. Valgame à la porra!*

(*Il va s'asseoir à droite.*)

MARTIN, *s'asseyant à la table.* Maintenant, tu vas me dicter.

AGÉNOR, *dictant.* « J'emprunte, pour continuer ma lettre, la main de mon meilleur ami. »

MARTIN, *à part, écrivant.* Canaille!

AGÉNOR, *dictant.* « De mon meilleur ami, dont la femme m'a soigné avec le dévouement d'une sœur... »

HERNANDEZ, *à part, jaloux.* D'une sœur!

AGÉNOR, *dictant.* « De charité. Je ne crains pas d'exagérer en disant que cette femme est un ange... »

(*Hernandez se lève.*)

MARTIN, *à part.* Un ange!... elle!... (*A Hernandez.*) Tiens, prends la plume... je ne peux pas continuer!

(*Il se lève.*)

HERNANDEZ, *protestant à voix basse.* Ah! mais les écritures... ça m'embête!

MARTIN, *bas.* Puisqu'il est condamné! nous ne devons rien lui refuser.

HERNANDEZ. C'est juste, l'animal!

(*Il se met à table.*)

AGÉNOR, *à Martin.* Tu n'écris plus?

MARTIN. Non, j'ai une convulsion dans le pouce... Don Hernandez va me relayer.

(*Il remonte.*)

HERNANDEZ, *la plume à la main, à Agénor.* Quand il plaira à monsieur?

AGÉNOR, *dictant.* « J'emprunte, pour continuer ma lettre, la main d'un indifférent. »

HERNANDEZ, *à part.* Il a du nez!

AGÉNOR. « Je sens bien que je ne pourrai pas continuer mon voyage. »

HERNANDEZ, *se levant et allant à Agénor.* Hein?

MARTIN. Qu'est-ce qu'il dit?... (*Bas, à Hernandez.*) Il nous échappe! (*A Agénor.*) Voyons, un peu de courage, sacrebleu!

AGÉNOR. Oh! non!... les forces...

MARTIN. Viens seulement jusqu'à la Handeck... Je ne t'en demande pas plus!

HERNANDEZ. On dit que c'est si joli!

AGÉNOR, *à Martin.* Tu m'achèteras la photographie.

MARTIN. Ce n'est pas la même chose.

AGÉNOR, *à Hernandez.* Continuez. (*Dictant.*) « Je quitterai sans regret ce pays... où l'on ne trouve même pas à acheter un grappillon de raisin. »

HERNANDEZ, *à part.* Encore son raisin!

AGÉNOR, *dictant.* « Je serai à Paris. »

HERNANDEZ, *écrivant.* Pas si vite!

AGÉNOR, *reprenant.* « Je serai à Paris mercredi. » Donnez que je signe. (*Hernandez lui apporte la lettre avec le buvard. Il signe.*) Ah! cette lettre a épuisé mes forces. Je vais rentrer. Ton bras, Ferdinand!

MARTIN. Oui, voilà!

(*Hernandez remet la table et le fauteuil en place, pendant qu'Agénor, soutenu par Martin, se dirige vers sa chambre ; puis Hernandez prend Martin par la manche de son habit et le ramène brusquement en scène. Agénor, tenant toujours Martin, trébuche et manque de tomber.*)

HERNANDEZ, *à Martin, bas.* Que vas-tu faire?

MARTIN, *bas.* Je n'en sais rien ; mais il faut à tout prix que je le fasse changer d'avis. (*A Agénor.*) Appuie-toi... ne crains rien.

AGÉNOR, *sortant, appuyé sur le*

bras de Martin. Que tu es bon! Tu es un ange aussi!

MARTIN. Oui... nous sommes tous comme ça dans le ménage!... Appuie-toi.

(*Ils sortent à droite.*)

SCÈNE VIII. HERNANDEZ, puis LOÏSA.

HERNANDEZ, *seul.* Et elle aime cet avorton... elle! Vénus!... Oh! ce petit bonhomme me gêne! Ça finira mal!

LOÏSA, *sortant de sa chambre et l'apercevant.* Ah!... c'est vous... pardon.

(*Elle fait mine de se retirer.*)

HERNANDEZ. Vous me fuyez?

LOÏSA, *descendant.* Non, mais je n'ose pas lever les yeux devant vous. Vous avez ouvert ma porte si brusquement tout à l'heure...

HERNANDEZ. Rassurez-vous... je suis myope... je n'ai rien vu! (*Avec exaltation.*) Mais quel éclat! quelle blancheur!

LOÏSA, *offusquée.* Monsieur!

(*Elle passe à droite.*)

HERNANDEZ. Je parle de vos mains!... (*Il veut lui prendre la main.*) Ah! Loïsa! cousine!

LOÏSA, *se reculant.* Mais, monsieur... je suis mariée!...

HERNANDEZ. Si ce n'est que ça, moi aussi, et à une reine, encore!

SCÈNE IX. LES MÊMES, MARTIN.

MARTIN, *sortant de la chambre d'Agénor.* Allons, bon!

HERNANDEZ et LOÏSA, *se retournant.* Quoi donc?

MARTIN. Voilà qu'il a la colique, maintenant.

LOÏSA. Oh! vous êtes révoltant avec vos expressions.

MARTIN. C'est le nom! Comment veux-tu que j'appelle ça?

LOÏSA. Dites un refroidissement.

MARTIN. C'est une belle et bonne indigestion... Je viens de lui commander un... Comment veux-tu que j'appelle ça?... à l'eau de son.

HERNANDEZ. Il a trop mangé avant-hier.

MARTIN. Il s'est bourré de fraises et de fromage à la crème... il ne nous a laissé que le saladier!

HERNANDEZ. Il est répugnant à voir manger!

MARTIN, *à part.* C'est ça... abîmons-le. (*Haut.*) Répugnant! voilà le mot.

LOÏSA. Tenez, vous êtes insupportable. (*A Martin.*) Quand on a un ami malade, je ne comprends pas qu'on s'exprime de la sorte.

MARTIN. Mais...

LOÏSA. Vous avez vraiment bien peu de charité! Laissez-moi!

(*Elle entre dans sa chambre.*)

SCÈNE X. MARTIN, HERNANDEZ, puis PIONCEUX.

MARTIN, *la regardant sortir.* Comme elle l'aime! Elle ne prend même plus la peine de s'en cacher.

HERNANDEZ. Patience!... notre heure viendra! L'as-tu décidé à continuer le voyage?

MARTIN. Oh bien, oui!... j'ai employé tous les arguments... j'ai

été jusqu'à lui dire que ça ferait plaisir à ma femme. Mais il est buté!... Il se tient le ventre et il répond : « Non! je veux retourner à Paris! je veux retourner à Paris! »

HERNANDEZ. Eh bien, qu'est-ce que tu décides?

MARTIN. Je décide... que je ne décide rien!... J'avais mon plan... la Handeck!... Il ne veut pas y aller... Ça dérange tout!

PIONCEUX, *entrant par le fond et à voix basse.* Monsieur...

(*Il tient dans ses mains une fiole et une tasse.*)

MARTIN. Quoi?

PIONCEUX, *à voix basse.* C'est le tilleul et l'*eau d'anum.*

MARTIN, *parlant très fort.* Oh! tu peux parler haut, maintenant. Crie, chante, si tu veux.

PIONCEUX. Il va mieux?

MARTIN. Oui. (*Indiquant la tasse de tilleul.*) Pose ça dans un coin... Ça ne me regarde plus. S'il croit que je vais continuer à être sa garde-malade!

PIONCEUX, *posant la tasse et la fiole sur la table, à part.* Le poulet est presque cuit!

(*Il sort par le fond.*)

HERNANDEZ, *regardant la fiole et se parlant à lui-même en espagnol. Sangue de dios! no es por nada que esta botella habra venido sobre questa mesa.* (Sang de Dieu! ce n'est pas pour rien que cette fiole sera venue sur cette table.)

MARTIN, *le regardant, étonné.* Qu'est-ce que tu dis?

HERNANDEZ, *tenant la fiole et la lui montrant.* Tu vois bien cette fiole?

MARTIN. Parbleu!

HERNANDEZ. Qu'est-ce que tu en penses?

MARTIN. Eh bien, je pense que c'est une fiole!

HERNANDEZ. Non... c'est le châtiment.

MARTIN. Le châtiment?

HERNANDEZ. Le docteur a dit : « Six gouttes de laudanum... » Tu es distrait, je te parle... je te raconte mon règne... et tu mets cinquante gouttes.

MARTIN, *se reculant.* Cinquante!... Mais le docteur a dit que cinquante...

HERNANDEZ. Eh bien?

MARTIN. C'est un forfait!

HERNANDEZ. Tu voulais bien le jeter dans le trou.

MARTIN. Le trou... c'est un incident de voyage, tandis que la fiole...

HERNANDEZ. Voilà bien la vieille Europe... flasque et sans énergie!... mais chez moi, sous ma zone... on échange continuellement des petites poudres dans des verres d'eau sucrée, on arrange des bouquets de roses qu'il suffit de respirer, et on n'est pas mal vu pour ça.

MARTIN. Je ne dis pas...

HERNANDEZ, *lui tendant la fiole.* Allons!

MARTIN. Non, tiens, décidément, ça ne me sourit pas... le trou me souriait, mais pas la fiole.

HERNANDEZ, *reposant la fiole sur la table.* Très bien... laisse-le rentrer à Paris... on va le soigner, lui bassiner son lit... avec du su-

cre, et, dans un mois, quand il sera bien portant, tu ramèneras ta femme.

MARTIN. Saperlotte!

HERNANDEZ. Et ils continueront à tracer leur petit signal sur ton dos complaisant.

MARTIN, *furieux.* Sang de Dieu! passe-moi la bouteille.

HERNANDEZ, *la lui donnant.* Allons donc!

MARTIN, *versant le contenu de la fiole dans la tasse que lui présente Hernandez.* Je verse tout, *carambo!*

HERNANDEZ. Tout! c'est peut-être beaucoup... mais le reste aurait été perdu... (*Prenant la fiole et lui donnant la tasse.*) Maintenant, porte-lui ça.

MARTIN, *prenant la tasse.* Moi-même? (*Il va jusqu'à la porte d'Agénor; sur le point d'entrer, il s'arrête, et, après un moment d'hésitation, il revient à Hernandez.*) Non, vois-tu, c'est plus fort que moi... je ne pourrai jamais lui offrir... nous avons été trop liés.

HERNANDEZ, *prenant la tasse.* Donne-moi ça, poule mouillée! (*Il va jusqu'à la porte d'Agénor avec la tasse et s'arrête.*) C'est drôle, dans ce pays-ci, ça me fait quelque chose... je crains l'opinion publique.

MARTIN. Ah! tu vois bien! tu recules aussi!

HERNANDEZ. Je ne recule pas... je me recueille...

MARTIN, *sentencieux.* Vois-tu, Hernandez, il n'y a que Dieu qui ait le droit de tuer son semblable!

HERNANDEZ, *qui est revenu près de Martin.* Tu me suggères une idée... Rapportons-nous-en au jugement de Dieu!

MARTIN. Comment l'entends-tu?

HERNANDEZ, *plaçant la tasse près de la table.* Je pose la coupe fatale sur cette table... bien en vue... Agénor va venir... il boira si c'est son inspiration... Ça te va-t-il comme ça?

MARTIN. Comme ça, je veux bien... poser une tasse sur une table n'est pas un crime.

HERNANDEZ. Allons faire un tour.

(*Il remonte au fond, à gauche, pour prendre son chapeau.*)

MARTIN. Je te suis. (*A part.*) Ce n'est pas un crime... (*Il verse vivement l'encrier dans la tasse en se cachant d'Hernandez et à part.*) Tout l'encrier! maintenant, s'il boit... c'est qu'il aura une fière soif!

HERNANDEZ. Viens-tu?

SCÈNE XI. LES MÊMES, PIONCEUX.

Pionceux entre par le fond; en les voyant, il cache une tasse derrière son dos.

HERNANDEZ, *l'apercevant, à part.* Pionceux! Préparons-nous un alibi. (*Haut, à Pionceux, après l'avoir fait descendre et lui montrant la tasse qui est sur la table.*) Remarque bien que la potion du capitaine est là intacte; (*Tirant sa montre, Martin l'imite.*) qu'il est midi et que nous allons tranquillement au café faire une partie de dominos.

MARTIN. Tu en témoigneras au besoin.

(*Martin et Hernandez sortent par le fond.*)

SCÈNE XII. PIONCEUX, puis AGÉNOR.

PIONCEUX, *seul.* Qu'est-ce qu'ils ont?... Moi, j'ai chipé un bouillon à la cuisine en attendant que le poulet soit à point... (*Soufflant sur le bouillon.*) Il est trop chaud.

AGÉNOR, *sortant de sa chambre.* J'ai dormi... je suis tout à fait bien... mais j'ai une soif !... Tiens, Pionceux ! qu'est-ce que tu bois là, toi?

PIONCEUX, *lui indiquant la tasse qui est sur la table.* Voilà votre potion, monsieur.

AGÉNOR. Ah! c'est vrai! (*Il prend la tasse et la flaire.*) Drôle d'odeur! drôle de couleur! (*A Pionceux.*) Changeons. (*Il prend la tasse de Pionceux et lui donne la sienne.*) Il embaume, ton bouillon.

PIONCEUX, *flairant sa tasse.* Le vôtre n'embaume pas... il infecte le vieux cassis.

AGÉNOR, *qui a bu et replacé sa tasse sur l'assiette où était la potion.* Ah! ce bouillon m'a mis en goût... Va me chercher un poulet et une bouteille de bordeaux.

PIONCEUX. Un poulet? mais il n'y en a qu'un à la broche.

AGÉNOR. Eh bien, je le prends!

PIONCEUX, *à part.* Sapristi! pas de chance!... Je vais repincer un autre bouillon. (*Il sort par le fond emportant la potion qu'il flaire.*) Pouah! je ne boirai pas ça.

AGÉNOR, *seul.* Je me sens tout guilleret... Je renais... je vais faire venir le coiffeur.

PIONCEUX, *rentrant avec un plateau garni.* Voilà le poulet.

(*Il pose le plateau sur le petit guéridon qu'Agénor a placé au milieu de la scène. Agénor se place devant la table et commence à manger.*)

AGÉNOR, *flairant le poulet.* Il embaume!

SCÈNE XIII. LES MÊMES, LOÏSA.

LOÏSA, *entrant par le fond.* Que vois-je? M. Agénor à table!... (*A Pionceux.*) Laisse-nous.

PIONCEUX. Mais...

LOÏSA. Laisse-nous!

PIONCEUX. On s'en va!...

(*Il sort par le fond en jetant un regard de regret sur le poulet.*)

AGÉNOR, *mangeant.* Vous permettez?...

LOÏSA. Mon ami, pendant que vous étiez étendu sur votre lit de douleur, j'ai fait un vœu.

AGÉNOR, *se servant à boire.* Lequel?

LOÏSA. J'ai fait vœu de ne plus tromper mon mari.

AGÉNOR, *la bouche pleine.* Comme ça se trouve! J'ai fait le même vœu!

LOÏSA. Ah! comme nos cœurs se comprennent!... Nous fuirons ensemble.

AGÉNOR, *la regardant, stupéfait.* Hein!

LOÏSA. Votre fortune suffira pour nous deux.

AGÉNOR. Ah! permettez!

LOÏSA. Nous irons cacher notre bonheur dans un nid de verdure.

AGÉNOR, *se levant, une cuisse de poulet à la main.* Écoutez, Loïsa,

je suis convalescent... Je relève de maladie... Je ne suis pas en train d'enlever des femmes. Ma santé ne me le permet plus...

(*Il s'assied et se remet à manger.*)

LOÏSA. C'est bien, monsieur, je vous comprends... Je sais ce qu'il me reste à faire... J'en ai assez, de cette vie de mensonges et d'hypocrisie... il faut en finir.

AGÉNOR, *à part, mangeant toujours.* La bague! le poison des Indiens? Je l'attendais!

LOÏSA. Agénor... regardez-moi bien en face. Vous savez si je suis une femme de résolution...

AGÉNOR, *à part, mangeant.* Si elle croit que je vais couper dedans!

LOÏSA. J'ai fait vœu de ne plus tromper mon mari... et ce que j'appelle ne plus tromper un homme... c'est lui tout avouer.

AGÉNOR, *bondissant ; il se lève.* Hein! voilà autre chose! Vous ne ferez pas cela, Loïsa!

LOÏSA. J'attends M. Martin... et vous allez voir!...

AGÉNOR. C'est impossible... Ce serait lui porter un coup...

LOÏSA. Voulez-vous fuir, oui ou non?

AGÉNOR, *hésitant.* Eh bien, oui... Non... Je demande jusqu'à demain pour réfléchir.

LOÏSA. Soit! Mais pas plus tard! (*Elle remonte, arrivée près de la porte, elle se retourne pour dire :*) Vous m'entendez!... pas plus tard!

(*Elle entre dans sa chambre.*)

SCÈNE XIV. AGÉNOR, puis MARTIN.

AGÉNOR, *seul, jetant sa serviette sur la table.* Que le diable l'emporte!... Elle m'a coupé l'appétit. Je n'ai plus faim. (*Il range le guéridon, à gauche, près de la fenêtre.*) Ah! j'ai besoin de prendre l'air. Un glacier me remettra. Voyons le temps.

(*Il ouvre la fenêtre et regarde au-dehors.*)

MARTIN, *inquiet, entrant par la porte du fond.* J'ai lâché le domino. Je mettais du quatre sur du six, et du blanc sur du trois. (*Apercevant Agénor, qui est à la fenêtre, lui tournant le dos.*) Le voilà! (*Allant à lui, très inquiet.*) Eh bien, comment vas-tu?

AGÉNOR, *quittant la fenêtre.* Je suis tout à fait bien. J'allais sortir.

MARTIN, *à part, avec joie.* Il n'a pas bu!

AGÉNOR. Ah! mon pauvre ami, je me suis cru bien près de ma fin... Eh bien, tu me croiras si tu veux, ce qui me faisait le plus de peine, ce n'était pas tant de passer l'arme à gauche que de te quitter.

MARTIN, *à part.* Oui, oui? de quitter ma femme!

AGÉNOR. Aussi ma dernière pensée a été pour toi.

MARTIN. Merci.

AGÉNOR. Croyant partir, j'ai fait mon testament... J'ai vingt-deux mille cinq cents francs de rente : je t'ai tout laissé, mon ami!

MARTIN. A moi?... Je ne veux pas! je ne puis accepter!

AGÉNOR. Pourquoi? je n'ai plus de parents.

MARTIN. Je refuse... déchire ce testament.

AGÉNOR. Je viens de l'envoyer à mon notaire. .. Il est à la poste.

MARTIN. Non! c'est impossible! Révoque-le... (*S'approchant de la table.*) Voilà du papier... des plumes. (*Il s'approche de la tasse et, la trouvant vide, à part.*) Ah! il a bu! il a bu! (*Se trouvant mal et tombant sur un fauteuil.*) Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu!

AGÉNOR, *courant à lui.* Eh bien, qu'est-ce que tu as? Martin! mon pauvre Martin!

MARTIN, *suffoqué.* Je... je... je ne peux parler!

AGÉNOR, Tu m'as soigné... C'est à mon tour.

MARTIN. Mais non! Toi! toi... de l'émétique!... de l'émétique!...

AGÉNOR. Tu veux de l'émétique? Tout de suite! (*Appelant.*) Holà! quelqu'un! du monde!

SCÈNE XV. LES MÊMES, LOÏSA, HERNANDEZ, PUIS PIONCEUX.

LOÏSA, *entrant par le fond.* Qu'y a-t-il?

HERNANDEZ, *accourant aussi du fond.* Pourquoi ce bruit?

(*Ils entourent Martin.*)

AGÉNOR. Il se trouve mal! il demande de l'émétique!

HERNANDEZ, *s'approchant de Martin.* Eh bien, ça ne va donc pas?

MARTIN. Hernandez!... (*Lui indiquant la tasse.*) La tasse! la tasse!

HERNANDEZ, *à part.* Il a bu! (*Il prend la tasse et la flaire.*) Tiens! ça sent le bouillon.

AGÉNOR. Oui, je m'en suis offert un.

MARTIN et HERNANDEZ. Hein?

MARTIN, *se levant.* Mais l'autre tasse... la potion?

AGÉNOR. Ne me gronde pas. Je ne l'ai pas bue!

MARTIN, *suffoquant de joie et se pâmant de nouveau.* Ah! mon Dieu! pas bue! pas bue!

AGÉNOR, *l'assistant.* Bon! voilà que ça le reprend!... De l'émétique!...

MARTIN. Ah! ça va mieux... ça va mieux... ton bouillon... m'a remis.

AGÉNOR. Quelle drôle de maladie!

MARTIN. *se levant.* Ah! quelle crise!

AGÉNOR. Du repos... une bonne nuit et nous pourrons repartir demain pour la Handeck.

MARTIN. La Handeck!... Non! je suis encore bien faible...

HERNANDEZ, *à part.* Il canne.

AGÉNOR. Bah! je te soutiendrai... je te porterai, s'il le faut mon bon Martin. (*A Loïsa.*) Je le porterai.

LOÏSA, *bas, à Agénor.* C'est là qu'il me faut une réponse.

AGÉNOR. Oui. (*A part.*) L'enlever, jamais! si elle persiste... Eh bien, je la fourre dans le trou!

HERNANDEZ, *bas, à Martin.* Une fois là-bas, j'espère que tu tiendras ta parole?

MARTIN, *très froid.* Sans doute... sans doute... puisque c'est convenu.

HERNANDEZ. Lui ou toi, tu m'entends? Si tu hésites, je te fourre dans le trou!

MARTIN, *à part.* Il en est capable! Quelle situation!

HERNANDEZ. Maintenant, ayons l'air gai!

(*Il se met à fredonner.*)

PIONCEUX, *entrant du fond avec une volaille sur un plat.* J'ai pincé un dindon!

ACTE TROISIÈME

Un chalet à la Handeck. A droite, premier et deuxième plan, portes. Troisième plan, un couloir. Même distribution à gauche. Au fond, à droite, la porte d'entrée. Au fond, à gauche, une fenêtre. A gauche, premier plan, une table avec des cartes. Chaises, etc.

SCÈNE I. UNE BONNE, costume de Suissesse, PIONCEUX.

PIONCEUX, *au public.* Eh bien, je ne m'amuse pas ici... Mon maître m'a fait partir hier pour le chalet de la Handeck, afin de lui retenir des chambres... et il n'arrive pas... (*La bonne entre.*) Je n'ai pour toute compagnie que cette jeune Suissesse (*A la bonne.*) Comment vous appelez-vous ?

LA BONNE. Moi ? je m'appelle Groosback.

PIONCEUX. Nom d'un nom! une femme qui s'appelle Groosback... oh! la Suisse! (*A la bonne.*) Au moins savez-vous jouer au bésigue ?...

LA BONNE. Le bésigue ? connais pas.

PIONCEUX. Et au piquet ?

LA BONNE. Connais pas.

PIONCEUX. Alors, nous allons jouer à la bataille.

LA BONNE. Mais...

PIONCEUX. Votre devoir est de distraire les voyageurs. (*La faisant asseoir à la table de jeu.*) Tenez, mettez-vous là.

LA BONNE. Mais je ne connais pas la bataille.

PIONCEUX. Je vais vous l'apprendre... ce n'est pas difficile... Jetez une carte. (*Elle jette une carte.*) Qu'est-ce que c'est que votre carte ?

LA BONNE. Je n'en sais rien...

PIONCEUX. Oh! la Suisse!... c'est un huit de pique. A mon tour, je jette une carte, c'est un neuf de carreau... il n'y a pas bataille... voilà le jeu... vous savez le jeu maintenant. Jetez une autre carte. (*Elle jette une carte.*) Dame de cœur. A mon tour, dame de trèfle... il y a bataille, bataille de dames. Alors je vous embrasse.

(*Il se lève pour l'embrasser*).

LA BONNE. Je ne veux pas.

PIONCEUX. Votre devoir est de distraire les voyageurs... et puis c'est la règle... faut jouer la règle. (*Se rasseyant après l'avoir embrassée.*) Continuons... (*Jetant une carte.*) Valet de pique... à vous. (*Elle jette une carte.*) Valet de carreau...

Encore bataille... bataille d'hommes cette fois... alors c'est à vous de m'embrasser.

LA BONNE. Ah! mais non!

PIONCEUX. Faut jouer la règle! Allons! allons! (*Elle l'embrasse.*) Continuons.

LA BONNE. Ah! je ne joue plus... c'est trop échauffant.

PIONCEUX. Paresseuse! (*Humant l'air.*) Tiens! quelle drôle d'odeur... Sentez-vous par là?

LA BONNE. C'est mon dîner qui brûle.

PIONCEUX, *se levant.* Vous avez un dîner qui brûle et vous ne le dites pas!

(*Il remonte.*)

LA BONNE. Où allez-vous?

PIONCEUX. Je vais l'empêcher de brûler, ne vous occupez pas de moi.

(*Il sort par le couloir de droite.*)

SCÈNE II.

LA BONNE, EDMOND, BATHILDE.

LA BONNE. Il est bon garçon, mais il aime trop les cartes.

VOIX D'EDMOND, *au-dehors.* Holà, ! du monde !

LA BONNE, *remontant.* Ah! des voyageurs... enfin!

(*Edmond entre avec Bathilde. Ils sont en costume de voyage.*)

EDMOND. Avez-vous une chambre?

LA BONNE. Oui, monsieur.

EDMOND. Avec un grand lit et deux oreillers?

BATHILDE. Et un piano?

LA BONNE. Ah! c'est que...

EDMOND. Quoi?

LA BONNE. Nous n'avons que des petits lits en fer... pour un.

BATHILDE. Ah!

LA BONNE. Monsieur et madame désirent-ils un guide pour visiter la sublime horreur?...

BATHILDE. La sublime horreur?

LA BONNE. Oui... la chute de l'Aar...

EDMOND. Non... plus tard.

LA BONNE, *après avoir consulté une ardoise suspendue à droite.* Je puis vous donner la chambre numéro 4... deux lits jumeaux, séparés par une simple table de nuit en bois de sapin...

EDMOND, *à Bathilde.* Ils sont jumeaux. (*A la bonne.*) C'est bien... Nous prenons le numéro 4.

LA BONNE. Il sera prêt dans une minute.

(*Elle sort à droite.*)

SCÈNE III. EDMOND, BATHILDE.

A peine la bonne est-elle sortie que Bathilde se met à pleurer.

BATHILDE, *pleurant.* Ah! mon Dieu! mon Dieu!

(*Elle va s'asseoir près de la table.*)

EDMOND. Eh bien, qu'est-ce que tu as?... tu souffres?

BATHILDE. Non!... (*Pleurant.*) La Suisse m'ennuie!

EDMOND. Allons, bien! Voyons, un peu de courage!... puisque nous y sommes... Depuis deux jours, je ne te reconnais plus... Tu es triste... presque maussade.

BATHILDE, *pleurant.* Je n'ai pas de lettre de maman!

EDMOND, *la relevant, après l'avoir embrassée.* Il en viendra, des lettres de maman... calme-toi... Ce n'est pas une raison pour faire des impolitesses aux étrangers... Tout à l'heure encore, tu as brusquement quitté la famille Martin, en mettant ton cheval au trot...

BATHILDE. Tiens! si tu crois que c'est amusant de voyager avec ces gens-là! Depuis Chamonix, ils ne nous quittent pas une minute, nous ne sommes jamais seuls... Moi, je ne comprends pas la Suisse comme ça!

EDMOND. Ma chère, il y a des relations du monde qu'il faut savoir cultiver.

BATHILDE. Je ne suis pas venue en Suisse pour cultiver des relations... Je suis venue pour me promener avec mon mari, sans personne... Du reste, le pays n'est pas joli par ici.

EDMOND. Par exemple! des montagnes, des cascades, des torrents!

BATHILDE. Et M. et Mme Martin!... et leur sauvage!... et le petit vieux qui a toujours peur de se refroidir! (*Câline.*) Si tu veux, nous retournerons à Genève, où il y a de si bons hôtels!

EDMOND. Et la chute de l'Aar?...

BATHILDE. Oh! la chute de l'Aar!... Est-ce que tu y tiens?

EDMOND. Non... mais il faut pouvoir dire qu'on l'a vue... Sans cela, à Paris, tout le monde s'écrierait : « Comment! vous n'avez pas vu la chute de l'Aar! Ah! ils n'ont pas vu la chute de l'Aar!... » Ce serait un voyage raté...

BATHILDE. Eh bien, nous y jetterons un coup d'œil demain, en nous en allant.

EDMOND. C'est ça!... il faut être consciencieux.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LOÏSA, HERNANDEZ, puis LA BONNE.

Loïsa porte un costume de montagne et un bâton ferré. Hernandez tient à la main un énorme sapin en guise de bâton.

HERNANDEZ, *à Loïsa.* Entrez, madame, Dieu vous garde!

LOÏSA, *entrant et apercevant Bathilde.* Enfin, vous voilà! mais comme vous avez couru!...

BATHILDE. C'est mon cheval qui s'est emporté...

LOÏSA. Il nous a été impossible de vous suivre... comme monsieur était à pied...

HERNANDEZ. Oui, la marche développe le muscle.

EDMOND, *examinant le bâton d'Hernandez.* Ah!... qu'est-ce que c'est que ça?

HERNANDEZ. C'est une canne que j'ai herborisée sur la route.

LOÏSA, *à part, avec admiration.* Quel homme! il est prodigieux!

BATHILDE. Mais je ne vois pas monsieur votre mari et M. Montgommier?

LOÏSA. Ils vont arriver. Ils ont voulu pousser tout de suite jusqu'à la chute de l'Aar.

EDMOND. Sans même s'arrêter à l'hôtel? Quelle impatience!

LOÏSA. Mon mari rêve de ce

spectacle depuis que nous sommes en route.

HERNANDEZ, *à part.* Je l'ai remonté... il veut en finir.

LA BONNE, *venant de droite, à Edmond.* Monsieur, votre chambre est prête.

BATHILDE, *bas, à Edmond.* Allons-nous-en vite! (*Saluant.*) Madame... Monsieur... (*Bas, à Edmond, en sortant.*) Non! je ne comprends pas la Suisse comme ça!

EDMOND, *la suivant.* Mais puisqu'ils sont jumeaux!

(*Edmond et Bathilde sortent par la droite.*)

LA BONNE, *à Hernandez.* Monsieur et madame désirent-ils un guide pour visiter la sublime horreur?

HERNANDEZ. Quoi?

LA BONNE. La chute de l'Aar.

HERNANDEZ. Plus tard... Quand nous serons casés... Couche-t-on dans ta bicoque?

LA BONNE. Parfaitement!... je puis vous offrir le numéro 7. Deux lits jumeaux séparés par une simple table de nuit.

LOÏSA, *pudiquement.* Deux lits jumeaux?...

LA BONNE. Dame! nous n'avons pas de lit de ménage...

HERNANDEZ, *posant son arbre sur le pied de la bonne. Bas.* Tentatrice!

LA BONNE. Aïe! (*A part.*) Qu'est-ce qu'il y a?

LOÏSA. C'est quatre chambres qu'il nous faut.

LA BONNE, *étonnée.* Quatre chambres!... (*A part.*) Pour deux!

HERNANDEZ. Va! dépêche-toi.

(*Il va déposer son arbre à gauche.*)

LA BONNE, *sortant, à part.* Ils se dédoublent alors.

(*Elle sort à gauche.*)

SCÈNE V. HERNANDEZ, LOISA.

HERNANDEZ. Cette fille me prend pour votre mari... Que ne le suis-je en effet!

LOÏSA. Je vous en supplie, Hernandez... N'embarrassez pas ma reconnaissance par des propos... que je ne puis entendre.

HERNANDEZ. Votre reconnaissance, cruelle?

LOÏSA. Sans vous, n'étais-je pas foulée aux pieds par ce taureau furieux qui fondait sur nous?

HERNANDEZ, *à part.* C'était une vache!

LOÏSA. J'en suis encore tout émue. (*Lui tendant la main avec effusion.*) Merci, Hernandez!

HERNANDEZ, *lui serrant la main.* De rien!

LOÏSA, *poussant un petit cri.* Ah! vous serrez trop.

HERNANDEZ. Pardon... c'est le muscle.

LOÏSA. Mais je suis indignée de la conduite de M. Montgommier... A la vue de l'animal, il me cria : « Prenez garde! » et il se jeta devant mon mari en lui faisant un rempart de son corps.

HERNANDEZ. Oui... c'est le rempart des maris!

LOÏSA. Mais vous étiez là!... Vous avez saisi le monstre par les

deux cornes, et vous l'avez forcé à se mettre à genoux devant moi.

HERNANDEZ. J'y voudrais mettre le monde entier!

LOÏSA. Tant de courage, de sang-froid, de vigueur!

HERNANDEZ. De rien, vous dis-je... C'est un jeu de mon pays.

LOÏSA, *regardant Hernandez.* Quel pays! quels jeux! quels hommes! Ah! quand je vous compare à mon pauvre mari... Il était blanc comme un linge.

HERNANDEZ. C'est la peur... Mais M. Agénor n'était pas plus foncé en couleur.

LOÏSA. Oh! lui... il relève de maladie... (*Souriant.*) Une indisposition très débilitante.

HERNANDEZ. Le fromage à la crème.

SCÈNE VI. LES MÊMES, MARTIN.

Martin entre ; il est dans la plus vive agitation. Sa cravate est dénouée. Il ferme vivement la porte.

MARTIN. Me voilà!...

HERNANDEZ, LOÏSA. Qu'as-tu donc?

MARTIN, *s'asseyant près de la table.* J'ai soif... c'est le soleil...

HERNANDEZ, *bas, à Martin.* Tout est consommé?

MARTIN, *de même.* Tout! Il est dans le trou!

LOÏSA. Eh bien? Et M. Montgommier, qu'en avez-vous fait?

MARTIN. Il est dans le tr... (*Se reprenant.*) Il croque un point de vue... (*Se levant.*) Partons pour Meyringen!

LOÏSA. Comment, partons! Et la Handeck?

MARTIN. C'est vu! c'est vu!

HERNANDEZ. C'est vu! c'est vu!

(*Ils remontent.*)

LOÏSA. Mais je ne l'ai pas vue, moi... C'est pour cela que nous sommes partis de Paris.

MARTIN. Eh bien, s'il faut tout dire... j'ai oublié mon portefeuille à Meyringen... dans la commode qui ne ferme pas... Filons !...

HERNANDEZ. Elle ne ferme pas... Filons!

LOÏSA. Comment, sans même attendre M. Agénor?

MARTIN. Il nous rejoindra.

HERNANDEZ. Vite, nos sacs, nos valises.

(*Agénor paraît au fond.*)

SCÈNE VII. LES MÊMES, AGÉNOR.

AGÉNOR, *entrant.* Ah! quel pays!

HERNANDEZ, *stupéfait.* Lui!

MARTIN, *à part.* Voilà ce que je craignais! Il revient trop tôt.

HERNANDEZ, *bas, à Martin.* C'est comme ça que tu l'as jeté dans le trou.

MARTIN, *bas.* Il se sera sauvé à la nage!...

HERNANDEZ. Oui, il a nagé...

AGÉNOR. Est-ce qu'on ne va pas dîner?

LOÏSA. Ah! bien oui... nous repartons.

AGÉNOR. Comment?

MARTIN, *découragé.* Oh! ce n'est plus la peine.

LOÏSA. N'avez-vous pas oublié votre portefeuille ?

MARTIN. Oui... mais il n'y avait rien dedans.

LOÏSA. Eh bien, alors, qu'est-ce que vous nous chantez! Nous restons, nous irons voir demain matin la chute de l'Aar.

AGÉNOR. C'est superbe! mais c'est épouvantable... Si j'étais poète, je me permettrais de dire que c'est une sublime horreur!

HERNANDEZ. La bonne l'a déjà dit.

AGÉNOR. Ah!... je ne le savais pas... Il y a là un petit pont qui tremble au-dessus du gouffre... J'ai eu le vertige... et sans Ferdinand qui m'a retenu...

HERNANDEZ. Ah! il vous a retenu ?

MARTIN. Moi ? pas du tout.

AGÉNOR. Tu m'as dit : « Prends garde! »

MARTIN. Non, je ne t'ai pas dit : « Prends garde! » Je t'ai dit : « Fais attention... » Il ne faut pas exagérer!...

LA BONNE, *entrant de gauche.* Les chambres sont prêtes.

MARTIN. Ah! c'est très bien! Rentrons chacun chez nous... je suis fatigué...

HERNANDEZ, *bas, en lui posant la main sur l'épaule.* Reste!

MARTIN, à *part.* L'explication! (*Haut.*) Allez, je vous rejoins.

AGÉNOR, *à part.* Pas un mot de la réponse!... pas un signe... si je pouvais en être quitte!...

(*Agénor sort par le couloir de droite et Loïsa sort à gauche.*)

SCÈNE VIII. HERNANDEZ. MARTIN.

HERNANDEZ, *se croisant les bras.* Eh bien, il est gentil, il est bien combiné ton petit stratagème.

MARTIN. Je vais te dire : il y avait là un photographe qui m'aurait pris en flagrant délit... alors...

HERNANDEZ. Me prends-tu pour un idiot ?

MARTIN. Je t'assure...

HERNANDEZ. Silence! je vois clair dans ton jeu! Il s'agissait de te débarrasser de moi, de me faire croire que notre honneur est satisfait, de me cacher ta lâcheté.

MARTIN, *offusqué.* Don Hernandez!

HERNANDEZ. Je suis à tes ordres.

MARTIN, *sa calmant.* Non... continue...

HERNANDEZ. Alors tu t'es dit : « J'irai seul avec Agénor, je le laisserai en route ; je dirai à ce bon Hernandez qu'il est dans le trou et nous repartirons dare dare pour Meyringen. » Est-ce vrai ?

MARTIN, *passant à gauche.* Eh bien, oui, là!... fiche-moi la paix! Je ne suis pas né pour le crime, moi! je ne suis pas une nature d'assassin... tout le monde n'est pas doué...

HERNANDEZ. C'est bien... n'en parlons plus!

MARTIN, *respirant.* Ah!

HERNANDEZ, *d'une voix sombre.* Serais-tu un homme à venir faire avec moi, et sans témoins, un tour à la cascade?

MARTIN. Sans témoins?... pour quoi faire?

HERNANDEZ, *sombre.* Mais pour causer de choses et d'autres.

MARTIN, *effrayé.* Nous pouvons causer de ça ici.

HERNANDEZ, *d'une voix sinistre.* M'est avis que nous serions mieux sur le petit pont qui tremble. (*Lui prenant le bras.*) Qu'en penses-tu?

MARTIN, *reculant.* Ne me touchez pas! je suis fatigué, je n'ai pas envie de me promener.

HERNANDEZ. Nature microscopique! Et tu crois que tu m'auras fait venir jusqu'ici pour assister à ta réconciliation avec le larron de notre honneur?

MARTIN, *vivement.* Ma réconciliation?... Ah! bien oui!... tu ne me connais pas! Je prétends au contraire lui infliger un châtiment plus impitoyable... et en tout cas plus digne d'une nation civilisée!

HERNANDEZ. Que veux-tu faire?

MARTIN. Je veux lui plonger dans le cœur un fer rouge!...

HERNANDEZ. A la bonne heure!

MARTIN. Un fer rouge qui s'appellera le remords.

HERNANDEZ. Le remords... Oui.

MARTIN, *s'exaltant.* Un fer rouge qui le poursuivra partout, qui lui rongera le foie... comme un vautour... et dont le miroir implacable lui représentera son crime en lui criant : « Misérable! tu as trompé ton ami... » Voilà de la vengeance! de la vraie!

HERNANDEZ. Eh bien, c'est ça... fais-lui ça tout de suite.

MARTIN. Va me le chercher... je ne te dis que ça!

HERNANDEZ, *sortant.* C'est ça... un fer rouge... qui lui rongera le foie... avec un miroir... Ah! nous allons rire!

(*Il sort par le couloir de gauche.*)

SCÈNE IX. MARTIN, puis AGÉNOR.

MARTIN, *seul.* Voilà un Espagnol qui m'ennuie! Mais, s'il n'est pas content de moi cette fois-ci, il sera bien difficile. (*Apercevant Agénor.*) Voilà la victime.

AGÉNOR, *entrant par le fond ; il tient un rond de serviette en bois sculpté; à Martin.* Vois donc comme on travaille bien le bois dans ce pays-ci... Permets-moi de t'offrir...?

MARTIN. Qu'est-ce?

AGÉNOR. Un rond de serviette avec le mot : *Amitié.*

MARTIN, *avec amertume.* Amitié!... Asseyez-vous, monsieur, écoutez-moi, et vous me direz ensuite si je puis accepter votre rond. Asseyez-vous!

AGÉNOR, *à part, s'asseyant pendant que Martin s'assoit près de la table.* Qu'est-ce qu'il y a?

MARTIN. Ah! ils ont raison, les hommes qui ne s'endorment pas sur la foi punique de l'amitié.

AGÉNOR, *étonné.* Pourquoi?

MARTIN. Ils ont raison, ceux qui se méfient... ceux qui ne confient pas leur honneur à cette barque fragile et capricieuse qu'on appelle la femme.

AGÉNOR. Que veux-tu dire?

MARTIN, *éclatant.* Je veux dire que vous m'avez indignement trompé!

AGÉNOR, *se levant.* Moi? c'est faux, je te jure!

MARTIN, *se levant et allant à lui.* Vous avez trahi ma confiance! en un mot, vous m'avez fait... (*Baissant la voix.*) vous m'avez fait une raie dans le dos!

AGÉNOR. Qui est-ce qui t'a dit ça?

MARTIN. Don Hernandez Martinez, mon cousin, qui m'a ouvert les yeux. Dieu le garde!

AGÉNOR, *à part.* Oh! il me le payera, celui-là.

MARTIN. Ainsi c'est vous... vous à qui j'ouvrais tous les jours mon foyer, ma table à manger... ma table de jeu! vous n'avez pas craint de...

AGÉNOR. Oh! si tu savais le chagrin que ça me faisait, ce que j'ai souffert!

MARTIN. Ta ta ta! répondez... Que feriez-vous à ma place?

AGÉNOR. A ta place, je dirais : « Agénor, c'est mal, ce que tu as fait là... mais je sais que tu m'aimes bien... jure-moi que tu ne recommenceras pas... jure-le-moi!... et je te pardonne! »

MARTIN. Tu tu tu!... ça ne peut pas se passer comme ça... je pourrais vous tuer, monsieur!

AGÉNOR. Ah!

MARTIN. Je l'ai même essayé...

AGÉNOR. Oh!

MARTIN. Mais vous avez jugé à propos de prendre un bouillon... Le jury est très bienveillant pour ce genre de représailles... mais assez de sang répandu!

AGÉNOR. Oui!... qu'exiges-tu de moi?... je me soumets à tout.

MARTIN. J'y compte bien... Je vous donne d'abord l'ordre de ne plus me tutoyer... un mur de glace nous sépare.

AGÉNOR. Comme tu voudras.

MARTIN. A la bonne heure! Maintenant voici ce que j'ai décidé... et pas de prières, pas de supplications... je suis inflexible!

AGÉNOR. Parle.

MARTIN. Je veux perpétuer par un monument plus durable que le marbre et l'airain... le souvenir de votre trahison.

AGÉNOR. Tu veux faire bâtir quelque chose?

MARTIN. Je vous ai défendu de me tutoyer, monsieur.

AGÉNOR. Pardon, monsieur.

MARTIN. Je continue. Vous fonderez à vos frais... et sous mon nom, un prix à l'Académie.

AGÉNOR. Le prix Martin?

MARTIN. Un prix pour l'auteur du meilleur mémoire sur l'infamie qu'il y a à détourner la femme de son meilleur ami... vous pourrez concourir.

AGÉNOR. Vous êtes bien dur!...

MARTIN. Ce n'est pas tout : ce prix... annuel... sera de vingt-deux mille cinq cents francs.

AGÉNOR, *se récriant.* Toute ma fortune!

MARTIN. Pas un sou de moins!

AGÉNOR. Après moi alors?...

MARTIN. Bien entendu.

AGÉNOR. J'accepte!

MARTIN, *à part.* Si tous les maris trompés agissaient avec cette rigueur, on verrait moins de scandales dans les familles.

AGÉNOR. Mais, à cette condition... vous me pardonnez, monsieur?

MARTIN. Peut-être, monsieur. (*Ému.*) Mais nous ne devons plus nous revoir...

(*Il se dirige vers sa chambre, à droite, premier plan.*)

AGÉNOR. Oh!... jamais?

MARTIN. Jamais!... les préjugés du monde nous séparent! Adieu, monsieur, nous nous sommes vus pour la dernière fois.

AGÉNOR, *suppliant.* Ferdinand!

MARTIN. Pour la dernière fois!

SCÈNE X. LES MÊMES, HERNANDEZ.

AGÉNOR, *apercevant Hernandez qui entre par le fond.* Ah! sacredienne! vous arrivez bien, vous! je cherchais quelqu'un sur qui tomber.

HERNANDEZ. Qu'est-ce que c'est?

MARTIN, *passant au milieu.* Monsieur Montgommier, je vous prie de respecter ma famille.

AGÉNOR. C'est lui qui est cause de tout!

MARTIN. Il n'a fait que son devoir.

AGÉNOR, *à Hernandez.* Faux sauvage!

HERNANDEZ, *bondissant.* Faux sauvage!... Retirez le mot!

AGÉNOR. Je le double! je le triple!

HERNANDEZ, *furieux. Valgas me Dios!*

AGÉNOR, *exaspéré.* Ah! si tu crois me faire peur avec ton espagnol!... *Fandango! Olla podrida! Castagnette!*

MARTIN. Du calme, messieurs! (*A Hernandez.*) Ne fais pas attention, c'est la fureur du condamné qui insulte le tribunal... Je viens de rendre un arrêt terrible.

HERNANDEZ. Alors qu'il me fasse des excuses, *caramba!*

AGÉNOR, *exaspéré.* Des excuses! (*A Hernandez.*) Va te *promenados tra los montes!*

MARTIN, *à Hernandez.* La colère égare sa langue, ne fais pas attention.

HERNANDEZ. Tu as raison.. Je vous méprise, mon petit ami!

AGÉNOR. Sais-tu bien, mon grand ami, que je suis un homme à te manger le nez?

HERNANDEZ. Le nez! Pas un mot de plus... je le tiens pour mangé.

MARTIN, *cherchant à les calmer.* Ah! il est mangé! il n'y en a plus! C'est fini, maintenant.

HERNANDEZ. J'ai le choix des armes comme insulté...

MARTIN. Hernandez!... Agénor!...

HERNANDEZ. Laisse-nous tranquilles, toi... c'est une affaire entre hommes... tu n'en es pas... (*Il le fait pirouetter à droite.*) Je choisis la carabine...

AGÉNOR. Je m'y attendais... le duel à l'américaine... à l'affût... comme pour les lapins... J'accepte!

MARTIN, *à part.* Ah! le malheureux! il est mort!

HERNANDEZ. Le bois est à deux pas... Le duel commence dès maintenant. Garde-toi, je me garde!

AGÉNOR. Et Dieu pour tous!

MARTIN, *à part.* Ça va être horrible!

HERNANDEZ. Je vais chercher mon outil... cherchez le vôtre. (*Sortant.*) Faux sauvage! Attends un peu, roquet!

(*Il sort vivement par le fond.*)

SCÈNE XI. MARTIN, AGÉNOR.

AGÉNOR, *bondissant.* Il a dit roquet! (*Courant à la porte.*) Espagnol de carton!

(*Il va pour sortir à gauche.*)

MARTIN. Monsieur Montgommier, un mot : J'ai été trop lié avec vous pour assister de sang-froid à la boucherie qui se prépare. Le châtiment que je vous ai infligé me suffit ; je ne veux pas votre mort.

AGÉNOR. Si tu savais à quel point je me fiche de ton Incas...

MARTIN. Je vous ai déjà prié de ne pas me tutoyer.

AGÉNOR. Ça m'est échappé.

MARTIN. Au nom de notre défunte amitié, écoutez un dernier conseil... Pendant qu'il vous cherche dans la forêt, filez sur Paris!

AGÉNOR, *froissé* Ah! monsieur, vous oubliez que j'ai porté l'épaulette!

MARTIN. Je ne peux pas m'expliquer, mais c'est fait de vous si vous acceptez ce duel formidable!

AGÉNOR. Eh bien, après? Que m'importe l'existence maintenant... je n'ai plus d'ami!

MARTIN, *ému.* Vous êtes d'âge à faire de nouvelles connaissances.

AGÉNOR, *ému.* Non, Ferdinand!

MARTIN. Ne m'appelez pas Ferdinand... Nous sommes en froid... Au surplus, je vous ai donné cet avertissement... Maintenant, le reste vous regarde, monsieur.

(*Il remonte.*)

AGÉNOR, *s'inclinant.* Je vous remercie, monsieur.

MARTIN, *revenant tout à coup.* Mais malheureux, ce n'est pas à un combat loyal que vous marchez, c'est à un guet-apens! Don Hernandez a un truc!

AGÉNOR. Lequel?

MARTIN. Non, j'en ai déjà trop dit... Vous n'espérez pas que je trahirai pour vous un parent, le chef de la famille, le champion de notre honneur!... Jamais, monsieur, jamais! (*Changeant de ton.*) L'animal se cache derrière un buisson ; il met son chapeau et son paletot au bout de sa carabine, bien en vue! Vous tirez ; il vous crie : « Je suis mort! » Vous vous avancez... et il vous escofie... C'est épouvantable!

AGÉNOR. Très canaille, son truc! je le prends!

MARTIN, *vivement.* Je vous le défends, monsieur!

AGÉNOR. Mais cependant...

MARTIN. Je vous le défends!... Vous n'avez pas le droit d'abuser d'un secret qui m'est échappé... donnez-moi votre parole...

AGÉNOR. C'est bien, monsieur, mon adversaire est votre parent... sa vie me sera sacrée!...

MARTIN, *inquiet* Hein?... qu'est-ce que vous entendez par là?

AGÉNOR. Je saurai m'immoler!

MARTIN. Mais je ne vous de-

mande pas ça! défendez-vous, au contraire... tâchez de le... (*Se reprenant.*) de l'éviter!... mais ne vous servez pas de son truc, c'est à lui ce truc, c'est le truc de la famille... chezchez-en un autre... un bon! un meilleur! (*Avec émotion.*) Adieu... et bonne chance!

AGÉNOR. Nous ne nous reverrons probablement jamais...

MARTIN, *très ému, sur la porte de sa chambre.* Après tout, je ne le connais que depuis quinze jours, cet Espagnol!... prenez son truc si vous voulez!

AGÉNOR. Ah? tu as beau dire, tu m'aimes toujours!

MARTIN. Non, monsieur... là où il n'y a plus d'estime, il ne saurait y avoir d'amitié.

(*Il rentre dans sa chambre.*)

SCÈNE XII. AGÉNOR, puis LOÏSA.

AGÉNOR, *seul.* Plus d'estime!... il me couvre de son mépris! ah! je suis maudit! (*Il s'arrache les cheveux, regarde sa main noircie et l'essuie avec son mouchoir.*) Ces coiffeurs de Genève ont de bien mauvaise pommade. (*Apercevant Loïsa, qui entre de gauche.*) Vous, madame?

LOÏSA, *à part.* Ah! monsieur Agénor!

AGÉNOR. Vous arrivez bien!

LOÏSA. Quoi?

AGÉNOR. Vous venez chercher ma réponse? vous venez savoir si je suis prêt à vous enlever?

LOÏSA. Mais, monsieur...

AGÉNOR. Eh bien, la voici, ma réponse : « Jamais! jamais ! » (*A part.*) Je vais louer une carabine. (*Haut, sur la porte.*) Jamais! jamais!

(*Il sort par le fond, à gauche*).

LOÏSA. Et qui vous dit que je vous aime encore, mon petit monsieur!... (*Allant à la fenêtre.*) Est-il assez ridicule, ce bout d'homme, avec ses cheveux jaunes?... Et j'ai pu aimer ça! tandis que l'autre...

(*Elle continue à regarder par la fenêtre.*)

SCÈNE XIII. LOÏSA, HERNANDEZ.

HERNANDEZ, *entrant par le fond, sans voir Loïsa. Il est tout habillé de vert et porte du feuillage à son chapeau. Il a une carabine à la main.* Je viens chercher ma gourde... j'ai changé mon truc... Martin est capable de l'avoir indiqué à son copain... je me suis méfié... et alors, je me suis habillé en feuillage... le roquet doit être déjà sous bois ; cherche, mon bonhomme, cherche, je te retrouverai tout à l'heure.

LOÏSA, *se retournant.* Qu'est-ce que c'est que ça? don Hernandez?

HERNANDEZ. Loïsa!

LOÏSA, *riant.* Pourquoi ce costume? vous avez l'air d'un buisson.

HERNANDEZ, *déposant sa carabine et son chapeau à droite.* Le buisson qui marche. C'est ce qu'il faut.

LOÏSA. Et cette carabine? vous allez à la chasse?

HERNANDEZ. A la chasse à l'homme! votre mari sait tout...

LOÏSA, *étonnée.* Tout... quoi?

HERNANDEZ. Eh bien... Agénor!

LOÏSA. C'est faux!... c'est une calomnie!

HERNANDEZ. Pas de marivaudage il a des preuves!

LOÏSA. Certaines?

HERNANDEZ. Certaines!

LOÏSA, *effrayée, passant à droite.* Mais alors, je suis perdue!

HERNANDEZ. Ça m'en a l'air... Il est furieux... il rumine une vengeance dans la manière des Borgia.

LOÏSA. Ah! mon Dieu!

HERNANDEZ, *à part.* Ça prend! (*Haut.*) Si vous m'en croyez, vous ne mangerez rien tant que vous serez en Europe.

LOÏSA. Merci bien!

HERNANDEZ. Excepté des œufs à la coque, parce qu'on ne peut rien fourrer dedans.

LOÏSA, *éperdue, passant à gauche.* Mais que faire? que devenir? Je ne peux pas rester ici!

(*Elle s'assied près de la table.*)

HERNANDEZ. Je vous offre un asile! venez dans mes États.

LOÏSA. Ah! non, c'est trop loin!

HERNANDEZ, *s'approchant d'elle.* Une promenade... toujours sur l'eau... Vous ne connaissez pas mon pays... quelle nature! le ciel est bleu, la mer est bleue, la terre est bleue... Vous serez continuellement en palanquin... et, la nuit, je vous donnerai quatre Indiens dans leur costume national, pour écarter les mouches de votre gracieux visage... Quant à la nourriture...

LOÏSA. Oh! ne parlons pas de ça!

HERNANDEZ, *se jetant à genoux.* Dites un mot, señora, et je dépose mon trône à vos pieds.

LOÏSA. Ah! Hernandez... ne me tentez... pas! (*Languissamment.*) Vous êtes donc veuf?

HERNANDEZ, *se relevant.* Hélas! non!

LOÏSA, *se levant.* Vous m'offrez votre trône... et votre femme?

HERNANDEZ. La reine? J'ai pensé à elle... je lui donnerai une place dans ma lingerie... rien à faire!... Abandonnez-vous à moi, c'est le ciel que je vous ouvre.

LOÏSA. Et mes devoirs?

HERNANDEZ. Lesquels?

LOÏSA. Je ne sais pas ce que je dis... vous me grisez, vous me charmez... et puisque mon mari a oublié sa mission, qui est de me protéger... don Hernandez, ramenez-moi chez ma mère!

HERNANDEZ, *la serrant dans ses bras et l'embrassant.* Ta mère! c'est moi qui serai ta mère! c'est moi qui serai ta mère!

SCÈNE XIV. LES MÊMES, MARTIN, puis AGÉNOR.

MARTIN, *entrant de droite.* Hein?... que vois-je?

LOÏSA. Mon mari!

(*Elle se sauve par le fond à gauche.*)

MARTIN, *sautant sur la carabine déposée par Hernandez et le couchant en joue.* Ah! toi aussi!...

HERNANDEZ. Ne tirez pas!

AGÉNOR, *entrant de l'autre côté avec une carabine et couchant en joue Hernandez.* Garde-toi!

HERNANDEZ. Ne tirez pas! je me rends!

AGÉNOR. Trop tard!

MARTIN, *à Agénor.* Bas les armes!

AGÉNOR. Mais notre duel?....

MARTIN. Assez de sang répandu! Moi seul ai le droit de donner des ordres ici. (*A part.*) Il me vient une idée de vengeance raffinée...(*Haut.*) Votre vie est entre nos mains, don Hernandez : vous soumettez-vous d'avance à ce que je décide de vous?

HERNANDEZ. Parbleu! je n'ai pas d'arme, et vous êtes deux.

MARTIN. Voici mon arrêt... et pas de prières, pas de supplications... je suis inflexible!

AGÉNOR, *à part.* Il va lui faire fonder un second prix.

MARTIN, *à Hernandez.* Vous allez emmener celle qui fut madame Martin dans vos pampas du nouveau monde, de manière que l'ancien ne soit plus troublé par cette Hélène moderne.

AGÉNOR. Ah! voilà une bonne idée!

HERNANDEZ. J'accepte. (*A part.*) Est-il bête!

MARTIN, *à part.* Je crois que, si tous les maris agissaient avec la même rigueur, on verrait moins de scandales dans les familles!

HERNANDEZ. Et quand veux-tu que nous partions?

MARTIN. Je vous prie de ne plus me tutoyer... un mur de glace nous sépare... Vous partirez sur-le-champ.

HERNANDEZ. On y va! (*A Agénor.*) Quant à vous, monsieur, dans votre intérêt, je vous interdis toutes les forêts d'Amérique!

AGÉNOR, *fièrement.* Et moi celles d'Europe... y compris le Vésinet!

MARTIN, *à part.* Ah! que c'est beau le courage!

HERNANDEZ, *à Martin.* Me donnes-tu la main?

MARTIN. Jamais!

HERNANDEZ. Boudeur! (*Il remonte un peu, puis, se retournant.*) Je vous méprise! Dieu vous garde! (*Il sort par le fond à gauche.*)

SCÈNE XV. AGÉNOR, MARTIN.

Martin et Agénor restent en face l'un de l'autre, leur carabine à la main. Moment de silence. Puis ils vont déposer leurs carabines, se saluent très froidement. Agénor s'assoit près de la table, la tête dans ses mains ; Martin remonte comme pour sortir.

MARTIN, *au fond, se retournant.* Eh bien, monsieur, voilà la femme à qui vous avez sacrifié notre amitié.

AGÉNOR, *assis.* Quelle leçon!... j'étais jeune, j'étais beau, j'appartenais à l'état-major...

MARTIN. L'état-major n'est pas une excuse... Enfin nous voilà veufs!

AGÉNOR. Ça, c'est un petit malheur!

MARTIN. Je dis : *nous*... parce que vous êtes logé à la même enseigne que moi... et j'en suis bien aise... ce que j'étais, vous l'êtes.

AGÉNOR, *timidement.* Je le suis même plus que vous... c'est plus frais.

MARTIN, *souriant et à part.* C'est juste, c'est plus... il a de l'esprit! (*Haut, sérieux.*) Nous n'avons plus rien à nous dire... Adieu, monsieur!

(*Il remonte.*)

AGÉNOR, *se levant.* Inexorable?

MARTIN. L'honneur l'exige.

AGÉNOR, *gagnant la droite en le suivant.* Cependant, si un jour le ciel voulait que vous fussiez malade...

MARTIN, *se retournant.* Eh bien?

AGÉNOR. Me permettriez-vous de venir m'asseoir à votre chevet?

MARTIN. J'ai Pionceux.

AGÉNOR. Un mercenaire!... je n'oublierai jamais avec quel dévouement vous m'avez soigné à Chamonix.

MARTIN, *vivement.* Ne parlons pas de ça! (*A part.*) Le laudanum...

(*Il est descendu à gauche, près de la table.*)

AGÉNOR. Avant de nous séparer, accordez-moi une dernière faveur.

MARTIN. Laquelle?

AGÉNOR, *tirant le rond de serviette de sa poche et le posant sur la table.* Acceptez mon rond.

MARTIN, *après une courte lutte, tirant une tabatière de sa poche et prenant une prise.* Soit... mais, comme il ne me convient pas d'être en reste avec vous... voici ma tabatière.

(*Il la pose sur la table.*)

AGÉNOR. Oh! merci! (*Il la couvre de baisers.*) Elle ne me quittera plus!

MARTIN. Abrégeons cette scène déchirante... Adieu pour jamais!

AGÉNOR, *s'éloignant.* Pour jamais!... pourrons-nous nous écrire?

MARTIN. Bien entendu.

AGÉNOR. Fatal honneur!

MARTIN. Fatal honneur! (*Il s'assoit devant la table et prend machinalement un jeu de cartes.*) Quand je pense qu'un jour, cet homme s'est battu pour moi... qu'il a exposé son sang!...

AGÉNOR, *s'approchant de la table.* Vous m'avez bien sauvé de la déconfiture.

(*Il s'assied en face de Martin.*)

MARTIN. Ne parlons pas de ça! (*Par habitude.*) Coupe donc.

AGÉNOR, *coupant.* Ah! je ne l'oublierai jamais! j'ai pu être étourdi, léger même... mais je ne suis pas un ingrat. On ne m'a jamais accusé d'être un ingrat.

MARTIN, *qui a donné les cartes.* C'est vrai... vous avez d'autres défauts.

AGÉNOR, *annonçant un jeu.* Soixante de dames!

MARTIN, *bondissant.* Encore!

AGÉNOR, *vivement.* Non! non! je ne les marque pas!

MARTIN, *à part.* Son repentir commence! La leçon a porté!

Table

Préface, par Gilbert Sigaux
Bibliographie sommaire x
Notes complémentaires xi
1. Chronologie du théâtre d'Eugène Labiche.
2. Les collaborateurs de Labiche.

Deux papas très bien ou La grammaire de chicard 1
Un garçon de chez Véry 23
La chasse aux corbeaux 47
Si jamais je te pince 103
Un monsieur qui a brûlé une dame 147
J'invite le colonel 167
J'ai compromis ma femme 187
Les vivacités du capitaine Tic 213
La station Champbaudet 257
Un pied dans le crime 303
Les chemins de fer 351
Le prix Martin 417

192-10-1960. — Imp. Bussière, Saint-Amand (Cher).
Dépôt légal : 4e trim. 1960. — Imprimé en France. — Éditeur n° 983
PRINTED IN FRANCE

3 9000 022 877 661

O6-CBS-316